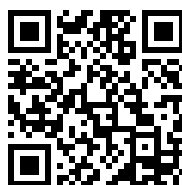

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

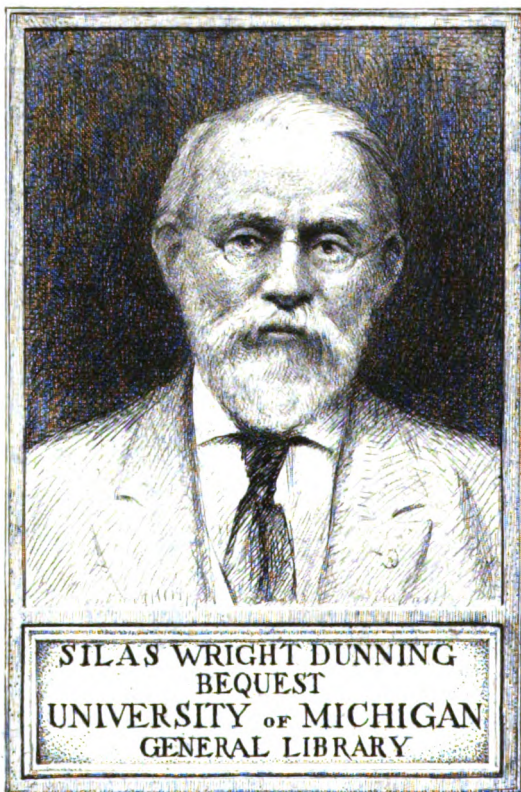
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 474036



11068-8-11-12

DC
611
.N217
C8

BULLETIN



DE LA

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE

DE NARBONNE



BULLETIN
DE LA
COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE
DE NARBONNE

ANNÉES 1926-1927

TOME XVII



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE DES ARTS (SQUADE DU MUSÉE)

1927



DC
611
N 217
C 8

BULLETIN
DE LA
COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE
DE NARBONNE

ANNÉES 1926-1927

TOME XVII

(1^{re} Partie.)



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

1927

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE BULLETIN

	Pages.
Liste des membres au 1 ^{er} janvier 1927.....	v
Procès-verbaux des séances de l'année 1926.....	xiii
Communication de M. le D ^r COURRENT sur la chanson de la Croisade des Albigeois	xxxI
Note sur deux " Pieta " de la région minervoise (G. SICARD).....	I
Une inspection des Hôpitaux et des Prisons de Narbonne en 1785 (D ^r CH. BOYER)	II
L'oraison narbonnaise de sainte Marguerite (D ^r ALBAREL) ...	25
Notice sur un registre d'état civil de l'ancienne paroisse de Montrabech (J. ANGLADE).....	32
Les Fêtes du Centenaire des découvertes de Tournal à Bize (P. C.).....	40
La stratigraphie de la grotte de la Crouzade (PH. HÉLÉNA)...	49
L'évolution économique de Narbonne (G. CROS-MAYREVIEILLE).....	102
La date du chœur de Saint-Paul Serge, d'après une inscrip- tion inédite (Abbé L. SIGAL)	160

La Commission entend laisser aux signataires des articles l'entière responsabilité de leurs appréciations.

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNE

FONDÉE EN 1833

PRÉSIDENTS-NÉS

MM. le Sous-Préfet de l'arrondissement de Narbonne.
le Maire de Narbonne.

COMPOSITION DU BUREAU AU 1^{er} JANVIER 1927

MM. ROUZAUD (Henri),  *Président*;
ROSSIGNOL (Paul), *Secrétaire*;
CAILLARD (Pierre), *Secrétaire-adjoint*;
FAVATIER (Paul), *Trésorier*.

SOUS-COMMISSIONS

Bibliothèque : MM. CROS-MAYREVIEILLE, FAVATIER, AUSSILLOUX,
HÉLÉNA, DE MONTGAILLARD, DE RAYMOND, ROSSIGNOL, abbé
SIGAL, TAILLEFER, CAILLARD.

Publications : MM. ALBAREL, BRINGER, CAILLARD, CROS-MAYRE-
VIEILLE, DE MONTGAILLARD, RIVAL, ROUZAUD, ROSSIGNOL.
abbé SIGAL, TAILLEFER.

Archéologie : MM. F. BARON, BERTHOMIEU, BOURJADE, HÉLÉNA,
ROUHARD, ROUZAUD.

Beaux-Arts : MM. F. BARON, BERTHOMIEU, BORIES-AZEAU, DUVI-
VIEZ, RAYNAL, RIVAL, ROUHARD.

Histoire naturelle : MM. F. BARON, BORIES-AZEAU, HÉLÉNA, ROU-
ZAUD.

Conservateur des Musées : M. BERTHOMIEU,  , 30 mars 1905.

Conservateurs adjoints : MM. A. RIVAL,
DUVIVIEZ,  I.,
ROUZAUD, .

Bibliothécaire : M. Philippe HÉLÉNA.

Membres correspondants.*Canton de Narbonne.*

MM. le comte FOULQUES DE LAREINTY-THOLOZAN.	6 juin 1921
l'abbé MALBEC (Éloi)	8 nov. 1926

Canton de Coursan.

MM. CAMPARDOU (Joseph), licencié ès sciences .	9 nov. 1903
BARON (Paul), ✱, juge honoraire	2 oct. 1911

Canton de Ginestas.

MM. CATHALA (Marius), propriétaire à Argeliers.	7 juill. 1913
AZÉMA (Jules), ✱, ☞, conseiller général, maire de Saint-Nazaire	6 juin 1921

Canton de Durban.

MM. FERRAN (Joseph), à Thézan	4 nov. 1892
COURRENT (Dr), ☞ I., maire d'Embres	1 ^{er} déc. 1924

Canton de Lézignan.

MM. FERRAND (Paul), à Saint-André-de-Roque- longue	6 juin 1921
MAILLAC (Henri), ✱, à Luc-sur-Orbieu	1 ^{er} déc. 1924

Canton de Sigean.

MM. AMIGUES (Mathieu), docteur en médecine, à Peyriac-de-Mer	1 ^{er} mars 1909
PÉLISSIER (Charles), docteur en médecine, à Lapalme	5 janv. 1920

Membres libres.

MM.

ALENDRY (F.). — AMIEL (J.), libraire à Carcassonne. — AMIGUES (H.), avocat. — ANDRIEU (L.-M.). — D'ANDRIEU (Gabriel). — AUGÉ (R.), docteur en médecine. — AUTHENAC (Louis). — AZAÏS (J.), docteur en médecine à Saint-Pons.

BARTHE (chanoine), vicaire général à La Rochelle. — BÉNÉT (H.). — BÉNÉT (P.). — BERGÈS (abbé). — BERTHOMIEU (Ad.). — BORIES (E^d). — BORIES (M^{me} Georges). — BOUGES (Raoul). — BOUÏSSET (A.). — BOUSQUET (U.), docteur en médecine. — BOYER (Charles), docteur à Carcassonne.

CAILLARD (Henri), avocat. — CAMBOURNAC (H.), ✱, avoué à Carcassonne. — CAMBOURNAC (A.), notaire. — CAMMAN, ancien notaire. — CAPELLE (J^h). — CAYLA, docteur en médecine, à Ginestas. — CAZAL (Paul), de Coursan. — CHAVERNAC (Paul). — Cercle commercial. — COMBÉLÉRAN (G.), O. ✱, à Carcassonne. — COUGNET (J.). — CROS-MAYREVIEILLE (F^d), avocat à Paris. — CABRIER (Ch.), à Carcassonne.

DELMAS (F.). — DELPECH (H.). — DELPECH (commandant), ✱. — DOLBAU (abbé), curé de Bize. — DUPLESSIS DE POUZILHAC (Paul), docteur en médecine.

FABRE (Albert). — FABRE (Émile-Louis), **Q** I. — FABRE (J^h).; à Peyriac-de-Mer. — FAGES (Autoine), à Pennautier. — FALCOU (chanoine), curé de Saint-Sébastien. — FAYET (Léon). — FITAL (L.), avocat.

GAUBERT (M^{lle} Marie-Louise), à Villeneuve. — DE GINESTET. — GLEIZES (abbé). — GRIFFE (abbé), professeur à Castelnaudary. — GRULET (Louis). — GUILHAUMON (L.).

HÉLÈNA (Ph.), bibliothécaire.

JAMMES (F^d). — JOUCLA (A.). — JOURDA (P.), agrégé ès lettres. — JULLIAN, directeur du Comptoir national d'Escompte. — JUSTAPRÉ, avoué.

LABAT (P.), docteur en droit. — LANDRIC (M^{me}). — LAUGÉ (chanoine), supérieur de l'École Beauséjour. — LESOEUR (A.). — LIMOUZY (E^d). — DE LLOBET (J^h). — LOMBARD. — LUGA (chanoine), curé de Saint-Paul. — LUGAGNE (Ch.).

MALRIC (G.), *, substitut du procureur général, à Montpellier.
 — MARTY (Henri), à Saint-André-de-Roquelongue. —
 — MARTINOLLE (J^h), avoué. — MASSON (Julien). — DE
 MAULÉON (A.). — MAURY (J^h). — MAYMOU (Ph.), avocat.
 — MIQUEL (Jean). — MOLLOR (G.), avocat. — MOT (Gus-
 tave). — MOURET (Félix), propriétaire, à Béziers.

NOMBEL (Félix).

OLLIVIER (Camille), juge de paix à Marseille.

PAILHIEZ (Jean). — PALOQUE (L.). — PEAUDECERF (J.), *, docteur
 en médecine. — PECH DE LACLAUZE, avocat. — PEYRE (M.).
 — POMPIDOR (P.), docteur en médecine. — PONCIN. —
 PONSOLLE et BOUIS (M^{lre}). — PRADES (H.), *. — PUJOL
 (abbé H.). — PUJOL, docteur à Sigean.

RAYNAL (Ch.), *. I. — RAYNAUD (M^{lre}). — REDOUTÉ (A.). —
 REVERDY (P.). — REY (abbé), professeur à l'École Beausé-
 jour. — REY-ANDREU (Étienne), *. O. ✠, licencié en
 droit, compositeur de musique. — REYNÈS (C.), avocat.
 — RIGOLE (F.), avocat. — RIGOLE (Paul), *, ingénieur
 civil à Lille. — RIOLS (G.). — RIVIÈRE (E.). — RIVIÈRE
 (abbé), curé de Coursan. — ROQUES (G.), avocat. — DE
 ROUCH (H.), avocat.

SACAZE, avocat. — SAHUC (J.), ancien notaire à Saint-Pons. —
 SALVAT (abbé). — SAMARUC (Jules). — SARRAIL (abbé). —
 SATGÉ (A.). — SEINTEIN (Paul), *, ancien juge. — SENTI-
 LHES. — SIBADE (Félix). — SIBADE (H.). — SICARD (Ger-
 main). — SOULAS (Émile).

TALAMAS (A.), *, capitaine en retraite. — TALLAVIGNES D'ANGLES
 (G.), avocat. — TICHADOU (abbé). — TURO (P.), curé-archi-
 prêtre de Saint-Just.

VERGUES (J^h), docteur en droit. — VERNET (G.), docteur en
 médecine à Bourges. — VERNHES, notaire honoraire. —
 VIALA-LONGEOT, *, *. I., pharmacien. — VIENNET (Charles).
 — VINAS, docteur en médecine à Béziers. — VINCENT (Émile).
 — VIRES, *, professeur à la Faculté de Médecine de Mont-
 pellier. — VOISIN (Marcel).

Sociétés françaises

ÉCHANGEANT LEURS PUBLICATIONS AVEC LA COMMISSION
ARCHÉOLOGIQUE

ABBEVILLE.....	Société d'émulation.
AIX-EN-PROVENCE...	Société d'études Provençales.
—	Université d'Aix.
ALBI.....	Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn.
AMIENS.....	Société des antiquaires de Picardie.
ANGOULÊME.....	Société archéologique et historique de la Charente.
AURILLAC.....	Société littéraire : Haute-Auvergne.
AUTUN.....	Société éduenne.
BELFORT.....	Société belfortaise d'émulation.
BESANÇON.....	Académie des lettres, sciences et arts.
BÉZIERS.....	Société archéologique.
BORDEAUX.....	Société archéologique.
CARCASSONNE.....	Société des arts et sciences.
—	Société d'études scientifiques de l'Aude.
—	Les archives départementales de l'Aude.
CHAMBÉRY.....	Société savoisiennne d'histoire et d'archéo- logie.
CONSTANTINE.....	Société archéologique.
DAX.....	Société de Borda.
GRENOBLE.....	Académie delphinale.
LYON.....	Société Gerson.
—	Société littéraire, historique et archéolo- gique.
MONTAUBAN.....	Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
MONTPELLIER.....	Académie des sciences et lettres.
—	Société archéologique.
—	Société languedocienne de géographie.
NANTES.....	Société archéologique.
NICE.....	Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

NIMES.....	Académie du Gard.
ORLÉANS.....	Société d'agriculture, sciences, lettres et arts.
PARIS.....	Académie des inscriptions et belles-lettres.
—	Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes.
PAU.....	Société des sciences, lettres et arts.
PERPIGNAN.....	Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.
POITIERS.....	Société des antiquaires de l'Ouest.
TOULON.....	Académie du Var.
TOULOUSE.....	Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
—	Société archéologique du Midi de la France.
TOURS.....	Société archéologique de Touraine.
VALENCE.....	Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
VANNES.....	Société polymathique du Morbihan.
VITRY-LE-FRANÇOIS.	Société des sciences naturelles.

Sociétés étrangères.

BARCELONE.....	Institut d'Estudis Catalans.
BRUXELLES.....	Revue Mabillon.
NEUCHÂTEL.....	Société neuchâteloise de géographie.
QUÉBEC.....	Société de géographie.
STOCKHOLM.....	Académie royale des belles-lettres, histoire et antiquités de la Suède.
WASHINGTON.....	Smithsonian institution.

Bibliothèques

RECEVANT LE BULLETIN DE LA COMMISSION

CARCASSONNE.....	Bibliothèque de la ville.
MONTPELLIER.....	Bibliothèque de la ville.
PARIS.....	Bibliothèque de la Sorbonne.
—	Bibliothèque Doucet.
PERPIGNAN.....	Bibliothèque de la ville.
TOULOUSE.....	Bibliothèque universitaire.
—	— de la ville.

PROCÈS-VERBAUX

ANNÉE 1926

Séance du 4 janvier 1926.

Présents : MM. Rouzaud, *président* ; Cros-Mayrevieille, Favatier, D^r Aussilloux, Félix Baron, D^r Augé, abbé Sigal, Bourjade, général Audié, Pago, Rossignol, *membres résidents* : MM. le D^r Courrent et Paul Baron, *membres correspondants*.

Absent excusé : M. Pierre Caillard.

Le procès-verbal de la séance du 7 décembre 1925 approuvé, M. ROUZAUD, réélu président pour l'année 1926, remercie la Commission. Puis, s'adressant au D^r Augé, promu récemment chevalier de la Légion d'honneur, il le félicite, au nom de la Compagnie, pour la distinction hautement méritée dont il vient d'être l'objet — distinction qui n'est que la récompense tardive d'éminents services rendus avec autant de dévouement que d'abnégation. C'est, en effet, au détriment de sa santé (il a dû subir l'amputation successive de plusieurs doigts, de l'avant-bras droit ensuite, et, finalement, du dernier lambeau de ce membre déjà affreusement mutilé) — que notre collègue s'est consacré au traitement par la radiologie des affections cancéreuses. Aux mérites du fils, le Président associe la mémoire du père — Pierre-Benoit Augé — qui fut, lui aussi, homme de science et de dévouement.

Ému par l'évocation de souvenirs qui lui sont chers

plus encore que par la chaleureuse sympathie qui lui est témoignée et dont le Président s'est fait le fidèle interprète, le D^r Augé remercie et, d'un mot, exprime la confusion que lui font éprouver les paroles — trop élogieuses, dit-il — qui viennent de lui être adressées.

*
* *

Reprenant la parole, M. le Président exprime la satisfaction que lui a causé la lecture d'un article de la *Revue archéologique*, consacré par un homme de la plus haute valeur — M. Salomon Reinach — aux travaux historiques de M. l'abbé Sigal. M. Reinach fait le plus grand éloge des écrits de notre collègue, parus dans le *Bulletin de la Commission* et déclare « que la science archéologique compte un maître de plus ».

La Commission s'associe unanimement aux compliments flatteurs que son Président adresse à M. l'abbé Sigal dont le savoir, dit-il, égale la modestie.

*
* *

Une discussion s'engage ensuite au sujet du portrait de M^{sr} de Bauveau, propriété des hospices, dont la Commission avait envisagé l'achat. L'œuvre du peintre Rigaud étant classée, son acquisition, fait-on observer, donnerait lieu à l'accomplissement préalable de bien de formalités, à la fixation notamment du prix par expertise. L'on pourrait, suggère-t-on, assurer au Musée la jouissance du tableau par d'autres moyens : en obtenant, par exemple, que les hospices s'en dessaisissent à titre de prêt au Musée, qui en assurerait la conservation et, en compensation, verserait une indemnité aux détenteurs du portrait de l'ancien archevêque de Narbonne.

Aucune décision ferme n'est prise ; on en reparlera.

*
* *

En réponse à une communication de la Commission, relative à la solidité du plancher de la grande salle du Musée (salle des gardes), qui lui semblait laisser à désirer, M. le Maire fait connaître que, de l'avis de M. Nodet, architecte des monuments historiques, qui s'est livré à l'examen des lieux, les craintes de la Commission ne sont point fondées.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du lundi 1^{er} février 1926.

Sont présents : MM. Rouzaud, *président*; Cros-Mayrevieille, Rouhard, Félix Baron, Maurice Fabre, abbé Sigal, Bourjade, général Audié, Caillard, *membres résidents*; Paul Baron, Dr Courrent, *membres correspondants*.

Absent excusé : M. Rossignol, *secrétaire*.

Après lecture du procès-verbal de la précédente séance, LE PRÉSIDENT fait part à l'assemblée du décès de M. Théodore Marty qui, membre correspondant depuis 1886, pour le canton de Durban, avait été nommé membre honoraire lorsque, il y a un an à peine, son état de santé l'avait incité à donner sa démission. En quelques paroles émues, auxquelles s'associe l'assemblée, le président retrace la vie de ce travailleur modeste et obstiné dont l'esprit sagace sut étudier avec fruit sa petite patrie. Auteur de plusieurs communications intéressantes, M. Th. Marty a fait honneur à notre Compagnie. C'est grâce à lui que l'on a pu étudier les précieuses bornes milliaires découvertes près de la Clotte, qui ont fixé avec certitude le passage à cet endroit de la voie domitienne. M. Rouzaud donne, au sujet de ces bornes, des renseignements

précis. L'une d'elles notamment, qui ne porte aucune trace d'inscriptions, est entre toutes intéressante, car elle remonte à une époque antérieure à l'occupation romaine. Suivant Polybe, en effet, les Romains — installés à Ampurias un siècle plus tôt qu'à Narbonne — avaient jaloné de bornes semblables la route qui, allant de Rome en Espagne, traversait dans notre région des pays encore soustraits à l'autorité romaine. C'est pour cela que ces bornes n'avaient reçu aucune inscription.

M. ROUZAUD signale ensuite que le IX^e et dernier tome de l'important ouvrage de M. Espérandieu, *Corpus des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, vient de paraître. Dans ce volume plusieurs pages, consacrées à Narbonne, contiennent d'excellentes reproductions de stèles et de statues conservées dans notre Musée lapidaire.

*
* *

M. Paul BARON signale que le Musée du Luxembourg a résolu d'envoyer en dépôt, aux Musées de province, un certain nombre de tableaux et demande si la Commission n'estimerait pas devoir faire profiter notre Musée de cette décision du grand Musée parisien. Après échange de vues, l'assemblée, considérant que nos galeries sont en ce moment suffisamment pourvues, eu égard aux emplacements dont on peut disposer, émet l'avis qu'il n'y a pas lieu, pour l'instant, de solliciter l'attribution à notre Musée d'œuvres qui n'ajouteraient sans doute pas à l'attrait de nos collections, car le Luxembourg, en l'occurrence, ne se dessaisira vraisemblablement pas de ses meilleures peintures.

*
* *

M^{lle} COUPIAC offre pour le Musée lapidaire des blocs de marbre, portant d'intéressants attributs et inscriptions,

trouvés, au cours de démolitions, dans son immeuble de la place Bistan. — Cette offre est acceptée avec reconnaissance et des remerciements sont votés à la donatrice.

Le Secrétaire-adjoint,
P. CAILLARD.

Séance du 1^{er} mars 1926.

En l'absence de M. Rouzaud, le doyen de la Commission, M. Cros-Mayrevieille, préside.

Sont présents : MM. Favatier, Aussilloux, Félix Baron, de Raymond, abbé Sigal, général Audié, Th. Hélène, Pago, Caillard, *membres résidents.*

Le PRÉSIDENT présente les excuses de MM. Rouzaud et Rossignol, empêchés d'assister à la réunion.

Après adoption, sans observations, du procès-verbal de la dernière séance, M. l'abbé SIGAL entretient l'assemblée de l'étude sur les vitraux de la cathédrale Saint-Just, qu'il prépare pour le *Bulletin*, et met sous les yeux de ses collègues quelques-unes des très belles reproductions photographiques qui illustreront le texte de son intéressant travail.

A ce sujet, M. CROS-MAYREVIEILLE signa le lemauvais état du vitrail de la chapelle des Morts. Il se propose d'en référer à M. Nodet, architecte des monuments historiques, qui est attendu incessamment à Narbonne.

M. Cros met ensuite la Commission au courant de la restauration dont sont en ce moment l'objet les orgues de Saint-Just. Un Comité s'est constitué à l'effet de mener à bonne fin les travaux entrepris, qui feront de notre orgue primatial l'un des plus beaux du Midi de la France. — Il est émis l'avis que notre Société se doit d'accorder son patronage moral au Comité et de l'aider dans l'accomplissement de sa tâche.

*
* *

Sont nommés membres libres M. le chanoine Turo, archiprêtre de Saint-Just, et M. l'abbé Rivière, curé de Coursan.

Le Secrétaire-adjoint,

P. CAILLARD.

Séance du 12 avril 1926.

Présents : MM. Rouzaud, *président* ; Favatier, Cros-Mayrevieille, Duviviez, abbé Sigal, Rossignol, *secrétaire*.

Absent excusé : M. Félix Baron.

M. Gérin-Ricard, conservateur-adjoint au Musée de Marseille, de passage à Narbonne, assiste à la réunion.

Après lecture et approbation du procès-verbal de la précédente séance, LE SECRÉTAIRE dépose sur le bureau les publications reçues dans le courant du mois écoulé et signale à l'attention de ses collègues une étude de M. Emile Mâle, de l'Institut, sur *l'Architecture du Midi de la France*, dans laquelle l'éminent archéologue fait, à l'appui de ses dires, de fréquents emprunts aux travaux de M. l'abbé Sigal. Le Secrétaire se plaît à constater, à ce propos, combien est apprécié dans le monde savant le savoir de notre collègue. Un peu, ajoute-t-il, de la flatteuse notoriété que lui valent ses écrits rejaillit sur notre Compagnie et c'est pourquoi il lui a paru que l'étude de M. Émile Mâle méritait d'être particulièrement signalée.

*
* *

Le PRÉSIDENT signale la découverte dans le terrain Lignon, attenant au cimetière de l'Est, où tant de vesti-

ges du passé ont été exhumés, de deux stèles antiques dont il donne une description sommaire, se réservant d'en donner une plus ample dans le *Bulletin*. Après rémunération des ouvriers qui les avaient mises au jour, ces pierres ont été déposées au musée lapidaire.

*
* *

Le PRÉSIDENT fait connaître ensuite qu'un vol a été commis au musée des Beaux-Arts. Dans la vitrine aux ivoires de la salle Barathier, qu'on avait négligé de fermer à clé, la crosse abbatiale d'un Abbé de Fontfroide, datant du xii^e siècle, a été dérobée par un ou des visiteurs inconnus que la police recherche. Cette crosse, objet d'art de valeur, avait été donnée au musée, en 1854, par M. Bonnet, de Coursan. Elle provenait de l'abbaye de Lagrasse.

Ce vol démontre la nécessité d'une plus active surveillance aussi bien les jours d'ouverture publique que pendant les visites particulières. La Municipalité sera priée de bien vouloir augmenter le nombre des agents assurant la surveillance du Musée.

*
* *

M. CROS-MAYREVIEILLE demande que la Commission veuille bien s'associer, par l'octroi d'une subvention, à l'œuvre de réparation des orgues de Saint-Just, entreprise par un groupe d'amis de la cathédrale, dont il a assumé la présidence. — Une somme de 200 francs est allouée.

*
* *

La Commission a la satisfaction d'apprendre que M. Joseph Ferran, membre correspondant pour le canton

de Durban, qui avait donné sa démission, a consenti à revenir sur sa détermination.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du 3 mai 1926.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, Favatier, Baron, Taillefer, Rouhard, Duviviez, abbé Sigal, Bourjade, Pago, Caillard, Rossignol, *membres résidents*; de La-reinty, *membre correspondant*.

Absents excusés : MM. Rouzaud et Maurice Fabre.

M. CROS-MAYREVIEILLE, qui préside en l'absence de M. Rouzaud, prononce l'éloge du docteur Léon Augé. Il s'exprime ainsi :

Mes chers collègues, depuis notre dernière séance la mort a fauché dans nos rangs et nous avons, samedi, accompagné à sa dernière demeure notre collègue le docteur Augé. Des voix autorisées ont dit avec éloquence la grande et réelle valeur scientifique du docteur Léon Augé et la perte que fait la science médicale et les Établissements hospitaliers dont il fut durant trente-trois ans le médecin dévoué; mais il nous appartient de saluer la mémoire d'un collègue qui a honoré sa petite patrie en sacrifiant sa vie au service de la souffrance humaine.

Vous savez tous, mes chers collègues, que, durant la grande guerre, le docteur Augé a assuré seul, à Narbonne, le service de radiologie et avec une abnégation complète des dangers qui menaçaient sa vie. Il altéra ainsi sa santé pour disputer à la mort les victimes du terrible fléau. Digne émule du docteur Bergonié, il donna sa vie, avec héroïsme, pour sauver celle de ses malades. Martyr de la science, il rejoint dans la tombe ce père aimé qui, lui aussi, consacra sa vie au soulagement de bien des misères. Entre le père et le fils il n'y avait pas seulement le lien de deux êtres d'élite, qui n'avaient qu'un cœur pour aimer; dans le fond de leur âme, ils ressentaient la même soif du sacrifice presque sacré que suscite dans certains esprits la hauteur de la pensée.

Mes chers collègues, au moment où vient de passer cette

grande ombre bienfaisante que fut Léon Augé, je viens en votre nom et au mien déposer sur sa tombe le tribut de nos regrets et saluer bien bas celui qui sacrifia sa vie à l'humanité souffrante.

Ces paroles, interprètes fidèles des sentiments de l'assemblée, sont unanimement approuvées.

*
* *

Le procès-verbal de la séance du 12 avril adopté, LE PRÉSIDENT signale la publication, dans l'*Illustration*, d'un article où M. Potier, membre de l'Institut, fait un bel et juste éloge de notre président, M. Rouzaud, et de ses remarquables travaux. De son côté, M. l'abbé Sigal ajoute que les études publiées par MM. Rouzaud et Ph. Hélène dans le dernier *Bulletin* ont été l'objet de citations élogieuses dans le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*. Toujours modeste, M. l'abbé Sigal omet de dire que ses écrits n'ont pas été moins bien appréciés par cette savante publication.

Le Président se réjouit de voir estimés à leur valeur les apports de nos collègues à l'histoire du passé.

*
* *

La réunion s'entretient ensuite du vol de l'ivoire commis au Musée, mais pour seulement constater que les recherches n'ont pas donné et ne paraissent pas devoir donner des résultats. De la discussion ressort toutefois la nécessité d'une plus vigilante surveillance de nos collections artistiques. — Le Bureau est chargé de prendre à cet égard toutes mesures utiles.

*
* *

Comme chaque année, à la séance de mai, M. le Tré-

sorier fait connaître le bilan financier de la Société. De son exposé il ressort qu'en dépit de l'accroissement des frais la situation se maintient bonne.

Des félicitations sont volées à notre dévoué Trésorier.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 7 juin 1926.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, Rouhard, abbé Sigal, D^r Aussilloux, général Audié, Caillard et Rossignol, *membres résidents*.

M. Cros-Mayrevieille remplace à la présidence M. Rouzaud, qui s'est excusé de ne pouvoir assister à la réunion.

Le procès-verbal de la séance du 3 mai adopté, diverses questions occupent l'assemblée. L'attention de celle-ci est appelée sur l'opportunité, au moment où se liquide la succession Sarrère, de tenter de s'assurer la possession du manuscrit de l'Histoire des Consuls de Narbonne, des frères Lafont, qu'il serait déplorable de voir passer en des mains étrangères. Ce manuscrit en deux volumes est cité dans « les Preuves de l'Histoire de Languedoc », ce qui cautionne sa valeur. Il serait pour nous particulièrement précieux, et nous devrions, c'est l'avis de tous, nous imposer les sacrifices nécessaires pour enrichir le fonds narbonnais de notre bibliothèque d'un document de cette importance. Au Bureau est confiée la mission de suivre cette affaire.

*
* *

Le souci de perpétuer le souvenir du passé ancien ou récent de notre Cité conduit la Commission à rechercher les moyens de sauver de l'oubli et d'une disparition fatale

les vestiges qui subsistent encore, dispersés un peu partout. Les reproduire par l'image afin d'en assurer la conservation et d'en faciliter la vulgarisation serait pour nous faire œuvre pie.

Pour donner corps aux idées émises, il est décidé que, par les soins de M. l'abbé Sigal, des reproductions seront faites des vieilles photographies des fortifications et des portes monumentales des remparts, démolies en 1869, que possèdent nos concitoyens.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 5 juillet 1926.

Présents : MM. Rouzaud, président; D^r Aussilloux, Taillefer, Fabre, abbé Sigal, Bourjade, Rouhard, Caillard et Rossignol, membres résidants.

Le procès-verbal de la précédente séance est adopté après explications du Président au sujet des démarches qu'il conviendrait de tenter pour assurer à notre bibliothèque la possession, si possible, des manuscrits d'histoire locale des frères Lafont. Toute latitude est laissée à M. Rouzaud pour mener à bien cette affaire, dont il a déjà eu l'occasion de s'occuper.

M. LE PRÉSIDENT expose ensuite que l'École antique de Nîmes, qu'anime le zèle de son créateur le Commandant Espérandieu, membre de l'Institut, et qui réunit tous les ans, à l'époque des vacances, pour s'instruire sur place des choses du passé, une élite de savants et d'étudiants des deux sexes, étrangers pour la plupart, a formé le projet de venir, fin août, excursionner dans le Narbonnais pour y étudier nos richesses archéologiques et artistiques, nos monuments. C'est ainsi qu'elle se propose de visiter

nos belles églises, les cloîtres de Fontfroide et de Lagrasse si remarquables par leur architecture monacale et leurs chapiteaux romans, nos riches musées, etc. Si, ajoute M. Rouzaud, suite est donnée à cet intéressant projet, les membres de la Commission seront informés du jour de l'arrivée des touristes pour, s'ils le désirent, les accompagner dans leurs déplacements et assister aux conférences et causeries qui leur seront faites.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 4 octobre 1926.

Présents : MM. Rouzaud, Cros-Mayrevieille, abbé Sigal, Taillefer, Baron, général Audié, Caillard, membres résidents.

Après lecture du procès-verbal de la précédente séance, M. ROUZAUD rend compte de la visite faite à Narbonne, le 7 septembre, par l'École antique de Nîmes, sous la direction de M. le Commandant Espérandieu. Notre Président et quelques-uns de nos collègues se sont joints aux touristes qui ont, le matin, visité l'abbaye de Fontfroide, dont M^{me} Fayet a bien voulu leur faire les honneurs, et où ils ont pu notamment admirer la belle crosse en émail champlévé qui a appartenu au cardinal Nouvel, oncle de Benoît XII, objet d'art précieux que l'on prétendait avoir quitté la France. Le soir, sous la conduite de M. l'abbé Sigal, on visita le musée lapidaire et les églises Saint-Paul et Saint-Just.

*
* *

L'assemblée s'entretient ensuite du mauvais état des plafonds du Musée, où existent de nombreuses gouttières

(salle Chabert, salle des Gardes, et à la bibliothèque). Le Secrétaire est prié d'écrire officiellement à M. le Maire pour lui signaler ce fâcheux état de choses et lui demander que soient effectuées les réparations urgentes qui s'imposent.

Le Secrétaire-adjoint,
P. CAILLARD.

Séance du 8 novembre 1926.

Présents : MM. Rouzaud, Rouhard, Cros-Mayrevieille, D^r Aussilloux, Baron, Taillefer, Duviviez, de Raymond, Bourjade, Pago, général Audié, Caillard, Rossignol, *membres résidents*.

Absents excusés : MM. Favatier, Raynal, Fabre, Albarel, Hélène et Berthomieu.

Le procès-verbal de la séance du 4 octobre adopté, LE PRÉSIDENT donne les meilleures nouvelles de la santé de M. Paul Favatier, qui laissait fort à désirer ces derniers temps. — Des vœux sont formés pour son complet rétablissement.

Communication est ensuite donnée d'une lettre de M. le Préfet de l'Aude informant la Commission que le Conseil général lui a alloué pour 1927, comme pour les années précédentes, une subvention de 1.100 Francs.

Puis l'ordre du jour appelle l'élection d'un membre résident en remplacement de M. le D^r Augé, décédé, et d'un membre correspondant pour remplacer M. Pago, nommé membre résident. Il y est procédé.

Le premier scrutin, auquel prennent part les treize membres présents et les sept absents excusés, qui ont transmis leurs bulletins par correspondance, donne

14 suffrages à M. le commandant Hérail et 5 à M. l'abbé Malbec. Il y a un bulletin blanc. — Le deuxième scrutin donne 17 voix à M. l'abbé Malbec sur 20 suffrages exprimés.

La désignation du membre résidant devant être soumise à la sanction préfectorale sur une liste de présentation de trois noms, la Commission établit ainsi cette liste : en première ligne M. le commandant Hérail, en deuxième M. Pech de la Clauze, avocat, en troisième, M. Reynès, avocat.

*
* *

Sur la présentation de MM. Paul Baron, l'abbé Sigal, Caillard et Cros-Mayrevieille, sont nommés membres libres : M. Félix Mouret, propriétaire à Béziers, et M. l'abbé Dolbau, curé de Bize.

*
* *

M. Rouhard offre à la Commission, pour la bibliothèque, une étude sur l'électrification des campagnes appliquée à un domaine de moyenne importance et un rapport présenté à la Chambre de Commerce sur la situation monétaire de la France et la revalorisation du franc.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 6 décembre 1926.

Sont présents : MM. Rouzaud, *président*; Favatier, Rouhard, Cros-Mayrevieille, D^r Aussilloux, Taillefer, de Raymond, Félix Baron, Duviviez, Bourjade, *général* Audié, Hélène, Bories-Azeau, Caillard, Pago et Rossignol, *mem-*

bres résidants; MM. Paul Baron, de Lareinty, D^r Courrent, *membres correspondants*.

Absents excusés : MM. l'abbé Sigal, Rival et Albarel.

MM. Hérail et l'abbé Malbec, récemment nommés l'un membre résidant, l'autre membre correspondant, assistent à la séance. Après lecture, par le Secrétaire, de l'arrêté préfectoral en date du 15 novembre qui ratifie le choix fait par la Commission du commandant Hérail, le Président leur souhaite ainsi la bienvenue :

Monsieur et cher collègue, le plaisir que j'éprouve en présidant à votre installation comme membre titulaire de la Commission archéologique est, je puis le dire, partagé par tous nos confrères présents et absents, par ce groupe de Narbonnais distingués qui veillent avec tant de dévouement et d'esprit de suite au développement de notre beau Musée et de notre bibliothèque. Dès que votre nom a été lancé parmi eux, il a été accueilli avec tant de cordiale sympathie que nous avons senti que vous étiez accepté d'avance et que votre élection ne serait plus qu'une simple formalité. Votre caractère, votre éducation et votre amour des belles choses, vos liens de famille avec les Cortal et Louis Berthomieu, notre très cher et très malheureux conservateur, expliquent assez cette manifestation de sentiments aussi justifiée que spontanée.

Si la joie de vous accueillir n'était un peu attristée par le souvenir de la mort cruelle et si impressionnante du D^r Augé que vous remplacez aujourd'hui, et dont nous avons salué avec tant d'affection la promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, nous pourrions dire que notre bonheur eût été sans égal. Mais la vie des hommes est ainsi faite que les joies et les deuils s'y succèdent si régulièrement, que la seule façon de la supporter c'est de la prendre pour le seul bien que l'on peut faire, pour le don de soi-même aux grandes idées et à la joie des autres. Vous nous aiderez certainement à laisser aux Narbonnais présents et futurs un bon souvenir de notre passage dans cette ville si illustre jadis, puisqu'elle nous apparaît comme la métropole trop oubliée de toute la Gaule indépendante.

Monsieur l'abbé, nous savions depuis longtemps que vous étiez un chercheur, un amoureux du passé de Narbonne; vous aimez les vieux registres de nos paroisses du temps où nous n'avions

pas encore d'état civil. Vous êtes curieux aussi des documents qui touchent à toutes les maisons religieuses qui pullulaient ici avant la Révolution. Continuez vos recherches, faites nous-en profiter et vous aurez ainsi pleinement réalisé toutes les espérances qu'on a voulu mettre dans votre désignation en qualité de membre correspondant. Les plus petits faits de notre histoire passée ont leur intérêt et quelles que soient nos opinions actuelles nous sommes de ceux qui pensent que tout ce qui a existé et joué un rôle, que des institutions qu'on dénigre parfois, ont eu leur moment d'utilité sociale. C'est même en cela qu'elles sont intéressantes et respectables.

L'assemblée s'associe par une approbation unanime aux paroles et sentiments exposés par son Président.

Lecture est ensuite donnée du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté sans observations, et d'une lettre par laquelle M. l'abbé Sigal, en s'excusant de ne pouvoir assister à la réunion, demande l'hospitalité du *Bulletin* pour un travail de M. l'abbé Griffe, professeur à Castelnaudary, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français, membre libre de la Commission. Cet ecclésiastique a recueilli aux archives du Vatican un grand nombre de lettres inédites des archevêques de Narbonne; il se propose de publier entre autres celles de l'archevêque Bernard de Farges (1311-1341) avec une introduction historique sur ce personnage. Cette publication, ajoute M. l'abbé Sigal, sera d'une grande importance et remarquée dans le monde des historiens. — La demande est renvoyée, avec avis favorable, à la Commission des publications.

• •

M. le Docteur COURRENT présente un poids en bronze de 4 livres des xvi^e et xvii^e siècles, portant en relief les armes de la ville de Narbonne entourées de quatre poinçons, trouvé à Saint-Jean-de-Barrou, dans les décombres

d'une maison en démolition. Puis, à propos d'une excursion faite dans la haute Corbière, le docteur Courrent entretient la Commission de diverses confusions commises, dans la désignation des noms de lieux, par les commentateurs de la chanson de la Croisade, confusion qu'explique la similitude de certains de ces noms, et il cite des exemples qui sont concluants. Il suppose, en outre, que les ruines, comme celles du Bezu, qui jalonnent les hauteurs de pays autrefois frontières, ne sont rien moins que des vestiges de tours solidement édifiées qui, par des signaux lumineux, avertissaient les populations des vallées, continuellement exposées aux invasions ou incursions des peuplades voisines, des dangers qui les menaçaient. Elles servirent probablement aussi de refuges défensifs pendant les guerres de religion.

M. Rouzaud partage sur ce point l'avis du docteur Courrent, et le Secrétaire rappelle que M. Thiers, notre regretté collègue, qui avait exploré les Castélas de la Basse-Corbière, leur assigne le même rôle et fait remonter leur origine à l'occupation romaine. Simple conjecture sans doute; et l'on pourrait, en restant dans les limites des hypothèses, situer leur construction au VIII^e siècle quand furent organisées nos marches d'Espagne par les lieutenants de Charlemagne.

*
* *

Cet intéressant sujet épuisé, il est procédé au renouvellement du Bureau pour l'année 1927. Sur les instances de l'assemblée M. Rouzaud consent de bonne grâce à exercer une année encore la présidence. MM. Favatier, Rossignol et Caillard sont maintenus dans leurs fonctions de Trésorier, Secrétaire et Secrétaire-adjoint. — Au nom du Bureau, le Président remercie.

*
* *

LE PRÉSIDENT signale l'existence, au Musée, derrière les vitrines des coquillages et minéraux, d'un petit local inoccupé qui pourrait être utilisé si on le mettait en communication, par l'ouverture d'une porte, avec la salle des gardes. On pourrait, dit-il, loger dans ce local coquillages et minéraux et obtenir, grâce à ce transfert, un espace libre pour l'exposition d'œuvres que, faute de place, on ne peut exhiber. — Cette suggestion est favorablement accueillie.

Une autre proposition, qui consiste à consacrer une partie du legs Romain à la réparation du plancher de la salle des gardes dont la solidité, malgré les dires d'experts, continue à donner des craintes au Président, rencontre au contraire une assez vive opposition, mais celui-ci obtient finalement l'autorisation d'offrir à M. Nodet, à titre de fonds de concours, une somme de 10.000 francs, à la condition que la Commission des Monuments historiques s'engagera à entreprendre immédiatement les travaux de consolidation du plancher en question prévus dans un plan d'ensemble dont l'exécution depuis longtemps décidée est constamment ajournée.

*
* *

M. SICARD, de Rivière, offre un inventaire des menhirs de l'Aude, travail dont il est l'auteur. — Remerciements.

*
* *

Sur la présentation de MM. Hélène et Cros-Mayrevieille, M. le Docteur Ch. Boyer, de Carcassonne, est nommé membre libre.

*
* *

Par l'intermédiaire et sur la sollicitation de M. de La-reinty, membre correspondant, un anonyme ami du Musée offre divers objets (deux montres et un coffre du xviii^e siècle), qui viendront accroître nos collections d'art ancien. — Des remerciements sont adressés au généreux donateur et à notre dévoué collègue qui ne laisse passer aucune occasion de témoigner sa sollicitude pour notre Musée.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

COMMUNICATION DE M. LE DOCTEUR COURRENT.

(Séance du 6 décembre 1926).

M. Courrent rappelle les vers de Guillaume Tudèle :

Quand saulo per la terra que Terme an forçat
Vint li milhor castel foran desamparat
Donc o près Albézu que no soc assetjat.

« Quand on sut que les Croisés avaient pris Termes, les meilleurs châteaux furent désemparés ; alors fut pris Albézu sans être assiégé. » Telle est la traduction que donne Mayer de ce passage de la chanson de la Croisade, mais au lieu d'*Albézu*, il écrit dans le texte roman d'*Albi-zès* et traduit *Albi*.

Si l'on considère que la place forte de Termes, au cœur même de la Corbière, une fois prise en 1210, les soldats de Simon de Montfort sont venus mettre le siège devant le château de Padio Veridi (Puivert), il n'est pas téméraire

de remplacer dans le texte de la chanson Albijès (Albi) par Albezu. Les troupes de Simon n'ont pu arriver devant les remparts de Puivert qu'en suivant les deux chemins qui se présentaient devant eux : le premier par le col du Paradis, Arques et Coustaussa, dont le château fut pris sans coup férir; le second par Tuchan, la vallée du Verdoube, Quéribus, Pierrepertuse, le col du Denas, le Bézu (Albedunum-Albezu).

La prise d'*Albi* (Meyer et Faurial), d'*Albas* (dom Vaissette) n'aurait aucun sens. *Albezu*, au contraire, était capable d'arrêter une armée venant de Termes et se rendant vers le Razès et Puivert. Le Bezu demantelé ne fut pas rebâti; aussi ce n'est aujourd'hui qu'un amas de ruines informes. Un esprit averti peut, du haut de la plate-forme du Bézu (832 mètres) constater que le rocher et le château sont en communication visuelle avec les forteresses de Pierrepertuse (797 mètres) et de Puivert (583 mètres). Le Bézu servait de trait d'union entre ces deux forteresses et des signaux pouvaient être échangés entre les trois places fortes. La distance de l'une à l'autre n'est guère supérieure à 15 ou 20 kilomètres à vol d'oiseau.

Si, d'un côté, on considère que Pierrepertuse était en relation par signaux avec Perpignan par Quéribus; que le Bézu est visible, vers l'ouest, de Puivert et Montségur, on se rend compte que toutes ces forteresses, tenues et défendues, au ^{xiii}^e siècle, par des vassaux du roi d'Aragon, avaient le pouvoir d'échanger entre elles des signaux aériens.

à
L'Union
Miguel
10-23-33
13603

XXXIII

ANNÉE 1927

Séance du 10 janvier 1927.

Sont présents : MM. Rouzaud, *président* ; Favatier, Cros-Mayrevieille, Rouhard, Duviviez, Félix Baron, Fabre, de Raymond, Bourjade, général Audié, Caillard, Rossignol, *membres résidents* ; Paul Baron, Ferrand, abbé Malbec, *membres correspondants* ; Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. l'abbé Sigal et Pago.

Le procès-verbal de la séance du 6 décembre adopté, M. LE PRÉSIDENT se fait l'interprète des regrets causés à la Commission par le décès de M^{me} Amardel. Il rappelle qu'en souvenir de son mari, notre ancien collègue et président, M^{me} Amardel fit don au Musée d'une belle collection de monnaies et médailles formée par celui-ci, qui fut, on le sait, un numismate des plus avertis. Et, à ce propos, LE PRÉSIDENT se demande s'il ne conviendrait pas de créer un titre, de conférer une sorte d'honorariat aux bienfaiteurs du Musée et de la Bibliothèque, qui permettrait à la Commission de leur témoigner une dernière fois sa reconnaissance en assistant officiellement à leurs obsèques. Il soumet cette suggestion à l'assemblée en l'invitant à bien vouloir l'examiner afin d'en décider ultérieurement.

*
* *

Abordant ensuite une question qui ne cesse de le préoccuper — la réfection du plancher de la salle des Gardes — M. LE PRÉSIDENT expose qu'en attendant de pouvoir s'en entretenir avec M. l'architecte Nodet, il a visité les lieux et que l'examen auquel il s'est livré n'a pas dis-

sipé ses craintes. Il a également visité les travaux de restauration de la partie de l'ancien archevêché située entre la cour de la Mairie et la rue Entre-deux-Villes, qui ont amené la découverte, dans le sous-sol, à une profondeur de 2 m. 50 environ, à égale distance de la grosse tour carrée et de la tour Gilles Aycelin, qui flanquent le bâtiment en question, de vestiges des remparts gallo-romains. Ce sont de gros blocs de pierre sculptés, des fragments de frises vraisemblablement, provenant des monuments romains, qui furent utilisés pour assurer la défense de la ville contre l'invasion wisigothe, au début du cinquième siècle. D'autres blocs, formant le soubassement des vieux remparts, pouvant présenter un réel intérêt, surtout s'ils étaient porteurs d'inscriptions, M. Rouzaud a prié l'entrepreneur des Monuments historiques, M. Joucla, de bien vouloir les dégager, afin de pouvoir mieux les examiner. Naturellement, la Commission supportera les frais, peu importants d'ailleurs, de ce travail.

*
* *

M. CROS-MAYREVIEILLE dépose, pour être inséré au *Bulletin*, un manuscrit de M. le docteur Boyer, de Carcassonne, sur les anciens Hôpitaux et Prisons de Narbonne. — Renvoyé au Comité de publication.

Au nom de l'auteur, M. FAVATIER offre à la Bibliothèque la brochure consacrée par M. le chanoine Escarguel à la béatification de Jean-François Bousquet, curé de Ginestas, l'une des victimes des massacres du 2 septembre 1792. — Remerciements.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du 7 février 1927.

Sont présents : MM. Rouzaud, président; Favatier, Cros-Mayrevieille, F. Baron, Duviviez, Taillefer, de Raymond, général Audié, Pago, commandant Hérail, Rossignol, membres résidents; Paul Baron, abbé Malbec, membres correspondants; Ph. Hélène, bibliothécaire.

Après l'adoption du procès-verbal de la précédente séance, M. LE PRÉSIDENT entretient ses collègues des remparts gallo-romains dont les assises ont été mises à nu au cours des travaux de restauration de l'ancien archevêché. A l'aide d'un croquis sommairement crayonné, il montre comment étaient disposés les douze gros blocs de pierre qui formaient sur ce point le soubassement des fortifications du cinquième siècle. De ces douze blocs, débris de monuments romains, aucun ne portait trace d'inscriptions; quatre seulement étaient ornés de sculptures; ceux-ci ont seuls été réservés pour être déposés au Musée lapidaire par les soins de M. Joucla.

*
* *

L'attention de l'assemblée est ensuite appelée sur le lamentable état de la toiture de la bibliothèque qui constitue un véritable danger pour les nombreux volumes que n'abritent pas les vitrines. Cet état de choses regrettable rend urgent le transfert projeté de la bibliothèque dans les locaux de la Madeleine, maintenant libres. De ce transfert dépend d'ailleurs la réorganisation du Musée qui, pour être moins urgente, n'en est pas moins désirable, la pénurie de place ne permettant pas l'exposition de la totalité de nos collections.

La question du transfert de la bibliothèque étant du

ressort de la municipalité, une démarche sera tentée par le Président auprès de M. le Maire en vue d'en hâter la solution.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du 7 mars 1927.

Présents : MM. Rouzaud, *président*; Cros-Mayrevieille, Baron, docteur Aussilloux, général Audié, Rossignol, *membres résidents*; l'abbé Malbec et le docteur Courrent, *membres correspondants*; Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Fabre, Bourjade, Raynal, Cail-lard, commandant Hérail.

Après lecture et approbation du procès-verbal de la séance du 7 février, M. LE PRÉSIDENT rend compte de l'entrevue qu'il a eue avec M. Nodet, architecte des Monuments historiques, au sujet : 1° de la consolidation du plancher de la salle des Gardes du Musée; 2° de l'utilisation du petit local contigu à cette même salle pour y installer les vitrines contenant la collection de coquillages du legs Campana ainsi que les poteries de provenance étrangère; 3° du transfert de la bibliothèque dans les locaux maintenant vacants de la Madeleine.

Quant à la première question, il a été décidé d'exécuter pour l'instant des travaux provisoires de consolidation qui écarteront toutes craintes de danger.

Sur le second point, M. Nodet ne s'oppose pas à l'utilisation projetée du local sus-désigné, ni à la réouverture d'une porte qui le mettrait en communication avec la salle des Gardes, mais il est d'avis qu'on ne peut supprimer les vitrines du legs Campana sans détruire l'harmonie de la salle.

Quant au transfert de la bibliothèque, question du ressort exclusif de l'administration municipale, le Président en entretiendra M. le Maire à la première occasion.

* *

Après quoi, lecture est donnée d'une lettre du chanoine Sabarthès lequel, à l'occasion de sa récente promotion dans la Légion d'honneur, et en souvenir de sa collaboration au *Bulletin* de la Commission, qui publia ses premiers travaux d'histoire, envoie une somme de cent francs qui, selon son désir, sera consacrée, avec les autres ressources dont nous disposons, aux frais d'impression de notre publication. — Des remerciements, ainsi que des félicitations pour la flatteuse distinction dont il vient d'être l'objet, sont votés au nouveau légionnaire.

* *

Puis, LE SECRÉTAIRE appelle l'attention sur le débat qui, tout récemment, s'est déroulé devant le Sénat, au sujet de la conservation et de la sauvegarde des monuments et objets ayant une valeur historique, qui sont l'objet d'un pillage éhonté de la part de richissimes transatlantiques, débat au cours duquel fut cité comme ayant émigré en Amérique « un fronton de l'ancienne cathédrale romane de Narbonne ». Des renseignements fournis par divers membres il ressort que le fait évoqué au Palais du Luxembourg se rapporte vraisemblablement à un tympan de l'ancienne église Saint-Léonard qui fut longtemps l'ornement de la chapelle d'un château voisin de Narbonne, et fut vendu il y a quelques années à un Américain amateur d'antiquités.

La Commission est unanime à considérer comme très

urgente l'adoption des mesures préconisées pour mettre un terme, autant que faire se pourra, au trafic abusif des reliques que nous a léguées le passé.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 4 avril 1927.

Présents : MM. Rouzaud, président; Cros-Mayrevieille, Favatier, Baron, général Audié, Duviviez, commandant Hérail, Caillard, Rossignol, membres résidents; Paul Baron et l'abbé Malbec, membres correspondants; Ph. Hélène, bibliothécaire.

Lecture est donnée du procès-verbal de la précédente séance; au sujet de l'accord intervenu entre l'architecte en chef des Monuments historiques et le Président de la Commission archéologique pour les travaux à exécuter au Musée, quelques précisions sont données, et la Commission décide de mettre à la disposition de M. Nodet, pour participation à la dépense qu'entraînera l'exécution de ces travaux, une somme de 10.000 francs prise sur le reliquat du legs Romain.

*
* *

Par notre collègue M. le Docteur Albarel, M. LE PRÉSIDENT a été informé que les héritiers de feu M. Le Roux, gendre de l'ancien maire de Narbonne M. Peyrusse, avaient manifesté l'intention d'offrir au Musée un paysage, œuvre de leur grand-père, qui fut, il y a quelques trente ans, un peintre amateur apprécié. Comme il est d'usage, l'acceptation de ce don est subordonnée à l'avis des conservateurs du Musée.

*
* *

Communication est donnée du programme du Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen, qui aura lieu à Montpellier les 28, 29 et 30 mai prochain. M. l'abbé Sigal est l'un des vice-présidents de cette Fédération ; il représentera la Commission à ce Congrès.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 2 mai 1927.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, Favatier, Baron, commandant Hérail, Duviviez, Rouhard, Pago, Rossignol, *membres résidants* ; le docteur Courrent, l'abbé Malbec, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

En l'absence de M. Rouzaud, M. Cros-Mayrevieille préside la réunion.

Après lecture et approbation du procès-verbal de la séance du 4 avril, M. FAVATIER expose la situation financière de la Commission, qui est satisfaisante. L'assemblée approuve les comptes du Trésorier et adresse à celui-ci félicitations et remerciements.

M. le docteur COURRENT fait un récit succinct d'une récente excursion dans les Corbières, qu'il se propose d'amplifier dans une communication avec production de photographies.

M. DUVIVIEZ annonce que le tableau offert par les héritiers du peintre Le Roux, dont il a été question dans la précédente séance, sera incessamment exposé au Musée.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 13 juin 1927.

Présents : MM. Rouzaud, *président*; Favatier, Cros-Mayrevieille, Rouhard, Aussilloux, de Raymond, Duvié, Caillard, Rossignol, *membres résidents*; l'abbé Malbec, *membre correspondant*; et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Félix Baron, Albarel, commandant Hérail.

Le procès-verbal de la séance du 2 mai adopté, M. LE PRÉSIDENT signale l'exposition dans la salle des Gardes, du tableau de M. Charles Le Roux, offert au Musée par son petit-fils, petit-fils aussi de M. Eugène Peyrusse, ancien maire et député de Narbonne. C'est un paysage (une mare abritée de grands arbres feuillus) genre Corot et Théodore Rousseau, contemporains de l'auteur, caractéristique de l'époque — 1850-1860 — où ces grands peintres enfantèrent leurs plus belles œuvres. Des remerciements sont votés au généreux donateur;

*
* *

Par lettre, le DOCTEUR ALBAREL informe la Commission qu'une tête en marbre de dieu mythologique — Jupiter, autant que permettent d'en juger les photographies qui accompagnent la lettre de notre collègue — a été découverte dans des boues provenant du dragage de la Robine et transportées à la *Croux d'Ensabouro*, propriété de M. Tripié. De cette tête, qui a subi du temps d'irréparables outrages, le nez est absent. Ses dimensions sont de 0,192 de la pointe de la barbe au sommet de la chevelure et de 0,035 à la hauteur des yeux.

*
* *

La question de l'achat du portrait de l'archevêque de Beauveau est de nouveau évoquée devant la Commission par M. ROUZAUD, qui propose qu'on la discute dans la prochaine séance. Il en est ainsi décidé.

Ce tableau, peint par Rigaud, est, on le sait, la propriété des Hospices qui ne pourraient s'en dessaisir — la toile étant classée — que sous réserve de non aliénation.

Son acquisition serait payée par un prélèvement sur le reliquat du legs Romain.

*
* *

MM. ROUHARD et CROS-MAYREVILLE exposent qu'au cours d'une récente visite de nos monuments par des membres du Touring-Club de France, le président de cette association, M. Maringer, qui est aussi président de la Commission de répartition des fonds du Pari mutuel, aurait offert ses bons offices pour l'attribution d'une subvention destinée à parer aux frais de réfection de la toiture de la Bibliothèque et de la salle qui la précède, dont l'état de délabrement est pitoyable.

La subvention ne pourrait, toutefois, être allouée, que si la Ville consentait de son côté à prendre à sa charge partie de la dépense.

Cette offre intéressante sera ultérieurement examinée.

*
* *

Une place dans le *Bulletin* est sollicitée pour un long mémoire du chanoine Sabarthès sur les origines de la vie communale à Limoux. Le sujet traité, et son étendue, excédant les limites assignées aux travaux des collabora-

teurs de notre publication, la Commission a le regret de ne pouvoir accorder l'hospitalité au manuscrit de notre sympathique et érudit membre honoraire.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 3 octobre 1927.

Présents : MM. Rouzaud, président ; Favatier, Bringer, Rouhard, Baron, Duviviez, général Audié, Pago, Caillard, commandant Hérail, Rossignol, membres résidents ; Dr Courrent, membre correspondant ; Ph. Hélène, bibliothécaire.

M. Sicard, membre libre, assiste à la réunion.

Le procès-verbal de la séance du 13 juin adopté, M. LE PRÉSIDENT explique que la réunion de juillet n'a pas eu lieu, les membres présents étant en trop petit nombre pour siéger. Ceux-ci en ont profité pour visiter les peintures de l'Hôtel-Dieu, au nombre desquelles se trouve le portrait de l'archevêque de Beauveau qu'il était question d'acquérir.

Après examen de la toile de Rigaud, nos collègues ont estimé qu'il convient de renoncer à l'achat projeté. La Commission adopte cet avis.

*
* *

Puis M. LE PRÉSIDENT entretient l'assemblée de travaux archéologiques faites sur le terrain *Encontre*, sis entre le boulevard du Collège et le boulevard de la Gare, au cours des fouilles pour asseoir les fondations d'un immeuble. A cet endroit se trouvait jadis, selon Grégoire de

Tours, une église dédiée à saint Félix, martyr de Girone. De cette très vieille église narbonnaise proviennent donc très vraisemblablement les deux tombeaux à auge, en pierre tendre du pays qui viennent d'être découverts à 1^m40 de profondeur. Au-dessus, à 0^m50 environ, ont été trouvées deux plaques de marbre portant des inscriptions. L'une d'elles, celle de Genesius est datée par le consulat de Decius et Longinus qui est de l'an 486 de notre ère. Ces pierres ont été transportées au Musée lapidaire.

M. Espérandieu qui a vu ces trouvailles et les a communiquées à l'Académie des Inscriptions, a pensé tout d'abord que l'inscription datée pourrait être de l'an 487, le nom du deuxième consul, celui de Constantinople, ne pouvant avoir été connu à Narbonne le 3 avant les calendes de février. Cependant, si l'on tient compte du fait que la pose des inscriptions, à cause des délais de la gravure, a pu être faite au-dessus des sarcophages plusieurs mois après les inhumations, comme cela se fait encore tous les jours dans nos cimetières, il n'y a pas de raison pour ne pas accepter la date de 486. Et cette date, à peine postérieure de quarante et un ans à la date inscrite sur le linteau de l'église de Rusticus — 445 — nous prouve que la première église de Narbonne et celle de Saint-Félix sont à peu près contemporaines. Il n'est pas probable, en effet, que Genesius soit le premier défunt enseveli dans la basilique dédiée au martyr de Girone.

La deuxième inscription, celle d'une femme — Valeriana — ne peut être datée avec la même précision.

*
* *

M. SICARD, prenant la parole, fait un récit captivant des fouilles qu'il a pratiquées au lieu appelé Saint-Eugène, dans la commune de Laure, et des résultats importants

qu'il a obtenus. Ces fouilles ont déjà fait l'objet d'une note lue dans la séance du 3 novembre 1924 par M. Ph. Hélène, et reproduite dans le tome XVI du *Bulletin*. Les détails donnés par M. Sicard ne font que la compléter, en l'illustrant toutefois par la production des vestiges de l'époque mégalithique exhumés (perles, objets de toilette, amulettes, armes de silex, pointes de flèches, etc.), qu'il fait passer, méthodiquement classés, sous les yeux de la Commission.

M. LE PRÉSIDENT complimente M. Sicard au nom de tous et le remercie pour son intéressante communication.

*
* *

Au nom de la Société des Études scientifiques de l'Aude, M. SICARD invite ensuite la Commission à assister à la cérémonie en l'honneur de Tournal qui aura lieu le 6 novembre pour commémorer l'exploration des grottes de Bize par notre savant concitoyen, en 1827, exploration qui eut un si grand retentissement dans le monde scientifique.

La Commission sera représentée à cette solennité.

*
* *

M. le Docteur COURRENT communique à l'assemblée :

1° La photographie d'une vierge en marbre, de proportions réduites, que possède l'église de Saint-Jean-de-Barrou. D'après la légende, à la suite d'un incendie de la chapelle de N.-D. de l'Olive, sise en la commune d'Embres et Castelmaure, cette statue fut apportée en l'église de Saint-Jean-de-Barrou, qui ne voulut jamais la restituer. Aussi fit-on exécuter une reproduction en bois qui est toujours sur le tabernacle de la chapelle de l'Olive. Elle est du style Renaissance et de l'École espagnole ;

2° Trois photographies représentant les chapiteaux romans qui supportent les arcs doubleaux de l'église de Villesèque-les-Corbières;

3° Une photographie d'un tabernacle de style Renaissance en bois doré qui fut donné à l'église de Villesèque-les-Corbières en 1793, et qui semble avoir appartenu à l'église des Doctrinaires du collège de Narbonne.

M. Courrent se préoccupant d'assurer la conservation de ce tabernacle, la Commission émet l'avis, étant donnée sa provenance, qu'il soit déposé au Musée d'art religieux de Saint-Just.

Et la séance est levée.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du lundi 7 novembre 1927.

Sont présents : MM. Rouzaud, *président*; Favatier, Aussilloux, général Audié, Cros-Mayrevieille, F. Baron, Bringer, Duviviez, Pago, Rossignol, Caillard, *membres résidents*; Paul Baron, Docteur Courrent, abbé Malbec, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absent excusé : le commandant Hérail.

Le procès-verbal de la précédente séance lu et approuvé, il est rendu compte à l'assemblée des fêtes célébrées à Bize, à l'occasion du centenaire des découvertes préhistoriques de notre compatriote Tournal. La Commission y était représentée par son secrétaire, auquel s'étaient joints plusieurs de ses membres.

Après leur réception à la mairie de Bize, les congressistes se sont rendus aux grottes pour l'inauguration de la plaque commémorative. Là, ils ont entendu les savants discours de M. Sicard, de Rivière, et de M. Marius Cathala, et visité les grottes sous la direction de M. Miquel; puis,

ils sont revenus à Bize pour faire honneur au banquet qui leur avait été préparé.

Au champagne, plusieurs discours furent prononcés parmi lesquels mérite une mention toute spéciale celui de M. Rossignol qui sut en termes excellents saluer au nom de notre compagnie la mémoire de son fondateur Tournal, et indiquer la part que nous lui gardons dans notre reconnaissance et l'hommage que nous lui réservons. Après lui, M. Ph. Hélène, dans un toast vibrant d'émotion et unanimement acclamé, exalta à son tour au nom de la ville de Narbonne le mérite d'un de ses plus célèbres enfants.

M. LE PRÉSIDENT exprime sa satisfaction du succès de cette fête, se réjouit de l'hommage rendu à Tournal, et confirme qu'à notre tour, ainsi que M. Rossignol l'a dit hier à Bize, nous glorifierons son œuvre dans quelques années, à l'occasion du centenaire de la fondation du Musée et de la Commission.

MM. Paul Baron, Pago et Courrent demandent qu'afin qu'il reste une trace de notre participation à la belle cérémonie d'hier, le compte rendu de cette dernière, ainsi que le texte des discours de MM. Rossignol et Hélène, figurent in extenso au procès-verbal de la séance et soient insérés dans le *Bulletin*.

Il en est ainsi décidé¹.

*
* *

LE SECRÉTAIRE dépose sur le bureau quelques autographes de Tournal offerts à la Commission archéologique par M. Sicard, président de la société des Études scientifiques de l'Aude, à l'occasion de la commémoration de Bize. Ce sont :

1. V. même tome, page 40.

1° Quatre lettres de renseignements, datées des années 1866, 1867 et 1870, adressées à la Commission de la topographie des Gaules ;

2° Une lettre, datée de 1860, sur deux monuments antérieurs à la domination romaine existant l'un dans la commune de Malves, l'autre dans celle de Fontjoncouse ;

3° Trois grands feuillets énumérant les trouvailles d'objets de l'époque gallo-romaine dans une quarantaine de communes de l'Aude ;

4° Un essai de carte des environs de Narbonne et du lac Rubresus pendant la période romaine ;

5° Un aperçu des peuples anciens d'après les historiens grecs et latins (carte établissant la concordance avec les provinces et diocèses modernes).

Remerciements.

*
* *

M. Félix BARON offre pour la Bibliothèque un volume : « *Notizia intorno ai codici manoscritti di cose italiane delle pubbliche biblioteche del mezzodi della Francia con un cenno sulle principali antichità di quella contrada, del cavaliere Costanzo Gazzera (Turin, 1838)* » dans lequel l'auteur, un savant italien qui avait visité Narbonne et connu Tournal, apprécie à sa juste valeur l'importance archéologique de notre ville, et rend hommage à la science de Tournal, auquel cet exemplaire est dédié. — Remerciements.

*
* *

M. le docteur COURRENT nous montre des fragments de poteries trouvés à Embres, qui semblent remonter au premier siècle de notre ère. M. Rouzaud, qui se propose de les examiner ultérieurement, estime que ce sont des débris de poteries domestiques, de vases usagés antérieurs

à l'invasion arabe; cela confirmerait l'hypothèse que la bourgade d'Embres, comme la plupart de nos villages actuels, s'élève sur l'emplacement d'une villa romaine, et perpétue le nom plus ou moins défiguré de son propriétaire.

*
* *

M. F. BARON annonce que par ses soins, comme les années précédentes, les tombes de MM. Cartault et Barathier, bienfaiteurs du Musée, ont été fleuries à l'occasion de la Fête des Morts.

Et la séance est levée.

Le Secrétaire-adjoint,

P. CAILLARD.

Séance du 5 décembre 1927.

Présents : MM. Rouzaud, président; Gros-Mayrevieille, Rouhard, Favatier, Duviviez, Taillefer, Raynal, Félix Baron, de Raymond, Rossignol, Bories-Azeau, Fabre, Hélène, général Audié, Caillard, Pago, commandant Hérail, membres résidents; P. Baron, D^r Courrent, abbé Malbec, membres correspondants; Ph. Hélène, bibliothécaire.

M. LE SECRÉTAIRE-ADJOINT donne lecture du procès-verbal de la séance du 7 novembre, qui est adopté sans observations.

Prenant la parole, M. LE PRÉSIDENT prononce l'éloge du docteur Pélissier, récemment décédé. Notre regretté collègue était, dit-il, écrivain de terroir et archéologue. Dans la langue des félibres, il a composé de jolis petits poèmes et un roman *La Cloto* qui fut couronné aux Jeux Floraux. En archéologie, il a découvert avec M. Marty, qui fut aussi des nôtres, quelques-unes des bornes milliaires qui, aux environs de son village de Lapalme et sur le terri-

toire de la commune de Treilles et de Roquefort, indiquent encore l'emplacement de la voie romaine qui conduisait d'Italie en Espagne. Il a écrit aussi une étude sur la chapelle de Saint-Brancard, monument des premiers siècles de notre ère.



M. LE PRÉSIDENT porte ensuite à la connaissance de l'assemblée que dans le terrain Encontre, d'où furent exhumés, il y a quelques semaines, diverses pierres avec inscriptions, dont il a été fait mention dans la séance du 3 octobre, on a trouvé un gros bloc de marbre formant un linteau de temple païen, qui a quelque ressemblance avec le linteau du musée lapidaire provenant de l'église élevée par saint Rustique et contemporaine de l'église Saint-Félix, qui se trouvait vraisemblablement à proximité du terrain où ont été faites ces trouvailles. Tous ces débris, ajoute le Président, ont leur place à l'église Lamourguier.



L'assemblée est en outre informée que, par testament, M^{re} Louis Bernard de la Ville a légué à la Commission archéologique une somme de dix mille francs. Ce legs n'étant grevé d'aucune charge, il convient de prier la Ville de bien vouloir nous autoriser à l'accepter. Les frais de mutation seront payés par un prélèvement sur les fonds hérités.



M. Jean Miquel, de Barroubio, offre à la Commission une charte du quinzième siècle, et à la Bibliothèque un volume sur les « *Privileges de l'église de Narbonne* » imprimé sous le cardinal de Bonzy, chez Besse.

Des remerciements lui sont votés.



A l'ordre du jour figure le renouvellement du Bureau. Avant qu'il y soit procédé, M. ROUZAUD, arrivé au terme de son mandat, remercie ses collègues pour la sympathie et le dévouement qu'ils lui ont témoignés au cours de sa longue présidence. Le scrutin ouvert, 20 membres prennent part au vote pour l'élection du nouveau président. M. Cros-Mayrevieille obtient 17 suffrages. Il remercie l'assemblée.

MM. Favatier, Rossignol et Caillard sont maintenus dans leurs fonctions de Trésorier, Secrétaire et Secrétaire-adjoint.

Sur la proposition de M. Cros-Mayrevieille, M. Chabrier, receveur honoraire des hospices de Carcassonne, est admis dans la section des membres libres.

La séance est ensuite levée.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

ANNÉE 1928

Séance du 9 janvier 1928.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président* ; Favatier, Rouhard, F. Baron, Duviviez, de Raymond, Bourjade, général Audié, commandant Hérail, Rossignol, *membres résidants* ; Paul Baron, Dr Courrent, abbé Malbec, *membres correspondants* ; Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Caillard et Pago.

En ouvrant la séance, M. CROS-MAYREVIEILLE remercie la Commission de la confiance et de la sympathie qu'elle lui a témoignées en l'appelant une fois de plus à la Présidence. Il compte, pour faciliter sa tâche, sur le dévouement de tous.

*
* *

Le procès-verbal de la séance du 5 décembre adopté, sur l'invitation du Président l'assemblée vote les gratifications annuellement allouées au Bibliothécaire et aux Concierges du Musée.

M. ROUZAUD entretient ensuite la réunion d'une nouvelle trouvaille faite sur le terrain Encontre, au cours des travaux de construction du garage Citroën. Celle-ci est particulièrement précieuse : c'est un fragment du linteau en marbre exhumé en cet endroit quelques semaines avant. Le déchiffrement des inscriptions du linteau si heureusement reconstitué a permis de fixer exactement un point d'histoire locale, à savoir : la contemporanéité des deux premières églises chrétiennes de Narbonne, — Saint-Just et Saint-Félix — édifiées l'une en 445, l'autre

en 455 dans les dix-neuvième et trente-neuvième années de l'épiscopat de l'évêque Rusticus.

M. Rouzaud ajoute que la maison Citroën se dessaisirait gracieusement de la dernière trouvaille en faveur du Musée lapidaire, comme elle l'a fait pour les précédentes ; elle y mettrait cependant une condition : la mise en bon état des entours de son établissement. La Commission ne peut, elle-même, souscrire à ces conditions, mais la Ville, croit-il, pourrait les accepter.

Le Président et le Bibliothécaire reçoivent mission de voir M. le Maire à cet effet et de lui demander que, le cas échéant, les travaux de viabilité à exécuter soient précédés de fouilles, pour que soient ramenés au jour les débris d'antiquités que le terrain Encontre peut encore recéler.

*
* *

A une question de M. l'abbé Malbec, sur les tapisseries appartenant aux églises Saint-Just et Saint-Paul, confiées, à fins de restauration, à la Manufacture nationale des Gobelins, le commandant HÉRAIL répond que pendant son dernier séjour à Paris, il s'était rendu aux Gobelins pour se renseigner à cet égard, et qu'il avait appris que non seulement la réfection était faite, mais encore que les dites tapisseries — une Annonciation et une Nativité datant de l'épiscopat de M^{sr} de Vervins (1600-1628), appartenant à Saint-Just, et deux sujets bibliques, propriété de Saint-Paul — devaient être incessamment réexpédiées à nos églises.

M. Héraïl donne en outre d'intéressants détails sur de belles œuvres que sa visite aux Gobelins lui a donné l'occasion d'apprécier et d'admirer. Au nom de la Commission, le Président le remercie, et il est convenu que les tapisseries de M^{sr} de Vervins seront exposées au Musée d'art religieux.

*
* *

M. le D^r COURRENT offre à la Commission le tome XXXI du *Bulletin de la Société des Études scientifiques de l'Aude*, dont il est le Secrétaire, et énumère, en les commentant brièvement, les études, rapports et notes diverses contenues dans ce volume.

*
* *

M. le PRÉSIDENT annonce que le petit local attenant à la Salle des Gardes, réparé par les soins de la Commission des Monuments historiques, va pouvoir être utilisé. Des tableaux pris dans les réserves y seront placés, mais la nouvelle salle ne sera pas ouverte au public; elle servira de cabinet de travail au Conservateur du Musée.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du 6 février 1928.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*; Favatier, Baron, Duviviez, Rouzaud, de Raymond, abbé Sigal, général Audié, commandant Ilérail, Rossignol, *membres résidents*; le D^r Courrent, *membre correspondant*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Pago et Caillard.

Le procès-verbal de la séance du 9 janvier lu et approuvé, M. LE PRÉSIDENT porte à la connaissance de l'assemblée que le commandant Ilérail, continuant les généreuses traditions des membres de sa famille, qui ont témoigné tant de dévouement à nos Musées et à la Com-

mission, offre à celle-ci une somme de cinq cents francs. Des remerciements lui sont votés.

M. Cros-Mayrevieille, qui avait été chargé d'une démarche auprès de la Municipalité au sujet de fouilles à effectuer sur le terrain *Encontre*, où ont été récemment faites les intéressantes trouvailles archéologiques dont M. Rouzaud a entretenu la Commission, ainsi que de travaux de viabilité à exécuter aux rues nouvellement créées sur ce point, fait connaître qu'il a reçu de M. le Maire l'assurance que fouilles et travaux seront incessamment entrepris.

*
* *

Sur la proposition de M. l'abbé SIGAL et de M. Ph. HÉLÉNA, il est décidé l'acquisition de divers ouvrages d'intérêt général, dont la grande valeur est unanimement reconnue, tels que les ouvrages de M. de Lasteyrie sur l'Architecture romane et gothique, et de M. Émile Mâle sur l'art religieux.

*
* *

La Commission s'occupe ensuite de sa participation à l'assemblée générale annuelle de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon qui se tiendra à Narbonne les 6 et 7 mai prochain. M. l'abbé SIGAL, qui est membre de la Fédération, expose sommairement le programme de cette assemblée qui comprend la visite de nos Musées et de nos Églises; l'inauguration d'une plaque érigée dans l'église Saint-Just aux maîtres d'œuvres de notre belle cathédrale; une excursion à Fontfroide et à Minerve; la séance de travail où seront faites diverses communications et discuté un projet de répertoire archéologique du Languedoc méditerranéen; enfin, une séance publique de clôture.

La Commission décide sa participation à la réception des congressistes et aux frais d'acquisition de la plaque commémorative à ériger, et laisse au Bureau le soin de s'entendre à cet égard avec les dirigeants de la Fédération.

*
* *

M. Philippe HÉLÉNA offre à la Commission, au nom des auteurs : 1° une *Monographie de Montlaur*, par M. l'abbé Cabirol, curé de cette commune ;

2° Des *Notes archéologiques sur le Minervois*, de M. le docteur Boyer, de Carcassonne ;

3° Un fascicule du *Corpus vasorum antiquorum* relatif à Ensérune, par M. Félix Mouret.

De son côté, M. l'abbé SIGAL offre pour le Musée lapidaire un chapiteau roman du douzième siècle découvert par le curé de Cruscades dans un puits ancien attenant au mur de son église.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 5 mars 1928.

Sont présents : MM. Rouzaud, docteur Aussilloux, F. Baron, Duviviez, général Audié, Fabre, commandant Hérail, Rossignol, *membres résidents* ; Paul Baron, docteur Courrent, abbé Malbec, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Cros-Mayrevieille, abbé Sigal et Caillard.

En l'absence de M. Cros-Mayrevieille, M. Rouzaud préside. Après lecture du procès-verbal de la séance du 6 février, communication est donnée d'une lettre du Maire de Narbonne, relative à des travaux de réparation à exécuter à l'ancienne église Lamourguier, qui abrite le Musée lapidaire. Pour ces travaux, un devis a été établi par la Commission des Monuments historiques qui évalue à 15.622 francs la dépense à engager. L'administration des Beaux-Arts prendrait à sa charge la moitié de la dépense si les administrations intéressées à la conservation du monument s'engageaient de leur côté à parfaire la somme. M. le Maire ajoute que le Conseil municipal n'est pas disposé à donner son concours financier pour les réparations projetées. Toutefois, si la Commission archéologique consentait à prendre à sa charge la moitié de la somme que l'État ne prend pas à son compte, l'assemblée communale pourrait revenir sur sa décision. La question sera ultérieurement examinée.

*
* *

A propos du Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, M. Paul BARON suggère de remplacer l'excursion projetée à Minerve, pour le 31 mai, par une visite à Ensérunc. De renseignements fournis par divers membres il ne paraît pas que le désir manifesté par M. Baron ait chance d'être satisfait. Quelque grand, observe-t-on, que soit l'intérêt qui s'attache aux remarquables découvertes archéologiques de M. Mouret, celles-ci sont connues de la plupart des excursionnistes, alors que nombre d'entre eux ignorent le pittoresque grandiose du site minervois. Néanmoins la suggestion de M. Baron sera soumise à M. Fliche, président de la Fédération, qui doit venir incessamment à Narbonne.

Le SECRÉTAIRE informe la Commission que M. le Préfet de l'Aude, à la date du 25 février dernier, a revêtu de son approbation la délibération du Conseil municipal portant acceptation du legs de 10.000 francs fait par M^{me} Bernard de la Ville.

Et la séance est levée.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du lundi 2 avril 1928.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, président ; Favatier, Rouhard, Bringer, Rouzard, F. Baron, D^r Aussilloux, Duviviez, abbé Sigal, Bourjade, Fabre, Pago, Caillard, Rossignol, membres résidants ; Paul Baron, D^r Amiguès, abbé Malbec, membres correspondants, et Ph. Hélène, bibliothécaire.

En ouvrant la séance, M. LE PRÉSIDENT prononce l'éloge funèbre de M. Albert Rival, membre résident, récemment décédé. M. Cros-Mayrevieille s'exprime ainsi :

Mes chers collègues, notre Compagnie vient de perdre un de ses membres les plus érudits. Albert Rival, conservateur-adjoint du Musée de peinture, est décédé après quelques semaines de maladie, alors qu'une amélioration survenue dans son état nous avait fait espérer le revoir au milieu de nous.

Notre regretté collègue appartenait à cette laborieuse génération narbonnaise formée à l'enseignement de M. l'abbé Dupuy. Il puisa à cette école le goût du travail sans bruit qui l'a conduit à un savoir profond comme latiniste. Albert Rival était un savant modeste écrivant le latin comme un Romain de l'époque cicéronienne et interprétant avec esprit et humour

Rabelais et Molière. Artiste, il possédait un réel talent de peintre; ses natures mortes sont admirables de coloris et de vérité; il nous semble en les voyant qu'elles parlent à nos sens.

Après avoir travaillé en dilettante, notre pauvre ami a quitté la vie avec ce stoïcisme de Romain, qu'il semblait avoir pris dans la connaissance profonde de l'esprit de leur philosophie. Aussi, le soir arrivé, il est parti en courageux chrétien comme le bon ouvrier qui, le labeur fini, prend du repos en espérant la clarté du lendemain.

Mes chers collègues, je salue personnellement et avec émotion le camarade de mes jeunes années et, au nom de la Commission archéologique, je m'incline avec respect devant l'ombre sympathique de ce modeste, de ce réel artiste qui vient de passer, allant vers l'éternel repos.

La Commission s'associe unanimement aux paroles de son Président.

*
* *

Après adoption du procès-verbal de la séance du 5 mars, lecture est donnée d'une lettre par laquelle M. Clément Robert, de la Maison Citroën, déclare consentir, pour répondre au désir manifesté par la Commission, à faire abandon de l'inscription épigraphique provenant de l'ancienne église Saint-Félix, exhumée du terrain sur lequel a été édifié son garage. M. Robert demande, toutefois, qu'un écriteau indique le nom du donateur de cet intéressant document archéologique. Satisfaction lui sera donnée.

*
* *

La participation de la Commission à la dépense qui résulterait des réparations à exécuter à la toiture de l'ancienne église Lamourguier donne lieu à discussion. Il en ressort que le monument qui abrite le Musée lapi-

daire étant la propriété de la ville, c'est à celle-ci qu'incombe le soin de sa conservation, et que la Commission archéologique, dont les ressources sont des plus limitées, ne saurait assumer la charge, même partielle, des travaux dont la Commission des Monuments historiques a reconnu la nécessité.

MM. Cros-Mayrevieille et Pago reçoivent la mission d'exposer ces judicieuses considérations à M. le Maire, en vue d'obtenir que notre Société soit dispensée de toute participation aux frais qu'entraînerait l'exécution des travaux projetés.

*
* *

M. l'abbé SIGAL expose le programme définitivement arrêté de l'Assemblée générale de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, qui aura lieu à Narbonne les 6 et 7 mai prochain. A ce propos, la Commission fixe à 200 francs sa souscription pour l'inscription qui sera érigée dans l'intérieur de l'église Saint-Just, pour commémorer la date de la pose de la première pierre de notre cathédrale et les noms des deux maîtres d'œuvres, aujourd'hui exactement connus, qui exécutèrent les premiers travaux. Elle prend également à son compte les frais des quelques invitations qui s'imposent en la circonstance. Il est convenu, de plus, que les membres résidants et correspondants pourront, s'ils le désirent, assister, ainsi que leur famille, aux séances, réceptions, visites et excursions. Ils en seront informés par les soins du Bureau qui adressera à chacun d'eux le programme du Congrès. Enfin, pour arrêter telles dispositions dernières qu'il serait jugé bon ou utile de prendre, la prochaine réunion est avancée de quelques jours exceptionnellement et fixée au mardi 1^{er} mai.

En fin de séance, deux membres libres sont admis sur

la présentation de MM. Caillard et Albarel. Ce sont . MM. Henri Bouchous, négociant en vins à Narbonne, et Jeanjean, libraire à Carcassonne.

Il est enfin décidé qu'il sera procédé, dans la réunion du 4 juin, au remplacement de MM. Rival et Péliissier, décédés.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du mardi 1^{er} mai 1928.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*; Favatier, Rouzaud, Baron, Duviviez, Aussilloux, abbé Sigal, Albarel, Bourjade, commandant Hérail, Rouhard, Caillard, général Audié, Rossignol, *membres résidants*; de La-reinty, Paul Baron, Cathala, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Raynal, Th. Hélène, Taillefer, Fabre, Pago, Dr Courrent et abbé Malbec.

Dès l'ouverture de la séance, M. LE PRÉSIDENT prononce l'éloge de M. Louis Berthomieu, membre résidant, décédé depuis la dernière réunion. Il le fait en ces termes :

MES CHERS COLLÈGUES,

Depuis notre dernière séance un nouveau voile de deuil est venu envelopper notre compagnie : Louis Berthomieu, notre collègue, notre ami, nous a quittés après une longue et douloureuse maladie. Le jour de ses obsèques, j'ai considéré comme un devoir de saluer de mon faible verbe la dépouille mortelle, non pas du collègue, mais de celui qui, pendant toute sa vie fut, par tradition familiale et avec un dévouement admirable, le Conservateur de nos Musées municipaux, le fondateur de notre Musée d'art chrétien, l'insigne bienfaiteur des orgues de notre basilique Saint-Just.

Né à Narbonne le 20 février 1870, Louis Berthomieu fit de

brillantes études à Montpellier. Jeune encore, en juillet 1893, il obtint la médaille d'or du doctorat en Droit et sa thèse sur les *Legs avec charges* fut très remarquée. Elle est encore consultée avec fruit par les juristes.

Rentré à Narbonne, il s'unit à une jeune fille appartenant à une des plus anciennes familles de la ville et, alors qu'il eût pu acquérir une place importante au barreau de notre cité, une voix intérieure, une voix impérieuse lui dit qu'il est le neveu de Tournal, fondateur du Musée de Narbonne, le fils de notre regretté collègue Léonce Berthomieu, et qu'il se doit à la continuation de leur œuvre. Élu membre de la Commission archéologique en 1904, il est bientôt nommé Conservateur du Musée de Narbonne.

Dès lors commence pour cet infatigable travailleur une vie de dévouement sans bornes à tout ce qui touche à l'archéologie et aux beaux arts de notre cité. La Conservation de notre Musée de peinture devient pour lui un vrai sacerdoce. Artiste, il peint des toiles remarquables avec un sens exquis de la vérité et du coloris; avec une patience de bénédictin, il passe des mois entiers à déchiffrer et à classer nos collections, ce qui l'amène à en publier un catalogue raisonné, fruit d'une sagace érudition.

Là ne s'arrête pas son admirable dévouement pour tout ce qui touche à la conservation du glorieux passé de Narbonne; il organise le Musée d'art chrétien de notre basilique Saint-Just, et il donne quarante mille francs pour la restauration de ses orgues. Nommé Conservateur des antiquités et objets d'art du département de l'Aude, il parcourt nos campagnes avec cette sollicitude éclairée qu'il met en toutes choses.

Au début de la grande guerre de 1914, notre pauvre collègue, capitaine d'infanterie, part pour le sud de la Tunisie, où un séjour prolongé sous un climat meurtrier devait anéantir sa belle santé et diminuer la puissance de cette belle nature agissante, de ce grand cœur allant toujours vers le bien et vers le beau.

Esprit méthodique, jusqu'à son heure dernière il n'a cessé de donner sa pensée à l'œuvre de sa vie, et doucement bercé dans sa foi de chrétien, il s'est endormi en croyant.

Heureux ceux qui, comme Louis Berthomieu, ont laissé l'exemple du bien sur leur route et préparé ainsi les voies à d'autres apostolats.

Mes chers Collègues, dans cette enceinte qui fut si souvent le témoin de son dévouement et de son zèle éclairé, je m'incline

bien bas au nom de vous tous devant la mémoire de l'érudit qui fut un grand ami, un grand bienfaiteur du domaine historique et artistique de notre vieille cité narbonnaise.

La Commission s'associe unanimement aux sentiments exprimés par son président.

* *

Le procès-verbal de la séance du 2 avril lu et adopté, communication est donnée d'une lettre de M. Dresch, président du Conseil de l'Université de Toulouse, annonçant que cette Université célébrera en 1929 son septième centenaire. Une invitation officielle à cette commémoration nous sera ultérieurement adressée.

* *

Deux cents francs avaient été votés pour la participation de la Commission aux frais du Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen. Cette somme, reconnue insuffisante, est élevée à cinq cents francs.

D'autre part, il est alloué une somme de cinq cents francs pour les frais de transport et d'installation des pierres antiques provenant de la basilique Saint-Félix au Musée lapidaire.

* *

Une lettre de M. Nodet, architecte des Monuments historiques, relative au classement de la chapelle des Cinq-Plaies, de Caunes-Minervois, qui a fait l'objet d'une note de M. Sicard, publiée dans notre *Bulletin*, est renvoyée pour la suite à donner à la Société d'Études scientifiques de l'Aude, plus que nous intéressée à obtenir le classement de cet édifice.

*
* *

En son nom et au nom de ses enfants, M. HÉRAIL remercie la Commission de la sympathie que, par l'organe de son Président, elle leur a témoignée à l'occasion de la mort de Louis Berthomieu. Il ajoute que, s'inspirant des sentiments intimes de leur beau-frère et oncle, ils entendent apporter leur concours à la continuation de l'œuvre à laquelle celui-ci s'était consacré avec tant de zèle et de dévouement. Dans cette pensée, ils offrent à la Commission archéologique, qui pourra en disposer à son gré, sous la réserve toutefois de la consacrer à l'acquisition d'œuvres d'art, une somme de dix mille francs.

Interprète de la Commission, le Président remercie les généreux donateurs, et fait décider que ce don sera déposé à la Caisse d'Épargne, en augmentation des sommes qui y sont déjà.

*
* *

Comme tous les ans à pareille époque, M. PAUL FAVATIER expose la situation financière de la Commission, d'où il résulte que, si nous ne sommes pas dans une situation opulente, nous disposons du moins de ressources suffisantes pour pourvoir, sans gêne, aux frais de gestion de l'œuvre créée par nos prédécesseurs, œuvre dont la conservation nous incombe et doit rester notre constante préoccupation.

*
* *

M. Armand Simorre, employé au Crédit Lyonnais, est nommé membre libre, sur la présentation de MM. Cail-
lard et Rossignol. Et la séance prend fin.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 4 juin 1928.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président* ; Favatier, Rouzaud, Bringer, D^r Aussilloux, Taillefer, Félix Baron, de Raymond, abbé Sigal, Th. Hélène, Bourjade, D^r Albarrel, Bories-Azeau, Pago, Caillard, Rossignol, *membres résidents* ; Paul Baron, D^r Courrent, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. M. Fabre, Rouhard, Hérail, abbé Malbec.

Le procès-verbal de la séance du 1^{er} mai adopté, M. LE PRÉSIDENT entretient la Commission du Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen, tenu à Narbonne les 6 et 7 mai. Il constate sa parfaite organisation, l'importance de l'œuvre poursuivie par la Fédération et transmet à l'Assemblée les remerciements des congressistes étrangers, qui ont été on ne peut plus sensibles à la cordialité de l'accueil dont ils ont été l'objet. Les frais, ajoute M. Cros-Mayrevieille, ont excédé les prévisions ; les crédits alloués ont été cependant suffisants pour couvrir la dépense, grâce au désintéressement de M. Joucla, qui a réduit au minimum le coût de l'inscription commémorative inaugurée dans la cathédrale. Des remerciements sont votés à M. Joucla, puis lecture est donnée par le SECRÉTAIRE du compte rendu du Congrès ; ce dernier sera inséré en annexe au procès-verbal de la séance¹.

*
* *

M. ROUZAUD explique que les travaux projetés au Musée lapidaire, et dont la Commission a eu à s'occuper, inté-

1. V. *infra*, p. c.

ressent non pas la toiture de l'église, ainsi qu'on l'avait supposé, mais la façade sud de l'édifice, qui fait face à la Caisse d'Épargne; c'est pour l'exécution de ces travaux, le ravalement des murs notamment, que la participation pécuniaire de la Commission a été demandée par la Ville. MM. Cros-Mayrevieille et Pago restent chargés de s'entendre avec M. le Maire afin d'obtenir, à défaut de la mise hors de cause de la Commission, la réduction au minimum de sa participation à la dépense.

*
* *

Au nom de l'auteur, M. l'abbé SIGAL fait hommage à la bibliothèque de l'ouvrage de M. l'abbé Paul Montagné : « Un radical religieux en Angleterre au dix-neuvième siècle, ou la philosophie de Thomas Hill Green. » Remerciements.

*
* *

La Société Nautique, désireuse de vulgariser, dans un but de publicité, les souvenirs historiques qui se rattachent au Port des Galères et aux rives de l'ancien lac Rubresus, demande à la Commission de faciliter sa tâche en lui fournissant les renseignements nécessaires. M. Rouzaud, dont les recherches et les travaux sur les *Ports antiques de Narbonne* sont bien connus, documentera les dirigeants de la Nautique.

*
* *

Pour épuiser l'ordre du jour, il est procédé à l'élection de deux membres résidants et d'un membre correspondant.

Personnellement ou par correspondance, 21 membres prennent part au vote. M. Henry Delpech est élu par

15 voix en remplacement de M. Albert Rival. M. l'abbé Malbec, en remplacement de M. Louis Berthomieu, obtient 16 suffrages. Enfin par 17 voix, M^{re} Barthe, prêtre de Sa Sainteté, est nommé membre correspondant pour le canton de Sigean, en remplacement du docteur Pélissier.

Sont ensuite nommés membres libres :

Sur la présentation de MM. Cros-Mayrevieille et Rouzaud : MM. Reynès, avocat, et P. Maurel, avoué.

Sur la présentation de MM. Albarel et Caillard, MM. Louis Sénégas, de Narbonne, et J. Laurent Mathieu, d'Olonzac.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 2 juillet 1928.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*; Favatier, Rouhard, F. Baron, Rouzaud, Aussilloux, Taillefer, de Raymond, abbé Sigal, Fabre, Duviviez, Bourjade, Albarel, Bories-Azean, Th. Hélène, Pago, Caillard, général Audié, Commandant Hérail, Rossignol, *membres résidents*; de Lareinty, *membre correspondant*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absent excusé : M. Paul Baron.

M. Henry Delpech et M^{re} Barthe, élus le 4 juin l'un membre résident, l'autre membre correspondant, assistent à la séance. Dès l'ouverture, M. LE PRÉSIDENT procède à leur installation et leur souhaite la bienvenue en ces termes :

Mon cher Collègue, dit-il à M. Delpech, vos goûts artistiques, vos connaissances étendues en littérature, votre amour pour

tout ce qui touche au bien de notre petite patrie nous ont dit depuis déjà longtemps que votre place était dans cette compagnie qui s'efforce de ramener à la lumière du jour les vestiges du passé et d'embellir notre cité de collections artistiques. Nous savons, en effet, que, pour vous, entre l'homme de goût et le critique d'art, la distance n'est pas grande, et encore que, chez vous, pour devenir un archéologue, l'érudit que vous êtes n'a qu'à le vouloir.

Vous avez d'ailleurs de qui tenir. Vous appartenez à une de ces familles de l'ancienne bourgeoisie languedocienne qui ont inscrit leur nom au livre d'or de la petite patrie par les services rendus à la Justice et à la Science. Je vois dans vos ancêtres les plus proches une belle figure de magistrat, un savant professeur de médecine. Aussi, mes collègues et moi, en vous souhaitant la plus cordiale bienvenue, comptons-nous que vous nous prêterez le précieux concours de votre esprit éclairé en prenant part à nos travaux archéologiques et artistiques. C'est avec un sentiment de bienveillante cordialité que nous sommes particulièrement heureux de vous trouver désormais chez vous dans cette maison qui renferme tant d'objets précieux qui proviennent de familles qui vous touchent de près.

S'adressant à M^{sr} Barthe, M. le Président s'exprime ainsi :

Mon cher Collègue, en vous voyant dans ce palais des anciens archevêques, il nous semble que quelque chose des temps passés est revenu. Mais bien que nous ayons la plus grande déférence pour la robe violette, ce n'est pas celle que vous portez si dignement qui vous a ouvert les portes de notre compagnie, et ce n'est pas non plus votre science profonde en théologie qui nous a fait vous élire. Votre grande érudition en histoire vous valut le titre de membre titulaire de la Commission archéologique de la Charente-Inférieure; elle vous fait entrer aujourd'hui dans notre Société.

Enfant du pays, vous vous êtes consacré à des recherches et à des études qui constituent notre domaine spécial; votre savant travail sur une madone Septimaniennne nous a fait connaître le culte de la Vierge du quatrième au douzième siècles dans un pagus des Corbières. Aussi votre place était ici marquée depuis longtemps, puisque vous étiez des nôtres et en vous disant

aujourd'hui, au nom de tous, combien nous sommes heureux de vous recevoir, permettez-moi d'espérer pour demain votre précieuse collaboration à notre œuvre commune.

La Commission s'associe unanimement aux paroles de son président, puis lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 4 juin, qui est adopté sans observations.

*
* *

Avant d'aborder l'ordre du jour, M. LE PRÉSIDENT porte à la connaissance de l'assemblée que M. le commandant Hérail, pour se conformer au désir de son beau-frère Louis Berthomieu, a fait don au Musée, où ils sont depuis quelques jours exposés, de cinq tableaux : les portraits, par Benjamin Constant, de M. et M^{me} Léonce Berthomieu, un Lancret, un Boucher et un portrait de femme attribué à Mignard, — peintures remarquables toutes à des degrés divers, et qui perpétueront dignement dans nos riches galeries le souvenir du regretté collègue qui, durant de longues années, fut de notre beau musée le conservateur éclairé et, jusque dans la mort, le généreux bienfaiteur.

Des remerciements sont votés à M. Hérail.

*
* *

Lecture est ensuite donnée de l'arrêté suivant pris par le maire de Narbonne le 22 juin 1928.

Nous, Maire de la ville de Narbonne,

Considérant que le « Musée de Narbonne » a été créé d'abord et avant tout dans le but de conserver les antiquités de toute nature intéressant la civilisation et l'histoire d'un pays qui, grâce à sa situation exceptionnelle et à son glorieux passé peut

être considéré comme une des plus illustres contrées de la France :

Attendu qu'aux séries d'objets anciens réunis dès l'origine, furent joints plus tard, par suite de circonstances particulières, des collections d'œuvres d'art modernes, de faïences et de tableaux ; mais que, pour si grande que soit l'extension prise depuis par ces galeries nouvelles, on ne peut prétendre que leur valeur doive faire négliger la partie des dépôts la plus précieuse, nous semble-t-il, au point de vue local ; qu'importantes à des titres différents, les unes et les autres sont dignes d'une égale sollicitude ;

Mais attendu, d'autre part, que ces dépôts publics sont aujourd'hui répartis en trois musées bien distincts et de caractères très particuliers : 1° le Musée lapidaire installé à Lamourguier et renfermant les inscriptions et les bas-reliefs retirés du sous-sol de la Narbonne antique ; 2° le Musée archéologique et 3° le Musée des Beaux-Arts, installés dans les locaux du vieux palais des archevêques et dépendances. — Attendu que le décès de M. Louis Berthomieu a rendu la conservation de ces musées vacante ; qu'il convient donc de désigner son ou ses successeurs ;

Attendu que le rôle d'un Conservateur n'est pas uniquement d'entretenir des collections déjà existantes en leur prodiguant des soins purement matériels, mais encore de les mettre en valeur et surtout de les augmenter par tous les moyens possibles. Que ce rôle ne peut convenir qu'à des hommes avertis et actifs, spécialisés dans l'étude des pièces qu'ils auront à classer et dont l'unique souci sera de voir grandir l'établissement à eux confié ;

Mais attendu qu'une même personne ne saurait raisonnablement prétendre assumer à elle seule la triple charge de la conservation de l'ensemble des musées avec une compétence parfaite, n'étant à la fois épigraphiste, archéologue et critique d'art :

Attendu, en effet, que l'expérience du dernier quart de siècle a démontré que le système d'un Conservateur général et unique chargé à lui seul de la direction de toutes les sections est bien loin d'être heureux puisque si depuis vingt ans le Musée des Beaux-Arts a vraiment prospéré, le Musée archéologique, en revanche, n'a pour ainsi dire rien reçu du grand nombre d'objets intéressants exhumés du sol de la ville, au cours de multiples travaux, ces objets tombant toujours dans des collections parti-

culières ou entre les mains de marchands sans qu'il soit rien fait pour les retenir ou les récupérer ;

Qu'il est utile et urgent de remédier à ce déplorable état de choses par la division des collections en trois musées distincts et par la nomination de trois Conservateurs affectés respectivement à chacun de ces musées ;

Et attendu que lesdits musées ont un caractère exclusivement communal et sont entretenus par la ville de Narbonne dans des immeubles municipaux ;

Que dès lors et en vertu de l'ordonnance des 22-27 juillet 1839, il appartient au Maire de nommer les Conservateurs,

Arrêtons :

Article premier. — Les collections constituant actuellement le Musée municipal formeront à l'avenir trois musées distincts, savoir :

1° Le musée lapidaire formé notamment d'inscriptions, bas-reliefs anciens, etc., installé dans l'ancienne église de Lamourguier ;

2° Le musée d'archéologie et de la préhistoire, installé dans les salles dépendant de l'Hôtel-de-Ville (ancien palais des Archevêques) ;

3° Le musée des Beaux-Arts, installé dans des salles de l'Hôtel-de-ville (ancien palais des Archevêques) et dépendance de l'église Saint-Just et Saint-Pasteur.

Chacun de ces musées aura un Conservateur distinct.

Art. 2. — M. Henri ROUZAUD, membre de la Commission archéologique de Narbonne, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique, est nommé Conservateur du musée lapidaire de Narbonne, installé dans l'ancienne église de Lamourguier.

M. Théophile HÉLÉNA, membre de la Commission archéologique de Narbonne, membre correspondant de la Commission des Monuments historiques (Ministère de l'Instruction publique), chargé de l'étude et de la surveillance des antiquités préhistoriques dans les départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales (arrêté ministériel du 21 novembre 1922), est nommé Conservateur du musée archéologique et de la préhistoire de Narbonne.

M. Louis DUVIVIEZ, membre de la Commission archéologique de Narbonne, ancien professeur de dessin, ancien élève de

L'École nationale des Beaux-Arts, est nommé Conservateur du musée des Beaux-Arts de Narbonne.

Art. 3. — Les Conservateurs auront respectivement, sous l'autorité de l'Administration municipale, la direction des musées placés sous leur administration qu'ils s'efforceront d'accroître et feront à leur sujet toutes propositions utiles au Maire, concernant notamment les besoins desdits musées, l'amélioration de leur installation, leur développement, leur entretien et leur surveillance.

Les fonctions de Conservateur sont gratuites. Les Conservateurs pourront toutefois se faire rembourser les dépenses qu'ils auront été autorisés à faire dans l'intérêt des musées.

Fait en l'Hôtel-de-Ville, à Narbonne, le 22 juin 1928,

Le Maire : D^r LACROIX.

Cette lecture soulève une vive émotion et des protestations non moins vives et contre les innovations qu'édicte l'arrêté et contre la tendance à restreindre délibérément les attributions de la Commission, qui se dégage des considérants aussi bien que du dispositif.

Une longue discussion s'ensuit que résume M. le Président en disant que l'arrêté se soucie sans doute aussi peu de tenir compte des précédents quant à la désignation des Conservateurs, et à la délimitation de leurs attributions respectives, que de ménager les naturelles susceptibilités de la Commission. Il ajoute que celle-ci, préalablement consultée au sujet des Conservateurs, n'aurait pas conseillé d'autre choix. Cette question doit donc être élaguée du débat, mais il n'en saurait être de même des prescriptions de l'article 3 notamment, qui soustrait totalement la direction des Musées à la Commission archéologique pour la placer uniquement sous l'autorité de l'Administration municipale.

M. le Président se refuse à voir dans la pensée qui a inspiré l'arrêté une intention blessante pour la Commis-

sion archéologique; celle-ci a créé les Musées, formé les collections et en a pendant près de cent ans assuré la conservation; elle ne peut être d'un trait de plume dépossédée de toutes ses attributions. Et il s'y refuse d'autant plus que dans une lettre datée du 21 juin (l'arrêté est du 22), M. le Maire, s'excusant de ne pouvoir assister à nos réunions, déléguait son premier adjoint afin de témoigner à la Commission « l'intérêt de la Municipalité pour les œuvres auxquelles elle s'est consacrée ».

M. le Président veut croire qu'il n'y a en tout ceci qu'un malentendu à éclaircir, avant d'envisager des résolutions qu'éventuellement on pourrait être amené à prendre; et il propose qu'à une délégation de la Commission soit confié le soin de s'en entretenir avec M. le Maire.

Adoptant la proposition de son président, la Commission charge son Bureau, auquel voudront bien se joindre MM. Taillefer et Pago, de s'aboucher à cet effet avec M. le Maire de Narbonne.

La nomination comme membre libre de M. Paul Carbonnel, commis principal des P. T. T. à Paris, originaire de Gruissan met fin à la réunion.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 8 octobre 1928.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, président; Favatier, Duviviez, Bringer, Rouhard, Rouzard, Aussilloux, Taillefer, F. Baron, Th. Hélène, général Audié, Albarel, Pago, Caillard, Delpech, Rossignol, membres résidents; Paul Baron, Ferrand, membres correspondants, et Ph. Hélène, bibliothécaire.

M. l'abbé Sigal et le commandant Hérail s'excusent de ne pouvoir assister à la réunion.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 2 juillet, M. LE PRÉSIDENT expose à l'Assemblée que, pendant les vacances, la Commission avait été appelée à fournir au Ministère de l'Instruction publique, qui les sollicitait, des renseignements au sujet de tapisseries de l'église Saint-Just qu'on avait, prétendait-on, l'intention de vendre. Dans l'affirmative, l'État, pour empêcher l'exportation de ces tapisseries, en aurait effectué le classement. Des informations recueillies par le Bureau, il résulte que les tapisseries en question provenaient de la chapelle des Pénitents Bleus, et appartenaient à l'Association diocésaine à laquelle ont été dévolus les biens de la Confrérie. A cette Association, ajoute M. le Président, incombe l'entretien de l'immeuble, en fort mauvais état. Pour effectuer les réparations qui s'imposent, elle a envisagé la vente des tapisseries, qui ont été enlevées du lieu humide où elles se dégradaient, et transportées à Saint-Just (ce qui avait sans doute fait supposer qu'elles appartenaient à la cathédrale).

Ces tapisseries sont donc à vendre, et M. le Président demande à la Commission s'il ne conviendrait pas de les acquérir pour le Musée, avec une partie des disponibilités du legs Romain. Une décision sera prise à ce sujet quand on sera exactement fixé sur la valeur de ces objets d'art.

*
* *

M. ROUZAUD fait connaître qu'il a obtenu de M. Sol, propriétaire du domaine de Montfort, le don au Musée lapidaire d'un très beau chapiteau gallo-romain trouvé au lieu dit *Port des Galères*, lors du défoncement de la grande vigne qui touche à l'ancien tombeau des Barthez.
— Remerciements.



LE SECRÉTAIRE entretient la Commission de la découverte, dans une vigne du domaine de Rolland, à une profondeur de soixante centimètres, dans une tombe formée par de grandes et épaisses tuiles à rebord et ne contenant que quelques ossements, d'une dalle funéraire en marbre et d'un cercueil en plomb qui renfermait un squelette dont de longs cheveux encore fixés au crâne révélaient le sexe. La dalle porte, gravée en sept rangées de lettres de 0 m. 06 de haut une inscription païenne qui date la sépulture des troisième ou quatrième siècle¹. Le sarcophage en plomb n'a pu être encore extrait de l'épaisse couche de terre qui le recouvre. Il le sera incessamment.

1. Cette inscription a été communiquée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Espérandieu, à la séance du 20 juillet 1929, dans les termes suivants :

Une inscription a été signalée à Narbonne, en ces derniers temps, par M. Rossignol, ancien receveur municipal. J'en dois, comme d'habitude, la connaissance à l'obligeance de M. Rouzaud. Elle est gravée sur une plaque de marbre de 0 m. 58 de haut sur 0 m. 30 de large et 0 m. 15 d'épaisseur. Son texte, assez incorrect, est le suivant :

S D S M S S
CLVDIA·MARCEL
LA·FECIT·MEMO
RIA·FILIO·PIENTIS
SIMO·QVIVIXIT·A
NNISXXXV·MESE·III
ET·DIES·VIII·

A la fin de la dernière ligne, une gravure au trait peut être prise pour l'image d'une *ascia*.

L'inscription est embarrassante par sa provenance. La formule *Diis Manibus sacrum* est inusitée en Narbonnaise. Si cette inscription n'avait pas été importée, peut-être d'Afrique, il faudrait alors admettre qu'un pérégrin, mort à Narbonne, a été enseveli, par ses proches, suivant la coutume de son pays.

(Compte rendu de l'Acad. Inscr. Belles-Lettres, 1929, p. 215).

Au Secrétaire est donnée mission de demander à la famille Henri Romain de bien vouloir faire don de la dalle funéraire au Musée lapidaire.



M. le D^r ALBAREL donne lecture d'une note de M. l'abbé Sigal sur les peintures murales récemment découvertes dans les anciens locaux de La Madeleine, au cours des travaux de réfection entrepris par la Commission des Monuments historiques, en vue du transfert en cet endroit de la Bibliothèque publique.

Ces peintures exécutées en fresque ou à la détrempe, seraient les unes du début, les autres du dernier tiers du treizième siècle. Ce sont des ensembles décoratifs d'où se détachent dans l'une un personnage (Saint Just), dans une autre un groupe d'anges. Elles sont intéressantes, remarque M. l'abbé Sigal, si l'on considère que le château des Papes, d'Avignon, ne peut avoir été décoré avant 1330.

Ces peintures seront au reste étudiées de façon plus approfondie.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 5 novembre 1928.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, président ; Favatier, Caillard, F. Baron, Aussilloux, Bringer, Taillefer, Rouzaud, Bourjade, Hélène, Pago, Rossignol, membres résidents ; Paul Baron, J. Azéma, membres correspondants, et Ph. Hélène, bibliothécaire.

M. l'abbé Malbec, membre correspondant pour le canton de Narbonne, nommé membre résident par arrêté

préfectoral en date du 20 juin 1928, assiste à la séance. M. le Président procède à son installation et lui souhaite une cordiale bienvenue.

Le procès-verbal de la séance du 8 octobre adopté, M. LE PRÉSIDENT fait connaître à l'assemblée que la démarche faite par la délégation, nommée à la séance du 2 juillet dernier, auprès de M. le Maire, à la suite de l'arrêté du 22 juin concernant la nomination de nouveaux Conservateurs, n'a eu d'autre résultat que de donner à nos collègues l'assurance que ledit arrêté était soumis à la sanction de l'autorité préfectorale. C'est donc M. le Préfet de l'Aude qui décidera de son adoption ou de son annulation.

Mais, en attendant qu'une décision intervienne, il serait nécessaire d'établir, à toutes fins utiles, la situation de la Commission, telle qu'elle résulte des actes officiels qui l'ont constituée, d'affirmer les droits et les prérogatives qu'elle tient de ces actes et des précédents qui les confirment, d'évoquer enfin l'œuvre accomplie pendant les 97 ans de son existence pour montrer, à l'occasion, qu'elle n'a pas failli à sa tâche. Et cette situation, ces droits, cette œuvre, M. le Président les expose ainsi :

La Commission archéologique a été fondée voilà bientôt cent ans pour, prescrivait l'arrêté préfectoral du 21 octobre 1833, *sauver, réunir, conserver les restes précieux de la grandeur passée de la ville disséminés dans les maisons particulières ou exposés aux intempéries de l'air*. Cet arrêté fut pris à la suite d'une demande adressée à M. le Préfet de l'Aude par un groupe de citoyens de Narbonne, ayant pour objet la création d'un musée. Il ordonnait qu'il serait formé à Narbonne une *assemblée ayant pour but et pour attribution de chercher, de conserver et de classer, dans un dépôt public, toutes les antiquités relatives à l'histoire du pays et de mettre obstacle à l'enlèvement de ces objets, lesquels, recueillis, seraient exposés dans un musée auquel seraient adjoints une collection de tableaux et une bibliothèque publique*.

Tel est, non pas résumé, mais fidèlement transcrit, l'acte

de naissance de notre Société. Ce ne serait pas faire l'éloge des hommes éminents qui nous précédèrent que de louer la belle œuvre par eux accomplie ; ce serait simplement rendre justice à leur dévouement, à leur labeur opiniâtre, à leur désintéressement. Car, enfin, ils ont créé de toutes pièces ces belles galeries de peintures, ces riches collections d'antiquités, de monnaies, de médailles, de faïences qui font l'admiration de tous ; ils ont créé aussi ce remarquable et renommé Musée lapidaire tant apprécié des savants de tous les pays. C'est une grande œuvre élevée à la gloire de Narbonne par des Narbonnais patriotes, amoureux de leur petite patrie, orgueilleux de ressusciter un peu du passé glorieux de leur antique cité, désireux de redonner à leur pays un peu de son ancienne splendeur.

Cette œuvre grandiose eut des débuts modestes. En 1833, l'ancien palais archiépiscopal était la propriété de l'État, qui l'avait cédé au Ministère de la Guerre pour y aménager une caserne. Se créer un asile et empêcher en même temps la fatale dégradation des magnifiques appartements des anciens archevêques fut un des premiers actes de la Commission. Elle sollicita la location de deux salles pour y installer dans l'une le Musée, dans l'autre la Bibliothèque. La location fut consentie par l'administration des Domaines et, moyennant un loyer annuel de 150 francs, la Commission put installer, classer le résultat de ses premières recherches, de ses premières trouvailles, de ses premières acquisitions. Une souscription, faite à domicile par les commissaires eux-mêmes qui s'étaient inscrits en tête de la liste, couvrit les premiers frais. En possession de quelques subsides et d'un local, avec un zèle qu'on ne saurait trop admirer, la Commission se mit résolument à la besogne. Elle frappa à toutes les portes ; par ses instances elle provoqua la restitution des objets d'art qui avaient été dérobés à l'archevêché ; recueillit pieusement les débris de sculpture et d'architecture qui gisaient épars un peu partout, sollicita des dons : tableaux, monnaies, livres, antiquités de toutes sortes qui constituèrent le noyau de nos riches musées, actuellement classés parmi les plus importants de province.

L'assemblée communale d'alors apporta sa pierre à l'édifice : elle décida que six tableaux représentant d'anciens Consuls et le portrait de Louis XIV, par van der Meulen, qui ornaient la salle consistoriale de la Mairie, sise alors place des Quatre-Fontaines, seraient transportés au Musée, observant — détail qui prend aujourd'hui toute sa signification — que *cel acte consti-*

tuait non un abandon de ces peintures, mais un simple déplacement, un prêt. De son côté, l'État accorda nombre d'objets d'art et de tableaux prélevés sur ses réserves. Bientôt les locaux furent insuffisants. Quand, en 1842, la ville fit l'acquisition du vieux palais, elle mit gracieusement à la disposition de la Commission plusieurs autres pièces des appartements privés des anciens prélats et, peu à peu, grâce à l'inlassable activité de nos prédécesseurs, de ceux du début et de ceux qui leur succédèrent, nos collections se développèrent et acquirent la grande importance qu'on leur reconnaît maintenant.

Il n'était pas inutile de rappeler ce passé, ne serait-ce que pour témoigner de notre gratitude envers les ouvriers de cette grande œuvre. Ils l'ont créée avec zèle, et avec soin développée. Plus modestes, moins méritants sans doute, mais non moins dévoués, nous continuons leur tâche, nous en assumons — c'est le rôle qui nous a été dévolu — la conservation et l'administration, et en poursuivons avec désintéressement l'extension. Administrer l'œuvre de nos prédécesseurs, la défendre, en assurer la conservation et le développement, tel est notre rôle, notre mission. Cette mission toute désintéressée, nous devons l'affirmer.

En fondant notre Compagnie, en 1833, en augmentant le nombre de ses membres, et en étendant, en 1840, leurs attributions, l'autorité supérieure d'alors a reconnu l'utilité d'une direction, d'une administration uniques et nous les a exclusivement confiées. Nous les avons exercées collectivement et en déléguant à certains de nos collègues, compte tenu de leurs aptitudes, le soin de nous suppléer sous leur propre responsabilité. D'où la désignation, en 1890, sur l'invitation d'ailleurs du Ministère des Beaux-Arts, d'un Conservateur auquel, pour la peinture et l'archéologie, furent associés des Conservateurs-adjoints. MM. Léonce Berthomieu, Jules Riols, Louis Berthomieu occupèrent successivement la fonction de Conservateur, et ceux-là seuls seraient aptes à juger leur tâche qui les ont vus à l'œuvre et ont pu apprécier l'étendue de leurs services. Ceux rendus par les Conservateurs-adjoints, MM. de Monerie, Thiers, Rouzard, Rival, Duviviez ne sont pas négligeables. Ils méritent tous l'hommage de notre reconnaissance.

A côté d'eux, en collaboration constante, des sous-commissions s'occupaient des détails de l'administration et en rendaient compte à la Commission en réunions plénières. Grâce à cette organisation, qui a fait ses preuves, la Commission ar-

chéologique, nantie par l'autorité préfectorale du pouvoir administratif, a pu accomplir sa tâche. La confiance qu'elle n'a cessé d'inspirer a provoqué des dons et des legs considérables qui ont permis et permettent encore d'enrichir nos musées. Durant les six dernières années, pour ne pas remonter plus loin, cent mille francs nous ont été légués par M. Romain, dix mille par M^{me} Bernard La Ville; M. Hérail généreusement a donné dix mille francs en souvenir de son beau-frère, notre cher et regretté Louis Berthomieu; M^{me} Amardel nous a gracieusement offert la belle collection de monnaies formée par son mari, notre ancien président. Amoindrir, restreindre les prérogatives de la Commission serait tarir de gaieté de cœur la source de ces libéralités et froisser les bien naturelles susceptibilités de ses membres. Mieux informée, l'administration ne saurait accomplir un acte dont le moins qu'on en puisse penser c'est qu'il serait préjudiciable à l'œuvre grandiose créée par nos prédécesseurs et que nous poursuivons, en nous inspirant de leurs exemples, avec un dévouement qu'on ne saurait de bonne foi méconnaître.

« Il était nécessaire, ajoute M. le Président, d'affirmer nos titres et nos droits; l'exposé que j'en ai fait répond à cette nécessité, c'est dire que nous en poursuivrions la reconnaissance s'ils étaient finalement contestés. »

M. Rouzaud parle dans le même sens, précisant que la Commission doit rester au-dessus et en dehors des fluctuations politiques.

Par son attitude, la Commission montre que son président a fidèlement traduit son sentiment.

*
* *

M. Azéma annonce que le Conseil général a maintenu pour 1929, au budget départemental, la subvention de 1.300 francs allouée depuis quelques années à notre Société.

Il annonce en outre que deux manuscrits intéressants plusieurs communes de l'arrondissement et la ville de

Narbonne, ont été versés récemment au dépôt des archives de l'Aude. L'un est du seizième siècle et a trait aux coutumes du temps; l'autre est une sorte de connaissance qui révèle l'activité commerciale de notre cité pendant les années 1807 à 1809. M. Azéma se propose de faire pour la Commission une copie de ces documents. Par avance des remerciements lui sont adressés.

*
* *

M. LE PRÉSIDENT dit avoir été avisé par M. l'abbé Sigal, qui suit de près les travaux de démolition des anciens locaux de la Madeleine, que de nouvelles trouvailles ont été faites de peintures et de fragments d'architecture de différentes époques.

Il apprend aussi à l'assemblée que le commandant Hérail a bien voulu se charger, sur sa prière, de s'informer auprès de la direction de la Manufacture des Gobelins, de la valeur artistique et marchande des tapisseries de la chapelle des Pénitents bleus.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL,

Séance du lundi 3 décembre 1928.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*; Aussilloux, Bringer, Rouhard, Rouzard, F. Baron, Duviviez, Bourjade, Hélène, Bories-Azeau, général Audié, Pago, commandant Hérail, abbé Malbec, Caillard, Delpech, Rossignol, *membres résidents*; Paul Baron, docteur Courrent, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Favatier, Taillefer, Raynal, de Raymond, abbé Sigal, de Montgaillard, Albarel, Fabre.

Le procès-verbal de la séance du 5 novembre est lu et adopté sans observations.

M. LE PRÉSIDENT communique à l'assemblée une lettre par laquelle M. le Sous-Préfet nous transmet un nouvel arrêté du maire de Narbonne, relatif à la nomination des Conservateurs. M. le Sous-préfet, avant de soumettre cet arrêté à l'autorité préfectorale, demande l'*avis éclairé de la Commission, fondatrice du Musée de Narbonne, et dont la mission qu'elle a toujours si hautement remplie est précisément, en vertu d'un règlement approuvé par l'autorité préfectorale le 16 octobre 1890, « de conserver et de classer.... tout ce qui appartient à l'antiquité et à l'histoire du pays ».*

M. le Président fait remarquer que l'arrêté qui nous est ainsi communiqué n'est point celui, en date du 22 juin, qui a donné lieu à l'exposé de la situation de la Commission archéologique consigné dans le procès-verbal de la séance du 5 novembre. Ce second arrêté diffère au reste du premier sur un seul point : par le premier, le Maire procédait directement à la nomination des Conservateurs ; le second ne lui accorde plus que l'initiative de la présentation des candidats, dont la nomination reste dans les attributions du Préfet.

Les autres prescriptions de l'arrêté du 22 juin, qui avaient provoqué nos protestations, n'ayant subi aucune modification, l'assemblée décide qu'il n'y a rien à changer à notre attitude.

En conséquence elle approuve les termes de la réponse suivante qui sera adressée à M. le Sous-Préfet par les soins du Bureau.

Narbonne, le 3 décembre 1928.

MONSIEUR LE SOUS-PRÉFET,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 27 novembre nous signalant les articles 1 et 2 d'un

arrêté de M. le Maire de Narbonne instituant des directives nouvelles pour l'administration des Musées, — directives annihilant la charte qui régit notre Commission, laquelle, par décisions préfectorales a reçu la mission de recueillir et de conserver tout ce qui appartient à l'histoire du pays ainsi que de former un musée de tableaux et une bibliothèque.

Dans son arrêté, M. le Maire de Narbonne, ignorant de nos attributions et prérogatives, crée pour les musées trois Conservations et met les Conservateurs sous ses ordres directs, leur enjoignant de ne rendre compte de leur mandat qu'à lui-même. Or, les Conservateurs n'ont été jusqu'ici et ne peuvent être que nos délégués à l'administration des musées, administration qui est notre raison d'être puisque nous sommes Commission administrative et nommée à cet effet par l'autorité préfectorale. D'ailleurs, la dénomination de notre compagnie prouve bien qu'elle est Commission administrative et non Société libre.

En conformité du mandat qui lui fut confié il y a 96 ans, par arrêté préfectoral, la Commission a fondé un musée dans un local de l'ancien archevêché loué par elle et à ses frais; puis, la ville étant devenue propriétaire du palais archiépiscopal, elle cessa de payer la location et de nouvelles salles furent ouvertes, toujours sous l'administration de la Commission archéologique et sans que jamais l'autorité municipale se soit immiscée dans les détails de notre gestion.

La charte de 1833 a été confirmée par un arrêté du 16 octobre 1890 et la nomination des membres de la Commission, à chaque vacance et cette année même (1928), a été faite par arrêtés préfectoraux. Et si, en 1890, elle a été invitée à choisir dans son sein un de ses membres pour assurer la responsabilité matérielle de la Conservation des musées, ce Conservateur a toujours rendu compte de son mandat à la Commission et a reçu uniquement de ses collègues et des Sous-Commissions ses directives.

La Commission archéologique a donc toujours administré les Musées qu'elle a créés et dont elle est le vrai Conservateur. Lorsque, en 1890, une responsabilité matérielle et personnelle a été exigée, à cause des dépôts de l'État, l'autorité préfectorale prescrivit, nous le répétons, qu'un membre de la Commission archéologique serait nommé Conservateur, la Commission continuant à exercer collectivement l'administration et la direction. C'est ainsi que, jusqu'à ce jour, elle a seule décidé de toutes les mesures jugées nécessaires.

Nos prédécesseurs ont créé les Musées ; notre tâche à nous est de continuer leur œuvre, d'assurer sa conservation, d'en poursuivre le développement, en un mot de l'administrer. Notre gestion a fait ses preuves et l'on ne peut admettre que nos riches collections soient soustraites à nos soins vigilants.

Pour montrer l'efficacité de cette méthode et le degré de confiance dont nous sommes honorés, qu'il nous suffise d'ajouter que, durant les cinq dernières années, la Commission archéologique a recueilli pour les Musées plus de 120.000 francs de dons ou legs en espèces et des dons en nature d'une valeur au moins égale.

A l'appui de ce qui précède, nous vous adressons, Monsieur le Sous-Préfet, un bref historique de la Commission archéologique, de son activité, de ses travaux, fait par notre Président au cours de la séance du 5 novembre dernier, ainsi qu'une notice où se trouve retracée l'œuvre des soixante premières années de son existence. L'un et l'autre documents vous convaincront que nous avons consciencieusement rempli notre tâche et que les brillants résultats obtenus démontrent éloquemment le mérite des moyens employés.

Dans l'intérêt de cette belle œuvre, nous vous demandons, Monsieur le Sous-Préfet, de bien vouloir les confirmer par une décision qui mette désormais nos riches collections artistiques, archéologiques et épigraphiques à l'abri d'innovations qui ne pourraient que leur nuire.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur le Sous-Préfet, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

L'Assemblée décide que ce texte sera revêtu, non seulement de la signature des membres du Bureau, mais de celle des membres résidants. Seize membres, sur dix-sept présents à la séance, la donnent immédiatement. Les signatures des huit membres absents seront recueillies à domicile¹.

1. Les huit membres absents à la séance ont approuvé et signé la lettre.



M. LE PRÉSIDENT annonce à la Commission le décès, survenu la veille à Amélie-les-Bains, de M^{sr} Barthe, membre correspondant pour le canton de Sigean. Il exprime les regrets que cause à tous la mort de l'éminent prélat.



M. ROUZAUD informe l'Assemblée du don fait au Musée lapidaire, par M. Félix Baron, d'une statue de marbre trouvée au cours des travaux exécutés aux fondations de son immeuble de la rue Droite, statue qui paraît être celle qui surmontait le piédestal découvert, il y a quelques années, dans le sous-sol d'une maison voisine.

M. LE PRÉSIDENT annonce, en outre, que les deux remarquables tapisseries — l'Annonciation et la Nativité — données à l'église Saint-Just en 1621 par M^{sr} de Vervins, qui avaient été, pour restauration, envoyées aux Gobelins, ont, par les soins de M. Hérail qui a assumé les frais de port et d'assurance, réintégré la Cathédrale.

Des remerciements sont adressés à MM. Hérail et Baron.



L'ordre du jour appelle le renouvellement du Bureau pour l'année 1929. A l'unanimité, la Commission renouvelle le mandat des membres sortants, tous rééligibles.

Le Bureau reste donc composé comme suit :

<i>Président</i>	M. Gabriel Cros-Mayrevieille.
<i>Trésorier</i>	M. Paul Favatier.
<i>Secrétaire</i>	M. Paul Rössignol.
<i>Secrétaire-adjoint</i> .	M. Pierre Caillard.

Les Sous-Commissions sont ainsi constituées :

Bibliothèque : MM. Cros-Mayrevieille, Favatier, Aussilloux, Hélène, de Raymond, de Montgaillard, Taillefer, Rossignol, Caillard, Pago, Delpech, général Audié.

Publications : MM. Cros-Mayrevieille, Albarel, Bringer, Caillard, Rossignol, abbé Sigal, Taillefer, commandant Hérail, abbé Malbec.

Archéologie : MM. Baron, Bourjade, Hélène, Rouhard, Rouzaud, abbé Sigal.

Beaux-Arts : MM. Duviviez, Fabre, Rouhard, Pago, Hérail, Baron, Delpech.

Histoire naturelle : MM. Rouzaud, Baron, Bories-Azeau, Hélène, Rouhard, Bourjade, Albarel.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

ANNÉE 1929

Séance du 7 janvier 1929.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*; Favatier, Rouhard, Duviviez, Rouzaud, F. Baron, de Raymond, général Audié, Bourjade, Hélène, commandant Hérail, abbé Malbec, Delpech, Rossignol, *membres résidents*; Paul Baron, *membre correspondant*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Eccusés : MM. Caillard, abbé Sigal, Pago et Raynal.

Le procès-verbal de la séance du 3 décembre adopté, la Commission vote les gratifications annuelles au bibliothécaire et aux concierges des musées.

Sont nommés membres libres : sur la présentation de MM. Baron et Raynal, M. Albert Tarbouriech, propriétaire à Olonzac; et, présenté par MM. Baron et Rossignol, M. Germain Mouret, négociant à Narbonne.

Au sujet des tapisseries de la chapelle des Pénitents Bleus dont l'acquisition avait été envisagée dans une des dernières séances, M. Cros-Mayrevieille expose que les formalités du classement de ces objets d'art se poursuivent, et que ce n'est qu'ensuite qu'une estimation pourra en être judicieusement faite.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 4 février 1929.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*; Rouzaud, Dr Aussilloux, F. Baron, Bourjade, général Audié, Hélène, Caillard, Delpech, Rossignol, *membres résidents*;

Paul Baron, *membre correspondant*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Raynal, de Raymond, Ilérail, Pago, abbé Malbec.

Le procès-verbal de la réunion du 7 janvier est adopté.

M. ROUZAUD annonce le dépôt au Musée lapidaire du fragment de statue trouvé dans le sous-sol de l'immeuble Baron, rue Droite, autrefois rue de la Saboterie, et d'une tête d'homme en marbre, ornement du tombeau exhumé dans la propriété de M. Foulquier, au tènement *des Amarats*.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

* *

M. PAUL BARON entretient l'Assemblée de trouvailles archéologiques faites dans une propriété de M. Hue, située sur la route de Salles-d'Aude à Nissan, au lieu dit *la Moulinasse*. A quarante centimètres de profondeur, au cours de travaux de défoncement, on a trouvé des vestiges de constructions anciennes, des dalles recouvrant des dépôts d'ossements humains, des débris de poteries, de briques, dont des spécimens sont mis sous les yeux de la Commission, et quelques autres objets de l'époque gallo-romaine, semble-t-il.

Notre collègue fait connaître son intention de poursuivre personnellement quelques recherches sur le point indiqué, avant que ne soient effectuées les plantations. Si elles sont fructueuses il en instruira la Commission. Celle-ci engage vivement M. Paul Baron à donner suite à son projet, et le remercie pour son intéressante communication.

La séance est ensuite levée.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du 4 mars 1929.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président* ; D^r Aussiloux, Rouhard, Bringer, F. Baron, de Raymond, Hélène, général Audié, Duviviez, commandant Hérail, abbé Malbec, Delpech, Rossignol, *membres résidants* ; Paul Baron, D^r Courrent, de Lareinty, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. P. Caillard, abbé Sigal et Pago.

Après lecture du procès-verbal de la séance du 4 février, il est observé que les trouvailles archéologiques dont M. Paul Baron a entretenu la Commission seraient non d'origine gallo-romaine, comme on l'avait supposé tout d'abord, mais pré-romaine. Sous le bénéfice de cette observation, le procès-verbal est adopté.

* *

CORRESPONDANCE. — LE SECRÉTAIRE donne lecture :

1° d'une lettre de la *Société du Folk-lore français*, demandant à la Commission archéologique de vouloir bien s'associer à ses travaux, travaux qui tendent au développement de la science dans le domaine de l'anthropologie et de la sociologie ;

2° d'une invitation de la *Fédération historique du Languedoc méditerranéen* à prendre part à son quatrième Congrès qui se tiendra à Béziers, le dimanche 21 avril. Ce Congrès, dont le programme sera ultérieurement publié, sera particulièrement consacré à la période gallo-romaine ;

3° d'une lettre du Recteur président du Conseil de l'Université de Toulouse invitant officiellement la Commission à se faire représenter aux fêtes du septième cen-

tenaire de la fondation de cette Université, qui auront lieu les 8, 9 et 10 juin sous la présidence de M. le Président de la République. Si l'invitation est acceptée, la délégation devra apporter, pour répondre au désir manifesté par les organisateurs, une adresse destinée à être imprimée dans le Livre d'or du Centenaire, qui sera ultérieurement édité.

La Commission accepte l'invitation et décide de charger M. Paul Bourjade de bien vouloir écrire dans la langue d'Horace et de Virgile, qui lui est familière, l'adresse en question.

*
* *

M. LE PRÉSIDENT annonce que M. Delmas, professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, a fait don au Musée d'une collection de moulages de sceaux anciens sur lesquels M. Rouzaud se propose de faire une communication.

*
* *

Sur la présentation de MM. Paul Baron et Rouzaud, M. Amans Hérail, propriétaire à Coursan, est admis dans la section des membres libres.

*
* *

M. LE D^r COURRENT fait hommage à la Commission du dernier tome, récemment paru, du *Compte rendu des Travaux de la Société d'Études scientifiques de l'Aude*, un fort volume dont notre collègue fait une brève et intéressante analyse. Il signale tout particulièrement les travaux de M. Mondières sur les gisements de pétrole de Gabian, de M. Sicard sur les grottes de Fauzan, de M. le D^r Boyer sur une excursion aux ruines de l'abbaye de Villelongue

et à la haute vallée du Fresquel, de M. le docteur Blanc sur la verdunisation des eaux d'alimentation de la ville de Carcassonne.

Signalons, de notre côté, l'attrayante étude de notre érudit collègue sur la généalogie d'une branche cadette de la famille de Pompadour, dite Pompadour du Languedoc, qui s'établit dans nos contrées vers le quinzième siècle et s'allia avec les familles nobles de Villesèque, Fraïssé, Castelmaure, Gléon et Durban.

M. le Président remercie le docteur Courrent.

*
* *

M. PAUL BARON donne quelques détails sur l'exploration du gisement archéologique mis au jour dans la propriété de M. Hue, entre Nissan et Salles-d'Aude, et dont il avait déjà entretenu la Commission. Il dit sa déception de n'avoir pu poursuivre les fouilles projetées, le terrain ayant été replanté dans l'intervalle de ses visites, qu'il dut espacer en raison du mauvais temps. Il a pu toutefois faire quelques constatations utiles et recueillir divers objets, tels que anses d'amphores, tessons de poteries, fragments de briques grossières, meules en grès, dont une à peu près intacte; il a vainement tenté d'extraire du sol un dolium de 1^m30 de hauteur dont les parois étaient maintenues par des tiges de plomb et qui en enfermait un autre de moindre volume rempli de pierres, de terre et d'ossements. De la situation des lieux : une colline élevée, à pic sur un des versants, dominant la vallée; de l'existence de grosses dalles de pierre, que n'unissent ni mortier ni ciment, et qui paraissent être la substructure de solides murs défensifs, M. Baron déduit qu'aux derniers siècles avant notre ère un oppidum devait se trouver en cet endroit.

En terminant ses très intéressantes explications, M. Baron exprime sa conviction que des fouilles méthodiquement effectuées non seulement sur le point en question, mais aussi dans une vigne attenante et qui doit être arrachée prochainement, donneraient des résultats satisfaisants. Il se propose d'ailleurs de les entreprendre au moment opportun.

M. le Président l'y engage vivement et le remercie d'avoir bien voulu renseigner la Commission sur les premiers résultats, en attendant mieux, de sa louable initiative.

Avant de lever la séance, M. Cros-Mayrevieille fait voter une somme de cent francs pour paiement de menues dépenses faites par M. Duviviez pour le Musée.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

Séance du 8 avril 1929.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*, docteur Aussilloux, Rouhard, Bringer, abbé Sigal, Duviviez, Cail-
lard, Bourjade, Pago, général Audié, Félix Baron, com-
mandant Hérail, abbé Malbec, Delpech, Favatier, Ros-
signol, *membres résidents*; Paul Baron, *membre corres-*
pondant, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Le procès-verbal de la séance du 4 mars adopté, M. LE PRÉSIDENT informe l'assemblée que M. Bourjade a bien voulu se charger de la rédaction — en latin — de l'adresse offerte par la Commission à l'Université de Toulouse à l'occasion des Fêtes de son VII^e Centenaire.

Sous la forme d'un tryptique l'adresse comprendra ou-

tre le texte latin de M. Bourjade, sa traduction en vers français par M. l'abbé Sigal, et en languedocien par M. Albarel¹.

*
*
*

MM. l'abbé Sigal et le docteur Albarel, membres, l'un et l'autre, de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen, sont désignés pour représenter la Commission au IV^e Congrès de cette association qui sera tenu à Béziers le dimanche 21 avril courant.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du lundi 13 mai 1929.

Sont présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président*; Favatier, Rouhard, docteur Aussilloux, Rouzaud, Duviviez, F. Baron, Taillefer, docteur Albarel, Bourjade, général Audié, Hélène, Caillard, commandant Hérail, Delpech, abbé Malbec, Rossignol, *membres résidents*; Paul Baron, docteur Courrent, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. Pago, de Raymond, abbé Sigal.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 8 avril, M. LE DOCTEUR ALBAREL, qui avait bien voulu représenter la Commission, avec M. l'abbé Sigal, au IV^e Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen, donne, sur l'invitation du Président, d'intéressants détails sur les travaux de cette association, ainsi que sur les visites, conférences et excursions qui ont marqué la réunion de Béziers.

1. V. *infra*, p. cvi.

*
* *

M. LE TRÉSORIER expose ensuite la situation financière de la Commission qui fait ressortir un excédent d'actif satisfaisant.

Toutefois, afin de parer au mouvement ascendant des dépenses, celles notamment résultant de l'impression du *Bulletin*, M. Rouzaud propose une augmentation du taux des cotisations des membres résidants. La question n'étant pas à l'ordre du jour ne pourra être valablement examinée qu'à la prochaine réunion.

*
* *

M. ROUZAUD fait connaître que la grande collection de sceaux (moulages) que M. le professeur Delmas, de la Faculté de médecine de Montpellier, a eu la bonne pensée d'offrir à notre Musée, sera prochainement exposée dans une vitrine spécialement aménagée à l'entrée de la salle Chaber.

Cette collection comprend un nombre considérable de grands personnages, dont plusieurs sont de la région méridionale. Par ce complément aux originaux ou aux moulages que nous possédions déjà, les études de nos historiens et même les recherches des spécialistes en sigillographie se trouveront facilitées. Aussi convient-il de remercier officiellement M. le professeur Delmas de son geste généreux, en même temps que de lui annoncer l'installation de sa donation. Les deux catalogues communiqués par M. le professeur Delmas seront mis dans la même vitrine pour la commodité des chercheurs futurs.

*
* *

M. LE D^r COURRENT donne sur de vieilles familles nobles de la région d'intéressants détails qu'il a puisés dans des archives particulières jusqu'ici ignorées. Notre érudit collègue a pu ainsi établir la généalogie des familles de Bouïsse, Gléon-Durban, Gléon-Latreille et autres, vassales des seigneurs du Narbonnais du dixième siècle à la fin du Moyen âge, familles qui ont joué un rôle aux dix-septième et dix-huitième siècles et dont les noms ne sont pas à cette heure éteints.

*
* *

M. DELPECH sollicite quelques renseignements sur les vols commis à la Bibliothèque, et signalés par la presse régionale et parisienne. Le président se reconnaît insuffisamment informé pour répondre à la question de M. Delpech. Il ne connaît, comme tout le monde d'ailleurs, que les récits qu'en font les journaux. Les vols, ajoute-t-il, ne sont malheureusement que trop vrais, mais on ne sera fixé sur leur importance que par les résultats de l'enquête que poursuit la police mobile de Montpellier, et par l'instruction qui suivra.

Questionné, M. le Bibliothécaire déclare ne pouvoir satisfaire la légitime curiosité de la Commission, la discrétion lui ayant été imposée par les agents enquêteurs ; il peut cependant dire que quelques-uns des livres dérobés ont été retrouvés chez les libraires ou antiquaires auxquels ils avaient été vendus ou proposés.

La Commission se montre unanime à déplorer et à s'étonner qu'ait pu se produire un fait aussi grave, un vol aussi audacieux. Elle émet l'espoir que l'instruction

— l'inculpé étant sous les verrous — permettra de fixer exactement l'importance des vols, d'en dévoiler les circonstances, enfin et surtout de faciliter la réintégration des ouvrages dérobés.

Le Secrétaire,

P. ROSSIGNOL.

Séance du 3 juin 1929.

Présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président* ; Favatier, Rouhard, Duviviez, Taillefer, F. Baron, Aussilloux, Th. Hélène, Bourjade, général Audié, Pago, Albarel, Caillard, Rossignol, *membres résidents* ; docteur Courrent, de Lareinty, *membres correspondants*, et Ph. Hélène, *bibliothécaire*.

Absents excusés : MM. l'abbé Malbec et l'abbé Sigal.

Le procès-verbal de la séance du 13 mai adopté, M. LE PRÉSIDENT, au nom de la Commission, adresse ses plus chaleureux compliments à M. l'abbé Sigal, qui vient de recevoir les palmes académiques. Nul, ajoute-t-il, n'était plus digne de cette flatteuse distinction.

Il expose ensuite qu'en raison des vols commis récemment, il a cru devoir convoquer, à toutes fins utiles, la Sous-Commission de la Bibliothèque. Celle-ci s'est réunie le 21 mai. De sa délibération a été établi le procès-verbal ci-après dont lecture est donnée :

Ce 21 mai, à 5 heures, dans la salle des séances de la Commission archéologique s'est réunie la Sous-Commission permanente de la Bibliothèque.

Étaient présents : MM. Cros-Mayrevieille, *président* ; Aussilloux, Albarel, Caillard, Th. Hélène, Pago, abbé Sigal, Rossignol.

M. Ph. Hélène, *bibliothécaire*, assiste à la séance.

M. LE PRÉSIDENT expose le but de la réunion. En présence

des faits révélés par les journaux relativement à des vols commis à la Bibliothèque, il a pensé qu'il convenait que la Sous-Commission de la Bibliothèque fût exactement informée, et autrement que par la voie de la presse, de l'importance de ces vols, du nombre et de la valeur des ouvrages dérobés et, en outre, si possible, des circonstances qui avaient rendu ces vols réalisables.

Par la lecture des divers paragraphes du Règlement intérieur de la Commission archéologique, document approuvé par l'administration supérieure, des articles XIII, VI et VII, notamment, M. Cros-Mayrevieille justifie l'initiative qu'il a cru devoir prendre de réunir la Sous-Commission.

ART. XIII. — *La Commission archéologique nomme quatre sous-commissions permanentes : la première s'occupera des archives et de la Bibliothèque; la seconde des tableaux; la troisième de l'archéologie; et la quatrième des collections d'histoire naturelle. — Le classement, l'inspection et la conservation de ces quatre classes d'objets leur seront particulièrement confiés.*

ART. VI. — *Le Bibliothécaire est conservateur responsable de la Bibliothèque, de ses mobiliers et dépendances, ainsi que des archives qui s'y trouvent déposées. La garde des livres, cartes, manuscrits qu'elle renferme lui est exclusivement confiée sous l'inspection des membres d'une sous-commission nommée à cet effet. — Il dresse un inventaire de tous les ouvrages qui constituent le fonds de la Bibliothèque; il est chargé d'en établir le catalogue. — Les dits catalogue et inventaire doivent être régulièrement tenus à jour.*

ART. VII. — *Le Bibliothécaire ne peut prêter des livres qu'aux membres résidants, correspondants et libres de la Commission, ou aux personnes spécialement désignées dans le règlement intérieur de la Bibliothèque. Les livres prêtés seront inscrits sur un registre, avec la date du jour où ils auront été remis et la signature des personnes qui les auront reçus. Après un délai de quinze jours le Bibliothécaire aura le droit de les réclamer. Ils ne pourront en aucun cas être transportés hors de Narbonne. — Sont absolument exceptés de ce prêt : les manuscrits, chartes, incunables, ou autres ouvrages précieux, les cartes géographiques, les livres illustrés tels qu'atlas de voyages, albums, dessins, gravures, les livres qui font partie du fonds narbonnais et généralement tous les ouvrages susceptibles d'une facile détérioration.*

Cette lecture terminée, M. LE PRÉSIDENT déclare qu'il ne saurait entrer dans l'esprit de la Sous-Commission de s'immiscer dans la conduite de l'enquête en cours, mais uniquement, il le répète, de s'instruire des circonstances des vols, du nombre et de l'importance des ouvrages dérobés.

De la discussion qui s'engage aussitôt, il ressort : que l'auteur des vols est un nommé Auret, âgé de 36 ans, originaire du Gard, employé auxiliaire au Secrétariat de la mairie de Narbonne depuis décembre dernier ; que le dit Auret, qui avait pris la fuite quand les vols furent connus, a été arrêté à Marseille ; qu'il a soustrait, on ne sait encore exactement comment, un grand nombre d'ouvrages de valeur, in-folios, manuscrits, albums, bréviaires gothiques et autres volumes précieux ; que les archives paraissent avoir été épargnées. Le nombre d'ouvrages soustraits n'a pu être fixé ; on ne connaît que les titres de ceux qui ont pu être saisis ou qui ont été rendus par des antiquaires ou des libraires auxquels ils avaient été expédiés par Auret, ou signalés par des libraires de Paris, Marseille, Montpellier, Nîmes, Béziers, Carcassonne qui, de bonne foi, les avaient achetés. Pour s'en débarrasser sans éveiller des soupçons, Auret avait fait disparaître habilement, mais pas toujours complètement, par grattages et lavages, la trace du sceau de la Bibliothèque de Narbonne, qui en aurait décelé la provenance.

Quant aux moyens employés, on ne peut que se livrer à des conjectures ; l'instruction seule pourra faire sur ce point la lumière. Pour l'instant c'est la police mobile de Montpellier qui enquête. Son intervention opportune et rapide a mis fin au pillage dont était menacée notre bibliothèque.

La Sous-Commission est unanime à demander qu'il soit dressé immédiatement un inventaire complet des volumes manquants, — inventaire déjà commencé, observe M. le Bibliothécaire, mais qui, ajoute-t-il, exigera beaucoup de temps, — ajournant à plus tard l'examen des mesures à adopter, des précautions à prendre pour mettre à l'abri du vol les précieuses collections formées avec tant de peine, de zèle et de soins par nos prédécesseurs.

Le procès-verbal ci-dessus ne donne lieu à aucune observation. La Commission archéologique en approuve à l'unanimité la teneur et décide que le texte en sera porté à la connaissance de l'administration supérieure.

*
* *

La question de la majoration des cotisations est ensuite soumise à l'assemblée ; après débat, le *statu quo* est maintenu.

*
* *

Dans une lettre communiquée à la Commission par M. l'abbé Malbec, est signalée l'existence chez un antiquaire de Toulouse de deux statuettes de pierre quelque peu mutilées qui proviendraient de Narbonne, au dire du brocanteur, et représenteraient saint Just et saint Pasteur. — Bonne note est prise de ce renseignement.

*
* *

D'informations recueillies et portées par M. LE PRÉSIDENT à la connaissance de l'assemblée, il appert que les tapisseries de la chapelle des Pénitents Bleus, dont la Commission a eu à s'occuper en vue d'en obtenir le classement, ne sont plus à vendre. Elles restent la propriété de l'Association diocésaine et sont exposées à Saint-Just dans les meilleures conditions pour en assurer la conservation.

*
* *

La délégation de la Commission aux fêtes du VII^e Centenaire de l'Université de Toulouse sera composée de deux membres du Bureau, le Président et le Secrétaire, et de M. Paul Bourjade, l'auteur de l'adresse.

*
* *

M. DE LAREINTY met sous les yeux de ses collègues divers objets : agrafes en métal, pendants d'oreilles en or,

coquillages, débris de tuiles et de poterie exhumés dans son domaine du Lac, au cours de travaux de défoncement. Ces objets étaient dans l'intérieur ou aux alentours d'une sépulture de la fin, croit-il, de l'occupation romaine, constituée par d'épaisses et grosses briques.

M. de Lareinty expose ensuite que pour des raisons personnelles, il désirerait reprendre le tableau — *Vénus triomphante*, par Armand Point — qu'il avait donné au Musée en 1918, et qui figure au dernier catalogue sous le n° 206. Il donnerait en échange une autre toile, de valeur supérieure, prise dans ses collections.

Cet échange, même dans des conditions avantageuses pour le Musée, peut-il être consenti ? La question paraît contestable. On l'examinera toutefois, après informations prises auprès de la direction des Beaux-Arts, avec le vif désir d'être, si possible, agréable à notre excellent et généreux collègue.

Le Secrétaire,
P. ROSSIGNOL.

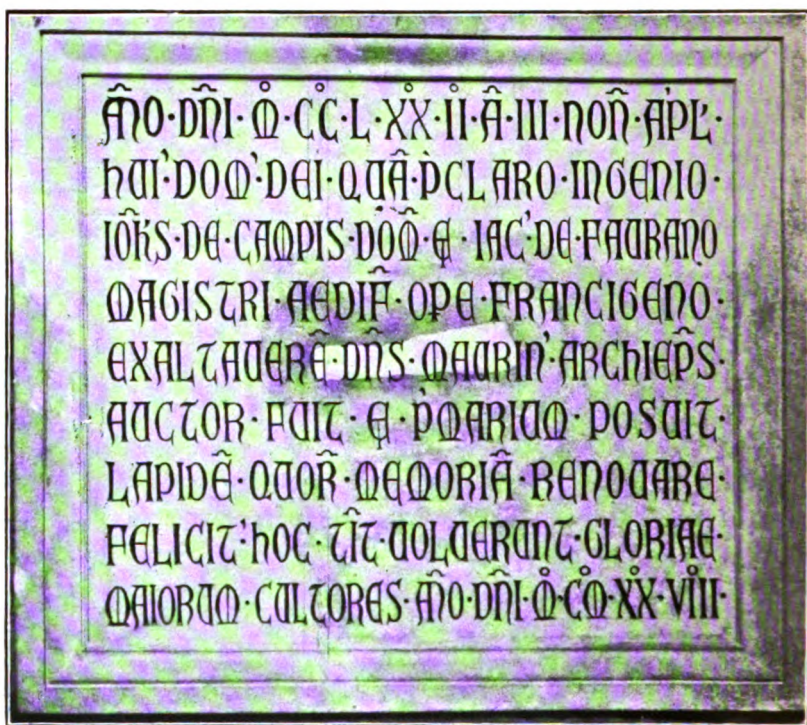
CONGRÈS DE LA FÉDÉRATION HISTORIQUE DU LANGUEDOC MÉDITERRANÉEN ET DU ROUSSILLON

Rapport lu par M. ROSSIGNOL à la séance du 4 juin 1928.

MESSIEURS,

Quelques-uns de nos collègues ont été empêchés d'assister à la dernière réunion annuelle de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen, tenue à Narbonne les 6 et 7 mai dernier. C'est à leur intention, et aussi pour que nos annales, si vous l'ordonnez, conservent le souvenir de cette assemblée, que ce succinct compte rendu a été fait. Quant à nos autres collègues, ceux qui ont eu la satisfaction de pouvoir suivre les travaux, les conférences, les excursions de l'Association, ils retrouveront, je l'espère, à travers les lignes qui suivent, la souvenance des heures agréables que nous a values la venue à Narbonne des hommes distingués qui sont à la tête du groupement créé dans l'unique but — et combien louable ! — d'augmenter, comme l'a dit l'un d'eux, « de toute la vie du passé le charme des beaux vestiges qui sont la parure de la région méditerranéenne ».

Le dimanche matin 6 mai, par l'express de Cette de 9 heures, arrivent les Congressistes attendus de Nîmes, Montpellier, Pézenas, Béziers. Ils furent reçus, sur le quai de la gare, par le Bureau et quelques membres de la Commission, — MM. Ilérail, l'abbé Sigal, Paul Baron — et par le Président du Syndicat d'initiative qui avait bien voulu se joindre à eux.



INSCRIPTION COMMÉMORATIVE DE LA CONSTRUCTION DE SAINT-JUST

Texte. — Anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo secundo ante tertio nonas aprilis hujus domus Dei quam præclaro ingenio Johannes de Campis, Dominicus et Jacobus de Faurano, magistri aedificiorum, opere francigeno exaltavere, Dominus Maurinus archiepiscopus auctor fuit et primum posuit lapidem. Quorum memoriam renovare feliciter hoc titulo voluerunt gloriæ majorum cultores, anno Domini millesimo nongentesimo duodéciesimo.

Traduction. — L'année du Seigneur 1272, le 3 avant les nones d'avril, l'archevêque Maurin posa la première pierre de cette église qu'avec un rare génie les maîtres d'œuvres Jean Deschamps, Dominique et Jacques de Fauran élevèrent dans le style français. La Commission archéologique [de Narbonne] a voulu, par cette inscription, renouveler ce glorieux souvenir, l'année du Seigneur 1928.

On se rendit incontinent à l'Hôtel-de-Ville, pavoisé à l'occasion de la Foire-exposition, mais où avait été arborée, délicate attention, la bannière du Languedoc. Là, dans la Salle des mariages, la municipalité offrit un vin d'honneur aux membres du Congrès, auxquels, dans les meilleurs termes, M. le Maire souhaite une cordiale bienvenue. Le président de l'Association, M. Fliche, remercie M. Lacroix et les Conseillers municipaux qui l'entourent en une chaleureuse allocution qui jaillit comme un rais de lumière sur la grisaille de notre beau ciel, ce jour-là inopportunément maussade.

Sans perte de temps on se dirigea vers la Cathédrale où, sous la conduite de M. l'abbé Sigal, nos hôtes purent admirer les richesses du Musée d'art chrétien créé avec tant de goût par notre regretté collègue Louis Berthomieu. La visite du cloître suivit, agrémentée d'instructifs détails. A 11 heures, M. Cros-Mayrevieille, entouré des membres de la Commission, fit remise à M. l'Archiprêtre de Saint-Just de l'inscription commémorative de la basilique et de ses maîtres d'œuvres, et une messe avec audition du grand orgue et allocution de circonstance de M. le chanoine Turo, fut célébrée par M^{sr} Barthe.

Après un excellent déjeuner, qui réunit les congressistes à la Dorade, et une réception des plus aimables au siège de la Confédération des Vignerons, fut effectuée la visite du Musée lapidaire où M. Rouzard et M. l'abbé Sigal fournirent de doctes explications sur les inscriptions épigraphiques et autres pierres antiques accumulées dans le magnifique cadre de l'ancienne église paroissiale de Lamourguier. L'église Saint-Paul-Serge fut à son tour visitée et, de 4 à 6 heures, dans la Salle des Gardes du Musée, devant la vivante effigie de son fondateur Tournai, fut tenue la séance de travail, où M. Philippe Hélène et M. l'abbé Salvat firent des communications pleines

d'intérêt : l'une sur *Les populations primitives dans le Narbonnais*, l'autre sur *Un troubadour toulousain du quatorzième siècle ennemi du roi de France*; et où fut décidé, objet principal du Congrès, après un clair exposé de la question par le savant archéologue montpelliérain M. Bonnet, l'établissement et la publication d'un répertoire des documents archéologiques exhumés jusqu'à ce jour du sol, si riche en souvenirs du passé, des quatre départements méridionaux — synthèse et inventaire destinés à faciliter les recherches des historiens des temps anciens.

La séance levée, M. Duviviez fit aux congressistes les honneurs du Musée de peinture et l'on se donna rendez-vous dans la salle des fêtes de l'hôtel de la Dorade pour les conférences annoncées.

Une nombreuse et brillante assistance emplissait le vaste local quand, vers 9 heures, M. Fliche, qui présidait, donna tout d'abord la parole à notre président pour traiter *De l'activité de la Commission archéologique*. En traits rapides, en termes sobres, M. Cros-Mayrevieille exposa l'œuvre accomplie par notre Société depuis sa fondation, en 1834 : œuvre créatrice, œuvre d'administration, œuvre de vulgarisation : création du Musée des Beaux-Arts, du Musée lapidaire, de la Bibliothèque; accroissement continu et conservation des collections; enfin leur divulgation par la voie du *Bulletin*, publication des plus appréciées, et l'édition de savants catalogues. M. Cros-Mayrevieille fut très applaudi.

Aussitôt après, M. Louis Thomas, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Montpellier, nous fit un magistral tableau de *Narbonne métropole du Languedoc méditerranéen*. Pendant plus d'une heure l'éminent et disert universitaire tint l'auditoire, qui fréquemment l'applaudit, sous le charme de sa parole élégante.

Le président de l'Association, M. Fliche, parla le dernier. Commencée sur le ton de la causerie la plus aimable, son allocution s'éleva bientôt dans les hauteurs sereines de l'histoire pour évoquer les événements auxquels fut mêlée au Moyen âge, la vieille cité narbonnaise, et rendre gloire à nos archevêques, grands seigneurs, grands politiques, grands administrateurs. L'éloquent professeur souleva à maintes reprises les bravos de l'assemblée, et sa péroraison, d'une belle envolée, fut longuement acclamée.

La journée du lendemain lundi fut entièrement consacrée aux excursions projetées. Une douzaine de véhicules automobiles transportèrent la caravane à Fontfroide, puis à Minerve. Dans la première station, le Père Capelle et l'abbé Sigal, tour à tour, retracèrent l'histoire de l'abbaye cistercienne depuis sa fondation au onzième siècle, jusqu'à la dispersion des religieux, en 1903, et depuis aussi que, dans une pensée pieuse, la famille Fayet a assumé la possession, la restauration, la conservation de ce remarquable spécimen de l'architecture monacale.

On déjeuna frugalement à Cabezac, bien déchu de sa vieille réputation hôtelière, puis l'on repartit pour Minerve : longue course monotone, sous l'ondée, à travers de luxuriants vignobles ; randonnée plus intéressante dès qu'on atteint la contrée montagneuse où le paysage tourmenté révèle à chaque pas les bouleversements géologiques des premiers âges.

Les entours immédiats de Minerve, les hautes et abruptes falaises qui enserrent la Cesse, les tunnels cyclopéens du Briant, sont d'une beauté sévère ; les ruines du château, ce qui reste des vieilles fortifications, sont évocatrices des guerres de religion : le siège de 1210 par Simon de Montfort, la reddition de la place, l'horifique auto-

dafé : 140 hérétiques, hommes et femmes, brûlés vifs.

L'église, du douzième siècle, possède un autel dont l'histoire, mal connue encore, présentait pour nous un vif intérêt. Sur la tranche de l'entablement en marbre blanc, surchargé de signes graphiques, une inscription est gravée qui indique que cet autel fut consacré par l'évêque Rustique la vingtième année de son épiscopat, en 456. Ce nom, ces dates, laissent supposer à M. l'abbé Sigal qui fournit à cet égard de très instructives explications que l'autel de l'église de Minerve provient vraisemblablement de la basilique Saint-Félix, une des deux premières églises chrétiennes de Narbonne, édifiée en 455, dont nous avons tout récemment recueilli dans le terrain Encontre de si précieux vestiges.

Ici, les excursionnistes carcassonnais nous quittent, et, sous d'interminables averses, nous rentrons à Narbonne par Quarante, Cruzy et Ouveillan, localités dont les églises romanes fort remarquables toutes, recèlent d'anciens et précieux ouvrages d'art.

Le programme était épuisé. Nos hôtes repartent, emportant de leur court séjour parmi nous, ils nous en donnèrent l'assurance, le meilleur souvenir. Nous avons, de notre côté, conscience d'avoir tout fait pour leur être agréables. Congrès et excursions, organisés avec soin, n'ont donné lieu à aucun mécompte. Une seule chose a fait défaut, et qu'il n'était pas en notre pouvoir de requérir : le soleil...

Ceci dit, et puisqu'il y eut unanimité pour convenir de la parfaite organisation du Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen, il n'est que justice d'en rendre hommage à ceux qui y ont coopéré : à M. Ormières, le dévoué président du Syndicat d'initiative, à M. l'abbé Sigal, qui ont su prendre des dispositions pratiques qui n'ont pas failli. Ils n'ont ménagé,

l'un et l'autre, je me plais à en témoigner, ni leur temps, ni leur peine. Nous leur devons de bien sincères remerciements. Mais nous en devons tout particulièrement à notre cher collègue. Il a été l'âme du Congrès. Son activité inlassable s'est manifestée partout et toujours utilement.

Aux éloges flatteurs que lui ont équitablement prodigués nos hôtes d'un jour, qu'il a conquis par sa bonne grâce et l'étendue de ses connaissances, nous devons et sans les lui ménager, joindre les nôtres.

**ADRESSE DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE
A L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
A L'OCCASION DE SON VII^e CENTENAIRE**

AD TOLOSANAM UNIVERSITATEM ACADEMIA NARBONENSIS

Rector, severæ dux Academiæ,
Stat Narbo clamans : Ibimus, Ibimus;
Sunt plurimi jam tum sodales
Hunc celebrare diem parati.

Quis non foveret propositum tuum
Per quod latini gloria nominis
Et litterarum humaniorum
Stella novæ rutilat cometæ !

Sed occitanæ pulcher originis,
Votum Garumnæ fluminis audiit
Gratamque respondet salutem
Numine Rivos Atax secundo !

Dixitque Divi Musa canens « Ave
Selecta doctæ lætitiæ cohors,
Clementis Isauræ camæna,
Palladiæ soboles Tolosæ ! »

Lucrum irruentis victima Barbari
Non expiato saucia vulnere
Devota jam fanaticæ, jam
Præda nihil miserantis iræ !

Væ! quanta vasti rudera funeris
 Et fata quorum Pierides stupent
 Nullumque tentavere carmen
 Indigenæ recitare Musæ.

Sed apta tandem machina vindicem
 Direxit ictum, feminea manu
 Fatalis, effractamque monstri
 Per faciem scopulum retorsit.

Quo versa cedunt agmina Barbari
 Compressus omnisque impetus! O fides
 Romanicæ quæ mens ruinas
 Et veteres reparavit artes?

Hoc jure certum est! auspicio suo
 Robur, latinive ingenii decus
 Valebat instaurare doctæ
 Grande sodalitium Tolosæ!

Nunquam latini deficiunt viri
 Justæ tenaces, rebus in arduis,
 Servire causæ, sive vates
 Sive duces fuerunt superbi!

Tolosa! Magni littora fluminis,
 Prisci poetæ, nunc fide Teia
 Majore nunc plectro solebant
 Assiduo resonare cantu!

Memorque Musæ discipulus tuæ
 Reclamat omnis Romuleos duces
 Vi fascium quando magisque
 Pacis amicitia regentes!

A L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Déesse antique de Narbonne,
L'Atax à sa sœur la Garonne
Répond par un écho rempli d'aménité,
Saluant d'un vivat sonore
La Cité de Clémence Isaure,
O Maître Toulousain de l'Université.

L'éclat de la flamme ancestrale,
Comme le feu de la Vestale,
Dans nos cœurs occitans ne s'est jamais éteint ;
Chez nous, Rome a laissé sa trace,
Faisons que la langue d'Horace
Resplendisse toujours sous notre ciel latin.

Notre vieille Cité, Narbonne,
Dont le si beau passé résonne,
Vient de faire aujourd'hui son serment solennel ;
Elle ira vers vous, fraternelle,
Et le Cers puissant, sur son aile,
Portera l'hymne saint fêtant votre Noël !

Le poète accorde sa lyre,
Chantant en son divin délire :
« Salut ! Salut, Toulouse où la rime fleurit ;
« Muse de Clémence, o déesse,
« Maîtres en tout savoir, jeunesse,
« Jeunesse à qui Pallas Tolosane sourit. »

O Toulouse, victime sainte,
Montfort, renversant ton enceinte,

Souillant ses mains de sang, te cloua sur la croix ;
 Et les Croisés, ivres de rage,
 Vrais loups se ruant au carnage,
 Égorgèrent tes fils défenseurs de tes droits.

Tu n'es plus que cendres fumantes,
 Les filles d'Apollon, amantes
 Du laurier de la Paix, ne chantent plus l'amour ;
 Pleines d'horreur et de tristesse,
 Elles se taisent ; là-bas, sans cesse,
 Le cœur endolori, pleure le troubadour.

Mais bientôt paraît la pierrière,
 Une femme, belle guerrière,
 Se lève vengeresse : une pierre dans l'air
 Siffla, la Mort part avec elle ;
 Elle frappe ; Montfort chancelle
 Et tombe éclaboussé de sang, le crâne ouvert.

Il est mort l'horrible vampire,
 Ton peuple délivré respire,
 Un rayon de soleil chante ta liberté ;
 Ton cœur tressaille d'espérance,
 Quel de tes fils, plein d'assurance,
 Fit briller de nouveau ton antique clarté ?

Malgré Montfort, l'horrible maître,
 Malgré Floquet, le pasteur traître,
 Notre génie latin ne fut pas au tombeau ;
 S'élançant d'un hardi coup d'aile,
 Bientôt, d'une lueur nouvelle,
 Dans le ciel toulousain il resplendit plus beau.

Latins, nous sommes d'une race
 Qu'un malheur jamais ne terrasse,

Et, sur la terre d'Oc a relleuri toujours
 Une merveilleuse cohorte
 D'hommes vaillants, à l'âme forte,
 Maîtres de toute sorte ou galants troubadours.

Garonne, sur tes rives encore
 Résonne la rime sonore
 De poètes exquis au regard sybillin,
 Chantant la langue harmonieuse,
 L'amour, la terre glorieuse,
 Et ton écho redit le nom de Goudelin.

Vers vous nous nous rendrons en troupe
 Pour boire à votre sainte coupe
 Et communier ensemble, et, mainteneurs pieux,
 Nous parfumant alors la bouche
 Avec le sang de notre souche,
 Nous irons y puiser l'élan de nos aïeux!

A L'UNIVERSITAT DE TOULOUSO L'ACADEMIO DE NARBOUNO

Divesso antico de Narbouno,
 L'Atax de sa sor la Garouno
 A' usit ame plase lou vot ple d'amistat;
 Mandant soun salut à Toulouso,
 D'i respoundre es touto gaudjouso,
 O Senhe Capouliè de l'Universitat.

Regrilhs de la raço Occitano,
 Siom filhs tabes de la Roumano
 E de tout nostre cor ame vous frairejam
 Per lascia pas l'escuresino
 Enfousca la glòrio latino
 Que deu toujours brilha d'un lum beluguejant.

Nostro vièlho ciutat, Narbouno,
 Dount lou tant bèl passat mensouno
 La grandou das Cesars a fait un serrament.
 Segur, i anirem, nombreuses,
 Per ame vous sarra lous nouses
 E festeja lou jour de vostre espeliment.

Unò liro bruzits dins l'aire;
 Coumoul d'estrambord, lou troubaire
 Canto : « Salut, Toulouso, ount la lengo flourits;
 « Muso de la grando Clemenço;
 « Mèstres en tout sabe; jouvenço,
 « Jouvenço a qui Pallas Tolosano sourits. »

O Toulouso, victimo santo,
 Montfort te daissèt pantaissant,
 Ensannousido, presque morto; e lous Cruzats
 Parius a d'orres loubatasses
 Escoutelèroun lous paurasses
 Aparant de soun cos tous drets esclapissats.

Ah ! toun sang gisclo joust l'espaso
 E sios qu'un mountairou de bras !
 Las Filhos d'Apolloun cantoun pas pus l'amour.
 Al mitan d'aquelos brandidos
 Cop-sec se calhoun, amudidos,
 Mentre que de doulou plouro lou troubadour.

Mes lèu s'airissèt la peirieiro;
 Uno femno, bèlo guerrieiro,
 Se levèt, venjativo; un calhau, en fiulant,
 Pourtant am' el dols e desaires,
 Boulinguet a travès lous aires
 E sul frount de Mountfort patèt en plen balan.

Es mort enfin l'orre chaplaire!
 Un soulel clar flambo dins l'aire
 Asoudant tas parets d'un lum de libertat;
 Toun cor es coumoul d'esperanço.
 Qu'un de tous filhs, ple de fisanço,
 Abrandèt tourna mai toun antico clartat?

Malgrat l'espantable malastre,
 Malgrat Folquet, lou marrit pastre,
 Ero pas reboundut nostre engèni lati.
 S'airissèt d'un nouvèl scop d'alo,
 E lèu dins vostro capitalo
 Beluguejèt coumo' n arquet de Sant-Marti.

Latis, siom d'uno fièro raço
 Qu'un malur jamais nou' sturrasso,
 E sus la Terro d'Oc an regrilhat toujours
 De mascles a l'amo arderouso,
 Ou de Narbouno, ou de Toulouso,
 Mèstres de touto meno ou requists troubadours,

Garouno, encaro sus tas rivos
 Tindoun las rimos agradivos
 Que lou Mèstres en Gai Sabe venion couli;
 Cantaboun la lengo mairalo,
 L'amour, la terro miechjournalo,
 E toun ecò redits lou noum de Goudouli.

E nous autris lous manteneires,
 En souveni de nostris reires.
 Per beure a vostro coupo anirem ame vam,
 E, parfumant alors la bouco
 Ame l' sang divenc de la souco,
 I pousarem la grando forço d' « En Avant! »

NOTE

SUR

DEUX " PIETA " DE LA RÉGION MINERVOISE DU DÉPARTEMENT DE L'AUDE

On ne saurait feuilleter les revues et les bulletins publiés par les Sociétés d'archéologie sans y rencontrer des descriptions de *Pieta*, d'origines diverses et de styles différents; c'est pour ajouter un paragraphe à cette série, que nous venons signaler deux de ces groupes de la mère de douleur et de son fils, qui existent dans les communes limitrophes de Caunes et de Laure, appartenant toutes deux au canton de Peyriac-Minervois, département de l'Aude, canton qui faisait partie jadis du diocèse de Narbonne. — Nous savons que, sous le nom de *Pieta*, on désigne le groupe formé par la mère du Christ, tenant sur ses genoux le corps exsangue de son fils descendu de la Croix.

Cette dévotion à la mère des douleurs eut son apogée vers l'époque de la Renaissance aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, et malgré la diversité et les formes du groupe, tous portent bien l'empreinte et le cachet caractéristique des sculptures de cet âge.

La plupart du temps, quoique nous en trouvions dans les églises, ce groupe était placé dans une chapelle rurale, ou même sculpté en relief sur des croix champêtres,

comme celles que nous rencontrons dans le voisinage de Cabrespine et à Castans, et qui portent la date de 1630.

Nombre de ces croix et de ces chapelles, qui existaient alors, ont disparu sans laisser d'autre trace que le témoignage de quelque vieux plan lotier, comme celui, daté de 1730, de la commune de Laure et qui se trouve aux archives départementales de l'Aude, et n'ont même laissé aucun souvenir dans la tradition. Le territoire de Laure possédait dix-sept de ces édifices religieux, soit chapelles champêtres, soit prieurés dépendant de domaines ou de monastères.

C'est dans une chapelle rurale s'élevant tout près du village de Laure, à côté du chemin se dirigeant vers Caudanes et Peyriac, que se trouvait le premier groupe que je vais essayer de décrire. Cette chapelle fut bénite le 25 avril 1658¹. Elle est désignée sous le vocable de N.-D. de Pitié sur la carte de Cassini, et sous celui de N.-D. de Pradel sur le plan lotier de Laure, daté 1735, où on la voit située près de l'ancien emplacement du jeu du mail².

De cette construction il ne reste plus que le souvenir, et nous ne pouvons rien savoir de l'importance de l'édifice, ni de son style. Elle fut démolie en 1805, soit parce qu'elle tombait en ruines, soit parce qu'elle gênait pour l'établissement de nouvelles voies de communication.

Ce fut alors qu'un marguillier, M. Saisset, recueillit le groupe de la *Pieta*, et lui donna asile dans sa demeure, où il resta oublié dans un coin jusqu'à ces temps derniers.

En janvier 1922, en allant à Laure voir M. Finestre, agent voyer cantonal honoraire, que rien de ce qui se rapporte aux sciences naturelles et à l'archéologie ne

1. Mahul, t. IV, p. 212.

2. Archives départementales de l'Aude, plan lotier de Laure 1735.

laisse indifférent, je fus conduit par celui-ci dans une vieille maison, toute délabrée, à la toiture à jour, où après avoir gravi un escalier en bois, aux marches branlantes et vermoulues, il me fit voir à la lueur fugitive d'une *attumette* dans le recoin d'une pièce sombre, le groupe en question.

M. Finestre et moi, devant ce débris archéologique si mal placé et menacé de destruction prochaine, décidâmes de faire les démarches nécessaires pour faire placer cette *Pieta* dans l'église de Laure, et c'est grâce à l'intervention de M. Finestre, qu'elle se trouve aujourd'hui à la place qui lui convient.

Ce groupe a été taillé dans un bloc de chêne, et mesure 0^m90 de haut sur 0^m45 de large. Sa couleur est noire¹ et les quelques taches blanchâtres dont il est maculé laisseraient supposer qu'il a été jadis peint, ou qu'il a souffert l'injure d'un affreux badigeon. La pièce par elle-même est assez mutilée et vermoulue, cependant son aspect étrange et tout son ensemble si différent des *Pieta* que l'on voit ordinairement, mérite bien qu'on la signale et que l'on en donne la description.

Le groupe repose sur une base brute sans trace de sculpture et grossièrement arrondie, faisant bloc avec lui. La Vierge assise tient sur ses genoux le corps de son fils, qui semble disproportionné avec elle, car en effet autant la madone se montre sous un aspect lourd et massif, autant le Christ paraît mince et fluet par rapport à celle qui le soutient.

Le corps du Sauveur est fort mutilé : la tête, les avant-bras et les pieds ont disparu, une partie de la cuisse droite manque et avait dû être rapportée, ainsi qu'en té-

1. C'est cette teinte sombre, qui a rendu ce groupe si difficile à photographier, et a fait que l'on n'a pu obtenir que la mauvaise épreuve ci-jointe.

moigne la présence de deux gros clous. Le corps divin est placé la tête reposant du côté droit de sa mère, le bras droit du Christ s'incline vers la terre, les jambes sont repliées et pendent vers le sol.

La statue de la *Mater dolorosa* est tout à fait massive : les draperies qui l'entourent sont traitées largement, à plis profonds, bien disposés. Un ample manteau descendant jusqu'aux pieds, recouvre les voiles et les vêtements et surmonte la tête en plusieurs replis ; deux bandes d'étoffes ou barbes, descendent de chaque côté du visage jusqu'à mi-hauteur de la guimpe, qui encadre complètement la figure, couvre le front, remonte jusqu'à la lèvre inférieure et se prolonge en décrivant plusieurs plis horizontaux jusqu'à mi-poitrine. Celle-ci est recouverte par une robe qui se drape au-dessous des genoux et disparaît de chaque côté sous l'étoffe de l'ample manteau. Le bout du pied nu de la Vierge apparaît à droite, dépassant le bas de la draperie.

La figure de la Madone est très réaliste. Elle ne donne pas l'impression d'une image de la Vierge, telle que les artistes la représentent habituellement, rajeunissant et donnant à la mère d'un fils de trente-trois ans, l'aspect idéal d'une jeune fille. Ici nous rencontrons un visage vieilli et auquel l'artiste n'a pas cherché l'idéalisation de cette beauté pure et céleste, que l'on trouve souvent à ces sortes de représentations. La Vierge de douleur a au contraire, ici, la figure très commune, les traits grossiers et empâtés, et l'expression est plutôt celle de la stupeur, que de la vraie et compatissante douleur. Ordinairement, la Vierge tenant son fils sur ses genoux, tient ses yeux fixés sur le corps du divin crucifié, et la tête inclinée vers lui, dans ce groupe au contraire, nous trouvons une tête droite, les yeux regardant en face, fixant le vide.

Cette *Pieta* diffère essentiellement de celles que nous

trouvons dans notre région et même dans celles environnantes. Viendrait-elle d'Espagne? le costume le laisserait supposer, ainsi que la pose, et cela n'a rien d'étonnant, cette contrée étant si voisine de la nôtre, et ce qui paraîtrait confirmer jusqu'à un certain point cette hypothèse, c'est que le costume de la Madone a beaucoup de ressemblance avec la *Mater dolorosa* de l'église de la Cité de Carcassonne, qui serait aussi d'origine espagnole, si nous nous en rapportons aux lignes suivantes que nous trouvons dans l'ouvrage de M. Rivals, *L'Âme des pierres*, sur la susdite cité de Carcassonne¹ : « Pourquoi ne pas admettre, en raison de sa coloration étrange, que dans cette église dépendant d'une ville qui fut administrée et gouvernée par une branche de la famille de Robert le Vieux, résidant à Barcelone, et plus tard par Trencavel, neveu du roi Pierre d'Aragon, cette Vierge Marie est une Vierge aragonaise, soit qu'elle ait été portée d'Aragon, soit qu'à la suite d'un vœu, ou pour commémorer quelque grand événement un maître sculpteur soit venu la créer dans la basilique de la Cité. » La seconde *Pieta* que nous allons décrire ici est d'un genre tout différent et répond bien à l'art français de la Renaissance.

A une centaine de mètres des habitations de Caunes-Minervois, sur la rive droite de l'Argent-double, à la bifurcation du chemin de Laure et de celui qui conduit au nouveau cimetière, se dresse un édicule de forme assez bizarre, comme on peut le voir par le plan ci-joint, qui porte le nom de chapelle du crucifix, mais qui auparavant, avant 1789, était appelée chapelle des Cinq plaies². On y accède par quatre marches en pierre. La partie qui sert de nef, ou plutôt de vestibule, se compose seulement

1. *Cité de Carcassonne, l'âme des pierres*, par Jules Rivals (ancien député). p. 87. Imprimerie Gabelle, 64, rue de la Gare, à Carcassonne.

2. *Livre royal des impositions de la communauté de Caunes en 1789*.

de deux murs en maçonnerie recouverts par un toit à deux rampants. Un lambrequin en bois régularise l'ensemble en dissimulant l'angle formé par la toiture.

Cette partie de l'édifice, qui s'évase vers l'entrée, puisqu'elle n'a que 4 mètres à la porte du sanctuaire et 5 m. 50 à la marche de sortie, paraît avoir été construite à une date bien postérieure au reste de ce qui constitue l'abside.

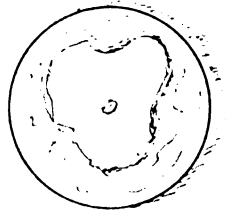
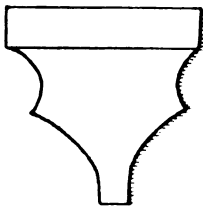
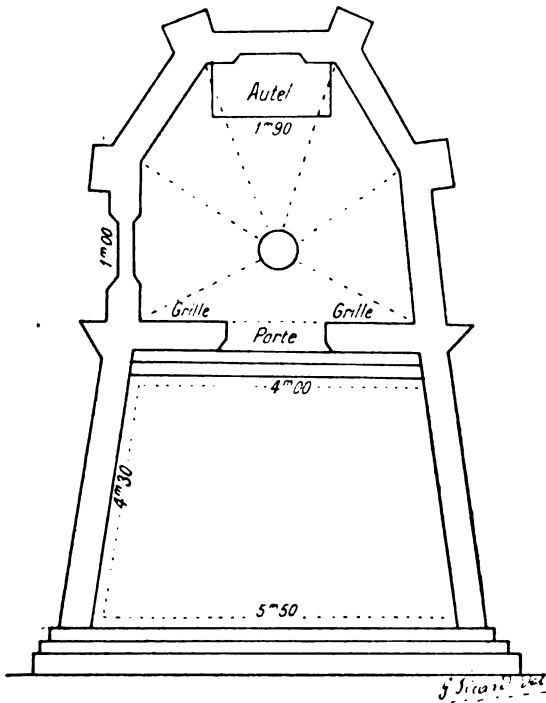
Deux banquettes de pierre, destinées à servir de sièges, règnent des deux côtés des parois intérieures de cette espèce de porche. A droite se voit un petit bénitier en pierre de forme hexagonale, adhérent à l'angle du mur, à droite de la grille.

Deux murs d'appui soutiennent cette grille en bois, et ne laissent qu'un passage réduit pour pénétrer dans le sanctuaire : les bases et les contours de l'arceau sont ornés de moulures et de sculptures rappelant celles qui caractérisent les époques des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles.

Le chevet de l'édicule est de forme pentagonale. A chaque angle un contrefort extérieur avec larmier, sert d'appui et contrebutte la poussée des ogives. Les arêtes de celles-ci prennent naissance sur des culs-de-lampe, placés à chaque angle intérieur, et vont se réunir à la clef de voûte.

Deux seulement de ces culs-de-lampe sont ornés de sculptures, l'une d'une tête d'ange toute fruste, la seconde d'une rosace, les autres sont simplement moulurées. La clef de voûte ronde et abîmée par un piton, qui soutient la chaîne d'une lampe, porte un écusson que rend indéchiffrable un affreux badigeon, pareil à celui qui détériore tout l'intérieur de la chapelle.

La longueur totale de l'édicule est de 8 m. 70. Comme je l'ai dit plus haut, une porte grillée, ainsi qu'une grille en bois, placée de chaque côté sur des murs d'appui, séparent le vestibule du sanctuaire. Un arc brisé, for-



Plan de la Chapelle.

mant doubleau, surmonte cette barrière. Un moulurage composé de cannelures, portant une base agrémentée d'une petite croix en relief lui sert d'ornementation. Les arêtes des ogives, très élancées, sont aussi moulurées, avec bandeau et scoties, se terminant par un listel.

Il faut gravir trois marches pour franchir la porte et deux encore pour arriver à l'autel.

Celui-ci est de forme carrée sans aucun style, et formé de plaques de marbre du pays, dit du Languedoc ou incarnat : le tout petit rétable destiné à supporter les cierges rituels est en bois peint, simulant le marbre.

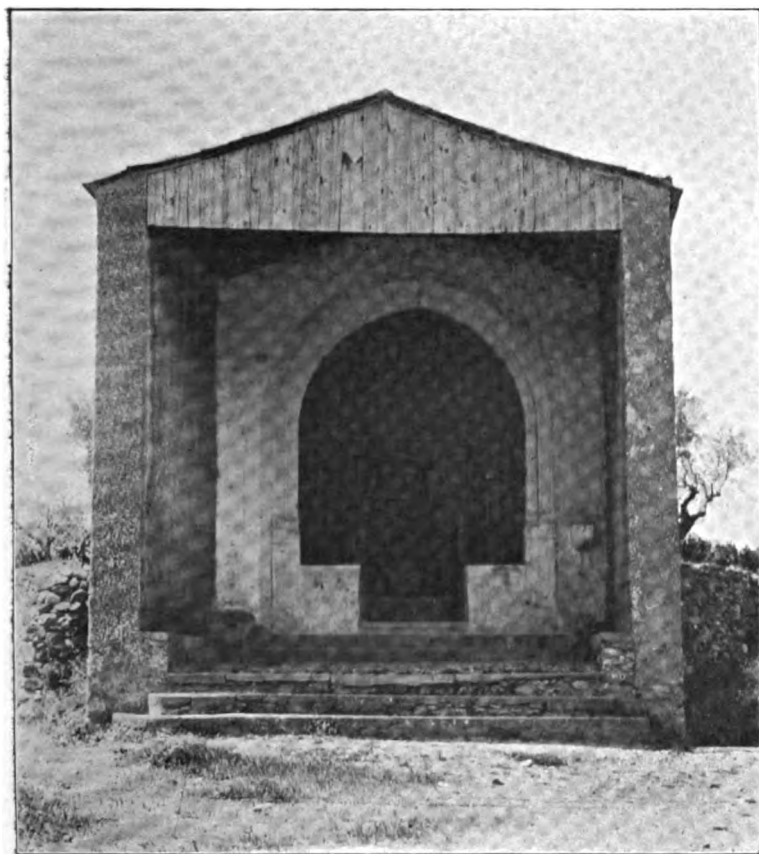
Une niche ou plutôt une excavation rectangulaire à fond plat et surmontée d'un cintre très surbaissé, et sans aucune ornementation, se trouve prise dans la maçonnerie au-dessus de l'autel et renferme le groupe dont nous parlons ci-dessous.

Le côté est du sanctuaire était jadis éclairé par une élégante fenêtre ogivale, à meneau et à arc trilobé, que nous voyons murée aujourd'hui¹. Donc l'édifice était clos puisqu'il fallait une fenêtre pour l'ajourer.

Ce n'est que lorsque l'on a détruit une partie de l'édicule et que l'on a seulement laissé subsister le sanctuaire, que l'on a muré cette ouverture devenue inutile. Celle-ci est en pierre blanche, provenant du calcaire lacustre montien, qui a servi à bâtir bien des vieilles constructions, que l'on peut remarquer à Caunes, notamment les anciens remparts et l'église.

L'aspect de cette fenêtre semble la faire remonter à la fin du xiv^e siècle ou au commencement du xv^e. Elle seule, ainsi que les ogives et les culs-de-lampe, pourrait bien dater l'édifice, car rien encore n'a pu être trouvé dans des documents écrits qui puissent nous fixer sur les origines de cette chapelle rurale : ce qui s'explique par la pauvreté des archives communales et par l'absence de celles de l'abbaye de Caunes qui furent brûlées lors de la tourmente révolutionnaire.

1. Dimensions de la fenêtre : 1 m. × 2 m. entre le meneau, 0 m. 30. arc supérieur, 0 m. 28.



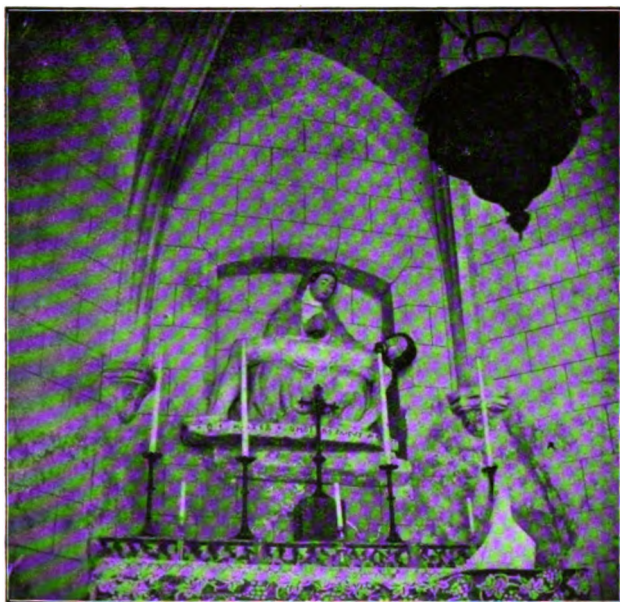
Chapelle du crucifix à Caunes-Minervois (état actuel).



Picta de la chapelle du crucifix à Caunes-Minervois.



••



Intérieur de l'abside de la chapelle du crucifix
à Caunes-Minervois.





Fenêtre gothique de la chapelle du crucifix
à Caunes-Minervois.



Pieta de l'église de Laure.



Pieta de la basilique Saint-Nazaire
à la Cité de Carcassonne.



Mais tout porte à croire que le groupe de la chapelle du Crucifix a dû être transporté postérieurement dans cet endroit, et qu'il a dû exister autrefois dans un autre édifice religieux, peut-être dans l'ancienne église de Caunes, Saint-Genest, dont il n'existe plus trace, et qu'il fut transporté, lors de sa démolition, dans cette chapelle rurale, pour remplacer quelque statue ou groupe en bois vermoulu.

Son ensemble est évidemment trop grand pour la place qu'il occupe, tel qu'en témoigne la figure ci-jointe. Tous les caractères du sanctuaire, sa fenêtre, ses voûtes d'arête, sa forme pentagonale, ses contreforts sont caractéristiques de l'époque ogivale des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, tandis qu'au contraire le groupe présente dans son ensemble tout le caractère du style et des conventions du ^{xvii}^e. Dans ce groupe, taillé dans un bloc de pierre blanche, nous voyons la Vierge revêtue du costume religieux des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Un grand voile retombant sur des vêtements unis, une guimpe rigide encadrant la tête et la poitrine, tout en laissant apercevoir sur le front une chevelure disposée en bandeaux.

Les mains sont jointes, la figure exprime une douleur résignée. Sur les genoux de sa mère largement écartés, repose le corps exsangue du Christ. Les bras, les mains de celui-ci retombent vers le sol, les jambes sont repliées, mais la tête se redresse sans aucun appui et a tout à fait la pose contraire qui conviendrait à un être inanimé. Elle a l'air de s'appuyer sur le rebord ouest de la niche. Aurait-on fait la statue pour cet espace réduit et compromis ainsi la pose naturelle? Nous ne le croyons pas, puisque la base du groupe portant l'inscription est aussi plus longue que l'excavation.

Il semble donc bien que le groupe ait été transporté d'un autre lieu dans l'endroit où nous le voyons aujourd'hui.

d'hui. La jambe gauche du Christ qui se trouve du côté extérieur est disproportionnée et en bois, avec des trous de vers, qui étaient très apparents, mais qui sont actuellement masqués par l'affreux ripolinage dont on a récemment enduit le groupe. Ce remplacement de la pierre par du bois confirme encore l'hypothèse de la translation du groupe, celle d'un accident arrivé pendant l'opération et le remplacement de la pierre par du bois plus facile à travailler.

Il est évident que les restes de la chapelle de style gothique ne s'accordent pas du tout avec le style beaucoup plus récent et plus massif de la *Mater dolorosa* de date bien plus récente. Le socle portant une inscription, qui certainement appartient à l'époque de la Renaissance, débordant sur la partie gauche de l'encadrement, en est la preuve. Cette légende est ainsi gravée :

O MATER DHLOROSA IVSA SRVSCE

Cet édicule remarquable, surtout par le style de son abside, est la propriété de la commune de Caunes. On vient y chanter le *Stabat* chaque année le vendredi saint. Il est sans aucun subside et sa toiture menace ruine. Il serait à désirer qu'il soit bientôt classé comme monument historique afin d'éviter sa prochaine disparition.

Rivière, août 1926.

Germain SICARD,

Correspondant de la Commission
des monuments historiques.

Le vœu exprimé ci-dessus vient d'être exaucé, puisque la chapelle du Crucifix a été admise au classement en mai dernier. G. S.

UNE INSPECTION DES HOPITAUX ET DES PRISONS DE NARBONNE EN 1785

(D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS)

AVANT-PROPOS

La liasse F. 15-226 des Archives nationales contient divers documents concernant les hôpitaux de province, parmi lesquels nous avons trouvé un petit dossier relatif à une inspection effectuée à Narbonne en août 1785 par Jean Colombier. Ce dossier, qui porte un titre vague et inexact : « Revenus, recettes et dépenses, plus un recueil des actes concernant l'Hôpital-Général de la ville en 1679 », renferme quelques feuillets fort intéressants; ce sont : 1° un rapport de Colombier; 2° trois plans¹ accompagnés de légendes explicatives et de notes, concernant l'Hôtel-Dieu, l'Hôpital-Général et la Prison; 3° une réponse des administrateurs des hospices².

Ces papiers fixant un détail de l'histoire des vieux édi-

1. Ces plans sont de simples croquis tracés à main levée; ils ont probablement été pris sur les lieux. Nous en donnons une reproduction aussi exacte que possible.

2. Dans le même dossier nous trouvons une réclamation non datée pour que « le sieur Labrouce, professeur royal en chirurgie pour la partie des accouchements », qui a été dépossédé de la chaire créée à son intention, au profit d'un « médecin qui n'avoit jamais accouché personne », soit mis à la place qui lui revient de droit, ou indemnisé.

fices de la ville, nous avons pensé qu'il serait utile de les faire connaître; heureux si nous pouvons, en apportant notre faible contribution à leurs travaux, rendre quelques services aux historiens du passé de l'antique ville de Narbonne.

L'INSPECTION DU MOIS D'AOUT 1785

Le 25 août 1785, Jean Colombier, inspecteur général des hôpitaux et prisons du royaume, arrivait à Narbonne avec mission de visiter la prison et les deux hôpitaux de la ville, de rédiger un rapport et de proposer les réformes qui lui paraîtraient utiles. Mais avant d'aller plus loin, disons rapidement ce qu'était Jean Colombier, et pour quel motif il venait à Narbonne.

En 1780, sous le ministère Necker, le Gouvernement, en présence du manque d'hygiène ou de la mauvaise administration que présentaient certains établissements charitables de province, poussé aussi par cet esprit de centralisation qui se faisait de plus en plus sentir, décida de s'occuper de tous les établissements hospitaliers du royaume. « Un commissaire général fut chargé de répandre par toute la France et d'étendre uniformément dans tous les établissements de malades les bienfaits de plusieurs découvertes qui depuis quelque temps avaient donné les moyens de procurer la salubrité, le meilleur et le plus prompt des curatifs¹. » Pour remplir cette fonction importante, qui réclamait des qualités particulières, puisqu'il fallait porter la lumière presque dans les plus petits détails de toutes les maisons de secours, pour

1. Clavareau, *Mémoires sur les hôpitaux civils de Paris*. Paris, Prau, an XIII.

rechercher les abus de toute espèce et tâcher de les améliorer, le pouvoir central désigna Jean Colombier.

Jean Colombier¹, né à Toul le 3 décembre 1736, était fils d'un chirurgien-major. De bonne heure, il quitta sa ville natale et promena sa vie scolaire dans les villes les plus diverses où il s'adonna uniquement à l'étude de la médecine. Ses études terminées, et après un essai malheureux de clientèle à l'abonnement, il s'engagea dans la voie où il devait rapidement devenir célèbre, l'étude de l'hygiène publique, et fit paraître de 1765 à 1785 de nombreux ouvrages presque tous consacrés à cette matière.

Bien vite distingué par le pouvoir central, il fut chargé de plusieurs travaux importants et devint le collaborateur de trois ministres de la Guerre, pour la mise en train de réformes sanitaires dans l'armée; mais bientôt, il quitta ce domaine un peu restreint pour le champ à peine défriché de l'hygiène publique.

A l'époque où le Pouvoir royal, épris de centralisation, cherchait à imposer sa tutelle aux administrations charitables de Paris et de la province, c'est à lui qu'échut la mission délicate de se faire le mandataire de ces prétentions, de ménager les susceptibilités particularistes, d'imposer les mesures urgentes, de préparer les réformes nécessaires².

Après plusieurs voyages à Lyon, en Normandie et en Picardie, dès le début de 1785, il gagna l'Auvergne par Clermont-Ferrand et passa de là en Languedoc. Nous le trouvons au mois d'août à Castelnaudary, puis à Carcassonne où le 25 du même mois il inspecte les prisons et les hôpitaux. Le même jour, il arrive à Narbonne et

1. Cf. Gallot-Lavallée. *Un hygiéniste au XVIII^e siècle*. Thèse pour le doctorat en médecine. Paris, Jouve, 1913.

2. Gallot-Lavallée, *op. cit.*, pp. 97-98.

visite l'Hôtel-Dieu. Le lendemain 26 août, il se rend à l'Hôpital-Général et à la prison.

Dans les deux hôpitaux, il est frappé par l'esprit d'ordre et d'économie qui règne en toutes choses; le seul reproche qu'il puisse adresser, concerne les visites médicales qui lui paraissent bien irrégulières; par contre, il constate que la prison de Narbonne, comme celle de Carcassonne, est dans un état de saleté repoussante. Tous ces faits, il les notera soigneusement dans son rapport en indiquant les remèdes qu'il juge nécessaires. Nous n'avons donc qu'à transcrire textuellement ces rapports. Rédigés par Colombier dès sa rentrée à Paris, leur lecture nous donnera, mieux qu'une simple analyse, la physionomie exacte des trois établissements visités par l'inspecteur.

« G^{te} de Montpellier.

« Hôpitaux réunis de Narbonne.

« 9^{bre} 1785.

« Il y a deux hôpitaux à Narbonne, l'un sous le nom
« d'hôtel-Dieu pour les malades, l'autre sous celui d'hô-
« pital général pour les pauvres vieillards et infirmes
« des deux sexes, les orphelins et les bâtards.

« Ces deux maisons sont régies par la même administra-
« tion composée : 1^o de recteurs nés, savoir M. l'Archevêque
« président et en son absence un de ses grands vicaires;
« le viguier et en son absence un des officiers de justice,
« un des prévôts de..... des chapitres, et le consulat.

« 2^o de recteurs électifs à vie, savoir trois gentils hom-
« mes, trois avocats, trois bourgeois, et quatre négo-
« cians.

« HÔTEL DIEU.

« Cette maison dont le plan est ci-joint est desservie
« par huit sœurs de charité qui ont chacune 60 l par an

« pour le vestiaire, huit domestiques dont quatre filles
« et quatre hommes y compris le portier.

« Il y a un aumônier dont les honoraires sont de 400 l
« et deux chapelains fondés, dont l'un a 250 l et l'autre 60 l par an, deux médecins à 100 l chacun et un
« chirurgien qui a 100 l de traitement et 100 l de gratification.

« L'hôpital contient 7 salles 4 pour hommes et 3 pour
« femmes, il y a 60 lits dans les salles des hommes et
« 35 dans celles des femmes. 15 lits pour les incurables
« sont compris dans le nombre ci-dessus.

« Le 25 aoust dernier il y avoit 120 malades incurables
« dont 101 au pain et 19 au bouillon.

« On ne.... dans cette maison qu'une visite régulière
« de la part des officiers de santé, et un inventaire annuel
« de la lingerie et de la pharmacie. Car pour ce qui
« concerne les consommations elles sont faites avec autant de règle que d'économie et on en voit un exemple
« dans l'état ci joint.

« HÔPITAL GÉNÉRAL.

« Cette maison dont le plan est ci joint renferme 212
« pauvres savoir 116 femmes ou filles et 96 hommes.
« Elle est construite très régulièrement et sur des principes de salubrité. Son institution est de 1678 par
« lettres patentes, elle est desservie par 7 sœurs de Charité
« à chacune des quelles on donne 100 l pour vestiaire.

« Il y a un aumônier dont les honoraires sont de 400 l,
« un portier et quelques domestiques pris parmi les
« pauvres.

« On y reçoit les infirmes à tout âge, les vieux à 80 ans,
« les enfans et les orphelins de préférence à 7 ans.

« Les bâtarde ne sont admis que par abonnement, sa-

« voir ceux du domaine du roi pour 200 l une fois
« payées, ceux des particuliers pour 250 l on les laisse à
« la campagne jusqu'à 7 ans, et ils reviennent ensuite à
« la maison.

« Les filles et les garçons sont renvoyés à 14 ans à
« leurs parens mais on garde les orphelins, jusqu'à ce
« qu'ils soient placés.

« On donne du pain à discrétion, du vin aux vieux
« et aux travailleurs. La pitance est composée de viande
« deux fois par semaine, les autres jours on donne des
« légumes et du poisson.

« Cet hôpital est admirablement tenu. Les pauvres sont
« presque tous couchés seuls : il y a 171 lits. Il règne
« une grande salubrité dans les dortoirs.

« La maison est située sur le bord de la rivière, en bon
« air. Les pauvres travaillent à la laine et à une manu-
« facture de bonnets.

« Recettes.

« de l'année 1784 50.210 l., 7 s., 8 d.

« dépense 49.279 l., 4 s., 8 d.

« excédent de recettes. 931 l., 3 s.

OBSERVATIONS.

- « On peut¹ par la note ci jointe des consommations
« qu'il y a beaucoup d'ordre et d'économie dans la dé-
« pense de l'hôpital général comme dans celle de l'hôtel
« Dieu. On ne peut rien ajouter ni retrancher aux usages
« et aux services de l'hôpital général, mais on pense qu'il
« seroit à propos de faire établir à l'hôtel Dieu des visites
« régulières de la part des officiers de santé, et des cahiers

1. Voir, a sans doute été oublié.

« de visite sur lesquels ils écriraient le régime de chaque
« malade. Il faudroit aussi qu'on y fit et à l'hôpital général
« des inventaires de linges et de pharmacie tous les ans.

« Monsieur de la Millière jugera peut-être à propos de
« communiquer ce rapport à M. l'intendant de Montpel-
« lier en le priant de faire exécuter ce qui vient d'être
« proposé.

« Paris le 14 9^{bre} 1785.

« G^{té} de Montpellier

« Prison de Narbonne

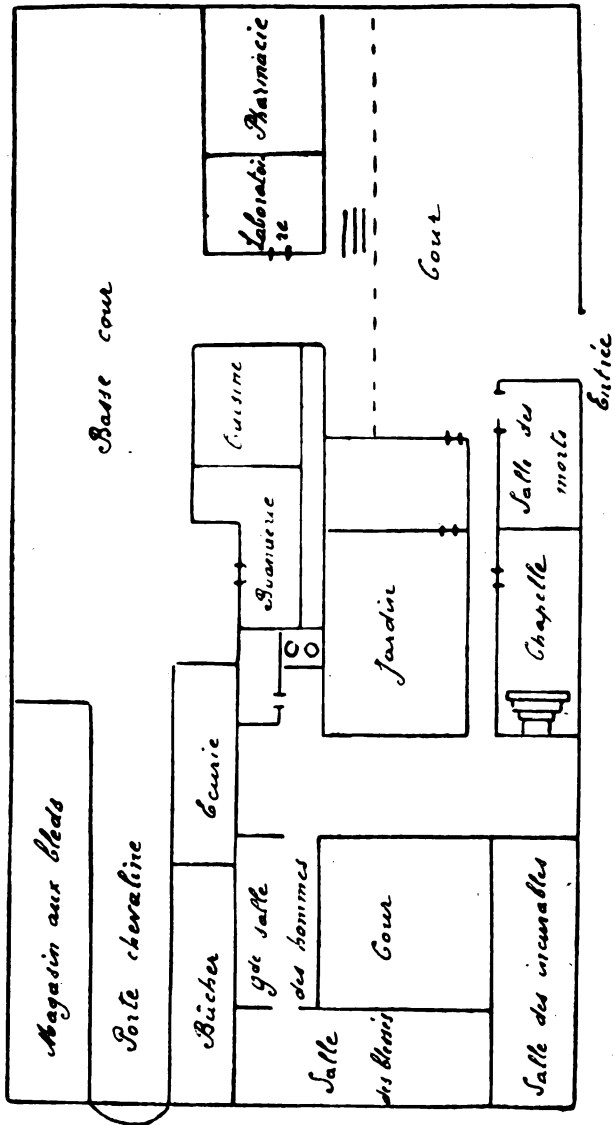
« 9^{bre} 1785.

« Les prisons de Narbonne sont fort petites, mais il y
« a peu de prisonniers. Le plan ci joint en indique les
« distributions, on n'a trouvé qu'un cachot souterrain
« qu'il faudroit détruire, et une pièce au premier étage
« où les latrines portent une infection abominable. Une
« cloison pratiquée dans cette pièce suffiroit pour en dé-
« truire l'insalubrité.

« Si Monsieur de la Millière pense que ces deux objets
« soient dans le cas d'être rectifiés, il jugera sans doute à
« propos d'en écrire à M. l'intendant du Languedoc.

« Paris le 14 9^{bre} 1785.

Voici maintenant les plans de ces édifices avec les légendes qui les accompagnent. En marge de ces plans, on trouve souvent, écrits sans aucun ordre, des renseignements intéressants sur les revenus, les dépenses, l'organisation, etc. L'aspect particulier de ces feuilles nous fait penser que ce sont les notes de Colombier prises sur les lieux, pendant l'inspection. Ont-elles été transmises ainsi au ministre, sans avoir été mises au net, ou bien en existait-il une copie qui a disparu? Nous l'ignorons.



Plan de l'Hôtel-Dieu de Narbonne.

HÔTEL-DIEU¹

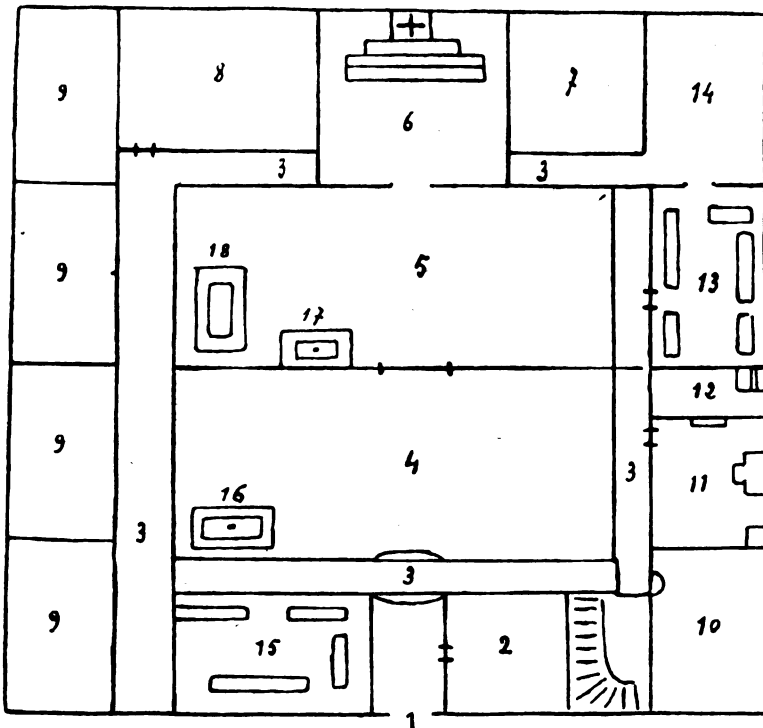
« Au-dessus du laboratoire et de la pharmacie sont
« deux salles de femmes, l'une pour les incurables et
« l'autre pour les malades. Il y [en] a une 3^me au dessus
« de la cuisine et de la buanderie.

« La lingerie..... au dessus de l'écurie et du bûcher.

« Point de régime, point de cahier de visite

« Point d'inventaire de lingerie et vestes. »

HÔPITAL-GENÉRAL



Plan de l'Hôpital-Général de Narbonne.

1. Le plan de l'Hôtel-Dieu porte la date du 25 août 1785. Le plan de l'Hôpital-Général n'est pas daté. Le plan de la prison porte la mention « inspection du 26 Aoust 1785 ».

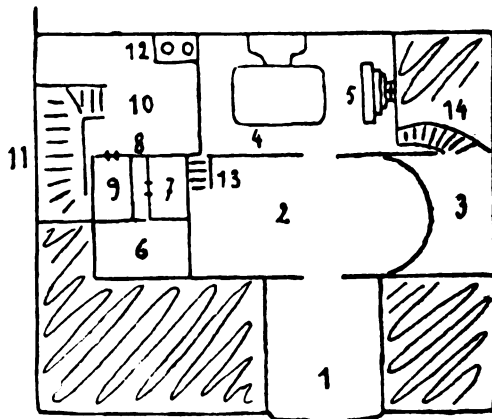
« 1 — Entrée; 2 — Loge du portier; 3 — Galeries;
« 4 — Cour des hommes; 5 — Cour des femmes; 6 — Cha-
« pelle; 7 -- Tribune des femmes; 8 — Tribune des hom-
« mes; 9 — Magasin des grains; 10 — Sallon des sœurs;
« 11 — Cuisine; — 12 — Réfectoire des sœurs; 13 — Ré-
« fectoire des filles; 14 — Buanderie; 15 — Réfectoire
« des hommes; 16 — Réservoir d'eau; 17 — Fontaine;
« 18 — Lavoir.

« Au dessus du N° 15, ouvroir des hommes — Au dessus
« du N° 2, salle de bureau. — Au dessus des N° 10 et 11,
« ouvroir des femmes. — Au dessus des N° 13 et 14, dor-
« toir des sœurs. — Au dessus du N° 9, magasin de laine.

« Au second étage et 3^me sont les dortoirs des
« hommes et des filles. Il y a un moulin à foulon.

« Le revenu des grains en nature est de 700 septiers
« dont 500 d'une ferme et 200 d'aumônes, tant de
« M. l'Archevêque que du chapitre. »

PRISON



Plan de la Prison de Narbonne.

1 Cette note paraît concerner les deux hôpitaux.

« 1 — Porte d'entrée; 2 — 2^me porte et cour; 3 — Hangard; 4 — Audience de la Viguerie; 5 — Chapelle; 6 —
« Chambre des soldats et des faux sauniers; 7 — Cachot noir; 8 — Passage; 9 — Cachot noir; 10 — Petite cour;
« 11 — Escalier qui conduit à un grand cachot souterrain; — 12 — Latrines; 13 — Escalier qui conduit chez
« le concierge et les civils; 14 — Escalier qui conduit à la chambre d'interrogation.

« Au dessus des N^{os} 6, 7 et 9 au 1^{er} étage et entre le premier et le second est le logement du concierge, au second sur les mêmes numéros sont deux chambres de civils et sur l'auditoire est la chambre pour les femmes, qui est d'une puanteur affreuse à raison des latrines qui sont au bout. On pourroit séparer ces dernières par une cloison, et ouvrir une croisée dans la chambre des femmes sur la rue.

« Geolier point de gages, 2 s., 6 d. par prisonnier civil, 1 s. pour la paille, 15 pour l'entrée et 15 s. pour la sortie des civils. 12 s. pour l'entrée des soldats et autant pour la sortie. Point d'infirmes, point de divisions pour les sexes, secours de la miséricorde en soupe bouillies et remèdes. »

Le rapport concernant les hôpitaux fut communiqué aux administrateurs, et ceux-ci s'étant assemblés le 9 décembre 1785, décidèrent de se soumettre aux avis de l'inspecteur et d'exécuter les réformes qu'il réclamait.

Une lettre de l'Intendant de Montpellier, datée du 22 décembre 1785 et adressée à M. le Contrôleur, nous annonce cette décision. Cette lettre est accompagnée d'une copie de la délibération du bureau de l'hôpital.

« *Extrait du registre des délibérations extérieures du bureau*
« *d'administration de l'hôpital de Narbonne.*

« Du vendredy neuvième décembre 1785 le bureau de
« la direction de l'hôpital général de Narbonne assemblé
« à la charité, président M. Martin chanoine théologal
« de l'Église primatiale dudit Narbonne, vicaire Gal de
« Mgr l'Archevêque et primat de la dite ville; assistans
« MM. Dauderie de Lastours, Lasserre, Domergue, Léonard, Castan, Trémolière, de Gléon de Durban, Avrial
« et Dexea administrateurs.

« M. L'assere (*sic*) a dit qu'il est chargé de communi-
« quer au Bureau l'extrait que M. Debarthés subdélégué
« de M. L'intendant lui a remis, du rapport que M. Colom-
« bier inspecteur g^{al} des hôpitaux a fait au mi-
« nistre de sa visite à l'hôtel-Dieu et à l'hôpital g^{al}
« de cette ville dans le mois d'août dernier; que M. L'in-
« tendant en adressant ce rapport à M. son subdélégué
« l'a chargé d'en donner connoissance à MM. les admi-
« nistrateurs de ces maisons pour qu'ils délibèrent sur
« les changemens proposés par cet inspecteur, et de lui
« envoyer une copie de leur délibération; qu'il prie le
« bureau d'entendre la lecture de ce rapport; qu'il y verra
« sans doute avec satisfaction, l'approbation que M. l'ins-
« pecteur donne à l'administration de ces deux maisons,
« et qu'une partie de ce qu'il propose a été déjà reconnu
« utile et nécessaire et s'exécute depuis quelques années.
« Sur quoy lecture faite de l'extrait du dit rapport, le
« bureau en témoignant sa reconnoissance à M. Colom-
« bier des moyens qu'il propose pour un plus grand bien
« des services et de l'administration de l'hôtel-Dieu et de
« l'hôpital général de cette ville, et reconnoissant qu'ils
« sont très utiles et avantageux, a délibéré conformément
« à son avis que MM. les officiers de santé continueront à

« faire deux visites régulières par jour à l'hôtel-Dieu
« comme ils ont été chargés de le faire et qu'ils le font
« depuis l'année 1757 que leurs honoraires ont été por-
« tés de 90 l. à 100 l. à raison de cette seconde visite.
« Qu'au lieu du simple cahier qui se tient des visites, il
« sera établi à l'avenir un registre sur lequel l'on écrira
« non seulement les ordonnances du médecin, mais en-
« core le régime de chaque malade, qu'on continuera à
« faire tous les ans, tant dans l'hôtel-Dieu que dans l'hô-
« pital général un inventaire du linge, et qu'il sera fait
« également tous les ans dans l'hôtel-Dieu un inventaire
« de la pharmacie qu'on n'étoit dans l'usage de faire, ne
« pouvant pas en être fait, dans l'hôpital général attendu
« qu'il n'y a point de pharmacie dans cette maison, et
« qu'il a toujours paru utile d'y en établir une parce que
« dès que quelqu'un de cette maison tombe malade, il
« est transporté à l'hôtel-Dieu où il est soigné et que dans
« le cas où il seroit¹ hors d'état d'y être transporté on
« prendroit à la pharmacie de l'hôtel-Dieu les remèdes
« qui lui seroient nécessaires, et qu'enfin il sera remis
« un extrait de la présente délibération à M. Darthez
« pour qu'il puisse l'envoyer à M. l'intendant ainsi qu'il
« l'a chargé de le faire. Signés Martin V. G^{al} Dauderie de
« Lastours, Lassere, Domergue, Léonard, Castan, Tremo-
« lière, de Gléon de Durban, Avrial, Dexea.

« Collationné sur l'original par nous secrétaire et gref-
« fier dudit bureau d'administration soussigné. »

(Illisible).

Les réformes proposées aux administrateurs des hôpi-
taux de Narbonne furent-elles accomplies ? C'est proba-

1. Le copiste a répété deux fois : « dans le cas où il seroit ».

ble, car elles étaient de peu d'importance. Quant à la Prison, il est presque certain qu'elle resta comme elle était jusqu'à la Révolution.

Les résultats de cette inspection furent peut-être peu importants, c'était un premier essai, et ce n'est que plus tard, après les temps troublés de la Révolution, que les inspecteurs modernes devaient vraiment faire œuvre utile. Quoi qu'il en soit, nous croyons que ce fait nouveau, la création d'un service d'inspection, devait être signalé, car il marquait une nouvelle étape dans la transformation qui s'opérait progressivement à cette époque et qui, comme l'a si bien noté M. G. Cros-Mayrevieille¹, devait nous conduire à l'organisation actuelle des Établissements charitables.

Docteur Ch. BOYER.

1. Cf. G. Cros-Mayrevieille, *L'Assistance publique à Narbonne au XVIII^e siècle*, dans *Bull. de la Comm. arch. de Narb.*, 1904, 2^e semestre, p. 273 et seq.

L'ORAISON NARBONNAISE DE SAINTE MARGUERITE

POUR LES FEMMES EN COUCHES

Dans un livre imprimé à Narbonne en 1770 intitulé :
*L'Office de la Vierge Marie suivant la réformation du
S. Concile de Trente*, j'ai trouvé l'oraison de sainte Mar-
guerite que je transcris ci-dessous :

*Oraison pour invoquer sainte Marguerite lorsqu'une femme
est en travail d'enfant.*

Illustre sainte Marguerite
Dont les vertus et le mérite
Vous ont procuré dans les cieux
Un trône des plus glorieux ;
Qui dès votre plus tendre enfance
Consacrâtes votre innocence
A l'Époux de la chasteté,
Au Dieu de toute pureté,
Qui dans le cours de votre vie
De mille merveilles remplit,
Sous votre pied victorieux
Foulant un dragon furieux
Sûtes faire expirer sa rage ;
Qui souffrites avec courage
Les supplices et les fureurs
De vos cruels persécuteurs ;

Qui, pour prix de votre victoire,
Régnez au séjour de la gloire,
Goûtant les délices des Cieux
Avec les Esprits bienheureux,
J'implore, ô Vierge triomphante,
Votre protection puissante,
Vos mérites, votre crédit,
Auprès du Sauveur Jésus-Christ.
Ce divin Sauveur vous accorde
Dans sa grande miséricorde,
Tout ce que vous lui demandez
Pour les mortels infortunés.
Voyez l'état où je soupire !
Obtenez-moi, Vierge et Martyre,
Que le Seigneur, par ses faveurs,
Me soulage dans mes douleurs,
Qu'il me conserve et me conforte,
Avec le fruit que mon sein porte,
Pour qu'il naisse au jour destiné,
Et qu'aussitôt qu'il sera né,
Grâces à sa bonté suprême
Il reçoive le saint Baptême,
Qu'il vive dans la sainteté
Dans le temps et l'éternité.

Au premier abord, il paraît bizarre que l'usage se soit établi d'invoquer une vierge dans les accouchements, car rien dans la vie de sainte Marguerite n'explique cette anomalie.

Sainte Marguerite naquit à Antioche dans le courant du ⁱⁱⁱe siècle ; elle était fille d'Hédisius, grand prêtre de Jupiter. Son père la chassa de la maison après qu'elle se fut convertie au christianisme. Elle se retira à la campagne chez sa nourrice. Elle fut rencontrée un jour par le préfet romain, Olibrius, qui en devint amoureux ; ne pouvant arriver à séduire la vierge, Olibrius se

vengea en la faisant arrêter comme chrétienne et lui fit subir toutes sortes de tourments; finalement, il la fit décapiter.

L'explication doit être cherchée dans un passage de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Au moment de mourir, sainte Marguerite adressa à Dieu cette prière : « Ayez pitié, je vous en supplie, de ceux qui auront recours à moi et qui m'invoqueront dans leurs besoins et secourez avec clémence les femmes en couches qui s'adresseront à moi. » Et une voix vint du ciel disant que ses prières étaient exaucées.

Voici ce qu'ajoute l'auteur de la *Vie de sainte Marguerite* et qui précède l'oraison citée plus haut : « A cette prière la terre trembla et l'on vit un grand nombre de ceux qui étaient présents tomber par terre tous effrayés; le bourreau même fut étonné et tomba; et Notre-Seigneur, environné de ses anges, apparut à sainte Marguerite, lui dit qu'il avait entendu sa prière et accordé tout ce qu'elle lui avait demandé. »

La *Vie de sainte Marguerite* a toujours été un livre très populaire et beaucoup d'auteurs ont fait allusion au pouvoir exceptionnel de la sainte. Rabelais, à l'occasion de l'accouchement de Gargamelle fait dire à cette dernière, répondant à son mari Grandgousier, qui vient de lui citer un passage de saint Jean l'Évangéliste :

« Ha, vous dictes bien et aime beaucoup mieulx ouïr tels propos de l'évangile et mieulx m'en trouve que de ouïr la vie de sainte Marguerite ou quelque autre capharderie. » L. I. C. VI.

Dans le Prologue du livre II il revient sur ce sujet :

« En cas qu'ilz n'eussent senty allègement manifeste... ny plus ny moins que les femmes estans en mal d'enfant, quand on leur ligt la vie de sainte Marguerite. »

Voici encore une épigramme de Mellin de Saint-Gelais, ayant trait à notre sainte :

Anne, sentant au ventre une tranchée...
Lors sur un lit, le jarret estendu
Entre les bras d'une qui luy récite
La passion de sainte Marguerite...

On ne se contentait pas de lire la *Vie de sainte Marguerite* aux femmes en travail, on leur appliquait le livre sur la poitrine, comme en témoignent les vers du *Miroir de Notre Dame* :

Tenez : mettez sur vostre pis
La vie qui cy est escrite ;
Elle est de sainte Marguerite,
Si serés tantost délivrée.

On avait encore recours à la ceinture de la sainte. Voici une note que donnent Esmangart et Johanneau, dans leur édition des *Œuvres de Rabelais* :

« Cette ceinture qui avait cette vertu miraculeuse, était une des reliques et un des objets curieux conservés dans l'église de Saint-Germain-des-Prés et en vingt autres églises ou chapelles. Le prêtre en ceignait les femmes grosses, pendant qu'il leur disait des évangiles. L'abbé Thiers, curé de Vibraye, qui était presque un philosophe, malgré sa robe, en a parlé en vrai incrédule, dans son *Traité des superstitions*. »

L'incrédulité attirait les plus graves conséquences, si on en croit le titre d'un livre cité par L. Sainéan : *Miracle arrivé dans la ville de Genève en cette année 1609, d'une femme qui a fait un veau, à cause du mépris de Dieu et de madame sainte Marguerite*.

D'après l'enquête à laquelle je me suis livré, le crédit

de sainte Marguerite a bien diminué dans le Narbonnais ; beaucoup de monde ignore le pouvoir miraculeux de la sainte. Il serait intéressant de savoir s'il en est de même dans d'autres régions, ou si sainte Marguerite est encore régulièrement invoquée par les femmes en mal d'enfant.

Le docteur Touzet ¹, de Toulouse, montre que Paris et l'Ile-de-France ont connu le culte de sainte Marguerite et il cite comme preuve un passage de *la Rôtisserie de la Reine Pédauque* « dans lequel le délicieux père de Jacques Tournebroke donne la prière suivante :

Pucelle sage, nette et fine,
Aide des femmes en gésine,
Ayez pitié de nous.

Il nous dit la tirer d'une *Vie de sainte Marguerite* que, dans le roman, vient d'apporter en l'hostellerie frère Ange capucin indigne ; et il ajoute par l'organe de la mère de Jacquot :

« Cette pièce est difficile à lire parce que les mots en sont petits et à peine séparés. Par bonheur il suffit, dans les douleurs, de se l'appliquer comme un emplâtre à l'endroit où l'on ressent le plus de mal et elle opère de la sorte aussi bien et mieux même que si on la récitait. J'en ai fait la preuve, Monsieur, lors de la naissance de mon fils Jacques ici, présent.

« La cause est donc entendue pour Paris et l'Ile-de-France, et la coutume y est pratiquée. »

Dans la région toulousaine le docteur Touzet n'a pas trouvé trace du culte de sainte Marguerite, protectrice des femmes en couches.

1. *Chronique médicale*, 1^{er} novembre 1926.

Le docteur Renaud¹ de Montréal (Canada) dit que sainte Marguerite est fréquemment invoquée par les femmes en travail dans la province de Québec. Il ~~ajoute~~ : « Quelle en est l'origine, au juste ici je ne saurais vous dire. Cette coutume aurait-elle été importée par les premiers colons venus de France, ou par des missionnaires, je n'ai pas fait les recherches voulues pour pouvoir vous informer d'une manière exacte, mais je puis vous dire, et je crois que c'est surtout ce point-là qui vous intéresse, que sainte Marguerite est beaucoup priée tant par les femmes enceintes que par les femmes en couches, et ceci dans toutes les classes de la société. Plus de la moitié des femmes portent en ceinture un ruban rouge, dans lequel on a enfilé une médaille de sainte Marguerite. »

On trouve encore ce culte dans la Haute Auvergne. M. A. Aymar² a eu la bonne fortune de pouvoir inventorier un sachet appartenant à une famille d'Aurillac, servant à favoriser la délivrance des femmes enceintes. Parmi les documents trouvés dans ce sachet, qui s'échelonnent du xiii^e au xviii^e siècles, se trouvait un vélin composé de trente médaillons, par groupes de six, sur cinq rangées horizontales, renfermant en même temps que quatre miniatures, le texte d'une vie de sainte Marguerite, en dialecte auvergnat. L'étude critique de ce texte a été faite par C. Brunel³.

Voici le passage qui a trait au pouvoir particulier de la sainte :

E tota bona christiana
que ma passio legira

1. *Chronique médicale*, 1^{er} novembre 1926.

2. *Annales du Midi*, n^o 149-150, janvier-avril 1926.

3. *Ibid.*, n^o 151-152, juillet-octobre 1926.

o en escrih la portara,
quant sera preh¹, delieurara,
sol que l'efan mortz nossia².
Aquel efan nossia mutz³,
ni sortz⁴, ni cortz⁵, ni mal aybits⁶,
e negun temps nossia temptatz⁷.

Dans d'autres régions de la France le culte de sainte Marguerite doit exister encore, nous serions heureux qu'on voulût bien nous communiquer les documents relatifs au pouvoir de la sainte.

D^r P. ALBAREL.

1 enceinte — 2 ne soit pas — 3 muet — 4 sourd — 5 aveugle
— 6 mal venu (infirm.) — 7 tenté,

NOTICE SUR UN REGISTRE D'ÉTAT CIVIL

DE L'ANCIENNE PAROISSE DE MONTRABECH

(COMMUNE DE LÉZIGNAN).

Le petit volume dont il s'agit appartient aux archives municipales de Lézignan. Il est de petit format (18 cm. 50 × 13 cm. 50). Il se compose de quarante-cinq feuillets en fort papier (de fil probablement). Il n'était pas folioté, mais nous l'avons folioté au crayon ; plusieurs feuillets sont restés blancs. Il est protégé par une forte couverture en parchemin doublée à l'intérieur d'un parchemin plus léger : sur celui-ci est écrit un acte en latin, d'une écriture du xiv^e ou du xv^e siècle ; parmi les témoins se trouvent des personnages du diocèse de Saint-Papoul et de Carcassonne.

A l'intérieur de la couverture on lit : 1683 et le 30^e 7^{bre}, J. A. Olivier.

Au folio 1, recto, on lit le titre suivant :

Livre des baptises (sic) de la paroisse de Sainte-Eugene, du lieu de Montrabech¹, comancé 1673.

1. Montrabech est aujourd'hui une grande propriété viticole appartenant à la famille de Martin. Saint-Eugène désigne aujourd'hui un groupe de deux ou trois maisons, appartenant au domaine de Fontarèche contigu à celui de Montrabech. La plus ancienne forme de cette dernière localité, donnée par l'abbé Sabarthès, *Dictionnaire topographique de l'Aude*, est *Mons Rabejus* (1204) ; d'autres formes postérieures sont : *de Monterabegio* (1272), *de MonterebeGIO* (1298). C'était, dit l'abbé Sabarthès, « une rectorie du diocèse de Narbonne, sous le vocable de sainte Eugénie. »

Je crois que la forme *Rabejus* (1204), relativement tardive, doit représenter une forme *rapidius* (*rapedio*, en latin vulgaire). On appelle

Le premier acte (n° 2, 1^{re}) est ainsi rédigé :

« L'an de N.-S. 1673 et le 8^e octobre, moy, Bram, p^{b^{re}} et curé de l'esglise Sainte Eugène du lieu de Montrabech ay administré le sacrem^t de baptesme à une fille d'Arnaud Canbou et Janne Rouselle, mariés, du ditlieu de Rouviac (*sic*) (*l. Roubia*), a laquelle on a mis le nom Marie. Son parrin a été Antoine Roussel, sa marrine¹ Plaisance Palasine du lieu de Parassa, presants à ce : Noël Bram et Guillaume Brouses.

BRAM

Bram, p^{b^{re}} et curé de Montrabech.

Les formules s'échelonnent ainsi sur plusieurs pages, sans modifications sensibles. Il y a un baptême en 1673, deux en 1674, un en 1675, deux en 1676, etc. La « paroisse » n'était pas importante et la natalité laissait, déjà!, à désirer.

En 1677 a lieu un baptême distingué : le bon curé Bram écrit ceci : « selon le pouvoir que M^r l'abbé Du Mas, grand vicaire de S. E. Monseigneur le Cardinal m'a envoyé, que j'ay devers moi... » Il s'agit du baptême d'une « fille de noble Marc Josep de Montredon et d'Anne Dausareses », « à cause du danger qu'il y avait », ajoute le curé Bram.

Autre baptême distingué en 1677 : il s'agit d'une fille à qui on a donné le nom d'Enriette; son parrain a été « noble Blaise de Ferlon » et sa marraine « damoiselle Françon de Casalèdes », de Marcorignan. Il semble que la jeune baptisée soit fille de M. de Montrabech.

rabech les courants rapides, les *rapides* de l'Aude. Le mont en question, quoique peu élevé, est assez escarpé. Il est surmonté d'une belle tour carrée, ancienne tour à signaux. Des débris de poteries gallo-romaines ont été trouvés à une centaine de mètres de la tour.

1. Dans l'acte suivant le mot avait été écrit : *Marrène*, et il a été corrigé en *marrine* : ce sont là des formes languedociennes (*pairi*, *mairino*) francisées.

En 1679 baptême d'une jeune fille de Jean Antoine Olivier, de Lézignan, « hoste de Montrabech » ; son parrain est « noble Marc de Montredon et sa marraine damoiselle Charlotte de Montredon de Montrabech. »

En 1679 encore a lieu le baptême d'un « garçon de noble Marc Joseph de Montredon et Anne Dauzaresses ». Parrain « noble Hacynthé Dausaresses », et marraine Charlotte de Montrabech.

En « mil six cens huitante deux », baptême d'une fille « de noble Marc Joseph de Montredon, seigneur de Montrabech, et de noble Anne Daussarrèsses ». Parrain le « sieur noble Pierre Ignacé de Niort (*mot en surcharge, peu lisible*) et Rambose (*R. peu lisible*) ; la marraine « noble Dame Marie de Rouart », en presence de « Mesire noble Marc Enri de Gléon, baron de Durban et de noble Charles de Montredon. » Ont signé le procès-verbal : Durban Vinassan (même écriture) et le curé Bram.

En 1683, Joseph de Montredon, seigneur de Montrabech, et Marc de Montredon, son fils, assistent à un baptême et signent le procès-verbal.

En 1684, le sacrement de baptême est administré à une fille de « Noble Marc Joseph de Montredon et d'Anne Françon Dausaresses ». Parrain « Mesire noble Charles de Montredon, seigneur d'Escales » ; marraine « Marie de Durban ». Présents au baptême : « M^{re} Mauriel Pagis p^{re} et curé de Canet et Mesire noble Jean-Pierre Deaupoul, sieur de Caumon. » Une belle signature CAUMON est au-dessous de l'acte.

En 1685, le 21 novembre, baptême « d'un garçon de noble Marc Joseph de Montredon et de Anne Françoisse Dausseresses » ; on lui donna le nom de Louis. Le parrain est le « Sieur Louis de la Crois, conseiller du Roy, maistre des ports de la ville de Narbonne », et sa marraine « Catherine de Leonard, femme de J. (?) Pierre

de Daupoul, seigneur de Caumon ». Parmi les témoins « noble Marc de Bunis, escuyer, et noble Charles de Montredon, escuyer ».

En 1687, baptême d'une fille de « Pierre Gil Ramounet et de Jaquete » : parrain « noble Gléon de Durban », marraine « noble Anne Daussaresses, femme de noble Marc Joseph de Montredon, seigneur de Montrabech. »

En 1690 et 1691 apparaît parmi les témoins un « sieur de S^t Eugène », de Montrabech, qui signe d'ailleurs : *S^t Augène*.

Les folios 11 à 18 sont restés en blanc. Nous n'avons pas cru devoir relever les noms des parents des jeunes baptisés : on y retrouve les noms très connus de vieilles familles de la contrée : Falc, Bataillier, Mazart (une fois), Durante, Cassan, Jalabert, Cambon, Roussel, Riqualenque, Brousse, Cathala, Balmes, Chabardés, etc. Un jardinier, Jean Jalabert, aurait eu la prime de la natalité; son nom apparaît souvent. Les parrains et marraines sont originaires des villages des environs, surtout Roubia, Canet et Paraza.

Au folio 18, r^o, commence le « Livre des Mortuaires, 1673 ». Le premier acte est ainsi conçu : « L'an de N. S. 1679 et le 10^{me} jour du mois d'aost, Raimond Rouanet, du lieu de Maillac, âgé de 67 ans et valet à Montrabech est trépassé en la co[muni]on de n^{re} Mère S^{te} Eglise, le corps duquel a été enseveli le jour susd' dans le cimetière de l'esglise de S^t Eugène, paroisse de Montrabech; confessé et communié au salut de son âme par moy et en présance de M^r de Montrabech. » Signé : Montrabech et Bram, curé de Montrabech.

Le second acte et la plupart des autres sont rédigés d'après la même formule. Le troisième acte nous fait

connaître que, le 8 novembre 1680, « Guillaume, Valet de M^r de Durban, fut trouvé noyé dans la rivière d'Aude ».

Après avoir trouvé que le trépassé avait vécu chrétiennement, Bram lui donne la sépulture en présence d'Antoine Mauri et de Pierre Cathala.

Le 5 janvier 1681, décès de « Margueritte Rouse, servante de M^r de Montrabech, âgée de 70 ans ». Le 8 mai 1682, décès de « Jean, valet de M^r de Montrabech, âgé d'environ 65 ans ». Témoins de ses obsèques Jean Jalabert (qui était jardinier du château) et Marc de Montredon, qui a signé l'acte avec le curé.

Le 13 juin 1683, décès de « Marie, petite-fille de M^r de Montrabech », décédée à Canet. Signataires de l'acte : Montredon et Bram, curé.

Un acte de décès de 1684 nous fait connaître une vraie dynastie de religieux de la famille Bram : en dehors du curé, il y a : François Bram, curé de Rayssac, et Noël Bram « Recteur de Rayssac ». Le mortuaire s'arrête au f^o 20, v^o; il y a quinze actes espacés entre 1673 et 1692. Les noms des décédés sont des noms usuels dans la contrée : Cauquil, Jalabert, Gibert, Ricalenq.

*
* *

Au f^o 26, r^o, commence le « Livre des Mariages, 1673 ». Le premier acte est ainsi conçu : « L'an 1677 et le 27^{me} jour du mois de 9^{bre}, une des annonces ayant été légitimement faite, et les autres ayant été accordées par M^r l'abbé Du Mas, grand vicaire de Son Em., par la permission que j'ay devers moy, en datte du 24^e 9^{bre}, et n'ayant découvert aucun empêchement canonique, moy Bram, p^{bre} et curé de l'esglise de S^t Eugène, paroisse de Montrabech, ay interrogé Jean Antoine Olivier, du lieu

de Lésignan et Jeanne Cathala du lieu de Canet; et après avoir receu leur mutuel consentement, les ay solemnellement conjoints par parrolles de présent, et en présance de M^r Jean Pierre Flory, du lieu de Maillac, et M^r François Daure, du lieu de Lésignian ». Signé : Flory et Bram.

En 1678, mariage de Jean Vila, d'Azille, avec Hyacinthe Lates, de Montrabech.

En 1682, mariage de Guillaume Rabaute, de Belvis, diocèse d'Alet, avec Tonette Massotte, de Canet. M^r de Montrabech est témoin au mariage et a signé l'acte.

En 1689, mariage de « Alphonse Audui (?) », de La Redorte, avec Jeane Rougère, de Montrabech. Témoins : M^r de Montrabech et Jean Austrie, « régent de La Redorte ».

Quatre mariages seulement sont enregistrés entre 1677 et 1689.

Les folios 27 à 33 inclus sont en blanc. En haut du folio 32, qui commence un nouveau cahier, on lit : 1674.

Au f^o 34, r^e, commence un nouveau registre de baptêmes, rédigé par le même Bram, prêtre et curé de Montrabech. Le premier acte est de 1673.

En 1674, au baptême d'un « garçon de Jean Jalabert, jardinier » sont parrain et marraine : noble Charles de Montredon et damoiselle Jeane de Delort, d'Olonzac¹.

Le 10 octobre 1677, baptême « d'une fille de noble Marc Joseph de Montredon, seigneur de Montrabech et de noble Anne Daussaresses... a cause du danger qu'il y avoit ». Il y a ainsi treize actes de baptême qui répètent ceux du début du manuscrit.

1. Écrit *Lonzac*, par aphérèse; aujourd'hui encore on dit : *amar a Lounzac*, venir de *Lounzac*.

F° 37, acte de mariage identique à celui du f° 26.

F° 38-39, actes de baptême déjà écrits dans la première partie du registre, plus un acte de mariage déjà écrit également.

Au f° 41 commence un « Mortuorum Liber », qui répète plusieurs actes déjà rédigés dans les folios précédents. Au v° du f° 41, timbre de la « Généralité de Montpellier ».

F° 42-43, répétition d'actes de baptême et de décès.

F° 44, marque de la « Généralité de Montpellier, dix den. ». Au verso on trouve la note suivante : « La présente feuille a esté par nous, advocat en la Cour royale de Lésignan, parrafé (*sic*) pour servir de registre dans la paroisse de Montrabech, dans laquelle M^r Jean François Bram sera tenu d'y enregistrer tous les batesmes, mariages et sépultures qui se feront dans lad^e paroisse. À Lésignan le 1^{er} avril 1702. Arnaud Ad^l. »

Au-dessous se trouve un acte de baptême de 1702, dressé par Jean-François Bram : il s'agit d'un fils de Hierome Labadié et de Jaquette Valenti.

Au f° 45, r°, acte de baptême de 1702, d'un petit garçon portant le nom de Jean Valadus, nom peu connu dans la région; le petit Jean Valadus meurt la même année.

F° 45, v°, acte de décès de Tobie Cassan, âgé d'environ soixante ans, « lequel fut trouvé noyé dans la rivière d'Aude ». Cf. un accident du même genre en 1680, *supra*. Les témoins sont : le sieur Alric, vicaire de Canet, et Hierome Labadié, qui a signé. Le nom de Bram ne se trouve plus dans l'acte ni à la signature.

Le dernier acte est le suivant : « L'an de N. S. 1703 a

1. Arnaud At?

esté baptisée Anne Sicarde, fille de Jean Sicard, et de Jeane Josepe, mariés; son parrin a esté Pierre Sicard; sa marrine Françon Cenac. Présans a ce Alexis Sarda et Antoine Poudou¹. »

J. ANGLADE,

Professeur à l'Université de Toulouse.

1. Il est possible que ce nom représente une personne de ma famille maternelle. Mon grand père, Poudou (François), né vers 1815, avait habité dans sa jeunesse une « borio » aujourd'hui disparue, qui appartenait à Montrabech et qui s'appelait la *Borio Roujo*; elle était à environ 500 mètres du château.

LES FÊTES

DU

CENTENAIRE DES DÉCOUVERTES DE TOURNAL

A BIZE

Le dimanche 6 novembre 1927, a été célébré à Bize la commémoration du centenaire des importantes découvertes préhistoriques faites par Tournal dans les grottes du Moulin. La Société d'Études scientifiques de l'Aude, qui avait pris l'initiative de cette fête, ayant invité la Commission archéologique de Narbonne à s'associer à elle pour cette pieuse manifestation, la Commission y a été représentée par son secrétaire M. Rossignol, auquel se sont joints MM. l'abbé Sigal, Albarel, Pago, Paul Baron, Paul Ferrand et Caillard. MM. Azéma, Marius Cathala et Dr Courrent, membres correspondants, et aussi membres de la Société d'Études scientifiques de l'Aude, se trouvent là également, ainsi que M. Philippe Hélène, délégué officiel de la ville de Narbonne.

Grâce à l'obligeance de MM. Albarel, Paul Baron et Ferrand, qui ont mis leurs automobiles à la disposition des membres de la Commission, ceux-ci arrivent à Bize avant la plupart des autres délégués de Carcassonne et de Narbonne. Le rassemblement et les présentations ont lieu à 9 heures dans la cour de la gare. Puis un cortège se déroule dans les rues de la petite ville jusqu'à la mairie où M. Sicard, président du Congrès, dépose une palme sur le monument des enfants de Bize morts au champ d'honneur. M. Galigné, maire, prenant la parole à son tour, remercie, souhaite la bienvenue à tous les assistants



et leur offre un vin d'honneur au nom de la municipalité et de la population.

Un long cortège d'automobiles transporte ensuite les congressistes aux grottes célèbres, où, en 1827, Tournal a trouvé le premier témoin indiscutable de la contemporanéité de l'homme avec les animaux fossiles. Et là, devant la plaque commémorative placée sur le rocher, à l'entrée de la plus grande salle, par les soins de la Société d'Études scientifiques de l'Aude, M. Sicard, de Rivière, et M. Marius Cathala font, en un langage tour à tour ému et savant, le juste éloge de Paul Tournal. Ils signalent l'extrême importance de la découverte faite par lui dans la grotte même où l'on se trouve, découverte qui, confirmée et complétée depuis, a jeté de nouvelles lueurs sur l'obscur origine de notre humanité dont elle a reculé dans les siècles les plus lointains l'apparition sur la terre. M. Cathala raconte la vie laborieuse de notre compatriote, toujours à l'affût de nouvelles trouvailles, prodiguant à la science, et aussi à sa petite patrie narbonnaise, toute l'activité et toute l'ardeur de son âme d'archéologue passionné. Puis, les assistants procèdent à la visite des grottes, intéressante promenade, rendue encore plus captivante par les explications détaillées, savantes et lumineuses que prodigue à tous M. Miquel, de Barroubio.

De retour à Bize, et après avoir reconnu, en parcourant les rues de cet antique bourg, l'église, le château, les restes des remparts et les vieilles maisons qui font sa parure archéologique, les congressistes font honneur à l'excellent banquet qui réunit une centaine de convives autour des organisateurs de la fête.

Au champagne, après le toast de M. Sicard, président de la Société d'Études scientifiques de l'Aude, M. Rossignol se lève et prononce l'allocution suivante, chaleureusement applaudie.

MESDAMES, MESSIEURS,

La Commission archéologique de Narbonne, représentée ici par quelques-uns de ses membres, est infiniment reconnaissante à la Société d'Études scientifiques de

l'Aude de l'avoir conviée à la commémoration de ce jour. Tournal méritait l'hommage que vous lui avez rendu et il était naturel que nous y fussions associés, le savant dont M. Cathala a fait un si bel et juste éloge étant le fondateur de notre compagnie.

La Société d'Études scientifiques de l'Aude a tenu à célébrer, cent ans après la mémorable découverte des gisements préhistoriques de Bize, la gloire d'un des précurseurs, d'un des pionniers de la science archéologique, science qui, dans les cent dernières années, a projeté de si vives clartés sur les obscures origines du monde et la marche de l'humanité. Vous avez fait, Messieurs, œuvre pie et le caractère qu'a revêtu cette pieuse cérémonie démontrerait, s'il en était besoin, que vous avez été heureusement inspirés. Grâce vous soient rendues.

Nous y avons participé de tout cœur, mais là, sachez-le, ne se bornera pas l'hommage de notre admiration et de notre gratitude pour Tournal. Depuis plusieurs mois déjà, la Commission archéologique de Narbonne a décidé de fêter, à son heure, le centenaire de sa création. Tournal fut l'un et le premier des sept membres désignés, aux termes de l'arrêté préfectoral du 21 octobre 1833, pour *réunir, conserver, sauver les restes précieux de la grandeur passée de Narbonne*, qui étaient dispersés un peu partout et exposés aux convoitises d'amateurs d'antiquités qui, à l'exemple du chevalier Du Mège, raffaient sans scrupules les débris de nos anciens monuments. Ils remplirent tous consciencieusement leur tâche, mais, sans mésestimer ni amoindrir le mérite et le dévouement des collaborateurs de Tournal, on peut affirmer que celui-ci fut le maître ouvrier de la grande œuvre à laquelle la Commission consacra toute son activité, tous ses soins : la création du Musée lapidaire et du Musée des Beaux-Arts.

Ils sont aujourd'hui, dans leur cadre magnifique, la

parure de notre cité, ces musées qui comptent parmi les plus importants musées de province. Leurs richesses artistiques, archéologiques, épigraphiques sont hautement appréciées des artistes et des savants. Le constater, et non sans quelque orgueil, c'est ne rendre qu'une insuffisante justice au grand et méritoire labeur accompli avec tant de désintéressement, de dévouement, de zèle par ces hommes d'élite dont Tournai fut l'animateur inlassable et éclairé.

Notre centenaire sera donc aussi la glorification de l'œuvre de Tournai ; il sera le complément de la cérémonie d'aujourd'hui. Nous nous sommes associés, Messieurs, à votre louable initiative ; à notre tour nous vous convierons à joindre vos voix aux nôtres pour honorer solennellement, dans sa ville natale, la mémoire de notre éminent concitoyen.

A son tour, M. Philippe Hélène prend la parole et s'exprime ainsi :

MESDAMES,
MESSIEURS,

Délégué par la Ville de Narbonne pour la représenter à cette cérémonie, c'est pour moi un honneur bien grand que d'apporter l'hommage de ma chère cité à la mémoire vénérée de l'un de ses enfants les plus illustres.

Honneur mêlé d'une joie profonde : celle de me retrouver au milieu de tant d'amis, celle de revoir des lieux où, il y a douze ans, mon esprit fut charmé par des fouilles heureuses.

Mais honneur aussi quelque peu périlleux car — et je m'en excuse — nul moins que moi n'y était préparé.

Aussi bien, Mesdames et Messieurs, aussi bien que

pourrai-je vous dire après les paroles souvent émues, éloquentes toujours, que vous venez d'entendre ?

Je ne saurai que joindre ma voix faible et humble au concert des voix qui se sont élevées pour célébrer la mémoire de celui dans le souvenir de qui nous communions.

Il est à Narbonne un monument de renommée universelle. C'est le précieux musée d'art et d'histoire installé dans les locaux de l'ancien Palais archiépiscopal. Le visiteur qui en parcourt les galeries incomparables admire, dans la première salle, une magnifique cheminée du temps de Louis XIII que surmonte un tableau dû au talent de l'artiste audois Monseret — un portrait que nous savons fidèle et que nous sentons vivant. Le décor en est sobre et suggestif. A l'arrière-plan, un cadre de ruines romaines rappelle les splendeurs de l'antique cité. Au premier plan, un homme, vêtu de noir, debout et accoudé à des fragments antiques, tient d'une main un crayon et, de l'autre, un carnet de notes qu'il vient de refermer. Son regard lointain paraît rêver. Ses yeux sont calmes et bleus comme les eaux de notre mer latine. Son visage, grave et doux, surmonté d'un front découvert, n'est pas sans énergie et surtout sans noblesse. Une âme ardente l'éclaire et l'anime. Cet homme, vous le connaissez : il s'appelait Paul Tournal.

M. Cathala, ce matin, vous a retracé sa carrière. Il vous a dit ce que fut sa jeunesse, ce que furent ses goûts aussi. Vous avez évoqué, en l'écoutant, l'image de cet adolescent à l'intelligence vive, aux conceptions hardies et lumineuses, de ce jeune homme de vingt ans qui, dès sa sortie de l'école spéciale où il venait d'apprendre la pharmacie afin de succéder à son père, se sentait attiré invinciblement par les viriles occupations qui devaient

remplir sa vie. C'était un scientifique; il était naturaliste avant tout.

Bize le reçut et le retint. Il visita ses grottes. Il les visita non pas avec des yeux de simple curieux ou d'indifférent, mais avec des yeux de chercheur et de passionné. Et vous savez la puissance qui vous attache à ce que l'on aime. Tournal avait le culte de la terre ancestrale; il aimait avec ferveur la recherche féconde d'où émane la vérité. Dans les antres mystérieux que ses travaux, plus tard, devaient rendre célèbres, il vit ce que nulle part avant lui personne n'avait vu. Sa découverte, longtemps méconnue, eût pu révolutionner la science et le monde.

Vous avez entendu le récit des fouilles prophétiques de 1827 et des polémiques qui les suivirent. Je ne reviendrai pas sur ce que M. Cathala vous a si clairement exposé. Permettez-moi cependant de vous rappeler une coïncidence vraiment singulière, dont eussent dû être frappés les savants officiels d'alors, détracteurs acharnés de notre grand compatriote et qu'un incompréhensible parti-pris aveuglait.

Tandis que Tournal explorait les grottes du Moulin et donnait la première affirmation géologique de l'ancienneté de l'homme, bien loin de chez nous, un belge érudit, le Dr Schmerling, se préoccupant à son tour, dans son pays, de la même question passionnante, passait en revue les cavernes à ossements de la région de Liège. Les résultats obtenus ici et là étaient semblables. A six années d'intervalle, sans le savoir, sans se connaître, deux esprits cultivés travaillant si loin l'un de l'autre arrivaient, chacun de son côté, aux mêmes conclusions.

Tournal avait écrit : « La géologie donnant un supplément à nos courtes annales viendra réveiller l'orgueil humain en lui montrant l'antiquité de sa race; car la

géologie seule peut désormais nous donner quelques notions sur l'époque de la première apparition de l'homme sur le globe terrestre. »

Schmerling publiait en 1833 : « C'est dans le grand livre de la nature que nous devons puiser les lumières lorsque l'histoire ne nous fournit que des données vagues et inexactes. L'observation, en défendant avec persévérance la cause légale, la cause de la vérité, d'opprimée qu'elle était sous le règne des chimères et des hypothèses, l'a rendue victorieuse et triomphante. »

Ainsi, pour la plus noble des conquêtes, la Belgique et la France déjà se tendaient la main.

Mais tournons-nous, si vous le voulez, vers un autre aspect de l'activité de Tournal. Il a, notre Tournal, un autre titre et plus matériel et plus grand encore à notre reconnaissance. Il est le fondateur du Musée de Narbonne, le promoteur de la Commission chargée de l'administrer. Grâce à lui et par lui les trésors de notre passé exhumés du sous-sol narbonnais, au hasard des travaux et des fouilles furent, durant quarante années, sauvés du danger auquel les expose trop souvent l'ignorance de ceux qui les mettent au jour. Et voilà l'œuvre généreuse, voilà l'œuvre à laquelle sans faillir il se dévoua corps et âme et qui le rendit si grandement, si complètement, si magnifiquement populaire. Vers 1860 on ne découvrait pas à Narbonne une monnaie romaine, un fragment de sculpture, un vase en poterie qu'ils ne fussent apportés à M. Tournal. Ma grand'mère aimait à évoquer ces souvenirs du temps de sa jeunesse. Il était bon, me disait-elle, il était simple, on l'admirait. Vraiment, pourrions-nous ajouter, il vieillissait à la façon des œuvres d'art conservées par lui avec tant d'amour dans son cher Musée et qui devenaient, d'années en années, plus rares et plus précieuses. A la nouvelle de sa mort la ville entière fut consternée. Devant

son cercueil exposé dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, sur les premières marches du monumental escalier de pierre, auprès de la grande grille toute tendue de noir, la foule défila, recueillie et émue. Tout Narbonne suivit ses obsèques ; elles furent grandioses.

Tournal disparu survit dans son œuvre. Les salles sonores du vieil archevêché résonnent encore à l'écho de sa voix. Devant son portrait vivant le visiteur s'arrête et se prend à rêver sous le charme de l'azur de son regard profond et doux. Chaque coin familier, ici à Bize, à Narbonne, partout, garde un peu de son âme véritablement immortelle. Il aimait sa petite Patrie, il s'est dévoué à sa grandeur. Il lui a fait l'offrande de son temps, celle de son intelligence, de son cœur, de sa vie. Sa gloire ne ternira pas. Nous ranimons aujourd'hui une flamme précieuse. Nous saurons l'entretenir et la léguer à nos enfants. Beaucoup de vaines renommées seront à jamais éteintes que le nom de Tournal resplendira toujours, étoile radieuse, au firmament de la science pure.

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Je lève mon verre en l'honneur de la vaillante Société à qui nous devons la pieuse initiative de la commémoration de ce jour. Je bois à sa prospérité, je bois à la science.

Je lève mon verre en l'honneur de vous, Mesdames, qui avez voulu apporter à cette fête quasi-familiale, la grâce qui certainement sans votre présence lui eût manqué.

Au nom de Narbonne, je salue la mémoire du grand Narbonnais que fut Paul Tournal. Je lève mon verre en son honneur et à sa gloire. Je bois à l'humble précurseur des études qui nous sont chères, je bois au modeste savant dont nous sommes fiers de pouvoir nous dire les fils spirituels.

Ce toast, vibrant d'émotion, est unanimement acclamé par l'assistance.

M. Dons, adjoint au maire de Carcassonne, prend la parole pour associer la ville qu'il représente à l'hommage rendu à Paul Tournal, et, à travers lui, à tous les travailleurs dont le labeur, parfois obscur ou méconnu, a fait néanmoins progresser la science humaine.

M. Azéma se lève ensuite et, félicitant M. Marius Cathala du succès de la fête dont il est l'un des principaux organisateurs, il salue en lui le savant chercheur, digne continuateur de Tournal aux grottes de Bize, en même temps que le vigneron toujours dévoué aux intérêts du Midi viticole; il termine en exprimant l'espoir de voir enfin récompenser son mérite, son labeur et sa modestie. M. Cathala remercie en quelques phrases émues et clôt cette brillante cérémonie en demandant que des efforts soient faits dans les écoles pour donner à la jeunesse le goût de l'archéologie, afin de multiplier les découvertes et de connaître de mieux en mieux notre pays et nos lointains ancêtres qui l'ont occupé les premiers.

A la tombée de la nuit, les congressistes se séparent, ravis de cette charmante journée qu'a favorisé un temps magnifique.

P. C.

LA STRATIGRAPHIE DE LA GROTTE DE LA CROUZADE

A cinq kilomètres à l'est de Narbonne s'étend, sur une longueur de vingt kilomètres, parallèlement à la côte de la Méditerranée, le petit massif crétacé de la Clape sillonné de gorges profondes encaissées entre des falaises abruptes. La vallée de la Gouttine, creusée sur le territoire de Gruissan, est une des plus pittoresques. Le lit du Rec, actuellement à sec pendant la plus grande partie de l'année, serpente au fond du ravin que dominent des à-pics grandioses boisés de pins dont la teinte sombre tranche sur le fond blanc de la roche escarpée. L'un d'eux, celui de la rive gauche, offre deux magnifiques ouvertures ogivales dépendant de la même excavation mais dont, extérieurement, l'inférieure est seule accessible (*fig. 1*). C'est la grotte de la Crouzade¹. La haute et

1. Les premiers auteurs qui aient parlé de cette grotte (Rousseau, Cartailhac — voir notes suivantes) ont considéré son nom comme dérivé de la grande ouverture en forme de fenêtre par laquelle l'excavation reçoit le plus de jour. D'après Rousseau, certains habitants du pays, en 1874, l'attribuaient au souvenir d'une femme nommée Crouzade dont la légende serait perdue. Nous devons avouer que ces explications, toutes gratuites sinon invraisemblables, ne nous satisfont pas. A notre avis, la cavité doit son appellation au fait même qu'elle renfermait une station humaine, que son sol se montrait jonché de débris qui, de toujours, avaient frappé la vue des curieux qui la visitaient. *La Crouzade* ou *Crozade* est la *Grotte du Cros*, c'est-à-dire de l'ossuaire. L'origine de son nom est la même sans doute que celle de *Cros-du-Charnier* à Solutré, de *Cro-Magnon* en Périgord, de *Cros-du-Maure* dans la Clape. Tous les *Cros* dans notre Midi sont des allusions à de vieux cimetières, à des dépressions où l'on a reconnu des ossements d'hommes ou d'animaux. Il serait aisé de multiplier les exemples. Les trois cités ci-dessus nous paraissent assez suggestifs.

large baie en forme de fuseau qui sert d'entrée au souterrain (*fig. 2*) éclaire assez vivement la première partie de la galerie spacieuse, tandis que la grande fenêtre qui s'ouvre à droite sur l'abîme laisse pénétrer abondamment la lumière du jour dans le vestibule. Le sol, d'abord ro-

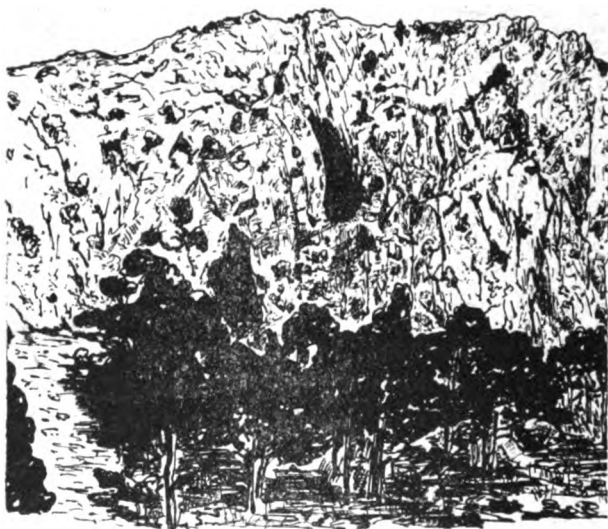


Fig. 1. — Perspective de l'escarpement nord de la vallée de la Gouttine montrant les deux ouvertures de la grotte de la Crouzade. — Vue prise du versant opposé. — Croquis à la plume d'après une photographie de l'auteur.

cheux, s'élève au début vers l'intérieur puis, après une dizaine de mètres, s'infléchit et reste horizontal jusqu'au fond du vaisseau situé actuellement à soixante et quinze mètres du seuil de la caverne. Là était la station primitive des sauvages, le lieu habité longtemps maintenu.

La découverte du gisement remonterait à l'année 1866. Au cours d'une excursion faite à cette époque dans la région de Gruissan, M. Portes, pharmacien de la localité et un de ses amis, le Dr Pinchinat, médecin à Port-

Vendres, botaniste et géologue, avaient remarqué la vaste et belle grotte et recueilli, en la visitant, quelques silex

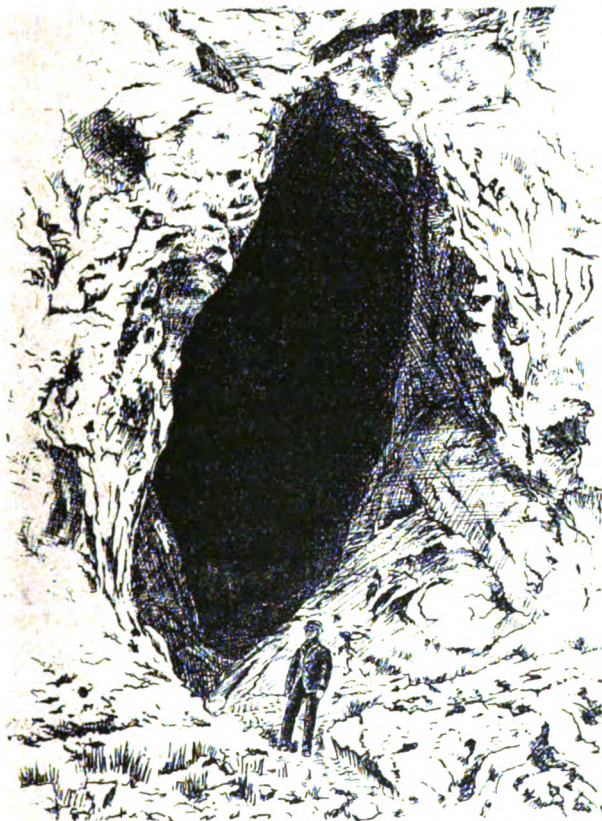


Fig. 2. — La grotte de la Crouzade. Vue de l'entrée. Croquis à la plume d'après une photographie de l'auteur.

incontestablement taillés et apportés par les anciens hommes¹. Huit ans plus tard, Théodore Rousseau, Sous-Inspecteur des forêts de l'Aude, amené dans la région

1. Nous devons ces indications à M. Rouzaud qui a bien voulu mettre à notre disposition les renseignements qu'il tenait du fils de M. Portes, le commandant Portes, en retraite à Gruissan.

par ses occupations professionnelles, retrouvait les mêmes débris et entreprenait les premières fouilles¹.

Ses récoltes, examinées par Cartailhac qui ne refusa jamais à ses disciples et amis le secours de sa compétence, démontrèrent avec certitude que la station avait été occupée par des chasseurs de rennes contemporains de ceux de la Madeleine et de Laugerie-Basse déjà célèbres à la suite des magnifiques trouvailles de Christy, Lartet et de Vibraye. La faune, assez variée, comprenait le renne en abondance, le cerf, le bouquetin, le cheval, le bœuf, le blaireau, le renard, le lapin, un oiseau maritime. L'industrie était caractérisée par des silex de formes assez simples, des pointes en os ou en corne de cervidé parfois agrémentées de gravures au trait, un beau fragment de bois de renne habilement ouvré percé de deux grands trous réguliers et orné d'incisions profondes, des coquilles de la Méditerranée (dont une espèce, le *fusus antiquus*, actuellement émigrée vers les mers du nord de l'Europe) perforées pour la suspension, des pierres usées ayant servi de polissoirs, d'autres, plus nombreuses, de percuteurs. L'ensemble de ce mobilier est nettement *magdalénien* mais deux galets rougis dont on n'avait pas d'abord remarqué la couleur prirent plus tard, avec les découvertes de Piette dans les grottes de l'Ariège, une importance inattendue et vinrent affirmer que la tranchée de Rousseau avait entamé des foyers *aziliens*. L'existence de cet étage était d'ailleurs confirmée par quelques grattoirs

1. Dans son rapport, dont nous donnons plus loin un long extrait, à la Société d'Histoire naturelle de Toulouse, Théodore Rousseau déclarait expressément : « Le 18 janvier 1874 je visitai la grotte et des silex taillés me révélèrent une station humaine. » Ce n'est qu'après la publication de ces notes que M. Portes, ancien maire de Gruissan, rédigea un mémoire, resté inédit jusqu'à ce jour, dans lequel il revendiquait pour le Dr Pinchinat la propriété de la découverte du gisement préhistorique.

ronds assez grossièrement taillés et la présence d'une faune actuelle.

En somme, le premier explorateur de la grotte de la Crouzade, non encore assez averti de la succession des diverses époques, en un temps où les recherches dans les cavernes avaient surtout pour but la récolte de belles séries, crut devoir rattacher au même horizon archéologique les différentes couches rencontrées dans sa fouille, sans même soupçonner que les objets recueillis à des niveaux plus ou moins bas pussent n'être pas tous contemporains les uns des autres. Il avait cependant soigneusement observé — et nous avons le devoir de lui rendre cette justice — la superposition des assises de cendres et décrit chacune d'elles avec exactitude et minutie. Ses observations stratigraphiques méritent d'être intégralement rapportées.

« La couche inférieure de terre, écrivait-il¹, celle où l'on ne trouve point de débris animaux ni de traces humaines, a une épaisseur considérable. C'est un mélange d'argile et de calcaire de couleur jaune sale, tirant un peu sur le brun fauve, doux au toucher, légèrement humide.

« Au-dessous sont les couches fouillées; leur épaisseur varie depuis 15 centimètres jusqu'à 1 m. 50. C'est une terre brune, argilo-calcaire, riche en humus, tachant les mains, onctueuse, divisée par des lits de cendres et de charbons, fraîche sans être humide...

« A l'entrée d'une sorte de galerie latérale se trouvaient de nombreux débris : des poteries noires à pâte quartzeuse micacée, très grossières, des silex, des ossements brisés.

« Mais c'est principalement dans un espace limité que les hommes de ces époques reculées ont séjourné le plus. A la surface étaient dans un limon sec de couleur foncée brune et noirâtre quelques silex, couteaux... peu d'ossements; la couche

1. Th. Rousseau, *Habitation préhistorique de la Crouzade* (Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse, t. VIII, 1874, séance du 22 avril).

sous-jacente contenait beaucoup de silex et d'os cassés, entre autres quatre poinçons en os et plusieurs coquilles marines.

« En dessous, venait une couche de 30 cm. d'épaisseur composée d'un limon brun, marron, riche en humus, sec mais onctueux. Elle nous a fourni beaucoup de silex taillés en pointe de flèche, couteaux, grattoirs. Quelques-uns étaient recouverts d'une couleur rose leur donnant un joli aspect; mais cette couleur a disparu au lavage. Beaucoup de pièces m'ont présenté cette couleur superficielle, même les dents et les os. Nous avons rencontré là beaucoup de dents de cheval et de bouquetin, quelques-unes de renne et de lapin, un grand nombre d'os cassés, quatre poinçons en os et plusieurs coquilles marines provenant de la Méditerranée et y vivant encore. Une seule est d'un animal disparu depuis fort longtemps, le *Fusus antiquus*, qui vit actuellement dans les mers du Nord de l'Europe; ce coquillage appartient à la variété senestre dite *Contrarius* et sa présence en ce lieu semble nous prouver que les habitants de cette grotte n'étaient pas encore bien éloignés de la période glaciaire.

« Au-dessous venait une couche noire et grise dont l'épaisseur variait entre 1 et 4 centimètres et plus bas encore une couche de 10 centimètres constituée de la même façon. C'est là que nous avons trouvé des restes de charbon, des os brûlés entièrement ou partiellement, des dents présentant elles aussi la trace des atteintes du feu et enfin un foyer constitué par trois pierres disposées régulièrement; ces pierres étaient encore complètement noires comme du reste la masse terreuse environnante et entourées, à des distances variables, de toutes sortes d'ossements brisés, provenant du cerf, du renne, du lapin, du cheval et du bouquetin.

« Plus bas venait une couche jaunâtre, douce au toucher et ne renfermant pas de débris.

« Enfin vient la terre vierge dont l'épaisseur est au moins 4 mètres...

« Poursuivant mes recherches, j'arrivai à une partie de la grotte où les infiltrations calcaires avaient donné naissance à un plancher stalagmitique.

« Immédiatement au-dessous et collé à la paroi se trouvait un banc solide presque tout démoli aujourd'hui. Il était constitué par une brèche difficile à désagréger renfermant : des dents de cheval, de bœuf, de cerf, de renne, des mâchoires

presque entières de ce dernier, des mâchoires de bouquetin, d'autres de lapin et de nombreux os cassés de tous ces animaux entremêlés avec des pierrailles, des silex, des coquilles et des charbons. Le tout était lié par une faible quantité de terre considérablement durcie par les incrustations calcaires. J'ai retiré de cette brèche des ossements de renne et de bouquetin aussi blancs que s'ils venaient d'animaux fraîchement abattus. Une valve entière de *Pecten maximus* ayant dû servir de vase porte aussi attachés à sa surface des os et des charbons. En dessous venait une forte couche de terre.

« En ce point les couches étaient analogues à celles rencontrées tout d'abord.

« La première couche est la même.

« La seconde, épaisse d'environ 15 centimètres, est composée de lits de cendres et de charbons alternant avec des bandes de terre. Ce sont des foyers superposés, il s'y est trouvé quelques silex et peu d'os.

« La troisième a 80 centimètres de profondeur et nous ramène sous la brèche dont il a été question plus haut. C'est un limon onctueux, fin, d'une couleur marron tirant vers le brun, mêlé de pierrailles tombées de la voûte. Passée au crible elle nous a fourni des silex, des pierres de fronde, des marteaux en pierre, des bois de renne ouvrés, un poinçon en os, des dents diverses variées, des os brisés, des cornes de cerf et de renne, des pieds de renne, cerf, bœuf et cheval et des coquilles marines, entre autres les quatre pendeloques citées plus haut.

« Sous cette couche en vient une autre qui tient toute la largeur de la grotte sur une épaisseur moyenne d'un centimètre. Elle est constituée par un limon noir, humide, rempli d'un véritable charnier. Les os cassés ou entiers, les dents de tous les animaux cités abondent. De là nous avons retiré des cornes de cerf ou de renne et des bois de renne ouvrés ainsi qu'un grand nombre d'autres ustensiles brisés. La plupart des flèches en silex viennent aussi de là ainsi que trois nuclei.

« Le tout était mélangé avec des charbons, des pierres et des coquilles. En dessous vient la terre vierge dont la profondeur est inconnue. »

Nous devons insister sur le fait que ces constatations si précises étaient seulement le résultat de trois jours d'opérations. Quelles précieuses informations n'aurait pas fourni

la caverne ainsi méthodiquement explorée si Rousseau avait eu le loisir de poursuivre ses travaux et l'indispensable précaution de classer ses trouvailles assise par assise !

La fouille particulièrement heureuse que fit pratiquer quelques mois plus tard la Commission archéologique de Narbonne¹ n'apporta aucune donnée stratigraphique nouvelle. Les résultats de ces recherches hâtives ne furent jamais publiés et les pièces recueillies sont actuellement réunies dans une vitrine du Musée Tournal sans indication de niveau pourtant si nécessaire. Nous savons seulement qu'elles furent trouvées confondues pêle-mêle « dans la couche comprise entre 0 m. 30 et 0 m. 40 à 1 mètre environ de profondeur au-dessous du sol actuel de la grotte² ». Quelques tessons de poterie grossière proviennent évidemment de la superficie. Les autres objets de l'industrie humaine comprennent quelques silex en général peu caractéristiques, une longue pointe fusiforme en ivoire³, un fragment d'une deuxième, d'autres en corne de renne⁴, deux pendeloques en même substance dont une très grande et particulièrement remarquable⁵, un os couvert de fines gravures fort bien exécutées représentant des têtes de cervidés disposées les unes au-dessus des autres⁶, des coquillages perforés. Ce sont en somme les pièces que nous sommes habitués à recueillir dans les dépôts du bel âge du renne.

1. Opérées en mars 1874, durant cinq jours, par Fernand Bru, concierge du Musée.

2. E. Cartailhac, *Les grottes de Bize et de la Crozade (Aude)*, (Matériaux pour l'Histoire primitive et naturelle de l'homme, t. VIII (12^e vol.), 1877, p. 324).

3. *Op. cit.*, fig. 144.

4. *Op. cit.*, fig. 145. C'est à tort que cette pièce est indiquée comme étant en ivoire.

5. *Op. cit.*, fig. 146 et 147.

6. *Op. cit.*, fig. 142.

Quand nous aurons signalé les investigations assez sommaires de divers amateurs, parmi lesquelles celles de MM. Genson et Albaille, de Béziers, méritent certainement la première place, nous pourrons nous arrêter plus longuement à nos explorations personnelles et exposer avec quelques détails les faits nombreux qu'elles nous ont permis de rassembler¹.

* *

Dès l'année 1906 mon père avait effectué plusieurs sondages dans diverses parties de la grotte et en avait retiré des os et quelques silex caractéristiques de l'âge du renne et plus récents. Captivé par les études géologiques qui, à cette époque, prenaient tous ses loisirs, il suspendit ses fouilles à peine commencées pour se livrer à des investigations d'un autre ordre. Des amateurs, des curieux, en particulier un collectionneur des environs peu favorablement connu des archéologues locaux, s'établirent sur les chantiers ouverts et piochèrent au hasard avec le seul souci de recueillir de belles pièces. Ils n'ont rien dit de leurs trouvailles, probablement peu importantes, et les objets mis au jour sont à jamais perdus pour la science.

Lorsqu'en 1912 nous revînmes à la Crouzade, le sol était en maints endroits complètement bouleversé. Les

1. Les quelques pages qu'on va lire, notes préliminaires à l'important mémoire dont la belle station de la Crouzade est digne, ne sauraient être considérées comme une monographie, même provisoire, du précieux gisement narbonnais. Notre intention est simplement, aujourd'hui, de décrire la stratigraphie de la grotte telle que des fouilles attentives nous ont permis de l'entrevoir. Plus tard, quand nos travaux d'exploration auront atteint le plancher rocheux géologique, nous étudierons avec plus de détails l'évolution industrielle des gens dont nous exhumons les vestiges, nous figurerons les séries de pièces caractéristiques, nous esquisserons, en un mot, l'histoire complète et définitive de l'habitat humain.

premières opérations durent donc consister à déblayer les terres déjà remuées au cours des années précédentes et encore remplies d'ossements et de pierres taillées échappés à des recherches désordonnées ou trop hâtives. Les récoltes provenant de ces travaux préliminaires montrent que des foyers aurignaciens supérieurs, magdaléniens, aziliens et néolithiques avaient été rencontrés et détruits. Nous ne devons faire que les mentionner, leur situation dans un terrain remanié, à la stratigraphie douteuse, enlevant aux objets recueillis leur plus grande valeur documentaire. Par bonheur nos fouilles ne tardèrent pas à mettre à découvert plusieurs lambeaux intacts dont l'étude minutieuse et patiente nous a permis de nous faire une idée très exacte du gisement primitif jusqu'à une profondeur de plus de quatre mètres. A ce niveau règnent des couches de l'aurignacien ancien ou même peut-être moustériennes. Nous sommes les premiers à les avoir entamées après avoir exploré les foyers sus-jacents, grâce à l'aide pécuniaire que nous a apporté en 1925 l'Association française pour l'avancement des Sciences. Disons, avant de décrire la stratigraphie du dépôt de remplissage telle qu'elle nous est apparue, que les assises les plus inférieures de la grotte sont encore absolument vierges et restent à découvrir. Nous ne nous dissimulons nullement les difficultés d'une pareille tâche. Il est cependant dans nos projets de l'inaugurer cette année et de la poursuivre sans trêve si les forces ne nous manquent pas.

Nos recherches effectives avaient débuté par le dégagement de rochers éboulés à l'entrée de la galerie, en un point qu'éclairent encore nettement les derniers rayons de lumière solaire. Là, dans la cuvette comprise entre les deux blocs les plus volumineux, furent mises au jour d'intéressantes couches. Au-dessous d'une couverture

argileuse de 15 à 20 centimètres de puissance, remplie de pierrailles tombées de la voûte et de tessons de vases modernes, régnait, jusqu'à une profondeur de 75 à 80 centimètres, une terre humide et très noire, pétrie, vers le haut, de poteries grossières et d'objets caractéristiques du début de l'âge du fer (perle de verre, bague de bronze, etc.), dans la partie moyenne de silex et d'os d'aspect néolithique et, à la base, où elle devenait sableuse, de galets rougis et de pierres taillées incontestablement aziliens.

Ces premiers travaux menés à bonne fin, notre exploration se poursuivit par l'examen d'une portion de sol intact situé vers le milieu de la galerie, en bordure de la paroi de gauche. La position stratigraphique des diverses couches qui le composaient se présentait à nous avec une netteté remarquable. Une assise charbonneuse très noire, riche en tessons de poterie grossière mais assez indigente en industrie lithique ou osseuse, surmontait un dépôt plus clair, blanchâtre vers le sommet, rougeâtre et plus sombre à la base, renfermant dans sa partie inférieure des instruments de types aziliens et, dans sa partie supérieure, des silex de mêmes formes mais plus petits et plus rares, associés à une curieuse et très remarquable industrie microlithique. Au-dessous s'étendait un niveau magdalénien comprenant deux lignes cinéritiques reposant sur un lit de petits cailloux roulés enrobés dans un limon sableux qui nous avait paru stérile. Nous ne devions pas avoir la chance de pousser plus profondément nos investigations sur ce point. Les travaux ayant été interrompus durant quelques semaines, nous trouvâmes, au retour, notre fouille saccagée par une personne peu délicate qui avait voulu profiter de notre absence pour s'emparer, sans aucun profit scientifique, de quelques pièces de vitrines.

Nous transportâmes alors notre chantier près de la paroi opposée, entre cette paroi et la tranchée pratiquée trente ans auparavant par la Commission archéologique de Narbonne. Sur ce point, contre des rochers éboulés, nous avons reconnu un étroit lambeau épargné par la pioche des fouilleurs. La stratigraphie y était la même que celle relevée précédemment avec, dans le détail, la seule différence que l'assise magdalénienne, puissante de 20 centimètres, ne présentait ici qu'une mince ligne de cendres. Les dépôts azilien et néolithique étaient, de plus, coupés par une épaisse bande de tuf calcaire stérile correspondant à la période d'activité d'une ancienne source qui, ayant coulé le long de la voûte pendant un temps assez long, avait obligé les Hommes à changer leur foyer de place. De nos jours, à la suite des pluies saisonnières, les eaux ruissellent abondamment en cet endroit et imprègnent profondément le sol d'une grande humidité.

La coupe représentée fig. 3 montre la succession des couches rencontrées et leurs épaisseurs respectives.

Tout contre la paroi les terres superficielles, excessivement noires et gluantes, pétries d'ossements d'animaux actuels, de coquilles, de tessons de poterie grossière, de silex taillés assez rares, formaient une sorte de terrasse surélevée de près de un mètre au-dessus du niveau du sol remanié. Les instruments de pierre paraissent différer de forme suivant qu'ils proviennent du haut ou du bas de cette couche dont l'épaisseur variait de 25 à 40 centimètres selon les endroits.

On passait immédiatement et sans transition à l'assise à petits silex observée dans la fouille précédente, reconnaissable à sa teinte blanchâtre tirant insensiblement sur le brun-rouge à mesure que l'on pénétrait dans les parties basses plus charbonneuses. Ce niveau inférieur plus

sombre est parfaitement daté par des galets peints et des silex typiques. Il renfermait des amas de peroxyde de fer, des coquilles marines perforées, des os usés et polis à l'affûtoir. La faune comprenait le lapin en abondance,

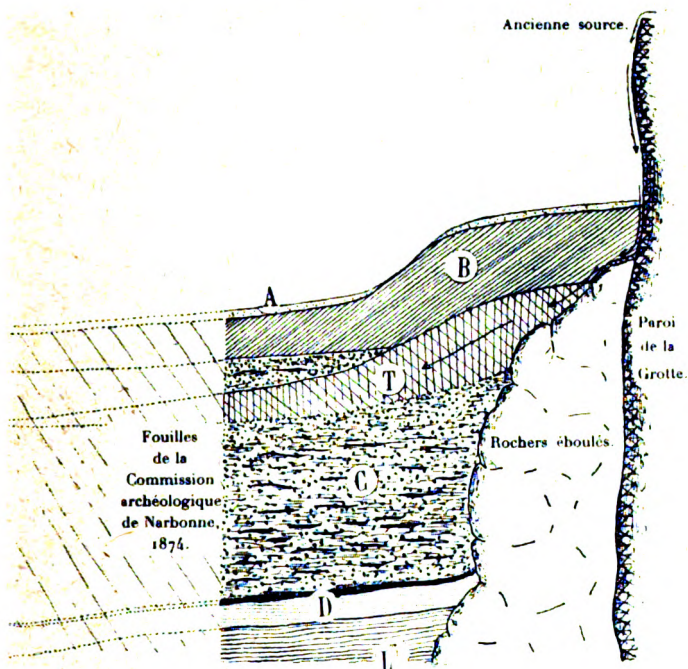


Fig. 3. — Coupe des couches archéologiques supérieures contre la paroi droite de la grotte. — Fouilles Hélène, novembre-décembre 1914. — A, mince manteau de débris récents; B, néolithique; C, azilien; D, magdalénien; L, limon jaune stérile; T, tuf calcaire stérile déposé en cet endroit par les eaux d'une ancienne cascade. — Echelle, 1/40°.

le cerf élaphe, l'ours brun, un oiseau maritime et, à la base, un peu de renne. Cette couche, nettement azilienne, atteignait un mètre de puissance.

Au-dessous, dans un lit de terre fauve, régnait un mince foyer magdalénien caractérisé par des fragments de pointes de sagaie, des lames, des grattoirs et des bu-

rins de silex de formes connues. Parmi les ossements, ceux de *Cervus tarandus* dominaient. Il faut aussi signaler quelques dents humaines.

L'ensemble de ces dépôts dont la hauteur était de 1 m. 80 reposait sur le limon sableux stérile qui s'étend dans toute la grotte. Malgré notre désir de descendre plus profondément, nos travaux s'arrêtèrent là, la gravité de l'heure nous obligeant à suspendre nos recherches.

A la fin de la guerre la Crouzade avait reçu à nouveau la visite de curieux ou de collectionneurs dont le passage était marqué par le bouleversement général des terres de surface. De longues opérations de déblaiement s'imposaient pour retrouver les couches inexplorées que nous avions laissé presque à nu à notre départ.

Après avoir fouillé quelques lambeaux de peu d'importance, nous résolûmes d'abattre un banc de brèche osseuse collé à la paroi de droite sur une longueur de 2 m. 50 et surmonté, sur une largeur de 1 mètre, d'un amas de terres noires, compactes et bien stratifiées, négligé ou oublié par nos prédécesseurs (*fig. 4*). Pour cela notre premier soin devait être de rejeter les terres remaniées dans lesquelles le banc en question était presque entièrement enfoui. On va voir que cette besogne ne fut pas sans utilité, puisqu'elle nous permit d'observer bientôt une ligne cinéritique continue dont la présence nous apportait la preuve que nous avions atteint des couches encore vierges à la hâte recouvertes, d'ailleurs, par mesure de précaution, d'un manteau provisoire de déblais protecteurs.

Notre attention se porta d'abord vers le dépôt charbonneux surmontant la stalagmite. Les objets ouvrés qu'il ne tarda pas à nous livrer montrèrent qu'il était azilien. Il recouvrait un mince foyer posé presque immédiate-

ment sur la brèche et dont les grattoirs sur bout de lamé simplement éclatés, les burins caractéristiques et plusieurs fragments d'os ou de corne travaillés, en particulier la base en biseau d'une pointe de sagaie en bois de renne, suffisaient à déterminer la période magdalénienne. Ce niveau était à 2 mètres au-dessous du sol néolithique, marqué sur la paroi par un placage concrétionné avec silex, poteries et ossements de mouton ou de chèvre.

La brèche sous-jacente englobait des ilots de charbons et de cendres noyés dans un magma compact d'ossements et de pierres taillées. Ces dernières sont pour la plupart de l'aurignacien supérieur et consistent en lames étroites à tranchant abattu, en minces éclats à encoches alternes, en outils doubles présentant un grattoir terminal d'un côté et un perceur ou un burin de l'autre, en véritables poinçons ou tarauds. Cependant les formes rencontrées tout à fait à la base de la masse solide paraissent moins évoluées, bien qu'on ne distingue pas dans les assises cimentées par la coulée stalagmitique de stratigraphie bien définie. La succession des couches était autrement apparente dans les régions meubles voisines que nous avons pu observer plus tard au même niveau et dans lesquelles se développaient deux foyers parallèles riches en silex de mêmes types que ceux encaissés dans les parties moyenne et supérieure de la brèche.

Cette première zone aurignacienne était séparée des assises plus anciennes par une ligne de pierrailles anguleuses de toutes les dimensions paraissant tombées de la voûte et reposant sur une couche jaunâtre épaisse de 15 centimètres et traversée par un foyer très noir (3 à 10 cm.) qui se prolongeait sous le banc stalagmitique. C'est la couche découverte au cours des travaux de dé-

blaient et momentanément enfouie afin de pouvoir, en temps opportun, l'explorer méthodiquement. Elle s'est montrée prodigue en silex finement travaillés caractéristiques de l'aurignacien moyen et en ossements brisés appartenant au cheval, au renne et même à l'Homme.

Au-dessous régnait le sable fauve stérile déposé par les agents naturels en lits bien stratifiés et emballant, à tous les niveaux, de petits cailloux roulés indices de son origine.

Ce n'est qu'à une profondeur moyenne de un mètre que ce puissant dépôt était coupé par deux bandes d'aspect différent.

La première, constituée par un tuf calcaire légèrement stalagmitique, renfermait de rares ossements de grand ours (*ursus spelaeus*) ne portant aucune trace d'action humaine. Elle recouvrait une assise plus sombre, épaisse de 50 centimètres, reposant sur le limon jaune stérile. Cette assise, due aux apports des hommes qui vécurent sur ce point, était traversée par un double foyer de 15 à 25 centimètres d'épaisseur constitué par des cendres très noires, onctueuses et gluantes, au-dessus et au-dessous duquel gisaient des silex et quelques quartzites de types assez simples mais tous retouchés avec soin. De nombreux grattoirs seraient nettement moustériens si quelques formes plus fines ne semblaient révéler l'âge qui a succédé à cette période ancienne. Beaucoup de fragments osseux portent les traces d'un travail rudimentaire. Une pointe de sagaie extrêmement grossière est du type d'Aurignac. La faune comprend le cheval en abondance, le grand bœuf moins commun et le renne très rare. La hyène a rongé quelques os. Nous ne connaissons pas, jusqu'ici, à la Crouzade, de foyer plus inférieur.

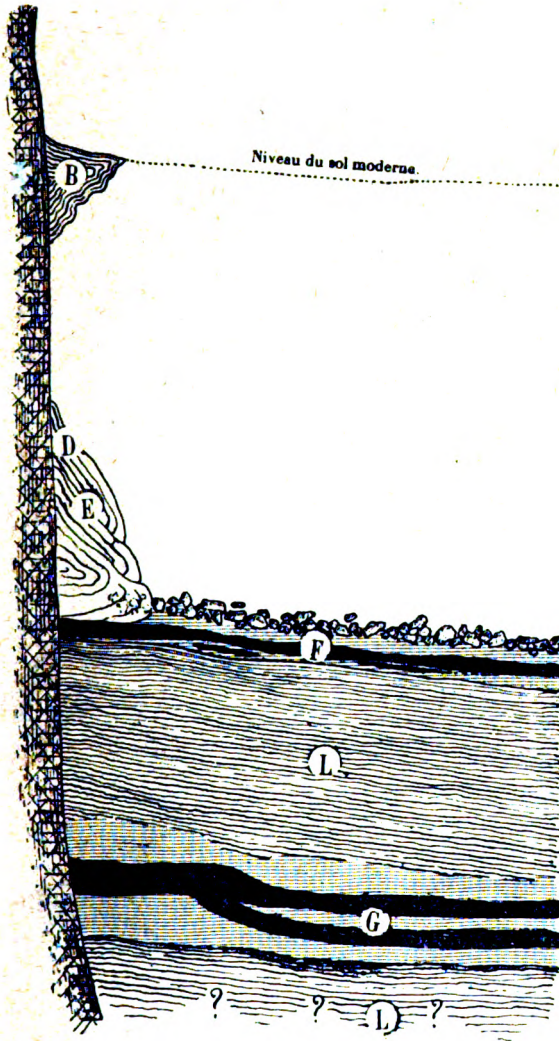


Fig. 4. — Coupe des couches archéologiques inférieures contre la paroi droite (observées en regardant l'entrée). — Fouilles Hélène, janvier-mars 1918. — B, brèche néolithique; D, brèche magdalénienne; E, brèche aurignacienne supérieure; F, dépôt aurignacien moyen surmonté d'un lit de pierrailles; G, dépôt aurignacien inférieur; L, limon jaune stérile. — Echelle, 1/40°.



Ainsi nos longues recherches dans un sol déjà bouleversé nous ont conduits à découvrir et à fouiller avec une grande attention quelques lambeaux intacts qui, quoique n'ayant pas permis d'obtenir des coupes complètes allant du sommet à la base du remblai archéologique, ont rendu possible, par le groupement des données successivement acquises, de pousser jusqu'à une profondeur de 4 mètres l'analyse stratigraphique des dépôts existants. Nos diverses observations se résument de bas en haut dans la coupe théorique suivante (fig. 5) :

Niveau G. Aurignacien inférieur. — Sur la couche stérile, de puissance inconnue, qu'ont atteint nos plus profondes fouilles, repose, à un peu plus de 4 mètres de la surface, une assise de couleur fauve, épaisse de 50 centimètres, remplie d'ossements d'animaux brisés et de quelques objets d'industrie et renfermant un important foyer à cendres très noires et gluantes, se dédoublant, à un mètre de la paroi, en deux strates bien distinctes. Dans ces déchets de cuisine les débris de renne étaient fort rares tandis que ceux de bœuf et surtout de cheval abondaient. Plusieurs dents disséminées représentent l'ours des cavernes, une ou deux griffes, le lion. La hyène se signale par quelques coprolithes et par des os rongés éparpillés dans les cendres d'un foyer qu'elle a bouleversé peu après son temporaire abandon.

L'outillage accompagnant cette faune consiste presque uniquement en pierres travaillées de profils assez simples. Plusieurs instruments furent empruntés à des galets de quartz compact ou de quartzite plus ou moins pur, à des grés fins taillés à grands éclats. Ils affectent les formes

de disques ou de pointes et présentent un aspect grossier, rudimentaire, que nous savons dû à l'infériorité de la ~~roche~~ mise en œuvre. Ils rappellent exactement ceux signalés par Cartailhac en 1877 dans la couche inférieure de la grotte de Bize¹ et, plus tard, en 1912, au sein des strates les plus anciennes² de la grotte du Prince, aux Baoussé-Roussé, principauté de Monaco³.

Les autres instruments, correspondant à des types connus, sont des silex couverts d'une patine généralement blanche et très profonde. Ils constituent, à eux seuls, la grande majorité de l'outillage épars dans la couche alors que les pierres locales sont plutôt disséminées. Les éclats paraissant inutilisés étaient rares, la plupart des pièces doivent avoir servi et beaucoup, très retouchées, présentent un travail parfait. On peut distinguer, en tenant compte de toutes les transitions, les racloirs, les grattoirs et les pointes, ces dernières étant l'exception et passant rapidement aux autres formes qui dominent. Celles-ci se montrent toujours avec la face plus ou moins bombée et le revers invariablement lisse, plan ou concave suivant le cas, muni du bulbe d'éclatement au voisinage du plan de frappe.

Les racloirs les plus nombreux présentent des types très nets caractérisant ordinairement, dans nos dépôts pléistocènes, les niveaux correspondant à la fin du paléolithique moyen. Ce sont des éclats trapus, retouchés en arc de cercle ou en ligne sensiblement droite, sur une partie plus ou moins étendue de leur seul bord tranchant. Leur dimension est assez uniforme : ils sont petits par suite sans doute de la pénurie du silex qu'il fallait

1. Cartailhac, *Les grottes de Bize et de la Crouzade*, op. cit., p. 320.

2. Considérées comme moustériennes.

3. *Les grottes de Grimaldi* (Baoussé-Roussé), t. II, fasc. II; *Archéologie*, par Émile Cartailhac, pl. XIII, n° 10, et XIV, n° 12.

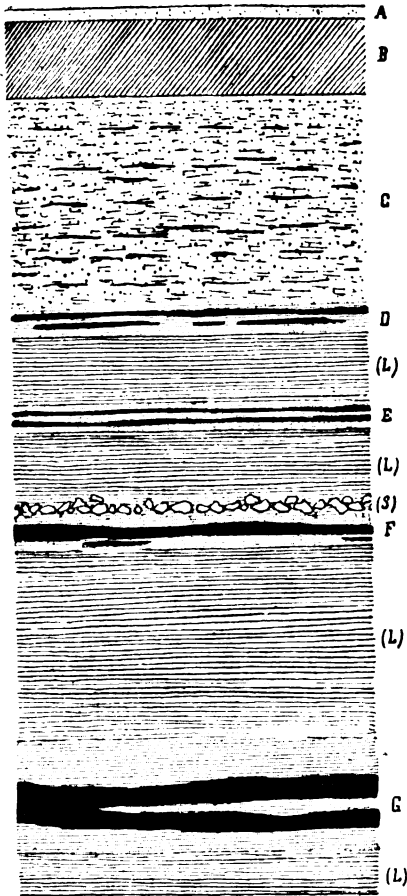


Fig. 5. — Stratigraphie théorique du sous-sol de la Crouzade établie d'après nos observations. A, B, C, D, E, F, G : dépôts archéologiques dus aux séjours des hommes. L et S, sédiments naturels. Echelle, 1/40^e.

A. — Couche très sombre, superficielle, avec, entre les rochers éboulés à l'entrée de la galerie, multitude d'éclats de coquille, fragments de poterie grossière et quelques objets caractéristiques de l'époque de la Tène : très belle perle de verre, fusaiote en plomb, bague en bronze, rasoir (?) en fer, etc. — DÉBUT DE L'ÂGE DU FER ET PÉRIODE HISTORIQUE.

B. — Couche noire et gluante à faune actuelle partie sauvage, partie domestique (mouton, porc, bœuf, blaireau, renard, lapin, etc., etc). Tessons de poterie friable et mal cuite. Rares silex, tranchets triangulaires, grattoirs ronds, lames larges et plates, scies, petite hachette polie, poinçons en os de mouton refendus, etc. Dans la partie la plus inférieure, presque en contact avec l'azilien, quelques formes peut-être plus anciennes. — NÉOLITHIQUE.

C. — Assise très puissante formée de cendres, de terres brûlées rougeâtres vers le bas, blanchâtres dans le haut, striées de lits charbonneux très noirs. Faune : Cheval, cerf élaphe, sanglier, loup, renard, blaireau, ours brun, lapin, oiseaux, tortue, poissons. Nombreux silex

retouchés sans soin; lames étroites et longues, pointes à dos rabattu, lames de canif, grattoirs ronds ou carrés avec tendance parfois à grossier pédoncule, grattoirs carénés ou à museau, burins latéraux, etc. Poinçons en os très frustes, spatules, écorchoirs en larges côtes refendues, lissoirs, pointes à cran simplement éclatées. Os polis et perforés, pendeloques en dents et coquilles. Amas de peroxyde de fer, galets colorés. Dans le tiers supérieur : très curieuse industrie microlithique à contours géométriques, petit galet aiguisé à un bout. — AZILIEN.

D. — Niveau à simple ou double foyer très sombre caractérisé par la prédominance du renne et du cheval. Avec eux : antilope saiga, bœuf ou bison, bouquetin, loup, renard, homme, etc. Instruments en pierres en général grossiers : grandes lames simples ou à encoches, burins à angle dièdre médian ou sur angle de lame, grattoirs terminaux très peu retouchés, rares lames de canif. Harpons à simple rang de barbelure à la base du dépôt et à double rang à la partie supérieure. Sagaies à simple ou double biseau ou à base pointue en bois de renne, en ivoire ou en os. Aiguilles

aller chercher au loin et qu'on utilisait jusqu'au bout. De là aussi le nombre élevé de pièces couvertes d'un travail intense. L'un des échantillons recueillis, muni d'une encoche terminale opposée au talon brut lui-même légèrement festonné par le coup de percuteur, est d'un type signalé par Peyrony au sein des assises moustériennes des stations périgourdines¹. A la Crouzade, un seul spécimen un peu différent est tout à fait comparable

1. Peyrony, *Études de formes inédites ou très peu connues du moustérien. Leur évolution dans le paléolithique supérieur* (Revue anthropologique, juillet-septembre 1925, p. 290 et ss.).

à chas. Pendeloques perforées ou non en forme de poupées. Baguettes demi-rondes et pièces diverses décorées de dessins géométriques en creux ou en relief, de gravures d'animaux. Dents et coquilles percées. Poudres colorantes jaunes, rouges ou noires. — MAGDALÉNIEN.

F. — Minces foyers parallèles assez peu développés avec ossements de renne encore commun, de cerf élaphe, de cheval, de bœuf, etc. Grande variété de pierres travaillées : jaspes, agathes, calcédoines, cristal de roche, silex. Grattoirs ovales ou ronds mais surtout sur bout de lame accouplés souvent avec un perceur ou un burin. Poinçons et tarauds sur éclats massifs. Lames à coches. Pointe de la gravette et ses nombreuses variétés. Pointes à gibbosités latérales. Pointes à cran. Poinçons en os. Fragments de sagaies en bois de renne ou en ivoire. Pendeloques en dents ou en coquilles. Traces de matière colorante rouge. — AURIGNACIEN SUPÉRIEUR.

F. — Couche sableuse jaunâtre traversée par une seule ligne de foyers avec ossements d'ours, de lion, de hyène des cavernes, de renne assez rare, de grand bœuf, de cheval très abondant et d'homme. Nombreux instruments de silex à belle retouche aurignacienne. Grattoirs trapus et arrondis, carénés, à museau, à retouche lamellaire. Grattoirs terminaux sur éclats massifs. Burins busqués, burins sur angle ou médians. Lames épaisses à coches marginales opposées ou alternes. Pointes de Chatelperron et de l'abri Audi. Rares grès ou quartzites. Plaquette de pierre avec gravure de poisson(?). Poinçons en os poli. Base d'épingle ou de bâton en bois de cervidé décoré de séries de courtes hachures. Dents d'herbivore perforées. — AURIGNACIEN MOYEN.

G. — Assise assez puissante à double foyer très épais encombrée d'ornements de renne très rare, de bœuf et de cheval abondants, d'ours et de lion des cavernes. Hyène signalée par os rongés et coprolithes. Nombreux petits racloirs de types moustériens, grattoirs épais, pointes affilées et burins. Os utilisés en billots ou enclumes. Une seule pointe d'Aurignac très grossière. — AURIGNACIEN INFÉRIEUR.

(L). — Grands dépôts sédimentaires naturels accumulés dans la grotte pendant les périodes de forte humidité. Ils emballent à tous les niveaux de minuscules galets, témoins de leur origine. Entre les foyers F et G ils présentent des parties tassées, plus dures, qui sont les emplacements des repaires des fauves dont ils englobent les débris.

(S) — Ancien sol correspondant à la période sèche qui a succédé immédiatement à la station de l'aurignacien moyen. Il est marqué par une ligne de pierrailles éboulées de la voûte.

aux grands hachoirs-couperets du Moustier et des stations similaires. L'instrument, qui porte lui aussi, à chaque bout, une petite échancrure très nette, ayant beaucoup servi toujours tenu de la même main, a eu la partie utile de son tranchant maintes fois ébréchée et constamment ravivée par une retouche plate et lamellaire pratiquée du côté de la face d'éclatement, jusqu'au moment où le silex mis hors d'usage par l'épaulement qui s'était ainsi peu à peu formé, fut finalement jeté au rebut. Cette retouche remarquable, obtenue par pression, se retrouve au même niveau sur quelques autres pièces de choix. Chose curieuse, déconcertante même, elle rappelle, par sa technique, la belle taille solutréenne et se sépare tout à fait de celle observée sur l'outillage de la couche sus-jacente qui est, nous le verrons, de l'aurignacien moyen.

Façonnés sur des éclats massifs, les grattoirs, de divers types, sont en général mieux finis; on voit apparaître timidement, sur un certain nombre d'entre eux, la belle retouche aurignacienne. Leurs formes, assez variées et souvent bien régulières, contribuent à donner à la série qui les renferme un aspect moins archaïque. Cependant on ne trouve pas encore les lames épaisses, larges et oblongues, retaillées à une extrémité, qui plus tard abonderont.

Le lot de nos récoltes est composé, dans l'ensemble, de pièces caractéristiques. Il suffit à donner une idée assez exacte de cette industrie à tradition ancienne, aux legs du passé si nombreux qu'on serait tenté de la rapporter à la fin du moustérien. Une pointe courte et massive au profil lancéolé et dont un côté, épaissi par le conchoïde, fut régularisé à l'aide d'une retouche écailleuse pour ne pas blesser le doigt à la préhension, ne contredit pas cette impression première; l'autre bord, seul tranchant,

est creusé de petites coches régulières comparables à celles que l'on observe surtout aux étages inférieurs. Un deuxième instrument, à double bec intentionnel, présente à une extrémité deux petits échancrures semblables. Il convient aussi de signaler un éclat épais à bout carré disposé en tailloir grossièrement retouché sur les deux faces¹. Deux pointes très soignées, d'une technique meilleure, annoncent les éclats typiques que nous rencontrerons dans les foyers suivants. Sans elles deux burins latéraux sembleraient ici complètement dépayés alors qu'ils sont bien à leur place et viennent, par suite, rajeunir considérablement la couche en la séparant définitivement du dernier stade moustérien.

L'industrie osseuse, en dépit de sa pauvreté, suffit à confirmer les déductions que nous pouvions tirer de l'examen des instruments lithiques. Elle comprend surtout des fragments de diaphyses d'animaux de forte taille qui portent d'évidentes marques d'utilisation consistant en traces de coups multipliés sur un même point ou dans une zone restreinte. Parfois ces empreintes se présentent sous la forme de hachures parallèles, perpendiculaires au grand axe de la pièce, assurément produites par un outil tranchant heurtant l'os servant de billot au cours d'une opération de raclage. Mais, plus souvent, l'extrémité de ce support de fortune était à peine obliquée par quelques coups petits, légers, qui avaient occasionné de vagues éraillures ou même un picotement dans certains cas très peu visible. L'aspect de la mutilation varie selon le genre de travail auquel l'os a été soumis. Nous ne parlerons pas ici des morceaux bien plus nombreux, couverts de fines stries dirigées dans

1. Type signalé par l'abbé Breuil au Trilobite. *Études de morphologie paléolithique* : III. *Les niveaux présolutréens du Trilobite*, fig. 1, n° 1 (Revue anthropologique, nov.-déc. 1918).

tous les sens, simples traces de décarnisation purement accidentelles.

Quelques coxals de renne et des phalanges de cheval régulièrement fendues dans le sens de la longueur semblent avoir servi de godets pour préparer peut-être des couleurs ou recueillir les moelles. D'autres gros os, longues portions de diaphyses taillées à grands éclats suivant un procédé constant, paraissent appointis intentionnellement. Ce seraient les sagaies, les poignards de l'époque.

Un seul bout de trait est nettement travaillé et très caractéristique. Il fut recueilli au-dessus du foyer et suffirait à dater, à lui seul, sans discussion possible, le niveau dont il provient. C'est une baguette en os assez plate et aux bords équarris au silex, aiguë à une extrémité, arrondie et renflée à la base qui semble avoir été fendue profondément en largeur puis brisée accidentellement. La pièce est petite, grossière, très archaïque, sa silhouette est d'un type connu. C'est la *pointe d'Aurignac* qui vient fixer de façon définitive l'âge exact du vieux fonds dont elle fait partie.

Il n'est pas douteux que ce fonds soit franchement des temps aurignaciens malgré la survivance fréquente de formes appartenant à une culture antérieure. Nous pouvons préciser davantage et affirmer qu'il en est de l'aurore.

Les renseignements fournis par la faune sont en concordance parfaite avec ces données archéologiques. Nous avons dit quels animaux servirent à la nourriture. La hyène a laissé ses traces dans les cendres d'un foyer qu'elle vint remuer pendant une absence peut-être très courte des chasseurs.

Un jour cette absence se prolongea. Le grand ours (*ursus spelaeus*) en profita pour envahir la grotte et élire

domicile là-même où la famille humaine avait précédemment vécu. Nous avons retrouvé le sol durci, piétiné par les fauves, couvert des ossements épars de ceux d'entre eux qui sont morts sous l'abri. Au-dessus s'étendait la couche litée, puissante, des apports naturels entremêlés de quelques traces laissées par les bêtes sauvages ayant fait plus tard, à intervalles irréguliers, de courtes apparitions. Les petits cailloux roulés englobés dans le limon stérile¹ indiquent clairement l'origine vaclusienne de cette couche épaisse correspondant à une période de grande humidité au cours de laquelle les eaux de ruissellement ont dû tomber en cascade dans la galerie souterraine et la rendre inhabitable. Un laps de temps assurément très long s'est écoulé avant que l'homme revînt et songeât à demeurer. Il reparut enfin, ralluma ses feux sur les vestiges des carnassiers, et la station succéda au repaire.

1. Ces petits galets avaient été remarqués par le premier explorateur de la grotte de la Crouzade (Rousseau, *op. cit.*) et il en fut recueilli quelques-uns après lui par Fernand Bru qui nota très judicieusement qu'ils étaient fixés aux débris d'os égarés dans la couche stérile. Nos fouilles nous ont montré qu'ils sont en place dans le limon sableux naturel. J'ai exposé ce fait, en juillet 1924, devant mes collègues de l'Institut international d'anthropologie, lors de la réunion à Toulouse de notre Office national français (voir *Revue anthropologique*, sept.-déc. 1924, pp. 354 et 355), à la suite d'une communication faite par M. Peyrony (« De l'usage présumé des petits galets lustrés découverts dans les gisements paléolithiques »), en rappelant qu'il en était ainsi également à Bize. M. Peyrony a rencontré des galets semblables à Laugerie-Haute, aux Champs-Blancs, à Badegoule, au Ruth, etc., mais surtout dans la station solutréenne du Fourneau-du-Diable, commune de Bourdeille (Dordogne) où, dans un coin de la couche inférieure, en furent comptés 135 placés côte à côte. M. Reygasse en a récolté à la station de Baroumali et M. Bégouen se souvient de les avoir vus dans les gisements de l'Ariège. « Il paraît incontestable, écrit Peyrony, que ces petites billes, choisies semble-t-il avec soin dans les sables et les graviers voisins, ont été apportées à l'abri par les occupants des lieux ». Nous ne saurions partager cet avis pour ce qui est du cas particulier de la Crouzade.

Niveau F. Aurignacien moyen. — La couche cinéritique formée par le nouvel établissement des familles humaines est constituée par une terre sableuse jaunâtre et onctueuse pétrie de fragments d'os et coupée par une ligne charbonneuse, continue et très noire, qui marque le niveau où brûlèrent les foyers. La faune y est à peu près la même que celle de l'assise inférieure : ours des cavernes, lion, hyène, renne encore rare, grand bœuf, cheval abondant. Divers débris, très mutilés, appartiennent à l'Homme sans que nous puissions préciser à quel titre ils sont mêlés aux autres ossements. Ils consistent en tronçons de diaphyses des membres, en vertèbres, en fragments de maxillaires supérieurs et en morceaux plus ou moins importants de calottes craniennes. Quoique encore bien insuffisants pour une étude sérieuse, deux portions de frontal semblant s'ajouter sur deux centimètres méritent cependant d'être spécialement mentionnés. Ils ont été examinés par M. Marcellin Boule, professeur au Muséum national d'Histoire naturelle, qui a bien voulu nous communiquer à leur sujet ses précieuses observations.

Comme tous les autres échantillons osseux sortis de la même couche, ceux-ci sont nettement fossiles. Le plus grand porte deux ou trois centimètres de pariétal droit et l'origine du nasal gauche. L'arc sus-orbitaire et l'arc sourcilier sont droits, saillants, mais bien séparés l'un de l'autre par le sillon sus-orbitaire. La glabellle est saillante, le nasion enfoncé. Sur le front bien dessiné les bosses frontales s'accusent ; à la face endocranienne la crête frontale est extraordinairement développée. Si, comme tout semble l'indiquer, les deux débris proviennent véritablement d'un même individu, on peut mesurer approximativement la *largeur frontale minimum* qui serait ici, d'après M. Boule, d'environ 100 millimètres.

« Le crâne, ajoutait l'éminent paléontologiste, me paraît avoir été dolichocéphale. Il est possible qu'il ait appartenu à la race de Cro-Magnon dont il présente quelques caractères secondaires (nasion déprimé, largeur minimum du frontal, etc). Mais il est impossible d'affirmer quoi que ce soit avec de tels fragments¹. »

Nous devons ajouter que le plus grand de ces deux os présente deux larges sillons, indices probables d'une blessure faite par une arme tranchante assez peu de temps avant la mort pour qu'aucune trace de cicatrisation ne soit actuellement perceptible. Nous ne pensons pas, en effet, que cette mutilation, incontestablement accidentelle, doive son origine à une intervention quelconque *post-mortem*. Un grattage au silex, au cours par exemple de l'arrachement du cuir chevelu, eût laissé certainement des empreintes moins profondes. A nos yeux celles-ci ont un autre sens ; elles ne sont pas sans rapport, peut-être, avec l'événement qui causa la mort de l'individu dont nous conservons aujourd'hui pieusement les vénérables restes.

L'industrie très homogène répandue auprès d'eux est particulièrement remarquable. Elle accuse maints perfectionnements dans la taille de la pierre et montre les premiers rudiments artistiques connus.

Le mobilier lithique est presque tout en divers silex sélectionnés avec grand soin et d'une qualité généralement excellente. La plupart portent la belle retouche aurignacienne, plate et assez longue, quoique obtenue par percussion. Ils sont mieux travaillés que dans la strate inférieure où la fréquence des bonnes pièces nous avait pourtant frappés. Dans le niveau moyen les formes se montrent d'emblée très variées, régulières et fines. Nous assis-

1. Lettre du 11 janvier 1918.

tons, sans élaboration préalable, à l'apparition brusque de maints types nouveaux. Au point de vue de l'abondance des instruments de choix, nous sommes dans le milieu véritablement le plus riche. Plus tard, sans doute, la belle technique des dos rabattus à taille double et verticale donnera d'admirables pointes d'une grande délicatesse, mais ces pièces seront toujours rares et les formes vulgaires, éclats sans caractères, non retouchés, se multiplieront. Ici rien de pareil; les rognons bruts, à peine dégrossis, sont l'exception ou presque; l'exception également, les outils de fortune, les éclats vaguement utilisés et bientôt jetés au rebut.

Les restes industriels de pierre, tous parfaitement caractérisés, permettent de rapporter à l'aurignacien moyen ce deuxième niveau connu de notre stratigraphie.

Les grattoirs sont des plus nombreux. Les formes trapues, arrondies, intensivement retouchées, semblables à celles trouvées par l'abbé Parat dans l'aurignacien supérieur du Tribolite ne manquent pas¹. Tous les genres de grattoirs carénés, à retouches lamellaires, bien parallèles, longues et fines, se montrent avec elles. Ils évoluent depuis le type peu épais, large et court, avec quelques spécimens à museau plus ou moins prononcé, jusqu'au type très allongé, surélevé, plus haut que large. Celui-ci, en se rétrécissant et en se surélevant de plus en plus, passe insensiblement jusqu'au burin busqué avec des stades identiques à ceux observés dans les belles séries provenant des niveaux supérieurs du Bouitou². Mais cette

1. Formes reproduites par M. H. Breuil in *Études de morphologie paléolithique*. III : Les niveaux présolutréens du Tribolite, fig. 10, n° 17, 19, 22 (Revue Anthropologique, nov.-déc. 1918, p. 317).

2. Fouilles des abbés Bardon et Bouyssonie. Voir la figure 7 du travail de l'abbé Breuil : *Les subdivisions du paléolithique supérieur et leur signification* (Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, Genève, 1912).

dernière catégorie d'instruments demeure rare. Les burins d'aucune sorte ne sont encore bien répandus. Deux ou trois exemplaires seulement, sur angle à enlèvement latéral, ou médians et polyédriques, complètent jusqu'ici leur lot.

Les lames, diversement façonnées, présentent souvent de grandes coches marginales, opposées ou alternes, qui produisent en leur milieu l'étranglement connu et si particulier à cette période. Certaines sont échancrées d'un seul racloir concave. D'autres portent à la fois un grattoir et un burin.

Les pointes, peu répandues, ont été taillées dans des éclats massifs et lourds. La plus belle, de dimensions exceptionnelles, est d'un type intermédiaire entre celui de l'abri Audi (Dordogne) et celui de Chatelperron (Allier). Une autre, dont nous ne possédons malheureusement qu'une extrémité, est artistement ciselée, tout au pourtour, en forme de croissant. La vraie lame à dos rabattu n'existe pas encore.

La grande majorité des pièces que nous venons d'énumérer sont faites, nous l'avons dit, en matière siliceuse. Les quartzites et les grès déjà peu répandus dans l'assise précédente ne sont pas ici plus nombreux ni façonnés avec plus de soin. Quelques éclats peu retailés semblent provenir des galets de la Cesse. Ils ont donné en général des outils frustes et sans retouches. Deux seuls d'entre eux font exception. C'est une grossière pointe, vague type de l'abri Audi, et une lame épaisse, simplement éclatée sur les bords, terminée par un burin latéral de forme tout à fait classique. Mettant en œuvre une telle substance, il eût été bien difficile d'obtenir un meilleur résultat.

Parmi les pierres retirées de la couche s'en trouve une remarquable. C'est une plaquette de grès qui porte, gravée sur une de ses faces, la silhouette d'un poisson ou

l'arrière-train d'un éléphant. Dans ce cas, la queue de l'animal serait peut-être appliquée contre la cuisse. Il se peut que l'ébauche ait été plus complète, qu'elle ait appartenu à un ensemble dont nous n'aurions qu'une faible portion. Quoi qu'il en soit, le croquis est très simple et malhabile. Il représente la plus vieille œuvre d'art recueillie dans le sol narbonnais.

Bien qu'extrêmement restreint, l'outillage en matière animale ne manque pas de caractère. Plusieurs longues esquilles osseuses régularisées par un travail approprié constituent des pointes robustes qui devaient être les armes courantes. A côté d'elles apparaissent les premiers poinçons aiguisés et polis, souvent très effilés, de taille et de dimensions diverses. Un beau morceau de bois de cervidé, à la base élargie en forme de tête de clou, provient peut-être d'une grande épingle à cheveux du type de celle de Gorge d'Enfer¹. Il est décoré longitudinalement, comme cette dernière, de fines hachures parallèles disposées en séries ; sa partie inférieure est, de plus, ceinte d'un anneau d'incisions allongées².

Plusieurs dents d'herbivores, enfin, perforées à la racine, entrent dans le lot des trouvailles effectuées dans ce milieu.

Niveau E. Aurignacien supérieur. — Au-dessus des strates cinéritiques de l'aurignacien moyen règnent,

¹ *Reliquiae Aquitanicae* (B XII). Les grottes de Grimaldi, op. cit., fig. 150.

² Ces incisions, situées de même, existent sur des instruments en os d'autres gisements sensiblement contemporains ou plus évolués. En les signalant au niveau aurignacien du Trilobite, Breuil exprime l'opinion qu'elles ont « eu pour raison de fixer solidement un lieu ». Les gravures basillaires si fines, si peu profondes du bois de la Crozade ne semblent pas à notre avis devoir confirmer cette interprétation.

comme en dessous, les dépôts naturels de limon jaune stérile traversés vers le haut, et en certains points seulement, par une très mince ligne de cendres aurignacienne supérieure. La faune de cette couche à foyers peu développés se rapporte en majorité au bœuf, au cheval, au cerf élaphe et au renne, cette dernière espèce plus abondante que dans les assises précédentes commençant à prédominer d'une façon très nette. Le matériel lithique de ce niveau a uniquement utilisé comme matière première, des roches siliceuses faciles à tailler ou agréables à la vue. Les silex sont généralement de belle qualité et avec eux se trouvent des jades, des agathes, des calcédoines variées, quelques instruments en quartz hyalin très limpide qu'il fallait aller chercher ou que l'on recevait de fort loin. Ce minéral, malgré la difficulté que présente son travail, a fourni une jolie petite lame bien régulière et un beau grattoir burin très retouché, l'un et l'autre aussi transparents que du verre. Quelques galets de roche dure aux couleurs chatoyantes proviennent des foyers de cette assise. La matière colorante noire, jaune ou rouge commence à se montrer. L'ensemble du mobilier donne une impression de recherche, de goût artistique, que ne produisait pas, malgré sa perfection, celui du foyer sous-jacent.

Ce mobilier cependant est loin d'être vraiment riche. Parmi d'abondants éclats de silex sans caractère, les pièces typiques sont relativement peu répandues et ne présentent pas la belle retouche intensive observée si fréquemment aux étages inférieurs. Les instruments nous intéressent moins par la beauté de leur travail que par leur forme régulière. Ils sont souvent légers et délicats et atteignent parfois de minuscules dimensions.

Les grattoirs ovales ou ronds, ciselés tout au pourtour, ne manquent pas bien qu'assez rares. Ceux façonnés sur

éclats allongés combinés souvent avec un burin ou un perçoir épais à l'opposé sont plus nombreux. Les uns et les autres portent encore la belle retouche lamellaire observée d'abord sur les grattoirs carénés qu'on ne retrouve guère plus. Ceux-ci ont donné, en évoluant, des lames épaisses et incurvées à section triangulaire, elles-mêmes transformées bientôt en véritables poinçons ou en grattoirs terminaux. D'autres poinçons ou perçoirs ont été ménagés sur de menus éclats presque microlithiques. Il en est de si fins et fragiles qu'on se demande s'ils n'étaient pas des instruments à talouer.

L'industrie des lames est particulièrement remarquable. Certaines, en général assez épaisses, présentent un amincissement basillaire destiné, semble-t-il, à recevoir un manche rapporté¹. Nous en possédons une ou deux à coches profondes rappelant les types similaires de l'aurignacien supérieur de Grimaldi². D'autres, très droites, sans retouches, sont éclatées de telle sorte qu'elles présentent une pointe aiguë extrêmement piquante. Nous supposons qu'elles devaient armer des dards ou des flèches communes. Enfin vient la précieuse série à tranchant abattu verticalement.

Elle est composée en majeure partie des pointes dites de la Gravette d'une petitesse de dimensions et d'une finesse de travail parfois déconcertantes. Le type habituel à un seul bord équerri fut le plus fréquemment employé. Il montre une base pointue ou retaillée carrément ou plus souvent irrégulière. Tantôt droit, tantôt légèrement convexe, le dos présente dans certains cas une ou deux gibbosités latérales qui lui donnent un aspect sinueux. Parfois, la supérieure s'atrophiant, l'inférieure de

1. Tout à fait comparables aux formes semblables des Baoussé-Roussé. *Les grottes de Grimaldi*, *op. cit.*, Pl. XVI, n° 16.

2. *Op. cit.*, Pl. XIX, n° 1, 10, etc.

ces gibbosités est si saillante qu'elle prend la forme d'un véritable cran. D'autres fois, la retouche marginale n'intéressant pas la totalité du bord, la pièce, vers le haut, s'élargit brusquement et affecte un profil analogue. Il arrive enfin que la soie d'emmanchure soit ménagée à l'aide d'une encoche peu ou pas retouchée au-dessous d'un épaulement plus ou moins net. Alors la ressemblance avec la pointe atypique de Grimaldi est complète.

Une pièce exceptionnelle jusqu'ici à la Crouzade est une belle javeline lancéolée, très régulière, ciselée avec délicatesse dans un assez long éclat (67 mm.). Les deux tranchants sont abattus d'un bout à l'autre par la retouche marginale ordinaire. La base assez épaisse se termine par un biseau simple tandis que la pointe est amincie et rendue plus pénétrante par l'enlèvement de très fines esquilles pratiqué sur les premiers millimètres du revers. Cette belle arme, très élancée, indique l'extrême fin de la civilisation aurignacienne. Elle prélude déjà par sa forme à la feuille de laurier taillée sur une seule face du solutréen inférieur.

Nous ne dirons rien des burins; ils ne sont pas caractéristiques. Les genres anciens existent encore et à côté d'eux apparaissent les types nouveaux qui bientôt se multiplieront. Les esquilles de fabrication ou de rafraîchissement de ces outils se montrent par suite nombreuses. Elles sont identiques à celles que l'on recueille dans tous les gisements contemporains.

Reste enfin le mobilier osseux. Il mérite qu'on le mentionne. Quoique peu varié et restreint il est pourtant intéressant parce qu'il évoque la pensée de la plus vieille industrie magdalénienne. Quelques débris de sagaies en bois de renne ou en ivoire proviennent en effet de ce niveau ainsi qu'un fragment de harpon à un seul rang de barbelure descendu peut-être de l'assise sus-jacente.

L'os a fourni la substance de plusieurs poinçons aux bords parfois sinueux et de grossières pointes éclatées puis régularisées par picotement ou raclage. Les canines et les incisives d'herbivores perforées ne font pas défaut. Certaines portent un trou très fin et très allongé. Une canine d'ours taillée sur toutes ses faces est munie de deux encoches de suspension symétriques. Étaient-ce des amulettes, de simples ornements? A des coquilles variées, percées de manière semblable, devaient être attachées les mêmes idées superstitieuses. Les unes et les autres ont pu correspondre à la même destination.

Niveau D. Magdalénien. — Au-dessus du grand dépôt stérile d'origine vaclusienne formé entre les séjours des chasseurs aurignaciens, s'étend une couche de faible importance, à simple ou double ligne de foyers très noirs datés par une industrie nettement magdalénienne. Ainsi, en ce point de la coupe, une lacune stratigraphique apparaît : la civilisation solutréenne pourtant représentée à Bize n'a pas laissé à la Crouzade de vestiges caractéristiques. Lacune dans le temps? Lacune dans l'outillage? Lacune dans nos connaissances? Le moment n'est pas venu encore d'en discuter.

Les nouveaux arrivés se sont installés à l'entrée de la caverne, dans la partie du vaisseau la plus large qu'éclaire vaguement la lumière du jour. Ils y ont occupé certains points de préférence à certains autres, recherchant sans doute les zones les plus sèches ou les mieux abritées. Plus loin, vers l'intérieur, quand la galerie se rétrécissant l'obscurité devient complète, aux assises inférieures succèdent directement les dépôts post-quaternaires, les magdaléniens ne semblant pas avoir allumé leurs foyers aussi avant dans le souterrain. Ces foyers, nous l'avons dit, sont disposés par endroits suivant deux lignes parallèles

séparées, dans leur formation, par un laps de temps assez considérable pour que, de l'une à l'autre, l'outillage ait pu varier. La faune seule, en haut et en bas, est à peu près sensiblement la même. Le renne et le cheval y prédominent dans de très larges proportions accompagnés par la théorie des espèces habituelles : le cerf élaphe, l'antilope saïga, le bœuf ou le bison, le bouquetin, le loup, le renard, etc., l'homme lui-même représenté par quelques débris dont nous ne pouvons expliquer l'origine. Autour des amas de cendres, sur les points où la famille nomade stationna, sont épars les restes d'un mobilier intéressant mais assez pauvre. Les fragments de matière colorante, peroxyde de fer d'un beau rouge, se trouvent çà et là et ont laissé leurs traces apparentes sur quelques objets. Ceux-ci sont de grandes coquilles de la mer ayant pu servir de godets ou de lampes, d'autres plus petites percées de trous de suspension pour être portées comme parures, des dents d'herbivore également perforées, d'originales pendeloques en os ou en bois de cervidé, un outillage assez fruste de silex, plus fin et plus varié d'os poli et surtout de corne.

Les instruments de pierre sont grossiers, façonnés sans soin, et présentent assez rarement des formes définies et régulières. Ils consistent surtout en grandes lames peu ou pas retouchées, échancrées parfois de séries d'encoches rondes ou carrées, plus ou moins profondes, en éclats massifs utilisés de diverses façons. Retaillés souvent en burins, ils sont alors très caractéristiques. Ceux à angle dièdre médian, ici comme partout, abondent; ceux sur angle de lame, quoique moins communs, ne font pas défaut. Des uns et des autres on retrouve les déchets de taille. Nous possédons aussi de très rares grattoirs épais recueillis au-dessus de la strate supérieure, de plus nombreux grattoirs sur bouts de lames esquillés

seulement tout autour de la courbure utile, quelques lamelles à bords parallèles, retouchées hâtivement. La vraie lame de canif se montre mais elle est exceptionnelle. Les fragments informes, en revanche, souvent mal venus et lourds, sont répandus à profusion. C'étaient des outils de fortune. Il semble vraiment que dans le travail de la pierre l'homme, à cette époque, ait eu sans cesse le souci du moindre effort.

Le changement est grand quand nous passons à l'examen de l'outillage en matière animale. A la Crouzade, comme dans tous les milieux du même horizon archéologique, le troglodyte magdalénien a taillé et sculpté l'os et le bois de renne avec une habileté consommée, avec un art qui nous surprend. Les cendres des foyers englobent les débris d'ustensiles et d'armes de toutes sortes.

Dans le bas, au-dessous et au niveau de la première ligne cinéritique, ce sont des harpons à un seul rang de barbelures et des sagaies à base en biseau simple ou pointue, en ivoire ou en bois de renne. Dans le haut les harpons à double rang de barbelures apparaissent et, avec eux, les sagaies à base en double biseau assez grandes en bois de renne ou toutes petites en os, une minuscule pointe fort curieuse également en os et renflée à la base à la manière des harpons et ornée d'un côté de sillons convergents en forme d'Y et de l'autre de hachures parallèles, des aiguilles admirablement polies, de toutes les dimensions, perforées ou non de chas très fins. En un point où le foyer était unique, sous la lentille charbonneuse, gisait un petit objet de forme spéciale, absolument semblable à la grande pendeloque recueillie par la Commission archéologique de Narbonne dans le même gisement¹ mais plus réduite et non percée. Était-ce un em-

1. Cartailhac, *Les grottes de Bize et de la Crouzade*, op. cit., fig. 147.

blème phallique, une grossière représentation humaine ? Nous ne saurions le dire. Le bois de renne a donné encore des baguettes demi-rondes agrémentées de dessins géométriques en creux ou en relief. Nous considérons comme provenant du même étage un morceau de côte couvert de délicates gravures de têtes de biches ¹, une plaquette d'os fragmentée qui, préparée pour la suspension et décorée de traits pointillés semblant figurer une toison, pourrait avoir fait partie d'une représentation animale ², enfin une portion d'andouiller de renne percée de deux larges trous circulaires et ornée de part et d'autre de quatre rayures profondes, débris possible d'un « bâton de commandement » ³. Ici et là se rencontraient des parures ou amulettes en dents et en coquilles, ces dernières très variées, perforées d'une fente allongée pratiquée transversalement avec un silex tranchant manié comme une scie. Un os creux d'oiseau, hachuré de traits entrecroisés et encore rougi à l'intérieur, devait être un étui à sanguine, divers fragments provenant du cheval ou du bœuf présentent des surfaces unies sur lesquelles l'artiste semble avoir essayé son burin. Tout cela est magdalénien et d'une homogénéité parfaite. Mais à cette dernière phase du paléolithique supérieur les hommes ne paraissent pas avoir séjourné bien longtemps dans la caverne. La puissance des vestiges qu'ils y ont laissé n'est nullement comparable à celle des assises explorées avec tant de bonheur dans les gisements célèbres des Pyrénées et du Périgord. La Crouzade n'a été sans doute qu'une station d'hiver, qu'un lieu de rendez-vous ou de refuge où les chasseurs n'ont pas habité d'une façon constante. Ils avaient ailleurs,

1. Cartailhac, *op. cit.*, fig. 142.

2. *Ibid.*, fig. 146.

3. Rousseau, *Habitation préhistorique de la Crouzade*, *op. cit.*, fig. 13.

certainement, une autre résidence que nous nous emploierons plus tard à rechercher.

Niveau C. Azilien. — Sur les derniers foyers magdaléniens repose une assise puissante caractérisée par des changements très notoires survenus dans la faune et dans l'industrie. Les lits de cendres qui la composent englobent de nombreux fragments carbonisés de matières végétales épars dans une couche très noire dénotant la persistance de feux de chair ayant brûlé à côté des feux de bois. Les ossements d'animaux et les instruments qu'ils recèlent accusent un état de chose nouveau. Nous sommes à la période azilienne. Le renne que nous retrouvons encore très rare dans les strates inférieures surmontant les plus récents vestiges magdaléniens ne tarde pas à disparaître et c'est, à partir de ce moment, dans toute l'épaisseur de la couche, le règne presque exclusif du cheval, du cerf élaphe, du sanglier, du lapin, ce dernier dominant vers le haut dans des proportions extraordinaires. Avec eux l'ours brun (*ursus arctos*), le loup, le renard, le blaireau, un oiseau maritime, la tortue d'eau douce (*Emys Europæa*), des poissons sont les types communs des dépôts à faune actuelle.

L'industrie, très caractéristique, dénote à tous les points de vue une décadence marquée. Nous ne retrouvons plus les beaux instruments décorés de dessins qui faisaient le charme de l'étude de la couche sous-jacente. Ici quelques rares gravures schématiques sur os, quelques galets généralement plats et oblongs, aux faces cernées de rouge, couvertes de gros points, de larges lignes parallèles, de bandes transversales ou longitudinales, droites ou en zigzag, faisant songer parfois à l'imitation de feuilles de fougère, forment tout le patrimoine artistique des sauvages. Quand les pierres n'ont pas été lavées au sortir de

la couche, la peinture très tenace est le plus souvent bien conservée. Deux substances ont été utilisées : l'ocre rouge et la sanguine, facilement reconnaissables à leur teinte différente. Elles étaient probablement broyées sur des plaques de grès qui font partie de nos récoltes. La matière colorante est répandue autour des foyers et imprègne les objets qui se sont trouvés à son contact. Des crayons de ce peroxyde de fer portent des facettes d'usure témoignant de leur usage, d'autres montrent des stries parallèles indices non équivoques de grattages au silex. Beaucoup d'instruments de pierre et d'os, d'ornements corporels, de pièces diverses, sont rougis avec intention. Comme au Mas-d'Azil la poudre ocreuse emplît « des os creux ayant la forme de tubes terminés par une pointe, qui semblent avoir été destinés au tatouage¹. » Nombre de coquilles de la Méditerranée sont perforées et peintes. Une *nassa nitida* recouverte de rouge a son trou de suspension traversé par un petit os d'oiseau qui devait retenir d'autres nasses semblables et constituer un original pendentif. Des fragments d'os tubulaires ont donné des perles allongées ; des dents de cerf perforées à la racine complétaient la série des parures.

L'outillage osseux est pauvre et très banal. Il consiste en spatules ou écorchoirs obtenus aux dépens de larges côtes de gros ruminants refendues et polies, en lissoirs plus épais, en grandes mais vulgaires pointes, armatures de dard ou épingles, formées d'os longs des membres aiguisés à un bout, en poinçons semblables à ceux que nous trouvions dans l'aurignacien. Les fines aiguilles en os d'oiseau, les sagaies, les harpons en bois de renne magdaléniens ont disparu. La corne de cerf n'est qu'ex-

1. Piette, *Les galets coloriés du Mas-d'Azil*. (L'Anthropologie, t. VII, p. 389).

ceptionnellement travaillée : le harpon plat et perforé, commun au Mas-d'Azil, n'existe pas à la Crouzade. Une grossière pointe à cran, taillée à grands éclats dans de forts os, semble le remplacer. Certaines esquilles, de toutes dimensions, reproduisent les formes de l'industrie en pierre. Plusieurs, assez menues, sont polies et luisantes et portent parfois des trous réguliers affectés peut-être à la suspension. Étaient-ce des outils, des amulettes ? — On ne sait.

Et voici le lot des instruments lithiques. Ce sont des silex retouchés généralement sans finesse rappelant, comme les outils en os, l'industrie des niveaux inférieurs. A la base de l'assise se rencontraient encore assez nombreux les divers burins magdaléniens et le grattoir sur bout de lame, types empruntés sans doute aux populations déjà fixées dans le pays par les aziliens immigrants mais dont la nouvelle fortune sera de très courte durée. L'outillage ne tarde pas à prendre la physionomie qui lui restera propre. Lames étroites et longues, pointes à dos rabattu, grattoirs ronds ou carrés, munis parfois d'un grossier pédoncule, grattoirs carénés ou à museau abondent dans les deux tiers inférieurs de la couche. Avec eux se montrent de nombreux burins parmi lesquels la forme aurignacienne à taille latérale sur éclat retouché carrément domine. Rarement, cependant, la retouche est soignée ; le plus souvent, même, elle est remplacée par l'enlèvement d'une esquille qui laissait, en s'éclatant, une cassure nette et franche. Il arrive, dans quelques exemplaires, qu'une encoche régulière soit ménagée près de cette cassure : c'est le premier indice du burin dit « tarde-noisien » qui se multipliera dans le protonéolithique et que nous retrouverons même, dans la région narbonnaise, associé aux industries du néolithique récent (à poteries, haches polies, flèches barbelées, etc.) avec des formes

géométriques anciennes. Celles-ci apparaissent justement dans la partie supérieure de notre assise azilienne où elles se trouvent absolument localisées. Elles se distinguent de tous les autres silex du niveau par leur régularité et leur finesse.

Ce sont de petits triangles retouchés sur un ou sur deux de leurs bords, des rhomboïdes, des segments de cercle aux profils de tranches de melon ou de croissants très ouverts, descendant fréquemment à des dimensions extrêmement réduites (jusqu'à 8 ou 9 mm.), et dont la délicatesse a fait l'admiration de tous ceux de nos confrères à qui nous les avons montrés. De minuscules pointes en feuilles de laurier, retouchées tout au pourtour et surtout aux extrémités, sont parfois de vrais bijoux. Les petites lames droites, aux deux bords souvent abattus et à la base terminée par une sorte de bec médian extrêmement fin et soigné, ne paraissent pas les moins étonnantes. Elles dérivent des lames de canif qui ne font pas défaut. On trouve aussi, comme dans l'aurignacien supérieur de Grimaldi, de petits éclats bicornus à multiples coches profondes¹. Les types de l'horizon à galets coloriés persistent quoique plus rares mais sont

1. Il est véritablement surprenant, nous dirons même extraordinaire, de rencontrer dans cet azilien final de la Crouzade la plupart des pièces typiques de l'aurignacien supérieur français réduites à d'in vraisemblables dimensions. C'est ainsi que nous avons une lame étranglée retouchée sur tout son pourtour qui n'atteint pas 2 cm. 1/2, de nombreuses et minuscules pointes types de la Gravette (17 à 30 mm.), plusieurs pointes lancéolées extrêmement régulières, absolument semblables en petit (23 à 33 mm.) aux prototypes préluant à la feuille de laurier solutréenne dans des milieux plus anciens de gisement connus (par exemple la Font Robert, voir n° 1 de la fig. 13 du travail de Breuil déjà cité : *Les subdivisions du paléolithique supérieur et leur signification*, p. 182). Nous soulignerons ces faits, en indiquant ce que nous en pensons, dans la publication finale des matériaux d'étude livrés par la précieuse station narbonnaise.

plus menus et peut-être mieux taillés. Cependant, dans le lot des récoltes aziliennes supérieures, on les remarque à peine tant la série microlithique frappe la vue par sa déconcertante étrangeté. Ces mignons instruments de silex, outils, hameçons ou armes, semblent porter le sceau de leur origine lointaine. Ce sont, suivant le mot de Cartailhac, les plus africains des silex géométriques français.

Telle est l'industrie lithique véritablement spéciale de la fin de notre azilien si typique de la Crouzade. Une autre nouveauté non moins importante y voit le jour. C'est un fragment de galet aiguisé à un bout à la façon d'une grossière hache. Il provient de la partie la plus élevée, presque mais non tout à fait de la surface. Sur celle-ci se recueillait un outillage un peu particulier, assez différent de celui que nous venons de décrire, caractérisé par de petits perçoirs finement retailés, des burins latéraux, des éclats à retouche terminale concave, de grossières pointes à cran comme l'abbé Breuil en signale dans le magdalénien final. On atteint sans doute, avec lui, le protonéolithique. La transition de cette assise avec le vrai néolithique est insensible ou à peine marquée.

Niveau B. Néolithique. — Cette couche, très noire, gluante et souvent humide, s'étend dans les éboulis de l'entrée au-dessous de la suivante et, sur toute la superficie de la grotte, sous la mince pellicule d'humus formant le sol moderne. Elle est le dernier témoin d'occupation prolongée. Les nombreux ossements d'animaux qu'elle recèle appartiennent tous à la faune actuelle, sauvage en partie mais surtout domestique : mouton ou chèvre, porc ou sanglier, bœuf, blaireau, renard, loup, lapin, lièvre, oiseaux terrestres et maritimes, poissons de

l'étang voisin, coquilles nombreuses de la Méditerranée. Les poteries primitives, abondantes mais toujours brisées, révèlent la technique céramique habituelle à la fin de l'âge de la pierre et au premier âge du métal. Sur leurs flancs, rarement pourvus d'anses développées mais agrémentés, en revanche, d'oreillettes de préhension ou de bourrelets perforés que traversaient des liens destinés à suspendre le vase, ne s'observent qu'exceptionnellement des traces de décor. Un seul vaisseau de grandes dimensions, gravé de dessins compliqués et peint à l'ocre rouge, nous paraît être d'une époque relativement tardive. Ses débris gisaient bien cependant dans l'assise néolithique caractérisée par l'outillage osseux et lithique connu.

Celui-ci, sans très grand intérêt, est clairsemé et pauvre. Il ne présente aucun type nouveau. Quelques tibias de mouton refendus puis aiguisés à l'affûtoir, quelques côtes appointies ont donné des perçoirs ou des flèches. Les silex sont des éclats utilisés, le plus souvent sans formes définies. Il y a cependant de menus tranchets triangulaires retouchés sur une face, des grattoirs ronds et épais comparables à ceux de l'azilien, de petites scies au coupant lustré par l'usage, des lames très plates et larges façonnées par l'enlèvement préalable, avant le détachement du nucléus, de deux ou trois éclats, d'un type particulier aux derniers temps de l'âge de la pierre en nos pays. Une seule hachette polie, très régulière, en pierre noire. Pas jusqu'ici de grandes meules à broyer le grain pourtant abondantes dans d'autres stations du même horizon archéologique. Pas de sépultures non plus. On a l'impression, en fouillant cette assise, que la grotte ne fut nullement habitée d'une façon constante, qu'elle a plutôt servi d'abri, de refuge momentané. Les variations industrielles observables à ce niveau nous

confirment dans cette hypothèse. La base de la couche, en effet, que la poterie ne semble pas atteindre, livre des silex de types différents (perçoirs, burins, etc.) qui pourraient la faire remonter jusqu'au protonéolithique. Mais nos observations sur ce point demandent à être précisées.

Niveau A. Protohistorique et récent. — Au-dessous d'un manteau plus ou moins puissant de terre fine ou de pierres renfermant de rares tessons de poterie presque moderne, régnait, non loin de l'entrée de la galerie principale, entre de gros rochers éboulés de la voûte, une couche extrêmement sombre remplie de coquillages de la Méditerranée (pecten, meretrix, donax, etc.) et de nombreux fragments de poterie grossière auxquels se trouvaient mêlés plusieurs objets de parure ou ustensiles de toilette permettant de la faire remonter aux derniers siècles avant l'ère du Christ. Ces pièces d'ornement, ces bijoux encore barbares, intéressants à divers titres, comprennent une grande et belle perle en verre bleu foncé ornée, tout autour de ses flancs, de méandres plus clairs; une perle ou fusaïole en plomb en forme de calotte; une jolie bague à chaton de bronze portant, gravée en creux dans un encadrement, l'image d'un oiseau au bec long et crochu; enfin une plaque en fer, de profil très régulier, qui nous a paru être un rasoir de la Tène. Tous ces objets, extrêmement précieux par suite de leur rareté dans notre Gaule méridionale, semblent appartenir à un dépôt intentionnel. Nous serions tentés de les regarder comme les épaves du mobilier d'une sépulture détruite bien qu'aucun débris d'os humain n'ait été reconnu autour d'eux.

Nous voici parvenus ainsi, d'étage en étage, au sommet du remblai puissant qui n'est autre que le sol moderne.

On se rend compte de l'importance géologique et archéologique d'une exploration conduite avec méthode dans les diverses assises déposées tour à tour, au cours des millénaires, par la fréquentation de l'Homme ou par les agents naturels. L'examen attentif de chacune des zones constituant la masse des matériaux de remplissage pourra nous permettre plus tard, en nous révélant plus complètement l'évolution industrielle des gens qui habitèrent la grotte, de reconstituer l'histoire de la formation du gisement.

*
* *

De cette histoire nous ne connaissons pas encore le premier, le plus ancien chapitre. Le sol foulé par l'être vivant, Homme ou bête, qui pénétra d'abord dans l'ancre obscur pour y chercher un asile contre le froid ou contre les fauves est recouvert par des dépôts dont nous ignorons la puissance. Ce qui est positif, dans l'état actuel de notre exploration, c'est qu'à un moment donné notre ancêtre s'installa sur un sable limoneux laissé par les eaux sauvages et y alluma ses foyers. Ce moment coïncide avec l'aurore des temps aurignaciens si ce n'est avec le déclin de l'époque moustérienne. Nous ne savons pas, nous ne saurions dire si antérieurement la grotte avait déjà été fréquentée par des hordes humaines. Seules des fouilles très profondes, poussées jusqu'au plancher rocheux géologique, nous livreront peut-être un jour le secret des origines de la première habitation.

Ces travaux, depuis si longtemps projetés et constamment remis à cause des difficultés qui leur sont inhérentes, vont être enfin rendus possibles, grâce au dévoué concours et à la collaboration précieuse qu'avec un noble enthousiasme notre ami, M. Joseph Maury, se dispose à nous donner. Une porte interdit désormais l'accès du

gisement aux passants et aux curieux et le met à l'abri de leur trop fréquent vandalisme. La commune de Gruissan, propriétaire du terrain, comprenant l'utilité d'interroger scientifiquement le sol sacré qui garde dans son sein nos plus vieilles archives locales, a bien voulu nous accorder toutes les autorisations et nous assurer l'exclusivité des recherches. Ainsi, lentement, sans à coups, avec une attention constante, l'étude de la station humaine sera sans trêve poursuivie et sa très vieille histoire dévoilée. Puissent, dans l'accomplissement de cette œuvre captivante, le temps et la vie ne nous pas manquer et le succès récompenser nos efforts et notre zèle ! Puissent nos fouilles de la Crouzade jeter un jour une lueur nouvelle sur le mystérieux passé de notre cher et glorieux pays !

Philippe HÉLÉNA.

UN DOCUMENT NOUVEAU SUR LA GROTTE DE LA CROUZADE

Notre étude sur la stratigraphie de la Crouzade était à peu près complètement rédigée lorsque M. H. Rouzaud, président de la Commission, de qui nous avons sollicité quelques indications sur les visites faites au gisement, vers 1860, par le pharmacien Portes, ancien maire de Gruissan, a eu l'amabilité de nous communiquer un long extrait de son journal¹, en nous disant la satisfaction qu'il aurait à voir publier in extenso, à la suite de notre travail, ces renseignements inédits d'un intérêt incontestable. Heureux de pouvoir répondre à ce légitime désir, nous reproduisons ci-dessous le texte du précieux document, en l'éclairant, dans la mesure du possible, de brèves notes personnelles.

A la date du vendredi 7 juillet 1911, M. Rouzaud écrivait :

« Lors de mon passage à Toulouse, le 3 et le 4 juillet derniers, à l'occasion du baccalauréat de mon fils André, M. Émile Cartailhac me prie de prendre quelques renseignements à Gruissan, sur la grotte de la Crouzade fouillée jadis par M. Rousseau, conservateur des forêts à Carcassonne, et puis par MM. Berthomieu et Bru au nom de la Commission archéologique de Narbonne. Il veut savoir si cette grotte est dans le communal de Gruissan ou si elle est dans les garrigues d'un parti-

1. Dans ce recueil, au jour le jour, M. Rouzaud inscrit depuis plus de vingt ans ses observations et ses moindres trouvailles. Chaque fait de quelque importance, chaque découverte nouvelle y sont consignés avec le plus grand soin. Les fragments qu'il en a publiés ici-même (I. XV, p. 269), sous la forme d'un long mémoire relatif à l'oppidum préromain d'Ensérune, permettent de juger de la valeur de ces cahiers de notes bourrés de matériaux d'étude dont nul ne soupçonne le prix.

culier? et aussi s'il lui serait possible de se loger pendant les fouilles dans quelque campagne très voisine? Je consulte à mon retour mon ami le commandant Portes en retraite à Gruissan. Son père, actuellement presque centenaire, a été maire de Gruissan et pharmacien de ce village pendant près de soixante ans; c'est lui qui tenta de faire boiser les rochers de la Clape près de N.-D. des Auzils et qui attira à cette occasion le Garde général des forêts de Carcassonne, M. Rousseau, auquel il signala l'intérêt de la grotte voisine au point de vue préhistorique. Le commandant Portes me communique même une note manuscrite de son père écrite depuis fort longtemps (cette note doit avoir été rédigée peu après les fouilles Berthomieu 1874) où toutes les conditions de la découverte de l'intérêt de la Crouzade sont parfaitement indiquées. Comme tout cela pourrait se perdre, étant seulement fixé sur deux feuilles volantes, je le transcriis ici et j'en ferai une autre copie pour M. Émile Cartailhac qui sera sans doute très heureux d'avoir ces détails¹.

Note manuscrite de M. Portes, pharmacien à Gruissan et ancien maire de cette commune relative à la grotte de la Crouzade.

(En tête, se trouve un croquis au crayon du dit Portes montrant les rochers et les deux ouvertures de la grotte.)

« A un kilomètre et demi de Gruissan, en suivant la route vicinale ordinaire n° 2 conduisant à la chapelle

1. Cartailhac abandonna ses projets de fouille à la Crouzade quand nous lui eûmes fait part de notre intention de reprendre nous-mêmes, méthodiquement, l'exploration de cette caverne. A l'annonce de nos premiers résultats heureux (découverte de l'industrie microlithique azilienne supérieure et des galets colorés de la partie moyenne) notre illustre et regretté ami nous écrivit avec un enthousiasme dont, après quatorze ans, nous n'évoquons pas le souvenir sans émotion.

des Auzils, s'ouvre une vallée, à gauche, surmontée de deux rochers de 30 à 40 mètres de hauteur.

« Cette vallée, en suivant le ruisseau dit le Rec, va en diminuant jusqu'au point dit *les Tines*¹ ne présentant qu'un passage de 10 à 12 mètres de largeur.

« Sur les flancs d'un des rochers de droite, à 15 ou 20 mètres de hauteur au-dessus du sol de la vallée, on aperçoit deux ouvertures d'une grande dimension, nommées *Trou de la Crouzade*, qui sont pour ainsi dire la porte et la fenêtre d'une demeure.

« Cette grotte adossée à un rocher de 30 à 40 mètres d'élévation s'enfonce dans les flancs de la montagne jusqu'à une profondeur de 60 à 70 mètres².

« En 1866, dans une excursion à la recherche d'une malvacée rare (*Lavatera arborescens*) avec notre ami le Dr Pinchinat, géologue et botaniste distingué de Port-Vendres, nous fûmes conduits dans cette grotte.

« Après avoir grimpé de 6 mètres, nous nous trouvâmes dans une grande salle de 10 mètres au moins d'élévation, parfaitement éclairée par une grande ouverture de gauche³ à 6 mètres de l'entrée dont les voûtes présentaient une série de trous de couleurs variées.

« — Voilà, dit le Dr Pinchinat, une demeure splendide pour les hommes de la période quaternaire !

« Cette idée nous porta à examiner le sol et, à notre étonnement, des débris de silex furent constatés.

« Le sol de cette grotte est recouvert d'une terre noirâtre

1. Allusion à cinq ou six marmites de géant creusées dans la partie la plus encaissée du ruisseau. Un autre torrent de la région porte, pour la même raison, le nom suggestif de Rec de las Tinos. Ailleurs on dit las Oulos.

2. 75 mètres exactement.

3. L'observateur placé à l'intérieur étant tourné vers l'entrée. Lorsqu'on pénètre dans le souterrain la fenêtre apparaît au contraire à droite.



provenant de la décomposition des mousses et plantes parasites qui tombent des voûtes en se désagrégeant.

« Les habitants primitifs de cette caverne devaient être dans les meilleures conditions d'hygiène vu l'absence d'humidité et l'éclairage de ce réduit; ils pouvaient même se mettre facilement à l'abri des attaques extérieures, soit des animaux, soit des ennemis; au reste on constate des trous obtenus par percussion¹ pour l'établissement de barrages qui les isolaient de l'extérieur et leur permettaient de se rendre compte, par l'ouverture de la fenêtre, de ce qui se passait dans la vallée.

« En 1868, le Conseil municipal ayant décidé de procéder au reboisement de quelques parcelles communales, la vallée du Rec fut désignée pour y pratiquer des semis de pins d'Alep et de chênes.

« Ce travail, sous la direction de M. Rousseau, garde général, fut exécuté et toute la vallée reçut l'ensemencement.

« Après les travaux, le maire ayant signalé à M. Rousseau la présence du Trou de la Crouzade et ses suppositions de la présence des hommes de la période de pierre, il fut décidé d'y pratiquer des fouilles.

« Quelques journées de fouilles très superficielles mirent à jour une assez grande quantité d'objets préhistoriques² : bouts de flèche en silex, couteaux, racloirs, quelques poinçons en os, une grande quantité d'os de bœuf primitif, ours, hyène, animaux féroces et rapaces.

1. Ces trous également signalés par Rousseau existent en effet et sont très visibles. Leurs bords usés, arrondis, la patine de leur intérieur, prouvent suffisamment qu'ils sont anciens sans qu'il soit possible cependant de leur assigner une date. Leur destination ne saurait faire l'objet d'un doute.

2. Ces objets, extrêmement intéressants, caractérisent la fin de l'âge du renne et la période qui l'a suivie immédiatement. Ils sont conservés actuellement au Musée de Carcassonne.

« Un foyer même fut mis à découvert, composé de pierres plates, cendres, etc.

« Dans un coin, un grand amas d'os brisés.

« La présence de l'homme était incontestable.

« M. Rousseau adressa un mémoire à l'Académie d'archéologie de Toulouse¹ et ne mentionna nullement l'auteur de cette découverte, M. Pinchinat².

« La Société d'archéologie de Narbonne³, ayant eu connaissance de ce rapport, demanda à son tour l'autorisation de pratiquer des fouilles sous la direction de M. Berthomieu, son Président⁴.

« Comme M. Rousseau, elle mit au jour les mêmes objets et trouva même au fond de la grotte quelques grosses coquilles d'arrapèdes⁵ d'une dimension peu commune. Au reste, tous ces objets forment une vitrine au Musée de Narbonne.

« Comme tous ces travaux ont été faits, faute de subvention, très superficiels, il est plus que probable que des fouilles plus sérieuses mettraient à jour des objets

1. Non l'« Académie d'archéologie » mais la Société d'Histoire naturelle de Toulouse. L'excellent travail de Rousseau, examiné et mis au point par Cartailhac, est intitulé : *Habitation préhistorique de la Crouzade*. Il comporte une planche de dessins au trait qui reproduisent d'une façon très sommaire, souvent insuffisante, les principales pièces recueillies.

2. Rousseau revendique au contraire pour lui seul la propriété de la découverte du gisement : « Le 18 janvier 1874, écrit-il dans le mémoire précité, je visitai la grotte et des silex taillés me révélèrent une station humaine. » Il n'est nullement question, dans ses écrits, du Dr Pinchinat ni de M. Portes, mais seulement de M. Garcin, chef d'institution à Narbonne, qui collabora aux premières fouilles (17 février 1874).

3. La Commission archéologique de Narbonne.

4. M. Berthomieu n'était pas le Président mais le secrétaire-adjoint de cette compagnie. Parent et héritier de l'activité de Tournai, c'est à lui, en effet, que l'on doit l'initiative de ces fouilles dont l'exécution fut confiée à M. Fernand Bru, concierge et bienfaiteur du Musée (mars 1874).

5. Nom languedocien des mollusques du genre patelle abondants sur les rochers du littoral méditerranéen.

plus importants et qu'on trouverait peut-être des squelettes humains de cette époque¹.

« Il faudrait, pour cela, vider en entier le réduit de l'humus primitif; au reste l'agriculture pourrait trouver dans ce travail une source d'engrais puissants par la présence des phosphates naturels de l'humus provenant de la désagrégation des roches.

« En remontant la vallée, après le bassin qui alimente d'eau potable le bourg de Gruissan, on trouve une excavation qui pouvait servir d'abri pendant cette période primitive, même elle est d'une profondeur où l'on pourra mettre à jour des traces de cette époque en y pratiquant des fouilles¹.

« Une autre caverne existe dans une vallée parallèle à celle du Rec (de Notre-Dame); à une hauteur de près de cent mètres au-dessus de la chapelle, se trouve une grotte dite Saint-Salvaire dont l'aspect et la situation font présumer une habitation de l'âge de pierre.

« Elle se compose d'une première salle de 10 à 12 mètres carrés; au fond se trouve un boyau qui se prolonge

1. Cela a toujours été notre avis appuyé sur l'exemple des gisements classiques de Grimaldi, près de Menton (fouilles du Prince Albert I^{er} de Monaco).

2. Cette grotte que nous avons visitée jadis s'ouvre par une entrée assez étroite exposée au Cers, à quelques centaines de mètres en amont du Gourg où le Rec prend naissance. Elle se compose d'une salle assez basse, profonde d'une trentaine de mètres environ et dont le sol argileux est couvert d'une énorme dalle paraissant tombée de la voûte. Elle peut contenir, dit-on, jusqu'à 400 moutons. Le seuil en fut barré par un mur en pierres sèches dont il subsiste encore des vestiges apparents. Tout autour, dans la vallée, se voit un amoncellement de pierrailles ayant appartenu sans doute à une sorte de rempart. Des fouilles superficielles, pratiquées à l'intérieur de l'excavation, ont montré des foyers récents avec poterie moderne. A 40 centimètres de profondeur, l'argile probablement stérile apparaît et atteint une puissance inconnue. De nouveaux sondages demanderaient à être opérés en divers points du souterrain, en particulier sous la grande dalle qui pourrait protéger d'intéressants dépôts.

à près de 50 mètres au sein du rocher et qui pouvait servir de refuge en cas de danger. Aucune fouille n'y a été pratiquée.

« Ce réduit est très humide et les abords sont peu praticables, l'entrée du boyau étant très étroite '. »

Telle est la courte relation laissée par l'un des premiers narbonnais qui aient compris tout l'intérêt qui s'attache à nos cavernes. Précieuse au seul point de vue de l'histoire des recherches, elle n'ajoute aucune donnée scientifique nouvelle à ce que nous savions déjà des vieux habitats humains de notre région. Ainsi, en effet, que nous l'indiquons dans nos notes infrapaginales, au cours des quinze années consacrées par nous à l'exploration des grottes de la Clape, les excavations signalées jadis par M. Portes ont été reconnues et interrogées. Aucune n'a livré de documents appréciables. Seule la belle station de la Crouzade s'est montrée digne, jusqu'ici, du labeur patient que nous lui avons consacré. Elle demeure le plus admirable gisement du Languedoc méditerranéen. C'est vers elle, plus que jamais, que doivent porter nos efforts et notre persévérance.

P. H.

1. La grotte de Saint-Salvaire (Saint-Sauveur) est bien connue des habitants de Gruissan dont l'habitude est de faire, deux fois l'an (lundi de Pentecôte et 8 septembre) le pèlerinage de N.-D. des Auzils. Nous avons ébauché, dans ses galeries, à diverses reprises et toujours sans succès, des fouilles peu importantes. Au-dessous d'un manteau superficiel de composition et de puissance variables règne, sur toute l'étendue de la cavité, un dépôt naturel de sable paraissant d'origine marine. Dans le fond ce dépôt n'est surmonté que de 50 centimètres d'argile rouge de décalcification absolument stérile. Dans la deuxième salle et en allant vers l'entrée, une couche archéologique peu épaisse (30 cm.), composée de terres brûlées et de cendres avec ossements brisés de mouton et coquillages marins ou lacustres (donax très nombreux, cardium edule, mytilus, etc.) le recouvre ou se mélange à lui. Aucun objet d'industrie permettant de la dater n'a été recueilli au cours de notre exploration rapide.

L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE DE NARBONNE

Au moment où les questions économiques s'imposent à la sollicitude de tous, il nous a paru intéressant de noter en quelques courtes pages le rôle économique de Narbonne qui apparaît considérable et puissant dès la plus haute antiquité.

Remontant le cours des siècles écoulés jusqu'à nos jours, nous avons rapidement décrit l'évolution sociale de la cité et aussi annoté le mémoire manuscrit de Charles de Ballainvilliers qui montre la situation agricole, commerciale et industrielle du pays narbonnais à la fin du XVIII^e siècle.

I. — NARBONNE CELTO-LIGURE

(Jusqu'en l'an 118 avant Jésus-Christ).

Bien avant l'histoire écrite, dès l'âge de la pierre et du bronze, la région narbonnaise se montre largement habitée. Sa première population paraît avoir été Ligure. Elle dominait la vallée de l'Aude et formait le « fier royaume des Elesyques » établi à Narbonne, mais au premier âge de fer, dès le VII^e siècle avant notre ère, une invasion de Celtes vient dominer sur notre côte. Ligures et Celtes sont en relations avec les trafiquants de la mer, Grecs déjà fixés en Sicile et en Espagne.

Depuis les savantes découvertes faites sur le monticule

de Montlaurez par M. H. Rouzaud, Narbonne paraît avoir été la première ville de la Gaule Barbare¹.

Elle est citée par le géographe ionien Hécatee de Milet² qui vivait dans le cours du v^e siècle avant notre ère.

Marseille date sa fondation de l'an 600 ; mais si le texte d'Hécatee est sensiblement postérieur à cette date, ce n'est pas pour Narbonne un acte de naissance, mais un certificat de puissance, témoignage probable d'une existence ancienne et de son trafic territorial et maritime.

C'est la période gallo-grecque de notre pays. Narbonne y paraît avec son nom grec Ναρβουν. Ainsi à deux mille cinq cents ans de distance, la forme grecque et la forme française présentent une prononciation identique.

Ce nom est commun à la ville et au cours inférieur de l'Aude, les hautes vallées portent déjà le nom d'Atax. — L'étang plus grand qu'aujourd'hui, et parsemé d'îles, qui rejoignait Narbonne à la mer, portait primitivement le nom de la ville avant de s'appeler : Lac Rouge³ à l'époque romaine.

Quelle peuplade habitait Narbonne ? Hécatee donne aux deux villes⁴ le nom de celtiques, mais les périple plus anciens des premiers navigateurs grecs attribuent aux Ibères la domination de tout le littoral compris entre le Rhône et les Pyrénées. Certains mêlent aux Ibères venus d'Espagne les Ligures italiques⁵. La première tribu qui domina la vallée de l'Aude, « le fier royaume des Elesy-

1. Montlaurez, situé à une très petite distance de l'ancien port, était vraisemblablement la cité-mère de Narbonne ainsi que l'a révélé avec érudition M. H. Rouzaud.

2. Narbonne, marché (port) et ville celtique, Hécatee Europe (Étienne de Bysance).

3. *Rubensus, Rubrensis*.

4. La ville et le port.

5. Selon Avienus.

ques » était probablement de race ligurienne. Narbonne lui fut quelque temps soumise.

D'autre part, le nom de *l'Alax* présente des analogies avec des noms ibériens : le Têt, la Tech, le Tagel. Ibère est le peuple semi-légitimaire des Bebryces qui paraît avoir hérité des Elesyques dans la suzeraineté de Narbonne. Et les plus anciennes monnaies de Narbonne sont écrites en caractères celtibériens¹.

Narbonne était située au point de croisement des trois grandes races de la Gaule. C'est là que les Celtes venus du Nord joignirent les Ibères et les Ligures. De là provient pour la ville un caractère particulier. C'est, dans une région habitée par des pasteurs et des montagnards, la seule ville de commerce, l'unique port de la côte transrhodanienne, qui n'appartienne pas aux Grecs de Marseille, patrons d'Agde-la-Bonne et de Leucate-la-Blanche.

L'existence de ce port de trafic en pays barbare donne un certain poids à l'hypothèse émise jadis par Dejardins, le géographe de la Gaule romaine. Pour lui, le nom de Narbonne provenait d'une fondation carthaginoise. La forme primitive en serait Nar-Ba², nom de fleuve, transmis au port de l'Aude, puis à la ville elle-même. C'est une pure conjecture. La seule chose certaine c'est que les Carthaginois d'Afrique, qui laissèrent leur nom aux bouches occidentales du Rhône, fréquentaient très anciennement le port de Narbonne. Hérodote les montre recrutant des mercenaires Elesyques pour leurs guerres de Sicile; or, ces mercenaires ils ne pouvaient les acheter qu'à Narbonne.

Mais ce trafic des Carthaginois est antérieur à la pre-

1. La légende des monnaies peut se lire Νεβρυκεν ou Νεβρυκεν mais le déchiffrement des caractères celtibériens est fort peu certain.

2. Le fleuve de Dieu ?

mière guerre Punique; il avait depuis longtemps cessé au temps d'Annibal, puisque le héros Carthaginois ne chercha point d'appui à Narbonne. A cette époque (III^e siècle avant Jésus-Christ) les Celtes avaient étendu leur domination sur tout le littoral. Ils étaient représentés par la puissante fédération des Volkes. Ceux-ci subirent à leur tour la suzeraineté des Arvernes. Deux rois de ce grand peuple, Luern et Bituit, organisèrent une sorte d'Empire gaulois, aux liens de vassalité très lâches, qui, du Massif Central, s'étendait jusqu'à l'Océan vers l'ouest, aux Pyrénées vers le sud, au Rhône vers l'est et qui même atteignait le Rhin par le territoire des Séquanes¹.

Narbonne devait être le port de cette vaste fédération. Elle formait une cité autonome dont le protectorat était revendiqué par les deux tribus des Volkes : les Arécomiques et les Tectosages².

Des Grecs de Marseille profitèrent de cette organisation politique pour installer sur les territoires alliés une vaste entreprise de commerce. Leur but était la Grande-Bretagne, où ils allaient chercher un métal rare : l'étain, précieux alors pour la confection des outils de bronze. Les commerçants gagnaient Narbonne par mer; puis ils remontaient à cheval la vallée de l'Aude et rejoignaient la Garonne à Toulouse, capitale des Volkes Tectosages. De là ils suivaient la voie fluviale jusqu'à Bordeaux où ils prenaient de nouveau la mer.

Les citoyens de Narbonne devaient prendre peu de part directe à ce trafic, c'est du moins la seule manière d'expliquer l'ignorance géographique dont Polybe les accuse à propos de la Grande-Bretagne. Toutefois le transit de

1. Strabon. — L'existence de cet Empire explique les découvertes en Languedoc de nombreuses monnaies de Bituit.

2. Ptolémée donne Narbonne aux Tectosages et Strabon aux Arécomiques.

leur ville assurait son importance. Au témoignage du sagace Polybe¹, elle passait après Marseille pour la meilleure ville des Gaules avec Corébilo (peut-être le Croizic) point essentiel de la navigation de la Loire maritime.

II. — NARBONNE ROMAINE (118-413).

En l'an de Rome 633 (121 avant Jésus-Christ), le grand roi des Arvernes, Bituit, fut complètement vaincu sur les bords du Rhône par les Consuls Quintus Fabius et Cnéius Domitius. A la suite de cette défaite les Volkes abandonnèrent la clientèle des Arvernes pour celle des vainqueurs. Leur soumission dut se faire par traité, car ils reçurent le titre envié d'alliés du peuple romain.

Domitius entreprit immédiatement d'ouvrir, à travers le pays vaincu, une route directe pour relier l'Italie aux Établissements des Romains en Espagne. Cette voie, qui fut appelée *via domitia*, utilisa l'ancienne piste d'Annibal, relevée par les Grecs de Marseille.

Narbonne en était le centre le plus important. Aussi fut-elle choisie comme siège de la colonie militaire que le peuple romain, malgré l'opposition du Sénat, décida d'envoyer dans la nouvelle province. Cette colonie fut conduite par Licinius Crassus, trois ans à peine après l'occupation (118 avant Jésus-Christ). Elle prit le nom de Narbo-Martius², Narbonne la Martiale, peut-être pour accentuer le caractère militaire, peut-être aussi par flatterie pour l'un des consuls de l'année, Quintus Marcius-Rex³. Cette colonie jouit du plein droit romain ; bien

1. Polybe cité par Strabon.

2. Cette masculinisation, tout éphémère, du nom de Narbonne n'a pas survécu à la colonisation romaine.

3. La différence d'orthographe : *Marlius* et *Marcus*, ne paraît pas

qu'elle appartînt, pour ordre, à la tribu *Papiria* originaire de Tusculum.

Que devinrent les anciens habitants dans cet afflux de population italique? Le caractère plébéen de la colonisation, la présence de noms celtiques dans les inscriptions et surtout la dénomination d'*Atacins*, peuple de l'Aude, adoptée par les nouveaux colons, tous ces indices s'accordent à démontrer que les indigènes demeurèrent en grand nombre dans la ville romaine. Aussi bien les commerçants de Narbonne n'étaient ni des Volkes, ni des Arvernes. Ils n'avaient aucun motif pour refuser aux nouveaux maîtres l'obéissance accordée aux anciens. Et la juxtaposition des deux peuples amenait fatalement entre leurs enfants de nombreuses alliances plus ou moins légitimes. Cette population métisse subsista sous le nom d'*Atacins*, lorsque, vers l'année 45 de notre ère, fut conduite par le pontife Tibérius, père de l'empereur du même nom, une nouvelle colonie, formée de Décumans, vétérans de la dixième légion. Narbonne était prédestinée à former deux villes.

Son importance avait grandi par la chute de Marseille, privée de la liberté pour avoir résisté à César. Considérée d'abord par les Romains comme une forteresse, un port de guerre, Narbonne était devenue le grand centre de commerce, le port de toute la Celtique¹. Métropole civile et religieuse de la principale province des Gaules, elle lui donnait son nom et sa gloire et Pomponius Mela n'hésite point à la mettre au premier rang des villes les plus opulentes de toute la Gaule².

« C'était la ville la plus marchande, la plus pittores-

un argument suffisant pour nier toute possibilité de rapprochement entre les deux noms.

1. Strabon.

2. Pomponius Mela.

que, la plus plébéienne, la plus bruyante et la plus turbulente de toute la Gaule¹. Il s'y établit des fabricants et des marchands de toute sorte. Aucune des espèces de la Manufacture et de la Boutique ne lui faisait défaut : elle eut ses huileries, ses charcuteries, ses quincailleries, ses magasins d'orfèvres, ses manufactures de draps, ses ateliers de teinture, ses dépôts de droguerie, ses stocks de plâtre, ses fabriques de meubles et de bronze. »

A cette industrie diversifiée des grandes villes, il faut ajouter « les métiers d'affaires : changeurs, banquiers, courtiers; les métiers d'alimentation : rôtisseurs, taverniers, hôteliers », ainsi que la catégorie des fournisseurs attachés au personnel de la province, les serviteurs du temple de Rome et d'Auguste, les ouvriers de la fabrique impériale de pourpre et de l'atelier monétaire.

Sur terre, Narbonne est le carrefour de deux routes importantes : la voie *Domitia*² qui mène d'Italie en Espagne par le littoral et la route d'Aquitaine, l'ancienne voie de l'étain par la vallée de l'Aude et par Toulouse. Si le commerce de la Grande-Bretagne émigre vers les voies plus directes de la Loire et de la Seine, la route d'Aquitaine demeure le grand chemin du vin. La police des routes est assurée par la décurie des licteurs voyageurs.

La mer n'est pas plus voisine qu'aujourd'hui : Plinie la met à douze milles et le lac Rouge ne communique avec le large que par des graus très étroits. Mais l'antique Narbonne, le grand port de la Celtique, devait avoir deux ports, l'un fluvial pour les barques, l'autre à l'île de Cauquène (Sainte-Lucie) pour les galères.

La plupart de ces navires faisaient le cabotage le long

1. Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. VI, p. 351.

2. Le relai qui précède Narbonne est Béziers, le suivant est peut être Vingrau (Pyrénées-Orientales).

des côtes d'Espagne et de Ligurie. Ils allaient jusqu'en Sicile et l'on vit des armateurs narbonnais en relations avec les cités maritimes de Syracuse, Taormine, Palerme. Mais quelques-uns traversaient la Méditerranée pour se rendre dans la province d'Afrique, puis de là en Égypte et en Syrie, c'est-à-dire à l'autre bout du monde romain. La navigation paraissait heureuse quand elle atteignait Carthage en cinq jours, la côte d'Égypte en un mois¹. Le fret était fourni, soit par les productions propres de la cité : les huiles, le miel de la Clape, les salines et les huîtres des étangs, soit par les denrées de la Narbonnaise et de l'Aquitaine, blé de Toulouse, vin de Béziers, poteries du Rouergue².

Héron de Villefosse, dans une substantielle étude publiée en la douloureuse année 1914 par les Antiquaires de France³, a reconstitué, d'après les inscriptions, l'existence de deux armateurs narbonnais : Sextus Fadius Secundus et Publius Olitius Apollonius, qui vivaient au temps de l'empereur nimois Antonin le Pieux⁴. Ces armateurs étaient des personnages semi-officiels qui avaient obtenu leurs statues au Forum, l'un par décret des sévirs, l'autre par une donation gratuite du collège des forgerons. L'un d'eux avait été revêtu de l'édilité honoraire par les villes de Sicile avec lesquelles il entretenait des relations commerciales.

Mais le but ordinaire de leurs voyages devait être Rome, à laquelle ils portaient du vin, de l'huile, du blé : on retrouve fréquemment leurs noms dans les fragments du

1. Sulpice Sévère.

2. Jullian, *op. cit.*, VI, pp. 348 et suivantes.

3. *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, 8^e série, t. II, 1914, pp. 153-180.

4. Certains de leurs actes peuvent être datés avec précision entre l'année 149 et l'année 154 de Jésus-Christ.

mont Testaccio, cette singulière colline formée aux bords du Tibre, près de la porte Saint-Paul, par les débris des amphores brisées au débarquement.

Le plus connu de ces deux armateurs, Fadius, était d'origine servile ; il avait fait souche d'hommes libres et son petit-fils devait s'élever, du vivant du grand-père, à la dignité de « Clarissime », témoignage entre mille, de cette facilité d'accorder le droit de cité qui fit, parmi les peuples soumis, la grandeur immortelle de Rome.

Narbonne était, de par la puissance de son commerce, l'une des villes où la fortune se créait et se perdait le plus rapidement ; c'était également la ville la plus envahie par les métèques et les pérégrins.

Strabon nous dit qu'elle comptait moins de citoyens que Nîmes, bien qu'elle dépassât de beaucoup cette dernière ville par le nombre des habitants. Ce texte de Strabon peut fournir un élément d'information à ceux qui tentent d'évaluer la population narbonnaise. Les arènes de Nîmes paraissent construites pour abriter 20.000 spectateurs. Cela suppose dans la ville une population sensiblement plus forte. Narbonne étant plus grande que Nîmes, l'on ne peut guère descendre le chiffre de la population au-dessous de 50.000. D'autre part le périmètre restreint de la ville antique ne permet pas de l'élever beaucoup au-dessus ; mais tout cela est conjectural¹ ; alors que la périphérie même de Narbonne antique ne peut être établie avec certitude par la découverte de vestiges romains, car la Métropole était entourée de maisons de campagne². La population de la ville devait être sujette à des fluctuations continues puisqu'elle était constituée par l'afflux des marchands voyageurs.

1. Mouynès évaluait la population de Narbonne à 300.000, M. Regné à 100.000.

2. Sidoine Apollinaire.

III. — NARBONNE GOTHIQUE ET MUSULMANE (413-759).

Narbonne était à l'apogée de sa grandeur¹ lorsqu'elle tomba entre les mains d'Ataulphe, roi des Wisigoths. Les remparts furent emportés par surprise, en l'an 413 du Christ, un jour où les habitants étaient sortis pour faire la vendange² : fait doublement caractéristique, qui montre en même temps l'importance du vignoble narbonnais et l'esprit de travail des habitants. Délivrée après un long siège par les Romains, la ville fut bientôt reprise par les Wisigoths.

Il est certain que ces conquêtes successives, aggravées par une invasion burgonde, durent entraver le développement de la cité. Sidoine parle, en termes imagés, des blessures glorieuses de Narbonne. Pourtant celle-ci ne fut point ruinée.

Barbares pour barbares, les Goths de l'Ouest étaient les moins féroces de tous. Ils se fixèrent en grand nombre dans la ville, qui devint la capitale de leurs possessions du Nord des Pyrénées.

Attachés comme tous les Germains à leurs coutumes nationales, les Goths respectaient les usages des peuples soumis. Leurs guerriers formèrent une nouvelle aristocratie, superposée au patriciat romain. Il y eut désormais dans la cité cinq nations différentes qui s'administraient par leurs propres lois : les Goths, les Romains (Gallo-Romains), les Juifs déjà nombreux, les Grecs (Byzantins) et les Syriens³. Il est probable que chacun de

1. La description enthousiaste de Sidoine est à peu près contemporaine de cette époque.

2. Chronique d'Idace.

3. Concile de Narbonne en 589.

ces groupes ethniques occupait dans la ville un quartier différent.

La présence des nations orientales prouve la permanence du commerce maritime entre Narbonne et la Syrie. C'est l'un des ports où les pèlerins de Terre-Sainte viennent s'embarquer. La ville même est devenue un lieu de pèlerinage très fréquenté, depuis qu'elle possède les reliques de saint Paul Serge, apôtre de la religion, et celles de saint Félix, martyr de Girone.

D'autre part, quelle que soit la nation qui domine à Rome, les relations sont constantes entre le pape et le métropolitain de Narbonne. Celui-ci étend sa juridiction sur les évêques du Nord de l'Espagne qui viennent nombreux aux Conciles de Septimanie. Les basiliques de la ville passent pour particulièrement riches en bijoux d'église, don des Goths convertis, ou apports de Byzance.

Dans cette ville, romaine encore par une partie de ses monuments, persistent toutes les richesses de luxe. Mais le commerce de l'argent exerce une telle prépondérance que les Conciles locaux autorisent, contrairement à la loi religieuse, de se livrer les dimanches et jours de fête aux opérations du change.

Cette prospérité est l'un des objets qui frappent davantage les musulmans d'Andalousie, lors de leurs invasions aux premières années du *viii^e* siècle. Comme Sidoine Apollinaire, ils admirent les murailles de la ville, le fleuve, le port, le pont chargé de boutiques. La richesse attire leurs instincts de pillards. Maîtres de la ville, ils la mettent à sac. Ils dévastent les églises et les monuments antiques, emportent les colonnes de marbre pour leurs mosquées de Cordoue; quant à la population chrétienne, les hommes sont massacrés, les femmes et les enfants emmenés en esclavage. Ceux qui ont pu fuir se

réfugient dans les montagnes, pour y continuer la lutte contre la rage des Vandales, ainsi qu'ils appellent ces envahisseurs venus d'Andalousie. Guerre particulièrement âpre, entretenue par les haines de races et de religion ! La région rurale est dépeuplée, réduite en désert, disent les chroniques du temps dans leur brutal laconisme.

Il en ira tout différemment pour Narbonne, dont les musulmans ont fait le centre de leur puissance éphémère. Leur force est surtout maritime : aussi mettent-ils à Narbonne, le grand port de Septimanie, une forte garnison, commandée par un vali : « vingt mille Turcs », diront les légendes postérieures¹.

A côté de cette population musulmane, les Juifs sont demeurés en grand nombre². Il s'y trouve aussi des Goths, c'est-à-dire des chrétiens, soit qu'ils aient été amenés d'Espagne, soit que les nécessités de la vie aient obligé le conquérant à montrer quelque tolérance vis-à-vis du peuple conquis, seul capable de travail.

Ces dissidents seront les grands artisans de la conquête franque. Ils passent pour avoir livré la ville à Pépin le Bref en 759, après un siège de trois ans.

IV. — NARBONNE FRANQUE (739-911)

La délivrance ne fut pas accompagnée de cruautés moins violentes que la conquête sarrasine. La garnison fut entièrement massacrée, la population musulmane en partie expulsée, en partie christianisée par la force. A peine délivrée, la ville fut l'objet des attaques de ses anciens

1. Aymeri de Narbonne.

2. On les accuse d'avoir favorisé l'invasion musulmane.

maîtres; la cité résista, mais les faubourgs furent brûlés.

En livrant Narbonne, les Goths avaient spécifié le maintien de leur administration autonome. Ils gardèrent leurs comtes, mais ils reçurent une garnison franque. Pépin restaure la métropole religieuse, détruite au temps des musulmans¹. Il concède à l'évêque Aribert la moitié des revenus de la ville, y compris les salines et les leudes des ports. Ainsi, l'autorité nouvelle est-elle, à Narbonne comme dans tout l'empire carolingien, moitié d'épée, moitié d'Église.

Le même caractère marque la restauration des campagnes, entreprise en Septimanie par les successeurs de Pépin le Bref. C'est un véritable défrichement de terres retournées à l'état sauvage. Cette tâche est en partie abandonnée au clergé. L'évêque Daniel obtient la restitution de 54 terres rurales. Pourtant ses successeurs se plaindront de leur misère, car ces restitutions comportent des frais d'entretien et de mise en culture.

Beaucoup de fondations de villages sont l'œuvre des moines. L'abbaye de Saint-Paul, fondée par Charlemagne sur la rive droite de l'Aude, donne naissance au Bourg de Narbonne. Tout près de la mer, c'est Notre-Dame de Cauquenne en 836. Des moines espagnols de la règle d'Aniane créent les deux monastères de Caunes (780). La grande abbaye de La Grasse, ainsi nommée parce qu'elle fertilise un sol stérile, essaima, dans le pays Narbonnais, à La Palme et à Ribaute. Les monastères de Saint-Polycarpe de Rieupré (786), de Saint-Laurent-de-la-Cabrerisse (817), de Saint-Pons de Thomières², Saint-Martin de Montredon (837), Notre-Dame de Quarante (902), sont

1. On ne connaît aucun évêque entre le goth Sunifred (683) et le franc Aribert (768).

2. Saint-Pons appartenait au diocèse de Narbonne jusqu'à son érection en diocèse par Jean XXII (1717).

également les créateurs de bourgades ou de villes rurales.

En même temps que ce peuplement des campagnes par les moines, se produit en Septimanie une immigration considérable. Parmi les Espagnols, Goths ou Sarrasins transfuges, qui ont facilité l'entrée de Charlemagne en Espagne, beaucoup le suivent dans sa retraite désastreuse (778). Le roi cherche à les retenir dans le pays pour en garder les frontières. Il autorise ces étrangers, ces *hostolenses* à s'établir sur les terres abandonnées. Ils en deviendront propriétaires par le jeu de l'*aprisio*¹, c'est-à-dire par une simple prise de possession. Si les paysans attaquent ces envahisseurs, le pouvoir les défend. Les empereurs leur accordent de larges franchises, à condition de cultiver les terres appréhendées et de rendre le service militaire, soit à l'armée, soit dans le pays même, sous forme de vigies et de patrouilles². Ces colonies militaires étaient placées sous la protection de l'évêque. Elles paraissent avoir été nombreuses dans toute la Septimanie. La plus importante dans le diocèse de Narbonne est celle de la Fontaine, depuis appelée Joyeuse, Fontjoncouse³, instituée par un officier nommé Jean qui avait guerroyé en Catalogne⁴.

Une petite colonie de ces fugitifs s'était établie à Narbonne même. En 798, l'évêque Théodolphe d'Orléans signale leur présence à côté des Goths⁵. Ce prélat tient

1. De *ad et prisio*.

2. La condition des *hostolenses* est surtout réglée par un capitulaire de Charles le Chauve en 844.

3. Fons Jocosa.

4. M. Émile Cauvet a publié dans le 1^{er} volume de la 1^{re} série du *Bulletin de la Commission archéologique* (1876-77) une étude très documentée juridiquement « sur l'établissement des Espagnols dans la Septimanie ».

5. *Reliquae populi getici, simul hespeses turbo*, « les restes du peuple gète (goth) en même temps que la fuite d'Hesperie (Espagne) ».

Narbonne pour la seconde ville du Midi, Arles étant la première. C'était l'un des neuf ateliers monétaires de l'Empire franc. Si le commerce du long cours n'était plus permis avec l'Afrique ni avec l'Ouest, infidèles, par contre les mesures prises par Charlemagne pour défendre le littoral, assuraient la liberté du cabotage sur tout le territoire de l'Empire, depuis l'Ebre jusqu'au Tibre.

Les évêques de Narbonne étaient de grands dignitaires de l'Église et de l'Empire qui portaient à un haut degré le sens de l'unité chrétienne. Aussi l'un d'eux, Barthélémy, prendra-t-il contre Charles le Chauve le parti de l'empereur Lothaire.

Les comtes n'étaient pas moins importants. Ils portaient le titre de marquis parce qu'ils gouvernaient un comté frontière et ils revendiquaient le gouvernement de tous les Goths de l'Empire. Aussi la fonction de marquis de Gothie fut-elle âprement disputée par les plus grands seigneurs du Midi. Elle appartient aux ducs d'Aquitaine, puis aux comtes de Toulouse et de Rouergue, tantôt par indivis, tantôt à titre individuel.

V. — NARBONNE VICOMTALE

(911-1271¹)

Le marquis de Gothie, ne résidant plus à Narbonne, se fit remplacer par un vicaire, un « vicomte ». Avec le développement de la féodalité, cette charge devint héréditaire, et les vicomtes de Narbonne se rendirent à peu près aussi indépendants vis-à-vis du marquis de Gothie, que celui-ci l'était vis-à-vis du roi de France.

1. La date de 911 est celle où sont pour la première fois mentionnés deux vicomtes de Narbonne. L'indépendance de la vicomté est sensiblement postérieure.

Toutefois, l'autorité du vicomte rencontrait, dans Narbonne même, l'opposition d'une autorité plus forte, celle de l'archevêque, tout-puissant sur la Cité par le fait des franchises impériales¹. De là naquirent deux gouvernements juxtaposés et souvent rivaux : celui de l'archevêque dans la cité, celui du vicomte dans le Bourg².

Les deux seigneurs cherchaient réciproquement à s'appuyer sur leurs vassaux, dont ils favorisèrent l'affranchissement³. Aussi l'autorité effective passe, sur les deux rives de l'Aude, entre les mains des consuls élus par les communautés d'habitants.

Ceux-ci ne surent pas toujours se garer des luttes civiles ni des guerres entre la Cité et le Bourg. Mais ils marquèrent, en général, un vif souci de l'indépendance communale. Ainsi que les Italiens dont parle Luitprand, les Narbonnais des ^x^e et ^{xii}^e siècles ne détestaient pas d'avoir deux suzerains pour les opposer l'un à l'autre : le vicomte de Toulouse et le roi de France, le comte de Provence et le roi d'Aragon.

Plus que leur indépendance, les habitants de Narbonne aimaient la paix. C'est un archevêque de leur ville, le comte Guifred, qui établit la trêve de Dieu en Aquitaine par le Concile de Toulouges (1040). Lorsque les bourgeois furent maîtres de leurs destinées, leur premier soin fut de raffermir la paix entre leur ville et les cités maritimes de l'Occident latin. C'est ainsi qu'ils signèrent des traités d'alliance et de commerce avec Marseille, Hyères (1225), Toulon, Nice (1224), Vintimille (1255), Savone (1246),

1. Il est difficile de préciser à quel moment la moitié de pouvoir concédée par Pépin et Charles le Chauve se localisa dans la cité.

2. Les actes légendaires de la fondation de La Grasse parlent d'une tierce autorité : celle du roi juif.

3. Charte du Bourg en 1148.

Gênes (1166 et 1224), Pise (1175 et 1225); au *Ponant*, ils s'assurèrent, par l'alliance du roi d'Aragon, la liberté de commerce avec *Sen Felice de Guiscols* (1244); Empurias et Barcelone.

Si Narbonne cherche la paix avec les villes maritimes de l'Occident, elle ne refuse pas son concours à la guerre des chrétiens contre les musulmans. Ses vaisseaux prennent part à la Croisade de Raymond de Saint-Gilles, à la conquête de Majorque par le comte de Montpellier. Les Narbonnais sont, pour toute la langue de Provence, les grands organisateurs du pèlerinage en Terre-Sainte où ils font deux voyages par an.

Dans tous les ports, avec lesquels Narbonne signe des traités, elle s'efforce d'obtenir un quartier à elle, un *fondouck*, où les négociants et les armateurs vivront sous la juridiction d'un consul élu par eux.

Les objets d'exportation variaient de pays à pays. Pour les colonies franques d'Orient, Narbonne est l'un des grands centres d'approvisionnement; elle les fournit en blés, en vins, en huiles. On accuse même quelquefois ses marins de faire passer des vivres aux musulmans d'Égypte. En Italie, Narbonne écoule ses draps, surtout les draps vulgaires « à 8 ou 10 sous la canne pour les besoins des pauvres et des couvents ».

Elle importe tous les produits d'Orient¹. On trouve sur son marché « le safran, la canelle, le poivre et le girofle, le sené, le gingembre confit, la laque, la noix de galle, l'encens, le brésil, l'alun de Castille ou d'Alep... l'azur de Bagdad ou de Chypre, le vermillon, le cuivre, le laiton, l'étain, l'acier, l'or, l'argent... l'anis, les amandes, le sucre en pain et le sucre en poudre, le riz, les viandes

1. Célestin Port, p. 58.

2. Narbonne signe des traités de commerce avec les rois de Sicile et les empereurs de Constantinople.

et les poissons salés... la cire, le saindoux, le suif, le goudron, la réglisse, le savon liquide ou en pain, les cuirs de Cordoue... les peaux et les fourrures, les laines, le lin, le fil et la corde de Garbe... les draps¹ ».

Ce marché de Narbonne a conservé des allures antiques. Les Sarrazins et Sarrazines s'y vendent comme esclaves, moins cher que des chevaux ou des mulets. Ce commerce se maintiendra longtemps, bien après que l'esclavage fut aboli, de droit, dans la France continentale.

Les Narbonnais gardent dans leur conception des droits de propriété quelque chose de la rigidité romaine : Leur législation en matières de dettes est brutale ; le créancier peut tenir un débiteur insolvable, enchaîné, au pain et à l'eau dans sa propre maison (1221).

Cette ville, si dure aux débiteurs, se fait accueillante pour l'étranger. Il suffit d'un domicile de dix ans pour acquérir le droit de cité, avec tous les privilèges qu'il comporte. Le principal de ces privilèges est l'exemption des *rêves* et des *leudes* ; car les marchands de Narbonne tiennent avant tout aux franchises qui facilitent leur commerce.

Aussi beaucoup d'habitants sont-ils fort riches. La « bourgeoisie » se compose de familles opulentes qui marchent de pair avec la noblesse des autres villes. Leurs membres négocient les traités au nom du consulat, avec l'assentiment des deux seigneurs². Ils ne commercent et ne voyagent plus eux-mêmes : ils ont leur marchands et leurs armateurs.

Quelques-uns de ces marchands ont acquis, probablement à prix d'or, les privilèges de cléricature qui les exemptent de la taille. D'ailleurs, tous les citoyens sont

1. Célestin Port, pp. 69 à 71.

2. Les négociateurs des multiples traités de 1224-1225 sont deux bourgeois : Guilhem Peire et Bernard de Léon.

répartis, par professions, en « échelles » qui participent au consulat au prorata de leur fortune ; en haut les bourgeois, puis les marchands, ensuite les paraires (drapiers), en dernier lieu, les artisans de métiers.

A part vivent les Juifs qui forment pour ainsi dire une troisième ville dans la Cité. Ces Juifs ne se limitent pas au commerce de l'or. On voit, parmi eux, des agriculteurs et des meuniers. Au milieu du ^{xii}^e siècle, ils sont au nombre de 2.000¹. Leur fortune est considérable, bien qu'elle ne soit jamais pleinement à l'abri des confiscations arbitraires.

Les Juifs s'administrent eux-mêmes. Ils ont leur « roi juif », un *naci* héréditaire qui prétend appartenir à la race de David. D'ailleurs, la synagogue de Narbonne, raconte une légende, aurait eu pour fondateur le sage roi Salomon². Narbonne, patrie des Kimehi, possédait des écoles renommées, elle était une sorte de métropole du Judaïsme.

La population de Narbonne était trop bigarrée, la ville trop riche, pour s'exalter au souffle des passions religieuses. Pendant la guerre des Albigeois, Narbonne a fait de multiples efforts pour conserver la neutralité : attachée à la foi catholique, mais tolérante aux hétérodoxes, pleine de respect pour le roi de France, mais sympathique au comte de Toulouse, telle se montre la ville sous le gouvernement de l'archevêque Arnaud Amalric. Celui-ci ne craint pas de prendre le titre de duc, pour disputer la suzeraineté à Simon de Montfort.

Ainsi Narbonne évita la ruine de Béziers et de Carcassonne. Sa soumission à la France fut libre et se réalisa sans violence. Elle fut d'ailleurs facilitée par le gouverne-

1. D'après le *Sefer Hakkabala*.

2. Voir l'étude de M. Régny sur « la condition des Juifs de Narbonne du ^v^e au ^{xiv}^e siècle ».

ment transitoire d'Alphonse de Poitiers, frère du roi de France et gendre du comte de Toulouse. A la mort de ce prince, les consuls et les habitants, dès la première réquisition, prêtèrent serment à son héritier, le roi de France, Philippe le Hardi (1271).

VI. — NARBONNE VASSALE DE LA FRANCE

(1271-1507).

Ce serait une grave erreur de chercher dans la soumission de Narbonne à la France, la première étape dans une voie de décadence. Sans doute, la domination française a davantage favorisé d'autres villes de la région : elle dote Aigues-Mortes d'un port, Montpellier d'un *studium* général (université); elle fixe le centre politique de la sénéchaussée dans une cité plus centrale : Carcassonne.

Mais, à toute la langue d'Oc, meurtrie dans son amour de l'indépendance, la France apporte un bien précieux : la paix intérieure. Avec la puissance française, les routes deviendront sûres pour le plus grand profit du commerce et Narbonne sera encore la ville la plus commerçante du bas-Languedoc.

Cet établissement de la paix était l'un des articles essentiels de la politique réparatrice dans la langue d'Oc commencée par le roi Louis XI et poursuivie par son fils, Philippe le Hardi. Ce prince est également respectueux des immunités des bonnes villes. A Narbonne, il permet la frappe d'une monnaie locale au nom de l'archevêque (1271).

En 1285, ce roi traverse la province pour attaquer l'Aragon; une armée de 300.000 hommes séjourne pacifiquement à Narbonne. Le prince étant mort pendant l'expédition, c'est à la métropole Saint-Just qu'est ense-

velie une partie de son corps, ce qui vaut à l'église les largesses de ses successeurs¹.

Son fils Philippe le Bel organise les manufactures de drap en Languedoc. Il projette, d'accord avec les consuls de Narbonne, le creusement d'un port de mer à Leucate. Il favorise la bourgeoisie en renouvelant tous les privilèges des consuls et des habitants. Par contre, le fisc de Philippe le Bel est insatiable. Cette âpreté nous vaut les premières données précises sur la population de Narbonne : En 1294 et 1295, le fisc dénombre 2.014 feux taillables dans le Bourg et 1.576 dans la Cité. Ce chiffre ne comprend ni les clercs (101 dans le Bourg, 106 dans la Cité, dont quelques-uns mariés), ni les Juifs (185 familles dans la Cité), ni les pauvres ne possédant pas 50 sous de biens (1.142 pauvres adultes dans la Cité)². En comptant 5 habitants par feu, M. Régné conclut de ce recensement, que la population devait alors osciller entre 20.000 et 25.000³. Cette évaluation est corroborée par la présence, en 1297, de 3.000 soldats narbonnais à l'armée des Flan-dres.

Plusieurs causes entravent la prospérité de la ville : d'abord la prise de Saint-Jean d'Acre par les musulmans et l'abandon du commerce de Syrie, puis l'expulsion des Juifs de Narbonne en 1305, enfin, en 1320⁴ la rupture des barrages de l'Aude qui permet le grossissement de la branche nord du delta, au détriment de la Robine.

Célestin Port a vu dans cette dérivation la cause principale de la décadence commerciale. Cette opinion est exa-

1. L'église de Narbonne venait d'être illustrée par l'élévation d'un de ses archevêques, Guy Foulque, au suprême pontificat sous le nom de Clément IV.

2. Ces documents se trouvent dans les pièces justificatives publiées par M. Blanc à la suite du journal de Jacme Olivier.

3. Aux pages 124 et 125 de « l'Étude sur la condition des Juifs ».

4. 1316 d'après M. Rouzaud.

gérée. En réalité, le port fluvial de Narbonne ne fut jamais accessible aux gros vaisseaux, jamais fermé aux petits.

Pour remplacer le commerce de Syrie, la ville ouvre, à cette époque, de nouveaux comptoirs en Sicile, en Chypre, dans l'empire grec d'Orient, en Sardaigne où ses vicomtes prétendent dominer la province d'*Arborcé*. Elle obtient de l'autorité royale une réforme vainement réclamée depuis longtemps aux pouvoirs rivaux de l'archevêque et du vicomte : l'union en une seule communauté des consulats du Bourg et de la Cité (1338).

Le recensement accompli après cette union, probablement en 1339, donne plus de 6.000 feux, ce qui suppose, d'après la moyenne généralement adoptée, une population dépassant 30.000 âmes¹.

Le caractère de cette population a varié depuis la conquête. Les gens de la « place », bourgeois et marchands ne l'emportent plus, comme dans la cité libre, ni par le nombre, ni par la fortune. Dans la ville française, les *paraires* et les artisans de métiers sont dix fois plus nombreux et, collectivement, les plus riches; tout au moins ils le disent et réclament la modification en leur faveur des échelles du consulat (1312).

Narbonne est alors la ville la plus peuplée du bas-Languedoc². Elle revendique à ce titre la présence en ses murs d'un vicaire du sénéchal, d'un « viguiier », comme à Béziers (1346). La réclamation paraît d'autant plus justifiée que la population totale de la viguerie indivise est de 40.000 feux, c'est-à-dire plus de 200.000 âmes³.

1. Il faut ajouter au nombre des feux les non taillables : clercs et pauvres.

2. Cette affirmation émise par les Narbonnais dans une instance contre les Biterrois, n'est pas contestée par leurs adversaires, ce qui en prouve l'exactitude.

3. La viguerie de Béziers, avant le dénombrement de Narbonne,

C'est à cette époque, vingt ans après la rupture de l'Aude, que commence véritablement la ruine de Narbonne. La première épreuve est la peste noire qui, dans le cours de l'année 1348¹ dévaste toutes les régions voisines de la Méditerranée. A Narbonne, le fléau éclate le premier dimanche du Carême pour durer jusqu'à la Fête-Dieu. Il fait près de 30.000 victimes, selon le témoignage de certaines annales. La proportion des morts, si effrayante qu'elle soit, n'atteint probablement pas celle de Montpellier où la ville est réduite au sixième, ni celle de Béziers, où les membres de l'administration consulaire, y compris le clavaire, sont tous frappés l'un après l'autre.

Cette région, décimée par la peste, est, dans le cours des années suivantes, livrée sans défense aux incursions des Anglais. En 1355, le Prince Noir attaque Narbonne; s'il ne réussit point à prendre la Cité, il incendie le Bourg.

Malgré ces désastres successifs, le consulat lutte pour sauvegarder le commerce de la ville. L'année qui suit la peste, il obtient du grand-maitre de l'Hôpital Saint-Jean, suzerain de Rhodes, l'autorisation d'établir une *logia* des Narbonnais dans cette île, dernière forteresse des francs d'Orient. Un peu plus tard, Narbonne reçoit le viguier royal qu'elle réclamait depuis vingt ans (1368).

A quel chiffre est alors descendue la population? Le fisc taxera Narbonne à 2.500 feux; mais c'est une réduction obtenue par grâce spéciale du duc d'Anjou. D'ailleurs, par le fait des exemptions de tailles, le chiffre des feux diminue beaucoup plus vite que celui de la population réelle, puisque les citoyens pauvres ne sont plus dénom-

correspondait à peu près aux trois arrondissements de Béziers, Narbonne et Saint-Pons de Thomières.

1. Cette même peste à laquelle on doit le *Décameron* du florentin Boccace.

brés. En 1355, les Anglais estimaient encore la ville « un peu moindre que Londres¹. »

Malheureusement, après le règne réparateur de Charles V, les guerres civiles désolent la France, pendant la minorité de son fils. L'anarchie gouverne le royaume. A Narbonne, dans les dernières années du siècle, éclate une guerre longue et dispendieuse entre la ville et le vicomte, ce dernier soutenu par le duc de Berry.

L'antique métropole se dépeuple d'autant plus rapidement que la peste reparait en 1400. Le chiffre des feux tombe à 870, puis en dessous. Pourtant le consulat garde quelques traces de la majesté ancienne. Il y a sept consuls : trois de la Cité (noble ou bourgeois, marchand, artisan de métier) ; quatre du Bourg (bourgeois, marchand, paraire, artisan). Autour d'eux siège un nombreux conseil de quatre-vingts citoyens, choisis par moitié sur chaque rive de l'Aude².

La décadence s'accroît tellement que les cadres de cette municipalité ne pourront plus se renouveler. Les consuls se trouvent dans l'obligation de faire appel à des citoyens résidant hors de la ville. C'est pourquoi, ils demandent et obtiennent, en 1420, l'autorisation de réduire provisoirement ce nombre à trente, y compris les chefs de métiers. Le mobile de cette réduction est clairement exprimé : c'est le dépeuplement de la ville par suite « des guerres et des mortalités qui désolent depuis des années la patrie d'Occitanie³. »

Disgrâce nouvelle : les artisans de métiers, après avoir

1. *Poi megudre de Londres*. Rapport du 23 novembre 1355, cité par Célestin Port, p. 195.

2. Pour la Cité, 12 « de la place », moitié nobles, moitié bourgeois, 8 marchands et 20 artisans ; pour le Bourg, 16 « de la place », 8 paraires et 8 artisans (compromis de 1381).

3. *Patrim occitaniam*, lettre du 22 juillet 1420.

vaincu les bourgeois de la place, seront débordés à leur tour par les nourrisseurs de bestiaux. Ceux-ci entretiennent « une infinité de bêtes ovines et bovines » dans le district rural de la ville. Leurs troupeaux envahissent les quartiers déserts; ils ravagent les vignes et les olivettes. Comme le viguier royal s'efforce d'exclure ces ruraux du consulat urbain, ils font grève, affament la Cité en lui refusant le lait et la viande. Ils vont même jusqu'à vendre leur bétail en Catalogne, malgré l'interdiction royale.

Aussi la ville est-elle obligée de composer avec eux; elle leur permet l'accès du consulat et livre aux dévastations de leurs bêtes certains territoires pour épargner les autres (1427)¹.

L'appauvrissement de la ville va de pair avec sa dépopulation. Le bienfaiteur-né de la Cité, l'archevêque, ne réside plus; c'est un haut dignitaire de la curie d'Avignon², qui tient son diocèse pour une simple prébende dont il perçoit les revenus sans en assumer la charge. Les réparations de la cathédrale sont abandonnées depuis un siècle, aussi tombe-t-elle en ruines. L'abbaye de Saint-Paul est également abandonnée³.

Envahie par les ruraux et par une plèbe mendiante, qu'attire la survivance des charités religieuses, Narbonne tendrait alors à descendre au rang d'une bourgade rurale,

1. C'est sans doute en cette époque désastreuse qu'il faudrait situer le recensement de 70 feux, cité par le baron Trouvé dans l'histoire des États de Languedoc; ce chiffre nous paraît inexact, il ne peut évidemment pas être pris comme une base réelle de population car Narbonne n'a jamais dû descendre en dessous de 1.000 habitants.

2. François de Conzie (1391-1432), camérier de l'Église romaine. Ni son prédécesseur, Jean Roger, frère de Grégoire XI, ni son successeur, François Condalmieu, neveu d'Eugène IV, ne résidèrent à Narbonne.

3. Denifle, *La désolation des églises pendant la guerre de Cent ans*.

si elle n'avait conservé, comme héritage de son passé glorieux, la présence d'un « grand nombre de notables », qui maintiennent, au Consulat, les traditions de la vie municipale. Traditions héritées des Romains que Narbonne a conservées intactes, même sous toutes les dominations étrangères.

VII. — NARBONNE VILLE ROYALE

(1507-1789).

La plus mauvaise époque de la vie narbonnaise coïncide avec les pires désastres de la France. Sa ruine est contemporaine du temps où la folie du roi livrait la nation à l'étranger. Narbonne, comme tout le Languedoc, avait embrassé le parti de l'héritier légitime. Elle devait bénéficier de sa victoire.

Toutefois la restauration du Languedoc n'est pas antérieure au règne de Charles VIII. A Narbonne, ce prince réorganise le Consulat (1484); il confirme le droit de robinage perçu par les consuls pour l'entretien de leur port (1483); il érige la Cité en « ville jurée », c'est-à-dire qu'il lui donne le pouvoir de réglementer les corporations de métiers.

Sous son règne, l'archevêque Georges d'Amboise relève les remparts de ses propres deniers. C'est que, par l'abandon du Roussillon à l'Espagne, Narbonne est devenue frontière. Aussi lui donne-t-on le rang d'une capitainerie royale.

En 1507, la vicomté de Narbonne est réunie par héritage à la couronne de France. Depuis près d'un siècle, ce n'était plus qu'un vain titre; toutefois, la qualité de « ville royale » attire sur Narbonne les largesses du pouvoir. Au témoignage de François I^{er}, c'est « l'une des

cités du royaume »¹, ce qui lui vaut, quelque temps, une garnison de trois mille hommes, charge pénible et profitable.

Pour intéresser les habitants à la défense de leurs remparts, Henri II leur accorde de larges exemptions de tailles, à condition d'entretenir deux cents² d'entre eux, « les mortes-payes », chargés de monter la garde à tour de rôle.

Ainsi se forme une cité militaire, dont la physionomie ne rappelle plus la ville commerçante du Moyen âge. Elle a ses « personnes de qualité », son nombreux clergé autour de l'archevêque, président-né des États de la Langue d'Oc³, sa bourgeoisie riche, ses placiers, ses notaires et gens de loi, fournissant à eux seuls une échelle du Consulat. Au-dessous viennent les nombreux drapiers : les paraires, les 18 corps de métiers, population instable et les agriculteurs.

Le commerce se fait, à nouveau, par la Robine et le port de Capelles. Narbonne importe, au xvi^e siècle, « des balles de pastel rouge, de cuir, des boucauts de pège (poix) et de viandes salées, jarres d'huile, spartes de figues, charges d'avoine, de *meil* (millet) et de raon, setiers de tuzelle, de fèves, de pois...⁴ » et encore des esclaves comme au temps du consul Marcius Rex. Les bons rapports de François I^{er} avec le sultan ne sont sans doute pas étrangers à cette reprise du commerce maritime.

L'exportation ne répond guère à ces entrées. Le Con-

1. Lettre du 18 juillet 1531.

2. Le nombre des mortes-payes fut ultérieurement porté à 300.

3. L'archevêque de Narbonne est le plus riche de tous les prélats du Languedoc ; à la fin de l'ancien régime, ses revenus montent à 900.000 livres.

4. Mouynès, *Archives de Narbonne*, t. 17, d'après un tarif des droits de robinage, tels qu'ils paraissent avoir été établis après les lettres de concession de François I^{er} en 1540.

sulat se refuse au commerce du blé qui fut jadis l'une des richesses de la ville. Que le gouverneur de Languedoc autorise, en 1538, la sortie des grains, Narbonne s'empressera de protester.

Toutefois, la ville s'enrichit à nouveau. En 1583, un romancier, racontant un séjour à Narbonne, peut vanter « les délices de son plantureux territoire ». Mais, surviennent les guerres de religion et le commerce est anéanti. Alors Narbonne se retourne vers le pouvoir. Elle obtient le droit d'ouvrir « pour tous marchands, tant du royaume qu'étrangers », deux foires franches, de dix jours chacune, l'une le premier lundi du Carême, l'autre le sixième jour d'août (janvier 1585). Le donateur de ce privilège est Henri III. Pourtant la ville tient pour la Sainte Ligue, avec les deux Joyeuse, qui occupent l'un l'archidiocèse, l'autre le gouvernement de Languedoc. Narbonne est un grand centre de résistance catholique. Le Consulat profite de l'affaissement du pouvoir royal pour exercer dans la ville une autorité quasi-souveraine. Il se fait armateur, comme au Moyen âge, pour assurer le ravitaillement des villes du même parti. Il tentera même de disjoindre Narbonne du Languedoc et d'en faire la capitale d'une province indépendante.

Aussi, l'un des premiers actes de Henri IV, en prenant possession de la ville, sera d'en réformer l'organisation municipale. Il proscriit sévèrement l'emploi de la main-d'œuvre étrangère (1600) sans doute par crainte des ouvriers espagnols.

Un peu plus tard (1627), le Consulat est réorganisé de manière à en exclure les artisans. Les six échelles appelées à fournir les Consuls sont les suivantes : 1° nobles ; 2° officiers ou bourgeois vivant bourgeoisement ; 3° marchands tenant boutiques ; 4° marchands vendant au détail, procureurs, notaires, apothicaires, chirurgiens et

autres honnêtes gens ayant 100 livres en allivrement ou 3.000 vaillants; 5° autres marchands ayant 60 livres de compoix ou 1.500 livres vaillants; 6° personnes de pareille condition possédant 40 livres de compoix ou 1.000 livres vaillants.

Pour Narbonne, comme pour tout le reste de la France, le xvii^e siècle marque une ère d'ordre intérieur, mais d'autocratie légale. L'ordre se traduit par la restauration des églises et des monuments, par la fondation d'écoles et d'hôpitaux. Mais le pouvoir supprime l'une après l'autre les institutions libres, sous couleur de les organiser. Partout des douanes intérieures, des péages, des privilèges s'opposant à la liberté du trafic. Marseille a le monopole de droit pour l'importation des draps, le monopole de fait pour toutes les importations, par l'obligation où sont les armateurs du Languedoc d'y faire quarantaine à leur retour.

Narbonne exporte du blé! « C'est l'entrepôt de tous ceux qui viennent du Languedoc... On les transporte... jusques à la mer, en Provence, en Roussillon et même en Italie, quand la récolte n'y a pas été abondante¹. »

C'est le seul commerce libre, car il y a, dans la même ville, un commerce d'État : la gabelle qui récolte le sel des étangs de Peyriac-sur-Mer, de Bages et de Sigean. Ce sel est entreposé dans le grenier de Narbonne avant d'être porté dans le haut Languedoc ou dans le Roussillon. En 1698, le fournissement de ce grenier à sel atteindra 75.000 minots².

Bien que la ville se soit relevée depuis le xv^e siècle, elle est bien loin d'atteindre les chiffres de population du Moyen âge : 1.764 feux dans un recensement de 1650,

1. Basville, *Mémoires sur le Languedoc*, pp. 260-261.

2. Basville, pp. 213-214.

auquel manquent quelques îlots¹. Cela peut donner une moyenne de 8.000 habitants pour les années normales. En temps d'épidémie la population baisse avec une rapidité vertigineuse. Or, la peste n'est point une visiteuse rare dans Narbonne renommée des anciens pour la salubrité².

Lorsqu'elle est signalée, la plupart des habitants s'empressent de fuir, sauf à revenir après la fin de l'épidémie. Le 17 septembre de l'année 1652, il ne reste dans la ville que 300 personnes valides en sus de 1.500 malades ou convalescents soignés aux Huttles. Peut-être, ces épidémies périodiques sont-elles dues, comme dans la Rome du Moyen âge, à l'abandon des travaux d'art entrepris par les anciens pour assurer l'écoulement des eaux ? Il n'est pas de villes plus malsaines que les villes en partie abandonnées.

L'envahissement des marais rend l'accès de la ville difficile, en temps de pluie, par la voie de terre³, depuis que les ponts antiques sont mal entretenus.

Quant aux voies fluviales, un effort gigantesque est fait, en Languedoc, pour les organiser. C'est le canal des Deux-Mers qui doit joindre l'Océan à la Méditerranée. Les plans primitifs, ceux de l'ingénieur Andréossy et du chevalier de Clerville, prennent Narbonne pour point d'arrivée. Mais les études poursuivies sur le régime de l'Aude font abandonner l'utilisation de ce fleuve trop capricieux. L'embouchure du canal est prolongée vers le nord par les étangs du littoral, au grand détriment de Narbonne qui voit ce qui lui restait de commerce maritime émigrer au port naissant de Cette. La ville se plaint :

1. Renseignement donné par M. Favatier à la fin de son étude sur « la vie municipale à Narbonne au xvii^e siècle ».

2. *Potens salubritate*, Sidoine Apollinaire.

3. Dictionnaire géographique de La Martinière, art. *Narbonne*.

n'a-t-elle pas contribué, pour 40.000 livres, aux frais du Canal, exécuté par les États du Languedoc. Vauban promet de joindre « le canal de Narbonne à celui de communication des mers » afin de « conserver le commerce ancien de la ville » et de faciliter, en cas de besoin « le passage des munitions de guerre d'une mer à l'autre ». Cette promesse, souscrite par le ministre de la marine, date de 1684. Il faudra tout près d'un siècle, pour que les États du Languedoc en décident la mise à exécution (1776).

C'est tout l'esprit de l'administration du xviii^e siècle : hardie en projets, conservatrice en actes. Encore le Languedoc est-il, sous l'ancien régime, la province la mieux administrée, grâce à la liberté relative dont jouissent ses États.

Dans le diocèse de Narbonne, l'esprit d'initiative inspire, au xviii^e siècle, quelques innovations plus ou moins heureuses ; les plantations de mûriers pour l'élève des vers à soie, l'aménagement des prairies artificielles semées d'esparcette, l'introduction des pommes de terre dans les Corbières, la culture de la vigne dans le Plat-Pays.

L'industrie s'organise grâce aux subventions des États : manufacture de draps à Bize, mines de charbon à Ségure, forges, distilleries d'eaux-de-vie, bonneterie de l'Hôpital général.

La ville même est mieux policée, plus riche en fondations scolaires et charitables. Le commerce intérieur est facilité par l'institution en 1735 d'un marché public pour remplacer les deux foires franches du xvi^e siècle, transférées l'une à Pézenas, l'autre à Montagnac. Le commerce extérieur du blé se maintient péniblement. Il occupe, en 1788, 250 personnes, dont 100 matelots, moitié sur la Robine, moitié sur mer. Le revenu en est considérable : 120.000 livres. Toutefois, ce commerce paraît limité à

Marseille et à Toulon, alors qu'au ^{xvii}^e siècle, il s'étendait encore à l'Espagne et à l'Italie.

Au trafic du blé, il faut joindre l'exportation, déjà ancienne, du *salicor*, pour les verriers d'Italie, le transport des gabelles du littoral, enfin le commerce clandestin des bestiaux des Corbières vendus en Catalogne. Cette dernière exportation présente plus de péril que de profit, car elle tend à ruiner le cheptel du diocèse.

Mais ce développement de l'industrie et du commerce est jugulé par un fouillis d'octrois, de péages, de privilèges, dont la seule raison est l'ancienneté. A Narbonne même, bien que les deux villes soient unies depuis plus de quatre cents ans, les gens de la Cité ne paient pas l'impôt au même taux que les gens du Bourg.

Chaque communauté d'habitants est pour ainsi dire forcée par l'organisation politique à défendre âprement les privilèges qui assurent son existence. C'est pourquoi l'ouverture de la moindre route soulève des résistances dans toutes les communes qu'elle traverse.

L'équilibre intérieur que chaque ville cherche à établir est essentiellement instable. Il suffit d'une année de mauvaise récolte, comme 1709, pour que Narbonne, le grenier de la province, soit elle-même menacée de famine.

De tout cela résulte la stagnation économique. Bien que le ^{xviii}^e siècle soit, dans sa dernière moitié, sauf de guerres et d'épidémies, la population augmente peu : 1.626 familles¹ à Narbonne en 1698, 8.897 personnes en 1788.

Les agents du pouvoir central se rendent compte de cette misère. Mais, les mieux intentionnés, tel l'intendant Ballainvilliers, ne rêvent d'autre remède que l'intervention de l'État sous forme d'interdictions et de subventions. Ils ne conçoivent pas la possibilité de libérer le

1. Cela donnerait, à 5 têtes par foyer, 8.130 personnes.

commerce. C'est ainsi que l'extension de la vigne les effraye¹; ils ne peuvent prévoir les profits qu'elle produira lorsque les vins du Midi seront exportés en des climats moins favorisés du soleil.

1. Un arrêt du Conseil daté du 5 juin 1731, ordonne qu'il ne sera fait aucune plantation de vignes dans les provinces et généralités du royaume, et que celles qui auront été deux ans sans être cultivées, ne pourront être rétablies sans une permission expresse de Sa Majesté, à peine de 3.000 livres d'amende.

Le 14 janvier 1732, une ordonnance oblige les maires et consuls de la province à remettre un état contenant les nouvelles plantations de vignes qui ont été faites dans l'étendue de leur terroir, depuis le jour de la publication de l'arrêt du 5 juin 1731.

Quelques condamnations montrent que ses arrêts furent strictement appliqués (*Inventaire des archives de l'intendance de Languedoc, Montpellier*).

Une ordonnance du 3 avril 1748, défend dans le Languedoc de fumer la vigne (*Hist. Languedoc, t. XIII, p. 33*).

MÉMOIRES DE CHARLES DE BALLAINVILLIERS

DIOCÈSE ET SUBDÉLÉGATION DE NARBONNE¹

« La ville de Narbonne est située sur un bras de l'Aude, au milieu d'une vaste plaine, assez fertile, bornée par les étangs, par les montagnes des Corbières et celles de la Clape². L'eau dont les habitants se servent pour leur boisson arrive par des aqueducs d'une lieue au-dessus de la ville³; les eaux de la rivière et celles du ruisseau ap-

1. Le diocèse de Narbonne, administré par un subdélégué, dépendait de la généralité de Montpellier. Ce « diocèse » administratif ne correspondait point avec la circonscription ecclésiastique du même nom car on avait formé, à ses dépens, en 1666, le diocèse de Limoux.

Il comprenait au civil 239 consulats, soumis à la taille; parmi ces consulats, 24 villes non compris Narbonne, avaient le droit de députer directement à l'assiette de l'impôt.

Le diocèse était partagé en trois districts : le Plat-Pays (31 consulats), le Minervois (114 consulats) et la Corbière (94 consulats). Il est difficile d'en préciser l'étendue, par suite des chevauchements des frontières. En gros, le diocèse civil comprenait tout l'arrondissement de Narbonne, les cantons de Monthoumet, Peyriac-Minervois, Tuchan et une partie de Lagrasse dans l'arrondissement de Carcassonne), quelques communes de l'arrondissement de Limoux, six communes de l'Hérault : Capestang, Montels, Nissan, Poilhes, Puisserguier, Quarante, et deux des Pyrénées-Orientales : Tautavel et Vingrau.

2. Entre deux roches, près d'un regort (regard) de mer, desus un pui (colline) vit une vile ester.

D'autre part est la grève de la mer

D'autre part Aude qui molt puet raviner

Description de Narbonne au XIII^e siècle par l'auteur d'*Aymeric de Narbonne*, vers 155 et 156, 182 et 183.

3. En 1818, dans la *Description de l'Aude*, le baron Trouvé écrit : « Les fontaines de Narbonne sont alimentées par les sources du Duc et de Saint-Pierre qui, d'après un mémoire de M. Clapiès, ingénieur,

pelé la Mayral, distant d'une demi-lieue, sont bonnes pour le lavage des laines et du linge; malheureusement le ruisseau a des gouffres qui rendent ses abords dangereux. Une légère dépense préviendrait les dangers auxquels sont exposés ceux qui font usage de ces eaux. Trois grandes routes se croisent à Narbonne : Celle de Toulouse, Montpellier et Perpignan¹. La poste est établie sur ces grands chemins. Celles de Saint-Pons, des Corbières, du Minervois, ainsi que celle de l'Étape aboutissant toutes incessamment à cette ville. Le bras de la rivière d'Aude forme le canal de la Robine qui coupe à peu près la ville par le milieu; les inondations élèvent quelquefois le lit du canal par les limons qu'elles entraînent au point que les bâtiments ne peuvent naviguer et qu'on est obligé d'avancer souvent de plusieurs mois son récrement.

« Les habitants de Narbonne jouissent de l'exemption des lois des échanges dans son territoire; ce privilège est fondé sur d'anciennes coutumes confirmées dans le xiii^e siècle par le vicomte, l'archevêque et l'abbé de Saint-Paul¹. Ceux qui habitent la cité ne payent la dixme

donnaient 10 pouces d'eau en 1738. Cette abondance pourrait encore se répandre jusque dans les quartiers les plus élevés, si l'aqueduc qui les amène de plus d'un myriamètre était en meilleur état et terminé, et si la distribution de ses eaux était bien ordonnée. »

Le ruisseau de la Mayral est déjà signalé dans un acte de 1358.

1. Ces trois grandes routes existent depuis un temps immémorial. La route du Rhône en Ibérie (Espagne) est antérieure aux Romains; celle de Toulouse à Narbonne est mentionnée dans la Table de Peutinger et dans l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (iv^e siècle de notre ère). Narbonne a toujours été leur point de jonction.

Au temps des Romains la première « mutatio », le premier relai dans la direction de l'Italie était Béziers; dans la direction de Carcassonne et Toulouse un lieu dit *Hosuerbas* Osuerva, peut être le passage de l'Orbieu; vers Ruscino (Castel Roussillon) près de Perpignan, un lieu dit ad Vicesimum, au vingtième mille, peut être Vingrau?

2. L'origine de cette exemption est une concession de l'archevêque Arnaud Amalric en 1215. Les étrangers pouvaient l'acquérir par une

de la laine qu'au $1/20$ et un sol 10 deniers par chaque agneau; on la paye au $1/10$ dans la partie appelée le bourg et 3 sols par agneau; les décimateurs s'apercevant que plusieurs habitants quittaient le bourg pour s'établir dans la cité pour jouir du privilège qui y est attaché, ont consenti de ne percevoir cette dixme qu'au menu taux de la Cité. On n'est pas encore parvenu à établir la dixme ou du moins d'une manière uniforme sur les luzernes, les sparcels¹, les fèves, les poix et autres menus grains. La ville a pris fait et cause pour un particulier attaché « attaqué » pour cet objet devant le sénéchal de Carcassonne. Ce procès n'a pas eu de suite. Les principales récoltes du diocèse consistent en bled dont le superflu est le grand objet du commerce² en vins qui deviennent quelquefois à charge aux propriétaires, en haricots, huiles et menus grains qui suffisent à peine à la consommation et en cocons de vers à soie. Les prairies sont d'une très petite étendue; l'on en a semé quelques-unes d'artificielles, mais leur peu de fertilité ne permet pas de les faucher deux fois l'année³. La

résidence de dix ans dans la Cité. Des contestations s'étant élevées entre le vicomte et les consuls sur l'interprétation de ce privilège, elles furent réglées par l'arbitrage de l'archevêque Pierre de Montbrun (1275-1277).

1. Le sainfoin, vulgairement appelé esparcette, est à la vérité presque le seul fourrage que l'on cultive; mais plusieurs essais ont fait reconnaître qu'il n'y en avait aucun qui fût aussi bien approprié au sol de ce département. Le trèfle y vient mal; la luzerne y trouve peu de terres assez profondes. (Barante, *Essai sur le département de l'Aude*, Brumaire an XI, p. 181.)

2. « L'unique commerce de la ville de Narbonne, écrivait en 1698 l'intendant Basville, est celui des bleds... On les transporte en Provence, en Roussillon et même en Italie, quand la récolte n'y a pas été abondante. »

Ce commerce date probablement de l'époque romaine; il fut très important durant tout le Moyen âge, particulièrement à l'époque des Croisades.

3. Les prairies artificielles qui étaient absolument inconnues il y a

pénurie actuelle des fourrages cause la rareté des mules et des bœufs destinés seuls au travail de la terre. L'on voit autour de Narbonne quelques mauvais haras qui servent en été à dépiquer¹ dans les aires, la plus grande partie des grains du pays; aux causes générales de la cherté des bestiaux on peut joindre l'épizootie qui désola le haut Languedoc il y a quelque temps². La fureur des défrichements a été si loin depuis quelques années qu'on ne connaît presque plus de terres incultes; les troupeaux en ont beaucoup souffert et les autres récoltes n'y ont rien gagné.

« Le territoire de Narbonne ne renferme ni bois de haute futaie, ni taillis; on voit seulement quelques bouquets d'arbres plus ou moins nombreux qui ombragent les environs des métairies et servent tout au plus aux usages de l'agriculture³; le bois à brûler est très rare et le chêne se vend 16 sols le quintal et l'ormeau, 12 sols; les émondures des oliviers et mûriers, quelques vieilles

cinquante ans, deviennent chaque jour plus nombreuses (Barante). Ceci est écrit en brumaire an XI, c'est-à-dire en novembre-décembre 1802.

1. On nomme ainsi l'opération par laquelle on fait sortir les grains des épis foulés aux pieds des chevaux. Chaque propriétaire d'un domaine un peu considérable a ce qu'on appelle un haras, composé par l'ordinaire de 16 chevaux ou juments. C'est le nombre qu'on emploie ensemble le plus souvent pour le travail de la dépiquaison (Barante, p. 188). Un haras de 16 chevaux dépique en un jour 90 setiers de blé, mesure de Carcassonne, c'est-à-dire environ 55 setiers mesure de Paris (*ib.*, en note).

2. La déclaration du mois de juillet 1770 est le premier encouragement donné dans la province de Languedoc aux défrichements (Barante).

3. On rencontre... quelques bois dans la longue étendue des corbières, mais dans les plaines et dans les bassins l'œil ne peut se reposer sur aucun bouquet de verdure. Point de remises, point d'arbres épars ou servant à dessiner ou à diviser les champs en formant des clôtures. Les points de vue du paysage ne sont diversifiés que par la position des villages et des habitations (Barante),

souches de vigne et le bois qu'on arrache dans les garigues sont devenues les seules ressources des foyers et du chauffage.

« Le travail des terres occupe au labourage de 15 à 18.000 personnes dont Narbonne fournit les trois quarts¹. Ce nombre ne suffit pas à beaucoup près dans les temps des récoltes; mais les montagnards alors descendent en foule dans la plaine et viennent au secours des moissonneurs. Les grands chemins² emploient à Narbonne 200 ouvriers. La journée des hommes se paie prix moyen 25 sols. En été, l'on donne de plus la nourriture pendant la moisson; les femmes gagnent 2 sols de moins quand elles travaillent aux vignes; hors de là, elles gagnent 10 à 12 sols sans nourriture. Le prix en hiver est de 20 à 24 sols. Les femmes et les jeunes garçons gagnent 8 sols.

Il se consomme environ 28.500 setiers de bled et presque point de seigle. L'abondance du vin depuis quelques années a fait établir dans cette ville 4 ou 5 fabriques d'eau-de-vie, mais le défaut de bois les mettront bientôt hors de travailler quand même le prix que l'on espère tirer des vins et qui est déjà accru ne devrait pas contribuer à la destruction de ces fabriques. Les environs de Narbonne donnent assez de fourrage et de graine pour le peu de bestiaux qui y vivent et l'on ne se souvient pas d'avoir été obligé d'en tirer ailleurs.

« La population de Narbonne et du territoire dépendant

1. Il s'agit évidemment du diocèse, car la ville avec ses 8.897 habitants n'aurait pu fournir les trois quarts de 15.000, encore moins de 18.000 travailleurs.

2. Cette expression désignait les grandes routes mises depuis la classification de 1756 à la charge des États de la province de Languedoc. Pour cette viabilité, le diocèse administratif de Narbonne était divisé en quatre routes : Minervois, Plat-Pays, Basse-Corbière et Haute-Corbière.

de cette ville est de 8.897 personnes de tout âge et de tout sexe. Le nombre des bestiaux monte à 294 bœufs, 212 mules, 12 vaches, 106 ânes, 74 ânesses, 116 chevaux, 87 juments, 207 chevaux ou juments pour battre les grains, 13 poulains de haras, 11.804 bêtes à laine¹ et à peu près autant dans les communautés voisines qui ont droit de paissance dans le territoire de la ville. Ses revenus consistent en différentes rentes provenant des loyers ou fermages, mais principalement en la ferme de l'équivalent², en celle du poids de la boucherie³. La totalité de ses revenus s'élève à 38.296 liv. 17 s. 9 d. Elle doit différents capitaux montant à 317.413 liv. 4 s. 4 d., dont les intérêts sont payés à 2, 4 et 5 %/, formant en tout 14.058 liv. 3 s. 8 d., à quoi ajoutant 828 liv. 18 s. 5 d., pour le remboursement des 2 premiers vingtièmes et de 4 dixièmes pour livre des premiers en faveur des prêteurs qui en ont stipulé le remplacement, les dettes

1. Le recensement accompli en l'an V, en pleine révolution, donne : 340 bœufs, 16 vaches, 4 veaux et génisses, 131 chevaux, 90 juments, 170 mules et mulets, 103 ânes et ânesses, 9.005 moutons et brebis, 30 cochons, soit une diminution sur toutes les catégories, à l'exception des bœufs et des vaches. Cette diminution est particulièrement sensible pour les bêtes à laine (*Inventaire des archives communales*, I, p. 337).

2. L'équivalent ou le préciput de l'équivalent est un impôt spécial au Languedoc institué par Charles VII en 1444 pour remplacer par une somme fixe les aides proportionnelles sur les marchandises. C'est à cette circonstance qu'il doit son nom. Cet équivalent avait été abandonné à la ville de Narbonne pour la solde des mortes payes.

3. Tous les ans, le 10 juin, les consuls donnaient à bail le fournisement de la boucherie. Ce bail fixait pour l'année le prix du bœuf et du mouton. La boucherie se composait de trois tables de mouton et deux tables de bœuf dont le fournisement était fait à table close. (Mouynes, *Inventaire des Archives communales*, t. III, p. 875, note.)

Depuis 1739 existait une « table de liberté » pour le veau, le porc frais, l'agneau.

annuelles se portent à la somme de 14.887 liv. 2 s. 1 d., les bêtes à laine sont assez multipliées dans le diocèse¹. Les laines de Narbonne passent pour être les meilleures et les plus belles du royaume ; il est également reconnu qu'elles peuvent tenir lieu de celles d'Espagne dont l'entrée est prohibée plus que jamais par des lois strictes et sévères ; néanmoins les Espagnols achètent journellement quantité de moutons et de brebis dans les Corbières². L'on assure que plus de quarante communautés de ces montagnes vendent leurs bêtes à laine à l'étranger ; aussi l'espèce diminue chaque jour et ce qui ferait le bonheur de l'État et d'un peuple considérable devient pour ainsi dire, aujourd'hui, le principe de la ruine de celui-ci parce que, jusqu'à présent, ce n'est qu'au moyen de ses troupeaux qu'il a su pourvoir à son existence³.

« Il serait donc bien intéressant que, par des moyens simples et des encouragements qui ne tiennent point à un esprit de système, on assurât l'existence des possesseurs de bêtes à laine en accroissant leurs troupeaux par les défenses qui seraient faites d'en vendre à l'étranger

1. En 1812 le dénombrement fait par un inspecteur du gouvernement, Leschenault, donnera pour tout l'arrondissement de Narbonne le total de 148.922 bêtes à corne.

2. En 1818 la situation est entièrement changée par l'introduction des moutons d'Espagne, que le baron Trouvé appelle « une heureuse innovation ». « Ce qui doit contribuer à améliorer les troupeaux, dit-il, c'est d'une part l'introduction des moutons de race pure d'Espagne ; de l'autre, le croisement de la race espagnole avec la race indigène. »

3. Les préfets du Consulat et de la Restauration sont en plein accord avec l'intendant de l'ancien régime pour constater la diminution des troupeaux. Selon le baron Trouvé le nombre de ces troupeaux aurait diminué du tiers entre 1789 et 1800, mais « en 1810 la différence était réduite au quart. »

De ce déchet MM. de Barante et Trouvé ne rendent pas responsable, comme leur prédécesseur, la liberté d'exportation. Ils accusent uniquement « l'abus des défrichements ». Ils préconisent comme remède principal l'importation du bétail étranger.

ainsi que leurs toisons, d'encourager les cultures des prairies artificielles et d'empêcher que la beauté de la laine ne soit altérée ; de veiller avec soin aux différentes maladies dont ces animaux sont attaqués et d'indiquer les remèdes curatifs ; avoir la plus grande attention sur le choix des béliers.

« Le gros bétail est devenu depuis quelque temps d'une cherté excessive ; les plus belles mules qui se vendaient il y a huit ans 4 à 500 livres coûtent actuellement 8 à 900 livres et les intermédiaires se vendent, dans cette même disproportion, du temps passé à l'actuel. La paire de bœufs qui se donnait pour 200 livres compte aujourd'hui 440 livres¹ et la plus petite vache qui coûtait 4 à 5 louis se vend 7 à 8. Les chevaux sont hors de prix, heureusement on s'en sert peu.

« Ce n'est point l'augmentation du numéraire ou la plus grande cherté de toute denrée comestible ou commerciale qui ont opéré cette extrême cherté du gros bétail. Ce sont encore les Espagnols qui viennent enlever toutes les bêtes de somme et de labour dans les foires voisines et les villages.

« On évalue le nombre des chevaux et juments dans la subdélégation de Narbonne à 2.500 ; celui des mules à 5.500 ; les ânes à 3.000 ; les bœufs 1.660 et les poulains à 500². Les prairies naturelles sont très rares ; elles man-

1. En 1818, « le prix des bœufs est hors de proportion avec le revenu des biens. Les terres fortes en nécessitent qui coûtent de 5 à 600 francs la paire et même plus » (Trouvé, p. 540). Étant donné la différence de la situation économique, il est difficile d'établir une proportion entre la valeur relative des 500 francs du nouveau régime et des 400 livres de l'ancien.

2. Les chevaux de ce département n'offrent guère qu'une race dégénérée... Les mulets indigènes sont ici encore plus rares que les chevaux... Les ânes dont on y fait usage viennent presque tous du département de l'Aveyron. Les mêmes causes qui s'opposent à

quent dans presque toute l'étendue de la subdélégation et l'on en voit quelques-unes autour de Narbonne, de Sallèles, Cuxac, Céleiran, etc. Il s'en faut bien qu'elles puissent fournir à la huitième partie de ce qu'exigerait la bonne culture dans ces contrées¹. Au défaut des prairies naturelles, il faudrait mettre en vigueur les prairies artificielles : luzerne, trèfles et esparcettes. Cette dernière serait surtout précieuse dans les montagnes des Corbières, de la Clape. L'exemple des gros tenanciers ne suffit pas pour être imité. Il faut que le gouvernement ou la province fassent quelques dons de la graine de sainfoin, proportionnellement aux possessions et facultés de l'habitant qui ne serait point à son aise ; on lui enjoindrait de semer le tiers de ses possessions en esparcettes ou tout en fourrages et l'inspecteur visiteur du pays serait chargé de veiller à cette répartition et à l'emploi qu'on en ferait¹.

« Les bois sont encore plus rares que les prairies. A

l'éducation en grand des chevaux, des mulets et des ânes empêchent aussi la multiplication des bêtes à corne (Trouvé, *passim*).

1. Un religieux cordelier, le F. Lefèvre avait proposé aux États du Languedoc un projet en vue d'arroser et de fertiliser la plaine de Villedaigne. « Le plan fut examiné par M. Garripuy, ingénieur, qui se transporta sur les lieux avec M. Nauton, directeur des travaux publics du diocèse de Narbonne... » Il s'agissait de faire un « canal qui eût porté les eaux de cette rivière (Aude) dans la plaine de Villedaigne. La dépense était estimée à 167.132 livres. » Elle fit reculer les États de Languedoc.

2. Ce vœu de l'intendant Ballainvilliers s'est réalisé au cours des cinquante années suivantes sans contrainte du gouvernement. L'esparcette ou sainfoin est le fourrage le plus usité pour les prairies artificielles ; à défaut les propriétaires employèrent la luzerne, le grand trèfle à fleurs rouges, le ray grass ou fromental, le farouche ou trèfle du Roussillon.

En 1818 le baron Trouvé, prenant collectivement l'agriculture de tout le département, estime qu'elle « recueille assez de fourrages pour l'entretien de tous les chevaux dont elle emploie les forces et les produits, et qu'il y a même un excédent. » (Trouvé, pp. 484-486.)

force d'extirper les arbustes dans les garrigues, de tolérer les chèvres, de faire du charbon sur le lieu même et de ne faire aucune plantation dans les terrains qui en seraient susceptibles, cette contrée est plus menacée qu'aucune autre, d'une disette de ce genre¹.

« Il n'y a peut-être pas de pays en France, qui puisse être comparé pour l'abondance de ses récoltes en grains à la fertilité de la plaine de Coursan : de même qu'en général il n'en est point qui produise de plus beau blé que Narbonne ; mais depuis quelque temps la qualité a dégénéré parce que le plus grand nombre de cultivateurs a adopté le blé rouge ou du Roussillon qui rendent plus que les autres². Le produit des récoltes en blé, en les rapprochant année commune pour toute la subdélégation est d'environ 290.000 setiers³. La consommation générale du diocèse est de 118.000 setiers année commune. Le seigle, l'orge, la paumette donnent environ 50.000 setiers d'excédent pour vendre à l'étranger la consommation prélevée. L'avoine, les fèves, les haricots, les poix de toute espèce ne sortent guère du territoire pour être vendus ailleurs ; il faut faire venir du haut Languedoc 2 ou 3.000 setiers de gros millet⁴.

1. Le baron Trouvé, constatant en 1818 certains efforts vers le reboisement, ajoute : « Malheureusement le vice du climat, les vents, la sécheresse tendent trop souvent à décourager les efforts et les soins des propriétaires. »

2. Le blé à épi barbu, de couleur aurore foncée, appelé vulgairement trémézou, c'est le blé dit de Roussillon... Il « est très estimé pour semence. Moins fin et moins farineux que le blé fin et la Moussole, il est avantageux pour le commerce. Sa multiplication est égale à celle de la Moussole. » (Trouvé.)

3. Le setier de Narbonne pour le blé valait 71 litres 05 ; le setier pour l'avoine 1 hectolitre 09 et le setier pour la graine de salicor 1 hectolitre 06 litres 57.

4. Le maïs ou millet ou blé de Turquie est cultivé en grand comme céréale dans le département de l'Aude. Cette culture est cependant beaucoup moins répandue dans l'arrondissement de Nar-

On recueille dans quelques endroits des châtaignes qui sont un article de subsistance. La pomme de terre est peu en usage; elle ne vient pas bien dans plusieurs endroits¹. Les avoines surtout paraissent être l'espèce des grains qui a le plus diminué. On estime que les négociants de Narbonne vendent par année à l'étranger 120.000 setiers de blé et il y a tout lieu de présumer que le commerce des graines s'étendra dans cette ville par la jonction du canal de la Robine avec celui des 2 mers². Le commerce des grains du Narbonnais occupe environ 250 personnes savoir : 120 portefaix, 50 matelots sur le canal de la Robine; un pareil nombre qui font les voyages de Marseille et Toulon, 12 mesureurs et quelques courtiers et autres agents du négoce. Les vins forment une branche de commerce important; la qualité en est généralement bonne, la récolte peut monter à 30.000 muids mesure de Narbonne, qui est de 48 veltes. On estime qu'il peut en être vendu 12.000 muids, les 18.000 restants suffisant à la consommation du pays et même à une fabrication d'eau de vie sagement limitée. On comprend dans ces 30.000 muids le vin rouge et plusieurs espèces de vin blanc et gris de bonne qualité et qui sont consommés sur

bonne, à cause de l'aridité du sol et de la rareté des pluies pendant l'été (Trouvé, p. 458).

1. En 1818 Trouvé signalera la culture de la pomme de terre dans les Corbières. On dit que ce fut un mendiant qui la fit connaître et qui l'introduisit dans cette dernière contrée. Elle est devenue d'une grande ressource pour les habitants.

2. En 1698, l'intendant Basville citait ce canal au premier rang des ouvrages à faire dans le Languedoc. « Le canal royal ne va point à Narbonne. Il passe seulement dans un endroit appelé Sommail qui en est à trois lieues. On a proposé de tirer un canal de cet endroit jusqu'au canal de la Nouvelle de Narbonne qui va à la mer. Cet ouvrage doit coûter sept mille écus. »

Le projet fut adopté par les États du Languedoc en 1776: lors de la rédaction du mémoire de Ballainvilliers, il était en voie d'exécution.

les lieux ; les vins inscrits doivent être placés dans une classe bien supérieure : on en exporte à l'étranger¹.

« L'olivier² devient tous les jours plus rare dans cette contrée et par conséquent, le prix de l'huile a considérablement augmenté depuis quelques années. Il s'en exporte très peu parce qu'elles sont consommées dans le pays. Quelques villages limitrophes du diocèse de Carcassonne et de Saint-Pons en vendent soit pour l'usage des habitants de Castres ou pour celui des manufactures de draps de Carcassonne.

« Les mûriers sont en grand nombre, et ils ne pourraient guère s'accroître qu'au préjudice d'autres branches peut-être plus essentielles de l'agriculture. La récolte des vers à soie ne répond pas à ses profits à ce qu'annonce la multiplicité des mûriers³. Quant aux autres arbres frui-

1. Le commerce du vin existe de temps immémorial à Narbonne. Cette ville fut, avec Marseille, l'un des centres d'introduction de la vigne en Gaule. Pourtant les Romains prisaiient peu les vins de la Narbonnaise parce que leurs producteurs les assaisonnaient d'épices à la mode grecque. Au Moyen âge ils étaient fort estimés peut-être pour la même raison. « Vins d'Espagne, vins de Provence de Montpellier et de Narbonne, de Béziers et de Quarquesonne » (*Bataille des vins*, citée par Célestin Pons, p. 78).

Au XVIII^e siècle cependant la culture de la vigne subit, dans la région, une éclipse passagère. « Il y croît peu de vins », dit Basville en parlant du diocèse de Narbonne.

2. La culture de l'olivier est aussi ancienne que celle de la vigne. Cet arbre était sacré. Un concile de paix tenu à Narbonne en 1054 interdit solennellement à tout chrétien « d'abattre les oliviers, de les couper ou d'en ravir les fruits ».

A la fin du XVIII^e siècle, la culture de cet arbre n'avait pas encore déperî. On y a (dans le diocèse) des oliviers et la récolte de l'huile est très abondante. » (Basville).

3. Les États de Languedoc, en faisant gratuitement du plant de mûrier, avaient donné un grand encouragement à l'éducation des vers à soie. Il n'y avait pas de propriétaire qui ne voulût avoir des mûriers ; mais la proscription des étoffes de soie anéantit ce genre d'industrie ; d'ailleurs la réussite trop précaire des vers à soie, le peu de valeur de la petite quantité de cocons que l'on obtient, le dom-

tiers, si l'on en excepte l'amandier facile à venir et dont le fruit se vend très bien, le châtaignier qui supplée dans 4 ou 5 villages à la disette des grains et dont le bois fournit d'ailleurs des douves et des cercles les autres espèces de fruits sont peu multipliés. Une récolte d'un bon rapport, c'est le salicor¹ qu'on confond avec les soudes. Cette plante naît d'une semence jetée dans des terres qu'on a préparées par de bons labours; lorsque la plante de cette graine produit et qu'elle est parvenue à sa maturité, l'on en fait des monceaux que l'on jette dans de grandes cuves, où elle liquéfie par l'ardeur du feu et finit par prendre une consistance presque aussi forte que celle de la pierre; on s'en sert pour les savonneries et les verriers, où elle est recherchée par préférence à toutes les autres soudes. Il est peu d'endroits propres à semer cette plante où l'on ait négligé de le faire. Le salicor s'est vendu jusqu'à 17 s. le quintal. On en recueille dans la subdélégation de Narbonne 7.000 quintaux par année². La graine est une nourriture excellente pour toute espèce de bétail, surtout les bœufs.

« Personne n'ignore quelle valeur on a toujours attachée

mage que portent à la terre l'ombre des branches de mûrier et les racines qui s'étendent et sont très voraces, en ont généralement fait abandonner la culture (Trouvé, p. 559).

1. La plante qui fournit l'espèce de soude appelée *salicor* est la *salsola soda* de Linné. On la cultive surtout « dans quelques communes voisines de la mer : Sigean, Gruissan, Narbonne, Coursan, Salles, Fleury. On en recueille une petite quantité à Ouveillan et à Conilhac. »

Au XVIII^e siècle « la culture du « vitraire » actuellement nommé salicor, était si florissante dans l'arrondissement de Narbonne qu'il en fournissait la manufacture des glaces de Venise alors unique en Europe et plusieurs autres pays » (Trouvé, livre V, chapitre ix. *passim*).

2. En 1767 M. de Marcouelle, dans un mémoire à l'Académie des Sciences, estimait la production du diocèse à 9.000 quintaux sur 2.250 sétérées. Le prix du quintal était un peu supérieur à neuf livres. En 1800 il montait à dix livres.

au miel de Narbonne¹. Cette denrée si utile diminue toutes les années de qualité, soit parce que les abeilles exigent des soins assidus et même des dépenses que la misère du peuple l'empêche de faire; soit, parce que, depuis quelque temps, les mouches à miel sont privées de plus en plus des plantes de romarin, de thym, de lavande, de marjolaine et que le paysan ne cesse d'arracher pour le chauffage des fours... Le miel le plus excellent est celui qu'on recueille dans les communautés de Sigean, Roquefort, Montpezat. On pourrait avec un peu d'industrie établir une manufacture de cire qui entrerait en concurrence avec celle des bougies du Mans. La cire de Narbonne étant naturellement, ainsi que son miel, d'une grande blancheur.

« Une chaîne de montagnes dans les corbières d'environ 8 à 10 lieues recèle une grande quantité de mines, mais plus particulièrement des mines de fer¹. Les forges situées dans les lieux voisins en tirent depuis un grand nombre d'années leur minéral. Ces forges au nombre de 4² donnent à vivre à beaucoup de gens du pays soit à

1. « Nule part n'ot remes mel meillour fors à Narbonne » dit le *Roman de Guillaume au Court-nez*.

Cette réputation de ce miel de Narbonne est constatée par tous les auteurs anciens. Il se recueillait soit dans les environs de la ville soit dans les cantons montagneux des Corbières.

Toutefois la quantité n'est pas comparable à la qualité. Comme article d'exportation, c'est bien peu de chose.

La cire n'est point un objet de commerce. Elle ne suffit pas même à la consommation locale et l'on est obligé, chaque année, d'en acheter au dehors (Barante).

2. En l'an XI M. de Barante signale pour le département de l'Aude 52 mines dont 18 de fer, mais aucune ne se trouve sur le territoire de l'arrondissement de Narbonne.

3. Sans doute les forges de Saint-Pierre, Montgaillard, Padern et Auriac qui se retrouvent dans le tableau dressé par Barante en l'an XI. Toutes quatre étaient situées en pays de montagne, dans des villages dont la population variait entre 200 et 300 habitants. Elles chômaient l'été faute d'eau.

raison de l'extraction et du transport de la mine, soit à cause du port de bois et du charbon pris en général jusqu'ici dans les possessions des propriétaires de ces forges. Mais une fois que les mauvais bois seront éclaircis et même perdus à force d'en user et d'en brûler en charbon, il en résultera la pauvreté réciproque des maîtres des forges et des propriétaires des contrées voisines. Il ne se trouve dans cette subdélégation que 2 mines de charbon de terre, encore sont-elles peu abondantes et vraisemblablement, on ne tardera pas à les abandonner¹. On y voit aussi des sources d'eaux salées et minérales², de petites carrières de marbre et de belles pierres de taille, des carrières de plâtre première qualité d'ardoise et de marne grise et blanche³. On fait très peu d'usage de l'ardoise et la marne est négligée.

« De toutes les manufactures, la seule qui mérite d'être principalement distinguée est celle de Bize⁴, diocèse de

1. Les mines de houille étaient à l'extrémité orientale du diocèse, celles de Bize et de Cabezac faisant partie d'un groupe de montagnes appelé « le Trou Nègre ». La houille extraite de ces mines servait aux fours à chaux et à plâtre, aux fourneaux des distillateurs d'eau-de-vie et à quelques autres fabriques de Narbonne. D'autres mines de houille avaient été constatées à Quintillan et à Ségure (commune de Tuchan).

2. Eaux salées à Sougraigne (fontaines de Fourtou), eaux minérales à Paziols et Tuchan qui dépendent aujourd'hui de l'arrondissement de Carcassonne et qui ressortissaient autrefois du diocèse de Narbonne, district des Corbières.

3. Principales carrières de l'arrondissement de Narbonne : pierre de Fabrezan, dalles d'Armissan, pierre bleue à Lapalme, pierre de taille et marbre brèche à La Nouvelle, marbre noir, veiné de blanc connu sous le nom de « pierre de La Nouvelle » à Sigean.

4. « La manufacture de Bize a été longtemps fameuse pour ses draps du Levant » (Trouvé). En 1818 elle était pour ainsi dire interrompue. Bize est comprise au temporel dans le district du Plat Pays. Comme c'était une communauté frontière, la manufacture pouvait être sise sur le territoire diocésain de Saint-Pons de Thomières.

Saint-Pons. On y fabrique les draps destinés pour le Levant : Londrin 1^{er} et 2^e et Mahoux 2^e. Cette fabrique faisait jusqu'à 3.000 pièces de drap, mais sans savoir le nombre qu'on en fabrique maintenant on peut assurer qu'il a beaucoup diminué, puisque de 50 métiers de tisserand il n'y en a que 22 d'employés.

« La manufacture de laine à l'hôpital de la charité de Narbonne fabrique 1.300 douzaines de bonnets par année, vendu ordinairement 15 liv. 10 s. la douzaine. La manufacture de soie établie à Narbonne emploie 8 métiers battants pourvus de leurs ustensiles, outre 2 petits métiers pour les bas de soie. Une autre fabrique fait de la gaze brochée, des mouchoirs de soie et quelques étoffes très légères.

« Les fabriques les plus multipliées sont celles des eaux-de-vie; cette ressource qui prouve le peu de parti qu'on tire du vin, concourt aussi à la destruction des bois. L'on compte de 30 à 35 fabriques de ce genre dans le diocèse. La plus considérable est celle d'Ouveillan où l'on brûle chaque jour et dans une seule chaudière 5 muids de vin qui rendent au moins un muid d'eau-de-vie, quoique cet établissement soit encore dans son enfance il fait déjà le bien dans un grand nombre de vil-

1. « Les quatre classes de draps destinés pour le Levant portent des noms particuliers : la première qui est celle de la qualité supérieure, porte le nom de *Mahoux 1^{er} et 2^e*; la seconde celui de *Londrin 1^{er}*; la troisième qu'on peut regarder comme le principal objet de commerce renferme les draps qu'on appelle *Londrins 2^{es}*; la quatrième enfin qui est la plus basse qualité dont on fabrique le moins, est connue sous la dénomination de *Londres larges et Nims*. Trouvé, I, 465.

Le nom primitif de la qualité supérieure n'est pas *Mahoux* mais *Mahon*; c'est du moins cette firme qu'adopte l'intendant Basville en 1698.

2. Le produit de cette manufacture de bonnets était estimé globalement à la somme de 3.000 livres dans les revenus annuels de l'administration hospitalière lesquels atteignaient 57.000 livres.

lages qu'il a soustrait à la tyrannie de petits fabricants qui mettaient au vin des cultivateurs le plus bas prix possible pour la nécessité où sont les paysans de vendre à quelque prix que ce soit.

« Les principales rivières de la subdélégation sont : l'Aude, l'Orbieu, la Berre, le Théron, la Cesse, l'Argent-double, le Vidourle; aucune n'est navigable; mais le canal de la Roubine à Narbonne suffit pour le transport des denrées et des productions du diocèse. Il serait seulement à désirer de rendre le courant plus rapide à une demi-lieue de son embouchure, dans le Grau de La Nouvelle¹ et qu'il fut construit soit en avant du pont Sainte-Catherine, soit à la promenade appelé les Barques, une espèce de port où d'assez gros bâtiments pussent arriver de La Nouvelle.

« Les pêches dans la mer et les étangs, procurent un numéraire très considérable aux habitants de Banyeuls, Leucate, Sigean, etc.², on en évalue le produit à 316.530 livres entre 655 pêcheurs qu'elles occupent, 424 femmes et 39 chasses-marées.

« On se propose de construire trois petites routes principales dans les Corbières pour établir entre les villages qui y sont situés une communication jusqu'ici impraticable³.

1. La Nouvelle a besoin de beaucoup de réparations; elles avaient été commencées en vertu des délibérations des États du Languedoc; elles furent suspendues pendant la Révolution, écrivait le baron Trouvé en 1818.

2. Le baron Trouvé consacre tout un chapitre, livre VI, chapitre v, aux diverses formes de pêche maritime usitées par les riverains du littoral : *pêche à la traine, pêche au gangui, pêche à la bastude ou batude, pêche aux pentanes, pêche à la tartane, pêche aux tramaux ou armailades, pêche à la souteado, pêche au sardinal, pêche au globe, pêche au trident et à la fichure, pêche aux bourdigues.*

3. Le projet formé par le diocèse de Narbonne était « d'ouvrir un chemin qui partant de Montredon, à un demi-myriamètre de Nar-

« Les Corbières ne sont pas les seuls endroits qui se ressentent du défaut de chemins et de communications ; ce qu'on appelle le plat pays et la plus grande partie du Minervois sont privés de l'avantage d'avoir des chemins praticables ; les gros bourgs¹ de Fleury et Salles ne peuvent guère sortir de leur enceinte pendant une partie de l'hiver. Vinassan est dans le même cas. L'un des plus grands bourgs du diocèse est plongé dans la misère par le défaut total de routes de quelque côté qu'on veuille y aboutir. Il est bien d'autres endroits où il serait très essentiel de construire quelques chemins de communication.

« La population générale du diocèse monte à 59.000 personnes de tout âge et de tout sexe² et on évalue à 3 setiers $\frac{1}{2}$ de blé la consommation de chaque individu, l'un compensé par l'autre.

« La ville de Narbonne renferme 4 hôpitaux ou établissements de charité : l'Hôtel-Dieu, l'hôpital de la Charité, le Bureau de la mendicité et celui de la Miséricorde³. La ville d'Azille a un hôpital et il se trouve

bonne, devait aller aboutir à Serres, au-dessus de Limoux, en traversant du levant au couchant la chaîne des Corbières sur une longueur de plus de douze myriamètres.

De son côté le diocèse de Carcassonne se proposait de prolonger le chemin de Lagrasse jusqu'à Sigean.

1. L'expression « gros bourg » est justifiée pleinement par Fleury (1.127 habitants en 1818) en partie pour Salles 644 habitants, mais elle ne l'est guère pour Vinassan, 228 habitants.

2. A la fin du XVIII^e siècle le diocèse administratif de Narbonne comptait 59.000 habitants, en chiffres ronds pour 139 communautés taillables. Aujourd'hui l'arrondissement de Narbonne compte 105.155 habitants pour 73 communes, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de l'ancien territoire. La majoration est au moins du triple.

3. Voir sur ces établissements, *l'Assistance publique à Narbonne au XVIII^e siècle* d'après les mémoires de Charles de Ballainvilliers, publiée au tome VIII du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*.

quelques maisons de charité dans d'autres petites villes ou bourgs un peu considérables de ce diocèse¹. »

NARBONNE CONTEMPORAINE

(DEPUIS 1789)

Tout d'abord, la Révolution se traduit à Narbonne par des ruines. Elle supprime la métropole ecclésiastique et, avec elle, le chapitre, les couvents, la plupart des paroisses ; elle réduit ainsi à la misère les nombreux serviteurs qui vivaient de cette Église ; elle abolit encore ces États du Languedoc, dont l'archevêque avait la présidence.

Alors que Carcassonne devient la capitale du nouveau département de l'Aude, Narbonne est réduite au rôle modeste de chef-lieu de district, puis d'arrondissement. Son ressort se restreindra désormais, avec quelques modifications, à 6 cantons et 73 communes, au lieu de 204 consuls du diocèse financier.

Ces ruines sont aggravées par les discordes politiques, par les troubles inséparables d'un transfert collectif de propriétés, par la guerre et l'invasion espagnole en Roussillon, par la suppression de tout commerce étranger. L'appauvrissement se traduit par une diminution du nombre des habitants : 9.841 en 1791, 9.086 en 1799².

Il en va tout différemment pour les campagnes de l'arrondissement. « La suppression des droits féodaux et des dîmes, le prix élevé des denrées, la division des grands domaines, la vente à parcelles des biens nationaux, l'ex-

1. L'hôpital Sainte-Anne de Sigean, l'hôpital consulaire de Lézignan, la commanderie de Saint-Jean à Homps, la charité d'Ouveillan, l'aumône de Sallèles, etc.

2. Le chiffre de 1791 paraît augmenté par l'afflux d'un certain nombre d'étrangers.

linction des dettes par le papier-monnaie, donnèrent un grand essor à l'industrie des cultivateurs¹. » Dès 1801, l'arrondissement compte 41.239 habitants, alors que le diocèse, sur un territoire deux fois plus grand, n'en avait que 59.000.

Cette prospérité des campagnes a sa répercussion sur le développement de la Cité, grenier du district. Elle est bientôt accentuée par l'achèvement du canal de la Robine dans la partie de Sainte-Lucie (1812). En rapportant ce tardif² achèvement dans son ouvrage capital sur les États du Languedoc, le baron Trouvé s'écrie, avec un enthousiasme excessif : « Le port de Narbonne peut maintenant tout recevoir, tout exporter. »

Plus exacte est son appréciation, également favorable, des autres avantages de ce canal : « l'irrigation d'une grande quantité de terrains utiles et l'atterrissement de plusieurs étangs et terres salées. » Le colmatage des étangs est la véritable richesse de Narbonne, centre commercial d'un district agricole.

En 1817, les prévisions générales du baron Trouvé sont nettement optimistes. Déjà la vigne s'accuse comme la grande culture de l'avenir. Par contre, le cheptel a diminué du fait de la concurrence espagnole, lors de l'union des deux pays. Les chiffres éclairent cette amélioration progressive de la situation économique. En 1806, l'arrondissement compte 44.803 habitants; 50.292 en 1821; 52.301 en 1826, et 54.101 en 1831. La ville progresse plus lentement : de 9.086 en 1801, elle passe à 10.246 en 1831.

Cependant en 1825, deux industries principales aidaient à la prospérité de la ville, celle du verdet (acétate de

1. Opinion du baron Trouvé dans la *Statistique de l'Aude*.

2. Les travaux avaient duré vingt-quatre ans.

cuivre) et celle de la tannerie qui conserva longtemps une grande prospérité grâce à la supériorité de ses produits.

« Ceux-ci, dit M. Paul Rossignol¹, fort réputés, faisaient prime sur l'important marché de Beaucaire. On tannait de grandes quantités de peaux, importées des colonies par les ports de Bordeaux et de Marseille, avec l'écorce d'un petit chêne-vert qui abondait alors dans les landes des Corbières, écorce de bien meilleure qualité que celle des autres espèces de chêne.

« Par une coïncidence dont l'explication n'a pu nous être révélée, la Russie, qui nous inondait de ses céréales, délaissait, dans le même moment, nos verdets dont elle absorbait jusque là la presque totale production. Les fabriques fermèrent leurs portes. »

L'industrie du verdet reprit, peu de temps après, une certaine prospérité qu'elle a conservée jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

La conquête d'Alger rouvrit au commerce de Narbonne un ancien débouché, fermé depuis plus de mille ans. Elle est surtout sensible dans le port de La Nouvelle, fondé en 1820, sous la juridiction de Narbonne, à l'extrémité maritime du canal. Ce village de pêcheurs monte assez vite à plus de 2.000 âmes.

Le commerce de Narbonne avec l'Algérie devient très important et dès 1845, grand nombre de commerçants de Narbonne ont des comptoirs à Alger, à Oran, à Mostaganem ou à Arzew.

Quelques chiffres encore : population de Narbonne en 1836, 10.792 ; en 1841, 11.907 ; en 1846, 12.739 ; en 1851, 13.066.

1. Paul Rossignol, *Une crise économique à Narbonne (1820-1825)*, excellente étude sur la situation économique de Narbonne au début du XIX^e siècle.

Pour l'arrondissement, aux mêmes dates : 56.965, 59.847, 63.117 et 64.400.

Une question vitale se pose, en 1853, pour l'ancienne métropole. Les tracés proposés à la Compagnie du Midi pour la voie ferrée de Bordeaux à Cette, vont directement de Carcassonne à Béziers, en négligeant Narbonne. L'erreur commise pour le tracé du canal du Midi sera-t-elle renouvelée? Les délégués du Conseil municipal, avec H. Faure, se rendent à Paris pour faire connaître leurs doléances au gouvernement. Ils obtiennent cette promesse reconfortante : « Narbonne ne sera pas déshéritée. Ce n'est pas un intérêt particulier, c'est un intérêt général. » (1^{er} août 1853).

Non seulement la grande ligne de Cette à Bordeaux passera par Narbonne, mais la gare de cette ville devient le centre de l'embranchement de Perpignan, prolongé depuis sur Barcelone, la grande cité orientale d'Espagne¹. La Nouvelle est la première station de cet embranchement. On essaie de galvaniser ce port maritime en organisant un service régulier de vapeurs jusqu'à Marseille; mais cette ligne durera peu (1853 à 1859).

Narbonne continue de grandir : de 14.300 habitants au recensement de 1856, elle passe, cinq ans plus tard, à 15.002, puis à 17.172 en 1866. Cette dernière année, le maire Peyrusse, membre du Corps législatif, a l'heureuse idée de réclamer le déclassement de la ville au point de vue militaire. Sur l'emplacement des remparts, qui étouffaient l'ancienne cité, s'élèvent de larges boulevards. Un nouveau quartier s'ouvre au delà du chemin de fer, sur les deux rives de la Robine.

Les commerçants en vins viennent occuper à eux seuls

1. Le tracé des deux voies ferrées suit, dans ses grandes lignes, les voies romaines qui bifurquaient à Narbonne.

cet important faubourg et Narbonne devient, pour les vins, un centre commercial. En quelques années, malgré la guerre de 1870, la population monte avec une rapidité prodigieuse; en vingt-cinq ans elle augmente des deux tiers, pour atteindre 29.702 en 1892. A partir de ce chiffre elle devient stable.

Le même phénomène se produit pour l'arrondissement dont la courbe de population atteint le maximum : 114.662 en cette même année 1891. Cette stagnation, qui prouve l'étroite solidarité de la ville et de la campagne, est d'autant plus remarquable que les communications de l'une avec l'autre se sont améliorées, dans les années postérieures, par la création de nouvelles voies ferrées : chemin de fer de Bize, tramways de Thézan, d'Ouveillan, de Fleury.

Les trente mille habitants de la Narbonne contemporaine égalent, s'ils ne la dépassent, la population moyenne de la Narbonne du Moyen âge. Sont-ils inférieurs à la Cité antique? Nous le croyons, car tous les vestiges du passé laissent supposer que la Narbonne romaine était, bien que baignée de plusieurs côtés par le Rubrensus, beaucoup plus étendue que la ville actuelle.

Conquis en partie sur le lac Rouge, le terrain environnant la ville est, aujourd'hui, couvert de vignes luxuriantes et produit abondamment. Les marais et les lagunes dont Narbonne était entourée, sont devenus, par le colmatage, des terres fertiles qui donnent en abondance un vin généreux.

La culture de la vigne ayant pris une extension considérable dans tout le bas-Languedoc, Narbonne est devenue un grand centre viticole. Elle concentre un commerce de vins des plus importants et toutes les industries accessoires de la vigne, tonnellerie, distillerie, importantes fabriques de soufre.

Si on recherche ce que peut fournir à l'industrie le sol du pays narbonnais, on trouve d'abondants gisements d'argile. Le territoire de Narbonne en contient qui sont, en quelque sorte, inépuisables, alors que dans d'autres régions, à Marseille notamment, ils se raréfient et s'épuisent, d'année en année. Cette matière première pour la fabrication de la céramique est une des ressources du pays et elle assure déjà le succès d'une importante industrie.

Si nous passons en revue tous les produits de la région narbonnaise, nous constaterons qu'il en existe suffisamment pour alimenter la vie économique de ses habitants; mais il ne suffit pas de les posséder, il faut surtout les mettre en valeur, les faire connaître, les échanger. A ce point de vue, la situation géographique de Narbonne est des plus importantes et des plus favorisées. C'est ce qui, à toutes les époques de son histoire, lui a valu l'avantage de ne pas disparaître à la suite des désastres et des bouleversements qui ont modifié tant d'autres régions.

Placée au carrefour des routes que les voies romaines ont empruntées, elle donne accès sur Toulouse et la vallée de la Garonne d'une part, et d'autre part sur les territoires de la Provence, pendant qu'elle est en même temps la porte de sortie et de communication avec l'Espagne, par le Roussillon.

Nous n'aurons garde d'oublier la proximité de la mer qui lui a permis, à des époques florissantes de son histoire, de conclure des traités, d'échanger des produits avec les pays, alors lointains, jusqu'en Orient. Actuellement, Narbonne, bien que déchue de son ancienne splendeur est toujours par sa situation géographique et la richesse de son sol, une des cités méridionales les plus importantes. Son rayonnement s'étend sur les autres régions du Midi, qui n'ont pas hésité à se grouper autour d'elle lors de la crise viticole de 1907. Après avoir été le

centre de résistance pour faire entendre aux pouvoirs publics les légitimes réclamations du Midi, c'est dans son sein qu'a pris naissance et a été fondée la Confédération générale des Vignerons qu'on peut comparer aux anciens États Généraux, chargés de faire connaître et de faire triompher les justes revendications du pays. Par la force des choses et grâce au patriotisme éclairé de ses enfants, l'ancienne capitale de la Gaule Narbonnaise a repris sa place prépondérante et son influence rayonne sur les départements voisins.

Que lui faudrait-il pour revenir à son ancienne splendeur ? Il suffirait de rétablir la communication avec la mer, communication qui faisait de Narbonne, aux époques antérieures, un centre commercial où venaient aborder les navigateurs de toutes les rives de la Méditerranée. Est-ce donc insurmontable ? Certes, non, car ce ne sont pas les projets qui manquent. Avec les progrès réalisés par l'industrie moderne, les travaux de dragage sont d'une facilité évidente. La nature du sol se prête à l'établissement d'un havre suffisant pour recevoir les gros vaisseaux et à l'installation de canaux donnant accès dans l'intérieur des terres. Ce jour-là, si ce projet était réalisé, l'antique métropole de la Gaule pourrait avoir l'illusion que les temps passés sont revenus, que les navigateurs Grecs, Levantins, Romains, ont repris la route qu'ils avaient l'habitude de suivre, avec leurs poteries et les objets d'art dont on retrouve des spécimens si nombreux dans le sous-sol.

Mais même sans son port maritime, Narbonne doit renaître dans sa puissance commerciale, par sa situation géographique, par la fertilité de son sol, par le travail de sa laborieuse et sagace population.

G. CROS-MAYREVIEILLE.

LA DATE DU CHŒUR DE SAINT-PAUL SERGE

D'APRÈS UNE INSCRIPTION INÉDITE

L'inscription encore inédite que nous publions n'a pas été mise au jour récemment. Depuis l'année 1259 elle est encastrée à portée de la vue et de la main dans le mur extérieur de la première chapelle absidale nord de l'église Saint-Paul. Les chanoines du chapitre Saint-Paul, qui ne l'ont point signalée, ne durent cependant pas l'ignorer. Mais depuis la Révolution le mur extérieur de la chapelle absidale ayant été enclavé dans une propriété privée, l'inscription devenue peu abordable a échappé à la curiosité et à l'étude des archéologues. Elle mérite cependant d'être publiée non seulement parce que ce texte, qui porte la signature du lapicide, est un des beaux spécimens des inscriptions narbonnaises du ^{xiii}^e siècle, mais aussi parce qu'il ajoute quelques détails inédits à l'histoire du chapitre Saint-Paul, et surtout qu'en nous donnant la date de fondation d'une chapelle du chœur, ce document est de première importance pour l'histoire archéologique de l'église.

Gravée sur une dalle de marbre blanc de 0 m. 70 de longueur et de 0 m. 55 de haut, cette inscription se compose de seize lignes dont les beaux caractères gothiques ont 2 centimètres de hauteur. En voici la teneur :

Anno Domini M^o CC^o LIII^o idibus aprilis obiit Johannes Dru-
doni qui dimisit ecclesie sive comunitati sancti Pauli Narbone
vi milia solidorum melgoriensium de quibus dimisit v millia et
d solidorum melgoriensium pro | uno jam instituto sacerdote

MNNO DNI MCCLIII ID NPLOBOKS DRADONIO DIWISIT ECCLESIA DOMINI
 LITAI SAPIENTIA NROBVIWIT SOE WLG DOBBIWISIT WILIT ET SOE WLG PRO
 ANO INHISITAI CO SINDOCE AVOS PDCE ADCE SET DOMINI LITAI POSAERCE
 NUIS I HONORA DOMOSOLAIUS PAVIB DCE ADCE SIA DOMINI LITAI DEBET DOA
 DITAI MAIV CELLITAI PDCE SINDOCE PPAIO TENEIT DIEB SIEIS PNTAI
 DCI IO KIS ET PRAIV SVOR DEBET CALABRIET ET PDCE S SOE WLG RAI
 NCEIB PDCE ACCI SET COITAI DEBET NITAI HONORASCI SETAI ADITAI
 MNTAI HONORIFICAI CIVITAI DEBET NUIS HONORAI COITAI DEBET
 MNNO DNI MCCLIX (XI) HZ SAPCEB OB DITAI ENITAI DITAI DOITAI
 IOKIS DRADONIO PNTAI SVIT DIWISIT PRAIT ECCLESIA COITAI LITAI
 ICI PASTO IDENTIONIS SAI SETAI PTOITAI LITAI DEBET AIIVSITAI IN
 CRITAI MAIV COITAI MISSAI COITAI SOLAI CALABRIETAI ET PRAIT ECCLESIA
 COITAI TENEITAI NITAI SIEIS CIVIS IPDCE ACCITAI LITAI DEBET
 VIIT WLG NITAI COITAI MAIV PASTO DO COITAI DEBET PNTAI
 SEXITAI MAIV MAIV MAIV MAIV MAIV COITAI DEBET NITAI DEBET
 MOSITAI PNTAI DEBET DEBET DEBET DEBET DEBET DEBET DEBET DEBET



Description de la famille Drudon (1254-1259) apposée sur le mur extérieur
 nord de l'abside de l'église Saint-Paul.

quos predicta ecclesia seu comunitas posuerunt cum | aliis in honore de Mosolentis pro quibus dicta ecclesia sive comunitas debet ad coti|dianum victum cellarii predictum sacerdotem perpetuo tenere qui diebus singulis pro anima | dicti Johannis et parentum suorum debeat celebrare et pro predictis p solidis melgoriensibus rema|nentibus predicta ecclesia seu comunitas debet altare in honore Sancti Stephani edificare ac | munitum honorifice cum lampade et aliis hornamentis convenientibus tenere.

Anno Domini M° CC° L° IX° xi Kalendis septembris obiit domina Bernarda Drudona mater dicti | Johannis Drudoni que pro anima sua dimisit prefate ecclesie seu comunitati L libras melgorienses pro du|plici festo inventionis Sancti Stephani protomartiris faciendo et anniversario in | crastinum dicti festi cum missa in coro solemniter celebrandis et prefata ecclesia vel | comunitas tenetur annuatim singulis clericis in predicta ecclesia intitulis dare | vi denarios melgorienses ultra consuetum victum pro festo dicto et totidem pro anniversario et amplius | sextarium unum frumenti in pane cocto in die anniversarii in ele|mosinam pauperibus erogare. Bernardus Stobe me scripsit.

Jean Drudon, mort au mois d'avril 1254, laisse à l'église ou à la communauté de Saint-Paul de Narbonne six mille sols melgoriens dont cinq mille cinq cents doivent servir à l'entretien d'un prêtre déjà établi. Cet argent a été placé sur « l'honneur » de Moussoulens. Le prêtre, qui recevra une pension journalière en denrées, doit tous les jours célébrer la messe à l'intention de Jean Drudon et de ses parents. Avec les cinq cents sols melgoriens restants la communauté doit élever un autel en l'honneur de saint Étienne, le munir d'une lampe, d'ornements convenables et l'entretenir honorablement.

La mère de Jean Drudon, dame Bernarde Drudon, morte au mois de septembre 1259, laisse pour le repos de son âme, à la même église ou communauté cinquante livres melgoriennes pour célébrer la double fête de l'Invention de saint Étienne protomartyr et un anniversaire

le lendemain de cette fête avec messe solennelle au chœur. La communauté est tenue de donner annuellement à chaque clerc « intitulé » dans la dite église six deniers melgoriens, en plus de la distribution accoutumée, pour la fête de saint Étienne et autant pour l'anniversaire. En outre, le jour de l'anniversaire elle doit distribuer aux pauvres la valeur d'un setier de froment en pain « de cuisson » ou de ménage.

Ce que nous voulons relever avant tout dans la donation de Jean Drudon, c'est la clause finale, secondaire pour le donateur mais précieuse pour l'histoire archéologique de l'église Saint-Paul¹. Il est en effet stipulé que

1. Cette donation, dont nous ne voulons retenir dans notre étude que l'intérêt archéologique mérite cependant d'être commentée parce qu'elle apporte une contribution inédite à l'histoire et à l'organisation du Chapitre primitif de l'église Saint-Paul. Elle confirme les détails savamment développés par l'abbé Sabarthès dans son *Étude historique sur l'abbaye de Saint-Paul de Narbonne* et ajoute un nom intéressant à la liste qu'il a publiée (p. 95) des fondations de conducteurs simples. C'est en effet une fondation de conducteur simple qu'a établie Jean Drudon, c'est-à-dire dans la hiérarchie de la Collégiale, d'un prêtre du bas-chœur, inférieur aux chanoines, chargé à perpétuité de célébrer la messe et d'assister à l'office divin aux intentions des fondateurs.

La fondation de Jean Drudon et celle de sa mère suggèrent plusieurs remarques. C'est d'abord la somme importante dont les revenus doivent suffire à entretenir un prêtre à perpétuité. Nous pouvons croire que cette somme de 5.500 sols melgoriens était dans certains cas, au XIII^e siècle, un chiffre convenu, puisque l'on voit dans la même liste en 1251 Bernard Porcelli, chanoine, donner 5.000 sols melg. en 1258, Guillaume Amiel en donner 5.500 et Rixende de l'Estable 6.000, en 1286, pour le même objet. L'argent donné par Jean Drudon a été placé avec d'autres sommes sur « l'honneur » de Moussoulens, c'est-à-dire, a servi à acquérir des biens dans le terroir de Moussoulens où le chapitre possédait déjà le fief de Védilharn. Nous savons en effet (Abbé Sabarthès, *op. cit.*, p. 190), que le comte Eudes avait, en 1017, donné à la Collégiale tout son alleu de Védilharn, l'église avec les dîmes et prémices, le cimetière et tout l'honneur qu'il y possédait. En 1290 ces biens s'étendaient jusque dans le terroir de Cuxac et englobaient donc celui de Moussoulens.

Les revenus de la donation doivent servir à entretenir un prêtre

la communauté doit consacrer cinq cents sols melgoriens à « l'édification » et à l'entretien d'un autel en l'honneur de saint Étienne. Nous savons où se trouvait, avant 1677, la chapelle Saint-Étienne. C'était la première chapelle absidale nord. Dédicée à sainte Thérèse après 1677, elle devient, en 1828, le siège de la Confrérie de Notre-Dame des Suffrages et prend le vocable de Notre-Dame des Agonisants qu'elle a gardé depuis lors. Or c'est justement dans le mur extérieur de la chapelle Notre-Dame des Agonisants, à la hauteur du tabernacle, qu'est encastrée l'inscription de Jean Drudon. Ce n'est donc point par hasard que l'épaisse dalle de marbre, régulièrement enclavée dans l'appareil du mur, a été fixée en cet endroit, et nous pouvons considérer ce document lapidaire comme la charte de fondation de la chapelle Saint-Étienne, exposée dès 1259 sur le monument lui-même, aux regards et à la reconnaissance de tous.

Mais de cette constatation il résulte des conséquences

ad cotidianum victum cellarii, c'est-à-dire, à lui fournir une pension journalière en denrées (V. Ducange aux mots *victus* et *cellarium*). Les conductiers recevaient, en effet, leurs distributions en nature. Quant à la fondation de la mère de Jean Drudon destinée à solenniser la fête de saint Étienne et l'anniversaire du lendemain, elle prouve qu'après avoir établi la chapelle absidale en l'honneur de ce saint, la famille Drudon ne se désintéressait pas de son culte. Nous pouvons relever enfin cette coutume des distributions extraordinaires, au chiffre fixé de six deniers melgoriens, faite à tous les clercs intitulés de l'église en dehors de l'allocation quotidienne. Quant au « pain cuit » distribué aux pauvres par le service spécial de l'aumônerie de Saint-Paul c'était le pain dit « de ménage » distinct du « pain de chanoine » dont la qualité était supérieure.

Il nous reste à donner une conclusion à cette note. Si le Chapitre a voulu faire graver dans le marbre par le sculpteur Bernard Stobe, et mettre en bonne place sur les murs extérieurs du monument, cette donation semblable à tant d'autres, c'est qu'il entendait relever non une simple fondation pour les morts, mais la généreuse collaboration à l'achèvement de l'édifice. Ainsi se justifie l'importance archéologique de cette inscription qui a provoqué notre étude.

assez importantes pour l'histoire archéologique de l'église. C'est d'abord que la première chapelle absidale **nord**, celle qui, dans le chœur, avoisine la sacristie **actuelle**, *n'était pas encore livrée au culte en 1254, qu'elle n'avait même ni autel ni patron*. Ce retard dans la création d'une chapelle absidale, la plus proche du transept, nous **mon-**tre que l'œuvre du chœur se poursuivait lentement à **tra-**vers le second quart du **xiii^e** siècle et nous permet, en reculant la date du chœur, de mettre d'accord des **docu-**ments qui ont paru jusqu'ici contradictoires.

LA DATE DU CHŒUR DE SAINT-PAUL.

Si l'analyse archéologique permet, en effet, de **ratta-**cher le chœur de Saint-Paul à la première partie du **xiii^e** siècle, les dates précises fournies par les documents historiques ont prêté à quelque confusion. Le **plus** ancien de ces documents est l'inscription de l'abbé **Robalde** conservée au Musée de Narbonne¹ et que la **tradition** rattache à l'église Saint-Paul. Ce texte lapidaire nous apprend qu'au mois de janvier 1224 l'abbé Robalde **ajouta** de nouvelles constructions à l'édifice et répara les **voutes** ruinées. D'autre part, la *Vie de saint Paul*² écrite **par le**

1. Tournal, *Catalogue du Musée de Narbonne*, 1864, n° 227.

	†	A	:	M	:	CC	:	XX	:	III	:	M	:	I	A	N	R	I	:	
		:	A	B	B	A	S	P	R	O	L	E	P	I	A	:	P	R	O	G
		:	H	O	C	O	P	U	S	A	D	I	E	C	I	T	:	E	T	
: ROBALDUS		:	E	R	G	O	D	A	X	P	E	:	T	A	N	T	I	R		
		:	S	I	T	P	R	O	M	E	R	C	E	D	E	:	C	E		
		:	L	I	T	I	B	I	V	I	V	S	I	N	E	D	E	:		

2. *Vita Sancti Pauli, primi Narbonensis episcopi, auctore Guilihermo Hualardi, urbis Narbonae presbytero*, fol. 53, recto : « Anno vero millesimo CC^oXX^o nono tempore pascali circa finem mensis aprilis fuit Narbone incepta illa predicta nova ecclesia Sancti Pauli. Cui abbas

prêtre Guillaume Hulard, entre 1345 et 1364, et la *Chronique de Saint-Paul*¹ fixent la pose solennelle de la première pierre du chœur au temps pascal de l'année 1229.

Ces dates ont paru contradictoires aux historiens de l'église Saint-Paul-Serge. L'inscription de 1224, dit-on, se rapporte à l'œuvre du chœur et la date de 1229, donnée par des documents manuscrits *sujets à caution*, doit être rejetée au profit du document lapidaire². Nous voulons montrer que ces dates ne sont pas exclusives l'une de l'autre, d'abord parce qu'il est impossible de prouver que l'inscription de 1224 se rapporte à l'œuvre du chœur, ensuite parce que l'étude du monument laisse voir avec certitude que ces dates discutées se rattachent à des constructions différentes, et enfin parce que les critiques faites aux documents manuscrits qui placent la fondation du chœur en 1229 peuvent être facilement écartées.

L'INSCRIPTION DE L'ABBÉ ROBALDE.

L'abbé Robalde ayant entrepris, dès 1224, d'importants travaux dans son église, on ne peut pas affirmer que l'inscription qui les mentionne fait expressément allusion à l'œuvre du chœur. Le texte « *hoc opus adjecit* » ne s'explique clairement que si l'on peut déterminer

tunc presidens adventans cum processione ipsius ecclesie omnium clericorum primum apposuit lapidem presentibus consulibus burgi Narbone et populo copioso... »

1. *Chronicon ecclesie Sancti Pauli Narbonensis* (*Hist. de Languedoc*. Ed. Privat, t. V, col. 40) : « Anno MCCXXIX, tempore pascali, fuit primo-incoeptum opus ecclesie novae Sancti Pauli Narbonae. Dominus abbas dicte ecclesie cum processione clericorum ipsius ecclesie posuit in dicto opere primum lapidem, praesentibus consulibus et universitate burgi Narbonae. »

2. Abbé Sabarthès, *op. cit.*, p. 21 et seq.; Lefèvre-Pontalis, *Congrès archéologique de France*, année 1906 : Étude sur l'église Saint-Paul de Narbonne.

sans aucun doute l'emplacement primitif de cette inscription. Or, depuis bientôt un siècle, ce marbre a passé d'une collection à l'autre sans que l'on ait su à quelle époque il était sorti de l'église, ni de quel endroit il avait été enlevé. Le Catalogue de 1864 lui-même ne donne pas sa provenance et, si l'on peut affirmer que l'inscription se rapporte aux constructions de Saint-Paul, c'est encore parce que les documents écrits nous ont renseignés sur les travaux entrepris dans son église par l'abbé Robalde. D'autre part, si ce texte eût été encastré dans la maçonnerie du chœur, à quelle place le bloc, large de 1 m. 20 et haut de 0 m. 40, eût-il pu être fixé, là où l'on ne trouve que des colonnes et des espaces vides? Le mur de clôture du chœur, s'il existait déjà au ^{xiii}^e siècle, n'a été retouché qu'à son entablement dans le cours du ^{xv}^e siècle. Aucune réparation à l'appareil du chœur, qui est homogène — sauf les voûtes — n'a été faite depuis sa construction. Comment le chroniqueur Hulard qui, pendant vingt ans, a travaillé sur les lieux mêmes à l'histoire de Saint-Paul et de son église, n'a-t-il pas signalé cette inscription capitale et surtout comment la pierre dédicatoire du chœur aurait-elle si malencontreusement disparu de sa place et même de l'église, alors que des inscriptions funéraires de 1259, 1337, 1428, ont été conservées sur les murs extérieurs, dans les chapelles et sur la clôture de ce même chœur? On voit combien l'attribution de ce texte lapidaire à l'œuvre du chœur soulève de difficultés.

Ces difficultés, l'étude du monument et la critique des sources manuscrites nous semblent devoir les résoudre, en rendant, à la fois, à l'inscription de Robalde, sa signification, sa place, et même son histoire dans l'histoire de la construction.

ÉTUDE DES CONSTRUCTIONS DU XIII^e SIÈCLE.

Si l'inscription de Robalde ne peut fixer avec certitude l'époque de la construction du chœur, l'étude archéologique du monument nous donne en revanche plus de précision. Nous savons, en effet, que des travaux furent entrepris, entre 1224 et 1230, pour transformer l'église du XII^e siècle, et cette transformation fut si importante que l'édifice perdit la plupart de ses caractéristiques romanes pour revêtir les traits du nouveau style gothique, et que les documents contemporains bien informés, parlent non pas d'un chœur nouveau mais d'une nouvelle église : *opus nove ecclesie*.

Dans cette longue campagne d'un quart de siècle, il est facile, d'après l'examen même des constructions, d'établir deux périodes dont la première s'étend de 1224 à 1230 environ et la seconde de 1230 à 1244 au plus tôt. Ces dates dont nous justifierons la précision, délimitent deux œuvres assez différentes par le style pour être distinguées et dont la première appartient tout entière et sans conteste à l'abbé Robalde. Ce fut, d'abord, de 1224 à 1230, la transformation complète du transept, d'une partie de la nef et des bas côtés. Deux piles de la nef furent reprises en sous-œuvre, la voûte en fut relaitée ainsi que celle des bas côtés. Le triforium roman de la première travée fut entièrement remanié dans le nouveau style et prolongé sur les deux faces ouest du transept. Les murs du transept furent, à cette occasion, repris dans un nouvel appareil dont la trace est visible et remontés depuis la toiture des bas côtés.

Ces travaux, d'une importance capitale et suffisante à remplir une longue période de temps, portent leur date et leur limite. Le style de l'appareil et de la sculpture les

distingue, en effet, de l'œuvre du chœur plus homogène et plus récente. Le profil des ogives des bas côtés est plus primitif que celui des ogives du transept et du chœur. La sculpture des chapiteaux du triforium, véritable archaïsme, se distingue nettement de celle de tous les chapiteaux du sanctuaire et de l'abside. Le tailloir épais et surhaussé, orné de dents de scie, diffère entièrement des abaques polygonaux du chœur.

A cette sculpture qui semble si archaïque nous pouvons cependant fixer une date et un terme. La troisième pile gauche de la nef, reprise par Robalde, porte, en effet, comme couronnement au faisceau de ses colonnettes, de beaux chapiteaux à crochets dont le style élégant, nerveux et pur rappelle les sculptures de la chapelle de l'archevêché de Reims et surtout certains chapiteaux de la cathédrale d'Auxerre. Or ces œuvres sont datées de 1230. Il n'est donc pas étonnant que les réparations de la nef commencées en 1224 aient eu, comme l'indique la sculpture, leur achèvement et leur couronnement par la réfection des voûtes, à la fin du premier tiers du XIII^e siècle.

Autant que la date de ces travaux le terme en peut être fixé. C'est dans les murs du transept que se termina la première entreprise. En effet, le prolongement du nouveau triforium sur la face ouest du transept, la présence d'une pile romane intacte sur la face nord-est tandis qu'un chapiteau semblable à ceux du chœur se profile dans l'angle sud-est, tout cela prouve que les travaux du transept furent poursuivis simultanément avec ceux de la nef jusqu'à la naissance des voûtes dans la croisée gauche et dans la croisée droite jusqu'à la hauteur du triforium.

Telle est donc, comme on peut encore la suivre dans le prolongement du triforium, la réfection de la nef et

des murs du transept, l'entreprise exécutée par l'abbé Robalde de 1224 à 1230 environ.

Quant à l'œuvre du chœur, l'appareil et le style des sculptures en font un tout homogène, nettement postérieur au reste des constructions, et qu'il faut placer, comme nous le verrons, dans le second tiers du ^{xiii}^e siècle. La transition d'une œuvre à l'autre est sensible non seulement dans la première travée nord du déambulatoire mais aussi dans les hésitations du plan et de l'élévation des premières piles du chœur. La pile triomphale de gauche n'a pas, en effet, le même plan que celle de droite; les arcatures qui précèdent le déambulatoire des deux côtés du chœur n'ont pas les mêmes naissances d'arc et leurs chapiteaux ne sont pas à la même hauteur. C'est que l'arcature de gauche, appuyée sur une pile romane intacte, a été surhaussée et la symétrie détruite, pour utiliser un chapiteau roman préexistant. Dans le transept droit, au contraire, les murs romans ayant été démolis en partie, l'arcature a ses deux chapiteaux gothiques à la hauteur voulue par le nouveau plan et une colonnette d'angle supporte la retombée des nouvelles voûtes. Cette colonnette d'angle gothique n'existe point dans le bras gauche du transept.

Ces hésitations dans le plan et ces reprises si peu symétriques montrent d'abord que l'œuvre de Robalde ne fut pas aussi rapide, aussi continue et aussi logique qu'on l'avait cru. Mais la sculpture caractéristique du chœur, le profil de ses ogives ainsi que des ogives du transept prouvent, de plus, qu'il faut placer la nouvelle construction dans le second tiers du ^{xiii}^e siècle.

Malgré l'archaïsme frappant de quelques chapiteaux, la sculpture du chœur porte, en effet, dans ses parties principales, les caractères accusés du milieu du ^{xiii}^e siècle. Les deux chapiteaux de l'arc triomphal sont, à cet

égard, les plus significatifs. L'abaque n'est plus carré, comme au début du siècle, mais polygonal, la corbeille n'a pas les crochets usités jusque vers 1230, mais des bouquets de feuillages touffus et débordants l'enserrent sur deux étages et sortent, non de la corbeille elle-même, mais de branches dissymétriquement appliquées à cette corbeille, tels que seront les chapiteaux de la fin du *xiii^e* et du *xiv^e* siècles. Bien qu'il y ait dans les absidioles de ce même chœur quelques œuvres d'un très curieux archaïsme, l'ensemble des sculptures se rattache au type des chapiteaux de l'arc triomphal. L'acanthé originale qui couronne les colonnes du chœur a des formes très vives et très libres. Les crosses des colonnettes, dans le triforium de l'abside, ne sont plus des boutons fermés, mais s'épanouissent en feuillages, selon le style du milieu du siècle, de même que leurs socles ont évolué du carré à l'octogone. Quant aux ogives du transept, qui furent nécessairement tracées en même temps que s'élevaient les piles du chœur, leur profil est bien du second tiers du *xiii^e* siècle, et celles de la première travée du chœur, un peu plus compliquées, ont été appareillées à leur suite.

Ainsi l'étude attentive du monument éclaire singulièrement son histoire. L'évolution des formes marquée par les différences d'appareil, de plan, de profils et de style ornemental, laisse voir dans les constructions du *xiii^e* siècle deux parties que nous avons essayé de distinguer : l'une, exécutée entre 1224 et 1230, qui comprend les réparations de la nef, le prolongement du triforium et la réfection des murs du transept ; l'autre, les voûtes du transept et l'œuvre entière du chœur, entreprise dans le second tiers du *xiii^e* siècle.

Après ces constatations, non seulement il est possible de mettre d'accord des documents que l'on croyait contra-

dictoires, mais aussi d'éclaircir davantage certains points de l'histoire du monument. Il n'est d'abord point nécessaire d'opposer l'inscription de Robalde aux documents manuscrits et la date de 1224 à celle de 1229. Ces dates, nous l'avons vu, marquent le commencement de travaux différents. L'inscription de 1224, qui donne à l'abbé Robalde le titre si bien mérité « *tanti reparator* » s'applique aux grands travaux de la nef et des bas côtés, au prolongement du triforium et à la reconstruction du transept. Elle a donc pu s'étaler sur les murs du transept ou des bas côtés, au centre même de l'œuvre nouvelle. Et nous savons qu'elle aurait eu, dans ce cas, plus d'une occasion de disparaître au ^{xv}^e, au ^{xvi}^e ou au ^{xix}^e siècle. Le transept a subi, en effet, depuis lors, d'importantes transformations. La façade méridionale a été refaite sur toute sa hauteur et reculée de quelques pieds, à la fin du ^{xiv}^e siècle, pour l'installation de la chapelle de la Sainte-Trinité et l'ouverture d'une baie flamboyante. La façade nord a reçu une fenêtre de même style, tandis que les murs des collatéraux voisins, voûtés par Robalde au ^{xiii}^e siècle, ont été, à leur tour, éventrés pour l'établissement des chapelles actuelles du Sépulcre et du Rosaire.

Ainsi donc l'inscription de Robalde trouve sa signification, sa place et même les raisons de sa disparition, dans les parties hautes ou basses du transept et des bas côtés, en dehors de l'œuvre du chœur. Celui-ci, édifié dans le second tiers du ^{xiii}^e siècle, est aussi, en partie, l'œuvre de Robalde qui en a posé la première pierre en 1229. Mais cet abbé, nommé évêque de Pavie en 1232, n'a pas vu l'achèvement de travaux manifestement postérieurs à cette date. Ce n'est donc point l'œuvre du chœur qu'il a voulu signaler à notre attention, mais l'ensemble des travaux commencés en 1224 et terminés en 1232.

Cette conclusion laisse toute leur force aux témoignages écrits qui placent la fondation du chœur en 1229. Elle permet aussi, en consacrant la date tardive du chœur, d'éclaircir certains points de son histoire. C'est ainsi que l'on s'explique, après le lent achèvement du gros œuvre du chœur, la translation des reliques de saint Paul Serge au milieu du sanctuaire, en 1244, — translation qui avait sans doute motivé l'agrandissement d'une abside vieille à peine d'un demi-siècle. — C'est ainsi que l'on comprend la création tardive d'une chapelle de l'abside en 1254, et surtout, aussi, la dernière et définitive translation du tombeau de saint Paul derrière le maître-autel en 1265, lorsque fut enfin parfaite l'œuvre du nouveau chœur.

CRITIQUE DES DOCUMENTS MANUSCRITS.

Si, pour la date du chœur, l'inscription de Robalde n'est qu'un témoignage douteux et archéologiquement discutable, les documents manuscrits sont, au contraire, très clairs, et parfaitement concordants avec les données archéologiques exposées plus haut. Trois sources historiques s'accordent, en effet, dès le xiv^e siècle, pour nous donner les mêmes repères chronologiques sur la construction de l'église ou les transformations qu'elle a subies dans le cours du xiii^e siècle. Ce sont la « *Vie de saint Paul Serge* » par le prêtre Guillaume Hulard, la « *Chronique de Saint-Paul* »¹ et la « *Chronique de Saint-Just* »². La *Vie de saint Paul* et la *Chronique de Saint-Paul* affirment que la première pierre du chœur, appelé par elles : l'église neuve — *opus ecclesie nove*, — fut posée en 1229. De la

1. Voir plus haut, pp. 164 et 165, note 2.

2. *Hist. de Languedoc*, Ed. Privat, t. VIII, col. 218 et 219.

Chronique de Saint-Just nous retiendrons seulement les dates postérieures à la fondation du chœur qui confirment, elles aussi, les assertions des sources précédentes.

Ces documents ont été récusés par quelques historiens¹, trop impressionnés par le texte ambigu de l'abbé Robalde. Nous allons prouver leur véracité en montrant que, malgré leurs données communes, ils sont indépendants les uns des autres, et en résolvant les objections qu'on leur a opposées.

INDÉPENDANCE MUTUELLE DE CES DOCUMENTS.

La plus remarquable de ces sources historiques et celle qui nous paraît la plus précise et la mieux renseignée est l'œuvre de Guillaume Hulard. Clerc, prêtre et conducteur de l'église Saint-Paul, celui-ci fut, de 1345 à 1364, à la fois l'archiviste et l'écrivain du chapitre. En cette qualité il composa une série de travaux liturgiques et historiques sur l'apôtre de Narbonne, hymnes et proses, messe, office de la Translation du saint, vie de saint Paul Serge, histoire de ses miracles et de son culte. De ces travaux nous avons conservé une bonne partie dans le manuscrit original, accompagnée de détails précieux pour la critique sur la composition de l'œuvre et la vie de l'auteur.

Nous ne discuterons pas ici la valeur historique de l'ensemble des œuvres de notre liturgiste. On peut, avec l'historien Bosquet lui reprocher d'avoir, dans la vie de saint Paul Serge, suivi pour les origines trop aveuglément la tradition populaire², mais pour les temps plus récents où les documents pouvaient être contrôlés nous savons qu'il a donné des dates exactes. Il déclare lui-

1. Voir plus haut, p. 165, note 2.

2. F. Bosquet, *Eccl. Gallicanæ Historiarum*; t. I, lib. III, par. xi.

même avoir fait de nombreuses recherches et son œuvre historique a été utilisée par la liturgie narbonnaise.

En ce qui concerne l'histoire de la nouvelle église, le texte même d'Hulard plus précis que celui des chroniques narbonnaises nous prouve qu'il est indépendant de celles-ci. En effet, tandis que la chronique de Saint-Paul fixe la pose de la première pierre du chœur au temps pascal 1229 — *Anno MCCXXIX, tempore pascali* — Hulard précise que la cérémonie eut lieu à la fin du mois d'avril « *Anno vero millesimo CC^o XX^o nono tempore pascali circa finem mensis aprilis* ». Ce détail est à relever car il montre que la date n'a point été donnée au hasard ; la fête de Pâques, en 1229, tomba en effet le 15 avril, et nous savons d'autre part que dans les grands chantiers du Moyen âge les campagnes de travaux importants s'ouvraient toujours au printemps. Il faut ajouter encore que Guillaume Hulard, seul, mentionne l'importante translation des reliques de saint Paul, en 1244, de la chapelle Saint-Denis — bras méridional du transept actuel — où se trouvait le sépulcre carolingien, *in rota chori*, au milieu du chœur, devant le maître-autel¹.

1. « Circa annum quoque millesimum ducentesimum quadragessimum quartum mutatus tumulus sancti Pauli Narbone a capella sancti Dionysii in medium illius rote nigri marmoris de qua in precedentibus mensio est jam facta » *Vita sancti Pauli*, f^o 53. Hulard mentionne en effet une première fois, au f^o 50, ce cercle de marbre noir tracé au milieu du chœur de l'église et au centre duquel fut déposé le corps du confesseur « *apposuerunt illum (tumulum) per longum chori super pavementum in medio illius rote nigre que est in choro nove ecclesie* ». Ces textes ne peuvent laisser aucun doute ; la *rota chori* des chroniques, *rota nigra* d'Hulard, indique bien le dallage circulaire de marbre noir dont le pavement actuel du chœur a conservé le souvenir, et malgré l'autorité qui s'attache à son nom, nous sommes obligés de relever l'erreur de Lefèvre-Pontalis qui voit dans cette *rota chori* le déambulatoire ou pourtour du nouveau chœur. (Congrès archéologique de 1906. *Étude sur l'église Saint-Paul de Narbonne*). D'ailleurs, le contexte du récit prouve qu'Hulard ne

Ce séjour provisoire du tombeau au milieu du chœur des chanoines, en attendant l'achèvement de l'abside où il sera placé plus tard, ne doit pas nous étonner, puisque nous verrons, dans la cathédrale de Narbonne, s'ériger à la même place le tombeau de Philippe le Hardi. Mais, si les chroniques narbonnaises de Saint-Paul et de Saint-Just ne mentionnent point cette translation à sa date, elles la rappellent, comme nous le verrons plus loin, à propos de la translation solennelle et définitive qui eut lieu en 1265. Et cette mention suffit à authentifier le récit de Guillaume Hulard.

Une autre preuve de l'indépendance de notre historien à l'égard des chroniques nous est encore fournie par la date de la translation solennelle des reliques de saint Paul, qui eut lieu en 1265. Les trois documents relatent bien que le corps du confesseur fut transporté du milieu du chœur, « *de rota chori* », derrière le maître-autel et élevé sur de hautes colonnes, mais Hulard fixe cette translation au 27 juillet¹, tandis que les chroniques la placent au 25 juillet. Ce désaccord, si fâcheux qu'il soit, nous montre au moins que le chanoine-historien ne s'est pas inspiré des chroniques. D'ailleurs, une fois de plus, c'est au texte d'Hulard qu'il nous faut faire confiance : il devait avoir de bonnes raisons pour choisir la date du 27 juil-

s'est point mépris sur le sens de cette expression. Il raconte, en effet, que de son temps encore les fidèles viennent prier sur l'ancien emplacement du sépulcre et, de l'excavation laissée en partie apparente, enlèvent un peu de poussière sacrée pour l'imposer aux malades. Telle fut, en effet, bien avant le haut Moyen âge, l'une des coutumes engendrées par la dévotion envers les tombes célèbres des confesseurs.

1. *Vita Sancti Pauli*, fol. 53 : « Anno autem nativitatis Christi vicesima septima die Julii transfertur tumulus corpus integritèr continens Sancti Pauli Narbone a medio rote predictæ super columnas marmoris erectus post altare majus in ecclesia sibi dedicata Narbone prout plenius est superius designatum. »

let puisque la liturgie narbonnaise a fixé à cette même date la fête de la translation des reliques de saint Paul et a emprunté, comme nous le verrons plus loin, les sept leçons historiques de cet office au texte même de Guillaume Hulard.

Si, avec ces divergences caractéristiques, nous relevons dans cette œuvre une précision et une abondance de détails que ne connaissent point les chroniques, il faut conclure qu'inspiré par une source différente plus proche des événements qu'il raconte, Hulard ne doit rien aux chroniques narbonnaises.

Les mêmes divergences formelles, signalées plus haut, l'omission d'importants détails comme la translation de 1244, nécessaire pourtant à expliquer celle de 1265, démontrent qu'à leur tour les rédacteurs des chroniques n'ont point eu le texte d'Hulard sous les yeux. D'autre part la façon même dont furent rédigées ces chroniques écarte non seulement l'hypothèse d'une copie d'Hulard, mais encore l'idée d'une communauté de rédaction entre elles.

L'on sait, en effet, que ces chroniques ont été constituées par la réunion de renseignements analytiques conservés dans les anciens manuscrits liturgiques des églises Saint-Paul et Saint-Just ; « fragments d'autant plus précieux, déclarent les nouveaux éditeurs de l'*Histoire de Languedoc*, qu'ils ont été écrits au fur et à mesure des événements'... » La chronique de Saint-Paul est formée de fragments recueillis dans les martyrologes ou obituaires de l'église Saint-Paul, réunis d'abord par Catel et ensuite par Dom Estiennot². Quant à la chronique de Saint-Just elle a été extraite de trois nécrologes de cette église,

1. *Hist. de Languedoc*, Ed. Privat, t. VIII, col. 218. Note de M. Molinier.

2. Bibliothèque Nationale, ms. latin 12770.

l'un du ^{xiv}^e siècle, les autres plus anciens, dont le P. Laporte d'un côté¹ et de l'autre Dom Estiennot² ont recueilli les fragments. Ces chroniques ont donc puisé leurs renseignements à deux sources différentes, sources complexes elles-mêmes et dont les éléments qui les composent peuvent par conséquent être contrôlés entre eux.

Ainsi, après avoir essayé de montrer l'indépendance mutuelle des textes qui nous occupent, sans aller plus avant dans la critique des manuscrits, nous pouvons conclure que l'accord de ces textes, si différents d'origine, dans la chronologie de Saint-Paul est un gage de leur véracité, et par suite qu'il n'y a pas lieu de récuser la date de 1229 qu'ils ont fixée pour la reconstruction du chœur.

OBJECTIONS FAITES AUX DOCUMENTS ÉCRITS.

A cette véracité qui ressort de la comparaison même des textes on a opposé quelques objections. C'est en les réfutant que nous achèverons d'établir la valeur historique de nos documents. Sans doute, dit-on, ces documents concordent dans la chronologie de Saint-Paul, mais leur unanimité n'est qu'apparente. Mal composés³, ils fourmillent d'erreurs et l'on peut suspecter notamment les dates de 1229 et de 1265 sur lesquelles ils paraissent d'accord.

Nous avons dit plus haut, et nous espérons dire un jour plus longuement, ce qu'on peut raisonnablement penser de la valeur historique d'Hulard. Quant aux chroniques, comme nous l'avons exposé, la façon dont elles ont été composées et recueillies, loin de les discréditer doit nous les faire apprécier davantage. En tout cas les

1. Bibliothèque de Toulouse, ms. n° 81.

2. Bibliothèque Nationale, ms. latin 12771.

3. Abbé Sabarthès, *op. cit.*, p. 21 et seq.

objections faites aux dates incriminées doivent, nous l'allons voir, être résolument écartées.

Le texte d'Hulard qui indique la date de 1229 a d'abord été suspecté. Une main étrangère a écrit postérieurement en marge du manuscrit : *quod non est verum* : cela n'est pas vrai. Mais cette simple négation, sans autre preuve démonstrative ni indication de date que l'on puisse discuter, n'a pas de portée en face des certitudes archéologiques et de l'accord des manuscrits tels que nous l'avons exposé plus haut.

Il est vrai qu'en ce qui concerne la chronique de Saint-Paul cet accord a été discuté. C'est par erreur, dit-on, que cette chronique indique la date de 1229. Le transcripteur du manuscrit a mal lu l'inscription de Robalde qu'il copiait et il a écrit 1229 à la place de 1224¹. Cette objection toute gratuite tombe d'elle-même si l'on remarque que l'inscription de Robalde porte la date du « *mois de janvier 1224* » tandis que la chronique parle du « *temps pascal de 1229* » de même que Hulard indique « *le temps pascal de l'année 1229, vers la fin du mois d'avril* » et écrit en toutes lettres le nombre neuf. Il n'y a donc pas eu substitution de chiffre par erreur de copiste mais bien transcription de documents différents, autres que l'inscription de Robalde.

Pour affaiblir encore la valeur historique de nos trois sources on a prétendu qu'elles étaient en contradiction avec les données de la liturgie narbonnaise². Les Bréviaires narbonnais, dit-on, placent la translation solennelle des reliques de saint Paul en 1359, année même où, le 27 juillet, une fête fut instituée pour en commémorer le souvenir, tandis que l'historien Hulard et les chroni-

1. Abbé Sabarthès, *op. cit.*, p. 21.

2. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 31 et note.

ques prétendent indûment que cette translation eut lieu en 1265.

Les Bréviaires narbonnais ne sont pas en contradiction avec nos historiens, bien au contraire. Nous allons prouver que non seulement ils ne parlent pas de translation ni de fête en 1359, mais encore que, lorsque cette fête prit place dans la liturgie narbonnaise, entre 1491 et 1528, ce furent la date et les textes mêmes d'Hulard que celle-ci adopta.

La liturgie narbonnaise ne pourrait, d'ailleurs, maintenir la prétendue translation de 1359 en face du témoignage irréfutable d'Hulard. Celui-ci a consacré une partie de son manuscrit à l'histoire détaillée de la translation des reliques de saint Paul qu'il fixe au 27 juillet 1265, et son récit a été inséré intégralement dans les leçons du bréviaire narbonnais de 1602, au jour même de la fête. Dès 1352, Hulard avait lui-même composé un office « diurne et nocturne » de cette translation et pendant vingt ans, de 1344 à 1364, il a eu devant les yeux, à sa place définitive, au fond du sanctuaire, la châsse du saint sur son trône de marbre. Comment l'historien de saint Paul et de ses fêtes, aurait-il pu, dans un récit officiel et en dépit de toute réalité, placer en 1265, c'est-à-dire anticiper de cent ans, un événement que l'on prétend s'être passé sous ses yeux en 1359?

Mais nous avons consulté les bréviaires et aussi les autres livres liturgiques de l'Église de Narbonne. Aucun ne fixe à l'année 1359-la date de la translation. Au contraire, l'étude des divers calendriers liturgiques prouve que l'office et la fête de la translation de saint Paul n'ont pris place dans la liturgie de l'Église de Narbonne qu'entre les années 1491 et 1528. Les plus anciens documents de cette liturgie, au moins pour le cas qui nous occupe, sont les livres de l'archevêque Pierre de la Jugie (1347-1376).

Le célèbre Pontifical, un ordo, un bréviaire, datés l'un de 1350 les autres antérieurs à 1370¹, ne font, au 27 juillet, aucune mention de la fête de la translation. Le Missel de la Confrérie de Saint-Jacques daté de 1358² ne porte point cet office et la fête de la translation *a été ajoutée postérieurement et d'une main étrangère en marge de son calendrier*. Le calendrier narbonnais du livre d'heures de Notre-Dame, de la même époque, n'en fait point mention, ni celui du Missel narbonnais de 1390, ni les calendriers narbonnais des Thalamus consulaires du xiv^e siècle. Le Bréviaire incunable de 1491³, œuvre rare et premier livre imprimé à Narbonne « dans le cloître par ordre du chapitre Saint-Just » ne porte point l'office de la translation et n'en signale la fête que par une mention manuscrite ajoutée postérieurement en marge du calendrier. Enfin, et pour la première fois, on trouve la fête de la translation à sa place, le 27 juillet, dans le calendrier liturgique du beau Missel narbonnais imprimé par Guillaume Fradin à Lyon, en 1528⁴. Elle gardera désormais cette place officielle et nous signalerons seulement, pour relever le prestige de l'historien Hulard, l'édition du bréviaire narbonnais de 1602⁵, imprimé à Lyon par Ancelin, dans lequel sept leçons de l'office de la translation sont empruntées textuellement à l'œuvre historique du clerc de Saint-Paul. Ainsi, de l'année 1350 à l'année 1528, le calendrier liturgique narbonnais ignore la fête de la translation des reliques de saint Paul. Seuls, un manuscrit de 1358 et l'incunable de 1491 signalent cette fête

1. Manuscrits conservés au Musée d'art chrétien de la Basilique Saint-Just de Narbonne.

2. *Catalogue général des Manuscrits*, p. 91, Narbonne, n° 1.

3. Bibliothèque de Narbonne, n° 8566.

4. *Ibid.*, n° 8.561.

5. *Ibid.*, n° 8.567.

(sans en donner l'office) par une addition marginale et postérieure au texte du calendrier, et nous savons par le témoignage de l'incunable que cette addition a été faite après l'année 1491. Nous pouvons donc conclure non seulement que les livres liturgiques narbonnais ne fixent point la date de la translation à l'année 1359 mais encore, d'après leurs indications, que la fête de la translation n'a pas été admise dans la liturgie de l'église de Narbonne avant la fin du *xv^e* siècle.

Cette conclusion, assez inattendue, en écartant l'objection faite à la date de 1265, laisse donc toute leur force probante à la chronologie d'Hulard et à celle des chroniques narbonnaises.

Il reste une dernière critique à relever. Pour ébranler son crédit, on a fait à la chronique de Saint-Paul le reproche de n'être point d'accord avec celle de Saint-Just sur certains faits historiques, comme l'orage célèbre rapporté par l'une en 1415 et par l'autre en 1405. Sans nous arrêter sur ce cas qui est loin d'être éclairci, nous devons avant tout retenir l'accord de nos deux chroniques dans l'histoire de Saint-Paul, accord garanti et renforcé par les textes mêmes d'Hulard. Mais nous irons plus loin : on peut constater que la chronique de Saint-Just a eu plus de distractions que sa voisine. Ainsi elle place la fondation du chœur de Saint-Paul en 1239 et non en 1229 ; mais l'extrême similitude du récit dans les deux chroniques, puisé peut-être à la même source, l'accord sur les autres dates, enfin la fausseté notoire de celle-ci, prouvent clairement, cette fois, que le chroniqueur ou le copiste de Saint-Just a commis une regrettable confusion de chiffres, aussi grave que d'avoir, en un autre endroit, rapporté deux fois, en 1312 et en 1318, la mort de l'archevêque Gilles Aycelin. Il ne faut donc point opposer son œuvre à la chronique de Saint-Paul et, si l'on devait

établir une hiérarchie parmi les sources historiques de notre sujet, après l'œuvre du conducher Hulard nous placerions la chronique de Saint-Paul, en laissant le troisième rang au chroniqueur de Saint-Just.

CONCLUSION.

Après la critique des témoignages que nous avons exposée, il semble que les objections faites aux sources manuscrites de l'histoire de l'église Saint-Paul et les préventions élevées contre elles doivent tomber. Les dates données par Guillaume Hulard et par la chronique de Saint-Paul conservent toute leur force et, pour la fondation du chœur, on ne saurait récuser celle de 1229. Contre ces documents formels l'inscription de Robalde ne peut rien. Nous avons vu, d'ailleurs, dans notre première partie, combien cette inscription demeurerait ambiguë si l'étude du monument, en délimitant les diverses parties de la construction, ne venait à la fois lui donner sa véritable signification et sa place. Nous savons qu'elle marque la première partie des travaux de Robalde mais ne peut s'appliquer à l'œuvre du chœur plus tardif. Ainsi les documents historiques et les documents archéologiques, étroitement confrontés, se prêtent un mutuel et solide appui. Les uns apportant la précision de leur date et les autres le témoignage matériel du passé, ils s'accordent dans la même conclusion, pour établir que l'abbé Robalde entreprit en 1224 les importants travaux de la nef et du transept et posa la première pierre du chœur en 1229.

Abbé L. SIGAL.

Inventaire des Archives communales de Narbonne antérieures à 1789, par G. MOURNÈS, archiviste du département de l'Aude, 5 vol. in-4°	120' »
Catalogue descriptif et annoté des peintures et des sculptures du Musée de Narbonne, par M. Louis BERTHOMIEU, conservateur, avec 48 planches hors texte, 1 vol. in-8°.....	15 »
Bibliographie de l'Aude, par le chanoine SABARTHÈS, 1 vol. in-8°	20 »
La Cathédrale Saint-Just de Narbonne, par Louis NARBONNE, 1 vol. in-8°	30 »
Étude historique sur Gruissan, par J. YCHÉ, 1 brochure in-8°	5 »
Livre vert de l'archevêché de Narbonne, par Paul LAURENT, 1 vol. in-8°.....	12 »
Guide de Narbonne, historique et archéologique, 1 brochure in-16° illustrée, avec plan détaillé de la ville.....	5 »
Abonnement au Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne : un an.....	15 »

En vente à la Librairie CAILLARD,
2, rue Corneille, Narbonne (Aude).

11C

611

N217

C8

BULLETIN

DE LA

COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE

DE NARBONNE

ANNÉES 1928-1930

TOME XVII

(2^e Partie.)



TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

1930

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE BULLETIN

	Pages.
Procès-verbaux des séances de l'année 1927.....	XXXIII
— — — 1928.....	LI
— — — 1929 (1 ^{er} semestre)...	LXXXVI
Congrès de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon.....	C
Adresse de la Commission archéologique à l'Université de Toulouse à l'occasion de son VII ^e Centenaire.....	CVI
Origines de Lézignan (J. ANGLADE).....	183
Sur une sépulture romaine en jarre à Fleury d'Aude (J. CAMPARDOU).....	215
Un problème important d'archéologie languedocienne élucidé par des fouilles récentes (PH. HÉLÉNA).....	220
Narbonne vu par les romantiques (P. JOURDA).....	254
Gléon des Corbières, ses chapelles, ses inscriptions visigothiques (EM. BARTHE).....	289
Les Frères donnés à la léproserie du Bourg de Narbonne (G. CROS-MAYREVIEILLE).....	317
Notice sur les monuments historiques du canton de Ginstas (J. AZÉMA).....	326
L'autel chrétien de Minerve (Abbé L. SIGAL).....	332

La Commission entend laisser aux signataires des articles l'entière responsabilité de leurs appréciations.

ORIGINES DE LÉZIGNAN

Comme les peuples heureux, ma bonne ville natale de Lézignan (Aude) n'a pas d'histoire¹. Les documents, du moins pour la période moderne, sont cependant assez nombreux. Mais ils sont dispersés : il faudrait quelque patience et quelques loisirs pour les retrouver. On verrait par des statistiques et des études d'ordre économique² comment, en un demi-siècle, la petite ville s'est transformée et enrichie. Elle comptait, en 1856, 2.537 habitants (*Annuaire de l'Aude*, 1856). Elle en compte aujourd'hui plus de 7.000, avec 2.150 électeurs. Elle avait, au Moyen âge, une ceinture de remparts, qui subsistent encore, mais qui ne sont presque plus visibles, étant cachés par les maisons qu'on a construites en s'appuyant sur eux. Les anciens fossés sont transformés, en partie, en *Caves* ou égouts.

Les études de ses deux notaires possèdent des archives importantes, qui remontent aux dix-septième et seizième siècles. Les archives de la mairie ne remontent pas au delà du dix-septième siècle. Celles de la confrérie des Pénitents-Bleus ont été dispersées ainsi que celles du

1. Si mes souvenirs sont exacts, une *Histoire de Lézignan* fut couronnée en manuscrit, il y a quelque trente ans, par la *Société Archéologique* de Montpellier. L'auteur de l'ouvrage était le directeur de l'École libre de Lézignan. Je ne sais ce qu'est devenu le manuscrit.

2. Je signale, par exemple, la disparition de la culture de l'olivier, le dessèchement des étangs, l'abandon de la culture de la vigne dans les garrigues, etc., etc.

couvent des Clarisses ; en ce qui concerne ces dernières, on pourrait peut-être en retrouver la trace. N'ayant pas le loisir d'entreprendre une étude d'ensemble, je me contente d'étudier les origines de Lézignan, de citer et de commenter les plus anciens documents qui s'y rapportent ; cela facilitera la tâche de celui qui entreprendra l'histoire complète de cette ville.

I

NOM DE LÉZIGNAN. — LICINIUS, LICINIANUM. — AUTRES NOMS DE MÊME ORIGINE.

Le nom latin de Lézignan, *LICINIANUM*, vient du radical du gentilice romain *LICINI[US]*, auquel s'est ajouté le suffixe *-anum*¹.

Ce suffixe *-anum* est, avec le suffixe *-acum*, un de ceux qui apparaissent le plus souvent dans la formation des noms de lieux méridionaux. M. Peter Skok, professeur à l'Université de Zagreb, dans un important ouvrage consacré aux noms de lieux du Midi, ne cite pas moins d'une soixantaine de formes de noms en *-an*² pour le seul département de l'Aude, et son dépouillement est incomplet.

1. On peut hésiter entre une formation comme *villa Liciniani*, ou *Licinianum* (neutre) tout court.

2. Les formes en *-an* sont des formes francisées : la terminaison occitane est *á* accentué : *Lezigná*, *Tezá*, comme *Parazá* (qui n'est pas devenu *Parazan*, pas plus que *Roubiá* n'est devenu *Roubian*). La toponymie méridionale abonde en formes hybrides de ce genre. D'autre part, certains noms de villages, qui auraient dû se terminer avec *a* accentué, comme *Lezigná*, *Tezá*, *Roubiá*, *Parazá*, ont fait remonter l'accent sur la pénultième et se terminent en *o* atone, par exemple *Bízo* (forme francisée *Bize*) et *Azílho* (forme francisée *Azille*) ; mais nous avons pour ces mots-là des formes latines en *-anum* (*Bicianum*, ann. 911 ; *Asilianum*, 878) et les dérivés *Bizanel*, *Azillanet* laissent

Liciniánum a donné régulièrement, et conformément aux lois de la phonétique, la forme occitane *Lezigná*, francisée depuis longtemps en *Lézignan*.

Au point de vue phonétique, il y a cependant quelques anomalies : *Licinius* du latin classique a donné en latin vulgaire : *Lecenius*, d'où *Lecenianum*, qui aurait dû aboutir à *Lezegná* ou mieux à *Lezgná*. Il est probable que, comme dans beaucoup de noms de villes, la graphie officielle latine a influé dès les origines sur la prononciation qui s'est maintenue sans changement. Il est possible aussi que le second *i* de *Licinius* ait changé de timbre.

Voici les autres noms de *Lézignan-Lésignan* qui se trouvent dans d'autres départements : *Lézignan* (Hérault) (appelé *Lézignan-la-Cèbe*, *Lézignan l'Oignon*), *Lésignan* (Drôme), *Lézignan* (Hautes-Pyrénées). Peut-être le retrouve-t-on dans *Notre-Dame de Lignan* (Gard), *Lerignano* en 1306 (avec rhotacisme), *Hérignan* (1504), *Notre-Dame de Lesignan*.

Lusignan (Lot-et-Garonne) et *Lusignan* (Charente-Inférieure) sont des dérivés de la même racine, avec changement de *e* (en syllabe initiale) en *u*¹. *Lezinha*² se trouve deux fois dans Bertran de Born ; il s'agit de *Lusignan* dans la Charente-Inférieure.

Voici d'autres formes se rattachant au radical *Licin-*

transparaître encore les formes en *-an* : *Bizan*, *Azilhan*. Cf. encore *Cépie* (*Cepianum*) et le nom de famille *Don de Cépian*.

J'ai consacré une note aux noms ainsi traités, dans les *Annales du Midi* : *Sur le traitement du suffixe latin -anum dans quelques noms de lieux des départements de l'Aude et de l'Hérault*, *Annales du Midi*, t. XIX (1907). Voir aussi l'ouvrage de M. Peter Skok, *Die... Südfranzösischen Ortsnamen*, p. 33, 34, etc.

1. PETER SKOK, *Die mit den Suffixen -acum, -anum... Südfranzösischen Ortsnamen*, Halle, 1906, p. 96 (Beihefte z. Zeits. Rom. Phil., II).

2. D'après : H. GROEHLE, *Ueber Ursprung und Bedeutung der franz. Ortsnamen*, Heidelberg, 1913, p. 258.

avec des suffixes différents : *Lézigné* (Maine-et-Loire ; *Liciniacus*), *Lézigneux* (Loire), *Lézignat* (Charente) ¹.

Le nom existe en italien, si j'en juge du moins par le nom suivant : Princesse de Lesignano, *Les Constitutions de tous les pays civilisés...* Bruxelles, 1880.

A côté de *Licinius* il existe une autre forme *Licinus*, qui a pu aussi former un dérivé en *-anum*, ou en *-acum*. Varron d'Atax cite *Licinus* (*C. Julius*), gaulois de naissance (d'après Holder, *Altcellischer Sprachschatz*, II, 209).

Un *Licinus* (ou *Licinius*) est cité dans une inscription de Narbonne : *Domitia Licini f(ilia)*, *C. I. L.*, XII, 3032 (ap. Holder, *loc. laud.*). D'autres formes se trouvent dans des inscriptions de la Haute-Garonne, une en particulier à Vieille-Toulouse (Holder, *ibid.*).

A l'article *Liciniacum*, Holder (*Altcell. Sprachschatz*, c. 208-209) donne de nombreuses formes dérivées (noms propres de lieux ; quelques-uns ont été déjà cités).

Licaniensis (= *Liciniacensis*) *vici* (Greg. Tur., *Hist. Franc.*, II, 15 (20) (ann. 479), *auj. Saint-Germain-Lembron*, dép. Puy-de-Dôme, arr. Issoire. *Résigny* (Aisne, arr. Laon, canton Rozoy-sur-Serre). *Villa Lisiniaca*, *Lésigny*, Yonne, arr. d'Auxerre, canton Vermenton, Mailly-la-Ville. *Lésignat-Durane*, dép. Charente, arr. Confolens, canton Montembœuf. *Lésigné*, Maine-et-Loire, arr. Baugé, canton Seiches. *Lèsigny*, Seine-et-Marne, arr. Melun, canton Brie-Comte-Robert. *Lèsigny*, Vienne, arr. Châtelerault, canton Pleumartin. *Lézigneux*, Loire, arr. et canton Montbrison. *Lésignac*, Haute-Vienne, arr. Rochechouart, canton Saint-Junien, Chaillac.

1. Pour les formes dérivées de *Liciniacus*, cf. Holder, *Altcellischer Sprachschatz*.

2. Varro Atacinus, *Anth. lat.*, 414 R. Holder traite surtout la forme *Licinus*, mais, au génitif *Licini*, il peut s'agir de *Licinius*, qui d'ailleurs apparaît souvent dans le corps de l'article.

En Italie on trouve *Lisignayo* (Tyrol), *Lisignago* (prov. Turin). Cf. *supra*, *Lesignano*. En Rhénanie *Lessenich*, Cologne, arr. de Bonn, renvoie également à *Licinianum*.

*
* *

Le nom de *Licinius* était celui d'une illustre famille romaine. Ce nom revient dix fois dans le premier tome de l'*Histoire Générale de Languedoc* (éd. Privat, t. I, 1227) : plusieurs de ces personnages ont occupé de hautes fonctions soit en Italie, soit dans les Gaules¹. Mais il est évidemment impossible de savoir quel a été le fondateur de la *villa Liciniani* ou de *Licinianum*.

Je crois que cette fondation pourrait être relativement tardive². La mention de *Licinianum* ne se trouve qu'au début du neuvième siècle, ce qui peut être, il est vrai, l'effet du hasard. On a trouvé quelques monnaies dans le territoire de Lézignan : autant que j'ai pu en juger (mes souvenirs ne sont pas très précis et je ne sais plus ce que sont devenues ces monnaies), elles n'appartenaient pas à la bonne époque de l'empire (troisième ou quatrième siècle?). Quelques débris d'amphores, de briques, de tuyaux en terre gallo-romains ne sont pas suffisants pour fixer une date même très approximative.

A côté de *Licinius* on trouve aussi le nom de *Licinianus*.

L'*Histoire Générale de Languedoc* cite deux *Licinien* :

1. On peut voir des listes assez longues de *Licinius* (et aussi de *Licinia*) dans l'*Hist. Gén. Lang.*, XV (épigraphie), pp. 500 et 1211.

2. Voici une hypothèse qui n'a rien d'in vraisemblable. La désinence *-anum* renvoie à l'époque gallo-romaine. En 406 commencent ce que nous appelons les invasions des barbares ; c'est une date importante pour l'histoire des Gaules. Je serais porté à croire que la *Villa Liciniani* fut fondée avant cette époque-là. (Cf. *Hist. Gén. Lang.*, I, note 2, invasions des barbares.)

l'un, questeur de l'empereur romain Népos, vivant à la fin du cinquième siècle ; il fut chargé par cet empereur de négocier la paix avec le roi visigoth Euric, mais échoua dans son entreprise (ann. 474 ; *Hist. Gén. Lang.*, I, 492, 494). Un autre *Licinien* était secrétaire de saint Césaire d'Arles en 505 (*Hist. Gén. Lang.*, I, 522 ; ann. 505).

On trouve des briques et des débris d'amphores dans deux ou trois tènements : celui de *las Peiros*, les Pierres, sur le chemin de Montsens. Il y avait là une tuilerie ; les soubassements des constructions ont disparu sous la terre végétale ; mais la charrue fait remonter souvent des débris. D'autres vestiges se trouvent à un kilomètre environ de la gare, au bord du « vieux chemin » de Luc. On n'a trouvé aucune inscription. Dans la ville même, au bord de la Jourre, une dépression de terrain porte le nom de *La Palatine*, dont le nom seul, non la disposition, rappelle la colline Palatine, à Rome.

Lézignan d'ailleurs ne se trouvait pas sur une voie romaine. Ce qu'on appelle encore aujourd'hui *Le Cami das Romains* passe à un kilomètre environ de la localité : ce chemin suit depuis Cruscades les bords de la vallée de l'Orbieu (rive gauche), passe à Gaujac et se dirige vers le col de Moux.

*
* *

Les plus anciennes mentions de Lézignan données par l'abbé Sabarthès (*Dictionnaire topographique du département de l'Aude*¹, Paris, 1912) sont les suivantes :

Vallis Boriana quaenunc *Lisinianus* appellatur (ann. 806 ; arch. de l'Aude, H 11).

1. Un des meilleurs ouvrages de la collection. Je me fais un devoir de rendre à son auteur un sincère hommage.

Vallis Dorciana, quæ nunc, ut fertur, *Lezinyanus* vocatur (ann. 809; arch. de l'Aude, H 7, f. 5).

La mention étrange de *vallis Borriana* dans le premier texte (*vallis Dorciana*, dans le second), se retrouve dans un ouvrage latin, dont il nous reste une traduction en langue d'Oc (treizième siècle), qui est intitulé : *Gesta Karoli Magni ad Carcassonam et Narbonam*. Le texte latin a été publié à Florence, en 1823, par S. Ciampi. Le texte en langue d'Oc a paru dans la *Romanische Bibliothek* (*Gesta Karoli Magni...* Halle, 1898; *Rom. Bibl.*, n° 15).

Ces passages sont signalés par M. H. Kempe, qui a étudié les noms propres cités dans le *Philomena*¹ (c'est ainsi qu'on désigne les *Gesta*, attribués à un pseudo-secrétaire de Charlemagne qui portait ce nom). On retrouve dans les *Gesta* les mêmes expressions que plus haut : *dedit monasterio Borrianam, que hodie Lisinianum vocatur*; texte en langue d'Oc : *donec al Monestier Borriana, so es dir Lesinha* (*Gesta*, l. 2596); *destruxerunt Borrianam*; *destruida Borriana* (*Gesta*, l. 2618, 2727, etc.).

Mahul connaît la même forme et la cite dans une charte insérée dans son *Cartulaire* (II, 209, *Cart. et Chron. de l'abbaye de Lagrasse*) : « *Vallem scilicet Borrianam, quæ nunc Lisinianus appellatur* » (ann. 807; c'est peut-être le même texte donné par Sabarthès, *supra*, ann. 806). On trouve, ajoute M. Kempe, plusieurs autres mentions de la *vallis Borriana* (Mahul, *Cart.*, II, 219, 453, etc.); cf. aussi Mouynès, *Arch. de la ville de Narbonne*, série AA, note M, p. 453.

Cette mention de *vallis Borriana*, que je connais depuis longtemps, m'a toujours beaucoup intrigué. Lézignan n'est pas dans une vallée : l'Aude est à quatre kilomètres et l'Orbieu, qui vient des Corbières, à 2 k. 1/2, environ.

1. H. KEMPE, *Die Ortsnamen des Philomena*, Halle s. S., 1901 (thèse de doctorat de Halle).

Borriana aurait dû donner *Bourriano* en langue d'Oc moderne; je ne connais aucun tènement ou lieu-dit de ce nom dans le territoire de Lézignan. On m'a indiqué cependant une ferme *Bouriano*; mais elle se trouve dans la commune de Talairan, à quinze ou vingt kilomètres de Lézignan; et encore le nom lui viendrait de son propriétaire, qui s'appelait *Bourriano*. Cette dénomination de *vallis Borriana* reste pour moi énigmatique.

Le premier texte véritablement intéressant pour l'histoire de Lézignan est un diplôme de Charles le Chauve par lequel il donne à un personnage nommé ALDEFONSE et à ses neveux, GOMESINDE et DURAN, le territoire de Lézignan, que leurs « ancêtres » détenaient déjà depuis longtemps « par apriſion ».

II

DIPLOME DE CHARLES LE CHAUVÉ. — CAUMONT ET SAINTE
CANDÈLE. — DÉFORMATIONS DU NOM DE LÉZIGNAN.

*Diplôme de Charles le Chauve en faveur d'un de ses fidèles
nommé Alfonse¹. (An 847, 20 mai).*

In nomine Sanctae et Individuae Trinitatis. Karolus gratia Dei Rex. Regalis celsitudinis moris est fideles suos donis multiplicibus atque ingentibus honoribus honorare et sublimare. Proinde ergo morem parentum regum videlicet praedecessorum nostrorum sequentes, complacuit clementiae nostrae quosdam fideles nostros, nomine Aldefonsum et nepotes suos Gomesindum et Durannum, de quibusdam rebus nostrae proprietatis honorare atque

1. *Hist. Gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, Preuves, col. 276.

in eorum juris dominationem liberalitatis nostrae gratiam conferre. Itaque notum sit omnibus sanctae Dei ecclesiae fidelibus et nostris, praesentibus atque futuris, quod concedimus jam dictis fidelibus nostris Adefonso (*sic*) et nepotibus suis Gomesindo et Duranno ad proprium quasdam res nostrae proprietatis, quae sunt sitae in pago Narbonensi in locis quae dicuntur Liciniano, Cabimonte et Sancta Candida, quas etiam ipsi et patres ipsorum per aprisionem habuerunt. Unde et precellentiae nostrae praeceptum hoc fieri jussimus, per quod memoratas res cum omnium rerum summa integritate, id est cum domibus caeterisque aedificiis, terris quoque cultis et incultis, vineis, pratis, pascuis, aquis aquarumve decursibus, molen-
dinis, exitibus et regressibus et omnibus suis adjacentiis, sicut dictum est, quemadmodum ipsi et genitores ipsorum per aprisionem antea habuerunt, eisdem fidelibus nostris, ut dictum est, Adefonso et nepotibus suis Gomesindo et Duranno ad proprium concedimus et de nostro jure in eorum jus ad proprietatem illorum solemn-
i donatione transferimus; eo videlicet modo ut quicquid exinde ab hodierna die et tempore pro sua utilitate et commoditate jure proprietario facere decreverint, liberam et firmissimam in omnibus habeant faciendi potestatem. Et ut haec nostrae largitionis atque concessionis auctoritas inviolabilis perseveret, manu nostra eam subterfirmavimus et de anulo nostro sigillari jussimus.

Signum gloriosissimi Karoli regis.

Lomardus notarius ad vicem Ludovici recognovit.

Data sexto Kalendas junii, anno septimo regnante Karolo gloriosissimo rege, indictione V. Actum Attiniaco palatio regio, in Dei nomine feliciter¹. Amen.

¹. *Cartulaire d'Elne*. — *Marca hispanica*, col. 782. — *Recueil des Historiens de France*, VIII, 490.

Les auteurs de l'*Histoire Générale de Languedoc* font allusion à ce texte dans le passage suivant : « Charles se rendit au palais¹ d'Attigny, où il confirma, le 27 de mai, un de ses vassaux nommé Adefonse, et Gamesinde et Duran, neveux de ce dernier, dans la possession des biens qu'ils avaient à Lézignan, à Caumont et à Saint-Candida (*sic*), dans le diocèse de Narbonne, et qu'ils tenoient des Espagnols réfugiés, leurs ancêtres, à qui Charlemagne les avait donnés *en aprision*². On conjecture qu'Adefonse est le même que le vicomte de Roussillon de ce nom qui vivait en 832. » (*Hist. Gén. Lang.*, éd. Privat, I, 1052.)

Les noms des personnages auxquels Charles le Chauve fit des libéralités sont des noms germaniques, probablement visigothiques : *Aldefonse* est devenu ensuite *Alfonse*, esp. *Alonso*. La terminaison du nom *Gomesinde* est empruntée à un nom de femme (dérivés avec *-swintha*, anc. prov. *Ermessent*, anc. fr. *Hersent*). Ces personnages sont peut-être de ces nombreux Visigoths, chassés du nord de la Catalogne par les Sarrasins, qui se réfugièrent dans la Narbonnaise.

Les deux noms de lieux cités en même temps que Lézignan, *Cabimonte* et *Sancta Candida*, sont représentés aujourd'hui par *Caumont* (occit. *Caumoun*) et *Santo Candelò*.

Le premier, *Caumont*, est le nom d'une belle propriété viticole, s'étendant sur les deux rives de l'Orbieu, à quatre kilomètres environ de Lézignan, en amont. La forme *Cabimonte* en 847 est intéressante. La forme primitive avait dû être *Caput Montis*, tête de la colline, le Caumont primitif, sur la rive droite de l'Orbieu, étant au pied

1. *Marca Hispanica*, c. 782 sq.

2. BALUZE, *Regum Francorum Capitularia*, II, 41. *Marca Hispanica*, c. 356, 769.

d'un éperon qui termine une des ramifications des Corbières. On sait que *caput* était passé à la forme barbare *capus*; le *p* s'affaiblit en *b* et, sous cette forme se vocalise en *u* : d'où *Caumoun*. On attendrait plutôt, en 847, *capo-monte* ou *cabo-monte* : l' *i* de *Cabimonte* peut provenir des nombreuses formations où le premier élément du mot composé était terminé en *i*.

Quant à *Santo Candèlo*, le nom représente aujourd'hui celui d'un tènement à l'est de Lézignan (un kilomètre environ, à gauche de la route nationale n° 113, en direction de Narbonne). Ce mot a été aussi déformé : devenu *Santa Candeda*, en ancien occitan, il aurait dû donner dans la langue actuelle *Santo Candédo*, avec *e* fermé. Mais il doit s'être produit une dissimilation *Candèlo* et un changement de suffixe (facilité par le nom commun *candèlo*), qui a transformé finalement l' *é* fermé en *è* ouvert¹.

Le diplôme énumère les biens qui deviennent en droit la propriété d'Aldefonse : les « maisons et édifices », les terrains « cultivés et incultes », les « vignes », les « prairies et pâturages », les « eaux et leurs dérivations », les « moulins », les « sorties et entrées ».

Relevons la mention des « eaux », avec leurs dérivations. Il y a longtemps, hélas ! que nous n'avons guère à compter avec les « eaux ». Les deux petits ruisseaux qui se rejoignent dans Lézignan, la *Jourre* et le *Rec de la Fumade*, « coulent à sec », au moins depuis quelques lustres, pendant la plus grande partie de l'année. Il pou-

1. Pour d'autres mentions de *Caumont* au Moyen âge, cf. SABARTHÈS, *Dictionnaire topographique de l'Aude*, s. v. En 899 le lieu est appelé : *villa Mazaneto... quam vocant Capulmonte*.

Pour *Sainte Candèle*, voir le même ouvrage au mot *Sainte Candille* (appellation erronée); aux quatorzième et quinzième siècles elle est appelée encore : *ecclesia in honore Sancte Candide*; en 1761 *Sainte Candelle*.

vait donc y avoir des prairies et des pâturages, probablement le long de la Jourre, par exemple à *La Prade*, en aval de Lézignan, au lieu dit des « *Jasses* » (bergeries), planté aujourd'hui en belles vignes d'aramon. Les vignes ne manquaient pas non plus ; mais elles étaient probablement sur les coteaux, comme l'indiquent les innombrables murs de soutènement en pierre sèche qui couvrent les collines,

On notera qu'il n'est pas question de forêts, le pays étant peut-être peu propice aux cultures forestières.

Le diplôme fait mention de « moulins ». Il y avait, il y a quelque temps encore, sur le territoire de Lézignan, des moulins à vent et des moulins à eau, ces derniers actionnés, l'un par un béal qui venait du *Ruisseau des Juifs* (moulin de *Vitrac*) et l'autre actionné par un bras de la *Jourre* (moulin de *Ravaille*). Un moulin à vent existe encore en partie à l'ouest de Lézignan, près du vieux chemin de Montbrun. Le moulin à eau de *Vitrac* était doublé d'un moulin à vent ; j'ai encore vu fonctionner les deux dans ma jeunesse.

On aura remarqué la mention *per aprisionem*. Voici comment Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis* (éd. Didot, Paris, 1840) définit l'*aprisio* : « *Aprisio est aprisatio* ». A ce dernier mot, il donne comme explication : *injusta et violenta rei alicujus invasio, usurpatio*. Gall. *prise de force*. » Au mot *aprisio* il cite un exemple d'une charte de 832 (*Marca Hispanica*, col. 769 : « *aprisionem facere* », occuper de force).

Il semble donc que les ancêtres d'Aldefonse avaient occupé en fait, avec ou sans violence, des terres qui ne leur appartenaient pas de droit, et que le diplôme de Charles le Chauve régularisait cette occupation de fait¹.

1. Voici une note extraite de Guyot, *Répertoire de Jurisprudence*

Cum exiliis et regressibus est une formule qui revient souvent dans les chartes du haut Moyen âge (Du Cange, s. v. *exius* (et *exitus*) et *regressium*. Elle indique les chemins de sortie et les chemins d'accès, ainsi que leurs servitudes.

On peut suivre, dans l'article cité de l'abbé Sabarthès (*Dict. top. de l'Aude*, s. v. *Lézignan*) les déformations du nom de notre ville à travers les siècles : on trouve les formes suivantes : *Lezigniem* (1247), *Lérichan* (treizième siècle; est-ce bien Lézignan ?), *Leryhan* (1381), *Lezinhan* (quatorzième siècle), *Lerynhan* (1478), *Lésinan...* *Lezinha...* *Lésinhan* (1538), *Lensignhan* (1596), *Lésinian* (1641), *Lésignian* (1648).

Au dix-huitième siècle, ajoute M. Sabarthès, on l'appelle quelquefois *Lézignan-les-Religieuses*, à cause du couvent des Clarisses et pour le distinguer de *Lézignan-la-Cèbe* (Hérault).

Depuis quelques années le nom de Lézignan a été complété par celui de *Corbières*, pour indiquer qu'il est le centre, au moins commercial, des vins de ce nom. La vieille *villa Liciniani* est donc devenue officiellement *Lézignan-Corbières*.

Dans une charte de Charles le Simple (*Hist. Gén. Lang.*, t. V, Pr. 25) la *villa Liciniano* est encore citée « *una cum ecclesiis ibidem sitis in honore sancti Nazarii et sancti Felicis.* » Il semble qu'il y ait eu deux églises, à cette époque-

nouv. éd. (1784), t. I, p. 543 : « *Aprison, aprisouner* ; le mot *aprison* a signifié autrefois une chose usurpée, c'est-à-dire littéralement ce que l'on a *pris* : le mot *aprisouner* a été employé pour mettre à *prie*, rançonner, ou peut-être *prendre*. Voyez le *Glossarium Novum* de Don Carpentier aux mots *aprisio* et *aprisonare.* » [G[arrai] d[c] C[oulon], avocat au Parlement de Paris] ». (Note communiquée par M. Faucher, archiviste de la Haute-Garonne). Cf. *infra*, p. 209.

là ; aujourd'hui il n'y en a plus qu'une sous l'invocation des saints Nazaire et Celse. Il y avait une église des Pénitents, qui a été démolie, il y a une trentaine d'années ; mais je ne sais si elle était très ancienne. Elle se trouvait à côté de l'ancien Calvaire, sur l'emplacement duquel sont construites (depuis cinquante ans environ) les écoles publiques.

M. Sabarthès cite, p. 409, un Saint-Nazaire, « anc. hôpital ; ancienne église et cimetière, commune de Lézignan, prieuré de Lagrasse. » Il cite une *Ecclesia Sancti Nazarii* (ann. 899 ; *Hist. Gén. Lang.*, V, pr. 25). Dans un texte de 1119 la même église est appelée : *Sanctus Nazarius de Leginiano*, en 1228, *Sanctus Nazarius de Laziniano*. En 1251 est mentionné un *Cimeterium Sancti Nazarii de Liziniano*, de même en 1432. En 1648 on trouve un *Cimetière de l'esglise de Saint-Nazaire*. Il y a eu au moins deux cimetières anciens à Lézignan, l'un autour de l'église actuelle, sur la place du Symbole (cf. *infra*) ; on a mis beaucoup d'ossements à jour, en 1879, lors de l'installation du gaz. L'autre était au pied du « Calvaire », rasé depuis la même époque.

*
* *

Il y a, dans l'*Itinéraire d'Antonin*, une forme curieuse *Hosuerbas*, représentant une localité qui se trouvait à quinze milles de Narbonné, sur la route de Narbonne à Bordeaux : c'était une des *mutationes* ou relais de la route. Elle était à onze milles seulement d'après la *Table théodosienne*, qui écrit *Usuerna* (= *Usuerva*). On a placé cette station à Lézignan ou à Tourouzelle. Je me suis longtemps demandé si ce n'était pas *Jouarres*. Mais, même en coupant le mot (*Ho*, *Suerbas*, ou *Hos. Verbas*), je n'ai trouvé aucun nom de lieu, lieu-dit ou tènement,

qui se rapproche de ce mot. *Jouarros* présenterait de trop grandes difficultés dans le traitement phonétique. Il faudrait supposer — mais rien ne nous y autorise — que la forme primitive était *Hoiuerbas*; *iuervas* isolé aurait pu donner *Jouarros*. Cf. *infra*, pour cette forme¹.

III

LA JOURRE. — JOUARRES. — NOMS DE QUARTIERS ET LIEUX-DITS.

La *Jourre* est le nom du ruisseau qui traverse Lézignan. Il y a deux *Jourres*, qui se jettent dans l'Aude à sept ou huit kilomètres de distance. Elles prennent le nom des localités qu'elles traversent : l'une, Jourre d'Escales et de Sérame, se jette dans l'Aude en face du château de ce nom, l'autre au-dessous de Canet (avec plusieurs bras) : c'est la Jourre de Canet; elle vient de Fontcouverte. Le nom paraît d'origine celtique. Holder (*Allceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 95, s. v. IURA) croit retrouver le radical dans le nom gaulois *And[e]iouros*; et c'est sans doute la *Jourre* (langue d'Oc *Júrro*, *u* = *u* esp. italien) que représente le nom de rivière italien *Giura*, dans la province de Porto-Maurizio (Holder, *loc. laud.*).

Holder cite un *Juvaro* (*ibid.*, col. 96) qui pourrait bien être à la base du nom de lieu *Jouarros* (commune d'Azille).

1. Holder connaît un radical celtique *Hosu-*. Au mot *Uswerbas* (*Allcelt. Sprachschatz*, III, col. 55) Holder indique que la « station » était à « 1.500 mètres à l'ouest de Lézignan ». Si cela était exact, il faudrait chercher l'emplacement de *Hosuerbas* du côté de Gaujac, qui se trouve sur la voie romaine, ou vers les hauteurs de *La Rous-selle*, tènement situé entre Lézignan et Conilhac. Les trois formes recueillies par Holder sont : *Uswerbas*, *Husuerbas*, *Hosuerbas*.

M. Groehler¹, qui ne connaît pas cette forme méridionale, voudrait expliquer les trois formes françaises *Jouarre* (Seine-et-Marne), *La Ferté-sous-Jouarre* et *Jouars* (Seine-et-Oise) par une réduction de *Divódurum*, devenu, avec changement de suffixe, *Divoderum*, *Joderum*, *Jodrum*. Mais toutes ces déformations sont trop difficiles à expliquer phonétiquement et l'accentuation paraît s'y opposer.

La forme la plus ancienne donnée par Sabarthès pour *Jouarres* est : *villa de Aihoaras* (*Hist. Gén. Lang.*, V, pr. 435, ann. 1110), où l'on reconnaîtra facilement la préposition *a(d)* préposée au nom *Ioharas*. D'autres formes de la même époque nous apparaissent défigurées : *Naigras* (1119), *Najoaras* (même année). *Naigras* est évidemment une mauvaise lecture; mais on ne s'explique pas N initiale : représente-t-elle la finale de *in*? En 1135 on trouve *Adjouarras*, qu'il faut décomposer en *ad Jouar-ras*. En 1215 *Majoarras* rappelle *Najoaras*. *Majoras* (1228-1494) est peut-être influencé par *Major*. *Nazoaras* et *Nozoaras* sont des déformations d'ordre phonétique (en ce qui concerne le *z*). N initiale reparaît encore en 1521 : *Najoharas*.

Ajoutons qu'il y a quatre noms de lieu du nom de *Jouarres* dans l'Aude, et très éloignés du nom de la localité dont nous venons de nous occuper. Sabarthès, *Op. laud.*

*
* *

Parmi les quartiers de Lézignan quelques-uns portent des noms qui paraissent remonter assez haut.

Le vieux nom de la placette qui se trouve devant l'église

1. Ueber Ursprung und Bedeutung der franz. Ortsnamen (Heidelberg, 1913), p. 105.

est : *Plaço dal Sambóli*. *Sambóli* semble bien dériver d'une forme du latin vulgaire * *Symbolium*, où l'y prétonique a été traité comme celui de *symphonia*, qui a donné des formes en *a* dans la plupart des langues romanes (anc. fr. *zampogne*, ital. *zampogna*, forézien *sanfórgno*).

A côté de l'église se trouvaient les *clastres*, qui renvoie à un pluriel du masc. neutre *claustrum*, *clastrum* (**clastros* pour *claustra*).

Un tènement, qui se trouve dans un faubourg de la ville, au confluent du *Rec de la Fumade* et de la *Jourre*) porte le nom de *uchlsis*, où je reconnaîtrais volontiers **exitios*, les sorties, les issues, nom fréquent dans les chartes et dont on a vu un exemple plus haut; cf. italien *uscire*.

Je trouve un mot de même radical et traité de même dans E. Levy, *Prov. Suppl. Wærterbuch*, t. VIII, 532 : *Uiselge* (provenant de **exiticum*, c'est-à-dire en lat. vulgaire **exéticum*). Voici le texte cité par Levy (d'après Du Cange) et qui est tiré d'une charte marseillaise de 1308 : « Habere debent suum exitum sive *ueisseque* (Du Cange *veisseque*) ad caminum publicum. » Ici le sens n'est pas douteux; l'étymologie est également assurée¹.

En ce qui concerne la forme lézignanaise *uchlssis*, l'*i* tonique (correspondant à un *i* long en latin, alors que *exitium* a un *i* tonique bref) doit être attribué à un changement de suffixe.

Nous avons déjà cité plus haut le nom de *La Palatine*, désignant un quartier près de la *Jourre*.

Le *Plo de Maurou* (prononciation locale *Maurú* et plutôt *Mourú*, *u* = *u* espagnol), si le second élément n'est pas un nom de personne, paraît remonter à une forme

1. Le sens d'un autre mot *uscia* donné par Levy; et qui peut désigner une sortie, est moins clair. S'il désigne vraiment une sortie, il faut le rapprocher de *uchsis*.

ancienne. *Planum* doit être à la base de *Plo* et l'*a* y est traité exceptionnellement comme dans les dialectes où *a + n* donne *o* (*granum*, *gro*, *panem*, *po*, *canem*, *co*, etc.). Quant à *Maurou* il doit représenter *Maurorum*. Le *Plo de Maurou* désigne un vaste plateau dénudé qui s'étend des garrigues de Lézignan, à l'ouest, aux garrigues de Montbrun. Il y a deux autres *Plos* à Lézignan : le *Plo* proprement dit, plaine fertile au nord de Lézignan, et le *Plo de Beyret*, sur un plateau qui domine la vallée de l'Orbieu, entre Luc et Cruscades. Pour d'autres *Plos* dans l'Aude, cf. Sabarthès, *Op. laud.*

Ajoutons enfin un nom de tènement qui a gardé lui aussi la trace d'un génitif pluriel : c'est le tènement de *Santour* (à droite du chemin de Montsens, à cinq ou six cents mètres de Lézignan), qui ne peut renvoyer qu'à *Sanclorum*.

Une petite colline qui se trouve à l'ouest de Lézignan, à la sortie de la ville, à droite de la route nationale n° 113, porte le nom de *Callat* : le nom peut représenter *Caput latum*, ou peut-être *Campus latus*, ce nom s'appliquant au champ, à la plaine que le monticule domine (Cf. *Camp-long*, commune du canton de Lézignan). Sabarthès connaît deux autres *Callat* dans l'Aude, l'un, nom d'une ferme, l'autre, nom d'un « moulin à vent ruiné », commune de Verzeille. Du *Callat*, que j'aime mieux en définitive rattacher à *Caput latum*, il faut rapprocher *Pechlat* (nom d'un château, commune de Lagrasse), au Moyen âge, *Podium latum*, moderne *Pellat* (assimilation régulière de *ch* à *l*), aujourd'hui *Pechlat*, forme refaite.

APPENDICES

Je réunis sous ce titre une série de notes qui se rattachent à l'histoire ancienne de Lézignan ; elles concernent les noms des fermes ou châteaux environnants qui me paraissent d'origine ancienne, de tènements, de quartiers, de lieux-dits, de petits ruisseaux.

SAINT-JAUME. — SÉRAME. — LENGoust. — MONTRABECH.
— FONTARÈCHE. — MONTSENS. — GAUJAC. — NOMS DE
RUISSEAUX.

A trois kilomètres et demi environ de Lézignan, à l'ouest, se trouve l'église délabrée de *Saint-Jaume* (prononciation locale *San Jáume*). C'était autrefois l'église d'un prieuré, « uni d'abord à l'abbaye, puis à la mense capitulaire de Saint-Pons de Thomières »¹.

La plus ancienne mention est de 940 : *ecclesia Sancti Jacobi de Corts* (*Hist. Gén. Lang.*, V, pr. 74) : ce surnom de *de Corts* lui est resté jusqu'au dix-septième siècle : *Saint-Jacques de las Cours* (1649).

Il y a une quarantaine d'années des bâtiments dépendant du château de La Bastide s'élevaient à côté de l'église et servaient d'écuries et de logements à un groupe de familles ; il y avait à une extrémité de ces bâtiments un four. Tout a été rasé depuis une quarantaine d'années, les murs s'étant en partie écroulés. L'église a perdu

1. Sabarthès, *Dict. top. de l'Aude*. Les mentions qui suivent sont empruntées à cet ouvrage.

sa toiture. Elle avait servi, dans les derniers temps, de bergerie. Elle a les dimensions suivantes : longueur : 16 m. 10; largeur, 7 m. 63. Épaisseur des murs : 0 m. 90. Ouverture du chœur : 4 m. 46; profondeur (au milieu du demi-cercle) : 2 m. 40.

L'église de Saint-Jaume paraît avoir été construite en deux fois, ou du moins la partie inférieure est différente de l'autre. Le bas (2 mètres de hauteur environ) est construit en pierres de grès taillées; à deux mètres environ du sol commence une construction moins régulière.

D'autre part, vers le levant (côté du chœur), le mur primitif a été prolongé de deux mètres environ. La chapelle primitive avait quatorze mètres de long. Un arc roman se voit au midi, à 2 m. 50 de hauteur. Il est au-dessus d'une ouverture de un mètre environ.



Sérame est le nom d'un château et d'une grande propriété viticole à moins de quatre kilomètres de Lézignan, sur la route de Lézignan à Homps. Les plus anciennes formes sont : *Seramam*, *villa de Seramo*, *Sarama* (ann. 1144), *Seranianum* (1144). Cette dernière forme, si elle représente vraiment *Sérame*, me paraît fautive : il faut lire *Seramanum*, qui aurait donné régulièrement *Seraman*, *Seramá* et, avec déplacement d'accent *Seráma*, *auj. Serámo*. Les formes de 1144 seraient des formes latinisées refaites sur une forme romane.

L'abbé Sabarthès donne, aux *Additions*, quatre formes qui paraissent toutes erronées : *Caesaranus* (881), *Cesaranus* (822), *Seserani* (1157), *Cesaram* (1195). Aucune de ces formes ne peut correspondre à *Serámo*. M. Sabarthès (*Op. lud.*, p. 591) croit à une fausse lecture pour ces

quatre textes, où les auteurs de l'*Histoire Générale de Languedoc* ont voulu voir la forme correspondant à *Cesséras* (Hérault). Les formes étant telles quelles correspondraient assez bien — au moins les trois premières à *Cesséras*, — mais le contexte, du moins d'après l'abbé Sabarthès, paraît s'y opposer : elles ne peuvent pas, du moins sous cette forme, représenter *Serúmo*.

On trouve aussi *Cerama* (1351) et *Cérane* (1774), forme que les propriétaires actuels ont rétablie, en la rattachant au grec *Kéramos* ; mais il ne semble pas qu'il y ait eu des fabriques de « céramique » dans le pays.

Sesamum (neutre) et *Sesama* (neutre féminin) ne convient pas davantage comme étymologie : on ne voit pas trop ce que viendrait faire le *sésame* en toponomastique et, de plus, le mot étant proparoxyton aurait donné *sésme*, *sérme*, *sérmo*.

On trouve des briques romaines et des débris d'amphores dans la propriété, en particulier près du bois de la *Broutilhasse*. On y a trouvé aussi des haches en silex.

Lengoust (faussement dénommée dans Sabarthès *Languoust*), à six ou sept kilomètres de Lézignan, commune de Tourouzelle, me paraît remonter à une forme *angustum*. La forme la plus ancienne (1144) est *Lengoucium*, mais elle a pu être déjà très déformée, ou plutôt refaite. L'endroit où se trouve cette ferme est très étroit et l'Aude, une route départementale et le canal du Midi y passent à peu de distance les uns des autres. Sous l'influence de *n* l'*a* de *angustum* se serait fermé en *e* : d'où la prononciation locale *Lengoust* (c'est-à-dire *l'Engoust*, le passage étroit, le défilé).

Près de *Lengoust* se trouvent deux tènements portant le nom de *Les Sarrazis* et le *Cementèri* : est-ce un souvenir de la bataille dite de l'Orbieu ou de Villedaigne ? Il y

avait probablement un château sur la hauteur voisine, *Le Castelas*. Il semble qu'il y ait eu, à *L'Engoust* ou *Len-goust*, une ancienne chaussée (peut-être un pont ?) sur l'Aude, avec moulin.

*
* *

Mont-Rabech (pron. locale *Mounrabéch*) est un château situé à environ quatre kilomètres de Lézignan, sur la route Villedaigne-Sérame-Homps. Le nom lui vient d'un monticule qui s'élève au bord de l'Aude (cinquante mètres environ), que domine une tour carrée (du Moyen âge ou tour à signaux moderne ?). On a trouvé non loin de la tour des débris de l'époque romaine.

La forme la plus ancienne connue est *Mons Rabeius*, qui paraît être une forme latine refaite sur un *Montrabej* (*j=ch*) roman. *Rabech* existe comme nom commun et désigne les « rapides » d'une rivière, particulièrement de l'Aude. Il viendrait normalement d'une forme *rapidus*, doublet gallo-romain de *rapidus*. Cf. d'ailleurs Meyer-Lübke, *Rom. Etym. Wærterbuch* (n° 7053), qui donne l'ancien français *ravoi*, en renvoyant entre autres à A. Thomas, *Essais*, 79, et *Nouv. Essais*, 324.

Voici quelques formes françaises tirées des chansons de geste, mais qui, évidemment, doivent désigner d'autres lieux du même nom ; *Mont-Rabei*, *Gautier de Montrabei* (*Gautier de Mont-Cenis*), *Pierre de Mont-Raboi*; toutes ces formes se trouvent dans *Girart de Roussillon*; un autre *Gautier de Mont-Cenis* se trouve dans *Maugis d'Aigremont* (v. 8302. Langlois, *Table des noms propres*).

Pour *Montsens*, nom d'un groupe de maisons abandonnées, non loin de Montrabech, nous ne connaissons qu'une forme moderne *Al pla del Montsé* (1538); *Sabarthès*, *Op. laud.*

Entre Montsens et Montrabech, une colline qui domine la plaine du Plô s'appelle : *la Samassâlo*. L'étymologie pourrait être *Sanctus* plus un dérivé de *Martialis*.

*
* * *

Non loin de Montrabech se trouve le château et la propriété de *Fontarèche* (commune de Canet) (prononciation locale : *Fountarêcho*), dont la plus ancienne forme apparaît en 1165 (*Villa de Fonte erecto*; il faudrait *erecta*, le mot étant devenu féminin en occitan). Le groupe *et* est traité d'une manière anormale, car nous sommes dans la région où *et* devient *il* (*fail, lait, lèit*) et non *ch*, comme à Béziers et dans le Languedoc oriental. Il y a encore des sources dans la propriété; mais aucune n'est « jaillissante », comme semblerait l'indiquer le nom latin¹.

Gaujac, nom d'un château, à 1.500 ou 1.800 mètres de Lézignan, près de la voie romaine, me paraît devoir être ancien. Il correspond à un *Gaudiacus*, dont les représentants sont nombreux en France, au Nord comme au Midi : *Joué, Jouy* au Nord, *Gaujac* dans le Gard (cité en 825), *Gaujac* (Lot-et-Garonne), *Gaujacq* (Landes), *Jaujac* (Ardèche)².

1. Notons à ce propos que, dans la dénomination des sources, le dialecte local a conservé la distinction entre les « yeux » (*èls*) et les sources (*founts*). Il y a deux sources qui sortent du sol verticalement : *la fount dal èl*, la source de l'œil (domaine de Saint-Jean) et *l'èl de Bort*, l'œil de Bort (nom de personne), source intermittente qui ne coule qu'à la suite de très longues pluies : il y a une vingtaine d'années que cela n'est pas arrivé; mais quand *l'èl de Bort* éclate, il alimente pendant quelque temps un petit ruisseau : on dit *l'èl de Bort a petal*, l'œil de Bort a éclaté, pour désigner la reprise de la source.

La *Cisterno* est une source dont le nom peut remonter à la période romaine.

2. GROEHLER. *Ueber Ursprung... franz. Ortsnamen*, p. 252.

La Rouminguièro est une ferme qui paraît d'origine moderne. Elle appartenait au dix-huitième siècle à une famille de ce nom. Au dix-septième siècle, on trouve parmi les familles riches de Lézignan, un La Romiguière : je ne sais si c'est un ancêtre du philosophe de ce nom, qui était originaire du Midi (Rouergue).

Une autre grande exploitation agricole, située entre la Jourreet la route nationale 113 (Lézignan-Narbonne), porte le nom de *La Garlundo* (forme francisée *La Guirlande*). Le mot pourrait être ancien ; mais l'abbé Sabarthès ne connaît que deux formes, dont la plus ancienne, *La Girlanda*, est de 1528 ; *La Garlande*, 1761.

*
* *

Le *Lirou* est un petit ruisseau, à sec presque tout le long de l'année, qui, parti de Lézignan (tènement de La Rouminguière), traverse ensuite les communes de Cruscades et de Canet. Il y a dans la commune de Saint-Nazaire un lieu-dit *Lirou*, qui doit se rattacher au même radical. Il n'y a pas d'autres formes de ce genre dans Sabarthès. *Liron* signifie en français *loir* et vient du latin vulgaire *glirónem*, formé sur *glis*, *gliris*, avec changement du timbre de *i*. Mais cette étymologie ne serait guère satisfaisante pour le nom de ce petit ruisseau. Il y a, dans les dialectes français, d'autres formes : *liron* (normand), *léron* (lorrain), qui signifient *prairie*. M. Meyer-Lübke (*Romanisches Etym. Wörterbuch*, Heidelberg, 1911, n° 5024), voudrait rattacher le mot au latin *ligare*, mais je ne vois pas par quel artifice. Si le mot est ancien, n'aurions-nous pas affaire à un dérivé de *Liger*, qui a donné *Loir* (*Loiré*, *Loiret*), avec changement du timbre de *i*, comme dans *glis*, *gliris* (dérivé *glironem*) où la plupart des langues ro-

manes postulent inversement *glis*, *gliris*, c'est-à-dire *gleris* (fr. loir)?

Un autre petit ruisseau porte le non de *Rec d'Encournel*, c'est-à-dire *En Cournèl*. *En* est en langue occitane du Moyen âge le représentant de *dominum*, *domnum*. Il n'est pas en usage dans le dialecte actuel de Lézignan, mais il l'est abondamment ailleurs, en particulier dans la haute vallée de l'Aude, au-dessus de Limoux. Le nom de *Cournel* est inconnu dans le pays; s'il est ancien, il représenterait très bien *Cornelius*, *Cornelio*.

Enfin un ruisseau porte un nom pittoresque, qui se retrouve ailleurs en toponomastique : *Rec d'Escoutoquant-plòu*, ruisseau « d'Écoute-quand-il-pleut ».

Le nom de *Benejá* (*Rec de Benejá*) pourrait être également ancien et se rattacher à un *Vinedianum* ou *Vinesianum*; cf. GROEHLER, *Op. laud.*, p. 302; mais l'*i* de *Vinesius* est indiqué comme long; nous devrions avoir *Binejá*; il a pu y avoir assimilation vocalique.

Quant au *Rec de la Fumádo* (ruisseau de la fumée) qui descend de la garrigue, traverse Lézignan et lui sert d'égout collecteur, je ne sais de quelle particularité lui vient son nom. Peut-être y avait-il autrefois des sources d'eau « fumante », sulfureuses ou autres. Mais il y a longtemps qu'il n'y a plus de « fumées », et le *Rec de la Fumade* ne coule guère qu'en hiver, quand il daigne couler.

Deux noms de tènements qui se trouvent à la sortie de la ville et presque dans la ville même rappellent deux formes connues par ailleurs en toponomastique : *Cantarráno*, fr. *Chanteraine* (autre *Cantarráno*, dans l'Aude, moulin ruiné, commune de Paraza) et *Granoulhá* qui renvoie probablement à *Ranunculírium* (autres formes dans l'Aude : *Granouillères* (forme francisée), *Granouillets*¹).

1. Les noms de lieux formés avec le verbe *chanter* ou son équiva-

NOTES ADDITIONNELLES

Je dois à l'obligeance de mon ami, M. Américo Castro, professeur à l'Université de Madrid, l'indication des dérivés suivants de *Licinianum* en Espagne. Il y en a quelques représentants, en effet, et ils se présentent sous une forme légèrement différente de celle qu'ils ont en France.

Leciñána (de Mena), province de Burgos.

Leciñana (de Tobalina), *ibid.*

Leciñana del Camino, Alava.

Leciñana de la Oca, *ibid.*

Ces quatre formes sont dues à une forme féminine *Liciniana* : « Nous sommes plus galants que vous », ajoute M. Castro. Cette forme aurait donné en français *Lézi-gnane* et dans le Midi, suivant les dialectes, *Lezignána* ou *Lezignáno*, formes qui n'existent pas. L'espagnol a pris la forme féminine imposée par la *villa Liciniana*, tandis que les formes françaises ou méridionales correspondent à *villa Liciniani*, ou, plus probablement, à un neutre *Licinianum*.

Un *Leciñena* qui se trouve dans la province de Saragosse pourrait faire croire à un changement de suffixe dans le substratum latin (*Liciniena* au lieu de *Liciniana*); mais je crois plutôt que l'influence de *n* mouillée a suffi à provoquer le passage de *a* à *e*.

Ils existent dans la toponomastique de tous les pays. Pour la France, cf. un article de M. Peter Skok, professeur à l'Université de Zagreb : *Cantare in französischen Ortsnamen*, in *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXXII (1908), p. 555-563. Pour l'Aude, je relève dans Sabarthès les formes suivantes : *Cantaca*, *Cantalause*, *Cantaloup*, *Cantarannes*, *Cantauque*, *Cantoussel*, *Cantauseillo*, *Cantecocu*, *Cantecougoul*, *Cantegraille*, *Cantegril*, *Cantemerle*, *Cantemesse*, *Canteperdrix* (quatre fois), *Cantereyne*, *Cantolèbres*.

Dans la province de Huesca se rencontrent les deux noms de lieu *Lecina* (*Santa Lecina* et *Lecina*), qui renvoient à *Licina* (et non à *Licinia*).

Enfin, dans la région de Lugo (Galice), se trouvent deux représentants de *Licinus* : *Licin* et *Santa Maria de Licin*.

Il ne semble pas que le catalan ait conservé des formes dérivées de *Licinianum*, *Licinius*, *Licinus*.

*
* *

D'autre part, M. L. Suttina, chef du Cabinet du gouverneur de la *Banca d'Italia*, à Rome, a bien voulu me communiquer les résultats de ses recherches dans les *Indici* de l'Atlas du Touring-Club italien. Il n'a trouvé qu'un *Lesina*, île et lac de Dalmatie (auj. en Yougoslavie). Les *Indici* ne signalent aucun dérivé des formes suivantes : *Licinius*, *Licinianum*, *Liciniacus*, etc.

*
* *

Le présent mémoire avait été écrit pendant les grandes vacances de 1929, au moyen de notes prises précédemment. A la rentrée de novembre, mon collègue M. J. Calmette a appelé mon attention sur une étude d'Émile Cauvet, parue d'abord dans le présent *Bulletin* (tome I, p. 343-520) et publiée plus tard séparément sous le titre suivant : *Études historiques sur l'établissement des Espagnols dans la Septimanie aux huitième et neuvième siècles et sur la fondation de Fontjoncouse par l'Espagnol Jean au huitième siècle*. Montpellier, Imp. Centrale du Midi, 1898. In-8°, 188 p.

J'ai trouvé dans ce travail une étude complète sur l'*aprision*, à laquelle est consacré le chapitre VI (p. 112-126 du tirage à part) et une partie du chapitre VII.

Après avoir montré que, après le départ des Sarrasins de la Septimanie (fin du huitième siècle), cette province était ruinée, E. Cauvet étudie un certain nombre d'actes où il est question d'*aprision* et il montre que leurs bénéficiaires sont des « Espagnols » (Wisigoths ou Espagnols proprement dits), qui, fuyant la Catalogne occupée par les Sarrasins ou exposée à leurs incursions, sont venus chercher en Roussillon et en Septimanie (dans le Biterrois et surtout dans le Narbonnais), une existence plus sûre. La Septimanie était alors complètement dévastée. Les réfugiés espagnols s'installèrent dans un pays en friche, et, qu'ils fussent de hauts personnages ou de petites gens, commencèrent à cultiver de nouveau une contrée qui a toujours été très florissante. L'établissement d'abbayes bénédictines, comme celle de Lagrasse (788), contribua à rétablir la prospérité de cette contrée.

Voici deux passages où E. Cauvet établit nettement le caractère de l'*aprision*.

« On ne pouvait attirer les cultivateurs dans la Septimanie qu'en leur donnant de grandes facilités pour devenir propriétaires. Afin d'atteindre ce but, on admit que la terre appartiendrait au premier occupant, et on donna le nom d'*aprision* à ce mode d'acquisition ; de sorte que toutes les fois qu'un diplôme ou un acte parlent d'une personne qui a acquis par *aprision*, on est à peu près certain, à moins d'indication contraire, qu'ils s'appliquent à un Espagnol. » (E. Cauvet, *Op. laud.*, p. 94-95. Le diplôme concernant Lézignan est cité à la même page¹.)

1. E. Cauvet identifie *Sancta Candida* avec *Canós*, lieu-dit du territoire de la commune de Luc-sur-Orbieu, entre ce village et Cruscades : mais c'est évidemment une erreur, *Sancta Candida* ayant bien existé dans le territoire de Lézignan. L'erreur a d'ailleurs été déjà relevée par l'abbé Sabarthès, *Dict. top. de l'Aude*, s. v. *Canos*.

Voici d'autres précisions d'E. Cauvet concernant l'*aprision*.

« Il nous semble résulter des textes que le mot *aprision* sert à exprimer une institution civile en vigueur pendant la dernière moitié du huitième siècle et tout le neuvième, dans le Roussillon et dans la partie méridionale de la Septimanie, d'après laquelle tout individu qui occupait et défrichait une partie quelconque des terres incultes de la couronne, en acquérait la propriété libre, incommutable, avec le droit de transmettre même par hérédité. » (*Bull. Com. Arch.*, I, p. 451 ; tirage à part p. 114.)

Ainsi les ancêtres d'Alfonse, de Gomesinde et de Duran, ayant trouvé, probablement à la fin du huitième siècle, la vieille villa gallo-romaine de *Licinianum* ruinée et déserte l'auraient occupée *per aprisionem*, comme *res nullius*, et lui auraient rendu une partie de sa prospérité, comme le laisse entendre le diplôme de 847.

E. Cauvet fait justement remarquer qu'une survivance de l'*aprision* existe encore dans les communes du Narbonnais. Les garrigues étant incultes, celui qui en défriche une partie en obtient la propriété. Le mot qui désigne l'acte et le résultat du défrichement s'appelle encore, dans quelques communes du Narbonnais, *uno roumpudo*, correspondant au mot latin *ruptura*, employé au neuvième siècle comme synonyme de *aprisio*¹.

*
* * *

Au sujet du *Rec de la Fumado*, je crois, réflexion faite, qu'il faut renoncer comme étymologie à l'idée de *fumée*.

1. E. Cauvet, p. 120, 123 : « *que fuerunt per illorum aprisione[m] vel ruptura[m]* ». Dipl. de 875. E. Levy, *Prov. Suppl. Wörterbuch*, cite

Je crois plutôt que c'est le ruisseau de la *fumure*, celui au bord duquel on déposait le fumier. *Fumée* se dit *fum* dans notre parler; *fumado* désigne exclusivement la *fumure*. Le ruisseau en question sert aujourd'hui d'égout collecteur à la ville. Au Moyen âge il était en dehors, bordé par le *barri*. On devait y jeter les ordures, ou plus probablement on devait y déposer du fumier sur les bords, dans des creux plus ou moins grands (il en existe encore) : de là son nom.

TRADUCTION DU DIPLÔME DE 847.

« Au nom de la Sainte et Indivisible Trinité, Charles, Roi par la grâce de Dieu.

C'est une habitude de la grandeur royale d'honorer ses fidèles par des dons nombreux et de les combler d'honneurs. Suivant donc la coutume des rois, nos aïeux et prédécesseurs, il a plu à notre clémence d'honorer certains de nos fidèles sujets, nommés ALFONSE et ses neveux GOMESINDE et DURAN, en leur donnant certaines parties de notre domaine et de leur témoigner notre libéralité en faisant passer ces parties sous leur propriété légale. Donc que les fidèles de la Sainte Église et les nôtres, présents et futurs, sachent ceci : nous concédons à nos fidèles déjà nommés, ALFONSE et ses neveux GOMESINDE et DURAN, en toute propriété, certaines parties de notre domaine, situées dans le territoire de Narbonne, dans les lieux qui sont appelés *Lézignan*, *Caumont* et *Sainte Candelle*, parties que eux et leurs aïeux ont déjà occupées par ap^{ri}son.

Nous avons donc décidé, dans notre toute-puissance, d'accorder à nos fidèles, nommés ALFONSE et ses neveux

un seul exemple de *rompuda*, d'après Ducange. Le mot *roumpudo* est dans le *Tresor* de Mistral.

GOMESINDE et DURAN, les parties susdites de notre domaine, avec possession entière de tout ce qu'elles renferment, savoir : toutes les maisons d'habitation et autres édifices, les terres cultivées ou incultes, les vignes, prairies et pâturages, les eaux et leurs dérivations, les moulins, les issues avec tout ce qui les entoure, toutes choses que eux et leurs ancêtres ont possédées auparavant par apri-sion. Nous leur donnons ces biens en toute propriété et les faisons passer de notre juridiction dans la leur ; nous leur en transférons la pleine propriété par une donation régulière. De telle manière que, à partir de ce jour, tout ce qu'ils auront décidé de faire pour leur utilité et commodité en qualité de propriétaires réguliers, ils aient le pouvoir de le faire en toutes choses et en toute liberté. Et pour que ce témoignage de notre libéralité et concession demeure inviolable, nous l'avons signé de notre propre main et avons ordonné de le sceller de notre anneau.

Seing de notre Roi très glorieux Charles.

Collationné par Lomard, notaire, à la place de Louis.

Donné le sixième jour des calendes de juin, l'an septième du règne du très glorieux roi Charles, indiction V.

Fait, au nom de Dieu, au palais royal d'Attigny.
Amen. »

*
* *

La copie du diplôme se trouvait dans le *Cartulaire d'Elne*, qui existait au dix-septième siècle, et qui depuis a été égaré. C'est là que Pierre de Marca a pris le texte, qu'il a publié le premier dans son grand ouvrage *Marca Hispanica*, Paris, 1688.

Caumont et surtout *Sainte Candelle* étant, si on en juge par l'état actuel (plus rien n'existe de *Sainte Candelle*), peu importants, c'est surtout en ce qui concerne *Lézignan*

que les dispositions du diplôme royal sont intéressantes. Pour les eaux, leurs dérivations, les pâturages, on peut songer plus particulièrement à *Caumont*, qui se trouve au bord d'Orbieu. Il y avait probablement un moulin.

J. ANGLADE.

Professeur à l'Université
de Toulouse.

SUR UNE SÉPULTURE ROMAINE EN JARRE

A FLEURY-D'AUDE (AUDE)

Pendant une promenade aux environs de Fleury, au lieu dit « La Glacière », en un point où les débris romains sont particulièrement abondants¹, mon attention a été attirée par les tessons d'une grande jarre qui émergeait d'un talus. Un examen plus attentif m'a permis de constater que des ossements humains accompagnaient cette poterie; aussi, persuadé qu'il s'agissait d'une sépulture, me suis-je empressé de l'étudier avec soin.

La disposition du talus, élevé d'une dizaine de mètres au-dessus de la plaine de l'Aude et assez abrupt en cet endroit, rendait les recherches difficiles. Au surplus, la jarre avait complètement cédé sous la pression des terres de telle sorte que ses volumineux tessons s'étaient en partie mélangés aux ossements.

Il m'a été possible, néanmoins, de mener à bien le dégagement de chaque pièce et de reconstituer l'ensemble.

C'était bien là une sépulture et, à n'en pas douter, une sépulture en jarre, comme il en existe, on le sait, dans toutes les nécropoles romaines; mais, certains détails particuliers semblent la rendre plus intéressante.

Les sépultures en jarre sont, le plus ordinairement,

1. J. Campardou, *Notes archéologiques sur la région de Fleury-d'Aude*. (Bulletin de la Comm. Arch. de Narbonne, année 1904, p. 155).

on le sait, des tombes à inhumation dans lesquelles le corps se trouve recouvert en totalité ou en partie par des tessons de grandes poteries, plus ou moins volumineux. Très rarement, la poterie est complète et le corps s'y trouve engagé comme dans un sarcophage.

Dans la sépulture de « La Glacière », la jarre se trouvait, au contraire, placée verticalement, comme au cellier. Le corps paraît y avoir été introduit dans la position accroupie, les pieds reposant au fond du vase, la tête un peu au-dessous de l'ouverture.

Autant qu'il m'a été possible d'en juger en l'absence d'une partie des tessons, enlevés sans doute par l'érosion du talus, la jarre était un dolium de 1 m. 30 de hauteur et de 0 m. 70 de diamètre. Le goulot devait avoir 0 m. 40 de diamètre, environ.

Le corps paraissait être celui d'un homme adulte de petite taille : 1 m. 55 au maximum.

A l'intérieur du crâne, au voisinage de la bouche, j'ai recueilli deux « petits bronzes » en bon état de conservation. Chose assez rare, sans doute, ils portaient encore, adhérents, deux fragments du tissu de lin dans lequel on les avait enveloppés au moment de la sépulture. Il semble que le tissu ait été protégé de la décomposition par les sels de cuivre formés aux dépens des monnaies. Il subsistait seulement de part et d'autre de celles-ci et se trouvait comme découpé à l'emporte-pièce, à la grandeur exacte de leur module.

Ces deux monnaies répondent aux désignations suivantes :

1° Au droit : tête casquée, à gauche. En exergue :

CONSTANTINOPOLIS.

Au revers : Victoire ailée, debout, à gauche, posant le pied gauche sur une proue de navire, tenant une haste

de la main droite et appuyant la main gauche sur un bouclier.

Cette médaille se rapporte au n° 15 des monnaies de Constantinople dans l'ouvrage d'Henry Cohen, *Description historique des monnaies romaines*, tome VI, page 177.

2° Au droit : tête laurée, à droite (figure très jeune), avec la cuirasse. En exergue :

CONSTANTINVS-IVN-N. C.

Au revers : deux soldats casqués, en regard, tenant chacun une haste et appuyés sur leurs boucliers. Entre eux, une enseigne militaire et, en exergue :

GLORIA EXERCITVS.

Cette seconde médaille correspond au n° 130 des monnaies de Constantin II (le jeune) dans le même catalogue d'Henry Cohen (*Op. cit.*, t. VI, page 232).

Les deux bronzes sont du même module, le numéro 4 de l'échelle donnée par le même auteur.

Ces monnaies peuvent-elles donner quelques précisions sur l'époque de la sépulture? C'est ce qui me reste à établir.

La plupart des numismates sont aujourd'hui d'accord sur ce point : « les pièces à l'effigie de Constantinople, autrefois attribuées seulement au règne de Constantin I (le Grand), ont été frappées, en réalité, pendant une longue période, non seulement sous ce prince et sous le règne de ses fils, mais encore jusqu'à Justinien¹. »

Dans la sépulture de « La Glacière » l'association de la médaille de Constantinople, avec celle de Constantin II,

1. Henry Cohen, *op. cit.*, t. VI, p. 170.

semble permettre d'attribuer les deux monnaies au règne du premier fils du fondateur de l'Empire d'Orient. Comme ce règne a été très court, 337 à 340, on arrive sans difficulté à une approximation de date, qu'il est rarement permis d'atteindre en pareille matière¹.

Au reste, il y a lieu de le remarquer, la frappe de la monnaie de Constantinople est très bonne et ne saurait autoriser à lui attribuer une époque plus basse.

Sans doute, la date à laquelle on peut s'arrêter, si précise soit-elle, ne peut renseigner d'une façon positive sur l'époque de la sépulture. Cette date ne constitue forcément qu'une limite antérieure. Pourtant, il y a lieu de faire état, dans ce cas particulier, de la coïncidence de frappe des deux médailles. Elle ne peut être fortuite. En tout cas, le mode d'ensevelissement et la présence même des monnaies autorisent à penser que la sépulture n'est pas postérieure au quatrième siècle.

Tout permet, au contraire, d'admettre, comme date probable de l'ensevelissement, le milieu de ce siècle, autrement dit le début du Bas-Empire.

Les ruines éparses dans le voisinage de la sépulture ont été remarquées depuis longtemps. Leur origine romaine n'a plus fait de doute, il y a une cinquantaine d'années, époque à laquelle des labours profonds ont amené au jour d'importants vestiges, parmi lesquels il faut citer surtout l'autel votif recueilli par M. Angles, aujourd'hui au Musée de Béziers.

Il semble nécessaire d'attribuer aussi à l'époque romaine le monument appelé « La Glacière », origine du lieu-dit.

D'après les documents historiques, cette sorte de citerne, aujourd'hui en partie ruinée, aurait servi de glacière aux

1. On sait que la fondation de Constantinople remonte à l'année 330, dix ans, seulement, avant la mort de Constantin II, le jeune.

seigneurs de Pérignan et, en dernier lieu, au duc de Fleury. Un examen attentif permet de constater que la voûte, remaniée à une époque relativement récente, repose sur des fondations en petit appareil d'origine antique. Rien n'empêcherait d'y voir les restes d'un important mausolée.

La forme de la construction est exactement circulaire. Son diamètre est de 4 mètres environ, sur 5 mètres de hauteur approximative, sous la clef de voûte. Cette voûte, de forme hémisphérique, est percée en son centre d'une ouverture de 0 m. 60 de diamètre, construite en pierres taillées. Celles-ci portent, à la partie inférieure, une saillie, destinée visiblement à supporter une pierre de fermeture. Le petit appareillage des murs, s'arrête à 2 mètres de hauteur, environ, à partir de la base. Le reste est construit en blocage ordinaire. Cependant, il semble résulter de l'aspect des parois extérieures, que l'ensemble peut avoir été recouvert d'une chappe, aujourd'hui disparue¹.

La position dominante du site peut autoriser à croire qu'il existait là, au-dessus de la rivière et à proximité du passage très fréquenté qui a toujours relié les deux rives, une importante villa et peut-être, à l'origine, une fortification destinée à protéger le bac. Les restes qu'on vient de décrire paraissent démontrer que ce point était encore régulièrement habité au quatrième siècle de notre ère.

Peut-être faut-il regretter qu'une désignation relativement moderne ait fait oublier le nom primitif du tènement.

Toulouse, le 15 avril 1921.

J. CAMPARDOU.

1. Depuis la rédaction de cette note, l'intérieur du monument a été comblé de terre jusqu'au niveau de la base de la voûte, c'est-à-dire presque au niveau du sol actuel, autour de la construction.

UN PROBLÈME IMPORTANT D'ARCHÉOLOGIE LANGUEDOCIENNE

ÉLUCIDÉ PAR DES FOUILLES RÉCENTES

Saint-Félix de Narbonne et Saint-Étienne de Minerve.

L'origine narbonnaise de l'autel de Rusticus¹.

Dans la partie du territoire de l'Hérault qui confine vers le sud au département de l'Aude, à une trentaine de kilomètres de Narbonne et à une distance sensiblement égale de Béziers, Minerve agrippée à son roc se profile étrangement sur un décor austère et tourmenté. Jadis capitale héroïque de la rude contrée à qui elle donna son nom, elle vit, aujourd'hui déchue, humble hameau perdu dans la montagne, du souvenir ardent de ses gloires passées. Car tout, dans cet incomparable coin de notre terre méridionale, parle des âges révolus, de tout émane un peu d'histoire. Et d'abord, pour le visiteur qui, au détour de la route montante, s'arrête tout à coup surpris devant le féerique tableau s'offrant à ses yeux étonnés, il n'est pas jusqu'au paysage, évocateur à tant de titres, qui n'institue comme une affinité à la fois secrète et pro-

1. Une partie de ce mémoire, celle relative à l'origine narbonnaise de l'autel de Rusticus, a fait l'objet, en septembre 1929, d'une communication au IV^e Congrès International d'archéologie tenu à Barcelone. Nous avons pensé qu'il ne serait pas inutile de reprendre notre travail, en le complétant par des développements appropriés et l'adjonction de quelques arguments nouveaux.

fonde entre la nature sauvage et la vieille citadelle aux tragiques destinées¹.

Blottie dans son étroite enceinte aux pans de murs démantelés, celle-ci semble jeter un défi aux siècles qui passent. Nul ne dira ses origines mystérieuses autant que l'est son nom. On songe irrésistiblement, en contemplant cet éperon abrupt aux pieds baignés par deux torrents et au faite couronné de murailles, à l'un des nombreux oppida qui, dès l'aube des temps historiques, ont servi de refuge ou de place de guerre aux peuples obligés de se fortifier contre les invasions. Plus tard, sous Rome conquérante, intangible sur son rocher, le vieux camp retranché gaulois dut conserver la volonté de vivre. Mais de cette *Menerba* primitive seules des fouilles attentives pourront peut-être un jour nous donner quelques notions.

Les plus anciens textes connus qui signalent le *castrum* ne sont pas antérieurs à l'année 873. Par un jugement² autrefois conservé dans les archives de la vieille abbaye de Caunes, nous savons qu'un *plaid* fut tenu devant lui, le VIII^e des calendes de mai de la trente-troisième année du règne de Charles le Chauve (23 avril), peu de temps après la mort de Frédald, archevêque de Narbonne, en vue d'établir, sur l'attestation de témoins dont les noms sont cités, l'existence d'une dette contractée par ce prélat en faveur du dit monastère et de l'un de ses précédents abbés. Minerve, donc, à cette époque, peut sembler, au premier abord, avoir eu une importance assez considé-

1. Voir J. Poux. Lettre-préface des *Études historiques et archéologiques sur le Minervois, Notre-Dame de Spasme et Minerve*, par le D^r Boyer. Carcassonne, Gabelle, 1928, p. 5.

2. *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, t. II, c. 370 (Preuves). — Béziat, *Histoire de l'abbaye de Caunes*, Paris, 1880, pp. 34-35 (fac-simile du document).

nable puisque, déjà le siège d'une juridiction royale, elle était, suivant la même charte, le chef-lieu du Suburbium Minerbense, si ce n'est, comme l'affirment d'autres textes, celui d'un vrai *pagus*¹ indépendant du Pagus Narbonensis. Le pays fort étendu que ses tours dominaient faisait partie du diocèse de Narbonne². D'abord simple viguerie, il n'avait pas tardé, dès les premiers ans du dixième siècle, à s'ériger en vicomté. On connaît imparfaitement la suite de ses vicomtes dont l'un, Bérenger, avait fait en 1135 des legs importants à l'église Saint-Étienne de sa bourgade et aux églises et château de Saint-Martin de Beaufort et de Peyriac dont il était seigneur³. C'est une des plus anciennes mentions⁴ de l'église de Minerve que nous verrons désormais, au cours du douzième siècle, être à plusieurs reprises l'objet de promesses ou de nouvelles donations. L'édifice actuellement debout semble précisément contemporain de cette période. Du plus pur caractère roman, il existait évidemment déjà lorsqu'au début du treizième siècle la région depuis peu convertie à la grande hérésie albigeoise allait faire de notre nid d'aigle sa citadelle et sa ville martyre. 1210, date entre toutes mémorable ! Dans la chronique de Vaux-Cernay⁵ on suit par leurs moindres détails les péripéties du siège, de la prise de la forteresse et de la mort des hérétiques sur le bûcher dressé par les croisés. La place aux mains de Simon de Montfort va connaître bientôt des destinées

1. *Pagus Minarbensis* (835).

2. Archives de l'abbaye de Caunes. *Monasticon Benedictinum*, ms. latin 12664, f° 345, publié in *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, Preuves, c. 341 (juin 865).

3. *Hist. gén. de Lang.*, éd. Privat, t. V, p. 1562.

4. Mais non la plus ancienne. Un document la signale pour la première fois le 1^{er} mai 1095 (*Hist. gén. de Lang.*, éd. Privat, t. V, p. 1556).

5. Petri Vallium Sarnaii Monachi, *Historia Albigenis*, publiée pour la Société de l'Histoire de France par Pascal Guébin et Ernest Lyon ; Paris, Champion, 1926, t. I, p. 154 et suiv.

nouvelles. Guillaume n'ayant pas de descendance mâle, les documents nous montreront la vicomté transformée en bailliage avant de redevenir à nouveau viguerie et de voir dès lors son histoire se confondre avec celle de toute la contrée.

De cette histoire, qu'aucun événement sensationnel ne viendra guère plus troubler, la tradition n'a conservé qu'un souvenir bien vague. Mais la légende s'est emparée des récits relatant l'héroïsme cathare et, après plus de sept cents ans, le touriste à qui l'on a montré les deux maisons où s'étaient réunis les « parfaits » vaincus mais non soumis à l'intolérance de leurs persécuteurs, parcourt la rue suivie par eux pour se rendre au lieu du supplice et s'arrête devant l'entrée de la petite église aux fenêtres de l'abside extradossées du cordon basaltique noir. C'est là que s'attardent surtout le curieux et l'archéologue. Mais plus que tout, dans l'intérieur de l'édifice, comme une rare curiosité, le maître-autel retient leur attention. Par les problèmes qu'il soulève, par les réflexions que sollicitent ses inscriptions et son antiquité, depuis longtemps il est considéré comme un monument très remarquable. Les hypothèses les plus invraisemblables ont été émises relativement à sa véritable origine et à sa première affectation. Nous voudrions montrer quel jour inattendu jette sur ce sujet une découverte récente.

*
* *

Aujourd'hui encasté dans un entablement d'aspect assez moderne, l'autel qui nous occupe dut être, à l'origine, suivant l'usage des premiers temps chrétiens, porté par un pilier taillé dans la même substance que lui. D'anciens auteurs ont affirmé, sans doute fausement — car pas plus que de nos jours l'assertion ne devait alors

être vérifiable — que l'antique monument reposait jadis sur trois pieds¹. Or la réalité semble être différente. Notre dalle sacrée apparaît de dimensions trop faibles pour avoir exigé le soutien de plusieurs supports comme cela parfois ailleurs est arrivé. L'église, d'autre part, possède un curieux bénitier obtenu par réemploi d'une colonne galbée et massive dont l'imposte évidée en forme de bassin rappelle absolument la petite confession disposée sous les premiers autels pour recevoir et garder les reliques. Cette habitude d'affecter à la conservation de l'eau bénite dans les temples des objets plus anciens est très fréquente au Moyen âge. L'archéologie religieuse romane nous en fournit maints exemples précis². Ce fut donc, vraisemblablement, à l'époque de sa construction, que l'édifice minervois acquit ce débris désormais démodé d'une civilisation antérieure. Il lui fut offert, nous le croyons du moins, en même temps que la sainte pierre sur laquelle, encore aujourd'hui, le prêtre peut officier. Sculpté dans la même matière — le marbre blanc jaunâtre ou gris des carrières de Saint-Pons³ — la table et le

1. Papiers des Frères de Sainte-Marthe (1630 environ), à la Bibliothèque nationale. Voir note plus bas.

2. R. de Lasteyrie, *L'architecture religieuse en France à l'époque romane*, 2^e édit., Paris, Picard, 1929, p. 710.

3. Et non des Pyrénées comme plusieurs auteurs traitant des monuments chrétiens du Narbonnais l'ont affirmé. Ce marbre est celui qui fournit la matière de nos sarcophages des quatrième, cinquième, sixième et septième siècles, de nos linteaux des basiliques latines de Rustique (442, 455), de notre précieux reliquaire des débuts du sixième siècle, de la plupart enfin de nos sculptures de basse époque, tandis que le grand nombre des bas-reliefs plus anciens est en une substance d'un blanc plus pur et plus brillant importée d'Italie. Le marbre assez terne et grisâtre à grandes trainées bistres se trouve abondamment dans les environs de Saint-Pons de Thomières. Son exploitation y remonte très haut et elle y prit une grande extension à la fin des temps antiques. Dès le début du Moyen âge elle semble avoir surtout alimenté l'industrie des monuments funéraires et religieux. Nous savons qu'en France il existait ainsi, dans le voisinage des car-

pilier sont évidemment faits pour aller ensemble. Couverts de la même patine, sortis, semble-t-il, du même bloc rocheux, nous les considérons sans peine comme deux membres d'un même corps. Rien ne manque, d'ailleurs, à l'original bénitier pour que son identification avec le pied de l'autel soit complète. Il a non seulement le profil et le galbe mais les puissantes proportions des cippes qui ont soutenu les premières tables sacrées¹. De plus sa base est circonscrite d'une gorge assez profonde encore garnie des traces du mortier qui le fixait au sol du sanctuaire dans lequel il s'enfonçait jusqu'au tore saillant. Les particularités du chapiteau enfin sont décisives. Son évidence est assez caractéristique pour que nous n'ayons nul besoin de rechercher ailleurs qu'en lui des preuves de sa destination. Le filet très proéminent qui entoure son bord supérieur devait entrer exactement dans la rainure de même forme probablement creusée au centre de la dalle sur la face actuellement cachée à notre vue².

rières de pierre, des ateliers spécialisés dans la confection de certaines pièces d'architecture, de certains objets mobiliers qu'ils exportaient au loin (voir C. Enlart, *Étude sur quelques fonts baptismaux du Nord de la France*, dans *Bulletin archéologique*, 1890, p. 46 et ss. — *Manuel d'Archéologie française*, I, 2^e édit., p. 90 et 884). Tout dernièrement M. Paul Deschamps a montré (P. Deschamps, *Tables d'autel de marbre exécutées dans le Midi de la France au dixième et au onzième siècle*, dans *Mélanges d'histoire du Moyen âge* offerts à M. Ferdinand Lot, Paris, Champion, 1925, p. 137 et ss.) que la fabrication de nombreuses tables d'autel d'une forme particulière répandues au dixième et au onzième siècle dans le sud de la France et le nord de l'Espagne, avaient précisément pour centre les marbreries réputées de Saint-Pons. C'est de celles-ci, très vraisemblablement, qu'était sorti, cinq siècles auparavant, l'autel consacré par l'évêque Rustique.

1. R. de Lasteyrie, *op. cit.*, p. 681.

2. Il serait fort intéressant de pouvoir quelque jour vérifier ce fait en soulevant la lourde table afin de rechercher sur sa face inférieure le sillon où devait s'emboîter le haut du gros pilier la soutenant. Mais, pour une telle opération, le concours d'un ouvrier et l'autorisation de l'administration des Beaux-Arts seraient nécessaires. Ces moyens, lors de nos visites, n'étaient pas à notre portée.

Nous donnons, fig. 1 et 2, en perspective et en projection¹, la restitution du petit monument tel qu'il dut se dresser jadis au milieu du chœur de la primitive église. Le support, nous le répétons, est une colonne trapue. La table, rectangulaire, creusée en cuvette d'évier et de di-

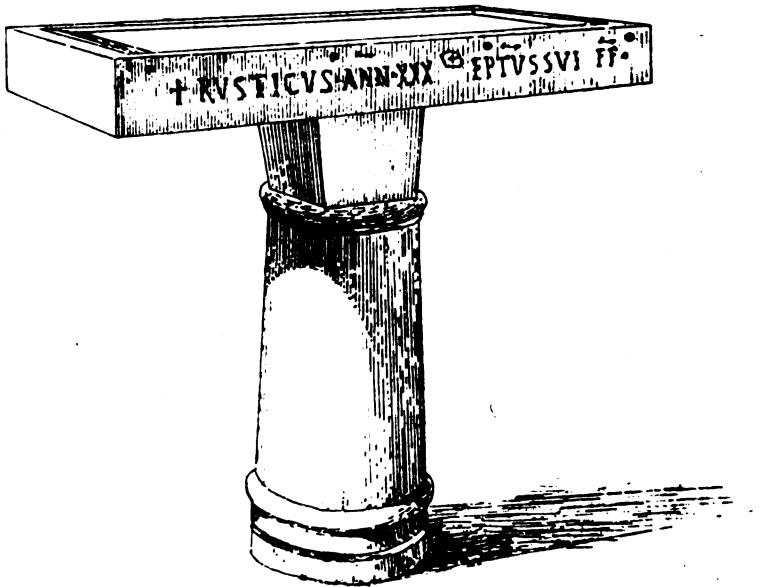


Fig. 1. — L'autel de Rusticus tel qu'on devait le voir, sur son support massif, dans l'église du ^v^e siècle.

mensions très réduites, présente sur son fronton, au-dessus de cinq trous sans doute destinés à fixer les tenons où devaient s'accrocher les guirlandes de fleurs dont on

1. Nous tenons à exprimer notre vive gratitude à M. Bérenger Cathala, propriétaire à Minerve, qui, avec la complaisance et l'amabilité que lui connaissent tous les travailleurs qui ont eu recours à ses bons offices, a bien voulu relever pour nous le plan à l'échelle du bénitier et de l'autel que nous étudions. Ses dessins ont permis à M. Duviviez, membre de notre Commission, à qui nous sommes bien reconnaissants, de restituer, sur nos indications, le petit monument tel qu'il devait se présenter à l'origine.

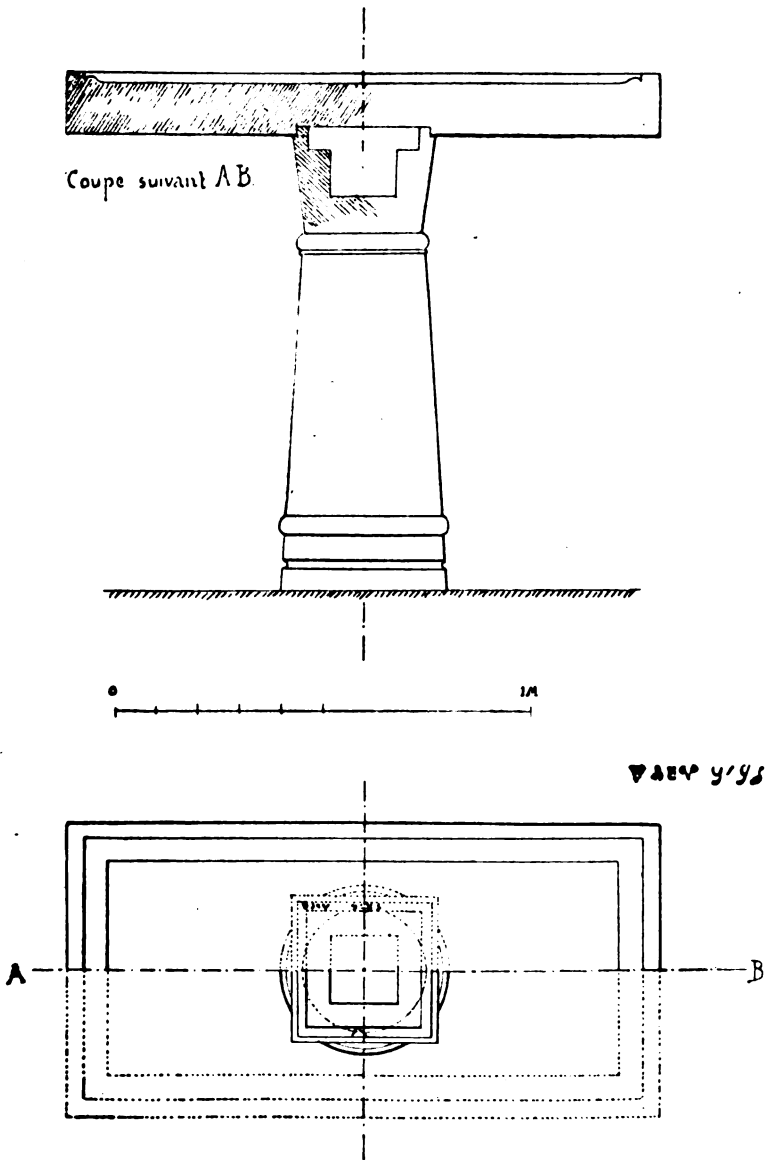


Fig. 2. — Coupe et plan de l'autel de Rusticus et du cippe qui vraisemblablement le supportait à l'origine.

l'ornait aux jours de fête¹, la précieuse inscription dédicatoire bien connue :

✠ RVSTICVS ANN. XXX. EPTVS. SVI. FF.²

nous apprenant que l'évêque Rustique consacra cet autel la trentième année de son épiscopat, c'est-à-dire exactement en l'an 456 de notre ère³. La surface de la plaque est en outre entièrement couverte, principalement du côté droit qui passait, dit-on, pour le plus honorable⁴, d'une infinité de graffiti de dimensions et d'époques diverses, gravés par les nombreux fidèles venus, au cours de plusieurs siècles, s'agenouiller devant le marbre saint où ils voulaient laisser leur nom. De ces signatures sur pierre, exécutées souvent d'une main inexperte, un nombre assez important a pu être déchiffré. Ed. Le Blant, s'appliquant à les lire, n'en a pas relevé moins de 93, notant parfois, au milieu d'elles, de très intéressantes mentions⁵. Tel humble visiteur, ne sachant par écrire, n'a tracé qu'une simple croix ; tel autre, plus lettré, a inscrit une phrase entière. Celui-ci, grand personnage, est venu avec tous ses féaux (*cum omnibus fidelibus suis*) ; pour la seconde fois (*itero praesentis*) celui-là se rend dans l'église ; et, tout à

1. Fortunat, l. VIII, c. xi, *Ad Domnam Radegundem, De floribus super altare*. — Saint Jérôme, Ép. lx, *ad Heliodorum, Epitaphium Nepotiani*, 12. Voir également Gregor. Turon., *De glor. Conf.* c. l. — Saint Augustin, *De Civil. Dei*, XXII, viii. — Saint Paulin de Nole, *De S. Felice, Natalium carmen III*, vers 110.

2. « Rusticus anno trigesimo episcopatus sui fieri fecit. »

3. Cette précision nous est permise grâce aux indications contenues dans le texte de la magnifique inscription de la cathédrale de Narbonne dont nous aurons à nous occuper un peu plus loin. Par elle nous savons que lors du sixième consulat de Valentinien III (445), Rusticus se trouvait dans la dix-neuvième année de son épiscopat. C'est donc en 427 qu'il avait été promu à la dignité d'évêque.

4. Saint Ambroise, Ép. xxii, § 13.

5. Edmond Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII^e siècle*. Paris, 1865, t. II, pp. 432 et ss.

côté, en une touchante prière, pour le troupeau des âmes qu'il dirige, un pasteur invoque la protection de Dieu : *memento loci, domine, sacerdotis mei*, souvenez-vous, Seigneur, du lieu dont je suis prêtre. Tout un long passé de ferveur et de foi naïve est enclos dans ce curieux registre, un long passé qui remonte fort haut. Car il ne paraît pas, à deux ou trois incertitudes près, qu'aucune de ces inscriptions soit postérieure à la fin du dixième siècle¹. La plupart semblent appartenir à l'époque carolingienne. Les premières apposées ne l'ont sûrement pas précédée de bien loin.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de leur date exacte, leur intérêt pour nous réside bien moins dans l'âge de chacune d'elles que dans la limite extrême qu'elles ne peuvent avoir dépassée et dans la preuve qu'elles nous apportent de la vénération dont fut l'objet pendant des siècles, bien avant la construction de l'église romane actuelle, l'autel érigé en 456 par l'évêque Rusticus. Depuis longtemps les auteurs qui se sont occupés de Minerve ont insisté sur l'incontestable valeur de l'antique monument. Nous devons très brièvement rappeler ce qu'ils en ont dit, entraînés souvent, nous n'aurons pas de peine à le montrer, par une imagination trop féconde.

Vers l'année 1630, les Frères de Sainte-Marthe avaient tenté de relever les plus lisibles des graffiti. Mais leur copie demeura ignorée² jusqu'après les premières lectures

1. Le Blant fait très judicieusement remarquer (*op. cit.*, t. II, p. 450), qu'aucun des pèlerins « de Minerve » ne porte le double vocable et que deux seulement de leurs signatures paraissent présenter la particule *de*. Or l'on sait que le nom double et la particule n'apparaissent dans la région qu'en 997 et 1019 et ne commencent à prendre faveur que vers le milieu de la première moitié du onzième siècle (charte de Narbonne de l'an 1032).

2. Elle fut retrouvée par Léopold Delisle dans les papiers des Frères de Sainte-Marthe, fonds Saint-Magloire, t. 28 (fol. 5 Bibl. Nat.).

de Le Blant dont les transcriptions venaient heureusement rectifier celles de ses prédécesseurs incomplètes et parfois fautives. Déjà, en 1860, l'éminent épigraphiste avait rendu plusieurs visites au pauvre village héraultais. Il publiait, quelques années plus tard, le résultat de ses observations¹ qu'il faisait suivre, en rappelant le plaid tenu aux portes du château en l'an 873, d'une quelque peu téméraire et déconcertante assertion : « Des témoins, appelés à Minerve, écrit-il textuellement, posèrent la main sur l'autel de Saint-Rustique et affirmèrent par serment l'existence de la dette². » Or, s'il est en effet précisé, dans le jugement des archives de Caunes, que les hommes venus pour dire vérité le jurèrent devant le Seigneur en posant leurs mains sur la table sacrée³, le nom de Saint-Rustique ne paraît nullement dans la charte en question. L'assertion de Le Blant est donc toute gratuite. Tous les auteurs, cependant, à sa suite, l'ont admise sans la contrôler. Elle est à l'origine d'une erreur aussi tenace qu'incompréhensible. A lire certains écrits, véritablement, on croirait rêver. L'exemple suivant montrera jusqu'à quel point, dans cet ordre d'idées, a pu aller l'aberration d'historiens d'un certain mérite.

Les collections lapidaires du Musée Lamourguier de Narbonne renferment le plus ancien vestige d'église chré-

et communiquée à Le Blant qui la publia dans ses *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, t. II, p. 448, note 2.

1. Ed. Le Blant, *op. cit.*, t. II, pp. 428 et ss.

2. *Op. cit.*, p. 449. On n'est pas peu surpris de trouver la même affirmation dans le Catalogue du Musée de Narbonne par Tournai, paru sensiblement à la même époque. Cela prouve combien déjà était ancrée dans les esprits la fabuleuse importance de l'église de *Minerve*.

3. « Per te locum venerationis sancto Nagario martyre Christi, cuius eglesia sita est ante Kastro Minerba, supra cuius sacro sancto altario as condiciones superpositas, manibus nostris praesens contemimus vel jurando contangimus. »

tienne conservé sur le sol français¹. C'est un grand lin-teau ou *limen* en marbre blanc veiné de bistre, long de 3 m. 50, haut de 70 centimètres, dont la face principale présente une très importante inscription relatant la démo-lition, à la suite d'un incendie, d'une ancienne basilique que tout démontre être Saint-Just et la reconstruction, sur le même point, d'un nouvel édifice, par les soins de l'évê-que Rusticus, avec l'aide du prêtre Ursus, du diacre Her-mès et de leurs assistants, grâce aux subsides de Marcel-lus, préfet des Gaules, et aux offrandes généreuses de deux évêques et de plusieurs fidèles. Datée du 3^e jour avant les calendes de décembre, Valentinien (III) Auguste étant consul pour la 6^e fois, la 19^e année de l'épiscopat de Rusticus, soit le 30 décembre 445, cette vénérable ins-cription constitue le plus précieux document chrétien que nous puissions nous enorgueillir de posséder à Narbonne. De tous temps nos citadins la connurent dans leur ville. Nous savons qu'abandonnée jadis devant l'entrée du palais archiépiscopal, elle y fut abritée en 1681 par ordre du cardinal de Bonzy. « Il y a apparence, dit avec raison le mémoire conservé dans les papiers du fonds Baluze, qu'on trouva cette pierre lorsqu'on creusa les fondements de la nouvelle église². » Plus affirmatif, le P. Laporte déclare expressément, dans un de ses manuscrits conservés à la Bibliothèque municipale de Toulouse, que l'inscription en question fut découverte à Narbonne, sous le cloître Saint-Just, dans la cour de l'archevêché³. Le poids énorme d'un tel débris suffirait d'ailleurs à nous inter-

1. C. Enlart, *Manuel d'Archéologie française*, I, p. 105.

2. Fonds Baluze, arm. III, p. 3, n^o 4, fol. 78, *Mémoire des pierres sur lesquelles il y a des inscriptions de Saint Rustique* (Bibl. Nation.).

3. Cité par E. Bonnet, *Antiquités et Monuments du département de l'Hérault*, tome troisième de la *Géographie générale* publiée par la Société languedocienne de géographie, p. 479.

dire de le considérer comme venu de loin. Sa situation autrefois constatée près de l'ancien palais archiépiscopal, à quelques mètres de l'emplacement de la primitive basilique, et les témoignages précités que rien ne rend sujets à caution ne sont pas étrangers, au surplus, à nous faire croire qu'il fit partie de cet antique monument. C'est là, on peut le dire, l'avis de tout le monde. Ce n'était pas celui des auteurs du *Gallia Christiana*.

Dans leur recueil on trouve avec étonnement l'affirmation que le linteau de Rusticus a été découvert dans le village de Minerve. Minerve possédant un autel de Rustique, la conclusion de ces historiens a été que le linteau et l'autel sortaient du même lieu. La conjecture, certes, en soi, n'a rien que de très vraisemblable et même notre conviction est qu'elle approche fort de la réalité. Mais où il n'est plus possible de suivre les savants bénédictins de Saint-Maur, c'est lorsqu'ils attribuent de si grandioses vestiges à l'humble et minuscule église du petit hameau cévenol. Il faut ne pas connaître les ruines de Minerve et n'avoir pas vu davantage l'énorme monolithe narbonnais pour croire un seul instant, si l'on possède tant soit peu le sens exact des choses, que ce bloc de marbre pesant sans doute plusieurs tonnes ait été transporté au prix d'efforts qualifiables d'inouïs, par de rudes chemins de montagne, jusqu'à la métropole archiépiscopale, pour n'y être jamais, en fin de compte, utilisé. Car la pierre est encore en l'état où elle se trouvait quand elle fut arrachée à son antique sanctuaire. L'aveuglement est inconcevable. Ouvrez l'*Histoire de Languedoc*¹, le *Catalogue du Musée de Narbonne*², le volumineux limen ne peut, au sentiment des érudits, avoir appartenu qu'au

1. *Hist. gén. de Lang.*, éd. Privat, t. XV, p. 371.

2. *Tournai, Catalogue du Musée de Narbonne*, 1864, p. 40.

pauvre bourg auréolé. Feuillotez tous les autres ouvrages, à nul n'est venu la pensée de se demander, avant ces derniers temps, si l'autel de Rusticus avait toujours été la possession des lieux qui le conservent. Et pourtant cette hésitation, bien plus que l'autre, eût paru naturelle. Minerve a véritablement ensorcelé ses malheureux auteurs. C'est de son marbre mystérieux, de son *allaria litterata* aux inscriptions inexpliquées qu'elle tient son charme magique. La dernière visite que nous lui rendîmes, il y a un an, avec quelques confrères, nous démontra, non sans nous attrister, l'obstination avec laquelle il est des yeux encore qui se refusent à être dessillés.

Cependant, depuis plusieurs années, les archéologues narbonnais avaient une nette vision de la réalité des choses. Les raisons de douter de l'origine minervoise de la table sacrée ornant le chœur de Saint-Étienne étaient trop nombreuses, trop puissantes, pour nous permettre délibérément d'accepter l'interprétation des historiens du siècle passé. M. le Dr Boyer, dans une notice récente, résumait naguère l'opinion généralement partagée ici¹. Maintes fois, personnellement, au cours de longues causeries, nous avons fait part à d'érudits amis² de ces vues fortifiées par des années de réflexion et d'autant séduisantes pour nous qu'elles sont pour d'autres nouvelles. À Minerve, l'autel de Rusticus ne pouvait être en son ber-

1. Dr Ch. Boyer, *Études historiques et archéologiques...* (op. cit.) publiées sous le titre : *Excursion du 1^{er} août 1926 dans le Minervois. Notre-Dame de Spasme et Minerve*, dans *Bulletin Société d'Ét. Scient. de l'Aude*, t. XXI, 1927, p. 134, ou tiré à part p. 42.

2. Il nous plaît de citer parmi eux le nom de M. Jean Miquel qui, en collaboration avec son parent le Dr Coulouma, mettait justement la dernière main à sa belle monographie de la vallée de la Cesse. Nous savons que notre savant confrère hésitait à partager, sur certains points, la même opinion que nous. Souhaitons que la lecture du présent mémoire contribue enfin à le convaincre.

ceau, nous en avons l'intime conviction, tout militait contre cette hypothèse. Le peu d'importance de la localité, l'absence absolue d'autre vestige antique, le silence complet des textes relativement à une primitive église, suffiraient à rendre improbable l'existence d'un très ancien établissement religieux.

Sans doute on nous objectera qu'en avril 873. les témoins venus à l'occasion du plaid tenu dans les murs de la citadelle prêtèrent solennellement serment en posant les mains sur un autel. Mais à cela nous répondrons que l'assemblée se réunit à l'entrée même du *castrum* lequel, un acte nous l'apprend, possédait une antique chapelle¹. D'autre part l'édifice roman, celui arrivé jusqu'à nous, ne saurait être antérieur à la fin du onzième siècle; et pas une sépulture datée, pas un seul reste de muraille ne permettent de supposer qu'il remplaça un temple plus ancien. Ces débris archéologiques d'ailleurs se rencontreraient qu'on pourrait encore s'étonner de trouver l'histoire muette. Comment pas une tradition, comment pas un fait indirect n'auraient-ils gardé la mémoire d'une dévotion éteinte sans retour? Comment l'afflux des pieux voyageurs n'aurait-il laissé d'autres traces que les très curieux actes de visite confiés par eux au marbre vénéré? — A voir tant de fidèles venir, au prix d'une longue fatigue, s'inscrire au registre sacré, Le Blant porté à penser que les acteurs du plaid susdit ont, comme les pèlerins, signé sur la table sainte, retrouve effectivement plusieurs noms correspondant aux leurs. Mais quel sens accorder à ces coïncidences banales lorsqu'on sait, et chacun en convient, « qu'aux temps carolingiens les mêmes appellations se reproduisent

1. A cette chapelle dédiée à Sainte Marie, Pons de Minerve fit une restitution vers 1071 (*Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. III, p. 442).

à l'infini » ? Du *missus dominicus* président de l'assemblée, des juges, des *boni homines* et des témoins réunis devant la pierre miraculeuse, comment comprendre que certains seulement, et non tous, aient voulu fixer le souvenir de leur passage en la ville bénie ? Et même, en admettant que l'identification proposée soit non seulement plausible mais probable, quelle certitude pourrait-on avoir quant à la date exacte et à la localité où furent gravées les mentions ? — Rejetez cette identification, elle demeure inopérante et l'indice que voit Le Blant en elle disparaît ; acceptez-la et elle rend complètement invraisemblable la tenue des assises du plaïd devant l'autel de Rusticus. Car il n'est pas douteux qu'en ces temps de ferveur, en un moment quelconque de leur vie, plusieurs de ces hommes pieux aient pu, chacun de son côté, faire le saint pèlerinage. S'ils l'ont accompli ailleurs qu'à Minerve, l'anomalie qui nous intrigue s'éclaire et s'explique — sinon rien. Mais alors ce ne serait relativement que très tard que l'autel déjà couvert de graffiti aurait pu être transporté, on ne sait à quelle occasion, en l'église Saint-Etienne. Il faudrait chercher en un autre lieu la basilique renommée, l'ancien et premier sanctuaire pour lequel on l'avait construit et où il fut consacré.

*
* *

Ce lieu, nous n'hésitons pas à le situer à Narbonne. Nos présomptions, nous allons le montrer, ne reposent pas sur de vagues indices ; cependant, avant d'émettre sur ce point une opinion définitive, il nous paraît nécessaire de passer en revue les divers faits qui ont contribué à former notre conviction.

1. Le Blant, *op. cit.*, t. II, p. 449.

Les premiers sont d'ordre historique. Une brève incursion dans le domaine des légendes transmises d'âge en âge par les récits des chroniqueurs, nous mettra d'abord en présence d'un contraste frappant entre l'indigence de l'obscur *castrum minerbense* aux origines ignorées et la richesse et la splendeur de l'illustre capitale romaine. Ici aucun vestige d'une existence civile ou religieuse avant l'année du plaid dont nous avons parlé; là une ville prestigieuse, opulente depuis un demi-millénaire, en qui les manifestations du christianisme naissant vont prendre un merveilleux essor. Ici le néant et la nuit absolus, un rocher peut-être désertique avant la construction de son nid d'aigle féodal; là, la grande cité aux édifices somptueux¹, toute glorieuse des corps saints que gardent ses églises — telles étaient Minerve et Narbonne au siècle où vivait l'évêque Rusticus.

Aucun document positif, il convient de le rappeler, ne signale le pauvre bourg avant l'aube du Moyen âge. La première mention de son église ne remonte qu'à 1095² et les textes antérieurs ne font état que du château qui sûrement l'a précédé. Malgré cela les partisans de l'origine minervoise de notre autel ont insisté sur la valeur du fait que « ce petit village de 240 habitants était, à l'époque carolingienne, le chef-lieu d'un important *pagus*³ » ce qui, à leurs yeux, suffirait à réduire à néant l'objection des rares auteurs⁴ que l'insignifiance du hameau actuel

1. « La belle entre toutes, pulcherrima » avait dit Martial (lib. 8, ep. 72, v. 4.) vers la fin du 1^{er} siècle.

2. *Hist. gén. de Lang.*, éd. Privat, t. V, p. 1556.

3. P. Bonnet, *op. cit.*, p. 479.

4. Éd. Le Blant, *op. cit.*, t. II, p. 466, note 1. « Pour qui connaît ce village de cinquante feux, bâti sur une étroite éminence, au fond d'une sorte de cratère, il est certain que son faible périmètre exclut l'existence d'un édifice aussi considérable que le suppose l'énorme débris qui nous occupe. » Il s'agit ici non de l'autel mais du linteau découvert sur l'emplacement de la première basilique latine de Nar-

rend sceptiques. Or qu'était le *pagus* à l'aurore du christianisme? Que représentait son chef-lieu? Où remontait son existence? — Dès le début du Moyen âge l'habitude régnait depuis déjà longtemps d'entendre par ce terme une division territoriale dont les habitants dispersés dans des fermes ou réunis en quelques petites bourgades portaient le nom de *pagani*. C'est cette portion de pays dont on retrouve mention dans les chartes du neuvième siècle. Son origine incertaine se perd dans la nuit des temps. Dans la langue administrative officielle des premiers siècles, le mot *pagus* indiquait déjà une partie rurale d'un territoire urbain de nos contrées¹. Mais bien antérieurement à ces époques pourtant reculées, avant la conquête du sol par les légions romaines, avant surtout que se soit répandue chez nous l'organisation municipale des vainqueurs, sa signification avait été quelque peu différente. C'est de ce mot que se servirent plusieurs écrivains latins, en particulier Tite-Live² et César³, pour désigner, non des subdivisions, mais des portions de tribus de la Gaule. Il représentait alors des groupes d'hommes plutôt que des étendues de pays⁴. On comprendra ainsi que le chef-lieu n'en fut pas forcément l'agglomération principale mais bien plutôt le point le plus central et le moins vulnérable, la citadelle imprenable où, en cas de danger, se réfugiaient les familles humaines éparses alentour. Même à l'époque impériale, ce caractère des *pagi* gaulois n'était nullement oublié. La

bonne et faussement attribué à Minerve on ne peut s'expliquer par quelle aberration.

1. Voir J. Toutain. article *Pagani, pagus*, dans *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Ch. Daremberg et Ed. Saglio, t. IV, p. 275, col. 2.

2. Liv. V, 34.

3. *De bello Gallico*, I, 12, 27.

4. J. Toutain, *op. cit.*, p. 275, col. 1.

littérature et l'épigraphie du moment en fourmillent d'exemples¹. Toutefois, à mesure que l'organisation des peuplades barbares se rapprochait de celle du pays des dominateurs, les anciens pagi indigènes tendaient de plus en plus à devenir ce qu'ils étaient depuis longtemps en Italie : une circonscription territoriale. Ils gardaient cependant toujours les limites de la région occupée par le clan ancestral, ils conservaient son antique chef-lieu, résidence jadis de ses rois militaires. Et lorsque, par suite du changement de vie imposé aux tribus autochtones par l'influence des administrateurs latins, on vit ces places guerrières d'autrefois dépeuplées au profit des agglomérations assises dans les plaines, l'ancien centre politique du pagus ne devint souvent désormais qu'un simple poste de police défendu par un petit groupe de soldats. Ainsi sûrement en fut-il de l'antique oppidum de Minerve. Dès l'époque gallo-romaine sa puissance ne devait plus guère être qu'un souvenir. Cela explique qu'un peu plus tard les textes ne soient pas d'accord pour décider si la contrée que dominait le modeste castrum était un vrai *pagus* ou un simple *suburbium* du vaste *territorium Narbonense*. En réalité le pays était riche et prospère mais son chef-lieu se réduisait à un pauvre hameau perdu dans le causse désert. Un établissement chrétien existait-il déjà, au temps de Rusticus, sur ces restes d'un vieux camp barbare ? C'est infiniment peu probable et rien ne nous autorise, en tous cas, à le supposer. — Voyons ce qui, en revanche, au même moment se passait soit dans l'enceinte soit dans les faubourgs de la grande cité voisine.

Lorsque, vers le milieu du troisième siècle, à la suite de la mission envoyée par l'Église romaine pour évangé-

1. Pline, *Hist. nat.*, III, 17 ; — *Corp. inscr. lat.*, VII, 1072, 1073.

liser les cités de la Gaule¹, Narbonne enfin pourvue de son premier évêque put avoir une communauté chrétienne organisée, nous sommes en droit de penser que les fidèles du culte nouveau s'assemblèrent assez longtemps dans la demeure d'un des leurs, loin de la ville et des foules païennes². Humble oratoire domestique logé dans les dépendances et à l'abri d'une riche villa³, tel fut donc, très probablement, le sanctuaire primitif, le premier lieu où, en secret, se rencontraient les disciples du Christ pour célébrer les saints mystères. Un peu plus tard, sans doute, l'emplacement du refuge a changé. Se rapprochant de l'agglomération urbaine à la faveur d'une paix relative, la communauté grandissante s'est peut-être, comme en beaucoup d'endroits, constituée en un de ces collèges funéraires qui, sous le couvert des lois, tenaient leurs réunions dans quelque dépendance du columbarium qu'il leur était permis de posséder⁴. Là, sans crainte d'être inquiété, l'évêque confesseur pouvait grouper autour de lui ses clients et ses adeptes. Ainsi, en plein quartier voué aux sépultures, à l'opposé du Forum et de la Curie, sur le bord mais un peu à l'écart de la grande voie passagère, le nouveau sanctuaire chrétien allait naître d'un ancien tombeau. Temple au sens strict du mot, il ne le fut certainement qu'à une époque assez tardive. Le premier monument religieux, la véritable église ne dut guère s'élever avant les années qui suivirent la mort du vénéré Paul

1. Greg. Turin, *Hist. Franc.*, l. I, c. 28.

2. Au sujet de cette habitude des premiers chrétiens de se réunir dans des lieux écartés, voir R. de Lasteyrie, *op. cit.*, p. 1 et 2.

3. Sabarthez, *Étude historique sur l'abbaye de Saint Paul de Narbonne*, Narbonne, Caillard, 1893, p. 13.

4. Voir sur ces collèges funéraires, R. de Lasteyrie, *op. cit.*, p. 2; Mommsen, *De collegiis et sodalictis Romanorum*; Rossi, *Bulletino di archeologia cristiana*, t. III, p. 89 et ss.; Kraus, *Real. Encyklopädie der christlichen allerthümer*, t. I, p. 186 et ss.

Serge entre 250 et 280. Mais alors, au cours justement de la période propice consécutive à l'édit de tolérance de l'empereur Gallien (260), la dépouille du saint évêque commençait à donner à la *domus ecclesiae* une importance vraiment sérieuse et de jour en jour grandissante. La renommée de Saint-Paul de Narbonne déjà au loin se répandait.

Reprises par Dioclétien et Galerius au début du siècle suivant (303) les persécutions ne pouvaient la détruire. Aussi quand les édits de Milan et de Nicomédie eurent officiellement reconnu la religion chrétienne, quand l'Église triomphante put songer à remplacer ses précaires établissements par des temples somptueux, nous voyons, vers 350, le sanctuaire s'agrandir et, autour de la confession qui garde les saintes reliques, se multiplier les riches sarcophages de marbre aux décors historiés. Dès lors le culte que vient d'embrasser Constantin s'installe officiellement au cœur même de la ville. Le nombre des adeptes de la nouvelle foi augmentant toujours davantage, le vieil édifice sacré construit par saint Paul Serge bientôt ne va plus suffire pour recevoir les dévots innombrables accourus de toutes parts au bruit des miracles fameux dont la glorieuse métropole gallo-romaine est honorée. Dans la cité, dans ses faubourgs, ne tardent pas à s'ériger églises et chapelles. Assise sur la route naturelle conduisant par les antiques voies d'Espagne et d'Aquitaine vers le sanctuaire renommé de Saint-Jacques de Compostelle et vers celui, plus voisin, de Notre-Dame du Puy, Narbonne devient elle-même le but de pèlerinages pieux. Le nom du confesseur règne dans les mémoires. Non seulement de tous les points de notre territoire, mais du fond de la Catalogne espagnole, à l'occasion de réjouissances publiques, de grandes fêtes religieuses¹, la foule des fidèles

1. Sabarthez, *op. cit.*, p. 375.

apporte ses prières au tombeau vénéré¹. Chaque basilique elle-même a ses débris sacrés dont on vient toucher et baiser la *capsa* ou la pierre qui la protège.

Ce n'est évidemment qu'à l'un de ces sanctuaires que l'autel de Rusticus peut avoir appartenu. Les graffiti dont il est surchargé prouvent assez la sainteté des reliques qu'il recouvrait et sur lesquelles les pèlerins lettrés, venus implorer des faveurs, ont voulu laisser un souvenir tangible. Ces reliques aux miraculeuses vertus, solennellement déposées sous la sainte table de marbre le jour de sa consécration, étaient celles d'un martyr; car avant le sixième siècle il fut d'un usage constant de célébrer uniquement la messe sur les ossements de fidèles ayant versé leur sang pour la cause sacrée. Or, Narbonne n'eut pas de martyr. Son premier évêque saint Paul est nommé confesseur par les hagiographes. Il se peut, comme le pensait Thiers², qu'appelé à plusieurs reprises à comparaître devant le duumvir romain, il l'ait satisfait chaque fois par des réponses plus ou moins ambiguës. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas persécuté. Ses débris ne durent donc, aux temps primitifs, reposer sous l'autel de Rustique. Au surplus nous savons de source autant qu'il est possible autorisée³, qu'en l'an 409, alors qu'ap-

1. Bernard Gui, *Practica*, III^e pars, f^os 29 D et 30 A; Charles Molinier, *L'Inquisition dans le Midi de la France au treizième et au quatorzième siècles*. Paris, Fischbacher, 1881, p. 405; Sabarthez, *op. cit.*, p. 375 et 376; *Essai sur les pèlerinages et le culte des Saints avant la Révolution dans le Narbonnais*. Toulouse, Privat, 1891, pp. 29-34. Si nous en croyons les auteurs du *Gallia christiana* on voyait encore de leur temps, à certaines périodes de l'année, la foule accourir des contrées les plus lointaines pour invoquer la protection du Saint dans le lieu même où reposait son corps (*Gallia christiana*, t. I, p. 365). Quoique très atténuées, ces séculaires traditions ne sont pas, de nos jours, complètement éteintes.

2. P. Thiers, *Note sur les sarcophages chrétiens de l'église et du cimetière Saint-Paul* (Bull. Comm. Arch. de Narb., 1893, p. 405).

3. L'existence de saint Paul n'est de nos jours attestée par aucun

prochaient les Vandales, les chefs de la cité réunis en conseil décidèrent, pour soustraire aux outrages des dévastateurs la dépouille de leur saint patron jusque-là exposée dans un sarcophage à la vue des fidèles, de dissimuler, en le murant ou en l'enterrant sous l'église, le vénéré tombeau. A la fin du huitième siècle seulement eut lieu, d'après Hulard, l'invention solennelle et la nouvelle exposition du cadavre du confesseur. Ainsi, durant un laps de plus de trois cents ans, les restes de saint Paul auraient dormi en paix dans le secret de leur sombre cachette. Et comme, dans le premier quart de cette période se trouve incluse la date d'érection de notre autel, tout concorde pour nous faire penser que les reliques qu'il abrita n'étaient pas celles de l'apôtre. D'ailleurs le texte d'Hulard est formel : les translations qui successivement, à partir du treizième siècle, suivirent les transformations de l'église suburbaine furent celles d'une châsse renfermant un corps entier. D'autre part ce n'est qu'un minime fragment que pouvait contenir la cavité du support trapu et massif conservé encore à Minerve. Pour n'être pas invraisemblable, l'hypothèse qui assignerait l'autel de Rustique à Saint-Paul de Narbonne est cependant par suite à écarter comme étant des plus improbables. Il faut trouver une autre basilique érigée

document matériel, par aucun témoin archéologique. Nos plus sûres informations, empruntées à la légende, nous viennent d'un précieux recueil du quatorzième siècle composé avant 1364 par un prêtre bénéficié de l'abbaye de Saint-Paul, le chanoine Guillaume Hulard qui le dédia au chapitre de son église. Connue depuis fort longtemps, mais perdue à la Révolution lorsque furent dispersées les archives paroissiales, ce curieux manuscrit fut retrouvé en 1873 et finalement recueilli par la Bibliothèque de Narbonne où l'on peut le consulter aujourd'hui (Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques publiques de France. — Départements, vol. IX, Narbonne, n° 4. *Vita sancti Pauli, primi Narbonensis episcopi, auctore Guilhermo Hulardi urbis Narbonae presbytero.*)

sous le vocable et illustrée par les bienfaits de quelque martyr étranger.

La pensée du premier, du plus vieux monument chrétien édifié dans la ville même, vient immédiatement à l'esprit. Mais quelques considérations sur l'époque de sa construction suffiront à nous fournir la preuve que l'église métropolitaine ne peut pas avoir davantage possédé l'autel dont nous recherchons le berceau.

La célèbre inscription conservée au Musée Lamourguier nous donne la date de cette construction effectuée sur l'emplacement de la première basilique latine. Par elle nous savons qu'en 445, au bout de quatre années de travaux réguliers, fut mis en place le linteau sur lequel allait être gravée la dédicace monumentale. Trois jours avant les ides d'octobre de l'année 441, on avait commencé à démolir la muraille de l'ancien bâtiment précédemment brûlé. Deux ans après, le septième jour avant les mêmes ides d'octobre, on avait achevé l'abside. En 445, quand on put poser le linteau, il est probable que l'édification de la nouvelle église était presque achevée et l'on doit, sans risques d'erreur, supposer que l'année suivante vit l'inauguration du somptueux monument. Ainsi nous sommes loin de 456, date de la consécration de l'autel de Minerve. D'autre part, on ne peut oublier que la basilique nouvelle avait utilisé les restes de l'édifice incendié. Rien ne nous dit que son ancien autel fut remplacé par un autel plus riche. Le nom de ses reliques, dans tous les cas, ne nous est pas connu¹. Nous n'avons

1. Bien que placée peut-être déjà sous l'invocation de saint Just et de saint Pasteur qui, au temps des empereurs païens, avaient subi le martyre en Espagne, la primitive église ne possédait pas encore les reliques de ses patrons transférées seulement à Narbonne en 1058 et déposées après maintes avâncies dans le lieu saint auquel elles étaient destinées. (*Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. III, p. 330, 331.)

aucune raison de penser qu'elles durent, à un moment, attirer la foule des fidèles.

D'autres églises narbonnaises, Sainte-Marie de Bourg qui en 782 avait été le lieu d'un plaid¹, les antiques chapelles extra-muros de Céleyran, de Saint-Chrysanthé..., pas plus que Saint-Just et bien moins que Saint-Paul ne nous avaient jusqu'à présent fourni d'acceptables données. Nos réflexions ainsi vaguaient dans un champ incertain lorsqu'un événement inattendu vint subitement éclairer le problème.

En septembre 1927, sur l'emplacement du vieux bastion Saint-Félix, M. Robert, représentant d'une grande firme d'autos, faisait construire un important garage. Les pioches des ouvriers creusant les fondations mirent bientôt à découvert un fouillis d'ossements humains entremêlés dans la terre encaissante. Nous songeâmes alors au cimetière d'une petite paroisse supprimée par François I^{er} au moment de la réfection des remparts, cimetière fort étendu et dont l'antiquité nous était révélée depuis longtemps par d'intéressantes trouvailles. C'est en effet de ce lieu ou de lieux très voisins que nous viennent la plupart des belles épitaphes formant la riche collection d'inscriptions wisigothiques que possède aujourd'hui notre incomparable musée. On ne peut, dans ces parages, entamer profondément la terre sans ramener au jour quelques-unes des tombes dont le sous-sol est littéralement rempli. Ces fouilles inattendues furent fort instructives. Elles montrèrent des sépultures de différentes formes dont le type variait sans doute avec la condition sociale du mort. Des enfants étaient inhumés, à la mode romaine, dans des caissons formés de briques à rebord posées de champ; les plus fortunés défunts reposaient dans de lourds cercueils

1. *Hist. gén. de Lang.*, éd. Privat, t. I, p. 877.

en pierre tendre du pays, creusés dans un bloc monolithique; d'autres avaient trouvé asile entre de grandes dalles brutes couvertes de larges ardoises et réunies sans mortier; d'ici, de là, enfin, les pauvres gens dormaient en pleine terre. Nous sommes mal renseignés sur les mobiliers funéraires dilapidés par les ouvriers qui vendaient les objets précieux. Personnellement, de concert avec M. Rouzaud, nous eûmes la joie de sauver et de retenir à Narbonne deux curieux petits brûle-parfums en pâte sombre assez grossière (Pl. II, 4 et 5). Mais l'autre céramique, les monnaies si utiles, les bijoux peut-être rares, sont perdus à jamais.

Deux inscriptions¹ furent exhumées qui recouvraient des sarcophages contigus. Elles sont gravées sur plaque de marbre et conçues selon la formule ordinaire de l'époque. Une seule, celle de Genesius (Pl. II, 2), est datée par le consulat de Decius et Longinus que l'on sait être de l'an 486 de notre ère. Sa lecture ne présente aucune difficulté :

✠ HIS TVMVLS ✠
REQVIISCIT IN PACE
BONE MEMORIE GE
NESIVS QVI VIXIT
ANNOS $\overline{\text{PL}}$ $\overline{\text{M}}$ XL ET
TRANSIT. III. $\overline{\text{KL}}$. $\overline{\text{FEB}}$
DECIO LONGINO
✠ CŌNBS ✠

1. Ces inscriptions ont fait l'objet d'une communication de M. le commandant Espérandieu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 23 septembre 1927). On se rapportera à la note insérée dans son *Bulletin* (année 1927, p. 244 et 245) pour ce qui est des curieuses et très importantes remarques suscitées par la lecture du seul des deux textes qui soit exactement daté.

2. M. Espérandieu (*op. cit.*, p. 245) attribuerait volontiers ce texte à 487 plutôt qu'à l'année précédente, le nom de Longinus, consul de

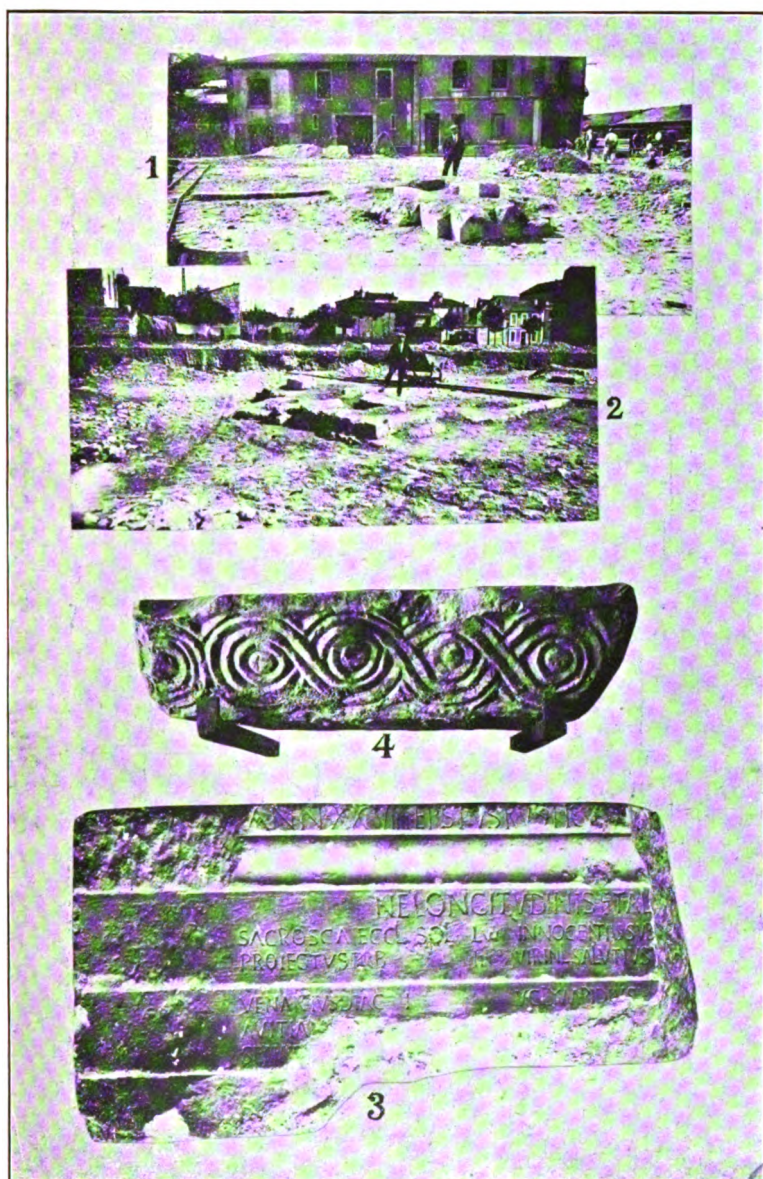
L'autre (Pl. II, 1), qui porte le nom d'une femme, Valeriana, et n'est marquée que d'une indiction, la quatrième, ne saurait lui être antérieure de beaucoup :

IIIC REQVIESCIT
IN PACE BONE ME
MIEORIE VALERI (sic)
ANA QVI VIXIT
AN PL MN XL
OBIET SVB D cī ID
SEPTEMBR IND
QVAR TA

Par ces inscriptions, s'il en était besoin, nous apprendrions que vers la fin du cinquième siècle l'établissement religieux mentionné par Grégoire de Tours comme placé sous l'invocation de Félix, martyr de Girone, et construit entre le Capitole et la plaine de Livière existait déjà avec sa ceinture de tombeaux. Les fondations du monument furent d'ailleurs en partie dégagées¹. Ainsi l'archéologie vient confirmer les données de l'histoire. Mais les fouilles de 1927 nous réservaient de plus inattendues, de plus précises informations.

Constantinople, n'ayant été connu en Occident qu'au mois d'octobre, c'est-à-dire bien postérieurement à la date de la mort du défunt, le 3 avant les calendes de février. Nous pensons cependant, avec M. Rouzaud, que « si l'on tient compte du fait que la pose des inscriptions, à cause des délais de la gravure, a pu être faite au-dessus des sarcophages plusieurs mois après les inhumations, comme cela se fait encore tous les jours dans nos cimetières où croix, inscriptions ou édicules sont toujours bien postérieurs aux sépultures, il n'y a pas de raisons pour ne pas accepter la date de 486. » (Voir communication de M. Rouzaud à la Commission archéologique de Narbonne, séance du 3 octobre 1927).

1. A côté d'elles, dans la portion de terrain traversée actuellement par la rue du Collège, furent rencontrés les débris d'un grand chapiteau corinthien en marbre et une belle mosaïque à damiers blancs et noirs, restes probables du premier édifice sacré.



1 et 2. Vues des ruines de Saint-Félix mises au jour au cours de la construction du garage Citroën en septembre 1927. — 3. L'un des deux principaux fragments du grand linteau de Saint-Félix portant la dédicace du monument par l'évêque Rustique. — 4. Tailloir en marbre de chapiteau carolingien de la basilique Saint-Félix (vin^e-ix^e siècle).



Epitaphes wisigothiques, fragment de sarcophage en marbre et vases à encens du cimetière de Saint-Félix (2^e moitié du v^e siècle). Les tablettes funéraires ont respectivement 59 (n° 1) et 57 (n° 2) centimètres de long, les vases à encens 75 (n° 5) et 68 (n° 4) millimètres de haut et le fragment de sarcophage (n° 3) 54 centimètres de large.



Dans les derniers jours de décembre, l'aménagement intérieur du garage touchant à sa fin, on avait commencé à creuser la fosse destinée à recevoir le grand réservoir à essence. Ces travaux de terrassement, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, amenèrent la découverte de nouveaux vestiges chrétiens. La partie choisie et livrée au pic des ouvriers était justement voisine des murailles de l'antique basilique (Pl. I, 1 et 2). Plusieurs débris de première importance ne tardèrent pas à être mis à nu.

Parmi eux un beau fragment de sarcophage en marbre blanc (Pl. II, 3) mérite une mention spéciale. Son décor, très caractéristique, de feuilles et de vrilles, le classe dans l'originale série de l'école dite d'Aquitaine si nettement influencée par les apports de l'Orient et dont Narbonne, en ces temps, a peut-être été un centre de fabrique. En l'état de nos connaissances nous pouvons, sans hésitation, le considérer comme contemporain de la deuxième décade du cinquième siècle. Destiné à reposer simplement sur le sol et non, comme les cercueils en calcaire grossier, à être enfoui dans un cimetière, il est probable que c'est dans l'intérieur ou dans les adjacents de la primitive église que ce riche tombeau dut être, à l'origine, disposé. Il fut sans doute l'ultime abri de quelque prêtre ou de quelque puissant¹, qui, par ses largesses ou par ses vertus, avait mérité l'insigne faveur de dormir son dernier sommeil auprès et sous la protection des reliques vénérables. Plus tard seulement le

1. Dans la précieuse inscription du linteau dont nous allons parler se relève, parmi les noms des souscripteurs, celui d'une certaine comtesse Glismonda, très probablement wisigothe, « apparemment décédée quand le texte fut gravé, puisque son nom est précédé d'une croix » et qui « avait peut-être obtenu d'être ensevelie dans l'église » (E. Espérandieu, *Note sur une inscription chrétienne de Narbonne*, Bull. Académie des Inscript. et Belles-Lettres, 1928, p. 191 et ss.).

champ des morts s'étendit, en le prolongeant, en dehors du sanctuaire primitif. Mais l'existence de la basilique latine remontait déjà à plusieurs années; et comme Genesius n'est vraisemblablement pas le premier défunt enseveli hors de l'église, la construction de celle-ci paraît évidemment très sensiblement antérieure à 486, date de l'inscription obituaire précitée.

De cette construction, d'ailleurs, grâce au plus précieux des débris retrouvés, nous connaissons aujourd'hui l'année exacte. Ce n'est pas sans une joyeuse émotion que nous vîmes sortir de terre les tronçons malheureusement mutilés du linteau portant la dédicace du monument (Pl. I, 3, et fig. 3). Sur la seule partie de rebord arrivée intacte jusqu'à nous se lit le texte suivant conservé comme par miracle :

/// ANN. XXVllll. EPSTrVS RVSTIC' /// MARTIS///

texte que l'on peut vraisemblablement rétablir ainsi :

[D(e)o et (Christ)o miserante?], ann(o) XXVIII ep(i)s-(copa) t <i>us (sui ?), Rusticu[s, ep(iscopu)s,.....] Martis[.....]¹.

Au-dessous, non restituables dans leur intégrité, sont gravés l'indication des noms des souscripteurs et du montant de leur don volontaire :

· Ne longitudinis et al[titudinis.....]; sacros(an)c(t)a eccl(esia), sol(idi) LVI; Projectus, pr(es)b(yster), II; Venantius, diac(onus), I; Avitian[us,...]; Senat[or,.....]; Innocentius, sub[diac(onus),.....]; Vir inl(uster) Salutius [.....]; V(ir) c(larissimus) Lympidius [....;]nnius, I;

1. E. Espérandieu, *op. cit.*, p. 193.

[.....]nus, M; + Glismo(n)da comitissa [.....] in ec-
(c)l(esia) [.....] s(an)c(tu)s ep(iscopu)s.....¹.

Certains de ces noms étaient déjà connus. Salutius, par exemple, avait souscrit, dix ans auparavant, pour la construction de Saint-Just. Dans le grand poème que Sidoine Apollinaire envoya de Provence à Consentius le fils dont en 463² il avait été l'hôte à Narbonne, le sénateur Lymphidius est cité comme étant parmi les

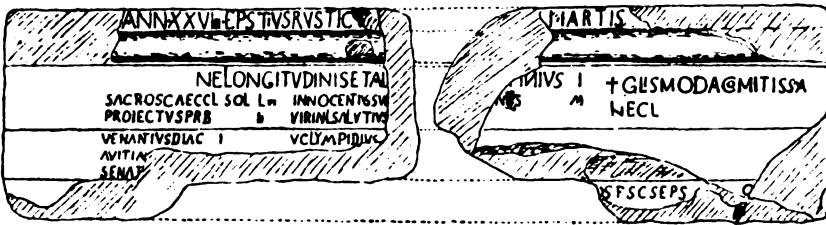


Fig. 3. — Croquis sommaire du linteau de la basilique latine de Saint-Félix (état actuel). La longueur totale des deux fragments est d'environ 2 mètres.

citoyens « très polis et premiers de la ville³ ». Il semble qu'un examen attentif permettrait de retrouver dans le même auteur d'autres personnages de notre inscription. Ici n'est pourtant pas le lieu de l'entreprendre.

Ce qui, pour le moment, surtout nous intéresse, ce sont non seulement les conditions, mais encore la date d'édification de l'antique basilique dont les ruines reposaient sous le bastion Saint-Félix. Cette date, le linteau récemment découvert nous la donne en même temps qu'il nous révèle le nom du constructeur qui se trouve être Rusticus. Un rayon brille dans la nuit ; l'histoire de l'église s'éclaire.

1. Espérandieu, *op. cit.*, p. 193.

2. Moins de deux ans après la mort de Rusticus, survenue le 28 décembre 461.

3. Sidon., *Carmina*, 23, *in fine*.

La 29^e année de son épiscopat, c'est-à-dire en 455, Rustique fit placer le linteau sur la porte. Le monument étant debout, il ne restait pour le livrer au culte, qu'à parachever l'ouvrage en en aménageant et meublant l'intérieur. A ces derniers travaux un an a dû suffire. Il n'est pas invraisemblable de croire que, pour la première fois, le saint sacrifice a pu y être célébré en 456.

C'est justement, et nous le soulignons, *la date de consécration de l'autel de Minerve*. Doit-on considérer cette coïncidence comme un pur effet du hasard? Nous ne le pensons pas. Pour nous, de ce fait, le marbre minervois provient à coup sûr de Narbonne. Il est la pierre sainte sur laquelle Rusticus officia à Saint-Félix. Là, et là seulement, il a pu recouvrir des reliques de la valeur de celles qui attirèrent vers lui la foule des fidèles. Quels ossements sacrés, mieux que ceux du martyr de Girone, eussent provoqué autour d'eux l'affluence des croyants?

Après ceux du corps de Saint-Paul, ses débris sont les seuls à Narbonne dont le souvenir des bienfaits ait été transmis jusqu'à nous. Plusieurs fois Grégoire de Tours nous entretient de leurs miracles, à propos en particulier d'un vol de riches étoffes et d'ornements précieux commis dans le saint lieu¹. Il nous parle de la cécité dont, en punition de son sacrilège, fut frappé le jurisconsulte Léon pour avoir conseillé au roi Alaric II de faire abattre le sommet du campanile de l'église dont la trop grande élévation gênait la vue qu'avait ce prince de son palais du Capitole sur la belle plaine qui s'étendait au nord². La fortune du sanctuaire dut longtemps être considérable. C'est au trésor de la basilique célèbre qu'avait appartenu, il convient de le rappeler, la couronne d'or placée sur le

1. Grégor. Turon. *De gloria martyrum*, I, 92 (*de Basilicâ sancti Felicis*).

2. *Op. cit.*, I, 92.

chef du duc Paul lors de son élévation au rang suprême après sa révolte contre le roi Wamba¹. De qui ces grandes richesses auraient-elles pu lui venir si ce n'est des pieux visiteurs accourus dans l'espoir d'obtenir le remède à leurs maux et la rémission de leurs fautes? L'importance du cimetière, le nombre de ses tombes ont un sens qu'il n'est pas non plus permis de négliger. L'empressement des morts à venir dormir dans l'enceinte sacrée n'est qu'un reflet atténué de la sainte ardeur des vivants à apporter leurs vœux au miraculeux reliquaire. Bientôt, leur affluence augmentant sans doute tous les jours, on dut, pour les recevoir, transformer et agrandir le temple. Trouvé tout auprès du linteau, un beau tailloir de chapiteau carolingien à entrelacs très caractéristiques de la fin du huitième ou du neuvième siècle² (Pl. I, 4) situe très nettement le temps de cette réfection. Ce temps est justement celui où furent gravés sur l'autel les plus nombreux des actes de visite. Tout ainsi contribue à affirmer la concordance, durant au moins cinq siècles, des destinées de notre marbre et de celles de l'église dont l'histoire de la fondation vient de nous être révélée.

* * *

Notre conclusion sera brève; elle découle naturellement des considérations que nous venons d'exposer. L'autel de Rusticus et l'église qui le conserve n'étant pas du même âge ne furent forcément réunis qu'assez tard, peut-être à l'occasion de l'édification du monument, au cours de la période romane dont il porte le caractère. Mais nul document positif, nul vestige archéologique,

1. *Hist. gén. de Lang.*, édit. Privat, t. I, p. 715.

2. Voir R. de Lasteyrie, *L'Architecture religieuse en France à l'époque romane*, 2^e édit., p. 203 et ss.

aucun texte, ne permettent de supposer que le nid d'aigle de Minerve ait vu la consécration de la table sacrée. L'importance de l'établissement humain resserré sur le roc aux temps antiques a dû être minime. On s'expliquerait difficilement que peu d'années après le triomphe du christianisme, l'un des premiers et des plus puissants évêques de Narbonne soit allé fonder un sanctuaire en ces lieux presque déserts, isolés, éloignés de tout. On ne comprendrait pas mieux que devenue le but d'un important pèlerinage, l'église aujourd'hui disparue n'ait de sa fortune passée laissé le moindre souvenir. Au surplus on s'étonnerait fort que les fidèles accourus au pied de l'autel vénéré pour offrir aux débris saints leurs hommages et leurs prières, aient cessé de marquer leur passage alors justement qu'approchait le temps de la nouvelle construction. Combien, au contraire, la coïncidence se conçoit si l'on admet que le marbre sacré a été extrait d'une vieille chapelle peut-être en voie de réfection et d'embellissement lorsque l'on dut meubler le temple nouvellement bâti dans le petit bourg minervois ! Et comme tout le coin de pays faisait partie du diocèse de Narbonne, comme en 1317 l'archevêque de cette ville avait donné au chapitre Saint-Just l'église Saint-Étienne et tous les biens en dépendant¹, avec charge, évidem-

1. Rappelons que, d'une part, les plus récents des graffiti ne semblent pas postérieurs à la fin du dixième siècle, époque probable à laquelle on dut remplacer, dans le vieux sanctuaire, le primitif autel par un autel plus luxueux ; que, d'autre part, la plus ancienne mention de l'église de Minerve est de l'année 1095 et, qu'à cette fin du onzième siècle remonte très certainement l'édification du monument roman. Si l'on songe, d'un autre côté, qu'avant d'être réutilisé, l'autel un temps sans emploi peut avoir trainé pendant quelques années dans les dépendances de la première église, on se rendra compte aisément que la concordance des dates ne saurait être discutée.

2. 25 août 1317. — Bernard, archevêque de Narbonne, donne au

ment, de veiller à son entretien, on ne peut déjà plus douter que le fameux autel ait été importé de la grande cité voisine¹. Même il est maintenant permis de situer exactement l'édifice dont il provient. La preuve que nous fournit la récente découverte des restes du linteau de Saint-Félix est décisive. C'est à l'antique monument construit par Rusticus, sanctifié par les reliques du martyr de Girone et dont Grégoire de Tours signalait les miracles, c'est à la vénérable basilique de 455 que notre *altaria litterata* a sûrement appartenu.

Il y a bien loin, on le voit, de la réalité aux idées préconçues jusqu'à ce jour admises. Avec elles une vieille légende s'effondre, basée sur un véritable cas de suggestion collective à l'anéantissement de laquelle nous serions heureux d'avoir pour notre modeste part contribué.

Philippe HÉLÉNA.

chapitre de Saint-Just l'église de Minerve avec toutes ses dépendances et lui accorde le droit d'en conférer la cure (*Hist. gén. de Lang.*, éd. Privat, t. V, p. 1586).

1. De cet exode des marbres narbonnais vers des régions souvent assez lointaines, le cas de l'autel de Rustique n'est d'ailleurs pas un exemple isolé. Sans parler des fûts de colonnes arrachés à nos monuments par les architectes arabes de l'émir Abdelrhaman (viii^e siècle) et employés à soutenir les voûtes de la Mezquita de Cordoue, nous citerons le piédestal de l'empereur Gordien III, que l'on peut encore observer à Saint-André de Sorède, où sans doute, pense-t-on, « suivant un usage constant, un archevêque de Narbonne a dû l'envoyer, avec des reliques incluses, pour servir de support à un autel. » (Thiers, *Monuments romains de Narbonne*, dans *Guide du Congrès archéologique de Carcassonne de 1906*, p. 72.) La table sacrée de Minerve n'a évidemment pas une autre origine.

NARBONNE VU PAR LES ROMANTIQUES

On sait le goût des romantiques pour les relations de voyage : ce n'était pas un genre très original ; ils le renouvellent pourtant. Les lettres où La Fontaine racontait son voyage en Limousin, celles que M^{me} de Sévigné envoyait des Rochers à M^{me} de Grignan, que Racine adressait d'Uzès à ses amis, par exemple, destinées à fournir matière à de longues conversations dans les salons où on les lisait, manquent un peu de naturel, si sincères qu'elles soient. Toujours on y sent quelque recherche : La Fontaine plaisante, Racine ou M^{me} de Sévigné soignent leurs effets, composent des pages d'anthologie, la lettre sur la moisson en Languedoc, celle sur la fenaison en Bretagne et les platanes des Rochers. Surtout ce sont là pages incomplètes, tableaux sans liaison et non souvenirs de voyage au sens où l'on prend ce mot aujourd'hui. Le *Voyage en Languedoc* de Chapelle et Bachaumont, le *Voyage* de Piron à Beaune sont, mi prose, mi vers, des œuvres badines, proches à certains égards de toute une veine de poésie qui va du poème héroï-comique à la chanson bachique. Ils ne signifient pas grand chose et n'ont guère de valeur documentaire. Certains épistoliers de la fin du dix-huitième siècle, — le prince de Ligne, — de grands voyageurs, — le duc de Choiseul, — mettent à la mode de plus précises et plus sérieuses descriptions. Volney, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand surtout créent, entre 1750 et 1815, un

genre littéraire qui, de Lamartine à Loti, de Th. Gautier ou de Taine à André Chevrillon et Paul Morand, a donné et donne encore à notre littérature des livres marquants, — et quelques chefs-d'œuvre. Si l'on ajoute que le romantisme met à la mode le culte des ruines et le goût des antiquités nationales, que l'on assiste, après 1830, à la naissance de l'histoire conçue à la fois comme une science et comme un art (ce qui suppose d'amples collections, de rigoureuses descriptions de monuments non encore recueillis), que Paris enfin, et les Parisiens cessent d'être le grand, ou presque l'unique objet d'étude des psychologues, romanciers ou dramaturges, on ne s'étonnera pas que se soient multipliées, après 1810, les relations de voyage de tout ordre, qu'elles se présentent sous forme de récits ordonnés, de recueils d'impressions ou de simples lettres.

Qu'ils s'occupent de restaurer les monuments historiques, comme Mérimée, de se promener, comme Hugo, sur les bords du Rhin, pour s'imprégner de tout le pittoresque ou de tous les souvenirs que peut dégager un paysage, une ruine, une ville, ou simplement d'observer autour d'eux, comme Stendhal, des mœurs, des usages curieux, tous les romantiques voient dans le récit de voyage un champ nouveau ouvert à leurs efforts, et non plus l'apanage de voyageurs professionnels notant seulement des observations presque toujours d'ordre scientifique.

Quelques-uns sont venus à Narbonne. Leurs réflexions valent d'être rapprochées et commentées.

Il n'y a rien à tirer, — ou peu de chose, — du *Voyage dans les départements de la France* de J. de La Vallée et de L. Brion, paru l'an VII, aussi bien que du *Voyage dans les départements du Midi de la France* de Millin, édité de 1807 à 1811. Ouvrages consciencieux, mais in-

colores, ce sont des sortes de guides didactiques dépourvus de tout mérite littéraire sinon de tout intérêt historique. Le second seul retient encore l'attention des curieux : Stendhal, en effet, grand plagiaire, y a puisé une notable partie de ses *Mémoires d'un Touriste* ; Nodier, et peut-être Mérimée lui-même, y ont cueilli des idées, voire certains développements. C'est, au reste, une œuvre sérieuse, mais d'ordre presque exclusivement technique : Millin s'intéresse surtout à l'archéologie ; il dresse le relevé des restes antiques qu'il a pu regarder. Il note, pourtant, certaines indications curieuses : les monuments détruits par « *la haine, la fureur, le fanatisme, la cupidité et l'ignorance* » ne sont plus dédaignés, dit-il. Les Narbonnais, dont il constate qu'ils sont des hôtes fort agréables, n'aiment pas seulement la musique : ils se plaisent à l'archéologie. Le chevalier Viguier, « *ancien mousquetaire* », M. Marcorelle, M. J. Lafon, M. Gillabert, lointains précurseurs des Amardel et des Berthomieu, ont constitué, — le voyageur le note avec satisfaction, — d'importants recueils d'inscriptions, de dessins de bas-reliefs qui lui ont été généreusement communiqués, et où il a pu collationner les lectures qu'il avait faites lui-même des restes scellés dans les murailles de la ville. Travaux utiles, dit-il justement, puisque, malheureusement, il n'est pas de journée où l'on ne détruise l'un de ces débris que l'on devrait respecter.

Millin, par ailleurs, est le seul des voyageurs dont nous avons à nous occuper qui cite une légende du folk-lore narbonnais : c'est l'histoire, fameuse, de la grenouille de Saint-Paul. Mais l'érudit, sceptique, explique par des raisons naturelles la couleur rouge du bénitier que la verve populaire attribuait au sang de la grenouille. Il est, enfin, le premier qui reconnaisse, malgré Chapelle et Bachaumont, que si Narbonne « *est noire et mal bâtie* », elle est

« aussi propre que plusieurs villes du Midi ». Ces détails, très secs, sont intéressants cependant : dès l'Empire, on le voit, il y avait à Narbonne un groupe d'érudits, curieux du passé local.

Le premier livre qui nous intéresse vraiment est l'*Hermite en province*¹, de M. de Jouy, le fécond et plat auteur de l'*Hermite de la Chaussée d'Antin*, qui connut le plus grand succès auprès du public et les railleries acerbes des romantiques. Croyant avoir créé un type avec son *Hermite*, il l'exploita sans vergogne, — et le vit d'ailleurs exploiter par d'autres. Son livre parut en 1819. Il peint le Narbonne des premières années de la Restauration. L'ermite, voyageant à travers tout le royaume, venait de Montauban, allait à Nîmes. Il arrive à Narbonne par La Redorte, Caunes et Minerve, dont il ne dit rien : la mode n'était pas encore née de chanter les burgs romantiques (de Jouy, du reste, en eût été bien incapable). Il note, en arrivant (première observation, et que l'on peut tenir pour exacte), « qu'il n'a pas tombé une goutte d'eau depuis plus d'un an ». Jouy s'est documenté avant d'arriver : déjà il sait quelles sont les curiosités de la vieille cité gallo-romaine. Il va d'abord à Saint-Just et constate que la basilique reste telle que l'ont vue Chapelle et Bachaumont. Il la visite et s'arrête devant le fameux tableau de Lazare qu'il juge « dix fois plus enfumé » qu'alors ; Jouy n'était pas forcé de savoir qu'il admirait une copie ; l'erreur pourtant est grave et laisse à penser. Suit le développement historique, — du remplissage, — auquel on peut s'attendre : l'ermite y accumule hérésies sur âneries : l'enceinte actuelle ne serait, « dit-on » (que ne s'en est-il informé !) « que la citadelle du temps d'Auguste ».

1. *L'Hermite en province, ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du dix-neuvième siècle*. Paris, 1819, in-16, t. II, pp. 155-176.

Non content de cette monstruosité, Jouy note — et ce dédain paraît aujourd'hui ridicule : « *Je ne dis rien de quelques antiquités très peu remarquables.* » L'heure des Augustin Thierry et des Flaubert n'est pas encore venue. Les *Martyrs*, voire le *Voyage du jeune Anacharsis* n'ont pas encore porté tous leurs fruits. En revanche Jouy se plaît à marquer les progrès accomplis depuis qu'étaient passés Chapelle et Bachaumont : « *L'air s'est épuré ; les femmes, les grisettes surtout, sont devenues jolies...* » Mais les Narbonnaises du dix-huitième siècle étaient-elles si différentes de ces Nimoises qu'admirait, en connaisseur, le jeune Racine ? Avaient-elles moins que ces dernières ces qualités physiques

Color verus, corpus solidum et succi plenum

qu'admirait, avec un peu d'émoi, le disciple des jansénistes ?) On aimerait que Jouy insiste un peu ; mais il n'est pas plus peintre qu'il n'est archéologue.

La société, poursuit-il, est devenue plus agréable que par le passé. Les hommes sont « *vifs, gais, francs et spirituels* » en même temps que braves : « *de tout temps l'armée n'eut point de meilleurs soldats* » ; dans leur conversation, constatation banale, « *règne l'hyperbole* », mais Jouy ne se moque pas de ces exagérations. Les amateurs d'art sont nombreux : l'amour de la musique — Daudet le notera chez les Tarasconnais : vous souvient-il des romances de Tartarin et de Madame Bézuquet la mère devant leurs compatriotes extasiés ? — et l'amour de la petite patrie règnent dans tous les cœurs : beaucoup de jeunes gens refusent de belles situations pour ne pas quitter leur « *petite et malpropre ville* » ; la vie moderne n'avait pas encore amoindri l'esprit régional, ni les grandes villes dépeuplé les cités de moindre im-

portance. S'il reconnaît ces qualités aux Narbonnais, Jouy ne dissimule pas leurs défauts, constate que la superstition est encore puissante, que les prêtres sont peu honorés, mais que « *les confréries de pénitents sont en grand honneur* » tandis que « *celle des pèlerins est un objet de scandale* ». Il note les potins qui courent les salons. De quoi se plaint-on ? De la sécheresse ? De la politique ? Non, mais on proteste parce que l'évêque a refusé d'approuver une dépense de 4.000 francs engagée par les pénitents pour acheter une bannière. Pieuses disputes qui évoquent le *Lutrin* et les exploits de Gilotin ! Il y a donc des bigots à Narbonne, mais la jeunesse est ardente. Certain pèlerinage à la Livinière permet à de Jouy les sous-entendus les plus précis : « *... les airs des cantiques sont bien tendres, écrit-il, et les nuits d'été bien belles dans le Languedoc.... il est bien rare qu'un bon tiers des pèlerins d'une année ne manque pas au pèlerinage de l'année suivante* ». Il est dommage que Stendhal n'ait pas connu ce détail qui l'eût enchanté ; il en eût tiré de moins égrillardes conclusions, et n'eût pas manqué de comparer en l'admirant le tempérament passionné des Languedociens à celui de ces Italiens qu'il aimait tant !

Jouy ne prolonge pas son séjour au bord de la Robine : il gagne Béziers, qu'il admire, par le canal, « *en bateau de poste* », et s'étonne que l'on ait percé la montagne de Malpas au lieu d'y creuser une simple tranchée. Mais il n'en a pas fini avec Narbonne. Son ermite n'avait pas manqué de rendre visite à son confrère, l'ermite de la Clape. Il l'a cherché, sans le trouver ; mais ce dernier, pour n'être pas en reste de politesse, le remercie par une lettre, s'excuse de n'avoir pas été là pour le recevoir, le félicite surtout d'avoir vengé Narbonne des calomnies de Chapelle et Bachaumont ; il les explique, avec des réti-

cences assez gauloises, en faisant allusion à de certaines mésaventures galantes qui leur auraient donné « *tant d'horreur.... contre le beau sexe narbonnais* ». Il parle du brave général Mirabel « *qui se dévoua si généreusement pendant la guerre d'Espagne* ». Il exprime ses regrets de n'avoir pu montrer à son confrère les antiquités de la ville et les médailles de M. le chevalier Viguiier (on ne savait pas les ermites si cultivés!). Cette lettre¹ est surtout pour de Jouy l'occasion de signaler quelques Narbonnais de marque : Marc Aurèle² (!!!), l'abbé Pourret, naturaliste de valeur, les Barthez, etc. On sent ici qu'il tire un peu à la ligne. Ces pages, sans aucune valeur littéraire, elles aussi, sont cependant un témoignage curieux et qui valait d'être noté.

Mais, si curieuses que soient ces notes, elles sont loin de valoir celles des grands romantiques. Les plus grands, à vrai dire, Musset, Lamartine, par exemple, ne sont pas venus en Languedoc : leur carrière ne les y conduisit pas. Ni Th. Gautier quand il revient d'Espagne par Barcelone, ni G. Sand, quand, dans ses *Lettres d'un voyageur*, elle conte le voyage qu'elle fit à Majorque pour y abriter romanesquement ses amours avec Chopin, ne font aucune allusion à leur passage à Narbonne : en quelle auberge descendirent l'auteur de *Tra los Montes*, celui de *Lelia* et celui des *Nocturnes*? On l'ignorera toujours. Hugo et Vigny descendirent bien jusqu'aux Pyrénées, mais sans pousser jusqu'à la mer latine. L'inspiration voulut pourtant qu'ils parlassent de Narbonne, dans la *Légende des Siècles* et dans *Cinq-Mars*. Mais les descriptions qu'ils en donnent sont toutes de fantaisie. Celle qu'on peut lire dans *Aymerillot*, si évocatrice, si colorée, n'est qu'un rêve

¹. Elle est datée du 1^{er} avril 1818.

². Il confond l'empereur romain et l'érudit Marcorelle dont parle Millin. Ce n'est pas la moindre bétise du voyageur!

de poète, inspiré par les chansons de geste dont elle est imitée. Passons condamnation sur les tours, sur

... les mâchicoulis de forme sarrasine
Tout ruisselants encor de poix et de résine,

sur la mer

Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons, —

(encore que le poète la situe de façon bizarre à l'ouest de la ville!) — ou sur les créneaux « scellés de plomb » et le donjon

... si beau qu'en vérité
On ne le peindrait pas en tout un jour d'été...

Ceci n'est que la traduction poétique de détails qui, s'appliquant à beaucoup de villes du Moyen âge, peuvent donc s'appliquer à Narbonne. Mais où le poète a-t-il vu ce diamant « gros comme le soleil » qui rayonne au « faite vermeil » de la maîtresse tour? Où a-t-il appris que des Béarnais et 20.000 Turcs

ayant chacun double harnais

formaient la garnison de la ville et qu'elle possédait trois souterrains allant

le premier dans le val de Bastan,
Le second à Bordeaux, le dernier chez Satan?

Images magnifiques mais fausses que celles-là : du moins permettent-elles d'évoquer, avec le poète magicien qui la fait jaillir de son cerveau, couverte d'ardoises, ceinturée de tours, hautaine et fière, la Narbonne médiévale, et l'on peut, grâce à lui, l'entrevoir, dans un rêve, au pied des Corbières

Brumeuse et dentelant l'horizon violet.

Hugo n'est pas venu aux bords de l'Aude comme il est allé aux bords du Rhin; il n'a pas vu la tour de Gilles Aycelin. Il invente une cité imaginaire, mais la décrit en termes si colorés qu'il est possible, grâce à lui, de reconstruire en un éclair à notre fantaisie le décor où se déroulèrent tous les drames qui, des ducs de Septimanie à Louis XIII, ensanglantèrent nos murs. Le poète, et le poète romantique surtout, n'a-t-il pas tous les droits?

Les descriptions de Vigny, dans son *Cinq-Mars*, sont tout aussi irréelles. Et la chose prête un peu à sourire quand on songe à la prétention qu'avaient les romantiques de respecter la couleur locale; l'heure du réalisme n'était pas encore venue où Flaubert avant d'écrire *Salammbô* s'embarquait pour Carthage afin de voir de ses yeux ce qu'il allait décrire. Le récit de l'arrestation de Cinq-Mars a été rédigé sans que Vigny ait visité Narbonne. Du reste aurait-il, discret comme il l'était, parlé de son voyage s'il l'avait fait? Il est permis d'en douter.

Venons-en aux trois romantiques qui ont consacré de longues pages à Narbonne, Nodier, Mérimée, Stendhal.

L'article de Nodier, Taylor et A. de Cailleux¹ ment au titre du livre. Pittoresques ou romantiques ces pages? Ni l'un ni l'autre. Il est difficile de rêver description plus plate et plus didactique que celle-là. Nodier et ses collaborateurs n'ont même pas le mérite de noter quelques détails piquants, ainsi que le faisait de Jouy. Nul trait de mœurs. Aucune observation sur les habitudes, les coutumes du pays. Il y avait à dire pourtant! Le romantisme, le pittoresque on ne les trouve que dans les lithographies encadrant le texte et qui, merveilleusement exécutées, font à ces développements, dignes tout au plus

1. *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, t. II, 1 vol., Paris, 1835, in-fol.

d'un dictionnaire historique, la plus brillante des illustrations. Ce ne sont qu'ogives, croisillons, architectures gothiques s'enlevant à droite et à gauche des paragraphes comme les piliers d'une cathédrale encadrent une chapelle. Des niches offrent un abri à des moines à l'air fatal, à des chevaliers bardés de fer qui évoquent plutôt Dom Claude Frolo ou le beau Phébus de Chateaupers que les compagnons de saint Louis à la bataille de la Mansourah. Moines et guerriers, froc ou haubert sur les épaules, ne sont pas empruntés aux monuments médiévaux. Les dessinateurs les ont imaginés tels que les voyaient alors les poètes : ils font songer aux héros des *Odes et Ballades* ou de *Notre-Dame de Paris*, aux galants soldats soupirant une ballade au pied d'une tour, près d'une meurtrière d'où les écoute la dame de leurs pensées, aux prêtres pervers et criminels que l'on retrouve dans les romans d'Anne Radcliffe, de Lewis, ou dans la *Ronde du Sabbat*. La verve de Célestin Nanteuil, et celle du jeune Viollet le Duc se donnent libre cours dans ce genre de dessins décoratifs si à la mode vers 1830 à l'heure où tout devait pour plaire être « gothique, ogive, ou cathédrale ». C'est, à vrai dire, ce qu'il y a de plus suggestif dans le livre. Ces dessins nous remettent dans l'état d'esprit des romantiques qu'enchantait la vue d'un donjon ou d'une flèche médiévale. Il est dommage seulement que le texte ne réponde pas à l'illustration, et que nos vieilles rues n'aient pas mieux inspiré les auteurs. Rien n'est plus plat, et rien n'est plus déclamatoire que le texte de cette notice. On y chercherait en vain cette naïveté ou ce sens du fantastique qui font aujourd'hui encore le charme de *Smarra* ou de *Jean Sbogar*. Nodier, conteur charmant, n'est qu'un voyageur insensible et un guide ennuyeux. Veut-on un échantillon de sa manière d'écrire ? Il s'agit de dire que Narbonne a vu peu à peu la mer s'éloigner d'elle : « *Neptune... lui*

a retiré sa protection. » Veut-il suggérer par une image les lointaines origines de la ville? « *L'aigle des conquérans de l'ancien monde n'avoit point encore vu les cimes des Alpes s'abaisser sous les pas de leurs invincibles légions que, déjà célèbre parmi les peuples, Narbonne... comptait avec orgueil dans son port les vaisseaux... des peuples de l'Afrique et de l'Asie.* » Le bon Rollin n'eût pas mieux dit. Périphrases, images dépourvues de toute signification vivante, rhétorique creuse, toute la défroque classique : Nodier n'avait pu s'en débarrasser. Il faut reconnaître pourtant les mérites de son article. La documentation en est sérieuse pour l'époque. (Mais ne doit-il pas beaucoup à Millin? Il semble le suivre de près.) Il y aurait, sans doute, à préciser aujourd'hui tel ou tel détail, en ce qui concerne l'antiquité par exemple. Mais il est bien informé, il est allé aux sources, cite Pythéas, Strabon, Ausone et Sidoine Apollinaire ; il mentionne les monuments romains dédiés aux empereurs ou construits par eux. Surtout il relate amplement l'histoire de Narbonne au Moyen âge d'après les chartes ou les documents qu'il a pu consulter. Il énumère avec précision les monuments que l'on pouvait admirer de son temps. C'est ici que nous l'attendons. La sécheresse de ses descriptions n'a d'égale que leur impersonnalité. De Saint-Just, il dit que c'est une « *noble église qui, comme la cathédrale de Cologne n'a voulu laisser sortir de la terre que sa tête élégante et parée.* » Du moins écrit-il que c'est « *une des belles productions de l'architecture ogivale* », que « *la pureté du style, la hardiesse de ses voûtes en font un des plus beaux édifices du Midi de la France.* » Mais ses analyses des tombeaux de Philippe le Hardi ou du chevalier de Lasbordes, son allusion au Lazare de S. del Piombo ne rendent pas sa description plus vivante. Il n'est pas digne d'un Nodier d'écrire comme les rédacteurs du Baedeker et de ne pas éprouver la moindre émotion

devant une des plus belles nefs qui soient en France. Si Saint-Just ne l'émeut pas, à plus forte raison Saint-Paul où « *l'art ne se fait point remarquer* », où il ne voit que « *sculptures bizarres que le bon goût réprouve* ». La seule notation juste — et originale — que l'on trouve en ces pages touche le palais archiépiscopal qui le fait songer aux murs en bossage de la seigneurie de Florence, « *ressemble plus à une forteresse qu'à un palais* » et dont la « *teinte d'or* », semble l'avoir ému. S'il parle des environs, le *Trau de la Grabo*, les *Euillals* de Montlaurès, c'est pour signaler la présence en ces points de vestiges romains sans dégager l'âpre beauté de ces paysages tourmentés, ou leur couleur. Nodier n'est ici qu'un érudit, et l'on préférera à ces notes certaine page d'un romancier narbonnais qui a su, parce qu'il était né près de la Robine, sentir et dégager la poésie que recèlent la plaine de l'Aude, les étangs et les premières pentes des Corbières.

Il faut pourtant savoir gré à Nodier d'avoir deviné que Narbonne serait *une nouvelle Pompéï si l'on jouillait ses bains, ses arènes et ses amphithéâtres* », d'avoir appelé l'attention des autorités sur le musée qui se fondait alors, d'avoir réclamé la fondation d'une bibliothèque, la protection des archives, — « *les volumes se convertissent en pâte, écrit-il, et sont laissés à la disposition des rats* ». Cet appel, qui soutenait l'effort des fondateurs de la Commission archéologique, a été entendu. Surtout il faut remercier Nodier d'avoir fait fixer en de magnifiques planches l'aspect, en 1830, de Saint-Just, des remparts, du donjon de l'Hôtel de ville actuel, des portes de la ville et de l'abbaye de Fontfroide, et, plus encore, de cette vue d'ensemble de Narbonne, prise de l'ouest et traitée dans le goût romantique où l'on voit tours et clochers, toits et remparts s'enlever sur une Clape tumultueuse et sur un ciel d'orage. Mais que n'a-t-il laissé la plume aux dessinateurs

qui devaient illustrer son livre ! Nul doute que les artistes qui ont noté d'un crayon si agile les gestes de ce muletier, — courte veste et ample ceinture, chapeau à larges bords et culottes collantes, — fustigeant devant la maison des trois nourrices, sous les yeux des flâneurs, ses bêtes chargées de colis, eussent mieux senti et mieux rendu le pittoresque de la vie narbonnaise au temps de Charles X.

Le reproche que nous faisons à Nodier, Mérimée l'en-courrait presque s'il n'avait une excuse : ses fonctions le contraignaient à ne s'occuper que d'archéologie, et d'ailleurs, dans ses lettres, il laisse jaillir les impressions les plus spontanées qui ne pouvaient trouver place dans ses rapports à son ministre. Il nous livre ainsi à la fois ses notes de technicien — et c'était le plus averti des archéologues — et ses réflexions dans tout leur naturel. On sait qu'il avait été nommé en mai 1834 inspecteur général¹ des monuments historiques : il devait le rester vingt ans, et jouer le rôle le plus efficace : c'est à lui que la France doit d'avoir pu conserver et retrouver bien des restes de son passé. La vie mondaine qu'il menait alors, les plaisirs qu'il trouvait dans les salons parisiens et les coulisses de l'Opéra n'eurent pas de prendre ses fonctions très au sérieux.

A peine chargé de la mission qui lui était confiée, il quitta Paris, en juillet 1834, et adressait en septembre au ministère des rapports sur les monuments d'Autun, Tournon, Mâcon, Cluny et Lyon. Puis, descendant le Rhône, il gagna la Provence et le Languedoc. Le 7 no-

1. Sur le rôle de Mérimée, cf. P. Trahard, *P. Mérimée de 1834 à 1853*, Paris, Champion, 1928, in-8°, *passim*, où sont décrits la « tâche énorme... écrasante... admirable » que sut affronter le romancier, son enthousiasme, ses tristesses, son activité qui s'étendit à toute la France, les résistances qu'il dut vaincre : « Il a bien mérité de la vieille France » écrit justement M. Trahard.

vembre il était à Montpellier, le 12 à Perpignan. Dans l'intervalle il avait visité Narbonne. Il consigna dans ses *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*¹ ses constatations de technicien. Il réserva pour ses amis les impressions de route qu'il notait dans ses lettres. A l'en croire, son voyage n'avait été qu'une rude corvée : « *La vie de province est horrible, et les soirées terriblement longues* », écrivait-il, de Lyon, à H. Royer-Collard². Il reprochait aux provinciaux leur vie étriquée, sans lustre et sans intérêt. « *Je crois que vous me trouverez diablement bête à mon retour* » confiait-il, d'Avignon, au même ami, et, de Marseille, il ajoutait : « *la province m'a considérablement abruti*³ ». La bêtise des provinciaux n'a d'égale, à ses yeux, que leur laideur. Tout l'exaspère. Il y a, dans ces réflexions acerbes, de la sincérité, à la fois, et une attitude. Sincère, Mérimée l'est, sans aucun doute lorsqu'il invective contre la sottise de la province et l'étroitesse de la vie que l'on y mène (il est habitué à mieux que cela) : il n'est, pour s'en convaincre, que de relire Balzac. *Eugénie Grandet* et les *Illusions perdues*, la *Muse du département* ou la *Vieille fille* montrent ce qu'était entre 1820 et 1830 l'existence loin de Paris, toute occupée de pratiques pieuses, de potins et de projets matrimoniaux pour les femmes, de querelles de voisinage, de campagnes électorales ou de questions d'intérêt matériel pour les hommes. Mérimée, habitué à fréquenter les salons élégants, à rencontrer tous les jours les gens d'esprit qui avaient nom Stendhal et Sainte-Beuve, Musset et G. Sand, Viel-Castel et Jacquemont, dut souffrir en province de la médiocrité

1. PP. 389 et suiv.

2. Chambon, *Notes sur P. Mérimée*, p. 63.

3. *Ibid.*, pp. 64 et 66. Mérimée arrivait à Narbonne de Marseille par Arles, Montmajour, Nîmes, le Pont du Gard, Aigues-Mortes, Montpellier, Maguelonne et Valmagne. Cf. *Lettres à une inconnue*, t. I, p. 243.

de bon nombre de gens et surtout de sa qualité de fonctionnaire en tournée, — qui pis est : de fonctionnaire averti, donc de trouble-fête, décidé à faire cesser le laisser aller général. Il est sincère quand il se plaint. Mais il exagère un peu. Sa tâche l'intéressait : ses *Notes* le prouvent ; il observait : son expérience un peu neuve d'archéologue, mais aussi son talent de romancier s'enrichissaient à ces voyages. Il aurait mauvais gré à s'en fâcher puisqu'il a pu rapporter de Corse son roman de *Colomba* et enrichir sa *Vénus d'Ille* de ses observations en Roussillon¹. Enfin il ne rencontrait pas que des sots². Il ne faut donc pas attacher plus d'importance qu'il ne convient à ces récriminations.

Suivons-le plutôt dans sa tournée. Il dit lui-même à Hippolyte Royer-Collard ce qu'étaient ses journées : « *Quand je ne vais pas en voilure, je me lève à neuf heures, je déjeune et je donne audience aux bibliothécaires, archivistes et autres espèces. Ils me mènent voir leurs mesures. Si je dis qu'elles ne sont pas carlovingiennes, on me regarde comme un scélérat... Pressé entre ma conscience et mon intérêt, je leur dis que leur monument est admirable... Alors on m'invite à dîner, et on dit dans le journal du département que j'ai bougrement d'esprit. On me prie de déposer une pensée sublime sur un album. J'obéis en frémissant. Le soir, on me reconduit à mon hôtel en cérémonie* ».

En a-t-il été ainsi à Narbonne ? On en peut douter, car il y trouva un guide compétent et averti dans la personne de Tournal³ qui lui fit visiter non seulement la ville,

1. Cf. Trahard, *loc. cit.*, pp. 34 et 262.

2. C'est ainsi qu'il connut en Roussillon l'érudit Jaubert de Passa.

3. Chambon, *loc. cit.*, pp. 64-65.

4. Tournal fut hautement estimé non seulement par ses émules du voisinage mais par les érudits les meilleurs que la France comptait alors : le baron Taylor, l'abbé Requien, A. Jubinal, Boucher de Perthes, Anatole de Barthélémy, Francisque Michel ne lui ménagèrent

mais aussi Alet, Carcassonne et Rieux, et si bien que Mérimée le nomme avec honneur dans son livre. Rien de ce qu'il y avait à voir ne put donc lui échapper. De fait, les notes qu'il rédigea sur Narbonne¹ sont de beaucoup les plus riches et les plus intelligentes qui aient été écrites jusqu'alors.

Il est, d'abord, scandalisé que l'on ait osé construire les remparts avec les ruines des monuments romains : « *Les murailles de Narbonne sont comme un musée en plein air* » ; il ne s'explique pas que François I^{er} ait pu permettre pareil acte de barbarie. Il fait le tour des bastions, flânant devant les portes et les courtines, reconnaissant les restes « *d'une frise dorique* » ou d'une « *autre frise provenant sans doute d'un arc de triomphe* », des chapiteaux, des pilastres, des inscriptions. On sent sous la froideur voulue de ces notes, sa colère et son dépit. Il reconnaît, pourtant, qu'on a tenté de procéder avec un certain souci de sauver ces restes. On a placé les inscriptions de telle manière qu'on puisse les lire ; les bas-reliefs les plus curieux ornent les voûtes des portes. « *L'ingénieur n'était donc point tout à fait un ignorant. Il raisonnait la barbarie* ». De cette revue, Mérimée tire une conclusion pratique : il est facile, et il est urgent, de constituer un musée qui sauvera ce qui n'a point encore péri. La Société archéologique, qui « *compte à peine une année d'existence* » s'y emploie. Elle a recueilli déjà des sarcophages, des statues, des inscriptions. Il admire dans sa collection un bas-relief représentant des aigles : « *Ces plumes sont admirablement rendues.* » Mais il faut la soutenir.

Les murailles franchies, Tournai ne lui laisse rien oublier. Il le mène à la vicomté, devenue la poste aux

ni leurs encouragements ni leurs éloges. Il n'est pour s'en convaincre que de feuilleter sa correspondance.

1. *Notes d'un voyage dans le Midi de la France*, pp. 390 et suiv.

chevaux, où il regarde longuement ce sarcophage dont on crut longtemps qu'il représentait les noces d'Ataulphe et de Placidie, — sous le passage de l'Ancre où il relève une inscription sur la fondation de Saint-Rustice, — dans la tour carrée de l'archevêché « dont l'appareil indique plusieurs constructions successives », — à l'abside de Sainte-Marie-Majeure transformée en « atelier de charonnage ». Il visite longuement Saint-Paul et Saint-Just. Il remarque que, si, dans les détails, la première de ces églises est un monument de transition, la disposition générale est « purement gothique » : « Il y a, dit-il, de la hardiesse et de la légèreté dans ses voûtes élancées et ses longs piliers » mais « cette disposition élancée » a été modifiée par « des souvenirs du style précédent, plus lourd et plus timide ». Ainsi a-t-on uni les piliers par des arcades. Toutefois, à son goût, la légèreté de Saint-Paul surpasse celle de l'église de Saint-Maximin. De l'ornementation, il se borne à dire que les chapiteaux sont « historiés » et qu'on y voit des diables, « quelques-uns fort indécents ». Nous voici loin des vagues indications et des jugements sommaires de Nodier. Mérimée est autrement averti. Sans doute est-il bref (« il regarde en voyageur pressé », dit M. Trahard, il « examine en artiste plus qu'en archéologue »), du moins voit-il juste.

Pour Saint-Just, dont il regrette qu'il soit inachevé, il rappelle les dates essentielles de la construction dont il cherche à préciser les étapes, admire la légèreté, la sveltesse des piliers, certains portent des traces d' « ornements peints d'une grande délicatesse ». Il trouve, — et l'on s'en étonne un peu, les verrières « médiocres », — pourtant il les fera réparer. Les créneaux, les piliers extérieurs « façonnés comme des tours octogones » lui rappellent les églises anglaises du quatorzième siècle. Il reproche au jubé de nuire à l'effet général, mais il admire fort le

tombeau de M^{re} de la Jugie, « *modèle de l'art au treizième siècle... les poses, les draperies sont d'une vérité remarquable. Ces statues ne le cèdent pas pour la grâce aux meilleurs ouvrages de la Renaissance* ».

Ajoutons qu'il trouve la madone du pont Sainte-Catherine « *un petit chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût* ».

Ces notes ne sont que des aperçus techniques et non des impressions pittoresques, mais elles témoignent d'une expérience très sûre, et d'un goût sans défaut. Surtout il est facile de les compléter en cherchant dans les lettres de Mérimée et dans celles de Viollet le Duc qui fut son collaborateur les notations vivantes qui ne s'y trouvent pas. Tout n'était pas agréable dans les fonctions de Mérimée en un temps surtout où les communications n'étaient pas faciles, où les diligences cahotaient leurs occupants sur des routes semées de fondrières¹ et que les orages transformaient en torrents. Parti de Narbonne pour continuer son inspection, il subit les averses d'automne, torrentielles. Il parvint avec peine à Perpignan, sous une pluie battante, « *des pluies comme vous n'en connaissez pas, vous autres, septentrionaux*² » écrit-il à Royer-Collard, et il développe ses impressions dans une lettre à Jenny Dacquain : « *Je suis arrivé ici avec un temps affreux. Une pluie comme on n'en voit jamais dans le Nord a inondé toute la campagne, coupé les routes, changé tous les ruisseaux en grosses rivières, le pire de tout c'est que si le vent du Nord ne s'élève pas, je resterai ici je ne sais combien de jours sans même la ressource de retourner à Narbonne, car le pont qui pouvait assurer ma retraite ne tient plus à rien, et, si l'eau grossit, il sera emporté*³... ».

1. « J'ai fait vingt lieues aujourd'hui en changeant sept fois de voiture », écrit-il le 15 août 1834, cf. P. Trahard, *loc. cit.*, p. 79.

2. Chambon, *loc. cit.*, p. 70.

3. *Lettres à une inconnue*, t. I, p. 216.

Malgré ces ennuis il ne garda pas un trop mauvais souvenir de ce qu'il avait vu dans la plaine de l'Aude. De loin il continua à s'intéresser aux travaux entrepris pour remettre en état nos monuments. Il revint à Narbonne. En août 1865, de Montpellier, il envoyait un rapport sur Saint-Just, en même temps qu'il écrivait à Jenny Dacquin que le soleil du Languedoc ne l'avait pas soulagé de ses maux. Il ajoutait : « *Ces méridionaux sont d'étranges gens ; tantôt je leur trouve de l'esprit, tantôt il me semble qu'ils n'ont que de la vivacité. Ce voyage me les fait voir un peu plus en laid qu'à l'ordinaire*¹ ». Il dut repasser à Narbonne en 1850 puisque le 6 octobre il était à Nîmes, le 15 à Carcassonne. Mais il n'y a dans ses lettres aucune trace de son passage.

Il s'intéressait aux monuments qu'il avait examinés en 1834. Viollet le Duc avait été chargé de surveiller les travaux entrepris à Narbonne et à Carcassonne. Il tenait l'auteur de *Carmen*, dont il savait l'influence et la compétence, au courant des travaux entrepris. Mérimée ne cachait pas sa haute estime pour son collaborateur. Il me convient, écrivait-il à Charles Lenormant, « *de cent mille façons* ». Viollet le Duc lui écrivait, le 6 septembre 1843, de Narbonne². Il y arrivait, venant de Vézelay, Brive et Carcassonne où il avait eu maille à partir avec l'architecte de Saint-Nazaire. Au débarqué « *j'ai, dit-il, enlevé l'affaire de l'archevêché qui va vous retourner au conseil des bâtiments civils* ». (Il s'agit des travaux de réfection qu'il allait entreprendre³. Il s'occupa ensuite à surveiller la restau-

1. *Lettres à une inconnue*, p. 249.

2. *Lettres de P. Mérimée à Viollet le Duc*, p. p. P. Trahard, Paris, Champion, 1926, in-8, pp. 199 et suiv.

3. Il s'en occupait depuis quelques mois déjà ayant, en avril, dressé un plan d'appropriation de l'ancien palais épiscopal et dressé des devis (14 avril 1843), l'un de 243.637 francs, l'autre de 219.210 fr. 50, plus les honoraires.

ration de Saint-Just commencée grâce à Mérimée : l'allocation qu'il a obtenue, lui dit-il, « *s'emploie en travaux de restauration des meneaux, fenêtres et verrières ainsi qu'il était convenu* ». Il s'intéressait à l'abbaye de Fontfroide et obtenait du propriétaire, M. de Saint-Aubin, l'engagement que ni le cloître, ni l'église ne seraient démolis. L'attitude de M. de Saint-Aubin qui était « *très chaud pour la conservation de ce petit bijou* » rassure Viollet le Duc. Il pouvait, son rapport fini, constater, sans se plaindre, qu'il faisait très chaud et souhaiter à Mérimée dans le Nord « *un aussi beau ciel, autant de poussière, un peu de cette couleur qui dore si bien nos vieilles bâtisses narbonnaises — et moins de moustiques* ». La phrase est jolie. Elle est surtout sincère.

L'architecte avait pris sa tâche à cœur. De loin il surveillait les travaux commencés — mais ils n'allaient pas sans incidents : la municipalité n'était pas toujours d'accord avec lui : un certain M. Gros, son agent, le tenait au courant des délibérations du conseil municipal qui disait souvent son mot. Et Viollet le Duc n'était pas sans se plaindre : « *Je me suis permis, écrit-il à un correspondant resté inconnu, une sortie très décente dans ma lettre à M. le Maire... Tout ce qu'on voudra; je suis bon-homme. Mais c'est bien le moins qu'on laisse à ces malheureux architectes la seule chose qui leur appartienne : la forme à donner aux édifices. On est responsable de son œuvre. C'est bien le moins qu'on ait le droit de suivre ce que le bon sens et la conscience vous dictent*¹. » Mais son zèle ne tiédissait pas. Il surveille en septembre 1847 les réparations de la Tour du nord, du côté de la place aux Herbes². Surtout il s'intéresse à la restauration et à l'achève-

1. Lettre du 11 nov. Cette lettre, et les documents qui sont cités ci-dessous, font partie des archives de M. G. Viollet le Duc qui a bien voulu nous les communiquer. Nous l'en remercions ici.

2. 9 septembre 1847.

ment de Saint-Just. Il a dressé un état des dépenses faites jusqu'en 1839 pour achever le transept et le réunir au chœur, dépenses qui s'élevaient alors à 900.830 francs ; il insiste pour que l'œuvre entreprise ne soit pas abandonnée : « ... après tant de sacrifices déjà faits, il ne me semble pas possible de ne pas faire ce dernier effort qui devient chaque jour de plus en plus nécessaire, car le chœur de Saint-Just, seule partie livrée au culte est insuffisante pour la paroisse, et on laisse tomber en ruines des constructions qui représentent plus d'un million¹. » Ce dernier effort, il le chiffre à 110.174 francs. Le 7 février 1840, il insiste, rédige un rapport sur la question qui le préoccupe, rapport historique et technique à la fois où l'on sent percer l'admiration la plus ardente pour la vieille basilique en laquelle il voit un chef-d'œuvre incomplet et digne d'être mené au terme : il rappelle le passé glorieux de la vieille église métropolitaine et conclut : *Ce monument est donc par sa forme, sa grandeur et les souvenirs historiques qu'il rappelle, digne d'attirer l'attention du gouvernement*². » Le 25 janvier 1844 nouveau rapport pour déterminer les dépenses nécessaires encore. La tâche n'était facilitée ni par le ministre qui, sans doute, ménageait les crédits, ni par la fabrique qui voyait d'un mauvais œil les initiatives de l'architecte. Viollet le Duc ne pouvait rester sur place et redoutait l'intrusion des gens incompetents dans les travaux dont il avait la responsabilité. De Paris, le 8 décembre 1847, il écrivait à Tournal pour le guider et répondre à certaines questions. Tournal venait de découvrir dans la chapelle de Notre-Dame à Saint-Just un bas-relief représentant le jugement dernier et voulait le transporter au Musée. « Vous êtes, écrivait Viollet le Duc, comme

1. L'état des dépenses ainsi effectuées portait de 1708.

2. Viollet le Duc date du 3 avril 1272 les premiers travaux entrepris.

toujours un homme charmant ; mais vous êtes conservateur de musée, et, par conséquent, né pillard, saccageur de monuments, arracheur de bas-reliefs. Vous avez enfin les qualités et les défauts de votre état. » Et il protestait : « *Laissons les monuments chez eux. »* Il n'est pas de ceux qui peuvent admirer à Londres les frises du Parthénon. Et il ajoute avec fermeté : « *Je désire fort que vous enleviez les colonnes de marbre (carton pâte Loubeau) qui cachent le bas-relief en question ; je désire fort que ce bas-relief reste apparent. »* Mais « *il doit rester là. »* Il terminait sa lettre par une allusion au palais archiépiscopal : « *Vous ne me dites rien de l'hôtel de ville ? »* et il concluait, — ce qui laisse supposer qu'il avait, malgré tout, noué à Narbonne de chaudes amitiés : « *Rappelez-moi au souvenir de tous, je vous prie¹. »*

Malgré tout, disons-nous. C'est que ses travaux n'avançaient pas et qu'il se fâchait. En 1849, le 22 janvier, il reprochait au maire son attitude. (Les municipalités ? disait brutalement Mérimée, « *un ramassis d'épiciers droguistes et barbares²* ».) N'avait-il pas appris que l'agent chargé par lui de suivre les travaux, M. Murat, avait été, sur l'initiative du premier magistrat municipal remplacé par un parent de ce dernier, M. Verdier ? Viollet le Duc protestait contre ce que pareil procédé avait de contraire au droit, au bon sens, et aux convenances : il dut faire appel à l'influence de Mérimée pour trancher les différends qui se multipliaient. L'académicien intervint énergiquement et avec succès : « *Mon cher ami, lui répondait-il, on écrit au préfet de l'Aude de donner un poil vigoureux au maire de Narbonne. Nous lui disons que le*

1. *Lettres inédites de Viollet le Duc*, Paris, 1902, in-8, pp. 9-10. Le 8 février 1851 il adressait au ministre un rapport sur des bas-reliefs découverts dans la chapelle de la Vierge.

2. P. Trahard, *loc. cit.*, p. 26. Il ajoutait, d'ailleurs : « *Malheur à qui résiste ! »* (*ibid.*, p. 25).

monument est historique, que l'architecte et son inspecteur sont nos hommes et qu'il ne peut y toucher sans se brouiller avec nous¹. » Viollet le Duc continuait à surveiller la restauration de Saint-Just. Le 29 juin 1851 il soumit à Mérimée un long rapport sur la cathédrale, qu'il adressait au ministre, rapport conçu en termes très vifs. Il se plaignait des lenteurs, des atermoiements, de l'inintelligence des Narbonnais qui nuisaient à ses efforts. Il exposait ses démêlés avec le conseil de fabrique qui n'en faisait qu'à sa tête, et se plaignait de cette attitude. L'évêque de Carcassonne était obligé d'intervenir. Mérimée lui retourna son mémoire : « *Voltaire*, lui écrit-il pour le consoler, *dil qu'il faut répéter vingt fois les mêmes choses aux Welches, à plus forte raison aux Narbonnais².* » La ténacité de Mérimée et de son collaborateur finit par triompher, au moins partiellement. C'est au « zèle infatigable » du premier, à sa « flamme » qui « chez lui est toujours sous la cendre » mais « existe³ », c'est au dévouement de Viollet le Duc que Narbonne doit d'avoir vu remettre en valeur sa cathédrale et son hôtel de ville⁴. Leurs notes et leurs lettres prouvent que les travaux ne furent pas toujours facilités par les habitants eux-mêmes, et qu'il fallut toute la ténacité de Mérimée et son influence en haut lieu, tout l'enthousiasme de Viollet le Duc pour aboutir. Le résultat de leurs efforts est visible : on comprend que, soucieux de leurs devoirs de techniciens, ils aient, pendant leurs visites à Narbonne, négligé de s'intéresser au pittoresque des mœurs qu'ils pouvaient observer.

1. *Lettres de Mérimée à Viollet le Duc*, 12 janvier 1849, p. 9.

2. *Ibid.*, p. 14.

3. P. Trahard, *loc. cit.*, pp. 8-9.

4. Le 6 déc. 1855, Viollet le Duc, sur la demande du maire lui soumettait un avant-projet d'établissement de la sous-préfecture dans une aile de l'hôtel de ville actuel.

Avec Stendhal enfin, nous avons affaire à un tout autre genre de voyageur. Il regarde, certes, les monuments, les œuvres d'art, mais non pas eux seulement. Il voyage sans but précis. Les hommes l'intéressent autant que les pierres, et ce sont surtout par les réflexions du psychologue que les *Mémoires d'un Touriste* et le *Journal* du voyage de Bordeaux à Valence en 1838 méritent d'être consultés.

Il est difficile de dire avec exactitude quand Stendhal est passé à Narbonne. Ce serait, d'après les *Mémoires*, en 1837, et d'après le *Journal* en 1838. Cette dernière date paraît plus probable. Mais on peut se demander s'il n'y était pas venu déjà auparavant¹. Une anecdote citée dans *De l'Amour*, le début d'un article de la *Revue de Paris*, une phrase d'une lettre le laissent supposer. Ne raconte-t-il pas, dans *De l'Amour*, sous la date 1822, l'histoire d'une jeune femme de Narbonne qui vint assister son mari dans un duel pour le voir, disait-elle, tuer son adversaire? On ne peut, il est vrai, préciser à quelle date avant 1822 Stendhal a pu venir à Narbonne, et il est permis de croire que, ce trait de mœurs qui l'enchantait, le romancier l'a entendu conter ailleurs qu'en Languedoc. Mais quand il fait dire à l'un de ses personnages, Julien Louaut, « *Je suis né à La Nouvelle, près de Narbonne; c'est une petite bourgade sur le bord de la mer dont tous les habitants vivent de la pêche* », — lorsqu'il écrit, en 1831 : à Béziers, à Toulouse « *il y a de l'âme, on n'y est pas constamment occupé du voisin* », on se demande si des indications aussi précises ne sont pas celles d'un homme qui a vu la région dont il parle. Avec Stendhal, il est vrai, il faut s'attendre à tout : peut-être ici même se borne-t-il à

1. Dans sa *Vie de H. Brulard*, ses propres mémoires, Stendhal parle d'un voyage qu'il fit à Barcelone entre 1821 et 1830. C'est entre ces dates qu'il serait passé à Narbonne et aurait pu ressentir les impressions, noter les faits qu'il rapporte plus tard.

broder, peut-être faut-il admettre qu'il utilise simplement des souvenirs de lecture.

Il n'en est pas de même en 1837-1838. Il accomplit alors une grande randonnée dans le Midi qui, de Bordeaux, le conduira jusqu'à Grenoble. Ce sont les notes prises durant ce voyage qui, après lui avoir peut-être permis d'écrire (on n'en est pas sûr) certaines parties des *Mémoires d'un Touriste* seront utilisées dans son *Journal*. Il est en tout cas, difficile de fondre et de mettre d'accord l'une et l'autre rédaction.

D'après la première, il serait arrivé à Narbonne de Montpellier, « *fort jolie ville* » dont il avait admiré la « *gaieté* » et la « *vivacité* », — et qu'il louait fort « *de n'avoir pas l'air stupide* » comme Rennes par exemple, — et de Béziers où on l'avait mené « *voir au coin d'une rue, une statue informe, célèbre dans le pays* ». Celle, sans doute, de Pépécut. Du sommet du Pas du loup, — il ne le dit pas, mais on le devine, — il avait pu voir, à l'aube, les tours de Saint-Just : « *Le soleil, écrit-il, allait se lever lorsque je suis arrivé à Narbonne dont j'apercevais depuis longtemps la haute tour se détachant sur l'aube du matin. Cette ville m'intéresse.* » Mais ces *Mémoires* sont moins des souvenirs qu'une très habile utilisation du livre de Millin. Mieux vaut donc s'attacher, pour la chronologie, au *Journal* qui paraît plus sincère et ne faire état des *Mémoires* que comme impressions.

Le *Journal*, d'ailleurs, est autrement vivant que les *Mémoires* dont la véracité paraît suspecte : ils ont été rédigés, en effet, pour la plus grande partie à Paris, et Stendhal, pour les composer, se documentait auprès d'un de ses amis, le baron de Marest¹ : « *Je suis ravi, lui*

1. Un ami de Stendhal, Crozet, écrivait : « le *Touriste* a été fait à la hâte, non de visu ». Il n'en est pas de même du *Journal*.

disait-il, de ce que vous m'envoyez. C'est excellent ; il y a autant de pensées que de lignes. Je l'insère tel quel. » « Donnez-moi bien vite Marseille et Nîmes ? » Quelle confiance, dès lors, lui accorder ? Il avait pourtant parlé de Narbonne avec le savant Fauriel, son ami, qui lui avait révélé la haute antiquité de la ville. Et pourtant nous ne croyons pas que ce soit à l'érudit commentateur des troubadours qu'il doive ce qu'il en dit. Certaines remarques sont d'un psychologue tel que Stendhal plus que de Fauriel, et peuvent avoir été notées au temps du voyage à Barcelone dont nous avons parlé.

Il note l'aridité du paysage : « *Le pays qui entoure Narbonne est désolé et sec. C'est pis que la Provence.* » Il déplore le mauvais état des routes, l'ensablement des ports ; il plaint les provinciaux isolés de Paris. « *Comment voulez-vous qu'un pauvre diable d'homme lettré qui habite Castelnaudary choisisse les livres nouveaux qu'il faut pourtant acheter ?* » Surtout il observe les mœurs plus que les monuments : « *On a de l'esprit et de la délicatesse* » en Languedoc, « *il y a même vers les Pyrénées une nuance de galanterie romanesque et d'inclination aux aventures qui annonce la noble Espagne* », — et cette observation pourrait être corroborée par l'anecdote qu'il citait dans *De l'Amour*, mais l'écrivain préfère esquisser un développement sur le caractère espagnol et reprocher aux Languedociens leur habitude d'extérioriser leurs impressions : « *Ce qui nuit au méridional, c'est la passion qui éclate dans ses discours.* » S'il « *parvient à savoir se taire, il ôte tous leurs avantages à ses ennemis.* » Ce sont là de très justes observations, et les premières de cette sorte que nous ayons à relever.

Mais venons-en au *Journal*, bien plus suggestif. Fin mars 1838, venant de Bordeaux, Stendhal était allé déjà de Toulouse à Port-Vendres en chaise de poste. Il n'avait

eu que le temps de traverser la ville : « *J'ai donné une heure aux singuliers remparts de Narbonne qui sont un musée d'inscriptions et de bas-reliefs antiques.* » Il notait cette impression. — le premier cri sincère que nous ayons trouvé parmi les souvenirs de tant de voyageurs : « *J'abreuve mon âme de mélancolie aux tristes bords de l'Aude.* » N'est-il pas émouvant de penser que l'auteur de *Rouge et Noir* berça un jour sa tristesse au murmure des platanes et des cyprès chers à J. Lebrau ? Le 29 avril, à 11 heures et demie, poursuivant son voyage vers le Rhône, il arrivait, une seconde fois, de Carcassonne « *en 5 heures et demie* ». Sa place, dans la diligence, lui avait coûté sept francs. Il venait dans cette ville « *aussi gaie que Carcassonne est triste* ». Mais, incommodé par le Cers, il ajoute : « *C'est la patrie du vent. Je viens d'être obligé de renoncer à passer par une petite rue contre la cathédrale au nord. Le vent me lançait de petites pierres à la figure, de façon à me faire mal. J'ai craint qu'il ne me renversât.* » Les Narbonnais qui suivent aujourd'hui cette rue n'évoquent pas la silhouette trapue du consul de France à Civita-Vecchia, roulé dans sa houppelande et luttant pour protéger son chapeau et ses yeux.

Saint-Just l'enthousiasme. Les vagues descriptions de Nodier, les notations techniques de Mérimée n'égale pas la sincérité des réflexions elliptiques que Stendhal, le soir venu, jetait sur ses carnets en quelque auberge à la lueur tremblante d'une bougie fumeuse : « *Église sublime, écrit-il, église magnifique si elle était finie. Élévation prodigieuse de la voûte du chœur. Admirable simplicité et élégance des piliers (botte d'asperges). Trois nefs fort larges ; malheureusement il n'y a de fini que le chœur. La grande nef est à faire. Deux archevêques ont entrepris cet ouvrage pour lequel il fallait la ferveur et l'amour de bâtir qui distinguaient le treizième siècle.* » Il

admire « le joli tombeau d'un chevalier horriblement laid. Cela est nu, clair, et donne une idée complète de l'individu qui est à genoux. Il est entouré de deux colonnes torses », mais il n'a pu savoir le nom « de ce brave homme si complètement laid. » « On ne sait comment, poursuit-il, s'y prendre pour voir l'église. Ce chœur sublime est séparé de la nef par un mur de mauvais goût. » « Les deux tours... manquent de légèreté. »

Ces courtes phrases hachées en disent plus long que les développements ampoulés de Nodier. Pour la première fois un voyageur curieux — et qui n'est qu'un voyageur — visite Narbonne et note ses impressions. Stendhal se trouvait un peu chez lui en Languedoc : le Midi lui rappelait l'Italie qu'il aimait tant. On ne s'étonnera pas qu'il le félicite de n'avoir jamais été et de n'être pas « aussi abruti que le Nord ». Nous voici loin du badinage de Chapelle, des fausses grâces de de Jouy, de l'érudition de Nodier.

Il faut attendre pourtant quelques années pour voir marquer en traits définitifs, — que l'on regrette de trouver aussi brefs, — le caractère du paysage narbonnais. Taine, en 1863, passait à Narbonne, et le philosophe, qui savait regarder, a pu en quelques phrases sèches, mais colorées, fixer ce que n'avait pas su voir Nodier, ce dont n'avaient parlé ni Mérimée, ni Stendhal. « des montagnes pelées qui ondulent à droite et à gauche... Du maïs, puis des vignes. Les vignes rampent à terre. Les villes passent à droite et à gauche, sur des collines, Carcassonne, Castelnaudary, Narbonne, demi féodales et demi romaines. Elles sont fauves, bronzées, on sent la pluie infinie, séculaire, des rayons brûlants¹... » On dirait d'un

1. H. Taine. *Carnets de voyage, Notes sur la province. 1863-1865*, Hachette, 1897, in-16, p. 96-97.

dessin vigoureux, aux lignes fortes et appuyées, au coloris précis, où les détails s'effacent pour rendre plus forte l'impression d'ensemble. Taine avait pénétré les secrets de la technique des maîtres de la plume et du pinceau. Son croquis a la précision un peu sèche des estampes ou des eaux-fortes les plus nettes. On ne peut s'empêcher de regretter que le seul voyageur qui ait senti, une seconde, l'âpre, l'austère poésie de nos paysages et de nos murailles n'ait pas voulu la mieux analyser.

Pierre JOURDA.

APPENDICE

Lettres de Mérimée à Tournal¹.

I

CABINET
DU MINISTRE
DE L'INTÉRIEUR.

Paris, le

183

MON CHER MONSIEUR,

Je suis à Paris depuis 2 jours. J'ai trouvé qu'on avait déjà écrit au M^{re} de la guerre de la manière la plus pressante pour qu'il vous cédât le bâtiment où se trouve votre musée.

Je vais quitter Paris demain pour aller à Fontevault où m'envoie le Ministre. Mais je serai de retour dans dix jours, et alors je serai tout à vos ordres pour toutes les démarches que vous désirerez que je fasse.

Veuillez ne pas oublier votre obligeante promesse d'une note sur l'église de Rieux.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de tous mes sentiments les plus distingués.

P^r MERIMÉE.

16 décembre 1834.

1. Ces lettres nous ont été communiquées par M. J. Hérail que nous remercions ici de nous avoir autorisé à les reproduire.

Note jointe : Pr Mérimée. Rue des Petits-Augustins, 16,
ou sous le couvert du M^{re} de l'Int^r.

Église de Rieux.

- 1° Forme de la tour.
- 2° — crypte.
- 3° Combien de chapelles.
- 4° Combien romanes, combien ogivales.
- 5° Les piliers sont-ils de la construction primitive?
- 6° Quelle est la forme de la voûte.
- 7° Quel est l'appareil.
- 8° L'autel est-il ancien?
- 9° Trouve-t-on des croix grecques dans l'église, ou des croix
de templiers ?
- 9° (*sic*) Hauteur des colonnes du chœur et de la nef?
- 10° Principaux ornemens.

Lettre très abîmée.

II

Suscription.

Monsieur

Monsieur Tournai fils.

Secrétaire de la Société archéologique. Narbonne.

L'inspecteur des monumens historiques.

Paris, 22 janvier.

MONSIEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser ainsi que les renseignemens précieux que vous me donnez sur l'église de Rieux-Mérinville. J'ai sous les yeux un plan de l'église du temple de Londres; elle offre une analogie frappante avec celle ci. A l'exception du nombre des colonnes, on pourrait croire que les deux bâtimens ont été construits sur un même plan.

Je ne comprends pas bien ce que vous me dites de l'apside de Rieux. Autant que je peux m'en souvenir, il n'y a pas à proprement parler d'apside, mais seulement une niche entre deux colonnes, placée à l'orient. Si ma lettre vous parvient avant

l'excursion que vous vous proposez de faire à Rieux, auriez vous la bonté d'examiner 1° la forme de la voute principale, celle qu[i est] soutenue sur les 7 piliers; 2° celle de la voute plus basse qui fait le tour du chœur. D'après la coupe que vous m'avez envoyée, il paraîtrait qu'il n'y a pas de *voute*, mais un toit A : J'avais cru remarquer que la voute de cette partie de l'église formait un quart de cercle A' servant en quelque sorte d'arc-boutant au dome intérieur. 3° Les quatorze colonnes de l'enceinte extérieure supportent-elles les retombées de la voute C ou bien ne soutiennent-elles qu'une corniche? 4° Les voutes sont-elles formées de moellons taillés ou bien de petites pierres irrégulières liées par du mortier? ont-elles des arcs doubleaux? 5° La porte A de votre plan est-elle bien à sa place; je la croyais en face de l'autel actuel. D'après votre plan elle serait vis à vis l'apside? et la ligne ponctuée indiquerait l'orient?'

Voilà bien des questions, Monsieur, et bien de l'ennui que je vous donne. Mais vous m'avez tellement habitué à votre complaisance que je risque d'en abuser.

Je voudrais avoir de bonnes nouvelles à vous donner sur l'affaire du Musée. Mais le M^{re} de la guerre n'a pas encore répondu à la lettre du M^{re} de l'Intérieur qui, cependant, était précédée de cette redoutable formule : *Affaire urgente*. Je suis allé l'autre jour voir le secrétaire général de la guerre qui m'a paru partager mon opinion et la votre sur Messieurs du génie. Il m'a promis de faire de son mieux, mais je n'ai point encore sa réponse. Il est inconcevable qu'il soit si difficile de faire une gracieuseté de cent écus. Aussitôt que j'aurai quelque nouvelle bonne ou mauvaise je m'empresserai de vous la communiquer.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai visité, près de Saumur, un petit monument octogone dans le genre de l'église de Rieux. On l'appelle la tour d'Evrault. Il est d'ailleurs ogival, mais fort ancien, fin du XII^e, on n'a aucune donnée sur son usage. Je présume que c'était un baptistère ou une petite chapelle.

Je suis acc[ablé] dans ce moment, outre la rédaction de mes notes de voyage, j'ai à travailler pour un comité que M^r le Ministre de l'Instruction publique vient d'instituer pour faire des recherches sur l'histoire de la Philosophie, de la littérature, des sciences et des arts dans le moyen âge. Si les chambres

1. Les lettres A, A', C correspondent à trois croquis que nous ne pouvons reproduire.

nous accordent quelques f[onds] nous pourrons faire quelque chose pour vos archives et vos bibliothèques. Sinon, nous n'aurons qu'à pousser des hélas! sans fin. C'est un peu à quoi je suis réduit au Mère de l'Intérieur. Le fonds pr. la conservation des monuments historiques est bien entamé et il faut livrer [de] rudes assauts pour en obtenir quelques bribes et venir au secours de tant de belles choses que j'ai trouvées en si mauvais état.

Adieu, Monsieur, recevez tous mes remerciements et veuillez croire à tous mes sentimens d'estime et d'amitié.

P^r MÉRIMÉE.

III

MON CHER MONSIEUR TOURNAL,

Permettez moi de me rappeler à votre souvenir pour vous recommander mon ami M^r F. de Lasteyrie auteur du meilleur travail qui se soit encore fait sur les vitraux du moyen âge. Il désire connaître votre beau musée et je ne puis l'adresser à personne qui lui en fasse mieux les honneurs. J'ai bien des remerciements à vous adresser pour une brochure que vous avez eu la bonté de m'envoyer et que j'ai lue avec bien de l'intérêt. Je vous croyais déserteur de l'archéologie pour la politique, et je suis charmé d'apprendre que vous n'abandonnez pas votre ancienne passion.

Adieu, mon cher Monsieur, veuillez agréer l'expression de tous mes sentiments dévoués.

P^r MÉRIMÉE :

Rue des beaux-arts 10.

17 Juin 1840.

IV

MON CHER MONSIEUR,

Mille remerciements pour votre dessin. Vous avez assurément des yeux de lynx.

Ce que vous me dites de quelques lettres, MAIA ou autres, dans le coin droit de la pierre qui a disparu, m'a tout à fait dégouté de mon projet de publication. Il n'y a plus maintenant matière à hypothèse ou plutôt, il y en a tant qu'il vaut mieux n'en essayer aucune.

La conjecture de l'abbé est drolatique. A son compte ce seraient des testicules de pou que notre homme tiendrait dans son panier?

M^r Letronne à qui j'ai montré depuis l'inscription a commencé par vouloir expliquer MYLIERE, moi Myhire, *Mishirae meae*, à une fille ou femme Myhire. Cela me paraît complètement inadmissible. Je ne connais pas d'exemple d'une rédaction semblable. Après second examen, M^r Letronne m'a dit qu'il jetait sa langue aux chiens, et c'est le parti que je prends.

Malgré que si ces mots singuliers étaient un *cri de marchand*, ils dussent en bonne latinité être mis à l'accusatif, je persiste à croire que ces Myhire sont dans le panier de notre homme. On peut expliquer le nominatif par *adsunt* ou *venumdantur*. Quant à Myhère, je les tiens pour des tartes à la frangipane. En effet cela m'a l'air d'un mot forgé du grec, l'Υ le prouve. La racine est Μύγι ou μύγος, meule.

Je trouve dans Athénée, p. 647 a : Μύγιοι. Ἡρακλείδης ὁ Συρακούσιος ἐν τῷ περὶ ὀσμῶν ἐν Συρακούσιν φησὶ τὰς παντελείους τῶν θασμοφορίων ἐκ σιγῆμου ἢ (? καὶ?) μέγιστος κατασκευάζεσθαι ἐφ' ἡβαια γυναικεῖα, ἃ καλεῖσθαι κατὰ πᾶσαν Σκελίν μύλλους, καὶ περιφέρεισθαι ταῖς θεαῖς.

Or, si un gâteau fait en forme de jeunesse de femme, comme dit le pudique Héraclide s'appelait myllos en grec, est-il si difficile d'admettre que les latins imitant cette forme l'aient caractérisée en altérant légèrement le mot grec, de manière à lui donner un sens dans leur langage?

Tout cela sont des conjectures bonnes à risquer entre nous, mais qui ne valent pas la peine d'être imprimées, d'autant plus que quelques mots effacés ou enlevés avec le fragment de pierre manquant, pourraient envoyer à vau l'eau toute mon explication. Cependant je vous la donne pour la peine que vous avez eue à copier ce malencontreux bas relief.

Mille amitiés et compliments.

P. M.

8 Juillet 1847.

Rue Jacob 18.

V

CHER MONSIEUR,

Le ministre de l'Intérieur n'y peut rien. Il n'a que faire en matière de mosaïques. C'est le M^{re} d'État qui tient la bourse des monuments, et il ne vous donnera jamais un sou pour un pavé où il n'y a pas de composition mythologique. Demandez cept^t mais adressez-vous au ministre qu'il faut.

Vous verrez à Aix une statue ithyphallique qui ressemble à celle de Barcelone que vous m'annoncez.

J'ai vu quelques uns des fragments du tombeau de Tarragone. Cela est fort étrange, si étrange que tout se réduit à une question d'honorabilité. Vous savez que les premiers trouveurs étaient des galériens. Les foudres gravés ainsi — — comme dans l'almanac de Mathieu Laensberg m'inspirent de la défiance. S'il y a eu fraude, elle est de la pire espèce, car on a opéré sur un monument évidemment très curieux.

Les comités sont réorganisés dieu sait comme, mais non encore réunis. Je n'y comprends plus rien du tout, si ce n'est qu'on ne vous a pas remercié de vos tufs. D'abord parce qu'on n'est guère poli, ensuite parce qu'on attend que les comités s'assemblent.

Vous envoyez vos estampages au M^{re} de l'Int^{on} publique, et vous demandez de l'argent au M^{re} d'État. Ce dernier dit que vous voulez aller à la postérité au moyen du Journal de l'Instruction publique et lui tirer, à lui M^r d'État, des carottes pour des monuments qu'il ne connaît pas. Vous savez qu'il y a bien longtemps que je vous demandais un hangar pour mettre vos bas-reliefs et vos tufs. Vos méfaits ne seraient rien, mais nous *n'avons plus* un sou.

J'envoie votre lettre à Courmout. Je pars demain pour l'Angleterre où je vais étudier le système des catalogues du British Museum¹.

Mille amitiés et compliments.

P. MÉRIMÉE.

18 avril 1858.

1. A. de Longpérier écrivait le 22 février 1858 à Tournai : « Mérimée est un grand amateur de bibliothèques; il les étudie en connaisseur, au moins autant pour l'organisation que pour le contenu, et si vous lui parlez un peu longuement de ce que vous faites, vous le toucherez beaucoup. »

VI

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 183 .

MON CHER MONSIEUR,

Je vous demande bien pardon de vous avoir fait attendre si longtemps. Mais je n'ai pu me procurer plutôt (*sic*) le billet que vous m'avez demandé.

Mille compliments et amitiés.

P. MÉRIMÉE.

Judi.

VII

Paris, 30 juillet 1843.

MON CHER MONSIEUR,

Je pars et dans trois semaines vous me verrez à Narbonne et d'abord pour activer l'affaire de l'archevêché, celle de la cathédrale, et pour essayer de maintenir l'église St Paul sur ses vieilles jambes. Je vous prie, à ce propos, de bien faire mes remerciemens à MM. les membres du Cⁱ municipal pour cette nouvelle marque de confiance. J'y répondrai de mon mieux.

Je vous remercie, vous personnellement, de votre dernière lettre qui m'annonce le reçu de la médaille. Vous ne devez pas croire que ce soit à mes démarches auprès du ministère qu'elle vous ait été donnée. Ces médailles ont été données par la commission assemblée et en récompense de vieux et constans services. N'attribuez donc cette distinction qu'à votre mérite...

Les verres pour St Just sont prêts. Quand je serai à Narbonne, j'écrirai un mot ici pour que l'on nous envoie les numéros dont nous avons besoin...

VIOLLET LE DUC.

GLÉON-DES-CORBIÈRES

SES CHAPELLES; SES INSCRIPTIONS VISIGOTHIQUES

Le domaine de Gléon, dans la commune de Villesèque, possède une antique chapelle dédiée à Notre-Dame des Secours (*de Auxiliis* en patois *Aouziis*), qui paraît avoir joui d'une certaine célébrité dès le sixième siècle, comme en font foi plusieurs inscriptions de cette époque, malheureusement mutilées. Vers l'année 1772, une de ces inscriptions, dite de Diusvirus ou Disulphe, fut dérobée par un inconnu et le curé de Villesèque, soucieux d'en conserver le texte, le fit certifier par un acte notarié. Nous avons retrouvé cette copie dans les archives de M. Henri Bonnes, co-propriétaire de Gléon, et c'est pour la comparer avec les copies relevées par de doctes épigraphistes du siècle dernier, que nous avons entrepris cette nouvelle étude. Notre critique portera également sur les autres inscriptions et sur la chapelle, objet des diverses études que nous allons signaler.

Vers 1862, Paul Tournai releva les inscriptions et en communiqua une copie à Edmond Le Blant, qui la publia dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, numéro du 1^{er} août 1866, page 124 et suivantes¹. Le 24 janvier 1867, l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-

1. C'est la reproduction d'Ed. Le Blant, que Hirschfeld a introduite dans le *Corpus Inscriptionum latinarum*, vol. XII, n° 5349.

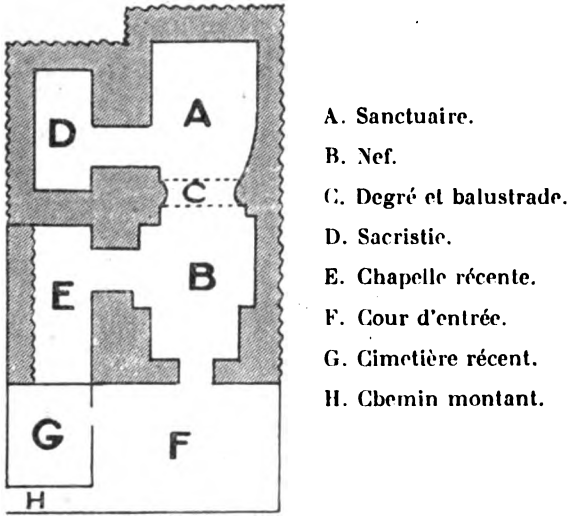
Lettres de Toulouse publiait une nouvelle copie, relevée, complétée et commentée par Edward Barry, professeur d'Histoire à la Faculté des Lettres de Toulouse. En 1891, nouvelle copie et nouvelle interprétation de Paul Thiers, dans une étude sur la chapelle de Gléon, parue cette année-là au *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, page 306 et suivantes. En 1892, la Maison Privat de Toulouse livre le XV^e volume de la nouvelle édition de l'*Histoire générale de Languedoc*, consacré au recueil des inscriptions antiques de la province, que neuf spécialistes ont préparé. Les pièces *visigothiques* de Gléon y figurent aux pages 376 et 377, numéros 1280 à 1282 ; relevées, d'après la copie de Edward Barry, par Albert Lebègue, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier.

I. — LES CHAPELLES DE GLÉON.

Gléon paraît avoir possédé successivement deux chapelles antiques : l'une enfouie dans le sol, dont il sera parlé plus loin ; l'autre encore debout et comprenant une sacristie voûtée, qui communique avec le sanctuaire, mesurant, dans œuvre, 9 mètres de longueur sur 2 m. 50 à 2 m. 20 de largeur. Cette différence de dimensions affecte le bas du chœur et de la nef. La nef actuelle aurait, dit-on, occupé primitivement une partie de la cour d'entrée ; le mur de la façade et la porte d'entrée seraient relativement de construction récente.

Sur l'origine de cette chapelle, Paul Thiers émet l'opinion suivante : « Elle est formée de deux salles rectangulaires voûtées en berceau et réunies bout à bout. Celle du fond, surélevée d'une marche, portait autrefois le nom d'*Altarium*, c'est le sanctuaire. La salle antérieure est appelée *Atrium*, ainsi qu'il résulte de l'inscription que nous allons relever. » Cette distinction une fois admise,

l'auteur décrit le rôle de l'atrium dans les églises du quatrième siècle et insiste sur les sépultures qui y furent faites alors. Tout cela en vue de justifier la présence en cet endroit d'un tombeau visigothique, renfermant les restes des fondateurs de la chapelle. Nous verrons plus loin que la prétendue épitaphe n'a rien d'une inscription



funéraire. « Plus tard, ajoute Thiers, au dixième siècle, on appela *atrium* une avant nef qui se trouvait à l'entrée de certaines églises monastiques. Notre chapelle, construite vers le milieu du sixième siècle, eut aussi son atrium, mais un atrium voûté, qui établit une transition entre les constructions des deux époques que nous venons de mentionner. » Cette conclusion dépasse singulièrement les prémisses ; la logique commandait de ne pas franchir les limites du dixième siècle ; avec d'autant plus de raison qu'au rapport de Quicherat cité par Thiers, la voûte en berceau, dans un édifice religieux, ne se rencontre pas avant 718, et qu'à cette époque, le Narbonnais, en-

vahi par les Sarrasins, ne pouvait édifier ou embellir ses églises.

L'hypothèse de Thiers a également contre elle la disposition même de la chapelle, qui comprend seulement un chœur, réservé au clergé, une nef destinée aux fidèles. « Ces deux salles, observe Thiers, n'en font qu'une grâce à une très grande baie, dont le cintre est supporté par deux colonnettes de style roman, qui prennent appui sur le degré du sanctuaire. » On ne saurait donc faire de la nef une construction *précédant l'entrée* de la chapelle ; elle fait corps avec le sanctuaire, et sans elle, la chapelle manquerait d'une de ses parties essentielles.

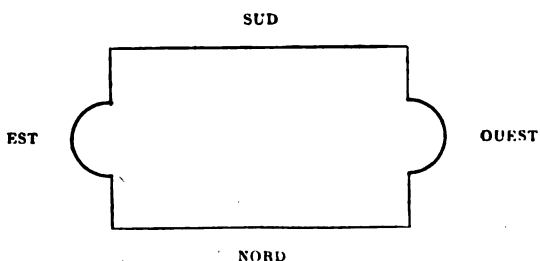
La structure de la chapelle et les caractères de l'inscription amènent Thiers à conclure que l'édifice fut construit dans la seconde moitié du sixième siècle. On pourrait objecter que les Sarrasins, maîtres de la Septimanie de 716 ou 719 à 759, mirent une fureur particulière à détruire les églises comme les monastères. Mais nous verrons plus loin que l'inscription des fondateurs, posée au frontispice de la porte d'entrée, y paraissait encore vers 1772. On peut déduire de là que l'édifice, grâce à sa position dans un lieu écarté et à son peu d'importance, ne subit pas le sort commun des sanctuaires plus notables. Après l'expulsion des Sarrasins, il ne nécessita qu'une légère restauration, et c'est alors sans doute qu'on le dota d'une voûte en berceau.

Ce qui paraît certain, c'est l'existence d'une chapelle antérieure à celle que nous venons de décrire. Thiers signale à peine le fait ; il aurait pu se documenter amplement, s'il avait interrogé les propriétaires de Gléon, au moment où il recueillait les éléments de son étude.

Un de ces propriétaires survivant, M. Gaston Bonnes, a bien voulu nous fournir une note qui comble la lacune.

Il rappelle qu'à deux cent cinquante mètres du château et à cent mètres environ de la chapelle il existe un champ, aujourd'hui transformé en vigne, dans lequel on fit, au siècle dernier, des travaux de défoncement pour semer de la luzerne. On découvrit alors, enfouis dans le sol, des blocs de maçonnerie, qui formaient les fondations d'un édifice mesurant, dans œuvre, 8 mètres de longueur et 5 mètres de largeur, avec, sur les côtés est et ouest, deux absidioles.

M. Bonnes reproduit la découverte dans le croquis suivant :



Il croit que les fondations ont été enlevées, et son neveu, M. Henry Bonnes, ajoute qu'elles disparurent lorsque la luzerne fut remplacée par la plantation de la vigne actuelle.

Le croquis de M. G. Bonnes n'en demeure pas moins intéressant. A la vue des fondations, propriétaire et ouvriers reconnurent les traces d'une chapelle ancienne, sans pouvoir assigner une date à sa construction. La présence de deux absides aux extrémités est et ouest permet d'y voir une œuvre du cinquième siècle, si l'on se réfère à une importante remarque d'un des plus surs archéologues du siècle dernier. Voici, en effet, ce qu'écrivit A. de Caumont :

« Les églises bâties en Occident au cinquième siècle,

offrirent des innovations partielles dans le plan des basiliques [du type romain]. La plus notable peut-être fut l'apparition des *transepts*, c'est-à-dire l'élargissement que prit le vaisseau entre l'abside et la nef, de manière à donner au plan de l'église la forme d'une croix. Quelquefois aussi, au lieu d'une seule abside on en fit trois de proportions différentes ; on mit leur diamètre en rapport avec la largeur des nefs, vis-à-vis desquelles elles étaient placées. Plusieurs églises très anciennes se terminent par deux absides, l'une à l'est l'autre à l'ouest, et les extrémités du transept étaient aussi semi-circulaires ; c'est ce que prouvent le plan de l'église souterraine de Saint-Laurent de Grenoble, probablement du cinquième siècle, celui de l'église de Germigny-les-Prés, du neuvième, et d'autres encore que je pourrais citer¹. »

On ne saurait s'étonner de l'absence d'un transept dans la modeste chapelle de Gléon ; mais la présence de deux absides, orientées comme les très anciennes églises dont parle de Caumont, l'apparente avec le cinquième siècle. Nous avons là vraisemblablement la première chapelle de Gléon ; la chapelle actuelle serait venue un siècle plus tard et l'inscription que nous allons étudier expliquerait le passage de l'une à l'autre.

II. — L'INSCRIPTION DITE DE DIUSVIRUS OU DISULPHE.

Nous exposerons les diverses copies et les observations dont cette inscription a été l'objet, en vue de rétablir le texte original actuellement mutilé et son sens exact.

1. A. de Caumont, *Abécédaire*, architecture religieuse, 5^e édit. Caen 1870, p. 8.

A) *Copie des abbés Berlan et Lachoupe.*

Cette copie, absolument inédite jusqu'à ce jour, se trouve reproduite dans un mémoire en la possession de M. Henry Bonnes, co-propriétaire de Gléon. Voici les circonstances qui motivèrent ce mémoire. En 1778, les seigneurs de Gléon, se fondant sur un prétendu droit paroissial de leur chapelle, voulurent obliger les curés de Villesèque à y célébrer la messe tous les dimanches et fêtes chômées. M. Berlan, alors curé de Villesèque, combattit énergiquement cette prétention et rédigea un mémoire justificatif, que rétorquèrent trois avocats de Toulouse. L'archevêque de Narbonne chargea M. Maurin, curé de Portel, d'instruire l'affaire et le commissaire enquêteur se prononça en faveur des MM. de Gléon. Cependant l'abbé Berlan mourait des suites d'une opération; deux mois plus tard, le 3 décembre 1778, l'archevêque de Narbonne rendit une ordonnance conforme aux conclusions de l'abbé Maurin. Successeur immédiat de l'abbé Berlan, M. Gabriel Lachoupe adopta son attitude défensive; il fit appel devant le Parlement de Toulouse contre l'ordonnance de M^{re} Dillon et un appointment du Sénéchal de Limoux, intervenu dans le même sens. La logique de sa défense amena le nouveau curé de Villesèque à rapporter l'inscription de Gléon, que son prédécesseur alléguait comme une preuve de la non-paroissialité de la chapelle, et dont les avocats des deux parties font mention au cours de leurs consultations écrites, également détenues par M. Henry Bonnes. Il s'exprime en ces termes : « Cette
« inscription sur un marbre était placée au frontispice de
« la porte de la chapelle. Enlevée avec le marbre on ne
« sait par qui, depuis six ou sept ans¹, elle a été conservée

1. Le mémoire non daté de Lachoupe fut écrit en 1779 ou 1780.

« par un acte de vérification et de notoriété, retenu par
« un notaire à la diligence de Messire Berlan, dernier curé
« de Villesèque. La voici en mauvais vers telle qu'elle est :

Criminibus multis horrens, peccator alumnus
Condidit haec Domino cum conjuge Dizulphus
Millies Judas ivit semper adhaerente fidele
Quae votum socii fieri constanter adegit
Quod voluit voluera simul : fuit una duorum
Mens, et in aeternum locaverunt atria Christo.

Lachoupe nous laisse le soin de traduire : « Saisi d'horreur à la vue de ses crimes nombreux, pécheur dès sa jeunesse, Dizulphe, de concert avec son épouse, bâtit ce temple au Seigneur. Maintes fois il vint en ce lieu, mais traître à son devoir comme Judas, tandis que son épouse, modèle de fidélité et toujours attachée à ses pas, le pressait constamment d'accomplir son vœu. L'œuvre qu'il a voulu faire, ils l'ont voulu ensemble : en cela leurs deux âmes ne formèrent qu'un seul cœur, et c'est pour toujours qu'ils ont consacré cette chapelle au Christ. »

La copie de Lachoupe modifie sensiblement la forme authentique des mots, comme nous aurons lieu de l'observer. Ce serait une faute sans grande importance, si elle ne contenait des erreurs manifestes quant au sens même du texte ou à des mots isolés, à savoir : « peccator » pour *peccatis*, « Dizulphus » pour *Diusul...* ; « *Millies Judas ivit* » pour le texte très clair : *Williesinda sibi* ». Le seul avantage de cette copie est de fournir, au premier vers, la lecture *horrens* qui paraît certaine, et de confirmer, au cinquième vers, le mot *simul* que Lebègue, à la suite de Barry, traduit fort mal à propos par *sed de*.

En somme, l'utilité de la citation de Lachoupe se tire du

comme l'indiquent les consultations qui le mentionnent. Si l'on tient compte du décès de M. Berlan, en octobre 1778, l'enlèvement de l'inscription se serait produit en 1771 ou 1772.

fait historique que révèle son préambule. En nous apprenant que l'inscription était placée au frontispice de la porte de la chapelle de Gléon, Lachoupe réfute toute l'argumentation de M. Thiers pour prouver son caractère funéraire.

B) Copie et interprétation de Paul Thiers.

Sur le prétendu *atrium*, où, dit-il, « tout l'intérêt se concentre », Thiers fait les remarques suivantes : « Les murs de droite et de gauche, qui supportent les retombées de la voûte, sont à demi évidés par des arcades en plein cintre, dont les naissances sont à peu près à hauteur d'homme. Dans l'arcade de droite¹, un peu au-dessous des naissances, une longue et large dalle implantée dans le mur et inclinée à 45 degrés, avec une légère saillie imitant celle d'un toit, fait involontairement songer aux couvercles des sarcophages des sixième et septième siècles. Effectivement elle recouvre une cavité funéraire, qui, à ce que je crois, est encore inviolée. Au-dessus d'elle, scellée dans le tympan, une dalle de marbre noir, longue de plus d'un mètre (exactement 1 m. 10), large d'environ trente centimètres (0,29), malheureusement brisée en deux parties, porte en caractères qui me paraissent remonter au règne de Léovigilde, en tout cas à la seconde moitié du sixième siècle, l'inscription suivante :

† CRIMINIBVS MVLTIS O'RI.... PECCATIS ALVMNVS
CONDIDIT HEC DÑO C.... ONIVGE TEMPLA DIVSVIRVS
VVILIESINDA SIBI SEMPER.... ERENTE FIDELE
QVI VOTVM SOCII FIERI.... NSTANTER ADEGIT.
QVOD VOLVIT VOLVERE SE.... FVIT UNA DVORVM.
MENS ET INETERNO LOCAV.... VNT ATRIA XPO.

1. L'arcade de gauche a été entièrement percée pour ouvrir un accès à une chapelle latérale construite par M. Hippolyte Bonnes, nouvel acquéreur de Gléon.

A la première ligne, le P. de *peccatis* est réduit à la partie inférieure de sa haste; mais le mot *peccatis*, qui sur les estampages, semble pouvoir se lire *eggalis*, est bien certain. A la deuxième ligne, le premier I de *Diusvirus* est inscrit dans le D. La première partie du dernier vers est très mutilée, mais la lecture en est certaine. J'ajouterai que dans toute l'inscription¹ les L ont la traverse pendante et prenant son origine au milieu de la haste; enfin que dans les M la pointe ne descend pas jusqu'au bas des jambages. Ces derniers détails permettent d'assigner à cette inscription une date approximative. Mais il est un mot douteux qui est une source de difficultés; c'est le troisième de l'inscription. Barry avait cru pouvoir lire OPRI, et il complétait ainsi OPRI SVS, OPRESVS. Or il n'y a pas de P. Il y a là, comme M. Bonnes me l'a fait remarquer, un signe absolument semblable à l'S qui termine CRIMINIBVS. C'est sans doute un lapsus du graveur, car la lettre est absolument intacte. Je crois donc qu'il n'en faut pas tenir compte. En outre la haste d'un E ou d'un T ou bien un I. » Thiers adopte le dernier type qu'il complète par *oritus*, participe archaïque, croit-il, du verbe *oriri* (naître). Il propose enfin la traduction suivante de tout le poème :

« Enfant du crime, nourrisson du péché, Diusvir a élevé ce temple au Seigneur, de concert avec sa femme, sa fidèle, son inséparable Wilzende, qui a constamment poussé son mari à l'accomplissement de son vœu. Sa volonté devint la volonté commune; de tout temps leurs âmes n'en firent qu'une seule, et ils se firent locataires de l'atrium dans la demeure du Christ éternel. »

1. « Dans toute l'inscription », c'est trop dire; les L des 5^e et 6^e vers ont la forme régulière.

C) Copie et traduction de Barry et Lebègue.

Elles figurent dans l'*Histoire générale de Languedoc*, au tome et à la page indiqués plus haut. La copie se trouve également, complétée sur une large feuille, dans la salle haute du Musée de Narbonne.

† CRIMINIBUS MVLTVS OPRESVS PECCATIS ALVMNVS
CONDIDIT HEC DOMINO CVM CONIVGE TEMPLA
DIVSVIRVS
WILIESINDA SIBI SEMPER COHERENTE FIDELE
QVI VOTVM SOCII FIERI CONSTANTER ADEGIT
QVOD VOLVIT VOLVERE SED DEFVIT VNA DVORVM
MENS ET IN ETERNO LOCAVERVNT ATRIA CHRISTO

Sous le poids de crimes nombreux, enfant du péché, Diusvirus a fondé ce temple pour le Seigneur, avec sa femme Wiliesinda, qui lui est toujours associée, et qui le poussa toujours avec constance à accomplir le vœu pour lequel ils furent unis. Ce qu'il voulut, ils le voulurent tous les deux. Mais l'âme de l'un des deux fit défaut à l'œuvre commune et ils se sont assuré (par cette bonne œuvre) une demeure dans le séjour du Christ éternel. »

Les auteurs de cette copie et de cette traduction font de la pièce originale, non une épitaphe, comme le veut Thiers, mais un titre d'érection de la chapelle. Ils signalent : « Entre autres fautes, ligne 1, *peccatis*, forme nouvelle et barbare pour *peccati*¹; ligne 4, *Qui* pour *quae*,

1. Thiers (*loc. cit.*, p. 311), n'admet pas ce barbarisme : « Une des singularités de ce vers, c'est l'accord de *peccatis* avec *alumnus*. Je ne crois pas qu'il y ait là rien de barbare, c'est plutôt un archaïsme, le substantif *alumnus* ayant été auparavant un adjectif et primitivement un participe, *alomenos*. »

très fréquents dans les inscriptions chrétiennes. Il est inutile de signaler les fautes de quantité. »

La pièce étant reproduite dans le recueil des inscriptions chrétiennes du règne visigothique, Lebègue s'accorde avec Thiers qui y voit une œuvre de la même époque.

D) *Comparaison et critique des trois copies précédentes.*

Notre premier soin, avant tout examen critique, fut de relever sur place, avec l'aide de M. et M^{re} Gieulles, neveux de M. Bonnes, l'état de la plaque et de l'inscription mutilées. La plaque, comme M. Thiers le dit, est en marbre noir, et, ce qu'il ne dit pas, striée de veines obliques d'un noir plus accentué, allant toutes de gauche à droite. Cette particularité a ceci d'intéressant qu'elle se mêle aux traces des lettres effacées, mais sans s'y confondre; en sorte qu'il suffit d'observer la marque du fond que quelques lettres effacées, et primitivement gravées en profondeur, laissent voir encore, pour les identifier. La partie gauche de la plaque brisée mesure en haut 0 m. 545, au milieu 0,525 et en bas 0,515; la droite : 0,585, 0,575, 0,585; c'est dire que la brisure produit une ligne oblique. La partie gauche est la moins mutilée et dégradée; l'M initial du dernier vers est la seule lettre qui n'a pas laissé de traces.

Les caractères sont inégalement distribués et mesurés; tantôt les mots s'agglutinent, tantôt ils se séparent; la mesure la plus élevée est celle de R. de *Criminibus* (0,045); celle du premier D de *condidit* compte 0,042. Dans les 3 premiers vers, L a son jambage oblique et partant du milieu de la haste; les deux derniers vers le reproduisent dans sa forme régulière. L' I deuxième de *criminibus*, comme celui de *Wilies* et le premier de *Fieri* n'ont que la moitié de la haste; celui de *Diusu*, au deuxième vers, est inscrit dans la boucle de D. L'S de *criminibus* est en petit

caractère ; celui de *Diusu* est rejeté un peu à l'écart du mot et dans le sens oblique.

Voici la lecture qui nous a paru certaine, à l'exception de quelques mots, qui seront suivis d'une note :

† CRIMINIBUS MULTIS OR'RE..... CCATIS ALVMNVS
CONDIDIT HEC DÑOC.... CONJVGETEMPLA DIVSVI...S
WILIESINDA SIBI SEMPER'... RENTE FIDELE
QVI VOTVM SOCII FIER'... NSTANTER ADEGIT
QVOD VOLVIT VOLVE..E SI... FVIT VNA DVORVM
..ENS ET IN ETERNO LOCAV... NT ATRIA ..TO.

Les trois copistes signalés plus haut voient dans cette inscription un poème de qualité très inférieure. « Mauvais vers », dit Lachoupe. « Inutile de compter les fautes de quantité », déclare Lebègue. Thiers attribue au poète un participe archaïque, si tant est qu'il ait jamais existé¹, et supprime, pour en justifier l'emploi, une lettre authentique qu'il considère comme un lapsus du lapidaire. Nous nous garderons bien de placer ce petit poème au rang des modèles. Encore faut-il croire que son auteur, au courant du métier classique, n'accumule pas à plaisir fautes sur fautes. Ses six vers sont hexamètres, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus simple en poésie latine. Là où apparaît une faute de composition, on doit se demander si elle ne se justifie pas par l'état de la langue latine au sixième siècle. Or il n'est pas douteux qu'à cette époque la

1. Cette lettre, que M. Thiers attribue à un lapsus du graveur et que M. Bonnes comparait au petit S de *Criminibus*, a laissé l'empreinte un peu floue, mais visible de R.

2. A cet R manque le jambage descendant.

3. Cet R a laissé une empreinte douteuse.

4. On comprendrait mieux qu'un poète du sixième siècle usât de néologismes, introduits dans le latin de cette époque par les langues romanes en formation,

prosodie et le vocabulaire, sans parler de la structure de la phrase, se ressentaient de la décadence de la langue classique et de la prédominance de la langue rustique. L'accent tonique prit une telle importance que les syllabes longues qui le précédaient ou le suivaient perdirent souvent leur valeur propre ; parfois même, bien qu'écrits en toutes lettres, les mots étaient prononcés avec les abréviations de la langue courante : nous en découvrirons peut-être un exemple dans le second vers de notre inscription.

Ajoutons, pour ne pas en parler ailleurs, quelques remarques sur la copie de Lachoupe. Elle fut écrite seulement de mémoire, puisqu'elle suivit l'enlèvement de l'inscription du frontispice de la porte de la chapelle ; peut-être même l'abbé Berlan, qui eut le soin de la faire consigner dans un acte notarié, n'agit-il que plusieurs années après sa disparition, lorsque, attaqué par les seigneurs de Gléon, il vit l'utilité de ce texte pour sa défense. On s'explique dès lors les deux fautes criantes qui déparent cette copie au 1^{er} et au 3^e vers.

Sous le bénéfice de ces observations générales, nous allons comparer, vers par vers, les trois copies.

PREMIER VERS. — La copie de Lebègue, en faisant lire *oppressus*, à la place de *oritus* de Thiers et de *horrens* de Lachoupe, rend le vers faux ou met à la charge du poète deux syllabes longues : *ôpprès* transformées en brèves, bien que l'une d'elles porte l'accent tonique. La lecture *orre* étant certaine d'ailleurs, il y a lieu de rejeter l'interprétation de Lebègue. Avec l'*oritus* de Thiers, le vers devient juste, mais ce mot inexistant en latin, dans le sens que Thiers lui prête, on ne saurait en attribuer l'emploi par une lecture douteuse à l'auteur du poème. Enfin *oritus* amène la traduction du premier vers à un sens inacceptable : « Enfanté par le crime, nourri par le pé-

ché. » Il résulterait de ce pléonasme que le fondateur de la chapelle de Gléon aurait agi, non pour racheter ses propres péchés, mais pour expier les *crimes nombreux* de ses parents ou de ses éducateurs. Cet aveu de la culpabilité des siens serait bien peu honorable pour le fondateur. En vérité la copie *horrens* de Lachoupe, confirmée par le texte même, mérite d'être retenue; elle a en outre l'avantage de distinguer le sens des deux membres du premier vers : d'une part, le fondateur de la chapelle agit pour réparer ses nombreux crimes dont la vue lui fait horreur : *criminibus nullis horrens*; d'autre part, il avoue que ces crimes n'étaient pas un accident passager dans sa vie, mais le fruit d'une longue habitude : *peccatis alumnus*.

Remarquons enfin que construit avec *horrens* (deux longues), le premier vers est juste. A une condition toutefois, c'est que la dernière syllabe de *peccatis*, longue en prosodie classique, sera traitée en brève. Lachoupe tranche la difficulté, en substituant *peccator*, dont la dernière syllabe, suivie d'une voyelle, est brève, mais il est en contradiction flagrante avec le texte authentique, qui porte clairement le mot *peccatis*. Il reste donc, pour justifier la régularité du premier vers, à croire que ce mot, « forme nouvelle et barbare » comme dit Lebègue, a été fourni par la prononciation vulgaire qui faisait entendre un *s* final dans *peccati*, sans changer la quantité brève de l'*i*.

DEUXIÈME VERS. — Rien à corriger dans les copies jusqu'au mot de la fin. Ici Barry, Lebègue et Thiers lisent DIVSVIRVS, et Lachoupe, DISVLPHVS. La copie de Lachoupe, en ce qui concerne les quatre premières lettres de l'inscription, que nous avons soigneusement vérifiées, est fautive à coup sûr. Mais là s'arrête la certitude, car

le V et l'I qui suivent DIVS peuvent être, l'un un U, l'autre la haste d'un L dont le jambage aurait été mutilé. La main du mutilateur, en effet, se révèle à partir de l'endroit où ce jambage aurait pris naissance, pour atteindre l'S final, rejété au-dessous de la ligne du vers dans une position oblique. *Viru* des trois copistes contemporains demeure aussi discutable que *ulphu* de Lachoupe¹. Peut-être que celui-ci, en réduisant le nom du fondateur de la chapelle à trois syllabes, dont la première est brève, a cédé inconsciemment à la pensée de produire un vers régulier :

Condidit hæc Döminö cum conjüge tēplä Disülphūs.

Le quadrisyllabaire antipaste (une brève et trois longues) : *Diusvurus* rend le vers faux au sixième pied, ce qu'on ne rencontre pas dans les autres hexamètres. C'est donc sous toutes réserves, que nous utiliserons la version de Lebègue-Thiers.

TROISIÈME VERS. — Lachoupe invente certainement le « Milies Judas ivit », que condamne l'inscription, relevée sur ce point très exactement par Barry, Lebègue et Thiers; il complète le mot mutilé *herente* par le préfixe long *ad* qui rend le vers, tel qu'il en reproduit le début, deux fois faux. Le préfixe bref *co*, adopté par les autres interprètes, corrige heureusement cette faute. La régularité du vers ne tient plus qu'à la quantité prosodique du mot *coherente*, la longue *he* passant à la brève, devant l'accent tonique :

Wīlēsīndā sībī sēmpēr cōhērētē fidēlē.

1. Ici encore a pu intervenir l'influence des abréviations de la prononciation vulgaire : Tout en écrivant *Dius...* le poète n'aurait retenu que le son de la syllabe *di*, qui rendait le vers juste.

QUATRIÈME VERS. — Les diverses copies sont conformes au texte. Observons seulement que le sens de ce vers, lié au précédent explique en quelque manière la lourde méprise de Berlan-Lachoupe. Le poète loue Wilzende, non pas de sa fidélité conjugale, mais de sa fidélité au vœu d'édifier une chapelle à Gléon, que son mari tardait à remplir ; aussi bien elle le presse constamment d'en venir à l'exécution :

Qui (pour quae) votum socii fieri constanter adegit.

La fidélité de l'épouse et la coupable négligence du mari dans une religieuse promesse ont déterminé la fâcheuse altération du texte. Berlan et Lachoupe, copiant de mémoire, firent de « Wiliesinda sibi » un *Millies Judas iuif*, en opposition absolue avec le texte authentique ; il leur parut sans doute accentuer heureusement le contraste entre la fidélité de l'épouse et la trahison du mari, que le quatrième vers exprime. Exemple saisissant des mauvais tours que l'imagination joue parfois aux copistes, lorsqu'ils lisent plus dans leur pensée que dans le texte. L'erreur offre ici l'avantage de nous faire mieux entrevoir le sens général du poème. Diuvirus a conscience de ses crimes nombreux et il fait, pour les expier, le vœu de bâtir une chapelle à Gléon, sans doute en remplacement de l'ancienne qui tombait en ruine. Pécheur invétéré (*peccatis alumnus*), il n'était jamais prêt à tenir sa promesse. Sa femme Wilzende s'était pleinement associée à ce vœu et, fidèle au Seigneur, elle ne cessait de secouer la coupable négligence de son mari, jusqu'à ce qu'enfin les deux volontés des époux n'en fissent qu'une pour construire et dédier la chapelle au Christ. C'est cette victoire de la fidélité que célèbrent les deux derniers vers.

CINQUIÈME VERS. — Thiers complète la mutilation des mots qui suivent *voluere* par *semel*, Lachoupe par *simul*, Barry et Lebègue, par *sed de*. La copie de Lachoupe paraît seule exacte; des lettres mutilées, il subsiste SI, qui commande, d'après le contexte, l'adverbe *simul*, pour éviter de laisser le sens du verbe *voluere* dans le vague. Le poète, en effet, constate, dans ce vers, l'accord des deux époux au moment d'exécuter leur vœu, et il dit : « Ce que l'un a voulu, les deux l'ont voulu. » Si l'on s'arrêtait là, l'accord des volontés opérantes ne serait pas exprimée; il l'est, au contraire, avec le verbe *voluere* complété par *simul* : « Ce que l'un a voulu, les deux l'ont voulu ensemble. » Il est vrai qu'on peut arriver au même résultat avec le *semel* de Thiers, à condition de le traduire, non pas, comme il le fait : « en tout temps » mais : « une bonne fois pour toutes », comme les meilleurs dictionnaires l'indiquent. Les deux volontés, unies dans le vœu, ne le furent pas toujours dans son exécution; et c'est l'accord, obtenu par les constantes exhortations de Wilzende, que le poète célèbre au 5^e vers.

A la place de *simul* ou *semel* que nous venons de justifier et qui rendent le vers juste, Lebègue substitue *sed de* et la phrase entière revient à ceci :

Quod voluit voluere, sed defuit una duorum
Mens.

Outre l'irrégularité du vers mis au compte du poète, cette interprétation rend la phrase inintelligible. D'une part accord parfait de deux volontés, d'autre part défaut de l'un des deux époux à cet accord. Que signifie cette énigme? L'absurdité est si évidente que Lebègue tente de la corriger au vers suivant par une parenthèse. Voici sa traduction des deux derniers vers : « Ce que Diusvirus a voulu, ils le voulurent tous les deux. Mais l'âme de

l'un des deux époux fit défaut à l'œuvre commune. Les deux époux se sont assuré (par cette bonne œuvre) une demeure dans le séjour du Christ éternel. » Vaine correction ! Où serait, en effet, le droit de l'époux défailant à la récompense commune ? Le contre-sens subsiste et la copie de Thiers et de Lachoupe n'en paraît que plus juste.

SIXIÈME VERS. — Les diverses copies produisent le même texte, à l'exception de *in eterno* que Lachoupe traite en préposition adverbiale : *in æternum*, pour toujours.

Le vers commence par *Mens*, enjambement du vers précédent ; la phrase à traduire est donc : *Et in eterno locaverunt atria Christo*.

Nous venons d'entendre la version de Lebègue : « Les deux époux se sont assuré une demeure dans le Christ éternel. » C'est la béatification même des fondateurs de la chapelle. Or rien, dans l'ensemble de la pièce, ne fait supposer que Diusvius et Wilzende étaient décédés au moment de l'érection de la plaque commémorative. Tout, au contraire, indique qu'elle fut placée, par leur ordre, sur la façade de l'édifice. Cette remarque accrédite la version de Lachoupe faisant de *in eterno* un locution adverbiale de *locavere*.

Tout autrement sévère doit être la critique de la traduction de Thiers. Il fait dire au poète : « Les deux époux se firent locataires de l'*atrium* dans la demeure du Christ éternel. » Ce tour de force brise la structure grammaticale de la phrase latine et dénature le sens des mots. *Atria* est un pluriel poétique désignant non pas une partie mais l'ensemble d'un édifice sacré, et c'est ce qui nécessite de voir dans *Christo* de la phrase latine, un datif, et dans *in eterno* une locution adverbiale, complétant le sens de *locaverunt atria*. On ne loue pas un

temple dans le Christ, mais au Christ. Aussi bien, Thiers a senti la mauvaise tournure de sa traduction, et, pour lui donner un sens acceptable, il fait jouer au mot *atria* un double rôle. Il le dépouille et le revêt tour à tour de sa forme poétique. En premier lieu, *atria* est mis au singulier et signifie l'antique *atrium* situé à l'extérieur des églises chrétiennes; le poète aurait parlé la langue technique des architectes romains. En second lieu, comme « se faire locataires de l'atrium dans le Christ éternel » n'aurait pas une signification acceptable, le traducteur reprend l'acception poétique d'*atria* qu'il glisse au-devant de « Christ éternel ».

Toute cette ingéniosité vise à prouver que l'inscription de Diusvius est une épitaphe posée sur son tombeau. La thèse une fois amorcée, Thiers oublie d'analyser le texte, de s'arrêter au mot *votum* qui explique à la fois la psychologie, le mérite, l'œuvre des fondateurs de la chapelle, et du même coup la nature dédicatoire de l'inscription; il court au mot final *atria* pour en tirer le parti que nous savons. Nous comprendrions en quelque manière son insistance, si le verbe *locare* avait parfois pris le sens d'une sépulture. Aucun dictionnaire, aucune épitaphe ancienne ou moderne ne fournissent cette preuve. Ce verbe signifie proprement : mettre, placer, établir dans un lieu, mais cette signification ne peut convenir à la phrase *locaverunt atria Christo*, comme il a été démontré plus haut. Nous sommes obligé de recourir à un sens figuré, applicable d'une part à la construction de la phrase (verbe, complément direct et indirect au datif), d'autre part à l'idée dominante du poème. « Louer une chapelle au Christ » désignerait un marché peu conforme à la dignité du Fils de Dieu fait homme; on préférera le sens que signalent les dictionnaires : *consacrer, dédier à*. Par là, le poète, qui nous avait représenté, au second

vers, Diusvirus et Wilzende comme les constructeurs matériels de la chapelle de Gléon, nous les montre, au dernier vers, accomplissant le rite religieux de la dédicace.

Est-il tellement nécessaire d'insister sur le texte de l'inscription? M. Thiers y cherche un argument pour prouver la sépulture de Diusvirus dans la nef de la chapelle de Gléon. C'est là, en effet, que, dans une arcade de gauche, il a vu une dalle inclinée comme le couvercle d'un sarcophage et au-dessus l'inscription incrustée dans le mur. Il croit que le sarcophage explique l'inscription et il tente d'en faire la preuve historique. Son excuse est de ne pas avoir connu le passage du mémoire de Lachoupe, révélateur des vicissitudes de l'inscription et de la place qu'elle occupait, avant 1772, sur la façade de la chapelle. Elle n'était pas dans la nef, là où M. Thiers la vit en 1890 et où on la voit encore, mais à l'extérieur, au *frontispice de la porte d'entrée*. Et donc l'argument, tiré de sa présence dans le prétendu atrium, s'écroule; l'hypothèse même de la sépulture n'y résiste pas, car il n'existe pas d'exemple d'un tombeau couronnant la porte principale d'une église du Moyen âge. Au contraire, nous possédons plusieurs inscriptions dédicatoires placées à cet endroit ou sur les murs extérieurs, telle la fameuse inscription que saint Rustique, évêque de Narbonne au cinquième siècle, posa à l'entrée de sa cathédrale nouvellement reconstruite¹.

Est-ce à dire qu'il faut cesser de voir une sépulture là où Thiers la découvre, au seul aspect d'une longue et large dalle inclinée? Il serait téméraire de se prononcer, tant que des fouilles n'auront pas livré le secret d'une cavité funéraire. Nous savons seulement que dans les

1. Cette inscription est déposée au Musée lapidaire. Voir le texte dans l'*Hist. Gén. de Lang.*, t. XV^e, p. 371.

temps modernes, les seigneurs de Gléon s'attribuaient un droit de sépulture dans leur chapelle, comme en fait foi l'acte suivant :

« L'an 1741 et le 20 janvier est décédé Messire Jean-François de Gléon de Durban, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, colonel réformé de cavalerie à la suite du régiment Dauphin, âgé de soixante-dix ans environ, ayant reçu tous les sacrements de l'Église. Son corps a été inhumé dans la chapelle de Gléon, le 21^e dudit mois¹. »

L'examen critique de l'inscription de Gléon et des diverses copies qu'elle a suscitées autorise la nouvelle traduction suivante :

Saisi d'horreur à la vue des crimes nombreux, nourrisson du péché —
Diusviris bâtit ce temple au Seigneur, de concert avec son épouse —
Son inséparable Wilzende, qui, modèle de fidélité à ses promesses —
Ne cessa de pousser son mari à l'accomplissement de son vœu —
L'œuvre qu'il a voulu faire, ils l'ont voulue ensemble : de leurs
deux cœurs ils formèrent une seule — Ame; ainsi ils consacrèrent
pour toujours cette chapelle au Christ.

III. — INSCRIPTION DE CERAGIOSSA.

Nous possédons deux copies de cette inscription : l'une de Barry et Lebègue, reproduite au tome XV^e de l'*Histoire Générale de Languedoc*, avec la précédente; l'autre de Paul Thiers, dans l'étude citée plus haut. Elle est gravée sur un bandeau de marbre blanc, étroit et long, dont une moitié a disparu, et fut trouvée dans la chapelle de Gléon, sans que l'on puisse préciser l'endroit où elle était primitivement placée. On l'a déposée au Musée de Narbonne.

1. État civil de Villesèque des Corbières.

1. Copie de Barry-Lebègue.

Nous donnons le texte en lettres capitales et les compléments de Barry en italiques :

PANDITVR HIC ADI(*tus*).
 ET DOMVS (*a*)ETHERI(*ae* ou *as*).
 IN QVA IVGIS SVPERI L(*audes*).
 . . . ERAGI OSSA IACETO.
 (Ha)C XPS POPVLIS CVNCTIS.
 (Ha)C VIA SIDEREA GRADITVR.

Lebègue ajoute : « On ne peut remplacer avec certitude les mots qui manquent, mais le sens de la copie de Barry est très clair. Il s'agit d'un tombeau placé à l'entrée d'un sanctuaire. Était-ce le tombeau du fondateur ? Il n'est pas permis de l'affirmer. »

2. Copie, description et interprétation de Paul Thiers.

« On ne peut douter, écrit-il, que cette inscription ne soit contemporaine de la première (celle de Diusvirus). Les caractères en sont les mêmes ; les six vers qui la composent sont évidemment de la même époque (vi^e siècle)... Voici notre lecture, avec de rares compléments (en italiques), rareté que motive l'énormité de la lacune :

† PANDITVR ADI(*tus*).
 ET DOMVS ETHERIA(*e*).
 IN QVA IVGIS SVPERI L(*iminis*). (*corpus?*)
 CERAGIOSSAE VOTO (*patriis?*). (*subactum est?*)
 (hi)C XPS POPVLIS CVNCTIS.
 (ha)C VIA SIDEREA GRADITV(*r*) (*redivivus ad aethra*). .

« Ligne trois (quatre), observe Thiers, le C. de *Ceragiossae* réduit par la cassure du marbre à sa partie supé-

rieure ; le V. de *voto* réduit à son jambage de gauche ; l'O qui suit réduit à deux petits fragments. Ce qui reste de cette inscription est très fruste ; Barry se plaignait de ce que la brosse à estampage ne pouvait mordre sur ce marbre ; je crois bien qu'il a été pendant longtemps incrusté dans un mur tourné vers l'est et exposé au vent corrosif de la mer. »

Les deux copistes ont le tort d'interpréter le texte ou de le compléter, en s'aidant de la diphtongue *ae*, que le lapicide n'emploie pas comme le prouve *etheria* du deuxième vers, mis pour *Aetheria*. Cette observation ramène au nominatif, et donc au rôle de sujets d'un verbe, les génitifs *domus etheriae* et *Ceragiossae*, que Thiers et Barry nous font lire.

Au quatrième vers, les copies diffèrent du tout au tout. Barry lit : ... FRAGI OSSA IACET O, et Thiers : CERAGIOSSA E VOTO. Il semble que cette dernière copie soit certaine. *Ossa jacet* accuse un faux accord du sujet pluriel avec le verbe, qu'un interprète serait mal fondé d'attribuer à l'auteur du poème. En se plaignant de ce que la brosse à estampage ne pouvait mordre sur le marbre de l'inscription, Barry dénonce sans doute la cause de sa mauvaise lecture. Thiers a travaillé directement sur le texte authentique, dont il détaille l'état de mutilation et les restes certains. Il mérite une plus grande confiance, justifiée d'ailleurs par d'autres copies sorties de sa main. En dehors de ce fait, tout à son honneur, il est permis de discuter ses opinions d'épigraphiste, qui trahissent — nous en avons vu un exemple plus haut — une trop prompte et exubérante imagination. C'est encore le cas, pour l'inscription de Ceragiossa, telle qu'il la complète et la commente.

M. Thiers en fait une épitaphe, mais rien, dans le texte qu'il produit, ne fait allusion à une sépulture. On trouve

seulement les indications suivantes : Ouverture d'un chemin (1^{er} vers); une maison aérienne (2^e vers); dans cette maison, une sorte d'invitation vers des hauteurs supérieures (3^e vers); un vœu de Ceragiossa ou la concernant (4^e vers); le Christ parlant ou donnant une grâce à tous les peuples (5^e vers); le chemin céleste par lequel on monte (au séjour de la gloire) (6^e vers).

Thiers se préoccupe peu de chercher la preuve d'une sépulture dans la prétendue épitaphe. Il admet purement et simplement le fait; l'étude du texte lui dira seulement la place du tombeau sur la porte d'entrée de la chapelle. Il tire sa preuve du mot *jugis* suivi d'un L, qu'il croit être la lettre initiale de *liminis* (seuil du sanctuaire). « *Jugis* » « me paraît, dit-il, désigner deux pièces de bois qui, placées sur le linteau d'une porte, ont pour but de reporter la charge du mur sur les extrémités du linteau. Ainsi la chapelle de Gléon, aujourd'hui modifiée, était à l'origine amortie par un linteau surmonté d'une arcade fermée sans doute par un tympan de faible épaisseur. » C'est là qu'« on avait déposé le corps de Ceragiossa ».

On pourrait d'abord objecter que le mot *liminis* est précédé de *superi* et qu'on ne voit pas ce que, dans le sens de la phrase traduite par Thiers, désignerait ce « seuil supérieur » de la chapelle. Mais hâtons-nous de rappeler que la modification de celle-ci n'eut lieu qu'après la Révolution française; que la chapelle primitive existait en son entier du temps de MM. Berlan et Lachoupe, curés de Villesèque entre 1770 et 1791; qu'enfin ces deux prêtres attestent, dans les mémoires cités plus haut, que le « frontispice de la porte d'entrée de la chapelle » fut, jusque vers 1773, orné de l'inscription de *Diusvires*. Ce témoignage ruine l'interprétation de Thiers. Si, d'autre part, nous devons insister, le texte de Ceragiossa fournirait un argument non moins péremptoire. Le vers où

figure *jugis superi liminis* débute par *in qua* et ce pronom se rapporte certainement à *domus etheria* (demeure élevée) du vers précédent. Ce serait donc à l'intérieur et non à l'extérieur de la chapelle que Thiers aurait dû chercher le prétendu tombeau.

L'expression *domus etheria* nous suggère une interprétation assez vraisemblable de tout le poème. Là aussi, comme pour l'inscription précédente, il s'agirait du vœu d'un pèlerin de Gléon, favorisé et reconnaissant. Le mot *volum* s'y trouve, d'après la copie de Thiers que nous considérons comme certaine. L'inscription d'action de grâces aurait été placée à l'entrée de l'avenue de la chapelle, qui gravissait une pente escarpée. De là les mots encore visibles des 1^{er} et 2^e vers : *Panditur hic aditus... Et domus etheria* : la position de la chapelle domine presque à pic les bords de la Berre, d'où devait partir un chemin d'accès. Cette idée de hauteur, prise au sens réel et figuré, inspire l'ensemble du poème. La vue des hautes collines de la Corbière, qui enserrent le lieu de Gléon, aurait amené l'expression *Jugis superi liminis*, périphrase conforme aux Saintes Écritures, nommant le Ciel « les hauteurs de Dieu ». *Jugis*, ablatif pluriel de *jugum*, désigne couramment dans les meilleurs auteurs latins une chaîne de montagnes. L'image du ciel une fois admise, le poète rappelle l'ascension du Christ, traçant à tous les peuples la voie par laquelle ils s'élèveront eux-mêmes vers le lieu de leurs destinées éternelles.

La chapelle de Gléon fournit un troisième monument votif que nous allons signaler, sans avoir à contredire les remarques de Paul Thiers.

IV. — L'AUTEL DE LA CHAPELLE DE GLÉON.

« Nous ne quitterons pas Gléon, écrit M. Thiers, sans mentionner deux tables d'autel en pierre calcaire. L'une, qui se trouve encore à Gléon, mesure 1 m. 40 de longueur, 0 m. 59 de largeur et 9 à 10 cm. de côté. Sur l'un des bords on remarque un mot indéchiffrable. L'autre est réduite à l'état de fragment et déposée au Musée de Narbonne. Primitivement les côtés de cet autel étaient bordés d'une profonde rainure. Le long de la rainure court une ligne d'écriture en caractères de l'époque carlovingienne. M. Ed. Le Blant veut bien m'assurer que ce sont des *signatures de pèlerins*, semblables à celle des autels de Minerve et de Saint-Féliu. Au centre se trouve un autre *graffito*; mais celui-ci est en caractères grecs et certainement d'une autre époque. Je lis $\alpha\pi\omicron\pi\epsilon\pi\upsilon\lambda\omicron$. A la suite de ce mot se trouve un σ renversé. Il est possible que cet autel, au lieu d'être supporté comme tous les autels romans par des pieds, ait recouvert un sarcophage renfermant les reliques de quelque saint. Dans ce cas, il est possible que les signatures que nous y trouvons soient celles de personnes appelées à témoigner dans un plaid, comme cela eut lieu en 873 à Minerve. Pèlerins ou témoins, pour qu'un pareil fait se soit produit, il faut que la chapelle de Gléon ait été à l'époque carlovingienne un sanctuaire vénéré depuis déjà de longues années. C'est ce qui nous confirme dans l'opinion qu'elle remonte à la seconde moitié du sixième siècle. »

Notre étude sur les inscriptions de Diuvirus et de Ceragiassa corrobore cette opinion.

Les pèlerinages au sanctuaire de Gléon étaient encore florissants lorsque l'abbé Lachoupe écrivait son mémoire

de 1780. Il rappelle qu'au quatorzième siècle, un chapelain était spécialement affecté au service de la chapelle; qu'à cette époque, l'archevêque de Narbonne, dans une relation de visite canonique, nomme la titulaire : Sainte-Marie des Vals, *Sancta Maria de Vallibus*; que ce nom topique, probablement sous l'influence des faveurs célestes obtenues, fut changé en *Sancta Maria de Auxiliis* ou de Bons-Secours, en patois *Nostro Domo das Aouzils*; enfin que « les gens atteints de surdité venaient plus particulièrement se recommander à Notre-Dame ». La fête patronale tombait le 25 mars, jour où l'Église célèbre l'Annonciation de la Sainte Vierge; elle attirait une foule de pèlerins; la paroisse de Villesèque y venait en procession et le curé chantait une grand'messe.

L'abbé Lachoupe, qui fournit ces précieux renseignements, fut une victime des Terroristes en 1793. Arrêté, traîné à Bordeaux pour y être interné dans le Fort-Ha en vue de la déportation à la Guyane, il mourut dans un hôpital des suites des cruels traitements qu'il eut à subir.

FIN. BARTHE.

LES FRÈRES

DONNÉS A LA LÉPROSERIE DU BOURG DE NARBONNE

Au commencement du **xii^e** siècle, deux maladies, jusqu'alors peu répandues, le feu Saint-Antoine et la lèpre, vinrent porter leur ravage dans toute l'Europe. En face de ces fléaux meurtriers il fallut une assistance diligente et efficace que les siècles précédents n'avaient ni connue, ni appliquée. L'enthousiasme chevaleresque et religieux qui débordait de toute part pour la Croisade fit entendre la voix de l'humanité souffrante et les malheureux recueillirent leur part de dévouement.

Dès les premiers préparatifs de la guerre sainte, alors que tout l'Occident se lève en masse, les Croisés, pour attirer sur eux les bénédictions divines, abandonnent aux pauvres une partie de leurs biens; on voit tous les jours, à la suite de ces largesses, s'accroître le nombre des hôpitaux et se fonder des établissements spéciaux connus sous le nom de maladreries et léproseries, destinés à recevoir les malheureux atteints de maladies contagieuses.

C'est donc le caractère contagieux de la lèpre qui nécessita la création d'asiles spéciaux : *léproseries*, *maladreries* (de malade, *male aptus*) plus tard appelés du nom de maladreries (de ladre, *lazarus*), où les lépreux, également appelés ladres ou meseaux, étaient hospitalisés et sequestrés. Ces maisons avaient tout d'abord un caractère charitable et préservatif qu'elles perdirent plus tard lors-

que la lèpre eut à peu près disparu. Elles étaient réservées aux lépreux des localités qui avaient contribué à leur fondation ; ces localités formaient ce que l'on appelait la prise de la léproserie. Narbonne possédait deux léproseries sur lesquelles elle jouissait de ce privilège, dont celle du bourg fondée en 1106 par un lépreux dans le fossé près l'église Saint-Paul¹.

Bien que spéciaux, ces hospices étaient des établissements d'assistance et l'assistance hospitalière suit naturellement les modifications sociales. Du ^{ix}^e au ^{xii}^e siècle elle devient en quelque sorte féodale comme la société. Dans les divers pays, dans les diverses villes, l'assistance est réglée par des droits, astreinte à des devoirs différents ; la forte main des empereurs n'est plus là pour unifier les règlements et les rois n'ont de pouvoir que dans une province très restreinte. Cependant, comme la société est avant tout chrétienne, le clergé est souvent chargé des devoirs d'assistance, tant comme clergé que comme seigneur féodal, et il partage quelquefois cette charge avec

1. Cette léproserie exista jusqu'en 1317 dans le fossé de la ville à l'extrémité ouest du jardin actuel du plan Saint-Paul. En 1317, le Bourg ayant pris une grande extension et quelques habitants s'étant plaints du voisinage des lépreux, le sénéchal de Carcassonne Aimeri du Cros, ordonna de les changer d'emplacement et de les transporter hors du bourg en acquérant les terrains les plus convenables.

La léproserie fut alors installée à proximité de la ville, à la bifurcation de deux chemins à côté de Saint-Crescent. Cette mesure fut probablement un simple acte de prudence puisque quatre ans plus tard, le 17 décembre 1321, l'inventaire des biens de la léproserie nous décrit le mobilier de la chambre non pas où *couchent* mais où *couchaient* les lépreux ; le document nous montre d'ailleurs combien l'établissement était, à cette époque, surtout approprié pour l'exploitation rurale de la vigne et de l'olivier.

Comme toutes les léproseries, celle du Bourg de Narbonne cessa d'exercer l'hospitalité faute de lépreux ; elle fut par ce fait réclamée au ^{xvii}^e siècle par l'ordre hospitalier de Saint-Lazare et c'est ainsi que nous avons pu trouver les documents qui la concernent aux archives nationales avec les papiers de cet ordre.

les consuls des cités méridionales qui ont conservé dans leur charte les principes de solidarité communale issus du droit romain.

Le Moyen âge ne connaissait pas le principe de la séparation des pouvoirs. A Narbonne, comme dans à peu près toute la France, ceux à qui l'on confiait le service des hôpitaux étaient aussi chargés de l'administration de leurs biens. Le système était plus commode pour l'administration des fermes et la réception des rentes et droits qui constituaient le patrimoine des établissements hospitaliers ; mais que d'abus naquirent de ces coutumes, surtout dans les campagnes ! A la léproserie du Bourg de Narbonne, ces abus ne paraissent pas s'être produits car l'abbé de Saint-Paul d'abord¹ et les consuls ensuite intervenaient et surveillaient la gestion.

D'une manière générale en France, suivant l'importance et l'origine de l'établissement, le nombre et la qualité de ceux qui étaient chargés de la gestion, variaient.

Il y avait au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e siècle, de toutes petites léproseries dont les fonds ne permettaient pas l'entretien d'un recteur ; elles étaient administrées par un des lépreux, quelquefois le seul. Dans certaines Maisons-Dieu, l'administrateur est un simple fermier chargé d'héberger les pauvres passants et les malades du lieu.

Sauf des exceptions assez rares, les maladreries étaient servies par des personnes des deux sexes qui portaient le nom de frères et de sœurs et parmi lesquelles il y avait indifféremment des clercs et des laïcs. Il en était ainsi dans les léproseries comme celle du Bourg de Narbonne. Ces laïcs ne faisaient point de vœux, mais ils s'obligeaient à l'obéissance et à la chasteté ; quelques-uns étaient mariés : on voit souvent le mari figurer comme frère et sa

1. Acte du 10 avril 1220.

femme comme sœur d'une léproserie, mais ces gens mariés réservaient leur droit matrimonial¹.

Ils pouvaient s'en aller quand ils voulaient. Si quelqu'un désirait entrer au service d'une léproserie, il faisait entre les mains du maître, de l'évêque ou des Consuls, l'abandon de ses biens au profit de l'établissement, à charge d'être nourri et entretenu par ce dernier ; mais il en conservait l'usufruit sa vie durant. Ceux qui avaient ainsi fait don de leurs biens s'appelaient donnés ou rendus, parfois oblats. Au ^{xiv}^e siècle ils formaient en Languedoc la grande majorité des frères des petites léproseries.

Les archives nationales possèdent plusieurs lettres de fraternité de la léproserie du Bourg de Narbonne, datant des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, qui mentionnent des donations de ce genre.

Voici le texte de deux d'entre elles.

I^a

In anno Nativitatis Christi m. cc. lxx quinto, Philippo rege regnante, xvii Kalendas aprilis. Noverint universi quod ego Petrus Cavaherii de Castro novo de Arrio, attendens et considerans devotionem quam habeo ergo dominum Jesum Christum et Beatam Mariam, matrem ejus, dono et voveo me in donatum et fratrem domus misellorum burgi Narbone in manus tui fratris Perpiniani preceptoris ejusdem domus, presentis et recipientis pro dicto domo et fratribus et donatis ejusdem et successoribus tuis, et dono eidem domui in presenti donatione inter vivos in redemptionem meorum peccaminum c. Solidos melgorientium et generaliter omnia alia bona et jura mea presentia et futura ubique, salvo tamen et michi retento in hiis bonis et juribus ultimo datis dicte domui toto usufructu in vita mea tantum, promittens tibi eidem fratri Perpiniano presenti et recipienti me esse, dum vixero, tibi et tuis successoribus.

1. *Ordine matrimoniale*, acte de 1279.

2. Archives nationales, S. 4858, n° 10.

bus bonum, fidelem et bene obedientem et facere et procurare pro viribus omnes utilitates ejusdem domus intus et extra ubique et custodire bene et fideliter porcos dicte domus vel alia negocia ejusdem facere et procurare prout tibi et successoribus tuis dicte domus preceptoribus placuerit et vestre fuerit voluntatis. Et quod ita teneam et observem et nunquam contra veniam super dei euangelia corporaliter tacta gratis juro sub omni renunciatione et cautela. Ad hec ego, dictus frater Perpinianus, preceptor sive commendator domus misellorum supra dicte, recipiens te dictum Petrum Cavaherii in donatum et fratrem ejusdem domus, de voluntate et assensu dominorum Guillelmi Arnaldi de Trullaribus, Clementis de Fraxino, Guillelmi de Olargiis, Raimundi Catalani et Raimundi Audorre, consulum dicti burgi, sub quorum manu et regimine est domus supradicta, promitto sibi eidem Petro Cavaherii per me et successores meos dicte domus preceptores providere tibi bene et decenter sicut uni de fratribus et donatis ejusdem domus, in victu, potu, vestitu et calciatu et colere te sanum et egrum, in tota vita tua; volo, insuper et concedo quod possis et tibi liceat tenere in tota vita tua duos porcos tantum, cum aliis porcis domus supradicte et etiam alia animalia si volueris cum bestiario domus sepedicte, sine omni tua missione, de quibus duobus porcis et duabus partibus fructuum seu proventuum exiturorum tam de lana quam agnis seu edulis quam etiam de pullis aliorum animalium, si ea tenebis ibidem, tuam possis facere voluntatem, vendendi videlicet et precium recipiendi prout tue fuerit voluntatis. Et quod ita hec omnia tibi attendantur et compleantur, mea bona fide per stipulationem tibi promitto. Acta sunt hec in domo consulatus dicti burgi presentibus dictis dominis consulibus assensum suum in premissis dicto preceptoris prebentibus in presencia et sub testimonio Guillelmi de Orto, piscatoris, fratris Guillelmi Dulae, dicte domus misellorum, Guiraudi de Trilia, et Mathei de Vaure, scriptoris Narbone publici, qui hec scriptit et in formam publicam redegit.

II^a

Anno domini millesimo trecentesimo sexto, domino Philippo rege francorum regnante decimo octavo Kalendas Januarii.

1. Archives nationales, S. 4858, n° 11.

Noverint universi et singuli quod ego Bernardus Hospitalis, parator burgi Narbone, attendens et considerans opera pietatis et misericordie, que fiunt continue in domo leprosorum burgi Narbone, cupiens finire ibidem dies meos domino famulando, pauperibus et infirmis janidicti hospitalis serviendo; idcirco motus, donatione gratis et bona fide, non ad hoc inductus dolo, vi, metu seu aliqua alia suggestione, set mea propria sic spontanea voluntate dono et offero me domino meo Jesu Christo et vobis dominis Bernardo Bordine, Petro Pastoris, Raimundo Fabri de vella Sicta et Laurentio Gavandoni, consulibus burgi predicti Narbone, patronis domus leprosorum predictæ; et flectis meis genibus et junchis meis membris inter manus vestras, me per fratrem et donatum domus leprosorum predictæ, promitens vobis dictis dominis consulibus per firmam et sollempnem stipulationem et super sancta dei evangelia per me tacta, sponte juro me toto tempore vite mee, in dicta domo caste et honeste vivere, bona et iuxta ipsius domus pro viribus procurare et inutilia evitare et obedientiam servare vobis et successoribus vestris consulibus dicti burgi et preceptoris vel gubernatori auctoritate vestra domus predictæ. Et nichilominus gratis, dono, donatione inter vivos, amore dei et pro sustinendis honoribus ipsius domus, eidem domui leprosorum ac vobis dictis dominis consulibus pro jam dicta domo stipulantibus, decem libras turonensium bonorum et vestes meas honestas et unum lectum pannis munitum; cetera autem bona mea michi retineo per faciendam, vita mea, totam meam omnimodam voluntatem. Et nos prenominati, consules, nomine nostro et aliorum cum consulum nostrorum, recepimus te dictum Bernardum Hospitalis in fratrem et donatum domus leprosorum predictæ, concedentes tibi panem et aquam et plenam participationem bonorum spiritualium et temporalium domus predictæ, confitentes te, nomine gratuiti doni, donasse et misisse de bonis tuis in domo predicta decem libras turonensium et vestes tuas honestas et unum lectum pannis munitum, renunciando inde omni doli et in factum et exceptioni peccunie vestium et lecti muniti, in domo predicta per te non mistis vel positis. Et nichilominus de tua probitate providentia et fidelitate confidentes, curam et administrationem ac regimen personarum et bonorum omnium ipsius domus leprosorum tibi comitimus, tenore presentis publici instrumenti et te, de dicto domo, preceptorum et gubernatorem constituimus tantum quantum nostre, vel successorum nostrorum consulum

dicti burgi placuerit voluntati. Hujus rey [*sic*] sunt testes Arduus Gancelmi, parator senior, Raimundus Marquetii, hostalerius, Bernardus Talayrani (cultor), magister Laurentius Rasor, et magister Guillelmus Ricordi, notarius Narbone publicus qui notam hujus instrumenti requisitus recepit, vice cujus et mandato ego Petrus Mercadii clericus hec omnia scripti; et ego idem Guillelmus Ricordi subscribo.

Ces deux lettres de fraternité fournissent de précieux renseignements sur le recrutement de la léproserie et sur sa vie intérieure. L'une est datée du 16 mars 1275 et l'autre du 15 décembre 1305 (18 des calendes de janvier 1306)¹.

Dans les deux actes les postulants se donnent, eux et leurs biens, à la léproserie appelée dans un texte « maison du lépreux », dans l'autre « maison des mizels ». Cette donation est faite entre les mains du frère précepteur, avec l'assentiment des consuls du Bourg (acte de 1275). Lorsqu'il n'y a pas de précepteur (acte de 1305) la donation est reçue directement par les consuls; en ce cas, le postulant se présente devant eux, comme un suppliant, les mains jointes et les genoux fléchis.

La donation fait l'objet d'un véritable contrat rédigé par un notaire public en présence de plusieurs témoins. Ce contrat fixe la valeur des biens que le nouveau frère apporte à la communauté, ainsi que ceux dont il se réserve l'usufruit. Après sa mort, tous ses biens : lit et hardes, seront acquis à la communauté.

Le contrat fixe encore les avantages auxquels le frère a droit et les services qu'il doit rendre à la communauté.

Pierre Cavahérié de Castelnaudary, donné en 1275, remplira les fonctions de porcher de la Communauté. Il a payé son entrée par une somme de 100 sous de Mel-

1. L'année narbonnaise commençant alors à Noël, il n'y a pas lieu de rectifier les dates comme pour les chartes du Nord.

gueil. Mais il se réserve le droit d'entretenir deux porcs à ses frais avec le troupeau du couvent; il peut également avoir d'autres bêtes, dont le produit lui appartiendra pour les deux tiers.

Le donné de 1305, Bernard Hospital est d'une classe sociale plus élevée : il appartient à la corporation des « pareurs » si florissante à Narbonne où elle participait du Consulat. Il apporte avec lui 10 livres tournois, des vêtements « honnêtes » et un lit garni de draps. Il possède encore d'autres biens dont il se réserve l'usufruit,

Aussi lui confie-t-on la charge de « précepteur et gouverneur » de la léproserie.

En 1275, les hospitalisés étaient au nombre de trois, non compris le nouveau donné : frère Perpignan, le précepteur, un pêcheur, Guillaume « de Orto » et frère Guillaume du Lac, apparenté sans doute à la famille noble de ce nom.

En 1171, les léproseries de Narbonne renfermaient certainement des lépreux puisque l'archevêque de Narbonne Pons autorisa, dans celle de la Cité, la construction d'une église¹, en réservant aux seuls lépreux l'usage de la nouvelle chapelle. Il en interdit l'accès, d'une façon générale, à tous les paroissiens de la ville et d'une façon particulière aux femmes en couches pour leurs relevailles et aux jeunes filles pour leurs fiançailles. Cette interdiction n'aurait guère de sens si elle ne répondait pas à une dévotion particulière.

Les prescriptions de l'archevêque Pons font supposer que les paroissiens de Narbonne n'avaient pas au ^{xiii}^e siècle cette frayeur excessive des lépreux qui les faisaient considérer aux yeux de la société d'alors comme de vrais parias en les soumettant à un isolement complet et à cette affreuse réclusion que nous rapportent les formules

1. Mouynés, archives annexes de la série AA n° 5.

mêmes des vieux rituels. Ce document semble confirmer l'opinion de certains historiens qui trouvent exagérée et même empreinte d'un peu de légende, la terreur qui régnait autour des léproseries, l'isolement absolu qu'on imposait aux lépreux, les cliquettes qu'on leur mettait en mains pour pouvoir, s'ils sortaient, avertir le passant de ne pas trop approcher et de ne pas s'exposer à prendre le mauvais air.

Ce qu'on peut dire, croyons-nous, c'est que le traitement des lépreux varia suivant les époques et suivant les pays, que les règles ne furent pas toujours uniformes et ne furent pas toujours appliquées, et surtout que les lépreux paraissent avoir alarmé plutôt les pouvoirs publics que le peuple.

Des mesures de claustration imposées aux lépreux, il faut rapprocher pour le Languedoc les peines à peu près identiques prononcées contre les cagots, qui sont restées longtemps comme une tare sur leurs malheureux descendants.

Le Moyen âge connaissait peu nos subtilités en matière d'assistance, mais s'il ignorait notre souci et nos principes d'hygiène, il avait adopté l'isolement absolu des catégories de malades que le danger d'une contagion permanente obligeait à tenir à l'écart de leurs concitoyens; et s'il fut généralement sévère dans l'application de ces mesures, il créa avec une générosité sans bornes, avec un grand esprit de charité, de nombreux établissements pour recevoir les malheureux atteints du feu Saint-Antoine, les pestiférés et surtout les lépreux.

C'est ainsi que cette période en face des maux qu'elle a eu à soulager, par l'extension donnée aux œuvres humanitaires en Languedoc, par les dévouements qu'elle a suscités, a pu secourir bien des souffrants, et son rôle dans l'histoire de la bienfaisance est resté des plus méritoires.

G. CROS-MAYREVIEILLE.

NOTICE SUR LES MONUMENTS HISTORIQUES

DU CANTON DE GINESTAS

MONUMENTS HISTORIQUES CLASSÉS

GINESTAS

Dans l'église : rétable du maître-autel en bois sculpté et doré; panneaux peints¹. (Date du classement : 14 avril 1908).

*La Vierge et l'Enfant*², statue assise dite de Notre-Dame des Vals, bois, xiii^e; class. 30 septembre 1911.

Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant, groupe bois, xv^e; class. 30 septembre 1911.

*La Vierge et l'Enfant*² et le *Prophète Isaïe*, deux statues bois peint et doré, xviii^e; class. 30 septembre 1911.

OUVEILLAN

Dans l'église : *Saint Joseph et l'Enfant-Jésus*, toile attribuée à J. Gamelin (1809); class. 20 juin 1907.

Rétable provenant d'une chapelle de pénitents démolie

1. Abbé J. Escarguel. *Le rétable de l'église Saint-Luc à Ginestas*. Bulletin de la Commission archéologique, t. IX, p. 275.

2. Abbé J. Escarguel. *Deux statues de la bienheureuse Vierge Marie dans la paroisse Saint-Luc à Ginestas*. Bull. de la Comm. arch., t. VIII, p. 385.

et placé dans l'église paroissiale; bas-reliefs en pierre de la deuxième moitié du **xvi^e** siècle, représentant les scènes du Nouveau Testament; class. 5 novembre 1912.

POUZOLS

Dans l'église : *La Vierge et l'Enfant*, statue en marbre du **xv^e** siècle; class. 30 septembre 1911.

SAINT-NAZAIRE-D'AUDE

Dans la salle de la mairie, ancienne salle du château des abbés commendataires de Fontfroide : cheminée monumentale en pierre de grès, **xvi^e** siècle, et plafond, bois, de la même époque; class. 30 septembre 1911.

VENTENAC-D'AUDE

Dans l'église : *La Délivrance de Saint Pierre*, toile attribuée à Annibal Carrache (1560-1609); class. 30 septembre 1911.

La Vierge et l'Enfant, statue marbre, **xviii^e** siècle; class. 30 septembre 1911.

MONUMENTS POUVANT ÊTRE CLASSÉS

ARGELIERS

Murs d'enceinte fort épais sur une éminence.

Maisons aux portes à plein cintre; quelques-unes datées de 1614.

Château seigneurial avec sa tourelle intacte, servant

de pigeonnier, ses plafonds à caissons et ses deux cheminées monumentales; ensemble bien conservé du xvi^e siècle.

Cette partie du village, autrefois possédée par l'abbaye de Quarante, est intéressante au point de vue archéologique.

A côté de la mairie, porte ancienne, surmontée d'une tour de défense, portant l'horloge communale. (Assez rare dans le canton.)

Dans l'église, tableau attribué à J. Gamelin.

BIZE

Vestiges des fortifications.

Maisons de la Renaissance d'un grand intérêt archéologique.

Bas-relief sur la porte de l'ancien moulin à huile représentant la cueillette des olives.

Ancienne porte Saint-Michel (restaurée en 1926).

Grottes où Tournal découvrit, en 1827, l'homme préhistorique.

A *Cabezac* : ancien prieuré (domaine de M. Ader) où se voient d'intéressants vestiges de l'église.

GINESTAS

Trace des anciens remparts.

Notre-Dame-dès-Vals, église romane en ruines, bâtie, d'après la légende, par Charlemagne.

Église Saint-Luc, du xiv^e siècle, construite d'après un devis de 1304; clocher construit en 1501; portail d'entrée de la fin du xv^e; dans une niche, au-dessus du portail d'entrée, statue de Saint Luc du xiv^e siècle.

MAILHAC

Église ogivale du **xiii^e** siècle, agrandie et restaurée au **xix^e**.

Porte du Midi, avenue de Pouzols, bien conservée. De la porte du Nord il ne reste que le montant de droite.

Tour carrée au N.-E. servant de pigeonnier.

Au bord de la rivière, rempart du Nord aux nombreuses meurtrières.

Dans le vieux village, maisons offrant un intérêt archéologique; dans la grand'rue, porte avec encadrement en pierre meulière; écusson sur la porte de droite de l'ancien château.

Ruines du prieuré de Saint-Jean-de-Capts, dépendant de l'abbaye de Quarante, détruit en 1692 par les Huguenots. Restes de la chapelle, de la nef et de l'abside.

MIREPEISSET

Restes de vieilles tours rondes.

Pigeonnier très ancien, au milieu des vignes, sur l'emplacement d'un ancien sol à dépiquer, avenue du Somail.

OUVEILLAN

Église romane bien conservée¹.

Dans l'église : *Baptême de Jésus-Christ*, tableau du **xviii^e** siècle.

A trois kilomètres, ruines intéressantes de Fontcalvy, ancienne ferme de l'abbaye de Fontfroide.

1. Abbé Sigal, *Histoire archéologique de l'église romane d'Ouveillan*. Bull. de la Comm. archéologique, t. XV, p. 382.

PARAZA

Église originale du **xvi^e** siècle.

Château contemporain de l'église et bâti avec les matériaux de l'église primitive.

Premier pont-canal construit par Riquet sur le Répudre.

POUZOLS

Mur de soutènement édifié avec des pierres tombales du cimetière primitif.

Aqueduc de 500 mètres creusé dans le roc pour alimenter le couvent des « Cascals ».

Dans l'église : chapelle du **xvi^e** siècle et Vierge en pierre de la même époque.

Dans le haut du village : nombreux vestiges des fortifications ; tour d'angle ; chapelle voûtée servant de cave ; forteresse dont les murs ont 2 m. 50 d'épaisseur ; nombreuses maisons avec jolies portes et fenêtres sculptées du **xvi^e** siècle.

SAINTE-VALIÈRE

Église romane ogivale du **xiii^e** siècle ; chœur roman ; absidioles ogivales.

SAINT-MARCEL

Ancienne église ayant servi de chapelle de pénitents avec clocher à escalier extérieur. Cette église a été transformée en salle de réunion ; on y a conservé une belle rampe en fer forgé.

SAINT-NAZAIRE-D'AUDE

Rares vestiges des anciens remparts du château seigneurial.

Tourelles d'angle. L'une, située place de l'Église, est bien conservée; de l'autre il ne reste que très peu de la base.

Piliers des portes d'entrée de l'ancien village.

Porte et fenêtre à meneaux d'une façade datée de 1605.

Au hameau du Somain : borne portant l'inscription gravée : « Aici se pago la leudo à Sant-Nazari. »

SALLÈLES-D'AUDE

Église ogivale du **xiii^e** siècle, successivement restaurée et agrandie.

Château dit de François I^{er} (1541); bel escalier; salles en mauvais état de conservation; fenêtres à meneaux; tour ronde.

Jules Azéma.

L'AUTEL CHRÉTIEN DE MINERVE

Le village de Minerve¹ possède dans sa modeste église romane un maître-autel dont la table de marbre blanc est doublement remarquable. Sur sa face antérieure, en effet, l'inscription suivante :

† RVSTICVS ANN XXX EPTVS SVI FF²

nous apprend que cet autel a été consacré en 456, la trentième année de son épiscopat, par Rustique, métropolitain de Narbonne. La face supérieure porte, groupés sur les bords et du côté droit de l'autel de nombreux graffites grossièrement tracés à la pointe. Parmi ces graffites, Edm. Le Blant, qui les a soigneusement étudiés, a pu déchiffrer quatre-vingt-treize noms dont la forme a permis/au savant épigraphiste de limiter leur inscription entre le sixième et le dixième siècle.

1. Commune du département de l'Hérault, arrondissement de Saint-Pons, 240 habitants.

2. Rusticus anno XXX episcopatus sui fieri fecit. *Corpus Inscript. Lat.*, XII, n° 5337.

Les dimensions de l'autel sont : longueur 1 m. 43, largeur 0 m. 68, épaisseur de la table 0 m. 15; quatre trous disposés dans la tranche antérieure marquent l'emplacement de tenons destinés à rattacher une garniture ou des guirlandes. Cette coutume est pratiquée dès le iv^e et le v^e siècle. De Rossi, *Bolletino di arch. Christ.* an. 1877, fasc. III — la même disposition se retrouve dans l'édicule du v^e siècle conservé au musée de Narbonne identifié par M. l'abbé Saltet comme une *memoria sancti Sepulcri*. — Voir abbé Sigal, *Bulletin de la Comm. arch. de Narbonne*, t. XVI, p. 74. Un reliquaire du v^e siècle au Musée Lapidaire de Narbonne.

La présence d'un pareil monument, document insigne de l'archéologie chrétienne, dans la pauvre église romane d'un village isolé sur le causse désertique, aux confins de l'Hérault et de l'Aude, n'a pas laissé d'intriguer, depuis 1630, les nombreux érudits qui s'en sont occupés¹. Pour expliquer et légitimer une présence que l'histoire aussi bien que l'archéologie attestent insolite, ils ont élaboré ce que l'on pourrait appeler la légende de Minerve, capitale du Minervois enrichie dès 456 d'une basilique latine, où durant de longs siècles des pèlerins sont venus vénérer le souvenir de saint Rustique.

Nous nous excusons d'avoir depuis longtemps douté de cette légende. Une courte incursion dans l'histoire de Minerve, l'étude de l'œuvre de Rustique à Narbonne et celle de l'autel lui-même permettront, nous semble-t-il, de justifier notre doute et de montrer que l'autel précieux où fleurit la légende n'appartint pas toujours à Minerve et doit reprendre, dans l'un des sanctuaires et dans l'histoire de Narbonne, la place qu'il avait quittée, auprès des rares témoins qui nous gardent encore le souvenir de l'évêque Rustique.

1. En 1630, les frères de Sainte-Marthe. *Biblioth. Nationale, Mss. franc. Saint-Magloire*, I, 28, fol. 5.

Tournal, *Catalogue du Musée de Narbonne*, n° 191, 1864.

Edm. Le Blant, *Inscriptions chrét. de la Gaule*, t. II, p. 428-454, n° 609, pl. 82, 83, n° 500-501, 1860.

Rohault de Fleury, *La Messe*, 1883, t. I, p. 123, pl. 21.

Émile Bonnet, *Antiquités et Monum. du Dép. de l'Hérault*, p. 280, 1905.

J. Miquel, *Essai sur l'arrondissement de Saint-Pons*, 1^{re} fasc., p. 55.

Dom Leclercq, *Dict. d'archéologie chrétienne*, art. *Graffites*, col. 1501 à 1512.

Dr Ch. Boyer, *Études historiques et archéolog. sur le Minervois*, p. 39 et sq., 1928.

Dans cette étude, en signalant aimablement notre opinion, le Dr Boyer a réagi le premier contre l'attribution de l'autel de Rustique à l'église de Minerve.

I. — L'autel de Rustique n'appartient pas à l'église de Minerve.

L'existence à Minerve d'une basilique latine dès l'année 456 est un fait si important que le seul témoignage de l'autel de Rustique ne nous semble pas suffisant pour l'affirmer, et que d'autres témoins devraient naturellement l'accompagner. Or la pauvreté historique, documentaire, archéologique du lieu de Minerve est totale de l'époque romaine au commencement du ix^e siècle. Bien plus, ce que les archéologues ont cru devoir ajouter à l'histoire de l'autel de Rustique et de ses graffites repose, nous semble-t-il, sur des erreurs ou des confusions évidentes. Nous l'allons voir en étudiant rapidement les origines de Minerve et la légende de ses pèlerinages.

1^o *La légende et l'histoire. Le Pagus minerbensis.*

Il n'est pas douteux que le territoire de Minerve n'eût quelque importance aux temps de la préhistoire et de la protohistoire. Il est aussi certain qu'à la fin du ix^e siècle le pays du Minervois fut une viguerie carolingienne, à ressort d'ailleurs très restreint, et porta, peut-être indûment, le titre de *pagus*. Mais, entre ces deux termes, aucun vestige archéologique, aucune trace historique ne permet d'attribuer une importance quelconque au lieu de Minerve, bien qu'il ait donné son nom au territoire circonvoisin.

Si ce nom de Menerbe, de forme celtique, a délimité le territoire d'une peuplade volsque on ne peut pas affirmer que cette division ethnographique ait survécu sous la forme d'un *pagus* romain. Nous connaissons par les

inscriptions deux *pagi Minervii*, l'un dans la province d'Afrique, sur le territoire d'Hippo Diarrythus, et l'autre en Gaule, dans la Narbonnaise même, sur le territoire d'*Arausio* (Orange)¹. Mais aucun auteur ni aucune inscription ne signale un *pagus minervensis* ou *minervius* dans la *civitas* de Narbonne. La centralisation dans la *civitas* a, comme on le sait, ruiné toute importance politique des cadres indigènes, mais elle n'a cependant pas aboli toute trace des centres de *pagi*. Or à Minerve même et dans ses abords immédiats, les chercheurs les plus avertis n'ont pas encore trouvé le moindre vestige de l'époque romaine, alors que le Minervois, soumis autant que le Narbonnais au rayonnement de la capitale, en a conservé quelques précieux restes. On peut presque dire que sur le rocher de Minerve le sous-sol archéologique n'existe pas.

Des voies romaines qui sillonnaient l'arrondissement actuel de Saint-Pons, pas plus que des routes du Moyen âge, aucune n'a conduit l'érudit jusqu'à Minerve. Le tracé qui a été relevé parallèlement au chemin d'intérêt commun n° 68 de Caunes à Aigne, par Siran, Cesseras, Azil Janet, et qui, retrouvé au-dessus de la Caunette, suit la route n° 76 pour aller rejoindre au col de Trémolis la voie de Quarante à Saint-Pons, laisse Minerve à quelques kilomètres sur sa gauche².

Seuls les vestiges d'un camp romain accompagnés de débris de poteries grossières et de fragments de meules à broyer le grain ont été découverts sur la rive gauche de la Cesse, en face de la grotte d'Aldène ou de la Coquille. L'établissement d'un poste militaire en cet endroit démontre que l'on est à la limite de la *civitas* sur

1. C. I. L. XII, 1243.

2. I. Sahuc, *Dictionnaire topographique et historique de l'arrondissement de Saint-Pons*. Carte des chemins anciens et modernes.

une ligne qui a servi de frontière. On retrouve cette ligne, jalonnée de défenses, sur les hauteurs de la Montagne Noire, et l'un de ces postes, établi près du col des Martys, entre le village de ce nom et celui de Laprade, par son site et par les nombreuses trouvailles qu'il a livrées, notamment un aureus de Lépidus de l'an 43 a. J.-C., indique à la fois le rôle et la chronologie de ce *limes* primitif de la Narbonnaise.

La fin de l'époque gallo-romaine n'a pas laissé plus de traces dans le terroir de Minerve; mais c'est ici que la légende a jeté ses vives enluminures sur la grisaille de l'histoire. A l'inverse des légendes populaires issues de l'ignorance avide de tout savoir, celle de Minerve a été créée par les érudits acharnés à tout expliquer. C'est ainsi que l'inscription dédicatoire de la basilique élevée à Narbonne, de 442 à 445, par l'évêque Rustique, a été attribuée par eux à l'église de Minerve que cet évêque aurait édifiée sur les ruines d'un temple païen¹. Cette erreur des érudits du XVIII^e siècle provient d'un jeu de mots et d'une grossière confusion. L'énorme linteau de marbre qui porte cette inscription, trouvé dans les fortifications de Narbonne et recueilli en 1681 à l'archevêché par le cardinal de Bonzy, aurait, d'après une tradition d'ailleurs nullement fondée, appartenu à un temple narbonnais de Minerve. D'autre part, le nom de Rustique gravé sur le linteau de Narbonne et aussi sur l'autel du village de Minerve a opéré le merveilleux rapprochement et les érudits, au lieu de rattacher l'autel à la basilique de Narbonne, ce qui eût été plus logique, ont préféré dresser sur le rocher de Minerve une hypothétique basilique latine précédée d'un temple à la déesse de la sagesse.

1. Sur les travaux d'épigraphie narbonnaise antérieurs au XIX^e siècle, voir *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, t. XV, Épigraphie, Catalogue des manuscrits, Narbonne, p. 74 et sq.

Nous n'insisterons pas sur l'in vraisemblance d'une pareille attribution que la simple lecture de l'inscription de Rustique suffit à réfuter; la question est depuis longtemps résolue et tranchée en faveur de la basilique de Narbonne. Quant au centre gallo-romain de Minerve, berceau d'un futur *pagus* carolingien, que l'évêque Rustique aurait doté d'un sanctuaire, il ne reste de lui qu'un mystérieux autel. Sur ce rocher, dont la surface utile ne dépasse pas 150 mètres en largeur et 300 en longueur, pas plus que sur le causse désolé qui l'enserme, nulle inscription, nulle monnaie, nul débris de sculpture de pierre taillée ou de brique n'est venu suppléer au silence de l'histoire ou évoquer le souvenir d'une période longue cependant et prospère pour tous les pays environnants. D'autre part, les modestes dimensions de l'église vicomtale¹, encore debout aujourd'hui et qui a vu, rappelons-le, l'apogée de Minerve², l'absence autour de ce sanctuaire ou dans les environs du moindre témoin funéraire d'époque visigothique, tombe ou sarcophage, si communs en d'autres endroits, tout cela nous laisse quelque doute sur l'importance de la communauté chrétienne de Minerve, si tant est qu'elle existât au v^e siècle.

Assurément, dès cette époque nombre de ces communautés florissaient dans les vallées de la Narbonnaise, et

1. 19 mètres de longueur dans œuvre, et 6 mètres de largeur, d'après le plan de MM. Boyer et Cathala : *Études historiques et archéologiques sur le Minervois*, par le Dr Charles Boyer, p. 38.

2. L'église de Minerve, comme celles de Lacauvette, de Quarante, d'Ouveillan, est un édifice roman dont le plan primitif à trois absides, avec petit transept, l'appareil régulier et les incrustations de laves d'influence lombarde commune à ces quatre églises, ne permettent pas de reculer la construction au delà de la fin du xi^e siècle. Ce que nous dirons plus loin à propos des trois autels établis dès 1095 dans cette église, les nombreuses donations et l'établissement de la vicomté à cette époque, confirment la fixation de cette date.

quelques-unes nous ont laissé des souvenirs qui dépassent leur propre importance. En l'année 455, au temps même de l'autel de Rustique, le prêtre Othia dédiait une basilique et un autel à sainte Agnès et sainte Eulalie¹ dans les parages du lieu actuel de Régimont. Mais avec l'autel nous avons retrouvé les restes de la basilique et les sarcophages et les tombes et les inscriptions de son cimetière, et ce sanctuaire était à quelques pas de la voie Domitienne, dans le riche terroir biterrois, appuyé sur tout le passé d'Ensérune. L'autel de Minerve, aux confins du désert, repose sur le néant historique.

Faut-il dépasser l'époque de Rustique et chercher dans la confusion des temps mérovingiens les traces de la future viguerie de Minerve? Nous retrouvons la même obscurité. Dans l'évolution politique qui du v^e au viii^e siècle transforme les institutions, la notion du *pagus* romain a disparu, et le nom du *pagus* confondu avec celui de la *civitas* désigne le même territoire gouverné par l'évêque et le *comes*. Cette grande division administrative, qui sous les synonymes de *pagus*, *territorium*, *comitatus*, deviendra le comté féodal, se démembré dès le vii^e siècle en des circonscriptions plus petites. De l'ancienne *civitas* de Narbonne se détache à la fin du vi^e siècle le diocèse ou *comitatus* de Carcassonne. Dans le dernier tiers du viii^e siècle le comté de Razès est à son tour démembré de celui de Narbonne. Nous avons ainsi au début du ix^e siècle les trois *pagi narbonensis*, *carcassonensis* et *redensis*. Mais le *pagus minerbensis* n'existe pas. Le Minervoï de cette époque, très réduit, est un *suburbium*, c'est-à-dire une fraction, du *pagus* narbonnais; il ne comprend pas les pays situés à l'ouest de Cèsseras et d'Olonzac, qui

1. E. Le Blant, *Inscript. chrét. de la Gaule*, t. II, p. 454, n° 610, pl. 18, n° 492; Noguier, *Bull. de la Société arch. de Béziers*, t. VII, p. 245.

appartiennent ainsi que Caunes au *suburbium ventaionense*¹ (pays de Ventajou), dépendant lui aussi du *pagus* de Narbonne. Sans doute plusieurs documents du ix^e siècle lui donnent le titre de *pagus*, et même en 896² il est question du comté de Minerve. Mais on voit par cette dernière mention combien il faut faire attention à la confusion des termes; car il est sûr qu'en 896 Minerve faisait partie du comté de Narbonne et n'était pas encore une vicomté. D'autre part, six chartes échelonnées dans tout le ix^e siècle de 836 à 870³ établissent l'existence et la délimitation des deux *suburbia* de Minerve et de Ventajou. Et malgré l'imprécision des termes on ne peut admettre que le pays de Minerve fût à la fois un *suburbium* et un *pagus*, en même temps la partie et le tout. C'est d'ailleurs, sans que l'on puisse préciser davantage, vers la fin du ix^e siècle que, dans la réorganisation féodale, le pays de Minerve comme celui de Saissac, et plus tard celui du Cabardès, devient une viguerie. Alors commence sa véritable histoire. Et l'importance toute militaire de Minerve, à la porte, comme Saissac et Cabaret, des hautes vallées de la montagne, s'élèvera et s'éteindra avec la courte lignée de ses vicomtes.

Mais cette apogée féodale n'importe point à notre sujet. Il reste qu'entre le v^e et le ix^e siècle rien dans l'histoire de Minerve ne légitime un passé chargé de quelque grandeur. Cette notoriété nécessaire à la justification de l'autel

1. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, Preuves, an. 852, col. 288.

2. *Gallia christiana*, t. I, p. 371. Bulle du pape Étienne adressée à Arnuste, archevêque de Narbonne. — *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, Preuves, an. 844, c. 222; an. 855, c. 301; an. 870, c. 360.

3. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, Preuves, an. 836, col. 195; an. 844, c. 258; an. 852, c. 288, c. 289; an. 866, an. 869, c. 344.

de Minerve et à l'explication de ses graffites, certains érudits ont cru la trouver dans le culte de saint Rustique, d'après eux en honneur à Minerve du ^{vi}^e au ^x^e siècle. Ce fait religieux prouverait à la fois la présence de l'autel à Minerve dès le ^{vi}^e siècle et la célébrité cinq fois séculaire du modeste village. Nous allons essayer de montrer que le culte de saint Rustique à Minerve n'est qu'une légende, certes plus vénérable, mais aussi peu justifiée que toutes celles qui ont fleuri depuis trois cents ans autour du remarquable et mystérieux autel.

2° *L'autel de Minerve et les pèlerinages à Saint Rustique.*

Autant que par l'inscription de Rustique cet autel nous intéresse et nous intrigue par les nombreux graffites tracés sur sa face supérieure. Les patientes recherches d'Ed. Le Blant ont permis de distinguer, au milieu d'illisible indications, quatre-vingt-treize noms que le savant épigraphiste échelonne entre le ^{vi}^e et le ^x^e siècle¹. Pour expliquer la présence de ces graffites et les rattacher à l'inscription de Rustique, à la suite d'Ed. Le Blant on a voulu avancer « que Minerve fut un lieu de pèlerinage très fréquenté » « en honneur pendant des siècles » auprès des fidèles « que leur dévotion amenait à venir servir saint Rustique » et qui « ne voulaient pas s'éloigner des lieux sanctifiés par son souvenir sans laisser trace de leur passage » ; « c'était l'autel qu'ils choisissaient pour tracer leurs graffites² ». Ainsi serait affirmée, par un détour inattendu, l'authenticité de l'œuvre de Rustique à Minerve et la dévotion, dès le ^{vi}^e siècle, à un évêque dont la tradition elle-même n'avait pas encore proclamé la sainteté.

1. Edm. Le Blant, *loc. cit.*, p. 428-454.

2. Dom H. Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*; f. LXII-LXIII, art. Graffites, col. 1503.

Les autels chargés de graffites ne sont pas rares, et pour expliquer leurs curieuses inscriptions la même hypothèse des pèlerinages a été mise en avant. Quelques-uns, comme l'autel du Ham en Normandie, l'autel de Saint-Féliu-d'Amont dans les Pyrénées-Orientales, l'autel de Vouneuil-sur-Biard dans la Vienne, celui de Tarrasa en Espagne, ont été étudiés¹. Mais comme à Minerve, coïncidence digne d'être remarquée, dans aucune de leurs églises il n'a pu être trouvé trace ni souvenirs de pèlerinages ni culte local de saint attaché à ces autels. Au contraire les curieuses inscriptions de l'autel de Saint-Féliu-d'Amont ont paru si étranges aux gens du Moyen âge qu'elles ont passé pour miraculeuses et que le sanctuaire, perdant son nom de *Nostra Senyora de la Salvetat* pour prendre celui de *Nostra Senyora de las lletras*, leur a dû sa célébrité. Sans insister sur ces considérations qui seront reprises dans notre deuxième partie, nous ferons seulement une dernière remarque : c'est que les graffites les plus nombreux, ceux de Minerve et du Ham, ont été tracés sur des autels qui portaient déjà une première inscription.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse des pèlerinages, on a cru pouvoir solidement l'étayer par une preuve tirée de l'histoire même de Minerve. Cette preuve historique acceptée jusqu'à ce jour sans discussion, si elle était bien établie dégagerait enfin l'histoire de Minerve du sol mouvant des légendes et résoudrait en même temps l'énigme des autels à graffites. Un acte du ix^e siècle² relate que dans un plaid tenu, dit-on, à Minerve le 23 avril 873, les témoins « ont juré non sur l'évangile ni sur les reliques des saints mais en posant la main sur l'autel de saint Rustique ». Parmi les graffites tracés sur l'autel on aurait

1. Voir Dom H. Leclercq, *loc. cit.*, la liste des sources bibliographiques de ces études.

2. *Ibid.*, *loc. cit.*, c. 1511 et 1512.

même retrouvé le nom de cinq personnages qui ont contresigné la charte de 873. Que l'on ait tenu une assemblée publique dans ce canton perdu et d'accès difficile et juré dans une forme si inusitée et si solennelle, cela prouve que le lieu de Minerve et l'autel de son église « jouissaient d'une notoriété particulière » due au culte de saint Rustique, notoriété qui depuis le *vi*^e siècle, avait nourri le courant d'un légendaire pèlerinage. Nous allons montrer que le précieux document de 873 ne concerne pas l'église de Minerve.

3° *La charte de 873 ne se rapporte pas à l'église de Minerve ni à saint Rustique.*

La seule lecture du document montre que la charte de 873 ne fait aucune allusion à l'église de Minerve ni à l'autel de saint Rustique, et nous nous excusons de relever une erreur qui a été commune, cependant facile à éviter. Cette charte rapporte, en effet, que le 23 avril 873, dans une assemblée tenue « *ante castro menerba* » un délégué de Daniel, abbé du monastère Saint-Pierre-de-Caunes réclame le paiement d'une dette de 350 sols contractée envers le monastère par Frédald, archevêque de Narbonne. Il produit dix-sept témoins qui affirment avoir assisté « *presentialiter* » à l'acte d'emprunt fait par l'archevêque en personne, dans le monastère même. Ces témoins, pour appuyer leur dire, jurent « ... *per Deum... et per te locum venerationis sancto Nazario, martyre Christi cujus ecclesia sita est ante Kastro Minerba, supra cujus sacrosancto altario as condiciones superpositas manibus nostris præsens continemus vel jurando contangimus*¹... »

1. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privât, t. II, Preuves, an. 873. Jugement rendu en faveur de l'abbaye de Caunes, c. 370.

Ainsi d'après le texte il ressort que le plaid n'a pas été tenu dans Minerve même mais dans les environs « *ante castro menerba* » devant le lieu fortifié de Minerve. Il ressort aussi que la cérémonie du serment n'a pas été pratiquée dans l'église de Minerve et à l'autel de saint Rustique mais à l'autel de saint Nazaire dont l'église était située dans les environs du village « *cujus ecclesia sita est ante Kastro Minerba* ». Si la charte n'a pas été bien comprise c'est que les lecteurs, trompés par le fait que l'église de Minerve se trouve placée devant le château vicomtal du xiii^e siècle ont traduit le mot *castrum* par « château » à la place de « lieu fortifié ». Ils ont confondu le donjon gothique avec le *castrum* ou village fortifié du ix^e siècle qui n'avait point encore de demeure féodale ni de vicomte.

Cette erreur est d'autant moins compréhensible que le texte, après avoir désigné le lieu où s'est tenue l'assemblée, *ante castrum*, précise que les témoins ont juré « par le lieu du culte de saint Nazaire dont l'église est située devant le village fortifié — *ante castrum* — de Minerve, ayant placé leurs dépositions et étendu leur main sur l'autel du saint martyr ». Il ne s'agit donc pas de l'église paroissiale Saint-Étienne-de-Minerve qui possède l'autel de Rustique et qu'un autre document de 1135 place *in castro*, mais d'une église Saint-Nazaire située dans les environs du village. Il ne peut d'ailleurs y avoir de confusion entre les saints. Nous savons que le patron d'une église ne change pas et qu'il ne peut y avoir deux titulaires d'une même église pris successivement et à l'exclusion l'un de l'autre. Le titulaire de l'église de Minerve a toujours été saint Étienne. On en peut d'autant moins douter que cette église a conservé, avec quelques autres du Narbonnais, les plus anciens documents dont quelques-uns encore inédits, signalant une église paroiss-

siale et son titulaire. Trois chartes des débuts du ix^e siècle mentionnent en 828, 830, 836¹ des donations à l'église Saint-Étienne-de-Minerve. Mêmes mentions au x^e siècle en 927 et 944². Du xi^e siècle, entre 1061 et 1097³, cinq documents rappellent encore la mémoire de saint Étienne. Et parmi ceux du xii^e nous ne citerons que le remarquable testament du vicomte Bérenger qui, en 1135⁴, choisit sa sépulture dans l'église Saint-Étienne sur laquelle les vicomtes exerçaient le droit de dépouille.

Cette abondance relative de documents, d'autant plus précieux qu'ils sont plus anciens, ne doit pas nous étonner et s'explique par deux raisons. La première, d'ordre historique général, c'est que la fin de la période carolingienne coïncide dans tout le Midi avec la formation ou la reconstitution du patrimoine ecclésiastique. Dès le milieu du ix^e siècle, les donations ou les restitutions de biens aux divers sanctuaires, les fondations d'abbayes et les consécérations de nombreuses églises sont les premiers signes du grand mouvement de réforme religieuse qui aura son apogée sous Grégoire VII. La province ecclésiastique de Narbonne en particulier nous offre de nombreuses preuves de cette vitalité religieuse, preuves que les archives de l'église métropolitaine avaient soigneusement recueillies. Et c'est la seconde raison pourquoi nous pouvons suivre dès le ix^e et le x^e siècle l'histoire religieuse de Minerve. Cette église, comme celles d'Oueilan, de Quarante et tant d'autres, soumises à la juridiction directe de l'Archevêque ou passées dans celles du Chapitre de Narbonne, a vu ses titres recueillis et con-

1. *Inventaire général historique et raisonné des actes du chapitre de la métropole*, par le notaire Ducarouge, fol. 367.

2. *Ibid.*, fol. 367.

3. *Ibid.*, fol. 368.

4. *Ibid.*, fol. 368.

servés avec soin dans le chartier capitulaire. C'est ainsi, et non par le miracle d'un légendaire pèlerinage, que l'on doit expliquer l'historique notoriété de l'église de Minerve, notoriété partagée par d'autres églises du Narbonnais.

Parmi les documents que nous avons cités, il en est un fort remarquable parce qu'il nous donne justement de précieux détails sur les dévotions en honneur dans l'église de Minerve au cours du haut Moyen âge. Son importance, d'ailleurs, n'a pas été relevée, parce que ce document, lui aussi mal lu par ses commentateurs, a induit dans une double erreur tous les historiens de Minerve. Cet acte, daté de 1095, rapporte que, « à l'époque du vicomte Pons », deux frères, Béranger de Pépieux et Géraud se désistent de quelques biens en faveur « de l'autel de Sainte-Marie, de Saint-Étienne et de Saint-Michel fondés dans le village de Minerve » et du chapelain de la même église¹. Il n'est pas question dans ce document, comme on l'a cru², d'une donation du vicomte Pons, ni surtout d'une nouvelle église de Sainte-Marie située dans le château de Minerve. D'après le texte, Sainte-Marie et Saint-Michel sont établis comme Saint-Étienne « dans » le village, et appartiennent à l'unique église dont l'unique chapelain reçoit lui aussi une part de la donation. Cette église, dans laquelle les vicomtes avaient élu leur sépulture, possédait donc trois autels sous le vocable de sainte Marie, saint Étienne et saint Michel auxquels étaient attachés des fondations pieuses. Tel est le sens de la charte

1. *Hist. gén. de Languedoc*, t. V, col. 741, an. 1095. « Tempore... Pontii Minerbensis vicecomitis, Petrus Berengarii de Pipionibus et Gerallus frater ejus guirpiverunt ad Sanctam Mariam et ad Sanctum Stephanum et Sancto Michaëli qui sunt fundati in Castro Minerbae et Arnaldo ejusdem ecclesiae capellano... duas partes... »

2. *Ibid.*, éd. Privat, t. III, f. 442.

de 1095, confirmé d'ailleurs par le testament du vicomte Bérenger en 1135. Celui-ci déclare, en effet, « qu'il donne son corps à Dieu, à sainte Marie, à saint Étienne protomartyr et à saint Michel » dans l'église Saint-Étienne de Minerve¹.

Après un millénaire d'hommages, ces trois protecteurs de Minerve ont encore leurs trois autels dans la modeste église. Mais pas plus dans les textes du passé que dans la mémoire du présent, le nom de saint Rustique n'est resté. Au ix^e siècle comme aujourd'hui, à l'époque même des légendaires pèlerinages, les chrétiens de Minerve avaient leurs dévotions dont ils nous ont laissé le souvenir, et qui survivent dans le même nombre de chapelles, comme elles ont survécu dans le plan du sanctuaire roman formé primitivement, ainsi qu'on le voit encore, d'une triple abside. On pourrait dire qu'il n'y a jamais eu, matériellement, dans l'église de Minerve, de place pour le culte de saint Rustique; et même si son autel avait dès lors occupé celle qu'il y occupe aujourd'hui, ce n'est pas à son culte ni à celui de saint Nazaire qu'il était consacré, mais à saint Étienne protomartyr.

4^e *La charte de 873 se rapporte à saint Nazaire*
« *ante castrum* ».

Cette église, mentionnée pour la première et la seule fois, dans le haut Moyen âge, par l'acte de 873, et située par lui « *ante Kastro Minerba* » existait encore en 1323. Son nom apparaît dans une procédure, instituée de 1323 à 1344, entre l'évêque de Saint-Pons et le Chapitre Saint-Just de Narbonne au sujet de la cure de Minerve. Dans

1. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. V, an. 1135, c. 1009. Doat, 55, f. 199.

cette procédure on trouve, datée du 15 octobre 1323, l'exécution d'une sauvegarde « par laquelle le vicaire de Menerbe, au nom du Chapitre de Narbonne, est maintenu dans la possession de l'église Saint-Nazaire, annexe de l'église de Menerbe¹ ». Il y avait donc au ^{xiv}^e siècle une église de ce nom, voisine de Minerve et dépendante de l'église de ce lieu. C'est elle que signale l'acte de 873 dans les termes que nous avons cités « *per locum venerationis Sancto Nazario martyre Christi cujus ecclesia sita est ante Kastro Minerba.* » Faut-il l'assimiler à la chapelle dont les vestiges ont été retrouvés dans le cimetière actuel, sur le pont naturel de la Cesse? et alors comment une chapelle si voisine et si peu importante est-elle qualifiée d'annexe et disputée processivement entre l'église de Narbonne et celle de Saint-Pons? Quoi qu'il en soit, nous savons que l'église Saint-Nazaire, encore bien vivante au ^{xiv}^e siècle, dépendait de la paroisse de Minerve. Elle en dépendait déjà en 873 et ne pouvait donc avoir d'autre importance que celle d'une église rurale et succursale de Minerve. C'est ce que les textes connus nous obligent à conclure; pour la période qui intéresse notre sujet, du ^{viii}^e au ^{xii}^e siècle, sur quinze documents ou chartes relatifs à Minerve : mentions, donations, testaments ou restitutions, quatorze se rapportent à l'église Saint-Étienne et désignent notamment le chapelain ou recteur, et les clercs de cette église; un seul texte, celui de 873, nous révèle l'existence de l'église Saint-Nazaire et seulement à propos d'un fait étranger à la vie religieuse.

1. *Inventaire du chapitre de Narbonne. Art. Menerbe, fol. 369.* Lorsque, en 1317, l'église de Saint-Pons fut érigée en évêché, l'évêque réclama pour son diocèse la cure de Minerve. Elle lui fut attribuée par une bulle de Jean XXII datée d'Avignon, le 10 août 1323. Le Chapitre de Narbonne ayant fait appel, après un procès de dix ans, obtint gain de cause en 1344, garda la collation et la nomination du recteur de Minerve institué au spirituel par l'évêque de Saint-Pons.

du sanctuaire. Est-ce là l'histoire d'un centre de séculaires pèlerinages?

Il n'est point douteux que le centre religieux de Minerve fut, non pas la chapelle Saint-Nazaire, mais l'église Saint-Étienne, celle qui, par les donations des fidèles dévots au protomartyr s'était, dès le ix^e siècle, constitué un patrimoine, qui gardait la sépulture de ses vicomtes, qui possédait un clergé et qui, si elle ne se glorifiait point de l'autel de saint Rustique, vénérail cependant avec celui de saint Étienne, les autels de sainte Marie et de saint Michel. Quant à l'église Saint-Nazaire, dans son obscure et courte légende, rien ne nous laisse supposer qu'elle eût jamais possédé un autel remarquable, et l'histoire ne lui donne aucun titre à notre attention, sinon celui d'avoir reçu le serment des témoins du plaïd de 873. Quelle importance faut-il, pour le lieu de Minerve et les églises dont nous avons parlé, attribuer à ce fait et à ce serment, c'est ce que nous allons voir.

5° Le plaïd et le serment de 873 sont de nulle importance dans la question de l'autel de Rustique.

Si l'acte de 873 n'a aucune relation avec le culte de saint Rustique il n'a pas davantage pour le lieu de Minerve et son autel l'importance qu'on a voulu lui attribuer. Le fait de tenir une assemblée judiciaire dans les environs de cette bourgade perdue, si difficile d'accès, et de jurer d'une façon aussi solennelle et inusitée non, comme à l'ordinaire, sur les reliques des saints mais sur un autel, démontrerait, a-t-on dit, la notoriété du lieu et celle de l'autel¹. Nous allons voir qu'il n'en est pas ainsi.

L'assemblée de Minerve n'a rien d'extraordinaire et qu'il

1. Dom H. Leclercq, *loc. cit.*, c. 1511.

faillie expliquer par des raisons miraculeuses. Il n'est même pas nécessaire de supposer que Minerve était le siège de la viguerie qui porta son nom, puisque l'assemblée se tint peut-être dans quelque hameau voisin. Il suffit de rappeler que le comte carolingien pouvait tenir ou faire tenir à son choix les petits plaids ou les audiences ordinaires dans toute sorte de lieux de son ressort excepté dans les églises et dans leur vestibule¹. Et de fait nous voyons les plaids de cette époque, comme les « conciles » de l'âge féodal tenus souvent au hasard de convenances locales, non seulement dans les centres politiques ou judiciaires, mais aussi dans les lieux les plus divers. Pour ne citer que des exemples pris dans le ix^e siècle et le pays narbonnais on peut rappeler le plaid tenu en 837 « *in villa Juliano territorio Narbonense suburbio minerbense* »²; un autre tenu en 852 « *in villa Crispiano* »³; l'assemblée judiciaire réunie « *in villa Pratas* »⁴ en 865, dans le même territoire narbonnais. Il en est ainsi dans les autres comtés du Midi. Ces exemples de localités disparues aujourd'hui ou devenues de simples ténements nous montrent que les juges du ix^e siècle avaient d'autres raisons pour choisir le siège de leurs assemblées que celle d'une célébrité locale hypothétique ou d'autels renommés.

Le texte du jugement tenu près de Minerve nous explique justement pourquoi les juges sont venus de Narbonne — car des cinq juges on en peut identifier trois de la cour comtale de Narbonne : les deux *missi* Salamon et Isembert et le juge Medemane⁵. — C'est pour liquider le

1. Baluze, *Regum Francorum Capitularia*, t. I, c. 253, Capitulare Paderbrunense anni DCCLXXXV, c. 18.

2. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, col. 195.

3. *Ibid.*, col. 287.

4. *Ibid.*, col. 341.

5. *Ibid.*, éd. Privat, t. II, Preuves, an. 870, 873, 875.

litige pendant entre l'archevêque de Narbonne et le monastère de Caunes qu'ils ont fait appeler et jurer sur l'autel de Saint-Nazaire dix-sept témoins venus de Caunes. Que les enquêteurs se soient transportés sur les confins de la juridiction épiscopale et sur les terres de l'archevêque à qui appartenaient l'église Saint-Nazaire et celle de Minerve, partageant ainsi la distance entre Caunes et Narbonne, pour recueillir les dépositions de dix-sept témoins dans une espèce de confrontation générale, il n'y a rien de plus naturel et de plus raisonnable. Il le serait moins de croire que ces juges ont fait plus de quatre lieues et les témoins aussi, ceux-ci pour déposer leur témoignage sur l'autel d'une église rurale et ceux-là pour l'y recueillir.

Quant au serment lui-même prononcé par les témoins il n'a aucune significative originalité et sa formule n'a pas plus d'importance que celle de tous les actes de la même époque sur lesquels elle est stéréotypée. Si les témoins « ne jurent pas sur l'évangile ni sur les reliques des saints mais sur l'autel » de saint Nazaire, ce n'est point à cause de la célébrité de l'autel mais parce qu'ils répètent une formule juridique, tirée d'un manuel, et, sauf le nom du saint, commune à toute une série de témoignages du ix^e siècle dans les pays narbonnais. Parmi de nombreux exemples nous ne citerons que la formule, identique à celle de l'acte de Minerve, employée dans un jugement à Narbonne, en 834 : « *Jurati... per Deum... et per hoc locum venerationis Sanctae Mariae cujus basilica sita est infra muros civitatis Narbone, supra cujus sacrosancto altario has condiciones manibus nostris continemus vel jurando contingimus*¹... »

1. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, col. 185. Parmi les autres exemples de formules identiques, voir *loc. cit.*, an. 817, an. 821.

Ainsi pas plus par sa signification interne que par le lieu où il a été prononcé le serment des témoins de Minerve ne donne à l'acte de 873 une valeur probante qui puisse servir la cause de saint Rustique et de son autel.

6° *Les Graffiles de Minerve et la charte de 873.*

Pour en finir avec le document trop longuement étudié il nous reste à élucider un fait qui n'a pas peu servi à établir son crédit. Par une étrange coïncidence, des quarante-quatre noms cités dans l'acte de 873 on en retrouve cinq gravés parmi les quatre-vingt-treize graffites de l'autel de Rustique. Cela ne prouverait-il pas que quelques-uns des plaideurs ont poussé jusqu'à Minerve leur dévotion ou leur curiosité et que, s'il n'était peut-être pas vénéré, l'autel était bien en place au ix^e siècle? La lecture attentive de l'acte et aussi de quelques chartes de la même époque doit nous faire écarter une coïncidence trop légèrement et trop favorablement accueillie. En effet, nous sommes sûrs tout d'abord que parmi les cinq noms : Amalberto, Riculfus, Salamon, Stephanus et Alaricus, écrits à la fois dans la charte et sur l'autel, les deux premiers ne désignent pas des personnages identiques. Les instruments diplomatiques du ix^e siècle, remplis de précisions juridiques, énumèrent soigneusement la qualité des personnages cités. Ainsi le texte des plaids ne manque jamais de nommer le *missus*, le saion, les juges, les *boni homines*, les témoins avec leurs titres ou qualités, spécialement dans la hiérarchie ecclésiastique ceux de *sacerdos*, *presbiter*, *levita*, *clericus*¹. La pratique, sinon la règle, est absolue. Dans l'acte de 873 ces précisions ne

1. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, col. 374, plaid du comte Miron : parmi les témoins *Kundiani presbiter*, col. 378, an 875, in *presentia Atone, Vialario, Ellegiso sacerdotes*.

manquent pas. Avec le *missus* Salamon on trouve *Vulfinus clericus* ; l'abbé de Caunes est qualifié de *abba et presbiter* et l'archevêque est surabondamment désigné : *homo nomine Fredaldus archiepiscopus de Narbona civitate*. Amalberto et Riculfus sans aucun qualificatif sont de simples laïques. Or les graffites de l'autel de Minerve portent : *Amalbertus levita* et *Riculfus presbiter*. Ces noms ne désignent donc point les mêmes personnages.

Quant aux trois autres noms : Salamon, Stephanus et Alaricus portés aussi dans les deux documents, Edm. Le Blant lui-même, qui a signalé et utilisé la coïncidence, déclare qu'ils sont très communs dans la liste restreinte des prosynèmes visigothiques et du haut Moyen âge. Ainsi le nom de Stephanus se retrouve quatre fois sur l'autel de Rustique et l'on peut relever plus de dix fois celui de Salamon dans les seules chartes du ix^e siècle que nous connaissons. Ajoutons enfin que le *missus* Salamon qui présidait à Minerve est un juge de Narbonne et qu'un autre juge de la même ville, Stephanus, nous est signalé dans d'autres documents¹. Si l'autel de Rustique, comme nous le croyons, a été utilisé dans une église de Narbonne avant d'embellir celle de Minerve, il n'est pas nécessaire d'envoyer si loin ces juges narbonnais satisfaire une dévotion qu'ils pouvaient contenter dans leur propre ville.

Cette longue critique de l'acte de 873 nous démontre, semble-t-il, combien on s'est mépris jusqu'à présent sur sa valeur probante. La preuve historique du culte de saint Rustique à Minerve n'existe pas. La notoriété du lieu, de l'autel et des pèlerinages attachés à ce culte est la dernière

1. *Hist. gén. de Languedoc*, éd. Privat, t. II, col. 374. Plaid tenu par le comte Miron en 874.

des légendes qui ait fleuri sur ce pittoresque terroir. Contre cette légende issue d'erreurs et de confusions évidentes, la véritable histoire de Minerve au Moyen âge, si pauvre qu'elle soit, proteste par ses affirmations et aussi par son silence. Par elle nous savons, à l'époque même des prétendus pèlerinages, quelle fut l'existence et l'importance de l'église de Minerve, le culte voué au saint protomartyr son patron, les dévotions et les autels vénérés de son sanctuaire. Mais de saint Rustique et de son autel l'histoire médiévale, dans aucune de ses époques, carolingienne ou féodale, n'en laisse rien soupçonner. Le courant des légendes épiques, qui s'alimentera dès le ^{xii}^e siècle au folk-lore narbonnais, traverse l'histoire de Saint-Paul de Narbonne, mais n'arrive pas jusqu'à Minerve. Dans les récits de l'épopée albigeoise aucun écho de ce passé religieux, de ces traditions encore vivantes ne se mêle au bruit des catapultes grondant sur l'église et l'autel de Rustique. Enfin les érudits des derniers siècles avaient bien imaginé le roman gallo-romain de Minerve, mais ils n'ont pas songé à nous donner sa légende médiévale.

Si l'histoire se tait, aussi bien que la tradition, sur le culte de saint Rustique à Minerve c'est peut-être parce qu'au Moyen âge l'autel de Rustique n'était pas encore dans l'église de cette localité. Si, d'autre part, l'inscription des graffites commencée dès le ^{vi}^e siècle a brusquement cessé vers le milieu du ^x^e, il est aussi vraisemblable de supposer un déplacement ou une désaffectation de l'autel que de croire à la brusque cessation des pèlerinages dans la période classique de leur floraison. Enfin puisque l'autel est une œuvre de l'évêque Rustique, il est logique de rapprocher cette œuvre non seulement des documents épigraphiques et lapidaires que Rustique a laissés mais aussi du centre religieux, autrement important que Minerve,

- où il a exercé son activité. C'est pourquoi nous avons toujours pensé et affirmé, pour notre part, même avant les dernières et favorables découvertes de 1927, que l'autel de Minerve provenait de l'un des sanctuaires de la ville de Narbonne édifiés par l'évêque Rustique. Cette opinion, que nous nous excusons de ne pouvoir donner encore avec une certitude positive, a l'avantage de résoudre les difficultés et de répondre aux interrogations laissées en suspens par les historiens de Minerve.
-

II. — L'Autel de Rustique à Narbonne.

Pour établir les origines narbonnaises de l'autel de Minerve, il importe de le rapprocher de l'œuvre monumentale de Rustique à Narbonne. L'étude combinée des inscriptions qui nous en ont laissé le souvenir, en même temps qu'elle nous montrera leur importance historique et archéologique, nous permettra, en faisant ressortir le caractère et l'unité de cette œuvre, d'y rattacher l'autel que des hasards dont nous essaierons d'expliquer ensuite l'histoire ont relégué au fond du pays minervois.

1° Importance historique et archéologique des inscriptions de l'évêque Rustique.

Si parmi la riche collection des inscriptions narbonnaises celles des premiers siècles chrétiens sont relativement rares, l'évêque Rustique à lui seul nous en a laissé cinq dont l'importance historique et archéologique est de premier ordre. Si brèves qu'elles soient, en effet, elles nous présentent d'abord le plus ancien témoignage officiel de l'Église de Narbonne, livré par le sol même de la cité. Sans doute dès la fin du III^e siècle, Narbonne

a sa place dans l'histoire religieuse des Gaules ; au iv^e siècle le poète Prudence célèbre dans ses hymnes la ville de Paul Serge :

Surget et Paulo speciosa Narbo...

Dans leurs écrits saint Paulin de Nole et Sulpice-Sévère nous font connaître ce foyer de vie chrétienne affirmé d'ailleurs par d'autres témoignages. Mais par un hasard singulier, sauf une douteuse exception, aucune inscription n'est encore venue illustrer cette histoire dont seuls quelques riches sarcophages décorés selon les^e formules les plus classiques attestent cependant l'importance.

Parmi les inscriptions du v^e siècle, celles de Festa¹, de la chrétienne Agraecia, du cippe de Céleyran, antérieures de peu aux textes de Rustique, ont peut-être la même valeur épigraphique mais non point la même portée. Outre leur valeur de document officiel les inscriptions de Rustique évoquent, en effet, avec le souvenir des derniers monuments élevés à Narbonne par la culture latine, la place et l'activité d'un évêque, remarquable créateur, et du clergé métropolitain, au milieu de cette société gallo-romaine dont le déclin eut la splendeur d'un bel automne². Enfin par leurs détails historiques et onomastiques elles illustrent en même temps les poèmes et les lettres de Sidoine Apollinaire, nous montrant dans l'entourage du métropolitain, non seulement les évêques de la province et le clergé de Narbonne, mais aussi, à côté des hauts fonctionnaires de l'empire comme

1. *Hist. gén. de Languedoc*, t. XV, n° 1276 : — Thiers, *Bull. Comm. archéologique de Narbonne*, 1893, t. II, p. 282.

2. Sur l'épiscopat de saint Rustique consulter l'excellente étude de M. le chanoine Pradiès, vicaire général de l'évêché de Carcassonne. Carcassonne, Bonnafous, 1925.

Marcellus, préfet des Gaules, ces grandes familles dont Sidoine a exalté le brillant patriciat, encore riches de traditions latines et de belles villas et qui savaient, dans la décadence, garder à leur ville, avec le culte de l'esprit, celui de ses monuments.

Cette triple valeur documentaire des inscriptions de Rustique nous la voyons surtout ressortir dans la première et la plus importante, datée de l'année 445¹. Sous une forme qui rappelle la ferme et simple précision des inscriptions impériales, elle signale la réédification par les soins de l'évêque Rustique et de son clergé, entre les années 442 et 445, de la basilique latine de Narbonne ruinée par un incendie. Le préfet des Gaules, Marcellus, promoteur de cette entreprise, les évêques amis de Rustique et d'illustres personnages de la cité ont collaboré par leurs offrandes à l'édification de ce monument. Nous n'insisterons pas sur un texte connu dès le ^{xvii}^e siècle depuis longtemps étudié et dont l'origine narbonnaise n'a pu être discutée que par ceux qui ne l'ont pas bien lu². Nous nous contenterons de relever brièvement l'im-

1. « Deo et Christo miserante. limen hoc collokatum est anno IIII consule Valentiniano Augusto VI, III kalendas decembris, XIX anno episcopatus Rustici.

« Rusticus episcopus, episcopi Bonosi filius, episcopi Aratoris de sorore nepus (sic), episcopi Veneri socius in monasterio, conpresbyter ecclesiae Massiliensis, anno XV episcopatus sui, die anni V, III idus octobris, curantibus Urso presbytero, Hermete diacono, et eorum sequentibus, coepit deponere parietem ecclesiae dudum exustae, XXXVII die quadratum in fundamentis poni coepit. Anno II, VII idus octobris, absidem poni fecit Montanus subdiaconus. Marcellus Galliarum prefectus, Dei cultor, prece exegit episcopum hoc onus suscipere, incendia necessaria repromittens quae per biennium administrationis suae prebuit, artificibus mercedem solidorum DC ad operas et cetera solidorum ID; hinc oblationes scilicet episcopi Venerii solidos C; episcopi Dynamii, L; Oresii, CC; Agraecii... et de conlatione... Saluti... » C. I. L. XII, 5335. *Hist. de Languedoc*, éd. Privat, t. XV, p. 371, n° 1269.

2. Voir première partie, p. 336.

portance historique de cette inscription qui non seulement nous donne de rares précisions sur la basilique de Narbonne au v^e siècle, mais nous permet de constater l'existence d'une église antérieure, officiellement érigée dans l'intérieur de la cité, sans doute après le décret de Milan de l'année 313¹. Par elle aussi sont fixées les premières dates précises de la liste des archevêques de Narbonne. Enfin par les indications qu'il nous fournit sur la vie de Rustique, les évêques de la province, le clergé de la métropole et l'histoire de la cité, ce texte peut être considéré à la fois comme un fragment des fastes épiscopaux de la Gaule et des fastes de la capitale de la Narbonnaise. Sa valeur archéologique est aussi remarquable, non seulement par les détails techniques qu'il nous donne sur la construction de l'église du v^e siècle, mais encore parce que le marbre qui porte l'inscription, architrave antique devenue le linteau monumental de la nouvelle église, est le témoin le plus ancien que nous possédions d'une basilique chrétienne élevée dans les Gaules.

A cette importance la seconde inscription dont nous allons parler ajoute un nouvel intérêt. Découverte en 1927 dans le sol même de Narbonne et sans nul doute près de sa place primitive, gravée comme l'inscription de 445 sur un linteau de porte monumentale, elle fait allusion aux dimensions d'un édifice consacré la vingt-neuvième année de l'épiscopat de Rustique, c'est-à-dire en 455, et porte, elle aussi, les noms de personnages qui ont contribué aux dépenses de la construction. Sans préjuger des conclusions que nous pourrions tirer d'une pareille analogie en faveur de l'autel de Rustique, on peut dire que si l'inscription de 445 avait besoin d'un certificat

1. Voir abbé Sigal, *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, année 1924, t. XVI, « Un reliquaire du v^e siècle, au Musée lapidaire de Narbonne », p. 85.

d'origine narbonnaise la significative trouvaille de 1927 le lui aurait conféré.

Mais là n'est point son principal intérêt. Outre que ce nouveau texte semble, comme nous le verrons, avoir par sa date des rapports plus étroits avec l'autel de Minerve, il n'est pas douteux, comme l'a écrit M. Émile Espérandieu dans son commentaire¹, qu'il ne soit l'inscription dédicatoire d'un nouveau monument et que le linteau de marbre, brisé en plusieurs fragments qui la porte, ait fait partie de la primitive église de Saint-Félix. Ces fragments ont été, en effet, trouvés à diverses profondeurs, sur l'emplacement présumé de l'église², non loin de constructions régulières, environnées elles-mêmes de tombes. Or nous savons que l'église Saint-Félix était entourée de l'un des plus anciens et des plus importants cimetières chrétiens de Narbonne.

Avant même la paix de l'Église, à Narbonne comme dans les autres provinces, les chrétiens possédaient des lieux d'inhumation distincts de ceux des païens et c'est autour de la *cella memoriae* de saint Paul que se groupèrent les tombes des premiers fidèles. Les plus beaux sarcophages historiés et les plus anciens ont été retrouvés autour de l'église actuelle de Saint-Paul et là seulement³. Dès le

1. *Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Comptes rendus*, avril-juin 1928. « Note sur une inscription chrétienne de Narbonne », par M. Émile Espérandieu, membre de l'Académie.

2. Cette église était située au nord-ouest du Capitole, dont une partie fortifiée après 410 devint la résidence des rois visigoths. Grégoire de Tours nous raconte, en effet, que le roi Alaric II fit abattre le campanile de l'église Saint-Félix parce qu'il interceptait la vue que l'on avait du palais sur la plaine de Livière. Cette dernière construction visigothique, devenue avec la tour Moresque l'un des bastions de l'enceinte de Narbonne, contribua, sous le nom de *Castrum de Porta Regia*, à la défense de la Porte Royale, devenue plus tard la porte de Béziers. Elle ne disparut entièrement qu'après 1344.

3. Thiers, *Bull. de la Comm. archéol. de Narbonne*, 1893, t. II, p. 388. — Le Blant, *Sarcoph. chrét. de la Gaule*, pl. XLIII à XLVII.

//////// ANN. XXVI... EPST.VS RVSTICV	////////	MARTIS	////////
NE LONGITVDINIS ETAL		NNIVS	I
SACROSCA ECCL SOL		NVS	M
PROIECTVS PRB	II		NECL
VENANTIVS DIAC	I		
AVITIAN	VC		
SENAT		NSFSCS EPS	O

D(e)o et (Christ)o miserante? ann(o) XXVIII ep(i)s(copa)tus Rustic(i) Martis

Ne longitudinis et al(titudinis)

Sacros(an)c(t)a eccl(esia), sol(idi)	LVI, Innocentius sub(diaconus)	unius	I	† Glismoda Comilissa
Proiectus pr(es)b(yp(er)	II vir inl(uster) Salutius	nus	M	
Venantius diac(onus)	I v(ir) c(larissimus) Lympidius			in ec(c)(esia)
Avitian(us).				s(an)c(tus) ep(iscopu)s.
Senat(or)				

25

D'après la copie de M. Henri Rouzaud, conservateur du Musée Lapidaire de Narbonne et la restitution de M. Emile Espérandieu, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Nous avons rétabli la leçon « *episcopatus Rustici* » qui n'est pas douteuse dans l'original.

III^e siècle ces groupes distincts portent le nom de cimetières et sont légalement délimités par une clôture. Le cimetière de Saint-Félix établi comme celui de Saint-Paul à quelque distance de la voie romaine¹ et à la périphérie de la cité, occupait, non loin du Capitole, un quartier qui fut riche au I^{er} et au II^e siècle, si on en juge par les belles trouvailles qui y ont été faites, mais qui ne survécut pas à la ruine prématurée du Capitole lui-même. Y eut-il dans ce quartier une *cella memoriae* autour de laquelle vinrent au IV^e siècle s'agglomérer les tombes chrétiennes? Ce qui est certain, c'est que dès le IV^e siècle, avec la paix chrétienne, les *cellae* agrandies se transforment en basiliques, l'église Saint-Paul devient, dans le bourg, un centre officiel du culte, et l'église de la cité, puisque la loi romaine interdisait la sépulture à l'intérieur des villes, dut trouver son cimetière dans les parages de Saint-Félix. En tout cas l'heureuse découverte de 1927 nous montre en cet endroit, dès le milieu du V^e siècle un édifice qui, d'après l'importance de ses débris et le texte de l'inscription retrouvée, n'était plus une simple *cella* funéraire. Les tombes rencontrées tout autour dans un rayon très étendu, à commencer par celle de *Cenesius* datée de l'année 486², sarcophages, tombes à dalles avec inscriptions, ou simples sépultures nous prouvent que le cimetière fut au moins contemporain de l'église qu'il entourait, et qu'il a été longtemps utilisé. Les textes signalent encore cette utilisation au XIV^e siècle. Mais la période la plus intéressante pour l'histoire et

1. Le tracé de cette voie suivait aux abords de Narbonne approximativement l'ancienne route de Cuxac et l'avenue de l'Hérault.

2. *Académie des Inscriptions et Belles-lettres, Comptes rendus des séances*, 1927, p. 244. Note de M. Émile Espérandieu. Il faut spécialement relever dans cette inscription la mention des consuls *Decius* et *Longinus*.

l'archéologie est celle des v^e et vi^e siècles, car avec l'épithaphe de 486¹, la première, le cimetière Saint-Félix a livré quelques-unes des plus anciennes et des plus curieuses inscriptions visigothiques de Narbonne et de la province.

Cette importance s'explique si l'on songe d'abord que ce cimetière a été jusqu'aux temps carolingiens, et avant qu'existât la paroisse voisine de Saint-Sébastien, le seul cimetière de la Cité; si l'on songe surtout que dès sa fondation l'église Saint-Félix devint la paroisse des quartiers hors-les-murs situés au nord et au nord-est de Narbonne et qui sous les noms de Belvèze, de Laurac, du Celata, de la Maladrerie ne cessèrent au Moyen âge de se développer. L'histoire avait retenu cette importance et l'on peut voir dans Grégoire de Tours² comment au temps d'Alaric II l'église Saint-Félix fut la victime des colères du roi arien. Mais l'inscription de Rustique dépasse en intérêt toute mention historique, car si nous savions que l'église Saint-Félix existait à la fin du v^e siècle, il est autrement important de retrouver sur place le texte de sa dédicace, chance que l'on n'a pas eue pour l'église métropolitaine, et d'apprendre, avec l'origine de l'un de nos anciens cimetières, que l'église Saint-Félix, édifiée ou réédifiée en l'année 455, avant la domination visigothe, est une basilique latine à peine postérieure à celle de Rustique et par conséquent que le sol de Narbonne a encore livré le second des plus anciens vestiges d'édifices chrétiens de la Gaule³.

1. Outre son importance pour l'épigraphie narbonnaise, cette inscription est précieuse parce que, à l'encontre de l'opinion courante et des conclusions de Le Blant, elle montre que malgré l'indépendance manifestée par le roi Alaric II à l'égard de Rome, la mention des consuls romains ne disparut pas des inscriptions, du moins dans les premières années de son règne.

2. Gregor Turon. *De gloria martyrum*, I, 92.

3. Note sur l'église Saint-Félix au Moyen âge. Après les glorieuses

Si cette nouvelle inscription apporte une précieuse contribution à l'histoire monumentale de Narbonne elle n'est pas moins intéressante pour l'histoire de la société. Le commandant Espérandieu dans sa communication à l'Académie en a fait sur ce point ressortir toute l'importance et nous nous garderions de reprendre ce sujet après lui si, ayant étudié l'inscription dès sa découverte, nous ne croyions pouvoir ajouter quelque chose au commentaire et même répondre à une interrogation du savant épigraphiste.

Parmi les noms des souscripteurs que ce texte malheureusement mutilé a permis de relever, à la suite du clergé

origines que nous venons de rappeler, l'église Saint-Félix eut une longue histoire que nous nous proposons de raconter un jour moins brièvement. Devenue église paroissiale des quartiers hors-les-murs de Belvèze, de Laurac, du Celata et de la Maladrerie avant que ce dernier quartier eût au ^{xii}^e siècle l'église particulière de Saint-Laurent, elle fut donnée à la manse de Saint-Just par un diplôme de Charles-le-Simple en 906 et l'archevêque eut la collation de ce bénéfice que lui disputait, en 1485, le Chapitre de Narbonne. Cette église, qui fut toujours très populaire, possédait une chapellenie de Saint-Étienne dont les consuls avaient le patronat. Aussi se réunissaient-ils assez souvent en cet endroit. Les Conseils y étaient convoqués en assemblée générale « *convocato parlamento locius ville ante ecclesiam Sancti Felicis* (Archives de Narbonne, série AA., 1259, 8 juin). Jusqu'au ^{xiv}^e siècle, où elle cessa d'être paroisse pour devenir une église rurale, plus d'un bourgeois des paroisses voisines choisissait sa sépulture dans son cimetière. Elle fut démolie en 1521, au cours des travaux pour la nouvelle enceinte. Le dernier chapelain, M^r Jean Fontiers, remit le 10 et le 12 octobre de cette année, l'inventaire des reliques et des vases sacrés entre les mains des consuls de Narbonne. L'église rasée, son emplacement fut compris dans le nouveau bastion établi en cet endroit, et il ne resta de son souvenir, avec le nom de bastion Saint-Félix, qu'une petite niche, ornée d'une croix, adossée aux fortifications.

L'église disparue, le prieuré simple et séculier qu'elle représentait subsista jusqu'à la Révolution sous forme de bénéfice toujours conféré par l'archevêque. Il gardait quelques fiefs dans des terrains voisins de l'édifice disparu, d'autres à Pardeilhan et à Cuxac, dont le revenu net en 1785 était de 152 livres.

de l'église, on trouve celui de grands personnages narbonnais comme le *vir inluster Salutius* déjà cité en qualité de bienfaiteur de l'église métropolitaine dans l'inscription de 445 et le « clarissime » Lympidius dont le poète Sidoine avait été l'hôte à Narbonne en 463 et qu'il appelle « citoyen magnifique, homme très distingué, chrétien exemplaire¹ ». Six autres noms, quoique bien lisibles n'ont pas été identifiés. Mais comme nous nous trouvons parmi les amis de Sidoine Apollinaire dont les prolixes effusions nous ont laissé une longue liste, en cherchant dans cette liste nous croyons avoir rencontré le *Projectus presbyter* que l'inscription de Narbonne a mis à la place d'honneur, le premier des souscripteurs, en tête sans doute du clergé de sa propre église.

En effet, dans l'épître IV du livre II, adressée à Syagrius, Sidoine recommande à celui-ci le jeune clarissime Projectus qui doit épouser la fille d'Optantius dont Syagrius est à la fois l'ami et le tuteur. Il appuie sa recommandation sur le souvenir de son aïeul le prêtre Projectus, « *avo præstantissimo sacerdote* ». Or il faut se rappeler que Sidoine Apollinaire avait comme parent et ami Tonantius Ferreolus qui fut préfet du prétoire des Gaules en 450, et cousin germain de Syagrius. Tonantius habitait dans le territoire de Nîmes et sa famille eut des représentants à Narbonne. Si l'on considère d'une part que la lettre de Sidoine peut avoir été écrite entre 463 et 466², que celui-ci avait de nombreux amis à Narbonne et naturellement parmi le haut clergé, d'autre part que la famille

1. Sidoine Apollinaire, *Carmen*, XXIII, v. 475 et sq.

Seu nos Lympidii lares habebant
Civis magnifici virique summi
Fraternam bene regulam sequentis.

2. Sidoine Apollinaire fit un voyage à Narbonne entre ces deux dates.

de Tonantius et celle de Syagrius avaient d'étroites relations dans cette ville, on s'explique à la fois le mariage du jeune Projectus et que Sidoine ait cru pouvoir le recommander du nom de son aïeul qui serait le prêtre Projectus de Narbonne.

A la suite de ces personnages on relève le nom, précédé d'une croix, de la comitissa Glismoda. M. Espérandieu se demande à quel titre « cette comtesse, qui semble visigothe, apparemment décédée quand le texte fut gravé, est nommée dans le document. » Avait-elle été ensevelie dans l'église ? Et faudrait-il alors reporter l'achèvement de l'édifice après l'entrée des Visigoths à Narbonne ? Toutes ces questions semblent pouvoir être facilement résolues si l'on veut se reporter aux événements contemporains et supposer avec raison que la comitissa Glismoda était la femme du comes Galliae, le comte Agrippinus gouverneur de Narbonne en 455, l'année même où fut consacrée l'église Saint-Félix. Le titre que porte la comtesse ne laisse point de doute qu'elle fût l'épouse du comes ; quant à son nom, il indique non seulement son origine visigothique mais peut-être aussi sa famille. Sidoine Apollinaire parle souvent dans ses lettres de Thorismodus, le fils aîné de Théodoric I^{er}, assassiné en 453 par son frère Théodoric II qui lui succéda sur le trône visigothique de Toulouse. La comitissa Glismoda, personnage d'un certain rang, pouvait donc être la fille de Théodoric I^{er} et la sœur de Thorismodus et de Théodoric II. Les dates n'y contredisent point et l'histoire est favorable à cette hypothèse.

En effet, sans insister sur les événements de cette époque, il faut rappeler que le comte Agrippinus, gouverneur romain de Narbonne, a été accusé non seulement de sympathie pour ses voisins visigoths de Toulouse mais aussi, dans sa politique pro-visigothe, de servir les intérêts

de ces ennemis de l'Empire. En tout cas, ennemi juré du maître de la milice *Ægidius* son rival, qui s'était déclaré contre l'empereur Sévère III, *Agrippinus*, à l'instigation de Sévère, livra la ville de Narbonne aux Visigoths pour obtenir leur alliance « *ut Gothorum mereretur auxilia Narbonam tradidit Theuderico*¹. »

Ces événements et sa politique expliquent assez qu'il ait pu épouser la fille du roi des Visigoths bien avant 455 et que la comtesse ait eu sa sépulture dans la nouvelle église. Ajoutons que parmi les souscripteurs, celui qui précède le nom de la comtesse et dont on peut lire seulement les trois dernières lettres *nus* a versé mille sous d'or, alors que des autres dons le plus élevé est de 56 sous. Ce don princier ne nous étonnera pas, s'il est celui du comte *Agrippinus*. Ainsi se compléterait dans une égale importance historique autant que monumentale, l'analogie des deux belles inscriptions de Rustique, portant toutes les deux, avec la liste du clergé des deux églises, les noms de personnages illustres ou officiels de la cité narbonnaise.

De cette analogie on peut tirer d'utiles indications. Car si chacune des inscriptions a sa valeur documentaire indépendante, le rapprochement et l'étude combinée de ces textes fournit d'intéressantes conclusions pour l'œuvre de Rustique à Narbonne, et en particulier pour l'autel de Minerve, qu'elles permettent, croyons-nous, de lui restituer.

2° Rapport de l'inscription de Minerve avec celles de Narbonne.

Il n'y a point de doute que les inscriptions de Rustique, comme celles du pape Damase, s'il est permis de les

1. Idace, *Chronicon*, p. 311 ; — Isidore, *Chronicon*, p. 719 ; — Sid. Apollinaire, *Carmina*, 23, v. 70.

rapprocher, ont dans leur conception et dans leur forme extérieure ce qu'on pourrait appeler « un style » qui leur est propre et les apparente les unes aux autres; conséquence de cette pratique, plus fréquente dans l'Orient byzantin que dans l'Occident latin, des inscriptions monumentales. Il y a dans les deux inscriptions que nous avons étudiées une espèce de rythme, un plan qui rend leur analogie frappante.

1° *Mention chronologique* : C'est d'abord la date d'achèvement ou de consécration des deux édifices; l'autel de Minerve porte aussi la sienne. Une base de colonne en marbre blanc, provenant elle aussi d'un édifice antique, et utilisée dans la construction de l'église du v^e siècle, indique par l'inscription suivante : *anno XVII episcopatus Rustici anni die CCLXVI kalendis Juliis*¹, qu'elle a été dressée le 1^{er} juillet de l'année 444.

2° *Mention historique* : Ce sont ensuite des précisions sur les diverses phases de la construction de l'église métropolitaine, commencée en 442 par les soins du prêtre Ursus et du diacre Hermès, l'abside élevée en 444 par le sous-diacre Montanus, ou des indications, malheureusement incomplètes dans l'état actuel du texte, sur la longueur et la hauteur de la basilique Saint-Félix. Enfin la liste des donateurs dressée pour les deux édifices selon une véritable hiérarchie : l'Église, les évêques, les prêtres et les divers ordres sacrés, les laïques selon leur rang social et les femmes.

3° *Indication topographique* : A ce plan s'ajoute la disposition graphique et la place des indications chrono-

1. Ed. Le Blant, *Inscript.* n° 618.

giques soigneusement précisées et gravées sur les différentes parties de l'édifice. Comme dans beaucoup d'églises de la Syrie byzantine, la date d'achèvement et les indications principales sont inscrites sur le linteau de la porte monumentale. L'époque des derniers travaux de la nef de la cathédrale, qui durèrent deux ans, et celle de la construction de l'abside, est fixée sur la base d'une colonne qui devait appartenir aux dernières travées de la nef ou à l'arc triomphal de l'abside. Enfin l'inscription de Minerve prouve que cette logique épigraphique s'appliquait aussi à l'autel, partie essentielle sinon de la construction, du moins de l'édifice du culte.

Du rapprochement coordonné de ces textes, se dégage l'unité de l'œuvre de Rustique à Narbonne ; la liaison des dates, l'identité et la logique des indications en réunissent les fragments épars. Elles prouvent d'abord que le linteau de 445 doit localiser à Narbonne la première église de l'évêque Rustique, comme celui de 455 identifie son second édifice. Elles montrent aussi, malgré les lacunes et les graphies douteuses de ce dernier texte, qu'il fait allusion à une nouvelle basilique. Sans doute les mots *comitissa Glismoda*, précédés d'une croix, gravés d'une autre main dans un style et des dimensions différentes, paraissent indépendants et antérieurs au reste de l'inscription. Mais les indications qui suivent, identiques à celles du linteau de 445, prouvent qu'il s'agit bien d'un édifice identique et non d'une simple *cella* ou d'un malheureux remploi de monument funéraire.

Enfin et surtout cette logique des dates et des textes rétablit à leur place les fragments de l'œuvre que le temps avait dispersés. Grâce à la date de 444 dont elle est marquée, on restitue avec raison à l'église de Rustique, élevée entre 442 et 445, une base de colonne trouvée dans la

cité, et l'on remarque en même temps ce parti-pris de localisation chronologique et épigraphique adopté dans ses monuments par l'évêque bâtisseur.

L'inscription de l'autel de Minerve : *Rusticus anno XXX episcopatus sui fieri fecit*, datée de 456, confirme cette logique et ce parti-pris. Si grâce aux indications laissées par Rustique lui-même on peut déterminer la chronologie des diverses parties d'un monument, et par ce moyen les regrouper entr'elles, et si, d'autre part, l'on constate qu'il y a une véritable analogie entre ses inscriptions monumentales, et qu'elles sont distribuées selon une véritable et même méthode, au nom de cette logique interne des inscriptions de Rustique, et bien que l'autel discuté ne soit pas à Narbonne, nous devons le rattacher à l'œuvre narbonnaise de cet évêque. Et puisque l'église de Saint-Félix a reçu son achèvement au mois de mars de l'année 455 nous pouvons, suivant les indications que nous a données Rustique lui-même, attribuer à cette basilique l'autel consacré en 456, et qui se trouve aujourd'hui dans l'église de Minerve.

Cette attribution, que nous fonderons sur d'autres preuves objectives, est la plus vraisemblable des hypothèses que l'on puisse établir pour expliquer l'énigme de Minerve. Mais l'hypothèse devient une certitude si l'on rapproche l'histoire de Minerve de celle de Narbonne, si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons exposé dans notre première partie : la totale pauvreté historique et documentaire de Minerve gallo-romain, l'absence complète de tout témoignage archéologique des temps pré-romans, sauf l'autel de Rustique lui-même, enfin les erreurs et les confusions évidentes sur lesquelles repose, avec l'histoire de Minerve, la légende d'une basilique latine et de pèlerinages au pittoresque village du causse. A ces raisons, si l'on ajoute que la question des

graffites peut être plus facilement résolue à Narbonne, et qu'il est possible d'expliquer le transfert de l'autel de Rustique d'une localité dans l'autre, on conviendra que l'attribution proposée devient une historique réalité.

3° *Les graffites de l'autel de Rustique et les pèlerinages à Narbonne.*

Si le culte de saint Rustique à Minerve est un véritable mythe il ne l'a pas été à Narbonne. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce culte et des intentions qui ont inspiré les graffites de l'autel de Rustique, il reste que Narbonne fut au Moyen âge un centre religieux important, la ville de saint Paul Serge, célébrée par les chansons de gestes, carrefour des grandes voies de pèlerinage qui reçut les dévots des grands sanctuaires du Centre ou de Provence venus par la voie Regordane ou l'antique voie Domitienne et les dirigeait par la *via Tolosana*, le chemin « romieu » *caminus romevus Sancti Jacobi*, vers les sanctuaires fameux de Toulouse et de Saint-Jacques de Compostelle. Elle a vu passer ces troupes nombreuses de pèlerins dont parle le héros d'*Aymeri de Narbonne* :

el grant chemin ferré
de pèlerins ya a grant planté¹.

et quelques-uns ont pu laisser, plus facilement qu'à Minerve, leur souvenir sur l'autel de saint Rustique : Ainsi s'expliquerait, dans le grand courant des pèlerinages historiques, par la dévotion aux divers sanctuaires de Narbonne la présence des graffites impossible à justifier dans l'église de Minerve.

Cette explication séduisante au premier abord, qu'il

1. *Aymeri de Narbonne*, vol. 1990 et suiv.

s'agisse des pèlerins de Saint-Paul, de Saint-Rustique ou de Saint-Félix, doit être écartée et ne vaut pas pour la période des pèlerinages historiques. Il faut, en effet, remarquer avant tout que les graffites de l'autel de Rustique datent d'une période qui va du vi^e siècle au x^e, mais ne dépassent pas cette limite. Or il est historiquement constaté que les pèlerinages aux grands sanctuaires du Midi n'ont pas commencé avant la fin du x^e siècle. Les vii^e, viii^e et ix^e siècles ont été pour le Midi de la France et la Septimanie en particulier une époque de lutte et de croisades, un temps de pénible réorganisation où les chemins de l'antique Province étaient livrés aux pèlerins de la barbarie et de l'invasion. Les grands sanctuaires n'étaient pas encore édifiés; l'épopée chrétienne des saints, qui s'épanouira vers le xi^e siècle, aussi bien que les légendes épiques écloses plus tard sur les chemins des pèlerinages, était, si l'on peut ainsi parler, encore en incubation¹. La dévotion au tombeau de saint Jacques à Compostelle, le plus ancien des pèlerinages du Midi, ne se propage qu'au x^e siècle², celle de sainte Madeleine à Vézelay au xi^e siècle seulement³ et il en est de même pour les sanctuaires de Provence.

Sur la route des « romieux » encore déserte, à Narbonne même, la légende aussi bien que l'histoire sont d'accord pour nous montrer que la renaissance et la popularité du sanctuaire de Saint-Paul, l'une des étapes des pèlerins sur le « grant chemin ferré », commence seulement à la fin du ix^e siècle. Nous connaissons par le poème *d'Aymeri de Narbonne* et par *La Mort Aymeri*, directement inspirés par elle, la tradition de ces pèlerins des xii^e et xiii^e siècles qui,

1. Émile Mâle, *L'art religieux du XII^e siècle en France*, ch. VI, Les Saints; — Joseph Bédier, *Les Légendes épiques*.

2. M^{re} Duchesne, *Annales du Midi*, 1900, t. XII, p. 145.

3. *Ibid.*, t. V, *Fastes Épiscopaux de la Gaule*, t. I, p. 310 et suiv.

suivant le « chemin ferré » s'arrêtaient à Narbonne pour vénérer le tombeau de saint Paul Serge. C'est un écho des traditions locales que le poète n'ignore pas, et dont il connaît certains détails avec précision. Il a suivi lui-même le chemin « romieu » et pour franchir l'Aude sur le vieux pont des marchands il a passé par la porte Aiguière qu'il mentionne deux fois ainsi que la tour moresque :

Toute la cit et la grant tor plenièrre	1
Tendréz de moi de ci a porte Aigièrre...	v. 502
Sar porte Aigièrre s'en issent colessié	v. 3682

Il dépeint le port de la Cité :

D'une part est la grève de la mer	v. 182 et suiv.
D'autre part Aude qui molt peut raviner...	

Dans la *Mort Aymeri* le poète conduit ses héros au tombeau de saint Paul, et l'un des Aymerides, Garin d'Anseüne, tire son nom d'une terre qui fut un ancien fief de l'abbaye de Saint-Paul¹.

Or voici comment le poète, si bien informé des choses locales, rapporte la tradition poétique du ^{xiii}^e siècle au sujet de saint Paul, écho de la tradition populaire : le monastère de Saint-Paul a été fondé par Charlemagne

un beau mostier font fere et compasser	v. 1228
Et les autels bënëir et sacrer,	

1. Faut-il identifier Anseüne avec *Amseduna*, et placer ce fief au terroir actuel d'Ensérune ou entre Pouzols et Sainte-Vallière? Voir sur cette question Paul Meyer, *Romania*, t. IV (1875), p. 191. — Abbé Sabarthès, *Étude sur l'abbaye de Saint-Paul de Narbonne*, 1893, pp. 173-174. — Hermann Suchier, *Romania*, t. XXXII, 1903, p. 370.

pour abriter les reliques de saint Paul qu'il avait apportées d'Espagne.

Si fist Charles offrir et présenter

v. 1233

Le chief saint Pol, ce dit en sanz fausser

Qu'il fit d'Espengne avec lui apporter.

Cette tradition poétique si hasardée s'accorde cependant sur quelques points qui nous intéressent avec la tradition historique dont les premières dates mentionnent le monastère au ix^e siècle seulement¹. Pour les temps antérieurs, si le culte de saint Paul Serge n'a jamais été oublié, la renommée du sanctuaire, vivante aux iv^e et v^e siècles, comme en témoignent les sarcophages qui l'entouraient, s'est lentement obscurcie, et de l'apôtre de Narbonne lui-même, le glorieux Paul Serge, les fidèles après avoir caché le tombeau dans les temps calamiteux du vii^e et du viii^e siècle en avaient pendant longtemps perdu la trace, et le chroniqueur du xiii^e siècle, Hulard, chanoine de Saint-Paul, nous raconte en 1364 de quelle miraculeuse façon le précieux corps saint fut retrouvé à l'époque de Charlemagne sous l'emplacement de la chapelle Saint-Denis dans le côté droit du transept actuel².

Ainsi tradition historique et légende sont d'accord pour placer le renouveau du culte de saint Paul à la suite de la renaissance carolingienne. Mais l'apogée de son sanctuaire doit être fixée après sa reconstruction au xi^e siècle tandis qu'avec la réforme de l'Église s'élèvent les beaux édifices romans sur les tombes des saints vénérés, et que fleurit sur les voies de Provence le cycle de *Guillaume au court-nez*. Alors sur le grand chemin de Saint-Jacques,

1. *Gallia Christiana*, III, iv, Inst. Narb.

2. *Vita Sancti Pauli, primi Narbonensis episcopi, auctore Guilhermo Hulardi urbis Narbonae presbytero*, an. 1364, fol. 50.

Narbonne fut vraiment une station des pèlerins dont on retrouve encore aujourd'hui les insignes et les croix de plomb. Mais ce grand mouvement des pèlerinages du ^{x^e} au ^{xiii^e} siècle, s'il enrichit la légende de Narbonne ne profita pas à l'autel de saint Rustique puisque l'inscription des graffites s'arrête au seuil du ^{xi^e} siècle.

Si les *Itinéraires*, d'ailleurs, mentionnent le sanctuaire de Saint-Paul-Serge, ils ne font aucune allusion aux autres églises de Narbonne : la métropole ou l'église Saint-Félix. Il est certain que ces églises durent posséder de précieuses reliques ; Grégoire de Tours nous parle d'un Crucifix miraculeux, sans doute un de ces Christs byzantins fort en honneur en Occident, qu'on vénérât dans l'église métropolitaine. Mais les trésors de la Cathédrale furent pillés par l'archevêque Guifred en 1040 ; d'autre part, l'église Saint-Félix ne possédait point le corps de ce martyr qui est encore à Gérone, et nous avons expliqué plus haut quelle sorte d'importance locale, et à quelle époque, il faut attribuer à ce sanctuaire. Avec leurs *Itinéraires* les pèlerins du Moyen âge, hors de la célébrité de Saint-Paul-Serge, n'en savaient pas plus que nous à qui la tradition n'a rien laissé des dévotions narbonnaises avant le ^{ix^e} siècle.

Il n'est pas douteux cependant, malgré le silence des *Itinéraires*, que la mémoire de saint Rustique, comme celle de saint Théodard, ne fût vénérée d'un culte local dans l'église de Narbonne. A quelle époque et sous quelle forme s'est-il manifesté ? Sidoine Apollinaire et Grégoire de Tours ne parlent pas encore de sa « thaumaturgie » et la première mention du culte de saint Rustique est faite au ^{ix^e} siècle par le martyrologe d'Usuard¹ qui fixe sa fête au 26 octobre. D'autre part, la tradition narbon-

1. Abbé Griffé, *Histoire religieuse des anciens pays de l'Aude*.

naise situe son tombeau non dans la basilique métropolitaine ou dans l'église Saint-Félix, mais dans la chapelle Saint-Loup, dont les ruines existent encore à l'est de la ville, à quelques cent mètres du boulevard extérieur non loin des bords de la Robine.

Le terroir où s'éleva cette chapelle avoisinait un des plus riches quartiers de la banlieue de Narbonne romaine, quartier dont le sous-sol, fécond en trouvailles archéologiques, renferme encore, avec les ruines de l'amphithéâtre, de belles mosaïques et les restes inexplorés d'importants édifices. Sur cette banlieue ruinée s'étendit au Moyen âge, hors de la porte Saint-Cosme, un faubourg assez grand pour porter le nom de Villeneuve et posséder deux églises. Tandis que plus près des remparts s'élevait l'église paroissiale Saint-Étienne, signalée au ^{xii}^e siècle¹, la partie orientale de Villeneuve fut appelée « île du barry Saint-Martin » « en laquelle était l'église Saint-Martin² ». C'est à l'orée du barry Saint-Martin que se trouvait avec d'autres « îles » de jardins et de vignes l'« île » appelée au ^{xiv}^e siècle « la bastide de Saint-Loup³ ». Des tombes païennes du ⁱⁱⁱ^e et ^{iv}^e siècles ont été découvertes aux abords immédiats de cette bastide où ne sont pas rares les débris de marbre et de poteries antiques. Aurions-nous là des traces d'un nouveau cimetière chrétien, créé tardivement autour d'une *cella* vénérée et devenu plus tard celui du quartier de Villeneuve? Quoi qu'il en soit, la bastide de Saint-Loup possédait une chapelle dont la table d'autel portant l'inscription : *Orate pro me Rustico vestro*⁴ provenait du tombeau de

1. Doat, vol. 59, p. 58, an. 1171.

2. Ibid., vol. 58, p. 87, an. 1252. *Inventaire de l'Archevêché de Narbonne*, t. I, f° 174, an. 1352.

3. *Inventaire de l'Archevêché de Narbonne*, t. I, f° 174, an. 1352.

4. *Histoire générale de Languedoc*, t. XV, n° 1270.

l'évêque Rustique. Des fouilles entreprises en 1677 et 1707 mirent à jour à plusieurs pieds de profondeur, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'église, quelques sarcophages dont l'un était engagé dans les fondations perpendiculairement au seuil de la porte d'entrée. La chapelle, où l'on chercha vainement les restes de saint Rustique, se trouvait à la fin du xviii^e siècle dans un tel état d'abandon qu'il fallut la démolir, disent les notes ajoutées au procès-verbal des fouilles, parce qu'elle était devenue le rendez-vous et le refuge des malandrins du voisinage.

Voilà ce que nous pouvons dire sur les traces archéologiques laissées à Narbonne par le culte de saint Rustique. Évidemment elles ne sont pas suffisantes pour nous expliquer la présence de graffites, antérieurs au x^e siècle, sur l'autel de l'église Saint-Félix située au nord dans la banlieue opposée au quartier de Saint-Loup, pas plus que ne nous les expliquent la dédicace de l'autel ou le titre de Saint-Félix.

Comme pour les autels à graffites dont nous avons déjà parlé, il est difficile de savoir quelles intentions et quelles occasions ont inspiré ces témoignages. Intentions et témoignages de piété sans doute; le plus explicite de ces témoignages, et d'ailleurs le seul, celui d'un prêtre qui recommande sa paroisse, ne s'adresse pas à un saint spécialement vénéré dans l'église, mais à Dieu lui-même : *memento loci, Domine sacerdotis, mei*; quant aux autres mentions ce sont de simples noms qui témoignent d'une présence mais n'évoquent pas la prière anonyme des graffites servents de Saint-Sébastien, à Rome : *Petrè et Paule petite pro nobis omnibus, ... at Paulum et Petrum refrigeravi...* etc. Avant de lier le nom de saint Rustique aux graffites de son autel il faut se rappeler l'exemple identique aussi obscur de l'autel du Ilam, et observant

que ces deux autels portaient déjà une inscription officielle ne pas négliger la part psychologique de l'instinct d'imitation. Quant à l'occasion qui a pu déterminer l'inscription des graffites, les pèlerinages des ^xⁱ, ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles devant être mis hors de cause, une remarque essentielle nous semble devoir l'éclairer quelque peu. Les deux tiers des graffites portant la qualification de *presbyter* ou *levita*, on constate que la plupart des « souscripteurs » appartenaient au clergé; ainsi s'explique la facilité et aussi, il faut le dire, la familiarité d'une manifestation qui, même aux siècles de grande foi, ne devait être ni commode ni convenable pour les simples fidèles. On a vu en effet des signatures de pèlerins sur les murs des Catacombes, de la *tricleia* de Saint-Sébastien, sur des pierres miraculeuses ou des sarcophages, sur les colonnes de l'église de Bielle, mais pas sur les autels respectés des grands sanctuaires. D'autre part si l'on tient compte que la centaine de graffites inscrits sur l'autel de Rustique doit être répartie dans l'espace de cinq siècles on constate une moyenne de vingt graffites par siècle et de un tous les cinq ans. Ce nombre n'est pas suffisant pour fonder sur les graffites une dévotion spéciale et établir un courant continu de pèlerinages autour du sanctuaire, mais il est explicable si on l'attribue, comme nous le suggèrent les inscriptions elles-mêmes, à la dévotion, à l'attachement et aux habitudes du clergé qui, durant des siècles s'est succédé dans l'église ou dans la ville et dont on voit à plusieurs reprises le même nom répété sur l'autel aux divers degrés de la hiérarchie¹.

Cette explication assez simple pour n'avoir pas besoin de solliciter la légende ou l'histoire et qui peut s'appli-

1. *Wilielmus levita* et en surcharge *presbyter*. *Agelbertus presbyter* et à côté *itero* pour *iterum*, venu de nouveau.

quer aussi aux graffites de l'abbaye du Ham, si elle laisse de côté les pèlerinages narbonnais n'en fixe pas moins l'autel de Rustique à Narbonne dont le nombreux clergé régulier ou séculier faisait de la métropole un centre religieux, autrement important que Minerve.

4° Comment l'autel de Rustique fut déplacé et d'une pratique des archevêques de Narbonne.

Dans les études qui précèdent nous avons recherché à travers l'histoire de Minerve et celle de Narbonne à fixer le véritable sort de l'autel de Rustique. Nous espérons, en terminant, trouver dans l'étude de l'autel lui-même, la preuve archéologique et matérielle de son déplacement et de son origine narbonnaise.

Le seul examen de cet autel prouve en effet qu'il n'est pas à sa place dans l'église de Minerve et qu'il a subi des transformations essentielles récentes consécutives à son déplacement. L'autel de Rustique est non seulement l'un des rares autels que l'on ait conservé du v^e siècle, mais aussi l'un des plus beaux et dont la table soit demeurée assez intacte pour qu'on en suive parfaitement l'histoire. Or, malgré cette intégrité matérielle l'autel, pourtant daté de l'année 456, n'a pas gardé le caractère essentiel des autels du v^e siècle et il porte, au contraire, les traces liturgiques d'une adaptation toute récente.

Tous les autels de cette époque, sans exception, qu'ils dérivent de l'autel-tombeau ou de la *mensa* eucharistique, reposent sur les reliques des saints, soit directement sur un sarcophage, soit sur la confession souterraine, soit encore sur une *capsella* ou coffret contenant les reliques et enfermée dans le support de l'autel ; quelques-uns de ces autels, assez peu nombreux d'ailleurs, gardent le coffret des reliques dans une cavité assez profonde creusée au milieu de

la table d'autel et recouverte d'une petite dalle rectangulaire. Cette dernière pratique a persisté jusqu'au Moyen âge et d'elle dérive en partie la coutume actuelle des pierres sacrées. L'autel de Rustique n'ayant jamais reposé ni sur un sarcophage ni sur une confession et *ne possédant pas de loculus dans l'épaisseur de sa table* avait sa *capsella* dans le support de l'autel. De ce fait archéologiquement certain nous avons une preuve historique dans le témoignage des frères de Sainte-Marthe qui écrivent en 1630, au sujet de l'autel de Minerve : « ... et a le dit autel six pans de longueur et trois de large sur de la maçonnerie presamment. Et souloit antiennement estre porté sur trois piliers... ' » Ainsi au début du xvi^e siècle, l'autel de Minerve était déjà dans son état actuel, mais on conservait le souvenir de sa forme primitive, et peut-être aussi l'un des éléments principaux, le support central qui devait enfermer la *capsa* des reliques.

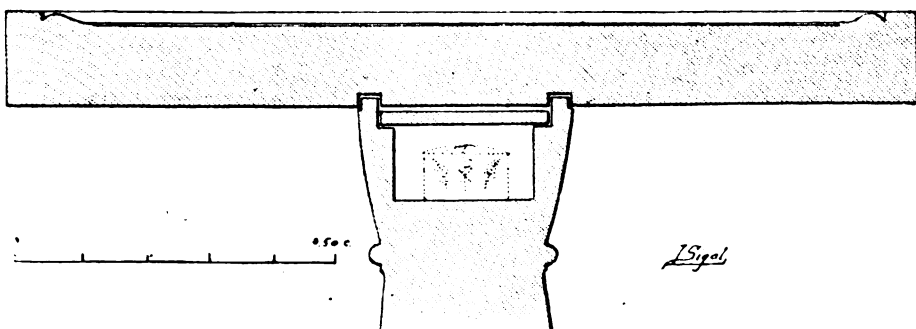
L'église de Minerve possède, en effet, un curieux bénitier formé d'une colonne de marbre blanc dont le chapiteau-cuvette est creusé d'une cavité rectangulaire nullement disposée pour sa destination actuelle¹. Cette cavité que devait recouvrir une petite dalle a le tracé d'un véritable *loculus* propre à garder le coffret des reliques et la bordure en retrait qui surmonte le chapiteau prouve que la colonne devait s'encastrer et se fixer sous la table de l'autel. Nous croyons donc, en attendant une vérification impossible en ce moment, que ce bénitier est le support primitif de l'autel de Rustique.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que l'autel, taillé pour être posé sur des colonnes, avait son « tombeau » dans l'une de ces colonnes. Il ne possède

1. Biblioth. nationale, Mns. franç. Saint-Magloire, I, 28, f° 5.

2. Hauteur de la colonne 1 m. 10; la cavité rectangulaire creusée dans le chapiteau a 0 m. 24 de côté et 0 m. 11 de hauteur.

pas, en effet, comme nous l'avons dit, de *loculus* dans sa table d'autel. La cavité minuscule qui renferme actuellement les reliques, creusée sur sa tranche antérieure au milieu des lettres de l'inscription et fermée par une pièce de marbre rapportée, non seulement est une disposition sans exemple et contraire à la pratique du *v^e* siècle et des siècles suivants, mais provient d'une transformation moderne. Si la belle table de marbre eût dû posséder un



Autel de Rustique. Coupe dans l'axe du support montrant avec la table de l'autel le *loculus* creusé dans le support pour enfermer la *capsa* des reliques.

loculus dans son épaisseur, ce n'est pas au milieu des lettres de l'inscription mais sur le centre de l'autel que la cavité-tombeau recouverte d'une dalle aurait été placée dès l'origine. La pratique que l'on voit adoptée sur l'autel de Rustique date des temps modernes, où pour des raisons qu'il serait trop long de développer ici et qui tiennent à l'économique et à la mode aussi bien qu'à la liturgie, l'ancien « tombeau » contenant le coffret où le sachet des reliques s'est transformé en une cavité minuscule d'un centimètre cube prise dans la légère épaisseur d'une pierre sacrée.

Cette disposition inédite dans les autels du *v^e* siècle et qui n'est pour celui de Minerve qu'une maladroite reprise

prouve d'une façon péremptoire que l'autel a subi des transformations essentielles si importantes qu'elles ne peuvent être attribuées qu'à un déplacement pratiqué dans une époque récente. Ces transformations ne concernent pas en effet la simple architecture du monument mais sa conception historique et liturgique. Elles prouvent qu'il y a eu *changement de reliques* et qu'après avoir été désaffecté l'autel a reçu une affectation nouvelle en des temps et des lieux qui n'étaient plus ceux de son origine. Cette conclusion dégagée de l'examen même de l'autel est conforme aux déductions que nous avons tirées de l'histoire de Minerve et de celle de Narbonne, et dans cette histoire même, comme nous l'allons voir, on peut trouver les raisons et les détails de la translation.

Les précieux graffites tracés sur l'autel du *vi^e* au *x^e* siècle prouvent que son déplacement n'a pas eu lieu avant le *xi^e* siècle. D'autre part les documents que nous avons cités et ce que nous avons dit sur l'histoire religieuse de Minerve montrent, non seulement l'absence de témoignages en faveur du culte de saint Rustique mais aussi la stabilité matérielle du sanctuaire et celle du culte de saint Étienne, même après la crise albigeoise qui a sévi sur Minerve, sans aucune trace de profond bouleversement.

L'histoire de l'Église de Narbonne au contraire nous fournit plus d'une raison d'expliquer le déplacement et l'indéniable transformation de l'autel de Rustique. On sait que l'église métropolitaine de Narbonne, avant de disparaître définitivement vers 1344, reçut d'importantes et successives transformations non seulement à la fin du *ix^e* siècle, sous l'archevêque Théodard, mais aussi dans le cours du *xii^e* siècle¹. Entre ces transformations de l'église

1. Voir abbé Sigal, *Bull. de la Comm. Archéolog. de Narbonne*, t. XV.
« Contribution à l'histoire de la cathédrale de Narbonne. L'église carolingienne », p. 112 et sq.

de Narbonne, la construction à la fin du ^x^e siècle de l'église de Minerve, fief de l'archevêque, et la disparition à la même époque des graffites de l'autel de Rustique, on peut établir un lien qui explique le déplacement de cet autel.

Mais après les rapports que nous avons signalés entre l'inscription de l'église Saint-Félix datée de 455 et celle de l'autel de Rustique datée de 456, après avoir constaté que le *loculus* des reliques de ce dernier autel est d'époque moderne et qu'il indique une translation récente, si nous rappelons la fin de l'église Saint-Félix, une autre conclusion paraît s'imposer. Cette chapelle fut démolie et rasée en 1521 pendant l'établissement des nouvelles fortifications de Narbonne. Le dernier chapelain, M^r Jean Fontiers, remit le 10 et le 12 octobre de cette année l'inventaire *des reliques* et des vases sacrés, ainsi que *ces objets eux-mêmes*, entre les mains des consuls ou du notaire de l'archevêché¹. Ainsi les autels furent démontés, les *loculi* placés dans les supports vidés de leurs reliques et celles-ci furent remises à l'autorité ecclésiastique. Ces faits s'accordent trop bien avec les transformations, inexplicables autrement, de l'autel de Rustique : il y a trop de concordances et de rapprochements chronologiques entre l'histoire de cet autel et celle de l'église Saint-Félix pour qu'on ne les confonde pas ensemble et que l'histoire de l'autel de Rustique com-

1. Voir plus haut : *Note sur l'église Saint-Félix*, page 361. *Archives de Narbonne*, série BR, an. 1521, f^o 131, 10 octobre 1521. -- Inventaire des reliques, livres, ornements et de l'argent appartenant à l'église rurale de Saint-Félix, remis par M. Jean Fontiers, « *parrochian* » de ladite église, entre les mains de MM. Barthélemy Baliste, Raymond Arnaud et autres consuls : f^o 132, 12 octobre 1521, inventaire des vases sacrés, ornements, livres et ustensiles appartenant à l'Œuvre de l'église de Saint-Félix, réunis à titre de dépôt entre les mains de M. Barthélemy Contadis, notaire de l'archevêché.

mencée en 456 dans l'église Saint-Félix ne se poursuive au xvi^e siècle dans celle de Minerve.

Nous disons au xvi^e siècle, non seulement à cause de la disparition de l'église Saint-Félix en 1521 ou des transformations récentes subies par l'autel de Rustique et dont encore en 1630 on conservait le souvenir, mais aussi parce qu'à cette époque l'église de Minerve fut elle-même remaniée. C'est alors, en effet, que le Chapitre de Narbonne, possesseur de la cure de Minerve, fit abattre la partie droite du chœur et du transept romans pour établir la chapelle moderne de Saint-Michel dont l'autel fut érigé, comme l'indique sa dédicace, en 1596. Ces grands travaux purent fournir au Chapitre l'occasion de substituer une belle table de marbre antique à un modeste autel roman. Cette substitution, en dehors même des raisons que nous avons déjà exposées, est d'autant plus vraisemblable, que « l'exportation » des autels et aussi des bénitiers, fut, comme nous l'allons voir, une coutume de l'Église de Narbonne.

On sait, en effet, qu'à Narbonne, plus peut-être que dans les autres villes riches des souvenirs du passé, les restes de monuments et les marbres antiques ont été utilisés dans les constructions postérieures. Outre les ordonnances royales qui ont organisé ou permis ce pillage, nous avons la preuve que les archevêques de Narbonne ont de tout temps pratiqué cette utilisation des restes antiques, non seulement pour les constructions de la métropole mais aussi pour les églises de leur province ecclésiastique. Les vestiges que nous avons conservés de la basilique de Rustique et aussi de l'église Saint-Félix proviennent de monuments antiques. La démolition de la tour visigothique du Capitole, commencée en 1344, devait fournir des matériaux pour les constructions en cours de la Cathédrale. En 1639, les pierres de la tour

Moresque furent employées par l'archevêque à l'édification du cloître des Carmélites, et en 1708, la pierre dédicatoire du transept de la Cathédrale fut taillée dans le marbre d'une statue colossale trouvée en cet endroit dans les fondations de l'ancien rempart.

Mais les marbres narbonnais étaient aussi « exportés », et si l'archevêque envoyait à Paris une statue de Diane pour orner les bosquets de Versailles, nous pouvons croire que les églises de son diocèse n'étaient point, à l'occasion, oubliées. C'est ainsi que l'inscription du tombeau des flaminiques Pisentia Firmina et Metella Rusticilla trouvée à Narbonne en 1569 a longtemps servi de table d'autel à l'une des chapelles de l'église de Quarante. Car ce sont des autels ou des pierres sacrées avec leurs reliques que les églises demandaient à leur archevêque. Le monument élevé en 239 par les décumans narbonnais à l'empereur Gordien a servi de support et de reliquaire à la table du maître-autel de Saint-André de Sorède. Le cippe de Céleyran, taillé dans une base antique, fut aussi le support-reliquaire d'un autel de l'église Saint-Marcel dans l'île de Cauquenne. Une autre stèle des décumans narbonnais avait été transformée en bénitier dans la même église de Céleyran, et outre le curieux bénitier de Minerve, support présumé de l'autel de Rustique, dont il a suivi le sort, nous signalerons encore, au musée de Narbonne, l'ancien bénitier de Castelmaure, taillé dans une belle inscription du 1^{er} siècle. Les marbres narbonnais auraient émigré jusqu'au fond du Razès s'il faut, comme le veut Barry, rattacher à Narbonne l'inscription de l'édile Sisema trouvée dans l'église de Saint-André de Ville-Romieu près de Limoux.

Ces utilisations religieuses de marbres narbonnais, autels dont la consécration était réservée à l'archevêque, supports-reliquaires dont il fournissait les reliques, béni-

tiers, indiquent bien quelle fut la constante coutume de l'administration archiépiscopale. Et si l'on n'hésitait point à gratifier les églises lointaines et pauvres de marbres quelconques pour leurs autels, avec plus de raison l'archevêque pouvait-il concéder à son Chapitre, pour sa cure de Minerve, un autel désaffecté, meuble qu'il est toujours permis et commode de déplacer, qu'on n'utilisait point dans la métropole à cause de ses étroites dimensions et de sa forme archaïque taillée en cuvette, mais dont la belle table de marbre pouvait orner la modeste église de Minerve. Cette coutume de l'Église de Narbonne achève de nous expliquer une translation que l'étude de l'autel de Rustique, l'histoire de l'église de Saint-Félix et celle de l'église de Minerve avaient déjà rendue certaine.

Telle est, nous semble-t-il, la véritable histoire de l'autel de Rustique. Nous avons cru qu'un monument d'une telle importance, reste significatif d'un passé vénérable, devait avoir à la fois en lui-même et dans le milieu qui l'entoure l'explication de ses origines. Rien, sur le rocher de Minerve, ne fleurit autour de l'autel que la légende issue de l'erreur, et cette légende écartée, on peut lire sur le monument, avec le nom de Rustique, celui de Narbonne. Aucune trace historique ou archéologique n'accompagne et ne soutient la présence de l'autel et le souvenir de celui qui le consacra. Pas plus que son importance l'histoire de Minerve ne peut établir la célébrité de son sanctuaire, et du culte de saint Rustique, fondé sur une véritable méprise, il ne reste qu'une ingénieuse légende autour du mystérieux autel. Mais puisque cet autel porte le nom de l'évêque Rustique il n'est pas possible de rechercher ses origines sans le rapprocher de l'œuvre capitale accomplie par cet évêque à Narbonne. Or l'étude des inscriptions laissées par Rustique nous

prouve que l'autel faisait partie de cette œuvre narbonnaise et sa date aussi bien que son histoire le rattachent à l'église Saint-Félix édifiée par Rustique en l'année 455. L'examen de l'autel lui-même confirme cette conclusion : nous savons par la transformation essentielle de son « tombeau » à reliques qu'il a perdu sa forme primitive dans un moderne déplacement. Or, l'histoire de l'église Saint-Félix aussi bien que celle de l'église de Minerve et les coutumes de l'église de Narbonne s'accordent pour justifier à la fois cette transformation et ce déplacement.

Ainsi le faisceau de remarques historiques et archéologiques que nous avons groupées autour de l'autel de Minerve, appuyées sur l'analyse des textes et l'examen des monuments, par leur seule concordance et sans qu'il faille solliciter la légende ou l'histoire nous paraissent établir la preuve que l'autel de Rustique fut consacré en l'année 456 dans l'église Saint-Félix de Narbonne où il demeura jusqu'en 1521, et après la démolition de cet édifice, transféré au cours du xvi^e siècle par les soins du Chapitre de Narbonne dans l'église de Minerve où il se trouve aujourd'hui.

Abbé SIGAL.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE

BULLETIN DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE DE NARBONNE

TOME XVII, 1926-1930.

	Pages.
Liste des membres au 1 ^{er} janvier 1927.....	v
Procès-verbal de la séance du 4 janvier 1926.....	xiii
— — 1 ^{er} février —	xv
— — 1 ^{er} mars —	xvii
— — 12 avril —	xviii
— — 3 mai —	xx
— — 7 juin —	xxii
— — 5 juillet —	xxiii
— — 4 octobre —	xxiv
— — 8 novembre —	xxv
— — 6 décembre —	xxvi
— — 10 janvier 1927.....	xxxiii
— — 7 février —	xxxv
— — 7 mars —	xxxvi
— — 4 avril —	xxxviii
— — 2 mai —	xxxix
— — 13 juin —	xl
— — 3 octobre —	xlii
— — 7 novembre —	xliv
— — 5 décembre —	xlvi
— — 9 janvier 1928.....	li
— — 6 février —	liii
— — 5 mars —	lv
— — 2 avril —	lvii
Éloge funèbre de M. Albert Rival.....	lviii
— de M. Louis Berthomieu.....	lx
Procès-verbal de la séance du 1 ^{er} mai 1928.....	lx
— — 4 juin —	lxiv
— — 2 juillet —	lxvi
— — 8 octobre —	lxvii
— — 5 novembre —	lxviii

Procès-verbal de la séance du 3 décembre 1928.....	LXXX
— — 7 janvier 1929.....	LXXXVI
— — 4 février —.....	LXXXVI
— — 4 mars —.....	LXXXVIII
— — 8 avril —.....	XCI
— — 13 mai —.....	XCH
— — 3 juin —.....	XCV
 Congrès de la Fédération historique du Languedoc médi- terranéen et du Roussillon.....	 C
Adresse de la Commission archéologique à l'Université de Toulouse à l'occasion de son VII ^e Centenaire.....	CVI
Note sur deux « Pieta » de la région minervoise du départe- ment de l'Aude (G. SICARD).....	I
Une inspection des hôpitaux et des prisons de Narbonne en 1785 (D ^r BOYER).....	II
L'oraison narbonnaise de sainte Marguerite (D ^r P. ALBAREL).	25
Notice sur un registre d'état civil de l'ancienne paroisse de Montrabech (J. ANGLADE).....	32
Les fêtes du Centenaire des découvertes de Tournal à Bize (P. C.).....	40
La stratigraphie de la grotte de la Crouzade (Ph. HÉLÉNA).	49
L'évolution économique de Narbonne (G. CROS-MAYRE- VIEILLE).....	102
La date du chœur de Saint-Paul Serge, d'après une ins- cription inédite (Abbé SIGAL).....	160
Origines de Lézignan (J. ANGLADE).....	183
Sur une sépulture romaine en jarre à Fleury d'Aude (J. CAMPARDOU).....	215
Un problème important d'archéologie languedocienne élucidé par des fouilles récentes (Ph. HÉLÉNA).....	220
Narbonne vu par les romantiques (P. JOURDA).....	254
Gléon des Corbières, ses chapelles, ses inscriptions visigo- thiques (Em. BARTHE).....	289
Les Frères donnés à la léproserie du Bourg de Narbonne (G. CROS-MAYREVIEILLE).....	317
Notice sur les monuments historiques du canton de Gi- nestas (J. AZÉMA).....	326
L'autel chrétien de Minerve (Abbé SIGAL).....	332

Inventaire des Archives communales de Narbonne antérieures à 1789, par G. MOURNÈS, archiviste du département de l'Aude, 5 vol. in-4°	120' »
Catalogue descriptif et annoté des peintures et des sculptures du Musée de Narbonne, par M. Louis BERTHOMIEU, conservateur, avec 48 planches hors texte, 1 vol. in-8°	15 »
Bibliographie de l'Aude, par le chanoine SABARTHÈS, 1 vol. in-8°	20 »
La Cathédrale Saint-Just de Narbonne, par Louis NARBONNE, 1 vol. in-8°	30 »
Étude historique sur Gruissan, par J. YCHÉ, 1 brochure in-8°	5 »
Livre vert de l'archevêché de Narbonne, par Paul LAURENT, 1 vol. in-8°	12 »
Guide de Narbonne, historique et archéologique, 1 brochure in-16 illustrée, avec plan détaillé de la ville	5 »
Abonnement au Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne : un an	15 »

En vente à la Librairie **CAILLARD**,
2, rue Corneille, Narbonne (Aude).

FOUND

MAR 28 1934

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06824 6845

